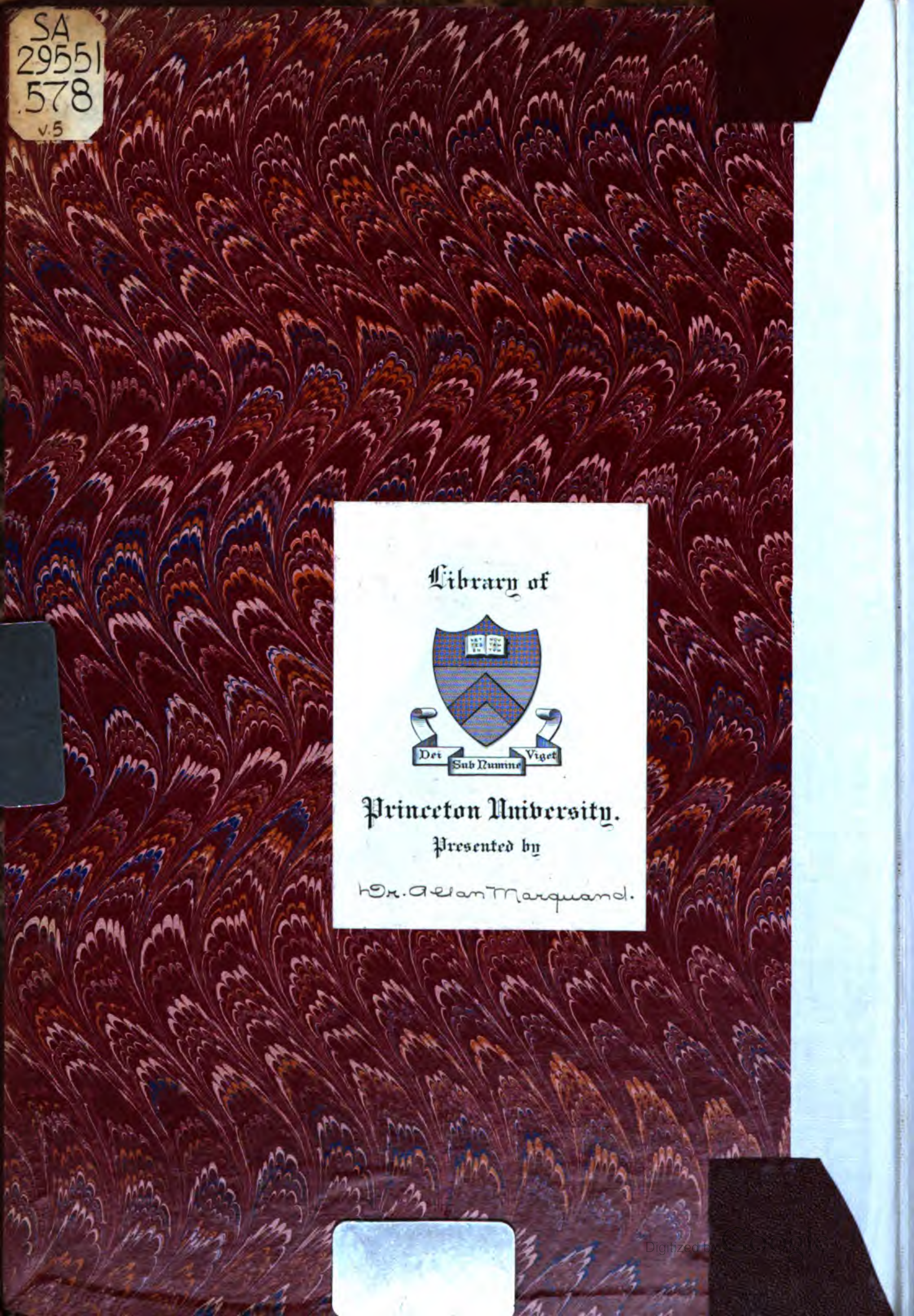
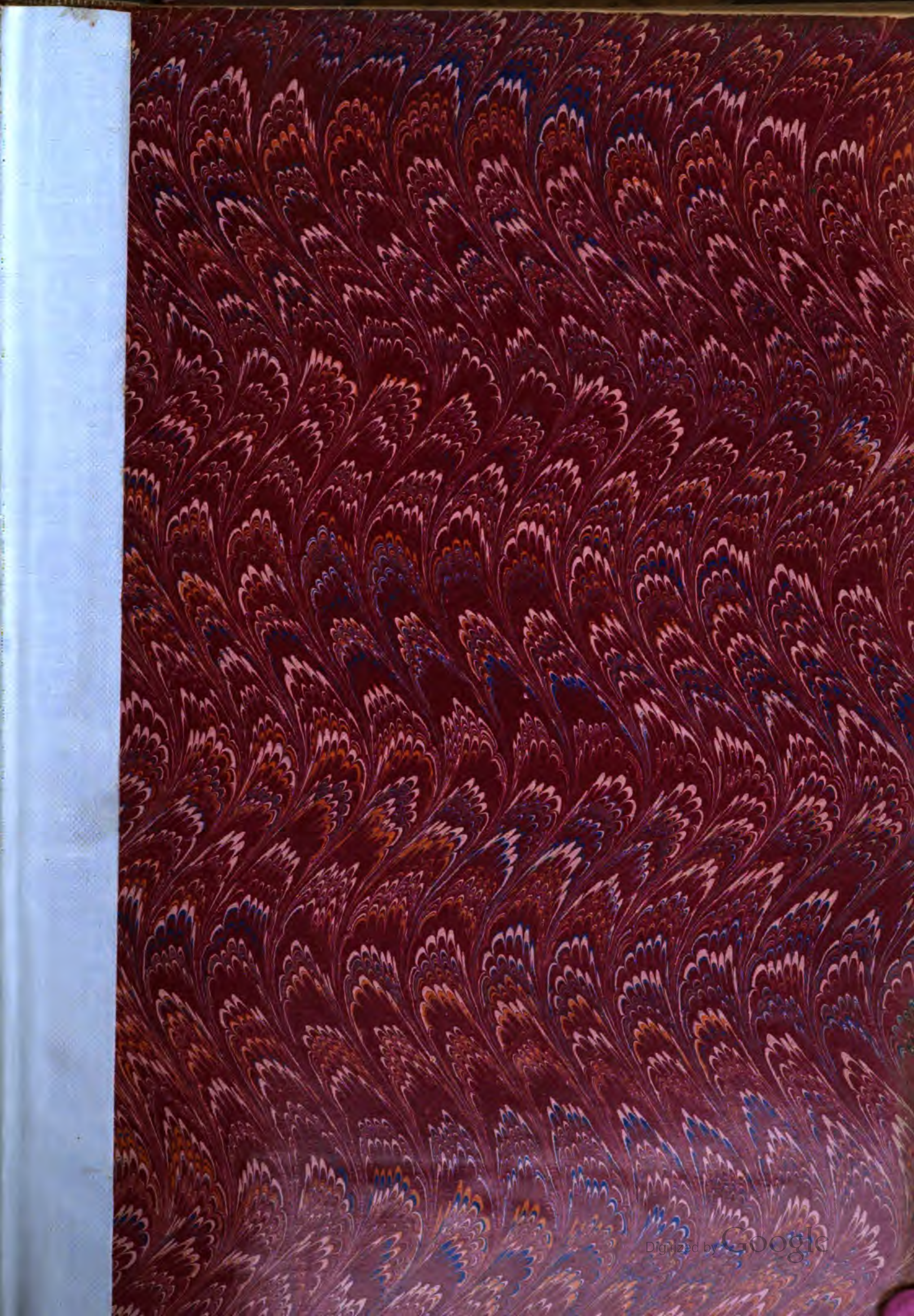

32101 064227703


SA
29551
578
v.5
Library of
Dei
Sub Numine
Viget
Princeton University.
Presented by
Dr. Allan Marquand.



HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

CONTINUÉE PAR

M. ERNEST BABELON

ATTACHÉ AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Ouvrage couronné par l'Académie Française

NEUVIÈME ÉDITION

Revue, corrigée, considérablement augmentée et illustrée de nombreuses figures d'après les monuments antiques.

TOME CINQUIÈME

LA CIVILISATION ASSYRO-CHALDÉENNE
LES MÈDES ET LES PERSES

Contenant 169 Gravures dans le texte



PARIS

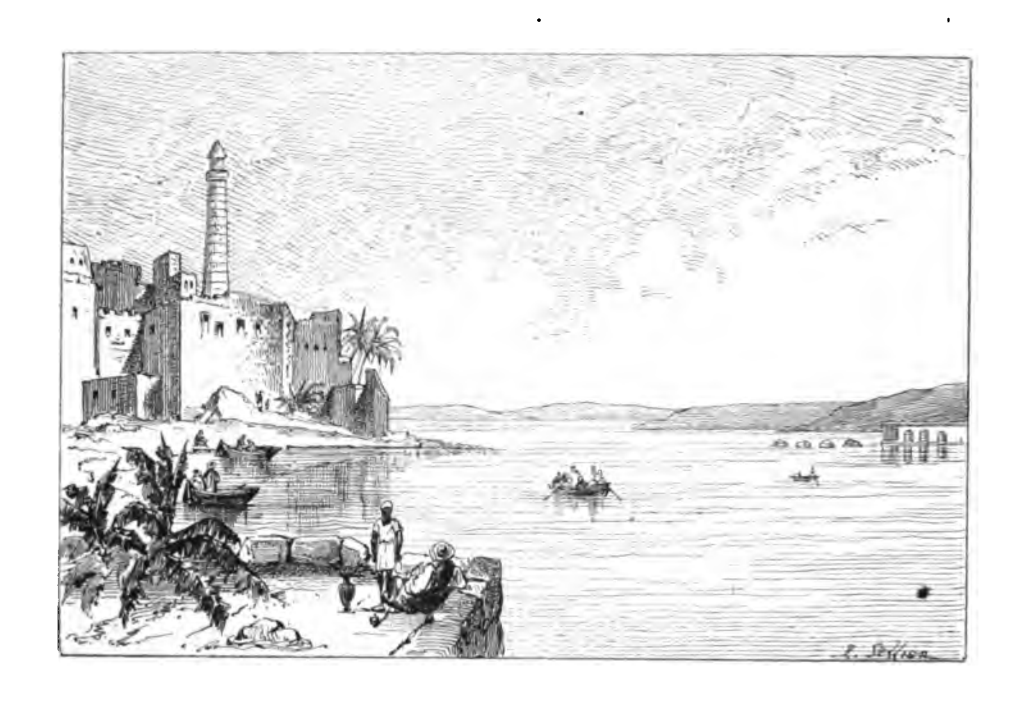
A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

(PRÈS L'OPÉRA)

1887

LIVRE VI

CIVILISATION, RELIGION ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE ET DE LA CHALDÉE



CHAPITRE PREMIER

ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

§ 1. — LA ROYAUTÉ

Quelle que soit l'importance des découvertes archéologiques dont la Mésopotamie a été le théâtre dans ce siècle, il ne nous est pas encore permis de remonter avec elles le cours des âges jusqu'aux origines de l'histoire positive, et d'assister aux efforts progressifs qu'ont dû faire, pour se constituer en nations, les tribus barbares qui, dans les premiers temps, se partagèrent la domination dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate. Les plus anciens, parmi les monuments retrouvés de nos jours, ne sauraient, en saine critique, être antérieurs au quarantième siècle avant notre ère; et tels qu'ils nous sont parvenus, ces plus vénérables témoins des origines assyro-chaldéennes, dignes émules de ceux de l'Égypte, accusent déjà un état de civilisation avancée, maî-

La gravure placée en tête de cette page représente une vue de l'Euphrate à Hit. (Général Chesnay. *Narrative of the Euphrate expedition*, p. 76, in-8, Londres, 1868.)

tresse d'elle-même, en possession de ses lois et des rouages compliqués qui caractérisent toute société policée. La constitution sociale est appuyée sur une expérience séculaire ; il y a déjà une histoire dégagée du mythe et de la légende ; l'art des objets les plus archaïques est savant ; l'écriture est fixée par un syllabaire qui s'est successivement affranchi de la pictographie et même de l'hiéroglyphisme ; le ciseau du sculpteur sait forcer le marbre ou la pierre à traduire fidèlement la pensée de l'artiste : que nous sommes loin d'une période comparable à celle où les Grecs adoraient les fétiches appelés *xoana*, dans lesquels n'apparaissent encore que des rudiments de la forme humaine ! Nulle part, en un mot, sinon tout à fait exceptionnellement et à l'état sporadique, on n'a rencontré ces naïfs essais d'une main qui, pour les premières fois, tente, à l'aide d'un instrument aussi timide que grossier, de donner une forme plastique à un bloc d'argile ou de granit.



Statuette chaldéenne archaïque, en bronze (Musée Britannique).

On possède, comme on l'a vu au premier volume de cet ouvrage[1], un précieux fragment de tablette cunéiforme, sur laquelle les signes du syllabaire assyrien sont encore exceptionnellement figurés en hiéroglyphes : nous savons par là, qu'originairement, l'idée de *roi* était représentée par un abeille, celle de l'*être divin* par un personnage dans un disque ailé, celle de *ciel* par une étoile. Qui pourra jamais calculer le laps de temps qui a dû s'écouler pour permettre à cette écriture hiéroglyphique ou en images, de se déformer et de s'altérer graduellement jusqu'au point de devenir ces têtes de clous, dans lesquelles il est impossible de reconnaître l'image primitive, et qu'emploient pourtant déjà exclusivement les plus vieilles inscriptions chaldéennes qui nous soient parvenues? Bien d'autres indices

[1] *Histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 420.

autorisent à affirmer que nous ne connaissons encore rien, par les documents indigènes, des origines primordiales de la civilisation assyro-chaldéenne. Entre la période de l'âge de pierre qui a existé en Mésopotamie, comme l'ont établi quelques découvertes, et celle où vécurent les rois d'Agadé, comme Sargon l'Ancien, il y a place pour une longue suite de siècles au sujet desquels notre ignorance est absolue : c'est comme un gouffre béant dans lequel l'imagination se perd et qui ne sera peut-être jamais comblé.

On peut seulement conjecturer que les lois immuables qui président à la formation de toutes les sociétés humaines, se sont trouvées aussi appliquées à l'origine de la civilisation proto-chaldéenne. Il y eut d'abord, ce semble, des tribus vivant de chasse, de pêche et des produits naturels du pays, faisant paître leurs troupeaux dans les gras pâturages des bords du Tigre et de l'Euphrate, issues sans doute de races diverses, mais particulièrement kouschites, jalouses et rivales, se disputant le sol avec les droits de pâture et de parcours : c'est le temps de ces luttes sanglantes dont la Genèse a conservé quelque lointain écho. Chez ces tribus de pasteurs et de chasseurs à demi-sauvages qui s'habituèrent vite, à cause de la fertilité du sol, à l'état sédentaire, l'agriculture se développa assez rapidement ; la terre si merveilleusement fécondée par les débordements périodiques des fleuves, conviait l'homme à un labeur peu pénible et rémunérateur. Les mœurs s'adoucirent ; l'éparpillement primitif en tribus hostiles se fondit graduellement en agrégations plus considérables de populations dont les intérêts cessaient d'être rivaux et que rapprochait la communauté de religion, de langage, de mœurs et d'origine. Les transactions, nées du désir naturel d'échanger le superflu des richesses contre des produits qui faisaient défaut, donnèrent à ces peuples une première teinture commerciale et lièrent entre eux des groupes de tribus, par les chaînes d'une solidarité intéressée. On crée des entrepôts, des marchés où l'on se rend de part et d'autre, pour implorer le secours des dieux lors des grandes calamités publiques, pour discuter des intérêts communs, pour se défendre contre des voisins plus ambitieux ou demeurés plus barbares ; le chef de famille le plus ancien, ou celui qui s'est le plus distingué par son courage, son expérience et sa sagesse, est le roi. Son pouvoir est naturellement héréditaire, parce que sa famille est la plus puissante ou la plus nombreuse : c'est ce que l'on observe de nos jours encore chez les peuplades qui vivent à l'état patriarcal et se

sont, pour ainsi dire, immobilisées dans ces premières étapes de la sociabilité humaine.

C'est dans cette phase de la civilisation que se trouvaient les populations sémitiques et chananéennes à l'époque d'Abraham et de Melchisédec, et les Grecs au temps de la guerre de Troie. Mais, pour la Chaldée, il y avait longtemps que cet état de choses avait disparu quand le patriarche hébreu émigra de la ville d'Ur. Des guerres effroyables, des divisions intestines, des invasions étrangères et mille autres causes paraissent avoir contribué à faire oublier aux Chaldéens l'âge héroïque de leur histoire, pendant lequel se forment leur religion et leurs institutions, en même temps que se développe l'originalité de leur art et de leur littérature. C'est à peine si le nom de Nemrod et sa légende épique peuvent suppléer à cette immense lacune historique. Cependant, il paraît que les collèges sacerdotaux de la Chaldée avaient conservé, au moins dans leur chronologie, un souvenir assez précis de cette période héroïque, comparable au temps où les demi-dieux et les héros de la Grèce, comme Hercule et Thésée, accomplissaient leurs fabuleuses prouesses. De récentes études de M. Oppert tendraient à démontrer que les Chaldéens faisaient concurremment usage de deux cycles chronologiques, partant l'un et l'autre de l'an 11542 avant notre ère[1]. Cette date est sans doute purement astronomique et mythique; elle ne saurait être invoquée comme point de départ de l'histoire et elle constitue seulement le commencement théorique du monde et des révolutions sidérales. Quoi qu'il en soit, avant 3800 environ, nous n'avons rien que des fictions mythologiques, et une période effrayante de cinq, dix, vingt siècles peut-être, reste inconnue à l'histoire authentique et documentaire.

Au moment où il faut placer les premiers textes qui nous sont parvenus, nous rencontrons en Mésopotamie des principautés nombreuses qui se sont assises dans chacune des plus importantes cités chaldéennes, et qu'on peut regarder comme une sorte de féodalité issue du démembrement de l'empire de Nemrod. Il y a longtemps que la vie par tribus a cessé chez ces peuples qui n'en ont même plus le souvenir, et nous constatons dans leur religion et leurs mœurs une barbarie savante plutôt qu'une grossièreté rudimentaire. Qu'on étudie attentivement les antiquités chaldéennes découvertes à Tell-Loh, l'ensemble le plus im-

[1] *Comptes rendus de l'Académie des inscrip. et belles-lettres*, séance du 12 septembre 1884.



posant des restes de la culture proto-chaldéenne : on verra que l'art sculptural est déjà en pleine floraison, que les temples des dieux sont aussi richement ornés et embellis qu'au siècle de Nabuchodonosor, que la civilisation chaldéenne, en un mot, n'a plus guère de progrès à faire ; de sorte que le Chaldéen se dresse devant nous tout d'une pièce, et qu'il reste identique à lui-même, comme une statue de granit, durant la longue suite de siècles que se déroulent les annales de son histoire. Avec cette cruauté froide, cette fourberie et cette astuce qui révoltent notre esprit, cette fixité et cet engourdissement dans un état social et politique arrivé tout d'un coup à maturité et qui dure trente siècles, presque sans faire aucun progrès, cette répugnance instinctive à se fusionner avec les races voisines, le Chaldéen nous apparaît comme le Chinois de l'Asie occidentale ; comme ce dernier encore, il possède au plus haut degré le génie commercial et industriel et il est doué de merveilleuses aptitudes artistiques, scientifiques et littéraires.

Au point de vue physique, les statues de Tell-Loh ont les traits essentiels qu'on accorde généralement à la race kouschite : une stature robuste et trapue, un visage rond et adipeux, le nez fort et écrasé, le front intelligent et ouvert. Le type assyrien de Ninive se rapproche de celui que Chateaubriand reconnaît au Bédouin de nos jours : « La tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amandes, le regard humide et singulièrement doux [1]. » C'est le caractère ordinaire de la race sémitique ; chez l'Assyrien, ce regard vague et indécis qu'on aurait pu regarder comme l'expression de la mansuétude et de la nonchalance, masque au contraire une barbarie réfléchie et calculée, un cœur sans entrailles. Du reste, si l'on peut mettre en parallèle les caractères physiologiques du Babylonien et du Ninivite, aussi bien qu'exposer l'antagonisme politique de ces deux peuples, il n'est que juste de dire que ces frères ennemis se ressemblent par un côté essentiel de leur nature : l'un et l'autre sont altérés de sang, également incapables de pitié et de tendresse, et leur âme est impitoyablement fermée à toute espèce d'émotion. On dirait qu'ils ont emprunté quelque chose des instincts farouches des fauves du désert qui les environnent et qu'ils poursuivent dans leurs chasses quotidiennes. Isaïe [2] les appelle « le peuple fier » : on ne saurait, en effet,

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. I, p. 421.
[2] Isaïe, XXXIII, 19.

refuser le courage aux belliqueuses légions d'Assur ou de Marduk, mais elles ne savaient pas distinguer l'intrépidité de la cruauté et de la sauvagerie : épargner un ennemi vaincu, c'est faiblesse et impuissance; les races orientales, aujourd'hui encore, se montrent, à ce point de vue, les dignes héritières de l'empire assyrien.

Amoureux du sang et du pillage, plein d'un dévouement exalté pour son roi, pénétré d'un incommensurable orgueil, et pareil au Romain qui traitait les autres peuples de barbares, l'Assyrien s'estime supérieur à toutes les autres races; infatigable dans les privations, fourbe et hypocrite autant qu'un Oriental peut l'être, doué par excellence des instincts de la domination, actif et persévérant, il constitue une de ces nations que la Providence semble avoir formées pour faire passer les autres sous le joug, et pour être les auxiliaires de son éternelle justice. Telles étaient la rudesse et l'énergie de la nature des Assyriens qu'ils résistèrent des siècles entiers à l'influence énervante du luxe qui, à la suite de tant de conquêtes et de pillages, avait envahi leurs opulentes cités. L'Asie a vu souvent, dans l'antiquité comme au moyen âge, de grands peuples conquérants et envahisseurs qui paraissaient faits pour dominer le monde : aucun d'eux ne sut, comme l'Assyrien, conserver longtemps sa suprématie militaire et échapper à l'action démoralisatrice du bien-être et de la richesse.

La monarchie assyrienne réalisait, dès l'époque héroïque, symbolisée dans le personnage de Nemrod, le type qu'ont reproduit depuis, toutes les monarchies asiatiques, aussi bien celle des khalifes musulmans, et des schahs de Perse, que celle des sultans de Constantinople. C'était le despotisme à la fois militaire et religieux, sans frein, sans limites ni contrôle, traversé seulement, de temps à autre, par des catastrophes militaires ou de sanglantes révolutions de palais. Dans ces principautés minuscules des pays de Sumer et d'Accad, comme Ur, Sirtella, Uruk, Larsa, Agadé, le prince a déjà ce caractère d'absolutisme si odieux à notre conception moderne du pouvoir. Il est à la fois pontife et roi, chef militaire et vicaire des dieux : jamais, d'ailleurs, les Orientaux n'ont envisagé autrement le pouvoir suprême : Melchisédec avait, comme Mahomet, cette double investiture.

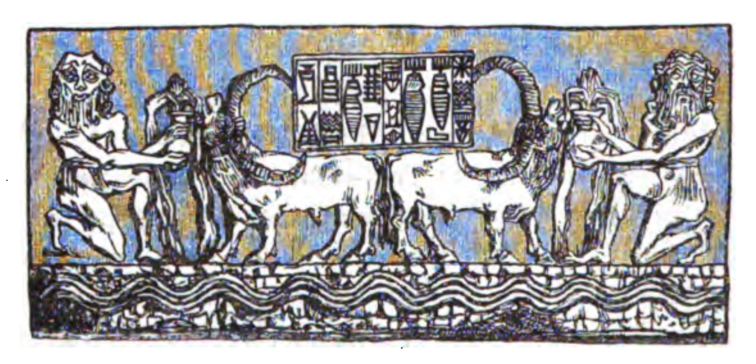
Parmi les titres officiels que prennent les rois chaldéens, se trouve celui de Pasteur (*riu*) des peuples, titre qui s'était traditionnellement conservé d'âge en âge depuis l'époque où la vie pastorale était l'état social des Chaldéens. On rencontre assez fréquemment cette même

expression dans la Bible pour désigner les rois, et un souvenir du même genre a été conservé par Bérose qui raconte que le premier roi, Alorus, fut choisi par Dieu pour être le pasteur (ποιμήν) des peuples. Le nom de roi, en assyrien, n'est pas le *melek* des autres langues sémitiques; on emploie presque constamment le mot *sarru*, qui est rendu en suméro-accadien par deux idéogrammes juxtaposés, *lu-gal*, qui signifient « l'homme grand, le chef. » L'épithète de « mâle puissant » dont se glorifient les rois proto-Chaldéens les rattache peut-être à Nemrod, l'Hercule sémitique, et aux Géants ou *gibborim* de la Genèse. Ils s'intitulent aussi « rois des quatre régions du monde » et « rois des légions » : cette dernière expression est tout à fait analogue à celle qui qualifie Jéhovah quand on l'appelle le Dieu des légions ou des armées célestes (*sabaoth*).

Le caractère essentiellement religieux de la royauté chaldéenne est indiqué dans les formules de chancellerie par l'épithète de *sakkanaku*, qui s'articule syllabiquement *patesi* en suméro-accadien, et qu'on peut traduire par « vicaire des dieux » : Melchisédec est de même proclamé dans la Genèse, le pontife du Très-Haut. On a parfois admis que le titre de *patesi* signifiait seulement « gouverneur » et que les personnages qui le portent n'étaient pas les rois eux-mêmes, mais leurs lieutenants, qu'ils avaient investis, sous leur suzeraineté, du gouvernement d'une ville ou d'une province. Mais cette interprétation est trop restreinte puisqu'on rencontre des princes chaldéens qui se proclament *rois* d'une ville et *patesis* de la ville voisine : ce titre signifie donc plutôt que les rois sont les pontifes suprêmes des sanctuaires plus ou moins célèbres de certaines villes de leur empire. Quand les monarques ninivites ont conquis la Chaldée, ils s'intitulent, d'après le même ordre d'idées, « *patesis* des dieux de Babylone. »

Nous tairons les titres moins ordinaires et moins significatifs dont se parent les rois de Chaldée et d'Assyrie, comme ceux de héros, de chasseur ou guerrier sublime, de pontife suprême, et cent autres hyperboles qui s'étalent longuement au début des inscriptions historiques et sont synonymes des idées de force, de puissance, de victoire et d'adoration des dieux. La formule ordinaire et la plus simple est celle-ci : « le grand roi, le puissant roi, le roi des légions, le roi du pays d'Assur. » Sargon, par exemple, se dit : « descendant de Bel, pontife (*sakkanaku*) d'Assur, lumière d'Anu et de Dagon, le puissant roi, le roi des légions, le roi du pays d'Assur, le roi des quatre régions, le favori des grands dieux, le Pasteur véritable, celui auquel Assur et

Marduk ont accordé le pouvoir. » Sennachérib s'intitule à son tour : « le grand roi, le puissant roi, le roi des légions, le roi du pays d'Assur, le roi des quatre régions, le favori des grands dieux, le guerrier, le sage, le prince vigilant, le Pasteur des hommes, le gardien des peuples. » Il est parfois des préambules en l'honneur du prince, qui sont si longs qu'on dirait une litanie de synonymes hyperboliques que domine une idée générale dont il faut tenir compte : nulle part le tout-puissant potentat n'est considéré comme un dieu, et quelque basse et ridicule que soit la flatterie à l'égard du prince, elle ne va jamais jusqu'à lui décerner, comme en Égypte, les honneurs de l'apothéose. Il reste toujours homme et le plus humble serviteur des dieux, quelles



Cylindre de Sargon Ier l'Ancien, roi d'Agadé.

que soient sa puissance et sa grandeur. Au milieu de l'enivrement de leurs victoires et de leurs richesses, ce dont les fastueux rois de Ninive et de Babylone s'enorgueillissent le plus, c'est de la protection de leurs dieux : ils leur rapportent tous leurs actes, leur attribuent tous leurs triomphes, prennent à tâche de traduire leur volonté et de n'agir que sur leurs ordres. Il est à peine besoin de rappeler ici qu'ils s'empressaient de consacrer à leurs dieux nationaux les dépouilles opimes que leur rapportait la guerre, et qu'ils consumaient tout le temps que leur laissaient les armes, à bâtir des temples et des sanctuaires, à ériger des statues en l'honneur de leurs divinités favorites qu'ils célèbrent par des dithyrambes sans fin. Un bas-relief de Nimroud représente Sennachérib offrant un sacrifice[1] : le prince est debout, appuyé d'une main sur son arc, tandis qu'il élève de l'autre, à la hauteur de son visage, la coupe

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, tome IV, p. 417.

qui contient la liqueur consacrée ; à ses pieds est étendu le cadavre du taureau que l'on va dépecer. Il a devant lui son grand-vizir, debout, les mains jointes, dans l'attitude du respect; des eunuques tiennent le parasol et le chasse-mouche, et des officiers de la suite du roi assistent à la cérémonie. Une autre fois, le même prince est représenté assis sur son trône, et tenant à la main la coupe hémisphérique qu'il élève pour la consacrer[1]. Son costume, dont les détails sont rendus avec une merveilleuse habileté, est orné de riches broderies où se déroulent des images d'un caractère religieux et symbolique. Un eunuque présente une autre coupe au roi, et plus loin on voit deux génies ailés qui élèvent en la tournant du côté du prince, une pomme de pin, et tiennent le vase à mufle de lion qui renferme l'eau lustrale.

D'autres scènes figurées sur les bas-reliefs des palais montrent des sacrifices analogues accomplis par les rois, en même temps que le texte des inscriptions contient la relation officielle de ces pieuses cérémonies, ou des constructions exécutées par ces princes en l'honneur de leurs dieux. C'est pour eux un grand titre de gloire que d'ajouter à la suite de leur nom, comme une qualification nouvelle : constructeur ou restaurateur de tel ou tel temple, de même que les empereurs romains joignaient à leur nom ceux de Parthique ou de Germanique qui rappelaient leurs exploits guerriers. Le pieux monarque met sous la protection des dieux son trône, sa vie, sa race royale, et il proclame bien haut la faiblesse humaine en face de la toute-puissance divine.

Ces rois constructeurs ne bâtissaient pas un palais sans accomplir de grands sacrifices qui avaient pour but d'éloigner les démons, d'écarter le mauvais œil et d'attirer sur la demeure royale les bénédictions du ciel. Sargon place sous l'invocation de Samas, de Bel, d'Anu et de Nisruk les quatre grandes portes de son palais de Khorsabad, et les *Annales* de ce prince renferment le récit de l'hécatombe ordonnée à l'occasion de la dédicace de la résidence royale. Tous les actes de la vie du roi sont dictés par l'ordre des dieux. Entre les milliers d'exemples que nous en pourrions citer, rappelons notamment l'ordre donné à Assurbanipal par Nanâ de rapporter à Uruk la statue de cette déesse, qui était prisonnière des Élamites depuis quinze siècles[2]. Pour connaître la volonté divine, le roi a deux moyens : tantôt il communique

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, tome IV, p. 281.
[2] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 350 et suiv.

directement avec les puissances célestes par le moyen des songes que ces dernières lui envoient; tantôt il consulte les devins et les astrologues dont c'était le métier d'être en relation avec le monde suprasensible. Les pratiques magiques et divinatoires étaient usitées dès le temps de Sargon l'Ancien et de son fils Naram-Sin, et nous avons un important fragment d'un livre de présages rédigé par l'ordre de ces princes. Plus tard, Sennachérib raconte qu'au moment d'entreprendre une expédition contre la ville de Madaktu, au pays d'Élam, il consulta les devins et les astrologues, et l'on se souvient du curieux épisode des annales du règne d'Assurbanipal qui concerne la guerre contre les Élamites, où il est dit à quel point ce prince fut troublé par les songes qui l'obsédaient et que lui envoyait Istar, la grande déesse.

Cette superstition singulière était la seule barrière que les rois d'Assyrie trouvassent à l'entraînement de leur toute-puissance : ils se l'étaient inconsciemment imposée à eux-mêmes. La peur du surnaturel les tourmente; on les voit à chaque instant recourir aux présages, observer le cours des astres, le vol des oiseaux, le cours des flots dans les rivières, le bruissement des vents, les formes changeantes des nuages; ils sont entourés de devins presque exclusivement occupés à expliquer les rêves nocturnes du monarque et à lui dicter les ordres du ciel. Il convient d'invoquer à ce sujet le livre de Daniel, rempli de traditions relatives au règne de Nabuchodonosor et aux songes de ce prince; le tout-puissant roi qui fait trembler l'Asie et se proclame « le sans égal sur la terre », se trouve en réalité, par une cruelle ironie du sort, livré pieds et poings liés entre les mains des charlatans et des astrologues qui, au nom du ciel, dirigent ses moindres actions.

Les arrêts plus ou moins intéressés et plus ou moins loyaux de ces collèges d'aruspices, de devins et d'enchanteurs qui agissaient poussés par le fanatisme et une foi sincère en leur science ou bien par la cupidité, la basse adulation, l'intérêt ou quelquefois la haine et le désir de la vengeance, étaient le seul contrepoids à l'omnipotence du vicaire d'Assur ou de Bel-Marduk. Comme dans la Grèce et chez les Romains, c'étaient les largesses et les riches offrandes qui déliaient la langue des oracles et les rendaient favorables : les rois le savaient et ils ne manquaient pas de combler les sanctuaires d'opulents cadeaux dont profitaient les prêtres et les autres interprètes de la volonté divine. Loin donc de s'exercer à atténuer les inconvénients du pouvoir absolu et d'opposer une barrière aux caprices du tyran en le faisant trembler

sous la menace de l'intervention des dieux, les collèges sacerdotaux prenaient à tâche, par le plus immoral des calculs, de flatter les passions du prince et d'aller au-devant de ses désirs et de ses appétits en les représentant comme de célestes inspirations.

Ce caractère absolu de la royauté assyrienne éclate surtout dans les sculptures qui décoraient les parois des palais et sur lesquelles nous voyons, sous mille formes variées, les rois de Ninive comme chefs de leurs armées, comme pontifes suprêmes, ou comme grands chasseurs de bêtes féroces. La stèle en diorite noire du roi Marduk-nadin-ahi (vers 1120 av. J.-C.) conservée au Musée Britannique, représente ce prince chaldéen dans le plus grand appareil royal, avec un costume fort original et sensiblement différent de celui que nous trouverons à une époque postérieure[1]. Il est debout, vêtu d'une tunique talaire surchargée de broderies et ornée de passementeries d'or et de soie, avec des pierres précieuses enchâssées dans les mailles du tissu. Cette robe, à manches étroites et échancrée par derrière, est assujettie à la taille par une large ceinture décorée de festons quadrillés. De la main gauche, le roi tient un arc et de l'autre, deux flèches ; deux poignards sont passés dans sa ceinture, suivant une mode encore usitée de nos jours chez les Arabes. Les tresses de sa longue chevelure descendent sur son cou, tandis que sa barbe frisée paraît fort courte si on la compare à celle des rois d'un âge postérieur. Il est coiffé de la tiare sacerdotale : c'est une haute calotte cylindrique ornée sur son pourtour de rosaces et de chevaux ailés en adoration devant l'arbre de vie; elle se termine en haut par une rangée de plumes. Ses chaussures enfin sont formées d'un tissu quadrillé qui recouvre tout le pied, à la manière de nos pantoufles.

Tel est l'un des plus anciens et des plus remarquables portraits de roi chaldéen que nous aient conservé les monuments de la sculpture : ici les attributs du roi, l'arc et les flèches, sont exclusivement guerriers. Sur les bas-reliefs assyriens d'une époque plus moderne, le roi porte à la main, tantôt un arc et des flèches, tantôt un javelot ou bien un sceptre d'ivoire, la fleur de lotus, la harpa, sorte de grande faucille comme celle que la mythologie romaine met entre les mains de Saturne, la coupe sacrée des libations, l'éventail, comme les souverains actuels de la Perse. Sa poitrine est ornée d'un collier de pierreries, au milieu desquelles étin-

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 403.

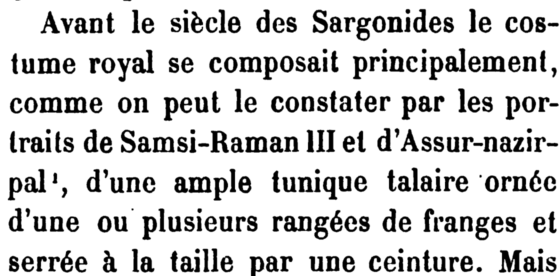
celle parfois la croix à quatre branches égales, symbole de vie et d'immortalité; sa tête, raide et impassible, est encadrée d'une chevelure et d'une barbe dont les mèches parallèles et symétriquement bouclées produisent un effet étrange sous la tiare conique qui était par excellence l'insigne de la souveraine puissance. Quelquefois, cependant, la tête est nue, comme on le voit pour la statue d'Assur-nazir-pal, ou bien elle est simplement ornée d'une large bande d'étoffe qui forme diadème et s'élargit au-dessus du front. Le roi est toujours accompagné de deux serviteurs qui portent le parasol et le chasse-mouches; même quand il est sur son char ou dans un palanquin, il est suivi de ces deux esclaves qui étendent au-dessus de sa tête cette sorte de dais qui est souvent d'une richesse extraordinaire et cette houppe formée de grandes plumes d'oiseau.



Têtes royales, coiffées de la tiare.



Tête de roi, coiffée du diadème.



Avant le siècle des Sargonides le costume royal se composait principalement, comme on peut le constater par les portraits de Samsi-Raman III et d'Assur-nazir-pal[1], d'une ample tunique talaire ornée d'une ou plusieurs rangées de franges et serrée à la taille par une ceinture. Mais à partir de Sargon, ce vêtement devient plus riche encore. Par-dessus une grande robe dont les manches s'arrêtent à la naissance du coude, le roi est vêtu d'une sorte de châle qui recouvre le dos et la poitrine comme une chasuble. Les pieds sont chaussés de sandales attachées par des courroies; souvent le monarque porte aux poignets des bracelets, et au cou un collier, tandis que ses oreilles sont ornées de pendants et que sa tête est coiffée de la tiare conique; quelquefois il

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, tome IV, pp. 177 et 206.

appuie une main sur le pommeau d'une courte épée. C'est ainsi que nous apparaissent Sargon et ses successeurs sur les bas-reliefs de Khorsabad, de Nimroud et de Koyoundjik[1]. Si l'on en juge par le portrait de Marduk-nadin-ahi, le costume royal était plus somptueux encore à Babylone qu'à Ninive, et c'est bien dans ce splendide apparat que nous nous figurons Nabuchodonosor, au milieu de sa cour, recevant les hommages de tous ses vassaux éblouis de tant de merveilles.

Sur son char de guerre, que le roi soit occupé à tuer des ennemis sur le champ de bataille ou des lions à la chasse, le costume est encore le même, seulement le prince tire de l'arc, ou bien, ne tenant à la main que l'éventail et entouré d'eunuques et d'officiers, il préside avec sang-froid et majesté à la tuerie et au carnage. Il a encore la même attitude quand il reçoit la soumission des vaincus et qu'il pose le pied sur la tête d'un ennemi qui mord la poussière en suppliant, et lui sert de marchepied, selon l'énergique expression du Psalmiste. Une fois, sur un bas-relief de Koyoundjik[2], le roi est figuré debout sur une sorte de petit char ou palanquin que traînent deux eunuques attelés au timon, comme des bêtes de somme; une autre fois, nous voyons ce palanquin avec le roi sur un bateau que remorquent avec des cordages des esclaves qui suivent la rive du fleuve[3].

Voyez le roi Sargon en costume de cour[4]; il est debout; sa main gauche s'appuie sur la garde de son épée, et de la droite il tient un long bâton qui paraît être l'insigne de la dignité pontificale. Son abondante chevelure est frisée en petites boucles symétriques; sa moustache, coupée ras au-dessus de la lèvre, est frisée sur les coins de la bouche : le reste de sa barbe, partagé en nattes serrées, descend sur sa poitrine comme celle de tous les personnages de la cour qui prenaient, ainsi que leur maître, et comme le font encore aujourd'hui les Orientaux, un soin tout particulier de leur barbe. La tiare du roi, en forme de cône tronqué, ressemble beaucoup, suivant le témoignage de Botta, aux bonnets actuels des Persans. Deux bandelettes qui sortent de la partie postérieure de la tiare, passent sur les épaules et pendent derrière le dos: ce sont les fanons, et la mitre de nos évêques en a encore de tout pareils. La tunique du prince est bordée d'une frange dont les

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, tome IV, pp. 249, 281 et 299.
[2] Layard. *Monuments of Nineveh*, 2e série, pl. 12.
[3] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 391.
[4] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, tome IV, p. 400.

flocons se terminent par quatre rangées de perles, et, par-dessus cette robe, est jeté cette espèce de manteau court dont nous avons déjà parlé en le comparant à une chasuble. Les sandales que portent encore de



Le roi Sargon et son grand vizir [1].

nos jours les habitants du mont Sindjar (Singara) sont semblables à celles du roi Sargon : elles sont à quartier élevé, peint de bandes alternativement rouges et bleues. Les pendants d'oreilles et les bracelets sont particulièrement riches ; le fourreau de l'épée est très orné et incrusté de pierreries.

Quand le roi est sur son char de guerre, on voit généralement,

[1] D'après un bas-relief du palais de Khorsabad, au musée du Louvre.

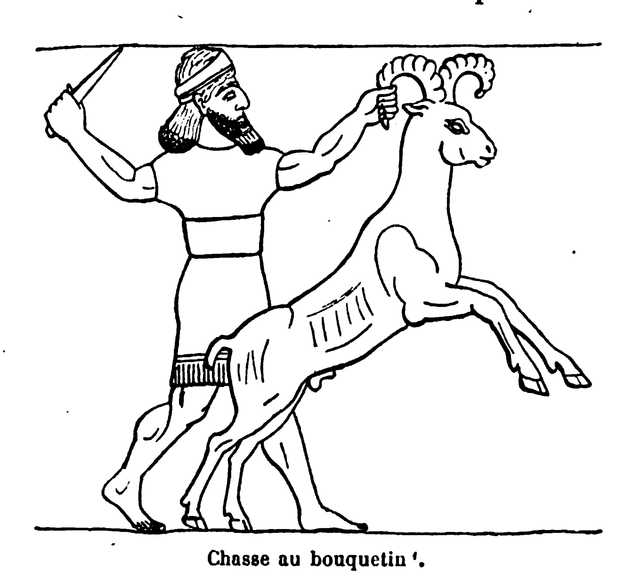
debout, à ses côtés, deux autres personnages : le cocher qui tient les rênes et le fouet, et l'eunuque dont les fonctions consistent à étendre le parasol et le chasse-mouches. Très nombreuses sont les scènes des bas-reliefs qui mettent le roi lui-même en action et nous le montrent combattant, tuant souvent de sa propre main un ennemi trop téméraire. Tout se rapporte à la personne du roi et les sculpteurs n'ont en vue que la glorification du tyran : c'est lui qui égorge les ennemis, qui s'enfonce le premier dans la mêlée, qui reçoit les tributs, qui foule aux pieds les cadavres, qui inflige un châtiment terrible aux prisonniers : témoin le bas-relief qui représente Sargon crevant les yeux à un vaincu enchaîné[1]. Est-il besoin de rappeler les scènes figurées sur l'obélisque de Salmanasar III où l'on voit ce prince recevant, avec la soumission de Jéhu, roi d'Israël et d'autres malheureux rois qui baisent la terre à ses pieds, des tributs de toute espèce, lingots d'or, d'argent et d'autres métaux, étoffes précieuses, vases et ustensiles de toute nature, chevaux, chameaux, bœufs, singes et éléphants? Nulle part le triomphe militaire du roi n'est représenté d'une manière plus saisissante que sur le bas-relief du siège de Lachis. Voyez Sennachérib assis sur son trône, tenant l'arc et un faisceau de flèches, flanqué des deux eunuques qui agitent des chasse-mouches : il reçoit un de ses principaux lieutenants, son grand vizir sans doute, escorté de quelques soldats, qui lui annonce que les émissaires juifs viennent implorer sa paix. Les envoyés d'Ézéchias sont là, en effet, la tête nue, couverts du sac, et plusieurs d'entre eux sont agenouillés ou prosternés la face sur le sol ; plus loin, comme pour les intimider et leur montrer par avance le sort réservé à ceux qui osent résister au roi d'Assyrie, des soldats égorgent des prisonniers, en enfonçant leur épée dans la poitrine de ces malheureux sans défense.

Tel est le côté militaire de la monarchie assyrienne : on n'aurait pas compris ni supporté à Babylone ou à Ninive un prince pacifique, exclusivement adonné à la culture des arts. A chaque printemps, le roi partait pour tuer et piller : ainsi le voulaient Assur et Marduk dont il était le vicaire sur la terre ; ainsi l'exigeait l'inassouvissable cupidité de la soldatesque qui n'obéissait aveuglément qu'à la condition d'être menée au pillage.

Dans les intervalles que leur laissaient les armes, les monarques de Ninive, altérés de sang, se livraient à des chasses dont les sculptures

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 400.

nous ont conservé des épisodes aussi étonnants que le texte explicatif qui les accompagne. Dans les immenses plaines de la Mésopotamie, quelque bien cultivé que fût le pays, il y avait de vastes espaces inhabités, des steppes à perte de vue où pullulaient les lions, les onagres, les taureaux sauvages, les sangliers, les bouquetins, les autruches. Xénophon qui traversa ces contrées avec les Dix-Mille, nous l'atteste, et les monuments joignent leur témoignage au sien. La chasse, c'est toujours la guerre : les rois allaient chasser en grande pompe, entourés d'une escorte brillante et armée comme pour une expédition militaire, ainsi que le pratiquaient les khalifes au moyen âge et comme le font encore les schahs de Perse. Les voyageurs qui ont assisté à ces équipées dignes de Nemrod, tels que Tavernier et Chardin, racontent que ce sont, même aujourd'hui, de véritables boucheries où l'on tue les animaux par centaines, mais où le monarque ne court aucun danger. Un corps de troupes, tout entier, répandu dans la campagne pour rabattre le gibier, force, par des cris et un grand tumulte, les animaux féroces ou inoffensifs, à se réfugier dans une enceinte préparée à l'avance où ils s'entassent parfois en nombre énorme. Là, le prince, embusqué en toute sécurité et protégé par de puissantes palissades contre les bonds des tigres et des lions, choisit à son gré les animaux qu'il veut tirer et il les abat à loisir sans avoir rien à redouter.


Chasse au bouquetin [1].

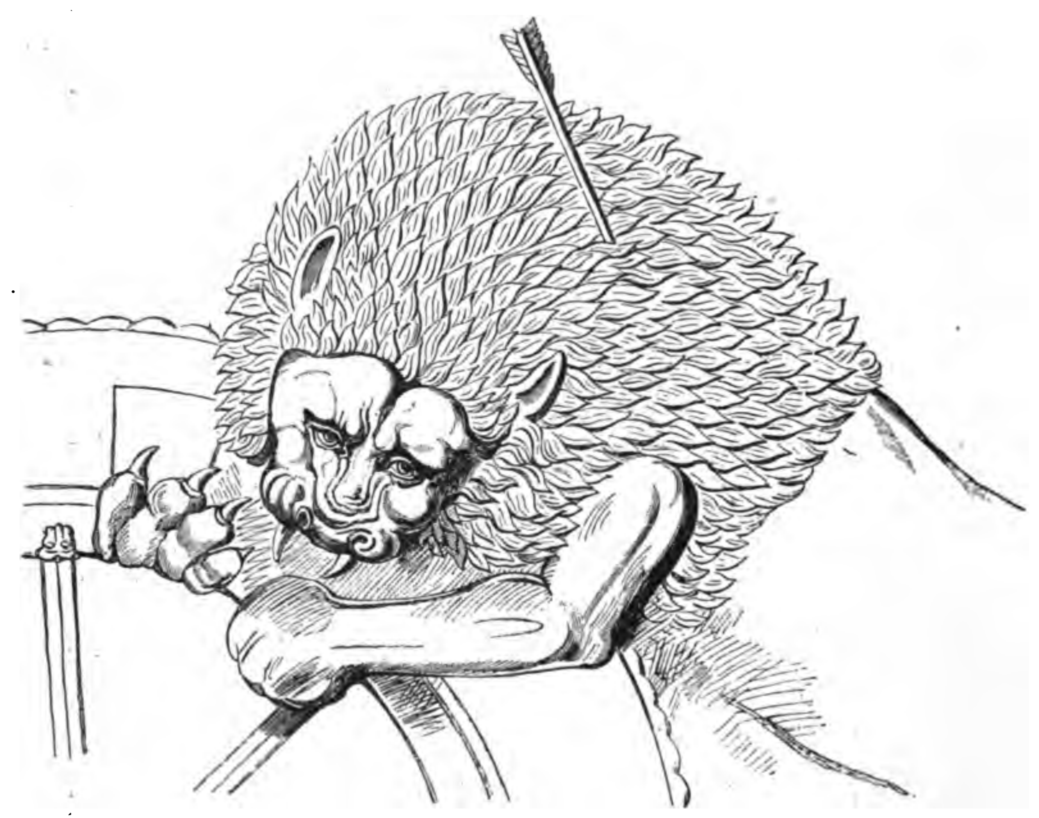
Tout porte à croire que les choses devaient, dans la réalité, se passer de même en Assyrie. Mais la flatterie des artistes, dans les représentations de ces chasses dont les monarques aimaient à couvrir les murs de leurs palais, a donné au prince une attitude plus héroïque et un rôle à la fois plus actif et plus dangereux. Il parcourt dans son char les

[1] D'après un bas-relief du palais d'Assurbanipal, au Musée Britannique.

steppes et les forêts où les lions bondissent autour de lui; il lutte corps à corps avec eux, les accable de traits du haut de son char, leur enfonce son épée dans la gorge. Nous voyons, par exemple[1], Sennachérib attaqué par un lion qui, déjà, a saisi de ses griffes puissantes le char royal; sans se troubler, le prince, dont les chevaux, épouvantés sans doute par les rugissements du fauve, s'enfuient au grand galop, lui décoche un trait presque à bout portant; un autre lion est déjà étendu raide mort à ses pieds. Ailleurs, c'est un lion qui s'élance sur le roi pour le dévorer, mais le favori de Nergal lui enfonce, sans s'émouvoir, un poignard sous l'aisselle et le fait rouler dans la poussière. Les chasses d'Assurbanipal sont devenues particulièrement célèbres à cause du mérite artistique des bas-reliefs qui les représentent : ce sont partout les mêmes prouesses hyperboliques naïvement racontées à la postérité la plus reculée : « Moi, Assurbanipal, roi des légions, roi du pays d'Assur; dans une de mes chasses, j'ai rencontré un lion, je l'ai pris par les oreilles, en invoquant Assur et Istar, la souveraine des combats; j'ai transpercé ses oreilles d'un coup de ma lance : voilà l'œuvre de mes mains. » Une autre inscription contient ces mots : « Dans une de mes chasses, j'ai pris un lion par la queue, et avec l'aide d'Adar et de Nergal, les dieux mes protecteurs, j'ai broyé sa cervelle d'un coup de massue. » A plusieurs reprises, dans le récit des évènements politiques, nous avons mentionné les paroles mêmes des rois d'Assyrie qui se glorifient de leurs exploits cynégétiques comme de leurs plus éclatantes victoires. Suivant leur dire, c'est par centaines qu'ils égorgent les lions avec autant de facilité qu'on tue un mouton, et les sculptures nous montrent ces princes luttant corps à corps avec les fauves. Il est vrai que le secret de ce drame émouvant nous est révélé par des bas-reliefs d'Assurbanipal qui prouvent qu'on amenait sur le terrain de la chasse des lions gardés dans des cages et tout préparés à servir de gibier inoffensif[2]. C'étaient presque toujours des lions que chassaient les rois ninivites; le lion pullulait dans toute la Mésopotamie, comme aujourd'hui encore le long du bas-Euphrate. On le chassait même en bateau. Par exception seulement, les rois daignent s'arrêter à tuer des onagres, des bouquetins, des bisons et des sangliers : une fois même nous voyons des Assyriens qui tirent des oiseaux et les transpercent avec

[1] *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 155.
[2] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 156.

leurs flèches dans les airs. Les sculpteurs se sont toujours complu à représenter ces chasses merveilleuses, et l'on prend plaisir à contempler les attitudes variées que l'art a données aux fauves qui tombent et roulent dans la poussière sous les coups de l'épieu des veneurs ou des flèches du roi. Tantôt, le lion se ramasse sur lui-même et rassemble ses



Lion attaquant le char royal [1].

forces, tout prêt à bondir sur l'ennemi qui vient hardiment à lui ; tantôt le chasseur le surprend endormi et nonchalamment couché à l'entrée de sa tanière ou sous les grands arbres ; ailleurs, il bondit, il s'élance, il rugit, il met en pièces la proie qui tombe sous sa griffe terrible. « Une figure représente un lion énorme dont le corps a été traversé par une flèche qui est restée dans la blessure. Le trait a percé les poumons ou coupé quelque gros vaisseau. Le blessé vomit le sang à pleine gueule ; il sent déjà les affres de la mort ; cependant, le dos arrondi, les pattes

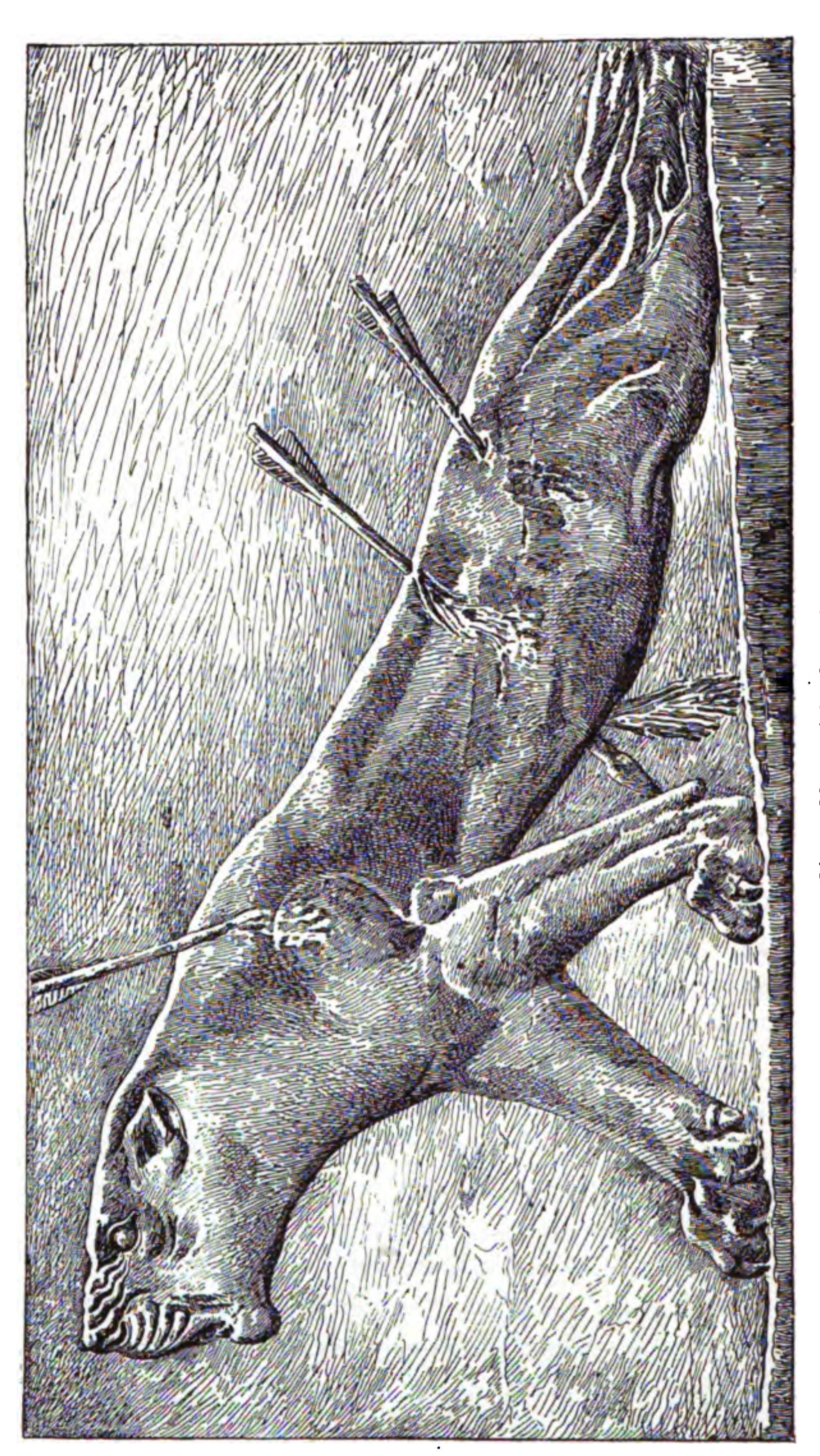
[1] D'après un bas-relief du palais d'Assurbanipal, au Musée Britannique.

rapprochées et cramponnées au sol, il se replie sur lui-même et rassemble tout ce qui lui reste de puissance musculaire; il se contracte et s'arc-boute, dans un dernier effort, pour ne pas se laisser aller et ne point rouler sur le sol. Plus expressive peut-être encore et plus pathétique est une lionne que la même main a frappée, mais d'une manière différente. Une des trois flèches qui l'ont atteinte lui a brisé la colonne vertébrale à la hauteur des reins; toute la partie postérieure du corps est paralysée; impuissante, les pattes de derrière traînent à terre; mais l'animal se raidit sur ses pattes de devant, que la vie et le mouvement n'ont pas abandonnées; il tend le col et la tête; il fait jusqu'au dernier moment face à l'ennemi. Quand on a, pendant quelque temps fixé les yeux sur cette image, on se prend à sentir arriver jusqu'à ses oreilles l'écho du rugissement suprême qui sort de cette bouche entr'ouverte, déjà plaintif et cependant encore menaçant[1]. »

Le soir, à la fin de la journée, quand le cortège royal rentrait triomphalement à la cour, traînant à sa suite les cadavres pantelants de vingt lions et de cent autres fauves du désert, on se dirigeait tout droit au temple de Nergal, le dieu de la chasse ; on rangeait en ligne les corps des victimes et le prince offrait des actions de grâces au dieu qui lui donnait la force, l'adresse et la victoire. On nous montre ainsi Assurbanipal offrant à Nergal les dépouilles opimes de la chasse et versant la coupe sacrée sur les têtes des lions étendus à ses pieds sur les dalles du sanctuaire.

Le grand tueur de lions de la légende, Nemrod, était l'objet d'un culte spécial de la part des rois d'Assyrie qui lui élevèrent des statues où les proportions humaines sont dépassées dans la taille aussi bien que dans les exploits que lui prêtait la tradition. Qui n'a remarqué avec un vif étonnement, dans la galerie assyrienne du musée du Louvre, ce colosse qui étouffe un lion sous son bras? C'est le fort chasseur devant Jéhovah. Il a la tête nue, les cheveux et la barbe frisés à l'assyrienne ; il porte une robe échancrée, à manches courtes et ornée de franges ; il a des pendants d'oreilles et des bracelets. Son bras gauche est passé sur le cou d'un lion que le géant cherche à étouffer en le serrant contre sa poitrine ; de la main droite il tient un fouet. Le fauve paraît étouffé par l'effort musculaire du géant, et ses griffes contractées cherchent à

[1] Perrot et Chipiez. *l'Art dans l'antiquité*, t. II, p. 571.

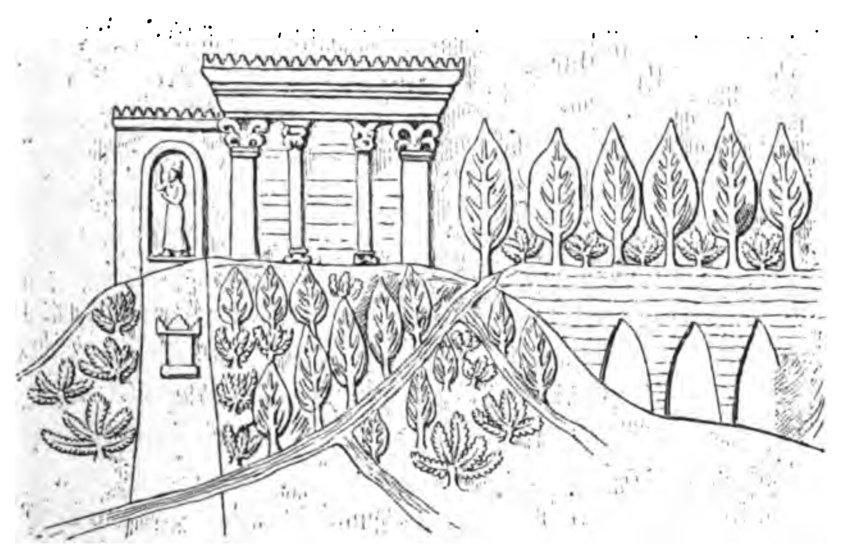


Lionne blessée à la chasse[1].

[1] D'après un bas-relief du palais d'Assurbanipal au Musée Britannique.

s'enfoncer dans les vêtements du terrible dompteur qui symbolisait la force et la puissance[1].

Bien que les inscriptions et les œuvres de la sculpture ne représentent généralement les rois chaldéo-assyriens que comme pontifes, chefs d'armées ou chasseurs de bêtes féroces, on n'aurait qu'une idée imparfaite de la royauté assyrienne si l'on s'en tenait à ces témoignages. Les princes qui régnaient à Ninive et surtout ceux de Babylone étaient agriculteurs, et un certain nombre d'entre eux se sont acquis une gloire immortelle par les grands travaux d'assainissement, de drainage et



Jardins suspendus[2].

d'arrosement qu'ils ont accomplis. Hammurabi et Nabuchodonosor racontent dans leurs inscriptions qu'ils ont favorisé l'agriculture chaldéenne par des entreprises de ce genre et les canaux qu'ils ont fait creuser pour irriguer et féconder la plaine sont appelés « la bénédiction de la Babylonie. » Sennachérib fit aussi canaliser les environs de Ninive et étendre la culture du froment dans ces contrées ; d'autres princes se signalèrent même en ordonnant des reboisements de montagnes stériles, et en faisant transplanter à grands frais dans les plaines mésopotamiennes ou sur les pentes du mont Masius, des essences végétales arrachées aux flancs de l'Amanus ou du Liban. Téglath-pal-asar I[er] se

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 65.
[2] D'après un bas-relief du palais d'Assurbanipal à Koyoundjik (British Museum).

vante d'être un arboriculteur émérite : « Des cèdres, des pins et des lentisques, des contrées que j'avais subjuguées, essences de bois, que mes ancêtres n'avaient jamais cultivées, j'en plantai dans les jardins de mon pays, et j'enrichis les vergers de l'Assyrie de ces arbres précieux que personne avant moi n'avait transportés en Mésopotamie. » Les jardins suspendus de Babylone, l'une des sept merveilles du monde, où l'on entretenait, à grands frais d'arrosage, la végétation d'arbres et de plantes arrachés à des climats lointains, attestent que les rois Chaldéens ne le cédaient pas à leurs voisins du nord au point de vue de l'art de l'horticulture.

Nous verrons dans un autre paragraphe l'action du roi au point de vue administratif et nous dirons de quelle façon le monarque gouvernait les provinces de son empire. On a conservé des lettres écrites sur l'argile au roi Assurbanipal par les préfets de différentes villes; nous possédons également des proclamations de ce prince adressées aux habitants de districts éloignés pour faire droit à leurs doléances. Dans l'intérieur de son palais, le roi se livrait avec les collèges de savants à l'étude des mathématiques et de l'astrologie ; il ne restait pas étranger à la littérature nationale, faisant recopier les anciennes annales et les vieilles légendes, et prenant à tâche d'enrichir le grand dépôt littéraire composé de briques inscrites, qu'on a appelé la bibliothèque du palais.

Enfin le roi rendait la justice; il était juge suprême et en dernier ressort, et le peuple pouvait avoir recours à lui en cas de déni de justice. Une inscription raconte qu'un homme en a appelé de ses juges naturels au roi qui a écouté sa plainte :

Il en a appelé devant le roi;
Il l'a appelé devant le roi, et le roi a écouté sa plainte;
Il avait demandé les cinq sixièmes et il a obtenu gain de cause
On lui a restitué son gage au prix...
Il a évité la peine de sa provocation[1].

Ce côté bienfaisant de la royauté assyrienne, ce rôle paternel et protecteur des monarques sanguinaires qui consentaient à oublier un instant la guerre et le pillage pour cultiver les arts de la paix, touchait profondément le peuple qui ne voyait dans son maître que l'interprète des dieux et l'exécuteur des volontés divines. Le roi d'Assyrie était

[1] Menant, *La Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 73-74.

aimé de ses sujets qui le regardaient comme un père et invoquaient les dieux en sa faveur :

Longs jours,
longues années,
glaive fort,
longue vie
années de gloire,
prééminence sur les rois :
accordez tout cela au roi,
mon seigneur, qui a offert de tels présents
à ses dieux.
Les vastes et larges frontières
de son empire
et de son gouvernement,
puisse-t-il agrandir et compléter !
Possédant la suprématie sur tous les rois,
la royauté et l'empire,
puisse-t-il atteindre la vieillesse
et le grand âge !
Et après le don de ces jours (présents),
dans les fêtes de la Montagne d'argent, des cours célestes
de la demeure de la félicité,
à la lumière des champs de délices,
puisse-t-il mener une vie
éternelle, sainte,
en la présence
des dieux qui habitent l'Assyrie[1] !

Un roi dont le nom nous est demeuré inconnu, étant tombé malade, on fit des prières publiques pour sa guérison, et nous possédons l'incantation magique que les devins récitèrent pour le salut du prince. Dans le langage mystique de ces prêtres magiciens, la souffrance du roi est assimilée à une maladie de Sin, le dieu de la lune ; ce dieu, considéré comme le type de la royauté, se trouve livré pieds et poings liés, entre les mains des démons de la maladie qui le tourmentent comme s'il était le roi lui-même :

En ce temps-là, les sept dieux méchants circulaient dans la partie inférieure du ciel ;
devant la face de l'illuminateur Sin, violemment ils survinrent.
Le noble Samas et Raman le guerrier passèrent de leur côté ;
Istar, avec Anu, le roi, s'éleva vers les sièges étincelants
et dans la royauté du ciel déploya sa puissance...
Sin, le pasteur des gouverneurs de la surface de la terre,
fut bouleversé et s'arrêta au plus haut (de sa course),

[1] Trad. de M. Ch. Boscawen, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 107.

étant empêché nuit et jour et ne s'asseyant plus sur le siège de sa souveraineté.
Les dieux méchants, messagers d'Anu, leur roi,
complotant dans leurs têtes méchantes, se soutenaient mutuellement;
du milieu du ciel ils fondirent comme le vent sur la surface de la terre.
Bel, l'occlusion du noble Sin
le vit dans le ciel, et
lui, le maître, à son serviteur Nusku adressa la parole :
« Mon serviteur Nusku, porte ma parole vers l'Océan;
les nouvelles de mon fils Sin, qui dans le ciel est péniblement empêché,
à Ea, dans l'Océan, répète-les. »
Nusku obéit à l'ordre de son maître :
vers Ea, rapide, il alla.
Au chef, au dominateur suprême, au maître invariable,
Nusku répéta... l'ordre de son maître.
Ea entendit ce message dans l'Océan;
il mordit sa lèvre, et sa face fut remplie de larmes.
Ea appela son fils Marduk et lui communiqua la nouvelle :
« Viens, mon fils Marduk,
apprends, mon fils, que Sin dans le ciel est douloureusement empêché;
vois son angoisse dans le ciel.
Ces sept dieux méchants et meurtriers, qui n'ont aucune crainte,
ces sept dieux méchants, comme des tourbillons, dévastent la vie à la surface de la terre;
sur la surface de la terre ils ont fondu comme une trombe;
devant la face de l'illuminateur Sin ils sont survenus violemment;
le noble Samas et Raman le guerrier, ont passé de leur côté...
... Dans la demeure de domination et de justice... possédant la force immense...
a la porte du palais le cri...
Une étoffe bariolée, le poil d'une chamelle qui n'a pas connu le mâle,
le poil d'une... qui n'a pas connu le mâle, façonne-le;
lies-en les pieds et les mains du roi, fils de son dieu.
Le roi, fils de son dieu, comme l'illuminateur Sin, rendra complète la vie du pays...
... Fais sur sa tête...
... rends-le pur et saint; fais-le briller.
L'utuk mauvais, l'alal mauvais, le gikin mauvais, le telal mauvais,
le dieu mauvais, le maskin mauvais,
dans le palais jamais n'entreront;
de la porte du palais jamais ne s'approcheront;
au roi jamais ne s'attaqueront,
... Jamais ne tourneront autour;
... Jamais n'entreront[1]. »

Un hymne pour la prospérité du roi s'exprime ainsi :

« ... Que le réseau des canaux [soit en sa possession]; que la montagne qui produit des tributs [soit en sa possession]; que les pâturages du désert qui produisent des tributs [soient en sa possession]; que les vergers d'arbres fruitiers qui produisent des tributs [soient en sa pos-

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 130 et suiv., cf. *Les origines de l'Histoire*, t. I, p. 519.

session]. Roi, pasteur de son peuple, qu'il tienne le soleil dans sa main droite ; qu'il tienne la lune dans sa main gauche. Que le démon favorable, le colosse favorable, qui gouvernent la seigneurie et la royauté, pénètrent dans son corps ! Amen. »

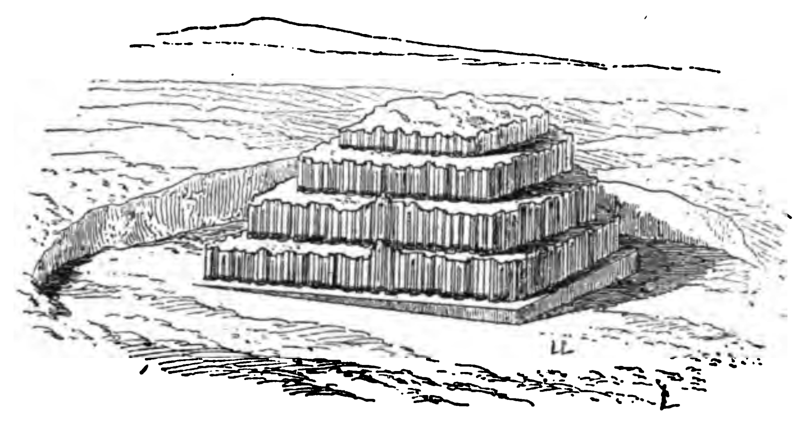
Cette possession bienfaisante des bons esprits est souhaitée au roi comme le plus heureux des effets surnaturels de la magie : tout rempli de l'esprit de sagesse, de justice et de puissance, jamais les démons n'oseront s'attaquer à lui, jamais ils ne s'empareront de lui pour le pousser au mal : il sera comme un saint, illuminé par la grâce divine.

§ 2. — LA COUR DU ROI ET LES COLLÈGES SACERDOTAUX

A trois lieues au nord-est de Ninive, sur les bords d'un petit affluent du Tigre, qu'on nomme aujourd'hui le Haser, s'élevait une ville que le roi Sargon avait fait construire vers l'an 710 avant notre ère, et que nous pouvons regarder comme le type des résidences royales assyriennes. Habitée par tous les officiers de la cour, les ministres, les gardes, les soldats, et cette armée d'esclaves chargés du service du palais, c'était comme une de ces vastes fermes où, suivant nos chroniqueurs, les rois mérovingiens se transportaient, loin de leur capitale, avec les prélats, les seigneurs et l'immense cortège de leurs serviteurs et de leurs soldats. Dur-Sarukin, où est aujourd'hui bâti le village de Khorsabad, comprenait un ensemble de constructions enveloppées dans un mur qui formait un carré presque parfait, de dix-huit cents mètres de côté, et dont les angles étaient orientés mathématiquement vers les quatre points cardinaux[1]. Huit portes flanquées de tours crénelées donnaient accès dans la ville ; le mur de circonvallation était interrompu sur sa face nord-est par le château royal qui faisait saillie sur le rempart, pareil à un énorme bastion. Ce palais qui dominait la ville comme une sorte d'acropole et paraissait fortifié aussi bien contre elle que pour sa défense, était bâti au-dessus d'une lourde terrasse artificielle qui avait cinq cent soixante-dix ares de superficie. Ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que les explorateurs modernes, comme Botta et Place, sont parvenus à se rendre compte de l'économie et de la destination des appartements royaux qui comprenaient deux cent neuf chambres plus ou moins

[1] Cf. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 272.

spacieuses. Par la comparaison avec les palais turcs et persans actuels où s'est perpétué, avec les mêmes usages et les mêmes mœurs, un agencement analogue, on y a distingué trois groupes de maisons qui sont : le *sérail*, c'est-à-dire les appartements de réception et les habitations des hommes, le *harem* où étaient enfermées les femmes du prince et leurs enfants, et enfin le *khan* où étaient la demeure des esclaves et les dépendances de service. Le sérail était la partie la plus luxueuse et la mieux ornée ; il comprenait dix cours et plus de soixante pièces, décorées de ces superbes bas-reliefs qui font aujourd'hui la gloire du musée du Louvre, pavées de dalles sculptées et de briques



Aspect actuel des ruines de l'observatoire de Khorsabad [1].

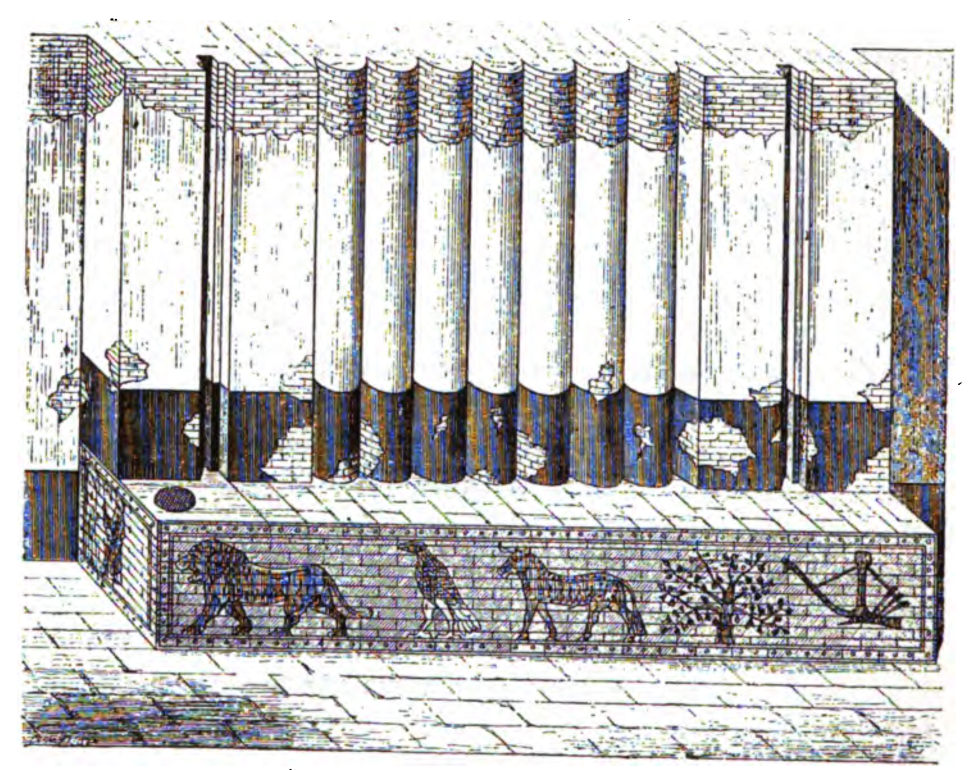
émaillées, sur lesquelles se déroulaient de merveilleuses tapisseries, œuvre du harem ; les appartements privés du prince et les bureaux de sa chancellerie étaient contigus à ces vastes salons où avaient lieu les grandes fêtes et les réceptions solennelles. C'est à ce groupe de constructions que se rattachaient deux édifices isolés, une sorte de temple qui constituait peut-être quelque chose comme la chapelle du roi, et la pyramide à étages à laquelle on a donné le nom d'Observatoire : c'est ici que veillaient, toutes les nuits, les astrologues chaldéens, observant les phénomènes sidéraux, et dictant au prince, à son réveil, les présages heureux ou funestes qu'ils avaient cru lire dans les profondeurs des cieux. Le *harem*, qui occupait une superficie de près de neuf mille mètres carrés, était un bâtiment qui ne communiquait avec le reste du palais que par deux portes flanquées de corps de garde qui devaient

[1] D'après Place, *Ninive*, pl. 36.

être occupés par des eunuques. C'était, avec ses murs élevés et sans ouvertures, comme une prison au sein d'une forteresse. A l'intérieur, il y avait plusieurs cours et des corps de logis séparés, où étaient aménagés, isolément, les appartements des femmes que le roi avait choisies, au milieu de ce troupeau féminin, pour porter le titre de reines. Rien de comparable à la richesse de décoration de la cour principale où tout ce que nous connaissons du luxe asiatique et de la coquetterie des femmes orientales s'était donné rendez-vous. Le pied du mur de cette cour, quand on l'a déblayé, il y a quelque cinquante ans, était encore couvert d'un revêtement de mosaïque en briques émaillées et vernissées, représentant des animaux fantastiques, des scènes de chasse, de guerre ou des légendes mythologiques; de chaque côté des portes, se dressaient de grandes statues peintes, et les colonnes qui formaient portique et soutenaient la galerie supérieure, comme dans les cours des palais orientaux modernes, étaient enveloppées d'une gaine de métal simulant l'écorce d'un tronc de palmier; leur sommet ressemblait à une gerbe de palmes en bronze doré qui retombaient en imitant la courbe gracieuse des feuilles du dattier. Que l'imagination ajoute à cet ensemble retrouvé par la pioche de l'explorateur, tous les détails qui constituent de nos jours encore le luxe de l'Orient : tentures de soie brochées d'or et d'argent, riches tapis, meubles et ustensiles dont l'élégance n'a peut-être pas été dépassée; qu'elle se figure, dans cette sorte de grand salon en plein air, protégé par une galerie contre les ardeurs du soleil, et rafraîchi par des fontaines, des arbres et des fleurs, des groupes de femmes étendues sur des sofas, couvertes de parures et de bijoux, et assistant, insouciantes et désœuvrées, aux spectacles que leur donnent les danseuses, les chanteuses et les eunuques qui jouent de la harpe et du tambourin. Alors, comme aujourd'hui, nous trouvons dans le harem cette oisiveté rêveuse qui est pour l'Oriental le comble du bonheur. « Supposez, dit M. G. Perrot, cette partie du palais restaurée et mise à neuf; vous n'auriez rien à y changer pour y installer le harem de quelque grand seigneur turc ou persan. Aujourd'hui, c'est la même clôture rigoureuse du quartier des femmes, ce sont les mêmes précautions prises pour en surveiller et en fermer les abords; dans l'intérieur, c'est partout la même préoccupation de séparer les unes des autres ces rivales qui se disputent les faveurs du maître. Ces créatures oisives et passionnées se jalousent et se détestent souvent au point de ne pas reculer devant le crime pour se débarrasser d'une enne-

mie, et elles trouvent aisément, dans cette nombreuse domesticité, des complaisants prêts à servir leurs haines et leurs vengeances[1]. »

Aucun des bas-reliefs de Khorsabad ne met en scène les femmes de Sargon, mais nous avons le portrait d'une reine assyrienne sur l'une des sculptures du palais d'Assurbanipal, à Koyoundjik. A l'exception des



État actuel de la décoration du harem[2].

malheureuses emmenées en captivité, c'est à peu près le seul exemple de la représentation d'une femme sur les murs du palais assyrien. On voit Assurbanipal, étendu sur un divan, à la façon des Romains et des modernes Orientaux, appuyé du coude gauche sur de moelleux coussins, tandis que ses jambes sont cachées sous les couvertures; il tient d'une main la fleur de lotus, et il élève de l'autre une coupe à boire. La reine est assise devant lui sur un siège à dossier, les pieds sur un escabeau; elle tient un éventail et une coupe qu'elle va porter à ses lèvres. Sa tête est ornée, comme la Cybèle des Romains, d'une couronne murale,

[1] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'Antiquité*, t. II, p. 440.
[2] D'après Place, *Ninive*, t. III, pl. 26.

c'est-à-dire qui ressemble à l'enceinte fortifiée d'une ville; elle porte de grosses boucles d'oreilles dont les perles sont disposées en éventail; à son cou, étincelle un collier de pierreries, et dans le tissu de son vêtement orné de franges sont enchâssés d'énormes cabochons. Entre le roi et la reine, on a disposé une table, sur laquelle sont placés des coffrets et divers ustensiles; sur une autre table on voit l'arc et les flèches, emblèmes de la puissance royale. De même que le roi, la reine est suivie de deux eunuques qui agitent le chasse-mouches au-dessus de sa tête. Plus loin, suivent trois autres eunuques qui portent des mets ou des parfums, puis, à quelque distance, des musiciens. Au-dessus du lit royal, manifestement installé dans une des cours intérieures du harem, serpentent des ceps de vigne et, dans le milieu de la cour, s'élèvent des palmiers et des cyprès; à une branche de l'un de ces arbres, est suspendu un hideux trophée, comme un gage accordé à la cruauté instinctive des femmes du harem : c'est la tête de Teumman, roi d'Élam, que le roi d'Assyrie avait récemment vaincu [2].

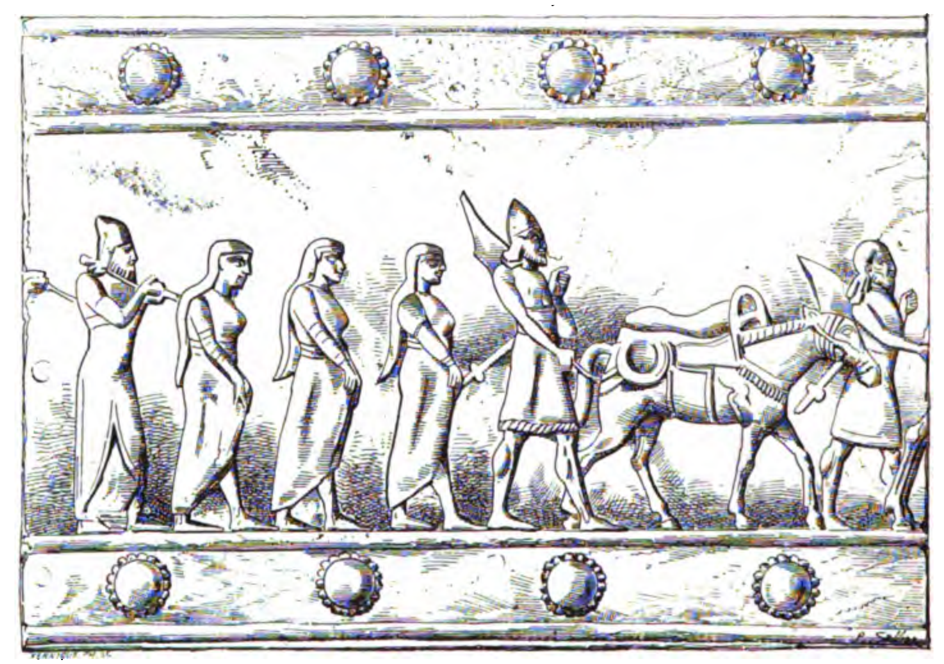


Femme du harem royal [1].

A côté des reines, c'est-à-dire des femmes auxquelles le roi faisait rendre les honneurs souverains, vivait tout un peuple de captives, souvent plus méprisables encore que malheureuses, que le prince honorait quelquefois de ses faveurs ou qui formaient le cortège des reines officielles. On distinguait, parmi elles, des femmes de toutes les nations, arrachées à leur patrie par la dureté impitoyable des soldats d'Assur; il y avait même des épouses et des filles de rois, emmenées prisonnières, ainsi que nous le racontent, en maints endroits, les inscriptions historiques. L'abrutissement dans le désœuvrement et la débauche, telle était la condition fatale de ce troupeau féminin qui, entre temps, se livrait pourtant à des travaux manuels d'une habileté qui nous étonne.

[1] D'après un fragment de bas-relief en ivoire, au Musée Britannique.
[2] Cf. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV. p. 437.

Voyez ces sculptures où le ciseau de l'artiste s'est appliqué à rendre avec une fidélité minutieuse tous les détails du costume royal : ce sont les femmes du harem qui ont tissé la trame de ce riche tissu à franges élégantes, qui ont brodé avec une patience bien orientale, ces tapisseries où les dessins les plus gracieux encadrent les tableaux les plus variés et si admirablement exécutés qu'ils pourraient, de nos jours encore, servir de modèles.



Convoi de femmes captives [1].

Les dépendances ou les communs du palais occupaient un espace plus grand encore que le harem; on y a reconnu, par les débris qui s'y sont rencontrés, la maison du trésor, que les textes mentionnent par l'expression *bit kutalli*, les magasins d'ustensiles qui servaient à l'usage du palais, les dépôts de fer, de cuivre, de briques émaillées et les objets de toute nature qui constituaient la dépouille de peuples vaincus ou l'apport des tributaires. C'est là qu'était l'arsenal où se trouvaient remisés, en temps de paix, les chars de guerre, les boucliers, les arcs et les flèches, les carquois, les lances et les épées. Dans un autre corps de bâtiment, on a retrouvé les bou-

[1] D'après un bas-relief des portes de bronze du palais de Balawat (British Museum).

langeries et les cuisines; dans les écuries même, il a été facile de constater encore la présence des anneaux de bronze, scellés dans le mur, auxquels on attachait les chevaux et les chameaux; tout auprès, était la remise où l'on rangeait les selles, les harnais et les traits, et plus loin les chambres, petites mais nombreuses, des serviteurs chargés de l'entretien des communs. Quel était le nombre de ces esclaves? il est bien difficile de l'apprécier, et l'on ne peut qu'invoquer à ce sujet le témoignage de Ctésias qui porte à 15,000 les officiers et les domestiques employés au palais du roi de Perse à Suse. Pour qui connaît les habitudes des souverains orientaux de nos jours, ce chiffre ne paraîtra certainement pas exagéré quand il s'agit du roi de Perse et à plus forte raison des rois d'Assyrie: c'était pour nourrir ce bétail humain que ces princes se mettaient en campagne à chaque printemps et emportaient, comme des pillards de grande route, les richesses de toute nature que le sort des armes jetait entre leurs mains. La ville annexée au palais vivait sans doute encore de lui, et peut-être, malgré son étendue, n'était-elle entièrement habitée que par des fonctionnaires ou des esclaves attachés au service de la cour.


Grand vizir, d'après un bas-relief.

Les palais déterrés à Nimroud, à Kalah, à Koyoundjik, à Nebi-Younous, à Balawat, et la cité royale de Babylone avaient, sur des proportions plus ou moins vastes, les mêmes dispositions que le palais de Khorsabad. C'était dans ces demeures somptueuses que résidaient les plus fastueux des tyrans que l'histoire ait jamais eu à enregistrer, entourés d'une armée de fonctionnaires, de magistrats, de soldats, de prêtres et d'esclaves.

Le premier personnage était, après le roi, le grand-vizir qui fut souvent placé, sous le nom de *tartan*, à la tête des armées, quand le prince ne pouvait en prendre lui-même le commandement. Il était aussi, ce semble, le chef du collège des mages après le roi. Une sculpture de Nimroud représente le monarque assyrien donnant audience à son grand vizir. Le prince, assis sur son trône, les pieds sur

un escabeau et coiffé de la tiare, tient l'éventail et un long bâton de commandement qui repose à terre; un eunuque étend au-dessus de lui le parasol. Le grand vizir s'avance, pieds nus, les mains croisées sur la poitrine, dans l'attitude du respect; son front est ceint du diadème. Derrière lui, suivent deux personnages dont l'un, imberbe, gras et replet, doit être le grand eunuque, *rab-saris* ou *rab-luh*, et le suivant, barbu, un autre ministre, par exemple, le *rab-saq* ou grand échanson.

On voit également figurer le grand vizir de Sargon sur les murs du palais de Khorsabad. Une fois, entre autres, le premier ministre se tient debout en face de Sargon, la main droite ouverte et élevée à la hauteur du visage, la gauche appuyée sur le pommeau de son glaive. Le vêtement consiste en une tunique frangée et à manches courtes, avec une grande écharpe bordée d'une triple série de rosaces; les sandales sont semblables à celles du roi, si ce n'est qu'elles sont peintes en bleu; les boucles d'oreilles, les bracelets, les colliers ressemblent à ceux du prince, mais le grand vizir n'est que diadémé et il ne porte pas la tiare.

Si puissants que fussent les ministres, ils étaient dans la main du roi; ils ne pouvaient rien sans sa permission ou son ordre formel, et la moindre velléité d'indépendance ou même d'initiative personnelle de leur part eut été punie de mort. Il n'en était pas de même du collège des Chaldéens et des devins que le roi nourrissait dans son palais et qui s'étaient rendus puissants et redoutables au prince lui-même, par leurs oracles de bonne ou de mauvaise fortune et les relations directes qu'ils avaient avec les mondes célestes. Tout en conservant sur eux une autorité absolue, le roi les redoutait et il les flattait parce qu'il n'ignorait pas que c'était le moyen le plus sûr de mériter les faveurs des dieux.

Aucun texte ne nous fait mieux saisir le rôle des devins à la cour des rois de Babylone que le livre de Daniel où se trouvent consignés les souvenirs que les Juifs avaient gardés de la captivité. Il existait un chef des mages qui avait, pour insigne de sa dignité, une robe écarlate avec un collier d'or au cou[1]; on distinguait plusieurs catégories de mages : les *kasdim*, ou Chaldéens proprement dits, docteurs en science religieuse et versés dans l'interprétation des écritures sacrées; les *hartoumim* ou conjurateurs; les *gazrim* ou astrologues, qui lisaient dans le ciel et observaient les phénomènes sidéraux; il y avait encore les

[1] Daniel, V, 29.

hakamim ou médecins, les *asaphim* ou devins, sorte de diseurs de bonne aventure[1] : tous ensemble étaient les *sages* par excellence, les *docteurs* (*gabri*). Le roi les réunissait en conseil pour les consulter, et malheur à eux s'ils se trouvaient impuissants à répondre sur-le-champ : ils couraient le risque d'être punis de mort, parce que leur silence était interprété comme un refus de concours et un acte de rébellion.

On en peut juger par les curieux épisodes où le livre de Daniel met en scène les Chaldéens essayant d'interpréter les songes de Nabuchodonosor. C'était la seconde année du règne de ce prince : il eut un songe qui troubla son sommeil et dont son esprit demeurait agité. Il commanda alors qu'on fît venir les Chaldéens pour leur demander non pas l'explication du songe, mais les détails de l'apparition elle-même, car le monarque en avait perdu jusqu'au souvenir. Ils accoururent et se prosternèrent devant le roi qui leur dit : « J'ai fait un songe ; mon esprit en a été troublé, et j'ai tâché de me le rappeler. »

Et les Chaldéens répondirent au roi en langue syriaque : « Roi, vis éternellement ; dis le songe à tes serviteurs, et nous en donnerons l'explication. »

Mais le roi répondit aux Chaldéens : « La chose m'est échappée ; si vous ne me dites le songe et ne m'en donnez l'interprétation, vous serez mis en pièces, et vos maisons seront réduites en voierie.

« Mais si vous me dites le songe et que vous m'en donniez l'interprétation, vous recevrez de moi des dons, des présents et de grands honneurs. Dites-moi donc le songe et m'en donnez l'interprétation. »

Ils répondirent pour la seconde fois et dirent : « Que le roi dise le songe à ses serviteurs, et nous en donnerons l'interprétation. »

Le roi répondit et dit : « Je vois bien que vous cherchez à gagner du temps, parce que vous voyez que la chose m'est échappée.

« Si vous ne me dites pas le songe, il y aura une même sentence contre vous tous, car vous vous préparez à dire devant moi quelque parole fausse et mensongère, en attendant que le temps change. Dites-moi d'abord le songe et je verrai si vous pouvez m'en donner l'interprétation. »

Les Chaldéens répondirent au roi : « Il n'y a aucun homme sur la terre qui puisse satisfaire à ce que demande le roi ; aussi n'y a-t-il aucun roi, ni prince, ni gouverneur qui ait jamais demandé une pa-

[1] Daniel, II, 2.

reille chose à quelque magicien, astrologue ou Chaldéen que ce soit.

« Car, ce que le roi demande est si difficile, qu'il n'y a que les dieux, qui n'ont aucune communication avec la chair, qui puissent le révéler au roi. »

« Sur ce, le roi se mit en colère et entra dans une grande indignation, et il commanda qu'on fît mourir tous les sages de Babylone. »

Celui qui fut chargé de l'exécution de cette terrible sentence était Ariok, le majordome du palais. Il allait, paraît-il, accomplir sa mission, lorsque Daniel intervint, expliqua le songe du roi et sauva tout le collège des Chaldéens.

Ces prêtres, il faut le dire, disposaient de la destinée de l'empire, beaucoup plutôt par leur science véritable que par leurs pratiques divinatoires. Même dans leur magie, tout n'était pas vaine formule et supercherie pieuse, et il y entrait parfois de véritables procédés scientifiques; ainsi, par exemple, il n'y avait pas en Assyrie d'autres médecins qu'eux-mêmes, et leur science médicale, tout en procédant par incantations, philtres et breuvages mystiques accompagnés de simulacres et de prières, avait sans doute en même temps recours, pour la composition de ces breuvages enchantés à des substances dont ils avaient reconnu les vertus curatives. C'était là ce qui constituait leur force et le fondement de leur influence auprès des populations qui expérimentaient journellement leur intervention salutaire : quiconque a voyagé dans les pays orientaux sait avec quel enthousiasme les médecins sont partout accueillis et de quels privilèges ils se trouvent investis par l'exercice même de leur profession.

Ces savants si puissants à Ninive et à Babylone étaient les descendants de ces proto-Chaldéens Kouschites qui avaient dominé en Chaldée avant la prépondérance des Sémites, et qui y avaient établi leur empire sous les noms de Sumer et d'Accad. Émigrés de la cour de Babylone dans celle de Ninive, ils conservèrent toujours le nom de Chaldéens ou *Kasdim*, qui perdit toute signification ethnique et sous lequel on a désigné jusque pendant le moyen âge, les charlatans, les astrologues, les sorciers que l'Orient déversait sur l'Europe. Leur origine est formellement relatée par Diodore de Sicile, d'après Ctésias qui les avait vus à Babylone et s'était mis en relation avec eux. « Les Chaldéens, dit-il, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'État une classe semblable à des celle prêtres en Égypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques,

et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir; ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prévoir l'avenir par le vol des oiseaux; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La science des Chaldéens est une tradition de famille; le fils qui en hérite de son père est exempt de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve, et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués au travail dès l'enfance, ils font de grands progrès dans l'étude de l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend à cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps... Les Chaldéens, demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leurs traditions sans altération; les Grecs, au contraire, ne songeant qu'au gain, créent toujours de nouvelles sectes, se contredisent entre eux sur les doctrines les plus importantes et jettent le trouble dans l'âme de leurs disciples, qui, ballottés dans une incertitude continuelle, finissent par ne plus croire à rien. »

Quand florissaient dans les pays de Sumer et d'Accad les petits royaumes indépendants dont nous avons raconté l'histoire, les Chaldéens avaient déjà, dans plusieurs cités, des écoles très fréquentées : celle de Borsippa était célèbre; celle de Sippara avait la plus riche bibliothèque; celle d'Uruk ou Orchoé garda même sa renommée jusqu'à l'époque romaine. Dès les temps les plus reculés de l'histoire de Babylone et de Ninive, on trouve les prêtres constitués en caste politique dirigeante, du sein de laquelle même sortent les rois.

Ils formaient bien une caste et non pas seulement une sorte de corporation savante. Ce qui constitue la caste, en effet, c'est d'être absolument fermée et de se recruter exclusivement dans les mêmes familles, sans que le reste du peuple y puisse avoir accès, quels que soit le talent, l'habileté, les services rendus ou la fortune. Mais les rangs de cette aristocratie héréditaire des Chaldéens s'ouvraient pourtant parfois pour y laisser pénétrer quelque esclave ou autre sujet sur lequel le prince avait jeté un regard de bienveillance : l'histoire de Daniel qui

devint archi-mage et gouverneur d'une province en fait foi. Qu'on veuille bien se rappeler les premières étapes de la carrière du prophète juif dans la hiérarchie des fonctions du palais de Babylone : d'abord confondu dans la troupe des serviteurs et des eunuques qui servaient le roi à sa table et étaient chargés de la domesticité intime, Daniel se fait remarquer par son intelligence, ses merveilleuses aptitudes pour apprendre la langue assyrienne et son déchiffrement ; il devine et interprète les songes avec habileté, passe dans la caste des mages dont il devient bientôt le chef, et enfin, sous Balthasar, il est investi du gouvernement du tiers de l'empire.



Type d'eunuque [1].

Travailleurs infatigables et possédant au plus haut degré l'esprit de tradition, les Chaldéens ne se bornèrent pas à avoir une science pratique et de routine usuelle ; ils la codifièrent et en formulèrent les principes par écrit. Il nous est parvenu un grand nombre de leurs observations astronomiques, qu'ils notaient jour par jour ; et sous le règne d'Assurbanipal, ils rédigèrent un vaste ouvrage de magie qui, complet, se composait au moins de deux cents tablettes, et était, pour la Chaldée et l'Assyrie ce que fut pour l'Inde antique l'*Atharva Véda*. C'était un recueil de formules de conjurations et d'imprécations destinées à repousser les démons et les autres mauvais esprits, des incantations auxquelles on attribuait le pouvoir de guérir de diverses maladies, des hymnes liturgiques, en un mot, tout un corps de littérature sacrée, en langue suméro-accadienne. Il est à remarquer, en effet, qu'en se dispersant dans toute l'Assyrie, les Chaldéens conservèrent leur vieil idiome national qu'ils employèrent dans leurs écrits religieux, de sorte que le suméro-accadien devint une langue morte, apanage exclusif des savants, et ignorée du vulgaire. On attribua bien vite à ces mots incompréhensibles et à cette écriture mystérieuse une vertu surnaturelle ; le suméro-accadien finit par être la langue exclusive de la religion et des opérations théurgiques.

[1] D'après un fragment de statue, au Musée Britannique.

Nous ne saurions quitter le palais de Sargon sans parler de ces personnages imberbes, à figure rubiconde et vêtus de longues robes, qui accompagnent partout le roi et que les bas-reliefs ne se lassent pas de mettre en scène avec lui : ce sont les eunuques. Si la plupart de ces êtres étranges étaient voués aux métiers les plus infimes et chargés de l'entretien du palais, quelques-uns d'entre eux jouissaient, au contraire, d'une influence considérable, étaient appelés aux conseils du prince et le suivaient dans toutes ses expéditions. Aujourd'hui encore, à Constantinople, le *kizlar-aga*, ou chef des eunuques noirs, est un des principaux dignitaires de l'empire turc ; l'élévation de sa charge remonte jusqu'aux Assyriens : c'était l'intendant général ou majordome du palais ; de lui dépendaient la garde et le service du harem ; il était en même temps le grand maître des cérémonies, et, en cette qualité, il organisait les fêtes et les réceptions, introduisait les ambassadeurs, accordait ou refusait, presque à son gré, l'accès auprès du prince. Au temps de Nabuchodonosor, le grand eunuque (*rab-saris*) s'appelait Aspenaz. Le roi lui ordonna de choisir parmi les Juifs emmenés en captivité à Babylone un certain nombre de jeunes gens remarquables par leur beauté physique et leur intelligence, afin de les faire instruire dans les lettres et la langue des Chaldéens et de les dresser au service du palais. Le récit de Daniel insiste sur le soin tout particulier que prend le *rab-saris* pour la nourriture des jeunes gens élus ; durant trois années consécutives, on servit à Daniel et à ses compagnons une portion de la viande et du vin de la table royale, afin qu'ils eussent un beau visage et un embonpoint convenable. C'est toujours, en effet, avec une face adipeuse et réjouie que sont représentés les eunuques et les serviteurs de la cour.

Sous les ordres du grand eunuque, il y avait toute une troupe d'eunuques inférieurs, hiérarchisés suivant leurs grades et leurs fonctions. Ainsi, Aspenaz charge un de ses subordonnés, Meltsar, de veiller à la nourriture de Daniel et de ses compagnons, et Meltsar, déférant au vœu des jeunes Israélites qui ne voulaient pas se souiller par une nourriture impure, leur fait distribuer seulement des légumes, gardant pour lui-même la viande qu'ils devaient manger et le vin qu'ils devaient boire.

Les eunuques de distinction et d'un haut grade qui approchaient le plus de la personne royale, sont souvent figurés sur les bas-reliefs des palais de Ninive ; les uns élèvent un chasse-mouches ou tiennent le parasol au-dessus de la tête du prince ; d'autres portent les insignes de la royauté, comme l'arc et les flèches, le sceptre, l'éventail. Ceux-ci,

chargés sans doute du service de la table, portent des vases cylindriques élégamment terminés en bas par une tête de lion; ceux-là supportent sur leurs épaules le palanquin royal muni de roues; d'autres fois ils paraissent préparer la table du festin. Tous sont costumés de la même



Eunuques portant le palanquin royal [1].

manière : une tunique longue, serrée autour du cou et à manches très courtes, leur descend jusqu'aux chevilles du pied; elle est souvent décorée de broderies qui simulent des rangées de fleurs et de festons, et elle se termine par une bordure de glands ou de houppes dont l'arrangement rappelle les franges de nos rideaux. Une large écharpe, jetée

[1] D'après un bas-relief de Khorsabad (Musée du Louvre).

par dessus cette tunique, croise le dos et la poitrine, et finit à la hauteur des genoux, par de longues franges rehaussées de perles étincelantes. La chevelure de ces personnages, soigneusement peignée sur la tête, s'épanouit sur le cou en une sorte de chignon formé de boucles qui reposent sur les épaules comme les perruques du temps de Louis XIV. Ils ont au poignet et à la naissance du bras, des bracelets formés de spirales ou de cercles qui se terminent par des mufles de lions; à leurs oreilles sont suspendus des pendants qui se rapprochent parfois de la croix ansée. Tout, dans leur démarche et leur costume trahit un luxe efféminé, une dégradation morale sans bornes, le plus lâche des caractères et le plus méprisable des métiers. Ce sont probablement les Assyriens qui ont inventé les eunuques, que les cours orientales ont gardés, et dont l'existence, de nos jours, ne s'explique que par la persistance des causes qui les ont produits : un despotisme avili par la débauche et un climat énervant et corrupteur.

§ 3. — ORGANISATION ADMINISTRATIVE

Dans les tablettes d'argile rapportées par M. Henry Layard des fouilles du palais d'Assurbanipal à Koyoundjik, se trouvaient quatre exemplaires différents, tous fragmentés, d'une liste de noms propres alignés les uns à la suite des autres, parmi lesquels on reconnaissait de temps en temps un nom royal. Plus tard, trois nouveaux fragments de listes identiques furent retrouvés, et, par le rapprochement de ces sept exemplaires, on parvint à reconstituer la série à peu près complète de tous les noms qu'Assurbanipal avait fait ainsi transcrire. Ce fut sans beaucoup de peine qu'on s'aperçut qu'il ne s'agissait de rien moins que de la liste chronologique des magistrats qui donnaient leur nom à l'année et remplissaient exactement le rôle des archontes à Athènes et des consuls à Rome : le nom assyrien de ces fonctionnaires éponymes est *limmu*. Au cours des inscriptions historiques qui relatent les campagnes militaires des rois d'Assyrie, nous avons souvent rencontré la mention d'un *limmu* dont le nom est cité comme date; on disait : « sous le limmu de Nergal-naçir ou de Samsi-ilu », de la même manière que « sous l'archontat » ou « sous le consulat de *un tel* ». On conçoit de quelle utilité sont, pour la chronologie historique, ces listes où les noms se succèdent, année par année et sans interruption, depuis le *limmu* ou

l'éponymie de Tab-idir-Assur, sous le règne de Raman-Nirar II, en 891 avant notre ère, jusqu'à celle de Tebitai, la seconde année du règne d'Assurbanipal, en 666[1]. Ce qui précède et ce qui suit n'a malheureusement pas encore été retrouvé. Mais en dehors de la question de chronologie qui ne saurait nous occuper ici, il est d'autres enseignements précieux qu'on peut tirer de l'étude de ces listes. Plusieurs d'entre les exemplaires retrouvés ajoutent, au nom du limmu, ses qualifications et sa fonction, voire même, parfois, quelques synchronismes importants. On constate que les rois étaient magistrats éponymes généralement au commencement de leur règne ; dans les années qui suivent, paraissent successivement, dans l'ordre d'importance et de préséance, les noms des hauts fonctionnaires de l'empire. Cet ordre hiérarchique se vérifie assez souvent, au moins pour les cinq premières années qui suivent l'éponymie royale, si bien que nous avons le tableau, par rang de dignité, des fonctionnaires les plus élevés de la couronne.


Grand dignitaire de la cour [2].

L'année civile, chez les Assyriens, commençait à l'équinoxe de printemps, au mois de nisan : c'était ordinairement au premier renouvellement d'année après son avènement, que le roi prenait la dignité toute honorifique de l'éponymie. L'année d'après, venait le tour du tartan, ou grand vizir, qui était le chef de l'armée, puis le rabsaris ou grand eunuque ; le préfet du palais (*mil ekal*), le même sans doute que l'on appelle dans la Bible le prévôt ou l'intendant de l'hôtel du roi ; le *tukullu*, dont le nom, dérivé de *tukultu* « service », désigne peut-être l'officier qui était à la tête de la chancellerie royale [3] ; enfin, le fonctionnaire qu'on appelle « le gouverneur du pays », qui devait être une sorte de ministre de l'intérieur, centralisant toute l'administration des provinces. Tels étaient, dans leur rang d'importance, les cinq grands ministres du roi d'Assyrie ; quand leur tour était épuisé, on choisissait,

[1] Voyez la liste des *limmu*, dans l'*Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, appendice 5, p. 449. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 41 (4e édit. 1885).
[2] D'après un bas-relief.
[3] V. Fr. Delitzsch. *Assyrische Studien*, p. 134.

pour être *limmu*, les gouverneurs de province ou préfets qui étaient, sans doute, aussi hiérarchisés suivant l'importance de leur commandement, ou surtout du chiffre des revenus que leur gouvernement rapportait au roi. D'après ce principe, les quatre plus élevés dans la hiérarchie des honneurs paraissent avoir été le préfet de Ninive, celui de Kalah, celui d'Ellassar et celui d'Arbèles. On comptait après eux, dans la première classe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les préfets de Nisibe, d'Arapha, de Resen, de Lahir, de Kirrur, de Gozan, de Reseph, de Masamua et de Karkémis. Ce roulement régulier dans les fastes chronologiques de l'Assyrie n'a pas toujours été scrupuleusement observé, et l'on s'aperçoit parfois que le prince en a bouleversé l'ordre, choisissant, suivant son bon plaisir, et dans des rangs même subalternes, les individus qu'il voulait honorer de l'éponymie, de sorte qu'en dehors des ministres dont nous venons de parler, il est impossible de s'en rapporter à ces listes pour reconstituer les degrés inférieurs de la hiérarchie administrative.

Si la royauté assyrienne était héréditaire, il n'en était pas de même des grandes charges de l'État et de la cour. Les ministres et leurs subordonnés n'exercent leurs fonctions que temporairement; ils sont à la nomination et à la merci du souverain, dont le caprice va quelquefois les chercher, selon l'usage constant de toutes les monarchies orientales, jusque dans la classe du peuple, et qui peut, en un instant, les précipiter du faîte des honneurs dans la poussière ou au fond des cachots. Il n'est point rare que des esclaves soient élevés subitement au rang de ministres, et quelquefois ce n'est ni le talent exceptionnel, ni les services rendus, mais seulement la capricieuse faveur du tyran qui fait de ces coups de fortune. Par hasard, pourtant, l'intelligence et la vertu trouvent leur récompense : Daniel, choisi parmi les esclaves juifs pour servir au palais du roi Nabuchodonosor, se fait remarquer par ses aptitudes; il devient gouverneur du district de Babylone, et plus tard, sous Balthasar, il est premier ministre.

Les gouverneurs de provinces avaient, dans leur gouvernement, la plus grande indépendance, et les choses devaient se passer à peu près comme elles se passent encore dans l'empire turc ou persan. On demandait aux préfets de maintenir l'ordre matériel, de payer l'impôt et de tenir leur milice prête à toute réquisition; tout le reste est laissé à leur absolue discrétion. Les inscriptions parfois nous font connaître quelques traits de l'administration de ces puissants personnages, dignes

ancêtres des satrapes perses et des pachas turcs. Sous le règne de Raman-Nirar III, le préfet de la ville de Kalah fit élever au dieu Nabu, tout comme s'il eût été roi, une statue qui est actuellement au Musée Britannique, et sur laquelle il fit graver une inscription. Après les formules de rigueur en l'honneur de Raman-Nirar III et de la reine Sammuramat, il ajoute pour lui-même : « Bel-hassi-ilane, préfet de la ville de Kalah et des districts de Amida, Sutgana, Timeni, Yaluna, a fait ériger cette statue pour que le dieu Nabu protège sa vie, prolonge ses jours, augmente ses années, et fasse prospérer sa race. Qui que tu sois qui vivras après moi, aie confiance dans le dieu Nabu et n'aie pas recours à un autre dieu. »



Statue du dieu Nabu [1].

Les gouverneurs des provinces éloignées envoyaient au roi des courriers chargés de lui apprendre ce qui se passait et le prévenir en cas d'insurrection ou de mouvements sur la frontière. A intervalles assez rapprochés sans doute, des émissaires partaient pour Ninive, porteurs des petites tablettes de terre cuite sur lesquelles le gouverneur avait gravé les nouvelles qu'il voulait faire connaître à son maître. Nous avons, par exemple, la lettre que Bel-zikir-essis, qui exerçait un commandement sur la frontière de l'Arabie, écrivit à Assurbanipal pour l'informer d'un incident militaire :

« Au roi des nations, mon maître, ton serviteur Bel-zikir-essis. Que les dieux Bel et Marduk accordent des jours nombreux, des années éternelles, un sceptre de justice et un trône durable au roi des nations, mon maître. Au sujet de la mission dont le roi, mon maître, m'a chargé, je lui parlerai ainsi : Tu apprendras les nouvelles du pays

[1] Au Musée Britannique.

d'Arabie; je t'en envoie un récit. Au sujet des Nabathéens, voici les nouvelles : Ammiata, du pays de Vasai, a marché contre eux, il les a tués, il les a pillés; une fois au milieu d'eux, il leur a fait grâce. Il est entré dans la ville du roi. Maintenant, je l'envoie au roi, mon maître; le roi voudra bien entendre le récit de sa bouche. »

Nous avons de même deux lettres de Bel-ibni au roi Assurbanipal relatives à des épisodes de la guerre du pays d'Élam. L'une d'elles, après le protocole cérémonieux indispensable quand on s'adressait au roi, contient les importantes nouvelles qui suivent : « Voici les nouvelles du pays d'Élam; Ummanaldas a renversé le roi précédent qui s'est enfui; sa mère, sa femme, ses enfants, ses parents effrayés ont quitté la ville de Madaktu. Ummanaldas s'est assis sur le trône; il le remplace. Il a passé le fleuve Ulaï... » Bien mieux, les décombres du palais d'Assurbanipal nous ont livré une lettre qu'Ummanaldas écrivit au roi de Ninive, lorsqu'il eut consenti à devenir son vassal, ou qu'il cherchait à gagner ses bonnes grâces :

« De la part d'Ummanaldas, roi du pays d'Élam, à Assurbanipal, roi du pays d'Assur. Paix à mon frère. Depuis le commencement, les gens de Martinai ont péché et combattu contre Nabu-bel-zikri. Ils s'enfuirent vers... les frontières du pays d'Élam; envoie des subsides pour combattre Nabu-bel-zikri. Je désire que Nabu-bel-zikri se soumette à ta puissance... Écrit au mois de Duzu, le 26e jour, sous le limmu de Nabu-sar-ahisu. »

Les rois de Ninive étaient donc bien informés par leurs agents de ce qui se passait dans toute l'étendue de leur empire, et les lettres que nous venons de transcrire, nous révèlent un des côtés les plus curieux de l'organisation administrative de cette vaste monarchie assyro-babylonienne qui devança de six siècles l'empire romain. Tout indépendants que fussent les rois tributaires ou les gouverneurs dans leurs provinces respectives, il n'était pas bon, pourtant, qu'ils pressurassent les populations qu'ils avaient à gouverner, au point que des plaintes graves parvinssent jusqu'aux oreilles du roi. Dans ce cas, le prince punissait ou chassait le gouverneur aux allures trop tyranniques et faisait droit aux récriminations justifiées des opprimés, ou aux dénonciations légitimes contre des abus de pouvoir. C'est ainsi que nous possédons le texte d'une plainte adressée au roi contre deux grands officiers qui avaient détourné l'or destiné à faire des statues :

« Au roi, mon seigneur ! ton serviteur Abad-Nabu. Paix au roi, mon

seigneur! Qu'Assur, Samas, Bel, Zarpanit, Nabu, Tasmit, Istar de Ninive, Istar d'Arbèles, les dieux puissants et grands, protecteurs de la royauté, accordent cent ans de vie au roi, et multiplient les esclaves et les enfants du roi, mon seigneur! L'or que, dans le mois de tasrit (septembre-octobre), le conseiller intime (*tukullum*), et le préfet du palais (*abal hekalli*) m'ont fait verser, savoir: trois talents d'or pur et quatre talents d'or pur, entre les mains du grand *daninu;* cet or pour la statue du roi et pour la statue de la mère du roi, n'a pas été livré aux ouvriers. Que le roi, mon seigneur, donne l'ordre au conseiller intime et au préfet du palais de rendre l'or, de le donner, d'ici à un mois, aux ouvriers, et qu'ils le fassent exactement. »

L'historien constate parfois des analogies singulières lorsqu'il compare des peuples éloignés de plusieurs siècles et qu'il met en parallèle leurs institutions et leurs mœurs. Des inscriptions romaines trouvées en Afrique, par exemple, contiennent le texte de lettres adressées par l'empereur à de malheureux colons que l'exaction des proconsuls avait ruinés et poussés à bout : ainsi en était-il parfois aussi dans l'empire d'Assyrie. Le roi adresse des proclamations aux habitants de telle ou telle province, pour leur apprendre qu'il va leur faire justice et châtier un proconsul sans entrailles : une lettre d'Assurbanipal « aux habitants du bord de la mer, » probablement le golfe Persique, leur annonce qu'il va réparer les torts de leur gouverneur Nabu-bel-zikri et le remplacer par Bel-ibni :

« Proclamation du roi aux habitants du bord de la mer, à leurs fils et à leurs serviteurs. Paix dans leur cœur et bonheur pour eux. J'ai veillé avec vigilance sur vous, j'ai ouvert sur vous mes propres yeux et j'ai [résolu de réparer] entièrement les fautes de Nabu-bel-zikri. Je vous en ai débarrassés. Maintenant, je vous envoie Bel-ibni, mon serviteur, mon messager, pour veiller sur vous. Je commande, et suivant ma volonté... C'est pourquoi, moi, je vous envoie mes troupes; je m'unis à vous pour garder vos biens et vos fortunes. Fait au mois d'Airu, le cinquième jour, sous le limmu de Bel-haran-saduyu. »

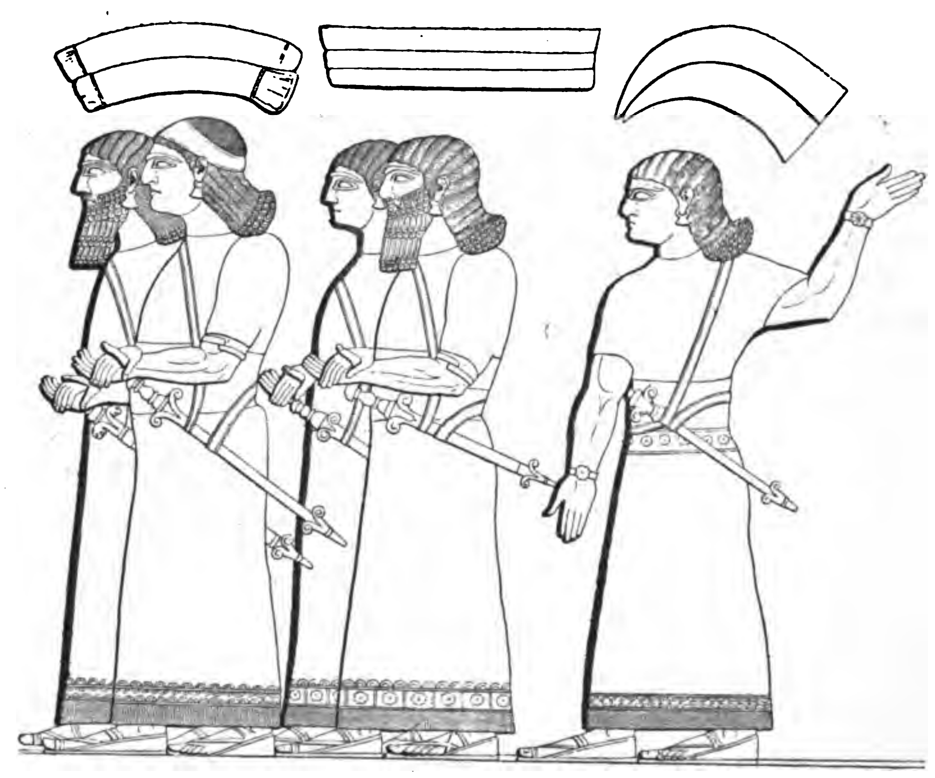
Nous avons aussi une lettre du même prince aux gens du pays de Rasa pour les exhorter à ne pas prendre part à la révolte du pays d'Élam. Parfois, ce sont les préfets des villes eux-mêmes, qui, devenus populaires dans leur province, poussent à la rébellion dans l'espoir de se créer une royauté indépendante : témoin ce Hulaï que Salmanasar II avait installé comme gouverneur de Halziluha et qui se révolta sous

Assur-nazir-pal; témoins aussi ces gouverneurs de Babylone et de la Basse-Chaldée qui rêvaient sans cesse de restaurer à leur profit ces vieux trônes sur les débris desquels on avait installé le siège de leur autorité. Ces insurrections étaient en quelque sorte favorisées par le système singulier d'administration adopté pour la plupart des provinces. Le territoire de la monarchie assyrienne se partageait en deux zones bien distinctes : le pays d'Assur proprement dit, dont les limites relativement peu étendues nous sont données sur la stèle de Samsi-Raman III[1], et les pays conquis, qui comprenaient outre la Babylonie, toutes les contrées situées en dehors de l'île mésopotamienne. Le pays d'Assur était administré par des agents directs du roi et habité par les Assyriens : là, jamais de révolte, ou plutôt ce pays ne faisait que subir, comme lors de l'insurrection d'Assur-danin-pal, le contre-coup des révolutions du palais; c'était la guerre civile, Assyriens contre Assyriens, et non la guerre nationale, pour l'indépendance. Hors du pays d'Assur, c'étaient les provinces vassales, qui avaient été soumises par la force des armes et qui n'acceptaient qu'à contre-cœur le joug qu'on leur avait imposé. A chaque changement de règne, à chaque événement grave qui survenait à la cour de Ninive, ces contrées, toujours à l'affût d'un moment propice, se soulevaient pour reconquérir leur liberté perdue. Aussi, n'est-il pas étrange de constater que, la plupart du temps, ces provinces vassales conservaient, les inscriptions historiques l'attestent formellement, leur organisation traditionnelle et leurs lois particulières, revisées seulement quelquefois par le monarque suzerain; leur maison royale était maintenue sur le trône, mais obligée de reconnaître le roi des rois pour son maître, de lui payer annuellement un tribut considérable et de fournir un contingent nombreux à ses armées. On comprend difficilement ce superstitieux respect que les rois d'Assyrie avaient pour l'ordre légitime d'hérédité monarchique dans ces familles royales des pays tributaires, respect qui allait jusqu'à réinstaller presque constamment à la tête du pouvoir le fils et héritier naturel d'un vassal dont on venait de châtier la révolte en le faisant périr dans les plus atroces supplices. Ce n'était que dans des cas très rares, après une série de rébellions incessamment renouvelées, après une haute trahison trop éclatante, que le roi d'Assyrie dépouillait de ses privilèges une province jusque-là tributaire et, suivant la formule officiellement consacrée, « la traitait comme le pays

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 204.

d'Assur, » c'est-à-dire en faisait une province directement gouvernée par un simple préfet envoyé de Ninive, ainsi que Sargon le fit pour le royaume d'Israël et tenta de le faire pour Babylone.

Les impôts que les rois d'Assyrie prélevaient sur les provinces de leur empire, étaient de deux sortes : les contributions de guerre, et la levée régulière de la taxe annuelle. Les contributions de guerre, imposées



Officiers du palais d'Assurbanipal [1].

à la suite d'une expédition ou lors de la reddition d'une ville, variaient suivant les circonstances et portaient sur toutes sortes d'objets pouvant être utilisés pour la subsistance de l'armée assyrienne et l'entretien du palais royal : c'étaient des lingots d'or et d'argent, des barres de fer, de cuivre, de bronze, des armes, des vêtements, des ustensiles enlevés aux riches habitations des vaincus, des chevaux, du blé et de l'orge, du vin, des troupeaux de bœufs et de moutons, de la laine, parfois des éléphants et même des singes, comme on le voit sur l'obélisque de Sal-

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

manasar III[1]; on fournissait aussi des cornes de buffles et des dents d'éléphant qui servaient à fabriquer les poignées des épées, les manches des poignards et ces chefs d'œuvre de petite sculpture qui nous étonnent si fort aujourd'hui. Les impôts réguliers étaient répartis dans les différentes provinces de l'empire par les gouverneurs qui taxaient chaque pays suivant ses productions, quand on payait en nature, car il arrivait aussi qu'on devait fournir des lingots d'or et d'argent. Une tablette cunéiforme qui a sans doute été écrite en vue d'une répartition de l'impôt nous fait connaître quelles étaient les ressources propres à chacune des provinces de l'empire.


Piqueur de la suite du roi[2].

Au-dessous des grands fonctionnaires dont nous venons de passer en revue les attributions, il est fort difficile de donner un ordre hiérarchique quelconque à cette armée de petits employés officiels mentionnés dans les inscriptions, notamment dans les contrats privés. Parfois leurs noms suffisent seuls à indiquer leurs fonctions; souvent aussi ce nom est d'une interprétation des plus obscures. On rencontre, par exemple, des gens qualifiés juges ou chefs des juges; le « chef du glaive du pays » les « porteurs du poignard », qui devaient être quelque chose comme les chefs de la police municipale; le « chef des deux cornes » et le « chef des trois cornes, » qui avaient probablement des attributions religieuses; « l'homme d'armes du chef des eunuques », le *milu*, sorte de maître en droit et en jurisprudence, le « préposé au pesage des métaux » dont les fonctions étaient importantes, car les Assyriens ne connaissant pas la monnaie, les transactions commerciales s'opéraient avec des lingots de métal qu'on faisait passer par la balance; le *nisu kaçir*, « homme de la division », sorte de répartiteur pour les impôts; citons encore le *tupsar* ou notaire

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 1886-15 et p. 190-191.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

et les scribes de la chancellerie, où l'on rédigeait tous les actes privés qui avaient besoin, pour faire foi en justice, d'une homologation ou d'une confirmation officielle.

§ 4. — L'ARMÉE

Le chef suprême de l'armée assyrienne était le roi qui, presque toujours dirigeait les troupes en personne, et dont nous avons fait ressortir ailleurs le caractère essentiellement militaire. Au-dessous du roi, était le grand tartan (*turtanu*), sorte de ministre de la guerre ou de généralissime qu'on voit parfois à la tête de l'armée, en l'absence du roi. La dignité de tartan remonte à l'origine même de la puissance chaldéenne, quand florissaient les royaumes de Sumer et d'Accad : le nom de *turtan*, en effet, est une expression suméro-accadienne qui signifie « l'homme puissant » et dont la langue assyrienne hérita comme de tant d'autres. Le *turtanu* des armées assyriennes est mentionné dans la Bible sous le nom de *tartan,* et, généralement même, le texte sacré ou plutôt ses interprétateurs, ont pris cette expression pour un nom propre, comme les mots *rab-saris* et *rab-saq*, qui signifient, de leur côté, « le grand eunuque » et probablement « le grand échanson ». Ce sont, on s'en souvient, ces trois hauts fonctionnaires qui furent envoyés par Sennachérib pour parlementer avec Ézéchias, lors du siège de Jérusalem. Isaïe [1] nous apprend que le roi Sargon, retenu par une autre expédition, envoya son tartan contre la ville d'Azdod (Azot) ; à plusieurs reprises aussi les inscriptions cunéiformes nous montrent le grand tartan à la tête des armées : sous Téglath-pal-asar II, il est chargé de maintenir dans l'obéissance le grand pays de Naïri ; Samsi-Raman III envoie dans la même région son tartan Musakal-Assur. Une première fois, lors de sa vingt-septième campagne, Salmanasar III délègue le grand tartan Dayan-Assur, pour faire la conquête de l'Urarthu (Ararat) ; deux autres fois, dans ses trentième et trente et unième expéditions, il le charge de soumettre les districts de Hubuskia, de Madahir et de Van.

Cependant, il est permis de croire que les rois d'Assyrie, en général, répugnaient à confier le commandement de leurs armées à un officier tel que le tartan qui eût pu, en raison de ses succès militaires, gagner

[1] Isaïe, xx, 1.

la confiance des soldats, provoquer une insurrection et peut-être détrôner le prince trop confiant. L'histoire de Sargon en est une preuve éclatante : sous Salmanasar V, il dirigeait les opérations du siège de Samarie, tandis que le roi, son maître, était occupé au blocus de Tyr ; il eut l'audace de pousser à la révolte l'armée qu'il commandait et de s'emparer du trône. Aussi, les monarques assyriens conduisent-ils toujours eux-mêmes leurs soldats au massacre et au pillage ; c'est le roi, toujours le roi, qu'on voit figurer sur les bas-reliefs ; c'est lui qui tue et qui frappe sans cesse, car il doit être le plus fort et le plus courageux pour être digne du pouvoir qu'il tient des dieux et de son épée, comme nos rois des temps féodaux. Dans la réalité, les choses devaient se passer un peu moins poétiquement : quand le prince s'exposait au premier rang, il était probablement entouré de gardes à cheval qui veillaient sur ses jours, et, au lieu d'un eunuque portant le parasol, il avait à ses côtés des archers d'une habileté et d'un courage éprouvés[1]. Ainsi, une fois entre autres, le roi Sargon est sur son char traîné par deux chevaux qui courent au grand galop, foulant aux pieds un homme tombé à la renverse ; deux autres malheureux essayent de se relever, après que le char royal leur a passé sur le corps ; le premier, blessé et mourant, se soutient encore de son bras enlacé autour de son compagnon qui se retourne et cherche à engager avec sa lance une lutte désespérée contre le groupe de cavaliers qui fond sur lui. Le roi n'a avec lui, sur le char, que le cocher et un soldat coiffés l'un et l'autre d'un casque pointu ; le soldat tient deux boucliers, l'un pour protéger le prince par devant, l'autre pour le couvrir par derrière[3]. Maintes et maintes fois nous voyons le prince présider à des sièges de forteresse, faire son entrée



Archer assyrien[2].

[1] Voyez, par exemple, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, pp. 165 et 373.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[3] Voyez Botta, *Le Monument de Ninive*, texte, p. 127.

triomphale dans les villes ennemies, entre des haies de cadavres, recevoir la soumission des vaincus ou les ambassadeurs ennemis, présider, dans le camp, à l'égorgement des prisonniers; il est là, surveillant toutes choses, ne s'en rapportant jamais à des officiers subalternes ; il commande et il exécute ; c'est de lui seul qu'il est toujours question, lui qu'on voit partout : la guerre, le massacre, le pillage et l'incendie sont l'œuvre personnelle du farouche vicaire d'Assur et de Marduk.

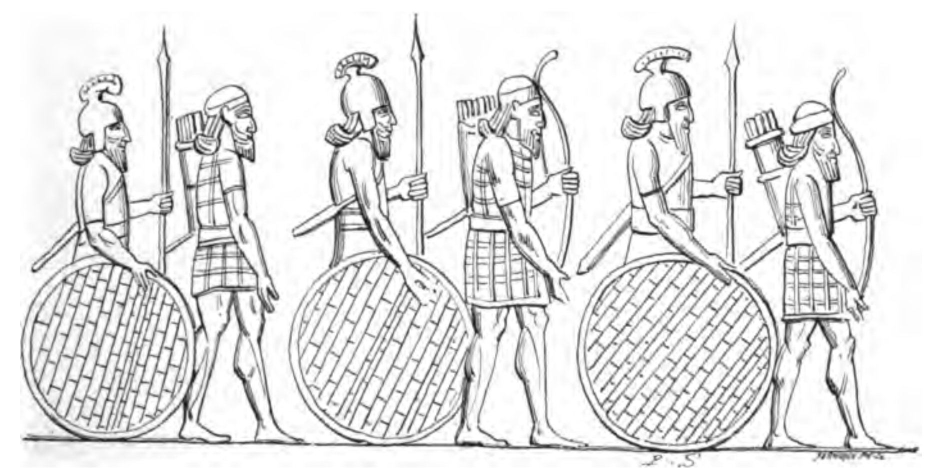
Avons-nous aussi, sur les bas-reliefs, des représentations du grand tartan? Il est difficile de le dire, ou plutôt il est impossible de distinguer ce haut personnage des autres officiers qui accompagnent le roi. Pourtant, diverses sculptures nous montrent un homme costumé comme le roi et combattant à ses côtés, dans un char pareil au sien [1] : c'est lui sans doute, car, à n'envisager que l'image, on pourrait prendre ce guerrier pour un autre roi ou pour un vice-roi; pourtant on lui donne une tiare moins élevée que celle du souverain, ou même, presque toujours, il a simplement la tête ceinte du diadème quand le roi porte la tiare.

En s'en rapportant au texte de la tablette de la bibliothèque d'Assurbanipal, qui renferme une liste de dignités et de fonctions, le tartan marche à la droite du roi, tandis qu'à la gauche du prince se tient un autre haut dignitaire appelé sultan (*siltanu*) [2]. Il est possible que ce dernier eut, comme le tartan, un caractère et des attributions militaires, mais nous n'avons aucun renseignement précis à ce sujet. Quant aux autres chefs de l'armée assyrienne, il n'en est pas question dans les inscriptions, et on ne saurait en reconstituer la hiérarchie; on doit pourtant considérer comme des chefs militaires d'un rang élevé les préfets des villes, les gouverneurs de provinces, ou même les rois tributaires, qui ne manquaient pas d'accourir avec leurs contingents au premier signal donné par le potentat de Ninive.

Il est question, dans la tablette des fonctions et dignités, du chef des chars, du chef des archers, du conducteur des chameaux, du chef des frondeurs. On trouve même « le chef des cinquante », ce qui pourrait faire croire, si toutefois il s'agit d'un officier militaire, que l'armée était partagée en escouades de cinquante hommes, de même que l'armée romaine en centuries. Mais nous n'osons pousser plus loin

[1] V. *Hist. anc. de l'Orient*, t IV, p. 195.
[2] W. A. I., II, pl. 31, n° 5.

les conjectures et nous sommes forcés de nous arrêter là en attendant que de nouveaux documents nous renseignent plus complètement sur l'organisation de cette formidable armée d'Assur, si bien commandée qu'elle ne fut presque jamais vaincue. Les Assyriens étant un peuple essentiellement guerrier, tous les hommes valides partaient au premier signal, de même qu'aujourd'hui encore, dans une tribu arabe, tous les hommes capables de porter les armes sont appelés, en cas de guerre, à se ranger sous les ordres de cheick ; la campagne terminée, chaque contingent rentrait dans sa province avec la part de butin et d'esclaves qui lui avait été assignée au partage. Cette manière de faire la guerre



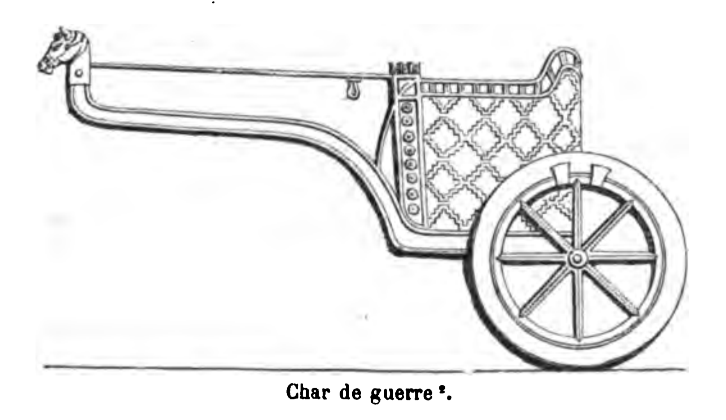
Soldats assyriens rangés en bataille [1].

et de distribuer les dépouilles des vaincus rappelle tout naturellement à l'esprit les premiers rois francs conduisant les hommes de leurs tribus au pillage de quelque cité de la vieille Gaule, puis répartissant à chacun, suivant la vaillance dont il avait fait preuve, l'or, l'argent, et les ustensiles de toutes sorte, fruit du pillage ; qui sait si des épisodes comme celui du vase de Soissons ne se sont pas produits au sein de l'opulente Ninive ?

A côté du contingent assyrien, il y avait celui des rois vassaux et tributaires, qui se recrutait et s'armait suivant les usages particuliers de chaque pays : l'important était qu'il fût prêt au jour fixé. Autour du prince, enfin, combattait une légion d'élite qu'on pourrait appeler la garde royale. En temps de paix, elle faisait le service du palais, veillait

[1] D'après un bas-relief du palais d'Assurbanipal, au Musée Britannique.

sur la vie du roi qu'elle accompagnait partout, à la chasse comme au combat ; elle était composée de gens dont le métier était de faire la guerre, que le roi avait remarqués à cause de leur courage et dont il avait éprouvé la fidélité. C'est d'eux que parle Isaïe quand il dit : « La ceinture de leurs reins ne se défait pas, la courroie de leurs sandales ne se délie jamais. Leurs flèches sont aiguisées, leurs arcs sont tous tendus, les sabots de leurs chevaux sont comme le caillou, et les roues de leurs chars pareilles à l'ouragan [1]. » Les monarques de Ninive, comme les sultans de Constantinople, avaient leur troupe de janissaires qui, fidèles, n'eussent jamais hésité à se faire tuer pour le salut du prince,



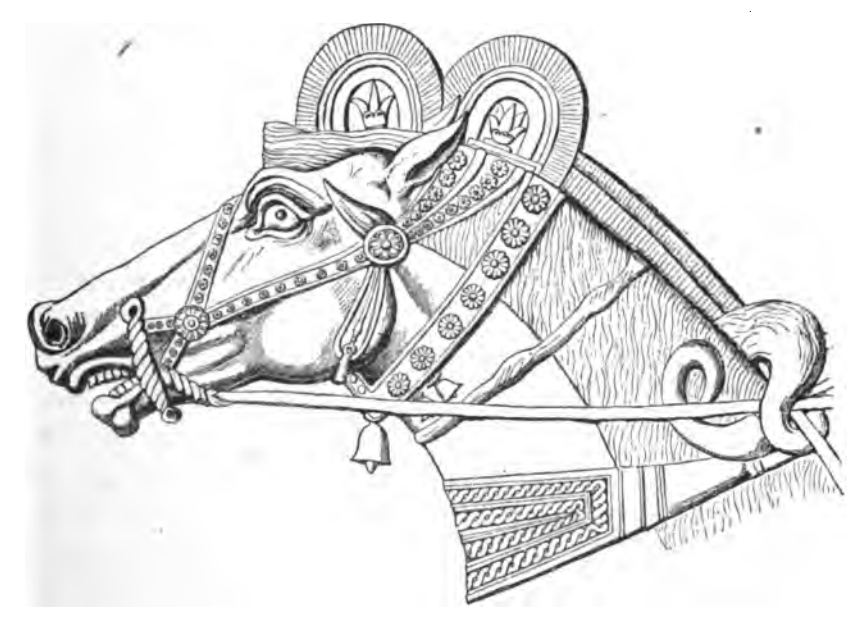
Char de guerre [2].

mais qui, mécontents ou rebelles, ne reculaient pas devant l'assassinat pour placer sur le trône un monarque de leur choix. L'histoire encore mal connue des bouleversements intérieurs qui ont amené, à plusieurs reprises, à Ninive, des changements de dynastie, ont en grande partie leur cause dans les murmures et la colère de cette sorte de garde prétorienne.

Les Assyriens combattaient sur des chariots, à cheval et à pied. Comme les autres peuples de l'antiquité tels que les Égyptiens, les Grecs des temps homériques, les Gaulois contemporains de Jules César, et tant d'autres barbares, ils regardaient comme plus noble et plus digne du véritable guerrier la lutte du haut d'un char. Ce n'est qu'exceptionnellement, dans les sièges de forteresses ou dans une marche à travers un pays montagneux, que le roi quitte son char de guerre et met pied à terre : les textes historiques relatent ces circonstances comme

[1] Isaïe, v, 26-30.
[2] D'après un bas-relief. Voyez aussi *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 120.

tout à fait accidentelles. Le char assyrien, appelé *narkabtu*, ressemblait beaucoup à celui des Romains; il était ordinairement traîné par deux chevaux attelés de front; on en voit pourtant aussi un grand nombre attelés de trois chevaux[1], tandis que les attelages d'un seul cheval sont fort rares. Monté sur deux roues assez basses, à jantes épaisses et à rayons minces, le char était fermé, complètement par devant souvent en forme de demi-circonférence, et il n'était ouvert que par derrière. Ceux



Tête de cheval harnaché [2].

qui le montaient se tenaient debout; tandis que les uns portaient au bras des boucliers pour se préserver contre les traits qu'on leur lançait, les autres décochaient des flèches sur les rangs ennemis; ce n'est que lorsque le char était assailli par des soldats qui menaçaient de l'escalader que ceux qui s'y trouvaient comme assiégés mettaient l'épée à la main et luttaient contre les assaillants, avec la supériorité que leur assuraient leur place élevée et le continuel déplacement du char qui faisait lâcher prise à l'ennemi.

Sur les bas-reliefs les chars de guerre sont sculptés avec un art merveilleux comme tout ce qui est armes, ustensiles et bijoux : le timon auquel sont attelés les chevaux dessine une courbe gracieuse qui se

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 195.
[2] D'après un bas-relief. Voir aussi tome IV, p. 153.

termine par un mufle de lion, une tête de cheval, un bec d'oiseau, ou quelque figure fantastique; deux carquois en cuir ouvragé se croisent de chaque côté de la caisse du char et on en voit émerger les pennes des flèches qui se trouvent ainsi à portée des combattants; souvent la hampe de l'étendard royal représentant quelque divinité guerrière est plantée sur le char. L'enharnachement des chevaux est d'autant plus riche que le guerrier a un grade plus élevé; les chevaux qui traînent le char de Sargon ont un panache sur la tête et un énorme gland suspendu sous la mâchoire par une courroie; un large bandeau formé de trois rangs de franges couvre le poitrail, et à l'extrémité du joug sont également suspendues des franges en cordelettes qui flottent sur les flancs de l'animal. Les rênes sont partagées en trois lanières de cuir dont deux sont entre les mains de l'aurige, tandis que la troisième, destinée sans doute à empêcher le cheval de s'abattre, est fixée sur le devant du véhicule. D'autres chars fournissent des détails plus compliqués encore et qu'il était nécessaire d'indiquer pour montrer à quel degré de perfection les artisans assyriens avaient poussé l'art de la sellerie; le harnachement des plus beaux équipages parisiens est loin de pouvoir soutenir la comparaison avec celui des chevaux des écuries d'un Sargon, d'un Sennachérib ou d'un Assurbanipal. Quant aux chevaux dont se servaient les Assyriens, soit pour le trait, soit pour la remonte de leur cavalerie, le type ordinaire que l'on rencontre presque toujours est le cheval aryen, au front large et plat, aux oreilles courtes, fines et droites. la croupe arrondie et la queue fort longue[1]; on admire avec un étonnement toujours nouveau la complaisance et l'art ingénieux que les sculpteurs assyriens ont mis à reproduire les chevaux et leurs harnais.

Les armes offensives des Assyriens sont l'arc et les flèches, la lance ou javelot, la masse d'armes, la fronde, l'épée, le poignard; leurs armes défensives sont le casque de bronze, la cuirasse composée d'une tunique en étoffe recouverte de lames métalliques, les boucliers dont les uns, ronds et plus petits, se tiennent à la main, tandis que les autres, allongés comme de grandes targes, devaient être appuyés à terre et dépasser la hauteur d'homme afin de couvrir les archers; enfin la cotte de mailles.

Les cavaliers, très nombreux dans l'armée assyrienne, portent le même costume que les fantassins; ils montent leurs chevaux, parfois pieds nus, toujours sans étriers et même sans selle : à peine voit-on de

[1] Piétrement, *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*, p. 11 et p. 408.

temps à autre un tapis étendu sur le dos du cheval. De même que ceux qui combattent à pied ou du haut d'un char, le cavalier est armé de l'arc, de la lance et même de l'épée courte dont il ne peut guère user du haut de sa monture.

Les fantassins combattent avec l'arc et les flèches ou avec un javelot court comme en ont encore aujourd'hui les nègres de l'Afrique. Ils portent aussi au côté un glaive court dont ils se servent rarement. Leur

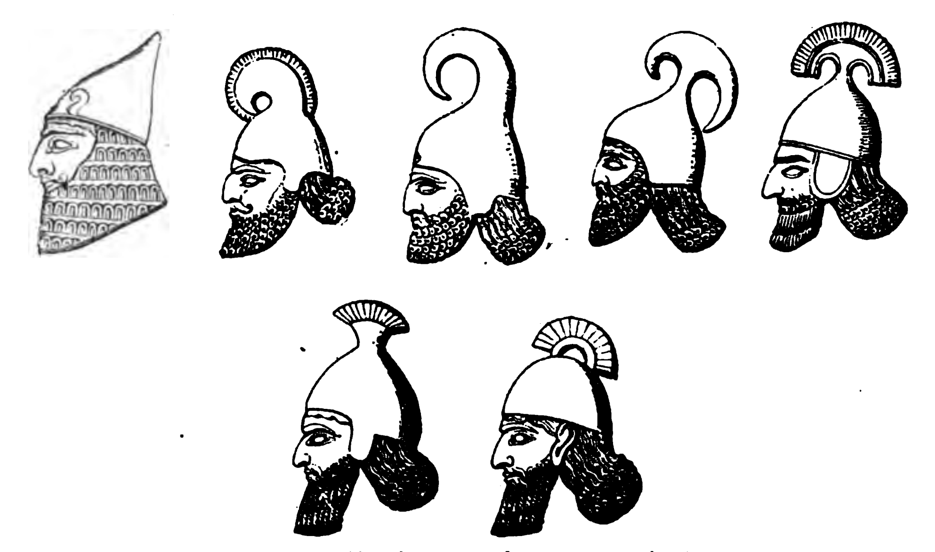


Cavalier assyrien [1].

bouclier rond se compose extérieurement d'une rondelle de métal bombée au centre, et intérieurement de lanières de cuir solidement attachées par une armature en fer et formant une sorte de tissu réticulé ou bien des zones concentriques ; ils n'en font usage que quand ils combattent de près avec leur lance, à l'arme blanche, comme nous dirions aujourd'hui. Quand ils décochent leurs flèches, un servant d'armes se tient à côté de l'archer et dresse devant lui, pour le couvrir, cette grande targe d'osier revêtue de cuir, dont nous avons déjà parlé, et dont l'extrémité supérieure est légèrement recourbée pour écarter éventuellement les projectiles lancés d'en haut, comme, par exemple, du

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

haut des remparts d'une ville assiégée. Le casque assyrien que portent ordinairement les soldats à pied ou à cheval, a tantôt la forme d'un heaume en bronze parfaitement conique et sans ornement; tantôt il est muni de paragnathides en métal pour protéger les joues; il est surmonté d'un cimier élégamment recourbé en avant et orné d'une aigrette en plumes ou en crin de cheval; d'autres fois enfin, ce cimier se bifurque, l'une de ses branches se recourbe en avant et l'autre en arrière; mais la forme essentielle du casque assyrien est toujours celle



Formes variées du casque de guerre assyrien [1].

d'un bassin hémisphérique, emboîtant tout le crâne, et laissant le visage à découvert.

Ici, les guerriers assyriens sont représentés pieds et jambes nus jusqu'au-dessus des genoux; leur costume consiste en une tunique serrée à la taille par une large ceinture; ils ont les bras nus pour manier plus facilement la lance ou la masse d'armes qu'on leur voit parfois à la main. Là, d'autres soldats sont tout caparaçonnés de fer, comme les chevaliers du moyen âge. Voyez-les couverts d'une cotte de mailles de fer qui, adaptée au casque, leur descend jusqu'aux pieds; ils sont tout en fer, sauf le nez et les yeux, puis les bras, pour ne pas gêner le tir de l'arc [2]; ne se croirait-on pas devant quelque image du temps des croisades? Ces chevaliers d'un autre âge, tout bardés d'un

[1] D'après différents bas reliefs.
[2] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 204.

tissu de fer, tirent de l'arc, à pied ou à cheval, ou dans un char; on les voit même, armés de longues tiges de fer, analogues aux leviers de nos maçons, arracher les pierres d'un rempart pour y pratiquer une brèche, invulnérables qu'ils sont aux traits dont les accablent les assiégés[1]. Les Assyriens n'ont pas connu la cuirasse en forme de carapace métallique, telle que l'ont employée les Grecs, les Romains et les peuples modernes.

Un bas-relief[2] qui représente un siège de ville fournit d'autres renseignements précieux sur l'équipement des soldats. Sous les murs de la place, des frondeurs, avec le casque conique et la tunique, agitent leur fronde de la main droite, tenant de la gauche une pierre arrondie qu'ils vont lancer d'un second coup. Ils ont les jambes et les bras nus, et, particularité singulière, ils portent par-dessus le vêtement ordinaire une autre tunique plus courte, faite de lanières de cuir dures et épaisses, qui protègent le buste presque aussi efficacement qu'une cuirasse de métal. Ce groupe de frondeurs est peut-être un contingent de troupes auxiliaires, comme les archers qui combattent à côté d'eux. Ceux-ci n'ont en effet ni la barbe ni les cheveux à l'assyrienne. Leur coiffure n'est plus le casque conique, mais une sorte de bonnet en étoffe de laine serrée autour de la tête par des lanières. Un double baudrier fait de bandes de cuir imbriquées, se croise sur leur poitrine et porte leur épée et leur carquois plein de flèches. Ils bandent leur arc, les uns agenouillés, les autres debout, comme le font également les soldats assyriens qui combattent à leur côté. Ailleurs, sur une sculpture du palais de Sargon, nous rencontrons également des archers auxiliaires dont le costume est nouveau pour nous; tout le haut de leur corps est nu ainsi que leurs jambes, et ils ont seulement les reins couverts d'une pièce d'étoffe enroulée autour du corps et retenue par une ceinture à laquelle est suspendu le glaive ordinaire. Les scènes de guerre si nombreuses et si variées que nous avons reproduites d'après les monuments originaux, sont assez éloquentes par elles-mêmes, et il n'est guère besoin d'insister plus longuement pour montrer comment les



Archers.

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, 204.
[2] Layard, *Monuments of Nineveh, Deuxième série*, pl. 20.

Assyriens se comportaient au combat. Admirez avec quelle dextérité ils manœuvrent leur javelot et leur bouclier rond, tantôt élevant leur arme au-dessus de la tête, tantôt agenouillés, parant les coups et épiant le moment de se porter en avant; parfois, ils achèvent un ennemi en le frappant sur la tête avec leur masse d'armes; parfois, ils coupent les têtes pour s'en faire un trophée. Souvent, ils marchent à l'ennemi en phalanges serrées, alignés et au pas, comme des soldats d'aujourd'hui rompus aux exercices et à la discipline militaire; quelquefois aussi, ils sont disséminés et isolés en tirailleurs, pour employer une expression moderne[1].

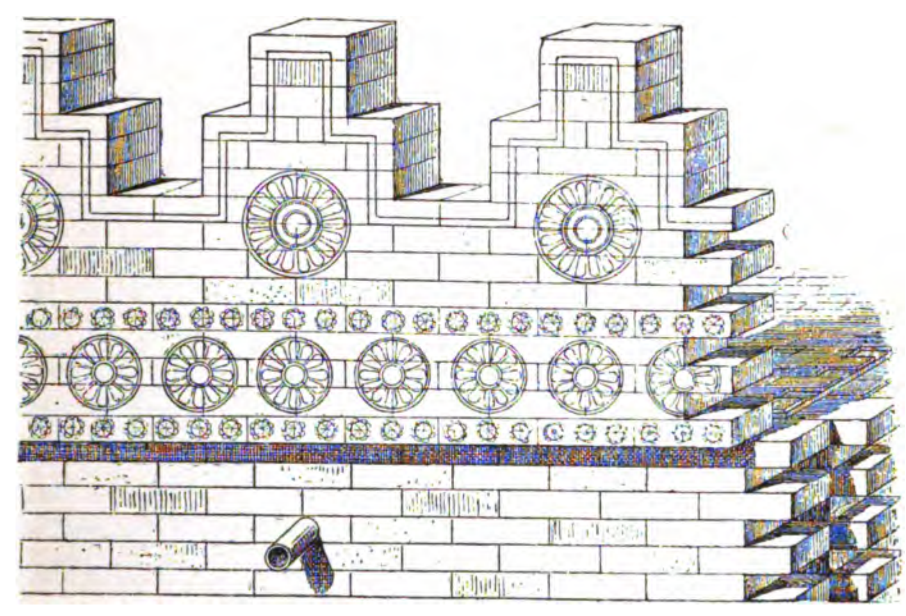
En campagne, quand l'armée doit prolonger son séjour en pays ennemi, elle construit un camp retranché qui, avec ses murs et ses bastions, ressemble à une véritable forteresse; à l'intérieur, on campe sous la tente. Un bas-relief du palais de Sennachérib[2] montre une construction de ce genre avec les tentes des soldats alignées, et le pavillon royal plus spacieux que les autres. C'est une sorte de grande maison portative en toile, fermée en haut par des demi-coupoles tendues à l'aide d'une armature intérieure que la disposition du dessin ne permet pas d'apercevoir. Au contraire, les tentes des soldats sont présentées de telle sorte qu'on en voit l'aménagement intérieur. Un mât qui a environ deux fois la hauteur d'un homme est planté en terre verticalement, et autour de lui sont disposées, dans tous les sens, d'autres tiges de bois comme les baleines d'un parapluie. Sous l'un de ces abris qui ressemblent étrangement aux grandes tentes de nos soldats, un Assyrien est assis, tenant des objets que leur exiguïté ne nous permet pas de reconnaître; devant lui, se trouve disposée une table que les voyageurs et les soldats de nos jours connaissent encore et appellent *table en X*, à cause de la disposition de ses pieds; le long du mât sont suspendus divers effets d'équipement. Sous la tente voisine, un soldat arrange un lit disposé sur une sorte de couchette, comme les nôtres; sous une troisième tente, un cuisinier prépare des mets, et plus loin, sous la quatrième, deux hommes assis en face l'un de l'autre,



Tente militaire[3].

[1] V. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 310.
[2] V. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 293.
[3] D'après un bas-relief. Cf. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 310.

paraissent converser; une table chargée de comestibles est derrière eux. Un camp retranché figuré sur les murs du palais de Sargon offre des scènes analogues avec d'autres détails[1]; enfin, sur un bas-relief de Nimroud, on voit une tente sous laquelle sont abrités des chevaux; deux mats élégants se dressent pour en supporter le toit légèrement bombé; des chevaux sont groupés autour d'une mangeoire pleine d'orge, tandis qu'un palefrenier panse un autre de ces animaux dans le fond de la



Créneaux de Dur-Sarukin (Khorsabad)[2].

tente. C'est bien là, certes, la vie des camps, telle qu'elle a toujours été pratiquée, prise sur le fait et naïvement racontée à nos yeux par des images vieilles de vingt-cinq ou trente siècles.

Ne se croirait-t-on pas de même en présence d'un château fort féodal quand on observe l'aspect des forteresses assyriennes, avec leurs murailles et leurs tours crénelées, la tête en encorbellement et percée de meurtrières? Les portes étaient défendues par deux grosses tours et par un avant-corps qui avait l'aspect d'un bastion. Un fossé régnait généralement autour des remparts et quand il y avait lieu, comme à Ninive et à Babylone, on l'inondait en détournant le cours d'un fleuve. A Khorsabad, la muraille extérieure avait vingt-quatre mètres d'épaisseur,

[1] V. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 247.
[2] D'après V. Place, *Ninive*, pl. 35.

et Hérodote nous apprend que les murs de Babylone, hauts de cent quatre mètres, étaient épais de vingt-six; il fallait bien, par la masse énorme de la construction, suppléer à la mauvaise qualité des matériaux, car la brique crue qu'on employait eût pû être facilement sapée par les machines ou délitée par les eaux : c'est ce qui arriva au siège de Ninive où une partie des remparts s'écroula sous l'action d'une crue subite du Tigre.

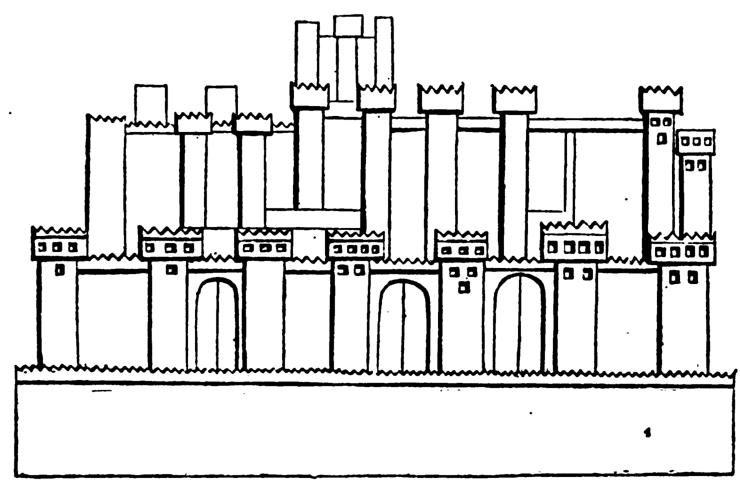
Un bas-relief du palais de Sargon[1] représente le siège d'une forteresse bâtie au sommet d'une montagne; elle est protégé par une double enceinte, la première crénelée, la seconde munie de tours élevées. Des assiégés se défendent avec leurs lances et se couvrent de leurs boucliers, tandis que leurs compagnons, placés sur les murs inférieurs, paraissent désespérer de la lutte. Parmi les assiégeants, il y a des archers qui lancent des traits sur ceux qui défendent le rempart, tandis que d'autres soldats, qui se sont glissés furtivement jusqu'aux portes de la ville, cherchent à y mettre le feu avec des torches enflammées. Un autre siège intéressant, dans les sculptures de Khorsabad, est celui d'une place forte entourée par une rivière dont l'eau est représentée par des lignes ondulées et des enroulements conventionnels; il y a également deux enceintes concentriques, crénelées et munies de forts bastions. Parmi les assiégés, les uns se défendent encore en désespérés, les autres, démoralisés, lèvent les bras au ciel, implorant le secours de la divinité. Le sort qui les attend n'est pas douteux, car on apercoit dans le bas du tableau, de malheureux prisonniers, dépouillés de leurs vêtements et empalés par la gorge sur des pieux fixés en terre. Les Assyriens représentés d'une taille beaucoup plus élevée que leurs adversaires, en signe de force et de supériorité, montent à l'assaut avec des échelles, se couvrant de leur bouclier contre une grêle de projectiles et l'huile bouillante qui pleut sur leurs têtes.

Mais ce qui rend encore bien plus intéressante l'étude des sièges de places fortes assyriens, c'est l'emploi de machines de guerre pareilles à celles que l'antiquité classique ou le moyen âge ont connues. On a remarqué[2] que les Grecs, qui ont poussé si loin la culture intellectuelle et artistique, sont restés fort inférieurs aux Assyriens au point de vue des

[1] Botta, *Le Monument de Ninive*, texte, p. 124.
[2] *Id.*, p. 120.
[3] Dureau de la Malle, *Mémoire sur la poliorcétique assyrienne*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, 1849, p. 400.



arts mécaniques applicables au génie militaire. Ce besoin de batailler qui pressait les Assyriens, leur avait fait inventer tout un système de mines, de tranchées, de tours mouvantes, de béliers, de tortues, de machines de jet, à tir droit ou curviligne, qu'on ne retrouve chez les Grecs qu'à partir d'Alexandre. Pour s'emparer des villes, les soldats d'Assur non seulement tentent l'escalade à l'aide d'échelles ou mettent le feu aux portes, mais ils font brèche à l'aide de béliers qu'ils poussent jusqu'au pied des murs en les roulant sur des chaussées artificielles;



Aspect d'une forteresse [1].

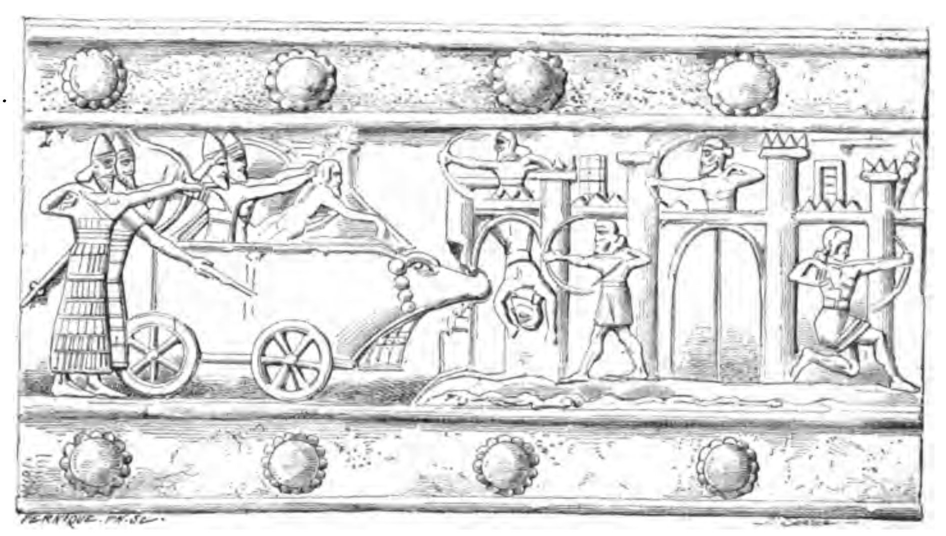
recouvert d'une enveloppe garnie de plaques de métal ou de peaux de bêtes, le bélier avançait sous l'effort des soldats invisibles qu'il recélait dans ses flancs; ces mineurs sont armés de longues barres de fer pour saper les murailles; les assiégés lancent sur la machine des projectiles de toutes sortes pour essayer de l'écraser, ou bien des torches enflammées pour y mettre le feu. Mais les autres ont emporté de l'eau avec eux, et, au moyen de récipients à longs manches, ils éteignent l'incendie au fur et à mesure qu'il s'allume. D'autres fois, nous voyons de grandes tours roulantes, chargées d'archers et de frondeurs qui dominent, du sommet de la tour, la crête des remparts eux-mêmes.

Tous ces détails circonstanciés de la poliorcétique assyrienne jettent un jour nouveau sur les passages des historiens antiques qui racontent des épisodes des campagnes des rois de Ninive ou de Babylone. Dans deux chapitres d'Isaïe où le prophète juif raconte l'invasion de Senna-

[1] D'après un bas-relief. Voyez une autre forteresse, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 262.

chérib, on trouve la mention de l'*agger*, de la contrevallation, et de la tortue formée par les boucliers élevés au-dessus de la tête[1]. D'autre part, le récit du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor, dans Josèphe, renferme des observations techniques si précises qu'on peut le croire extrait des histoires détaillées que mentionnent les Chroniques, mais qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Laissons parler l'historien juif :

« Cependant, dit-il[2], le roi de Babylone pressait avec constance et ardeur le siège de Jérusalem ; ayant construit de grandes tours en terre,



Bélier sapant les murs d'une forteresse[3].

il empêcha les défenseurs de se tenir sur les remparts ; il éleva ensuite autour de l'enceinte de la ville plusieurs *agger* ou plans inclinés d'une hauteur égale à celle des murs. Les assiégés se défendaient vigoureusement ; ils ne se laissaient abattre ni par la faim, ni par les maladies, mais leur courage résistait à tous les maux et persistait à soutenir l'attaque sans être effrayés des machines de l'ennemi approchées de leurs murailles. Ils inventaient des machines nouvelles et exécutaient des travaux propres à détourner l'effet de celles des Assyriens, de manière qu'il y avait entre les Hébreux et leurs adversaires une lutte perpétuelle d'adresse et de science ; ceux-ci croyant qu'ils ne pourraient prendre la ville qu'en étant supérieurs dans l'art de l'attaque, ceux-là

[1] Isaïe, xxxvi, 1, et xxxvii, 33.
[2] *Antiq. jud.*, lib. X, ch. viii, 1.
[3] D'après un bas-relief du bronze des portes du palais de Balawat. L'éperon du bélier a la forme d'une tête de porc. Cf. *Hist. anç. de l'Orient*, t. IV, p. 143 et 337.

qu'ils n'avaient de salut à espérer qu'en persistant, en continuant sans relâche à inventer de nouveaux moyens de défense qui rendissent inutiles les machines de l'ennemi. »

Ézéchiel[1], à son tour, indique l'emploi du bélier, de l'*agger* et des tours roulantes dans le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor : « Fils de l'homme, lui dit l'Éternel, prends de l'argile, mets-la devant toi, et figure sur cette argile la ville de Jérusalem; représente aussi le siège formé contre elle, la circonvallation achevée, le camp ennemi qui l'environne ; tu élèveras des agger, tu dresseras une tour vis-à-vis d'elle et tu placeras des béliers autour de ses murs. » Ailleurs, le même prophète, racontant le siège de Tyr par Nabuchodonosor, signale aussi la circonvallation, les *agger*, les *mantelets* et la tortue de boucliers.

La machine de guerre le plus fréquemment reproduite sur les bas-reliefs est le bélier, nom que les Hébreux, les Grecs et les Romains lui ont donné à cause de son mouvement alternatif de recul et de saut en avant, qui imite les béliers bondissant l'un contre l'autre. La tête de la machine qui affecte souvent la forme de la figure d'un monstre hideux, était armée d'un ou plusieurs éperons en fer qui étaient, au moyen d'une poulie, alternativement balancés en avant et en arrière par les efforts simultanés d'un groupe de soldats exercés à cette manœuvre. Une brèche était bientôt pratiquée par ces lourdes machines, et le rempart s'écroulait. Aussi, n'y avait-il pas d'effort que l'ennemi ne tentât pour mettre les béliers hors de service : on voit, sur un bas-relief, des soldats qui, du haut du rempart, essayent, au moyen d'un crochet fixé au bout d'une longue chaîne de fer, d'harponner l'éperon d'un bélier pour le soulever et l'empêcher de manœuvrer; des assiégeants neutralisent leur effort en saisissant l'extrémité des chaînes qu'ils tirent à eux pour dégager la machine[2].

Bien d'autres détails nous sont encore révélés sur la poliorcétique assyrienne. Des mineurs, enfermés dans leurs galeries souterraines, sapent le pied des remparts; d'autres renversent la contre-escarpe maçonnée du fossé pour remplir avec ses débris le fossé lui-même ; des archers lancent par-dessus la muraille des flèches environnées d'étoupes enflammées qui doivent mettre le feu aux maisons. Voici, ailleurs, des soldats qui n'hésitent pas à se jeter à la nage pour atteindre

[1] Ézéchiel, IV, 2; XXI, 22; XXVI, 9.
[2] Voir *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 288.

le pied des remparts, aux yeux étonnés des assiégés; les uns nagent en s'appuyant contre la poitrine une outre gonflée d'air, comme les Arabes le pratiquent encore aujourd'hui en Mésopotamie; les autres plus habiles, et entièrement nus, nagent en agitant les bras. Un bas-relief des portes de bronze du palais de Balawat représente l'armée assyrienne franchissant avec chars et bagages un fleuve au cours tumultueux sur un pont formé de petits flotteurs rapprochés les uns des



Armée assyrienne traversant un fleuve sur un pont mobile [1].

autres de manière à imiter nos ponts de bateaux. Il n'est point de fatigue que s'épargne le soldat assyrien pour arriver à ses fins, le pillage et le massacre. Voyez avec quelle avidité et quelle précipitation ils fait main-basse sur toutes choses dans une ville prise d'assaut : il emporte les statues des dieux, les vases sacrés, les richesses des temples et des palais, les ustensiles de toute nature qu'il trouve sous sa main dans les habitations privées : lits, tables, sièges, candélabres, coffrets, tapis, vêtements, étoffes, sacs de grain et de fruits, tout cela est entassé pêle-mêle sur des chariots que traînent des ânes et des mulets, ou bien attaché sur le dos des chameaux. Ajoutez à cela les flammes

[1] D'après un bas-relief en bronze des portes de Balawat, au Musée Britannique.

qui brûlent ce qu'on n'a pu enlever, et ces grands troupeaux de bestiaux, bœufs, chèvres et moutons confondus avec les hommes, les femmes et les enfants captifs et enchaînés qui s'éloignent en pleurant de leur patrie en cendre, et vous aurez une idée sommaire du caractère du soldat assyrien, de sa cruauté inexorable, de son indomptable courage, de sa solidité pour résister à toutes les fatigues comme à tous les efforts de l'ennemi, enfin, de sa cupidité de pirate, qui était le vrai et unique mobile de sa passion pour la guerre et de son dévouement aveugle pour le prince qui lui montrait de loin, à chaque printemps, une nouvelle proie à conquérir et à dévorer. Combien il a raison de représenter le peuple assyrien comme un fléau de Dieu, ce prophète hébreu qui en trace le superbe tableau qui suit :

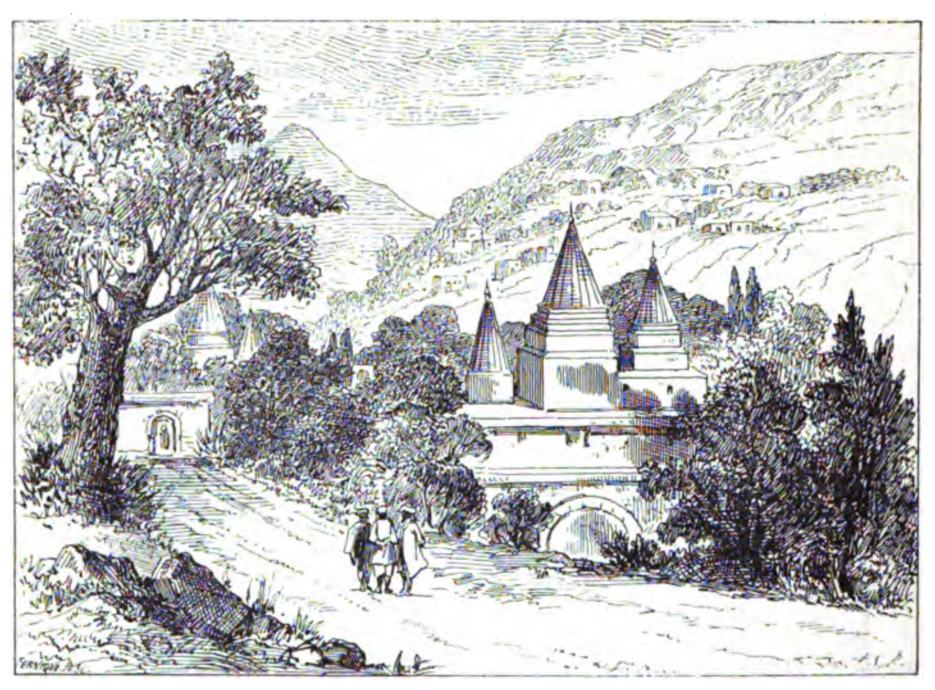
Voici, je vais susciter les Chaldéens,
Peuple farouche et impétueux,
Qui parcourt les étendues de la terre,
Pour conquérir des demeures qui ne sont point à lui.
Il est terrible et formidable,
De lui émanent son droit et sa grandeur.
Ses coursiers sont plus rapides que les léopards,
Plus agiles que les loups du soir.
Ses cavaliers sont pleins d'arrogance,
Ses cavaliers arrivent de loin.
Ils volent comme l'aigle fondant sur sa proie.
Tout entier, il vient pour ravager,
L'ensemble de ses lignes se porte en avant.
Il entasse les captifs comme du sable.
Pour lui, il se moque des rois;
Les princes excitent ses railleries,
Il se rit de la forteresse,
Amoncelle de la poussière et l'emporte d'assaut.
Alors il passe comme le vent,
Il s'avance, il se rend coupable,
Celui-là, sa force devient son dieu[1]!

§ 5. — LE PEUPLE.

Dans le Coran[2] on trouve désignées sous le nom de *Sabiens*, des populations mésopotamiennes qui, avec les juifs et les chrétiens, ont droit à une certaine tolérance, parce que la parole divine leur a été révélée

[1] Cf. Baumgartner, *Le prophète Habakuk* (Leipzig, 1885), p. 73.
[2] Le Koran, trad. Kasimirski, *Sur.* II, 59; V, 73; XXII, 17.

et qu'elles ont des livres sacrés écrits par des prophètes antérieurs à Mahomet. Il faut comprendre, avec les auteurs arabes, sous l'appellation générique de Sabiens de la Mésopotamie, de petits groupes de peuples qui vivent dispersés dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, au milieu des Kurdes et des tribus arabes qui les persécutent : ce sont les gens de Harran, les Mendaïtes ou Soubbas et les Yezidis. On les regarde avec



Tombeau du cheik Adi [1].

raison comme les derniers débris de l'antique race des Assyro-Chaldéens qui s'achemine lentement vers une disparition complète et une ruine définitive. Ils vivent à l'écart, défiants et soupçonneux, haïs et méprisés par les musulmans, gardant avec une extraordinaire ténacité le dépôt précieux de traditions qu'ils n'ont pourtant pu, malgré tout, préserver de toute altération et de toute influence étrangère. La persistance de cette race à travers les révolutions, ne peut s'expliquer que par son caractère original qui s'oppose à ce qu'elle s'assimile aux populations voisines : diversité d'origine, de langue, de religion, de mœurs, de traditions, telles sont les causes qui ont préservé les Sabiens de la Mésopo-

[1] D'après Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 80.

tamie, les derniers des Chaldéens, comme elles ont préservé les Parsis dans l'Inde et les Juifs dans notre monde occidental. Quelle mine inépuisable d'informations trouverait l'historien chez ces peuples, s'ils étaient restés complètement fermés à toute intrusion exotique, si leurs livres n'étaient farcis d'interpolations chrétiennes ou musulmanes, s'ils ne s'étaient laissés entraîner par la parole enflammée de quelques réformateurs religieux, au temps où le gnosticisme couvrait tout l'Orient de ses sectes et de ses écoles !

Les Mendaïtes, qu'on désigne aussi sous le nom de Soubbas, équivalent de Sabiens, sont peut-être ceux qui ont conservé avec le plus de pureté la tradition chaldéenne. Ils sont cantonnés aujourd'hui sur les bords du Schat-el-Arab, et dans quelques villages du bas Tigre, sous un climat meurtrier qui les condamne à disparaître dans un avenir prochain. D'après le dernier recensement approximatif fait par un des leurs, il y a quelques années, leur nombre ne dépasse pas quatre mille, disséminés dans des villages qui dépendent de la Perse et de l'empire turc. « Ils vivent presque tous d'industrie et s'occupent peu d'agriculture. Les professions qu'ils exercent, sont en général l'orfèvrerie et la menuiserie. On compte parmi eux très peu de commerçants et quelques forgerons. Les plus aisés sont ceux qui ont en propriété une petite maisonnette qu'ils habitent, et deux ou trois boutiques qu'ils donnent en louage[1]. »

Nous aurons, ailleurs, à tirer quelque parti des livres religieux des Mendaïtes, qui renferment tant de données chaldéennes ; si l'on s'en tient à leurs mœurs actuelles et à leur genre de vie industrielle, on doit les considérer comme les héritiers directs de ces corporations d'artisans qui ciselaient le bronze, l'or et l'argent avec une étonnante habileté, fouillaient l'ivoire et les pierres précieuses, en un mot produisaient ces ouvrages d'émaillerie, de petite sculpture, de bijouterie et d'orfèvrerie, dont il est mille fois parlé dans les inscriptions qui décrivent les ornements des temples et des palais.

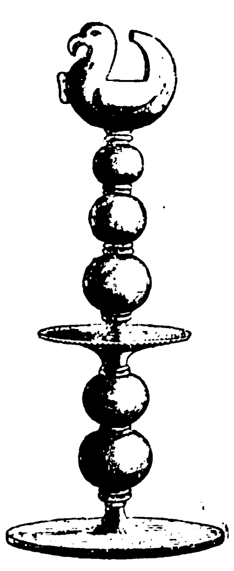
Les Yezidis[2] sont disséminés dans toute la Mésopotamie et même jusqu'en Arménie. Les musulmans disent qu'ils adorent le diable. Comme les Mendaïtes, il n'est sorte de crime ou d'abomination dont ils ne soient accusés, à cause du voile mystérieux dont ils enveloppent leur

[1] N. Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas*, p. 158.

[2] N. Siouffi, *Notice sur le cheick 'Adi et les Yezidis*, dans le *Journal asiatique*, août-sept. 1882 et janvier 1885. Cf. Layard, *Nineveh and Babylon*, passim.



vie intérieure et leurs pratiques religieuses, empreintes du plus grossier sabéisme. Un certain cheik Adi, qui, d'après des écrivains arabes, était un saint anachorète, joua chez eux le rôle de réformateur et contribua puissamment à altérer les doctrines chaldéennes dont ils avaient le dépôt. Ils possèdent, auprès de Mossoul, un temple couvert de signes bizarres qui n'ont peut-être pas été jusqu'ici assez scientifiquement étudiés[1]. C'est dans ce sanctuaire que se trouve leur fameux *dik* ou *taouch* sacré, le coq, objet de leur culte, dont nous parlerons ailleurs, en rappelant que cet oiseau était déjà adoré par les habitants de Cutha, transporté à Samarie par Assurbanipal, et nous constaterons que le coq, symbole de Nergal, paraît fréquemment, comme emblème mythologique, sur des cylindres assyro-chaldéens de l'antiquité la plus reculée.



Le taouch des Yezidis[2].

A Harran (Charræ) et à Édesse, dans la haute Mésopotamie, s'étaient réfugiés, au temps de la domination des Séleucides, des Parthes, des Romains, voire même encore au moyen âge, les débris des collèges d'astrologues, avec l'arsenal de leurs pratiques de sorcellerie et de magie. Ces villes furent les derniers repaires du sabéisme, et saint Jacques de Sarug, dans sa fameuse homélie sur la chute des idoles, parle encore, comme d'une époque récente, du temps ou « le mauvais esprit avait livré Édesse à Nébo, à Bel et à beaucoup d'autres dieux; où il avait trompé Harran par l'intermédiaire de Sin, de Bel-Sch'min, de Bar Nemre, de Mari, le dieu des chiens, et des déesses Tareta (Astarté) et Godlath[3]. »

C'était encore une tradition chez les Arabes du x[e] siècle de notre ère que les Sabiens de Harran et d'Édesse étaient les restes des anciens Chaldéens[4]. Comme les Babyloniens d'autrefois, les disciples des écoles harraniennes du moyen âge enseignaient que le monde était vieux de plus de 36,000 ans, et, comme eux encore, ils croyaient que chaque

[1] G. Lejean, *Voyage dans la Babylonie*, dans le *Tour du Monde*, 2[e] semestre de 1867, p. 94.

[2] D'après Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 48.

[3] L'abbé Martin, *Discours de Jacques de Saroug*, dans le t. XXIX de la *Zeitschrift der deutschen Morgenl. Gesellschaft.*

[4] Voir à ce sujet l'important ouvrage de Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus* (Saint-Pétersbourg, 2 vol. in-8), t. I, p. 142.

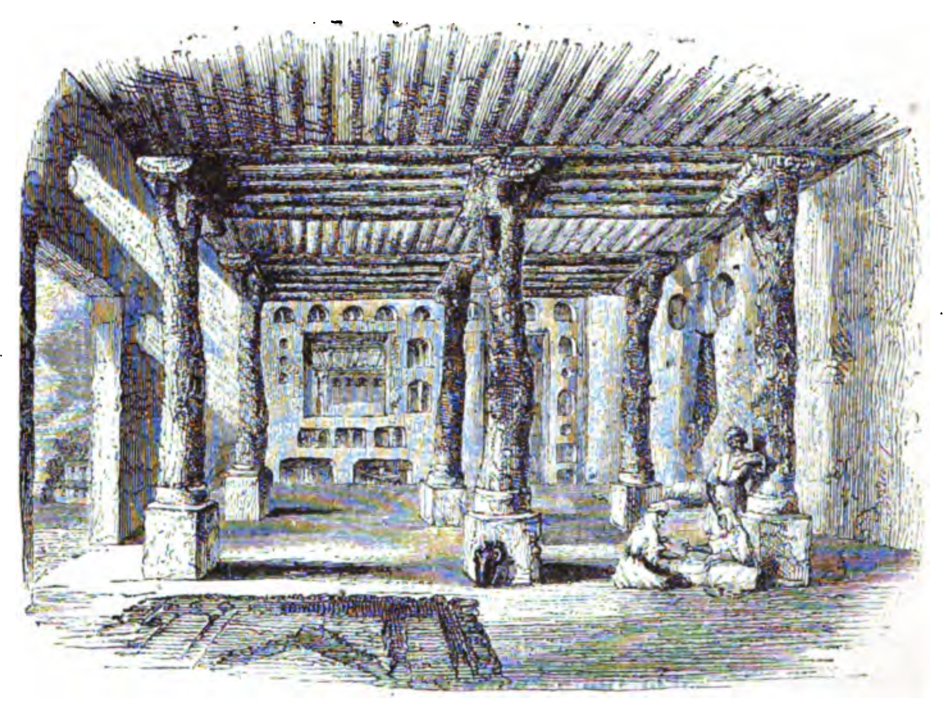
planète avait régné 1,000 ans sur le monde; les combinaisons astronomiques auxquelles se livraient ces faux savants autour de leur grand cycle de 36,525 années n'étaient que le développement des calculs des écoles de Ninive et de Babylone. C'est dans leur enseignement, dont les caractères généraux ont été si bien analysés par M. Chwolsohn, qu'il faut poursuivre les traces de la science chaldéenne. Malheureusement, on n'y trouve rien touchant la politique, l'état social, les mœurs et coutumes, les lois, et tout ce qui a trait à la vie civile; c'est de la théologie toute pure, des calculs de mathématiques, des combinaisons astronomiques, des procédés de sorcellerie, des recettes médicales, dont les Arabes ont en partie hérité. Seule, l'histoire des sciences exactes, de la médecine et des idées réligieuses, peut gagner à être éclaircie par l'étude des livres de ces néo-Chaldéens que le christianisme pas plus que le paganisme officiel de la Grèce et de Rome ne parvint à ébranler et à convertir.

Au temps de l'empire romain, le temple de Sin à Harran était encore debout et était resté célèbre. Caracalla s'y rendait pour y sacrifier lorsqu'il fut massacré, et, sur les monnaies des empereurs frappées dans cette ville, on voit souvent le symbole du dieu assyrien : c'est un bétyle ayant la forme ovoïde du caillou Michaux, couvert d'une inscription cunéiforme et surmonté du croissant lunaire. Plus tard, l'empereur Julien, suivant le récit d'Ammien Marcellin, offrit un sacrifice sur l'autel de Sin. Un historien arabe, Dimeschi, raconte que, de son temps, il y avait encore à Harran un temple de Sin appelé El-Modarriq, qui formait la citadelle de la ville et où aucun profane ne pouvait pénétrer[1]; un autre auteur musulman nous informe que le sanctuaire du dieu Azuz fut converti en mosquée[2]. Ces témoignages que nous pourrions multiplier pour Harran, pour Édesse, pour Atra, dont la citadelle tint en échec les légions de Trajan et de Sévère Alexandre, n'attestent-ils pas d'une manière éclatante la persistance du paganisme chaldéo-assyrien dans ces villes, les plus vieilles du monde, dont l'extraordinaire longévité ressemble à celle des vieux chênes qui, vingt fois, voient les forêts se renouveler à leurs pieds.

Il serait fort téméraire, bien entendu, de prétendre que les populations de la Mésopotamie, au temps d'Assurbanipal ou de Nabuchodo-

[1] Chwolsohn, *op. cit.*, t. I, p. 405.
[2] *Id.*, t. I, p. 436.

nosor, eussent le genre de vie que nous trouvons en action aujourd'hui chez leurs héritiers à la quarantième génération. C'est comme si l'on voulait reconstituer la vie du peuple de Samarie et de Jérusalem au temps de la splendeur de ces deux villes, avec ce qui reste aujourd'hui de Juifs à Jérusalem et de Samaritains à Naplouse. N'est-il pas néanmoins fort intéressant de constater l'existence, à notre époque, de ces débris de grandes races, quelque misérables qu'ils soient, et leur vivant

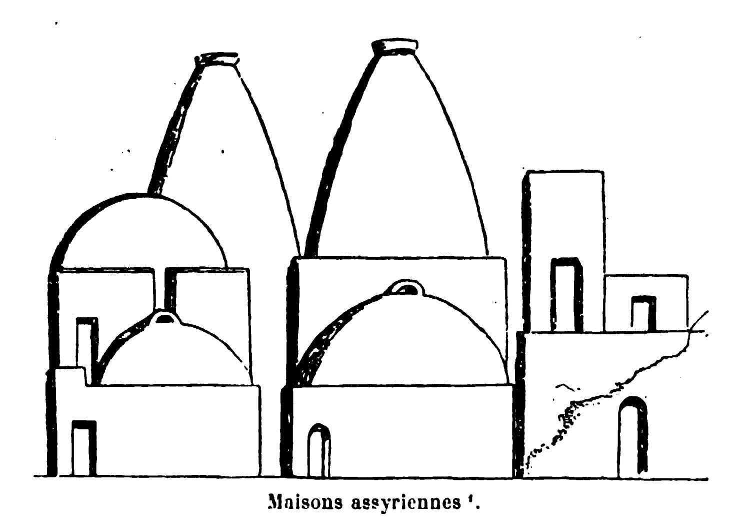


Intérieur d'une maison de Yezidi [1].

témoignage n'est, à coup sûr, pas aussi insignifiant qu'on serait tenté de le croire au premier abord? Au dire des voyageurs, les mœurs des populations mésopotamiennes n'ont guère changé. Voyez les maisons dans le Kurdistan : carrées, sans ouverture autre que la porte et surmontées d'une terrasse épaisse que soutiennent tantôt une voûte grossière, tantôt des poutres en guise de colonnes; parfois elles sont pourvues, au lieu de terrasse, d'une galerie à claire-voie où l'on se retire, le soir, pour humer la brise. Les maisons des Assyriens ne s'écartaient guère de ce type, et nous pouvons invoquer, à ce sujet, le témoignage de Strabon qui dit, en parlant de la Susiane : « Pour protéger les mai-

[1] D'après Layard, *Nineveh ad Babylon*, p. 252.

sons contre l'excès de la chaleur, on en recouvre les toits de deux coudées de terre; le poids de cette terre oblige à faire toutes les maisons étroites et longues, parce que, si l'on ne dispose pas de poutres très longues, il n'en faut pas moins avoir des appartements spacieux, autrement, on ne manquerait pas d'y étouffer. » Le même écrivain, à ce propos, constate une singulière propriété de la poutre de palmier. « Les plus solides, dit-il, au lieu de céder avec le temps et de fléchir sous le poids qu'elles supportent, se courbent, en vieillissant, de bas en haut,



Maisons assyriennes [1].

et, grâce à la convexité qu'elles prennnent ainsi, n'en soutiennent que mieux le toit de l'édifice [2]. »

Et ailleurs, parlant de l'aspect de Babylone, le même auteur s'exprime ainsi : « Vu la rareté du bois dit de *charpente*, on n'emploie, pour bâtir les maisons, dans toute la Babylonie, que des poutres et des piliers en bois de palmier. On a soin seulement d'entortiller chaque pilier avec des cordelettes de jonc qu'on recouvre ensuite de plusieurs couches de peinture. Quant aux portes, c'est avec de l'asphalte qu'on les enduit. Ces portes sont faites très hautes, ainsi que les maisons. Ajoutons que toutes les maisons sont voûtées, par suite du manque de bois... De toits couverts en tuile, il ne saurait être question dans un pays où il ne pleut pas, et tel est le cas de la Babylonie, aussi bien que celui de la Susiane et de la Sittacène [3]. »

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[2] Strabon, XVI, 3, 10.
[3] Strabon, XVI, 1, 5.

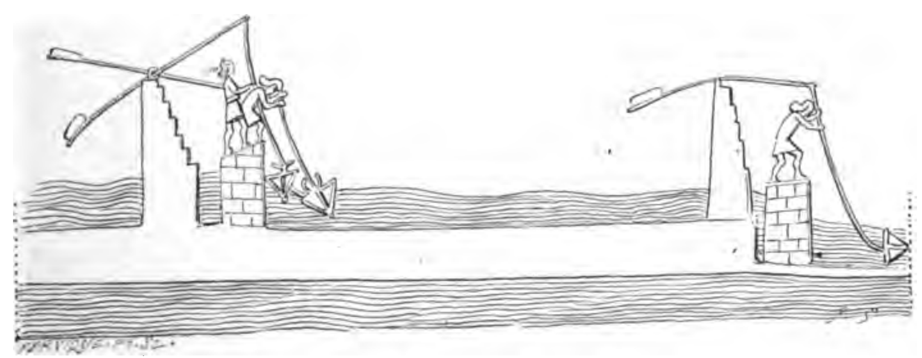
Strabon, qui écrivait en se servant d'ouvrages plus anciens qu'il ne fit souvent que transcrire, admet, pour les maisons de Babylone, l'emploi de la voûte ou des plafonds de bois avec des piliers. Aujourd'hui encore, cette double méthode de toiture est en usage dans le pays : les voyageurs signalent en Mésopotamie des maisons dont les terrasses sont supportées tantôt par des poutres, tantôt par des coupoles ou des voûtes en berceau.

Nous ne possédons pas des renseignements bien circonstanciés en ce qui concerne les artisans des villes assyriennes, leur genre de vie, l'organisation des corporations de métiers, mais nous sommes au contraire en situation de reconstituer en partie la vie de l'homme des champs.

L'agriculture, favorisée par les rois comme Hammurabi et Nabuchodonosor qui creusaient et entretenaient les canaux d'irrigation, avait pris un développement extraordinaire grâce à la merveilleuse fertilité du sol. Elle mettait en usage les méthodes les plus savantes, inventées à la longue par une pratique remontant aux âges les plus reculés et par une théorie ingénieusement raisonnée. Aucun autre peuple de l'antiquité n'alla plus loin dans le domaine de l'art agricole, et sur bien des points de cet art, les modernes ont réinventé, mais n'ont point dépassé ce que faisaient les Babyloniens et les Ninivites. Un système d'irrigations étendu à toute la contrée, et d'autant plus nécessaire qu'il n'y pleut presque jamais, était la première base de cette agriculture; il était poussé au plus haut point de perfection. C'était dans les plaines basses et facilement arrosables de la Chaldée que ce système avait pris naissance et avait été d'abord pratiqué; mais ensuite il avait été appliqué à l'Assyrie entière, où sa réalisation offrait cependant de plus grandes difficultés, réclamait plus de science et de travail. Tous les cours d'eau du pays y fournissaient leur tribut, et l'on peut dire que les Assyriens, sur leur territoire, ne laissaient pas perdre une seule goutte du précieux élément auquel est attaché, sous les climats orientaux, le secret de la fécondité du sol.

L'arrosage formait donc l'une des principales occupations de l'agriculteur chaldéen, dans ce pays où il était à peine besoin de labourer la terre pour la féconder et où l'ennemi était, avant tout, la chaleur et la sécheresse. Un texte relatif au labourage des champs contient ces mots : « Il puise de l'eau (pour arroser la terre); il fouille le champ avec la houe; il dispose la machine à irrigation, il met le sceau en mouvement et puise de l'eau; ainsi, il fait produire une récolte double; ainsi, il fait

produire une récolte triple[1]. » Comme illustration à ce texte, un bas-relief du palais d'Assurbanipal représente un homme qui puise de l'eau dans une rivière au moyen d'un seau; vêtu d'un costume de travail à la fois ample et court, il est debout sur un terre-plein élevé tout exprès pour permettre l'accès de la rivière; il saisit avec ses deux mains le câble auquel est attaché le seau; ce câble est fixé à une longue traverse en bois qui, tournant sur un pivot à la manière du fléau d'une balance, permet de retirer sans trop de fatigue une charge d'eau considérable. Ce système ingénieux est encore en usage dans nombre de nos villages. L'arrosage doublait et même triplait la végétation du froment. « A Babylone, nous dit Hérodote, on fauche régulièrement le blé à deux reprises,



Scène d'arrosage.

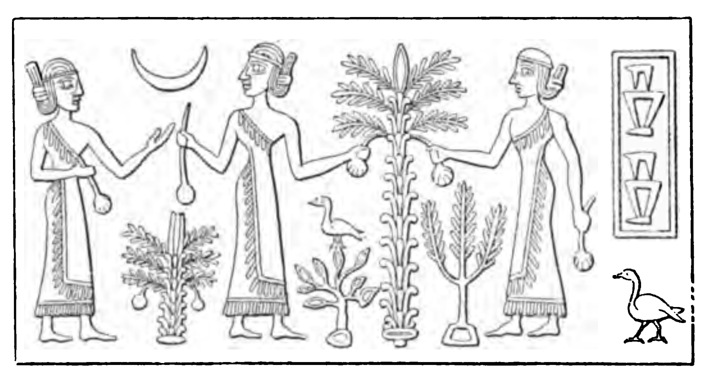
et une troisième fois on le fait brouter en herbe et sur pied par les bestiaux : c'est seulement par ce procédé qu'on l'amène à fructifier, autrement, il s'épuiserait à produire des feuilles et une végétation folle, au détriment de l'épi. »

Outre le blé, l'agriculteur chaldéen cultivait l'orge, le millet, le sésame, les plantes oléagineuses, les fèves de toute espèce. Dans ses jardins poussaient les concombres et les oignons qu'on offre parfois aux dieux, sur les bas-reliefs, où on les voit fixés le long d'une tige et alignés comme les grains d'un chapelet; dans ses vergers, outre le palmier et le cyprès, on voyait le mûrier, l'olivier, l'acacia avec son gracieux feuillage, le grenadier avec ses fleurs rouges, l'oranger, le pommier, le poirier; les coteaux étaient couverts de vignobles, comme l'attestent les inscriptions, et là où l'on ne rencontre aujourd'hui que des marécages ou une plaine déserte sans fin, vivait jadis une population dense

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 17.

et laborieuse qui a disparu avec la fertilité du sol. Dans le nord, les rois d'Assyrie avaient planté des forêts de sycomores, de pins, de cyprès et de toutes ces essences résineuses « dont l'odeur est bonne », disent les inscriptions; il y avait aussi le platane, le chêne, le noyer, et l'on savait y faire la soie avec une espèce de ver qu'on entretenait et qui ne se retrouve dans aucun autre pays. Le citron d'Assyrie avait encore une grande réputation dans l'antiquité classique qui cite aussi, comme provenant du même pays, le tabac, le riz et le coton.

Pour compléter son établissement agricole, le paysan chaldéen avait de nombreux animaux domestiques, et de même que les productions du



La cueillette du dattier [1].

sol de tous les pays poussaient à merveille et côte à côte dans son champ privilégié, on dirait que les animaux domestiques de toutes les zones et de tous les climats se fussent donné rendez-vous sous son toit. Les bestiaux et les troupeaux constituaient sa principale richesse, et il avait aussi le cheval, le chameau, l'âne, le mulet, le chien; des bas-reliefs prouvent que le singe et l'éléphant n'étaient pas inconnus en Mésopotamie, mais d'importation étrangère. On pouvait chasser le lion, le léopard, la hyène, le lynx, le chat sauvage, le loup, le cheval, le sanglier, le buffle, le cerf, la gazelle, le renard, le lièvre, le blaireau, le porc-épic : le lion mésopotamien, terrible pour les troupeaux et, parfois aussi, dangereux pour l'homme, s'apprivoise facilement, et cette circonstance rend moins invraisemblables diverses scènes des bas-reliefs qui nous sont parvenus. Quand la fertilité parsemait la Mésopotamie de prairies émaillées de fleurs, de moissons dorées, d'arbres de toute

[1] D'après un cylindre assyrien. Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXVII, n° 7.

espèce, de vignobles et de forêts, les oiseaux pullulaient dans cette nature luxuriante. Des textes cunéiformes énumèrent les différentes espèces qu'on rencontrait; aujourd'hui encore on y chasse, surtout dans les contrées qui se rapprochent des montagnes arméniennes, l'aigle, le vautour, le faucon, le milan, le hibou, le corbeau, la perdrix, le pélican, l'oie sauvage, le canard, la sarcelle, le héron, le martin-pêcheur, le pigeon, le coq de bruyère.

A lire certaines inscriptions, on croirait que les Chaldéens qui ont inventé le calendrier, avaient rédigé, en vue de la culture des champs, quelque chose d'analogue à ce que l'on appelle, dans nos almanachs, les éphémérides agricoles. Nous y trouvons indiquées les meilleures conditions de culture, le temps des semailles, l'appréciation du rendement annuel, l'énumération des oiseaux et des rongeurs malfaisants qui détruisent les récoltes et que l'agriculteur doit faire périr. Voici quelques-unes de ces prescriptions ou plutôt de ces conseils agricoles[1].

On met la charrue dans le sol.
Pendant six mois la terre reste en jachères;
Puis, on fait le compte du rendement.
Selon le compte du rendement, on évalue le bénéfice.
Le bénéfice s'accumule;
On l'ajoute au prix.

On détruit le cerf;
On détruit les corbeaux;
On les prend dans les engins;
On les apprivoise.

Au moment du travail, on divise son champ;
On le partage; on en fait trois parties.
Les oiseaux ont été détruits;
Les taupes ont été tuées;
Le champ a été arrosé;
La semence a prospéré.

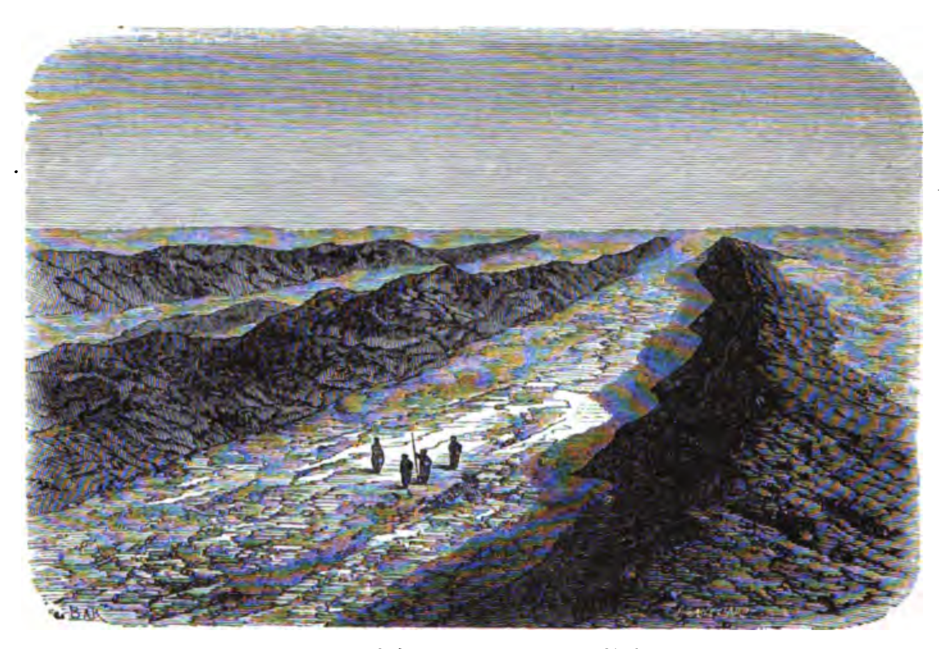
Au moment de la récolte, on divise le champ;
On fait les parts
Et, d'après les conventions, le partage a lieu avec le maître du champ.
On lui paie ce qui lui revient.

On laboure le champ; on inscrit le travail sur des tablettes.
On mesure le champ; on en fixe la mesure sur les tablettes.
On l'arrose deux fois, trois fois.
L'irrigation bien dirigée fait fructifier le sol aride.

[1] Cf. J. Menant, *La Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 68.

Au moment de la récolte, il rapporte le quintuple.
On évalue la récolte et le métayer la vend :
Du double au double; il l'a acquise pour le double.
Du triple au triple; il l'a acquise pour le triple.
Du quadruple au quadruple; il l'a acquise pour le quadruple...

On perçoit la redevance telle qu'elle est établie.
On perçoit la redevance en grains.
La redevance est conforme au produit courant;
La redevance est conforme au produit fixé.



Aspect actuel d'anciens canaux, en Chaldée[1].

La culture et l'entretien des jardins paraissent avoir donné lieu à des usages tout spéciaux : « Le propriétaire du jardin, dit une inscription, donne son congé au jardinier, le trentième jour du mois d'Arah-Samna, lors de la rentrée des dattes dans les greniers[2]. »

Nous n'avons, d'ailleurs, que de vagues indications au sujet des obligations du tenancier ou de l'esclave fermier à l'égard de son maître, de même que sur le droit de propriété. Pourtant, d'après certains textes, il semble qu'un cadastre soigneusement établi et tenu au courant des mutations, servait de contrôle à l'état de possession des terres, et de

[1] D'après G. Lejean, *Voyage dans la Babylonie*, dans le *Tour du Monde*, 2e semestre de 1867, p. 94.
[2] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 18.

base à la répartition des impôts. Les canaux d'irrigation, multipliés dans tout le pays et source principale de sa prospérité agricole, étaient nécessairement l'origine d'un grand nombre de servitudes et d'obligations réciproques entre les propriétaires, et leur régime devait servir de point de départ à la majorité des procès civils portés devant les tribunaux. De nombreux contrats de vente ou de louage de propriétés foncières, nous apprennent de combien de garanties civiles et religieuses la propriété territoriale était environnée. La transmission ne pouvait en avoir lieu que par des formules solennelles et d'un caractère sacré ainsi que par un acte reçu par un officier ou notaire public, et auquel intervenaient un certain nombre de témoins.

Pour donner quelque idée de la nature de ces actes notariés, nous allons en reproduire quelques-uns, choisis parmi les types principaux et parmi ceux dont la teneur offre le plus d'intérêt : nous commençons par un procès-verbal de bornage :

« C'est par cette tablette que l'auteur du Bornage éternel a perpétué son nom.

« Vingt-cinq hins de blé ensemencent un grand U (mesure) dans un champ situé sur la rive du fleuve Besim, appartenant à Hankas.

« Un stade, en haut, au nord, touchant la propriété de Hankas; et un stade, en bas, au sud, touchant la propriété de Bin-Kasyati; la largeur, en haut, à l'ouest, touchant la propriété de Hankas; la largeur, en bas, à l'Orient, touchant la rive du fleuve Besim.

« Voilà ce que Marduk-Bel-nasir, capitaine du roi, a reçu des mains de Nis-Bel, fils de Hankas; il en a payé le prix.

« Sapiku, fils de Itti-Marduk, et..., fils de Zikar-Ea, sont les deux mesureurs du champ.

1 char avec ses attelages,	valant	100 (mines?)	d'argent.
6 harnais pour chevaux,	valant	300	d'argent.
1 âne de Phénicie,	valant	30	d'argent.
2 harnais, 1 âne de Phénicie,	valant	50	d'argent.
1 mulet (?)	valant	15	d'argent.
1 vache pleine,	valant	30	d'argent.
30 mesures de blé, 60 mesures, 12 epha,	valant	137	d'argent.
1 hémicorion (?) 10 pelles (?) 4 epha,	valant	16	d'argent.
2 chiens, 10 petits chiens (?)	valant	12	d'argent.
9 chiens lévriers (d'Orient),	valant	18	d'argent.

1 chien de chasse,	valant 1 (mines?) d'argent.
1 chien de berger (?)	valant 1 d'argent.
1 chien fureteur (?)	valant 6 d'argent.
	Total : 716 (mines?) d'argent.

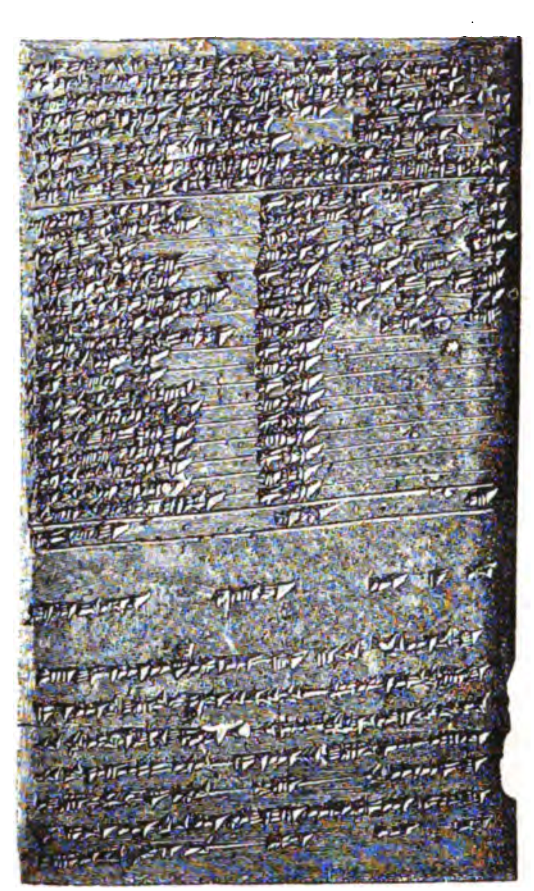
« Voilà ce que Nis-Bel, fils de Hankas, a payé entre les mains de Marduk-Bel-nasir, capitaine du roi, pour le prix d'un champ de vingt-cinq hins d'ensemencement.

« A quelque époque que ce soit, dans la suite des jours, soit un *aklu*, soit un non serviteur, soit un fermier, soit un cultivateur, soit un ouvrier, soit tout autre *kibu* qui se présente, et se sera établi sur la maison de Hankas, et aura voulu rendre inculte ce champ, en aura prélevé les prémices, l'aura fouillé, l'aura retourné (mêlé la terre), l'aura fait inonder, aura occupé ce domaine par fraude ou par violence, et se sera établi dans son enceinte, soit au nom du dieu, soit au nom du roi, soit au nom du représentant du roi, soit au nom du représentant du chef du pays, soit au nom du représentant de la maison, soit au nom de toute autre personne, quelle qu'elle soit, l'aura donné, aura fait récolter les moissons de la terre, aura dit : « Ces champs ne sont pas constitués en don par le roi ». S'il prononce contre eux la malédiction sainte, s'il jure par ces paroles : « la tête n'est pas la tête », et y installe quelqu'un en disant : « il n'y a pas d'œil ». S'il enlève cette tablette, s'il la jette dans le fleuve, s'il la brise (?) en morceaux, s'il la fait disparaître sous un monceau de pierre, s'il la brûle dans le feu, s'il l'enfouit dans la terre, s'il la cache dans un lieu obscur : cet homme (sera maudit).

« Que les dieux Anu, Bel, Ea, les Grands-Dieux, l'affligent et le maudissent par des malédictions qu'on ne rétracte pas. Que le dieu Sin, le brillant des cieux élevés, couvre son corps avec la lèpre et le tourmente au milieu des régions des hommes jusqu'au jour de sa mort ; qu'il le chasse, comme une bête fauve, au delà des murs de son domaine ; — que Samas, le juge du ciel et de la terre, fuie devant lui ; qu'il change en ténèbres la lumière du jour (qui l'éclaire) ; — qu'Istar, la souveraine, la reine des Dieux, l'accable d'infirmités et, par les angoisses de la maladie, qu'elle augmente jour et nuit ses douleurs pour qu'il erre, comme un chien, dans les abords de sa ville ; — que Marduk, le roi du ciel et de la terre, le Seigneur qui existe de toute l'éternité, enchaîne ses armes par des liens qui ne peuvent être brisés ; que Adar, le dieu des moissons et des bornages, balaye ses bornes et piétine ses moissons,

qu'il déplace son bornage; que Gula, la mère — (nourrice) (?), la grande souveraine, infiltre dans ses entrailles un poison inéluctable et qu'il répande le pus et le sang comme de l'eau dans ses urines; — que Raman le gardien suprême des Dieux, répande un jour les lamentations et les malédictions sur son désir; que tous les grands dieux dont le nom est invoqué sur cette tablette le livrent à la vengeance et au mépris, et que son nom, sa race, ses fruits, ses rejetons, devant la face des hommes périssent misérablement.

« C'est par cette table que l'auteur du Bornage éternel a perpétué son nom[1]. »



Contrat d'intérêt privé.

M. Oppert a publié naguère[2] un contrat d'intérêt privé particulièrement intéressant. Il s'agit d'une vente de champs et de jardins effectuée par les héritiers d'un nommé Kudurru, de la corporation des tisserands, à un homme de la tribu Egibi, et nommé Nabu-ahi-iddin, fils de Sulaï :

« Champ d'un triple muid (trente-six épha) de blé ensemencé, et jardin d'arbres fruitiers, situé près de la porte du fleuve de Borsippa, dans le finage de Babylone.

Il a quatre cent cinquante-sept brasses, en long, en haut, vers le nord, attenant à Musezib-Bel, fils de E.-Sagil-sadur, de la tribu de Nur-Sin; attenant aussi à Ibni-zir, fils de Nahid-Marduk, le tisserand;

Il a quatre cent cinquante brasses, en long, en bas, vers le midi, attenant à Nabu-ahi-iddin, l'acheteur du champ;

[1] Oppert et Menant, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 122.
[2] *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, 1884, p. 45 et suiv.

Il a vingt-deux brasses et demie en large, en haut, vers l'ouest, attenant à Marduk-sakin-zir, fils de Sakin-sum, le batelier;

Il a vingt-deux brasses en large, en bas, vers l'est, touchant à la route royale.

Ce qui fait : un trentain, deux épha, sept omer de semence, pour la première portion, en haut de la route royale.

En outre : cinquante-sept brasses et demie en long, vers le nord, attenant à Ibni-zir, et vers le midi, attenant à Nabu-ahi-iddin, acheteur du champ;

Vingt et une brasses et demie en large, en haut, vers l'ouest, touchant à la route royale;

Vingt et une brasses en large, en bas, attenant aux terres d'alluvion qui sont sur les bords de l'Euphrate.

Ce qui fait trois épha, trois omer de semence, pour la seconde portion, en bas de la route royale.

Au total : un triple muid de semence pour la totalité du champ.

Est contractant avec Marduk-zir-iddin, fils de Nabu-mudammiq, tisserand, et dame Qudasu, épouse de ce dernier, et Musezib-Marduk, beau-frère, fils de Kudurru, tisserand : Nabu-ahi-iddin, fils de Sulaï, de la tribu Egibi, s'est proclamé acheteur, à raison de trois omer 3/4 pour une drachme d'argent, ce qui fait une mine et demie et six drachmes d'argent pour la valeur totale, et il leur a concédé à titre supplémentaire la somme de six drachmes et demie. Au total : une mine deux tiers, et deux drachmes et demie, dont quittance a été remise entre les mains de Nabu-ahi-iddin, fils de Sulaï, de la tribu Egibi.

Marduk-zir-iddin, fils de Nabu-mudammiq, tisserand, et Qudasu, femme de ce dernier, et Musezib-Marduk, le beau-frère, fils de Kudurru, tisserand, ont été payés et ont été destitués de leur propriété par le versement intégral du montant du prix. Il n'y aura pas d'action vindicatoire, ni retour; et mutuellement, ils ne s'actionneront pas. Si jamais, parmi les frères, les hommes de la tribu, hommes ou femmes des tisserands, quelqu'un faisait une revendication en disant : « Ce champ n'a pas été vendu, le prix n'en a pas été versé », alors, le récriminant paiera le prix entier, et sera, au surplus, passible d'une amende douze fois plus forte.

Pour la confirmation de ce jugement, furent témoins et présents :

Ea-banu-zir, fils de Sillaï, de la corporation des arbitres;

Nabu-kin-pal, fils de Sulaï, tribu Sippê;

Nergal-zir-ibni, fils de Nabu-kin-pal, tribu Da-Marduk;

Balatsu, fils de Nabu-nadin-zir, tribu Nanahu;

Hablia, fils de Nabu-kisir, tribu Iranni.

Avec l'assistance de Ramua, fille de Samas-nadin, de la tribu de Sin-tabni, mère de Marduk-zir-iddin, et de dame Qudasu, les deux vendeurs du champ;

Kabti-ili-Marduk, actuaire, de la tribu des *at sak*;

Nabu-zir-lisir, actuaire, tribu Samas-baru.

Fait à Babylone, au mois d'Adar, le sixième jour; dans la quatrième année de Nabonid, roi de Babylone.

Coups d'ongle de Marduk-zir-iddin et de Qudasu, les enfants (fils et belle-fille) de Nabu-mudammiq, tisserand, pour remplacer leurs sceaux, vendeurs du champ.

Sceau de Kabti-ili-Marduk, actuaire.

Sceau de Nabu-zir-lisir, actuaire. »

On voit que l'acte que nous venons de reproduire intégralement n'est pas un contrat de vente pur et simple, entre deux parties contractantes; il est rédigé par des officiers spéciaux, les *tupsar* ou notaires qui le confirment par l'apposition de leur cachet officiel; de plus, on comparaît devant un juge qui préside à la vente, entouré d'autres témoins : c'est l'homologation de l'acte; cette cérémonie, en assyrien, s'appelle *kanaku*.

Au point de vue de la situation des femmes, remarque M. Oppert, nous voyons ici, comme dans beaucoup d'autres textes, la mère assise pendant la consécration du marché, et cette assistance porte un terme spécial : *ina asabi*, « *in assessione* », tandis que pour les hommes on emploie le terme : *ina pani* « en présence de ». La mère et la femme du vendeur vendent elles-mêmes. « Il est évident, d'après ces jugements, dit encore M. Oppert, que la tribu était constituée d'une façon un peu communiste, puisque partout on voit non pas seulement les agnats, mais même tous les gens de la tribu investis d'un droit de revendication de la propriété et d'éviction de la personne possédante. Ces tribus dont parle incidemment Hérodote (I, 200) et qu'il nomme πατριαί, semblent avoir été très nombreuses; nous en connaissons plus de cinquante, désignées soit par le métier (ce sont alors des corporations), soit par le nom de l'aïeul commun. »

S'il est possible, comme on le voit, d'essayer de tracer un tableau de la société assyrienne avec ces contrats passés entre les particuliers,

dans lesquels se reflètent tant de traits de mœurs et d'usages, il y aurait également un travail d'analyse à entreprendre sur ces mêmes documents pour essayer d'en dégager la plupart des prescriptions du code assyro-chaldéen, qui est loin d'être aussi bien connu que celui de l'Égypte. En matière criminelle, nous savons seulement que la procédure était sommaire, la loi draconienne et les peines atroces; la torture était admise pour arracher des aveux aux accusés, et la peine de mort ne s'appliquait presque jamais sans des raffinements de cruauté que l'Égypte, par exemple, ne connut pas. La simple décapitation était rare et passait pour un traitement plein de douceur; dans certains cas on mettait en croix, dans d'autres on empalait, dans d'autres enfin le condamné était écorché vif. Les cadavres des suppliciés étaient privés de sépulture et exposés à la dent des animaux sauvages. Pour des fautes de moindre importance que celles qui méritaient la mort, la mutilation d'un ou de plusieurs membres était une peine très habituelle, ainsi que l'usage de crever les yeux.

Nous en savons un peu plus long sur les lois civiles, grâce aux écrivains classiques et à quelques fragments du code qui ont échappé au grand naufrage de la littérature assyrienne.

La polygamie était admise dans tous les rangs de la société, mais les riches seuls avaient les moyens de la pratiquer. Le harem royal était élevé à la hauteur d'une institution d'État et avait un monstrueux développement. Les inscriptions trouvées dans l'intérieur du harem de Sargon au palais de Khorsabad, et relatives à la dédicace de ce bâtiment, contiennent à ce sujet les plus étranges détails, tellement étranges qu'il serait impossible de les reproduire ici. Les mariages étaient placés sous la protection spéciale du dieu Nisruk. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot. La célèbre pierre babylonienne de la Bibliothèque Nationale, connue sous le nom de *Caillou Michaux*, contient l'acte constitutif d'un de ces immeubles dotaux, dont la propriété est placée sous la garantie des imprécations les plus terribles contre quiconque y porterait atteinte. Il importe de donner ici le texte complet de cet important document :

« Vingt *hin* (mesure de capacité) ensemencent un *ammat* (mesure de superficie), dans un champ situé près de la ville de Kar-Nabu, sur le bord du fleuve Mê-Kaldan, dans la propriété de Rim-Belit. Le champ est en usufruit : Il a trois stades de long, en haut, du côté de l'est, longeant le territoire de la ville de Bagdad; trois stades de long en bas,

du côté du couchant, longeant le domaine de Tuna-Missah; un stade cinquante toises de largeur, en haut, du côté du nord, attenant au domaine de Rim-Belit; un stade cinquante toises en largeur, en bas, du côté du sud, attenant encore au domaine de Rim-Belit. Siruçur, fils de Rim-Belit a donné pour toujours ce champ à dame Dur-Sarginaïti, sa fille, la fiancée de Tab-asab-Marduk, fils de Ina-E-Sagil-zir, serviteur. Et Tab-asab-Marduk, fils de Ina-E-Sagil-zir, serviteur, a juré sur cette tablette par le nom des grands dieux et du dieu Serpent de ne pas aliéner cet usufruit.

En quelque temps que ce soit, à l'avenir, parmi les frères, les fils, la famille, les hommes et les femmes, les serviteurs et les servantes de la maison de Rim-Belit, soit un homme faible, soit un homme puissant, soit toute personne quelconque qui se lèvera pour ravager ce champ et pour enlever cette borne, soit qu'il veuille donner ce champ à un dieu, le livrer au roi ou le garder pour lui-même, soit qu'il en change la clôture et le bornage, et y récolte les moissons en disant : « Ce champ n'a pas été donné en usufruit »; soit qu'il envoie un fou, un aveugle, un inconnu, un étranger, un ignorant pour enlever cette borne, la plonger dans les eaux, l'enfouir sous terre, la briser à coups de pierre ou la jeter dans le feu; ou bien, soit qu'il détruise l'écriture, qu'il la remplace par une autre inscription, ou la cache dans un lieu invisible : que cet homme soit maudit par les grands dieux Anu, Bel, Ea, Zarpanit; que les grands dieux abolissent son nom et fassent périr sa race. Que le grand seigneur Marduk lui inflige une douleur sans fin, sans remède, sans relâche; que le dieu Samas, le grand juge du ciel et de la terre juge son cas et le condamne sévèrement; que le dieu Sin, le lumineux, qui habite les cieux étincelants, couvre ses yeux d'une taie, comme d'un vêtement, et qu'il le fasse errer comme un âne du désert dans les environs de sa ville; que la déesse Istar, la reine du ciel et de la terre, le prédispose chaque jour pour le malheur devant dieu et le roi; que le dieu Adar, fils d'Anu, fils de Bel, le dieu suprême, arrache sa barrière et sa borne; que la déesse Gula, la grande souveraine épouse de Samas-uru-lu (le Soleil du Sud), insinue dans ses entrailles un poison mortel; qu'il urine du sang et du pus comme de l'eau; que le dieu Raman, le grand prince du ciel et de la terre, fils du dieu Anu, le guerrier, envoie la grêle sur son champ et détruise ses moissons; qu'il y fasse pousser la mauvaise herbe et que sa récolte soit foulée aux pieds; que le dieu Nabu, le ministre suprême lui fasse subir la disette et la famine, l'em-

pêche d'obtenir tout ce qu'il désire. Que tous les grands dieux dont le nom est mentionné sur cette tablette le frappent d'une malédiction fatale, et qu'ils détruisent à jamais sa race. »

Ce curieux document du temps de Marduk-nadin-ahi, écrit sur une grosse pierre noire ovoïde qui paraît être un caillou roulé par un torrent[1], constitue un véritable contrat de mariage. La dot de la fiancée est un titre de propriété en usufruit donné par le beau-père à son gendre. On y énumère les crimes que l'on peut commettre contre la



Scène de libation [2].

propriété ou contre l'acte authentique qui la constitue ; un grand nombre de contrats du même genre renferment des clauses analogues avec des imprécations de même nature contre ceux qui voudraient usurper le champ concédé, contester la propriété, ou violer le bornage. Mais ce qui nous intéresse ici peut-être encore davantage, c'est qu'on y constate l'union intime qui règne entre les membres d'une même famille ou tribu, qui s'associent tous ensemble pour faire respecter par autrui leurs conventions, depuis le chef de famille jusqu'aux esclaves.

La famille était, à Babylone, solidement constituée et étroitement unie : elle se ressentait de l'état patriarcal dans lequel elle avait pri-

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 27.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

mitivement vécu et qui est, aujourd'hui encore, le seul état social compatible avec la vie au désert et la division par tribus. Outre les corporations d'artisans en tous genres qui formaient la classe ouvrière et industrielle proprement dite, la société babylonienne était donc partagée en tribus plus ou moins nombreuses, qui portaient le nom de leur ancêtre primitif et reconnaissaient l'autorité du chef ou de l'ancien. C'était une organisation analogue à celle de ces familles de riches Arabes qui, bien que vivant à l'état sédentaire, ont encore conservé leur organisation patriarcale et comptent parfois plusieurs centaines de membres installés, sous l'autorité du père, sur le domaine patrimonial. C'est ainsi que les contrats d'intérêt privé découverts en Chaldée mentionnent constamment les hommes des tribus Nur-Sin, Egibi, Bel-Edir, Sin-Naçir, Babutu, Bassiya. Pour distinguer entre eux les membres d'une même famille, on les désigne, comme faisaient les Romains et comme font encore les Arabes, par leur nom suivi du nom de leur père, puis par la mention de la tribu ou de la famille à laquelle ils appartiennent.

Mais il ne faudrait pas croire que le chef de tribu eût une autorité absolue et sans contrôle : les lois étendaient leur protection sur chaque individu et veillaient sur le sort des plus humbles pour les préserver éventuellement d'une injuste oppression. Il nous est resté quelques feuillets du code assyrien en ce qui concerne les droits et les devoirs du père, de la mère, de l'enfant et même de l'esclave :

« En quelque cas que ce soit, à l'avenir, il en sera ainsi :

I. Si un fils dit à son père : « Tu n'es pas mon père », celui-ci le rasera, le réduira en servitude et le vendra pour de l'argent.

II. Si un fils dit à sa mère : « Tu n'es pas ma mère », on lui rasera la face, on le promènera autour de la ville et on le chassera de la maison.

III. Si un père dit à son fils : « Tu n'es pas mon fils », on l'enfermera dans la maison et son mur d'enclos.

IV. Si une mère dit à son fils : « Tu n'es pas mon fils », on l'enfermera dans la maison et le domicile.

V. Si une femme fait injure à son mari et lui dit : « Tu n'es pas mon mari », on la jettera dans le fleuve.

VI. Si un mari dit à sa femme : « Tu n'es pas ma femme », il lui paiera une demi-mine d'argent.

VII. L'homme qui frappe son esclave : si celui-ci meurt, est perdu.

estropié, incapable de travail ou rendu infirme, il paiera par jour, une demi-mesure de blé [1]. »

Ce précieux fragment est malheureusement tout ce qui nous est resté du code assyro-chaldéen. Pour reconstituer l'état social de Ninive et de Babylone, on en est donc réduit aux indications qui résultent du texte des contrats. Il faut pourtant faire une exception en faveur de quelques autres documents d'un caractère poétique ou religieux qui nous révèlent quelques étranges côtés de la vieille culture babylonienne. Voici, par exemple, une sorte d'idylle qu'on pourrait intituler : « Histoire de l'enfant trouvé. »

Celui qui n'avait ni père ni mère,
Celui qui ne connaissait ni son père ni sa mère,
C'est à la citerne que se rattache son souvenir,
C'est dans la rue qu'on l'a recueilli.
Il l'a pris à la gueule des chiens,
il l'a pris en main sous le bec des corbeaux.
En présence du devin il a pris son horoscope, de la bouche de celui-ci;
Et on l'a noté d'une marque distinctive sous la plante des pieds avec le cachet du devin.
Il l'a donné à une nourrice;
à cette nourrice, il a garanti pour trois ans la farine, les effets du coffre et le vêtement.
Alors et à toujours il lui a caché comment il l'avait recueilli.
. . . .
Il lui a ainsi mené à son achèvement l'allaitement des hommes
et il en a fait son enfant.
Il l'a élevé comme son enfant;
il l'a inscrit comme son fils,
il l'a mis en possession de la science des lettres [2].

L'homme isolé, qui ne dépendait de personne et ne faisait partie d'aucune tribu, se trouvait par ce seul fait, en dehors de la société, abandonné à lui-même, sans protection et sans appui. Par suite de l'organisation sociale, le plus grand malheur qui put arriver à un individu, c'était d'être indépendant; il fallait être, comme au moyen âge, dans la main d'un patron, d'un maître, d'un chef de tribu. A ce point de vue, on peut rapprocher du document que nous venons de rapporter une incantation magique où se trouvent énumérées les principales calamités qui peuvent fondre sur l'homme dans toutes les circonstances de la vie :

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 24.
[2] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 167.

Celui qui meurt de faim en prison;
celui qui meurt de soif en prison;
celui qui, affamé, dans une fosse,
suppliant, en est réduit à manger la poussière;
Celui qui, dans le sein de la terre ou dans le fleuve,
périt et meurt;
celui qui meurt de faim dans le désert;
celui que le soleil brûle dans le désert;
l'esclave qui n'est pas prise pour concubine;
la femme libre qui n'a pas de mari;
celui qui laisse une renommée entachée;
celui qui ne laisse pas de renommée;
celui qui, dans sa faim, ne se relève pas...[1].

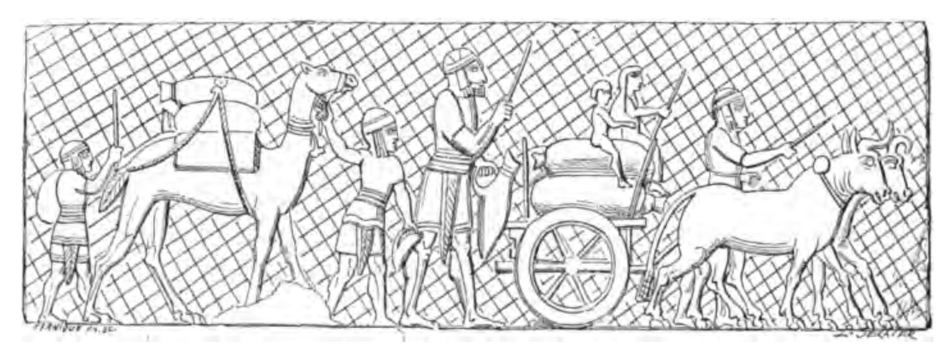
Il y avait, ce semble, plus d'un point de ressemblance entre l'état social du peuple assyro-chaldéen et l'organisation actuelle de la société turque ou persane. Rien ne change dans l'immobile Orient. Comme toute les civilisations asiatiques, celle qui a fleuri sur les bords du Tigre et de l'Euphrate était atteinte d'un mal terrible qu'elle ne pouvait éviter, il est vrai, mais qui ne la rend pas moins odieuse : ce mal, c'était l'esclavage, qu'elle pratiqua avec une cruauté telle qu'on chercherait en vain, partout ailleurs, un pareil mépris des droits de l'humanité, une aussi révoltante exploitation du faible par le fort.

§ 6. — LES ESCLAVES

Dans l'empire assyrien, les esclaves se recrutaient surtout par la guerre; les rois n'entreprenaient pas une seule de leurs expéditions lointaines sans revenir en poussant devant eux, pêle-mêle avec les bestiaux et les moutons, des troupeaux de captifs à demi nus et souvent chargés de chaînes : hommes, femmes et enfants, tout était emmené sous bonne garde, comme un butin que les vainqueurs devaient se distribuer lors du partage des dépouilles. Les conditions d'existence faites aux malheureux qu'on arrachait ainsi à leur sol natal étaient singulièrement variables et elles changeaient suivant le hasard ou le caprice du maître, suivant aussi la nature des travaux auxquels on les destinait. Tel employé au service du palais menait un train de vie fort enviable, même parfois pour des Assyriens; tel autre cultivait les champs pour le compte d'un maître facile, tandis qu'un troisième pouvait être traité

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 70.

comme une bête de somme et condamné au métier le plus vil et le plus dur : c'était le régime de la discrétion absolue. De même que, sur le champ de bataille, les soldats d'Assur comptent les têtes des ennemis qu'ils ont décapités, de même, après la victoire, ils font l'énumération des captifs qu'ils passent soigneusement en revue, laissant dans le pays dévasté les vieillards et les infirmes, pour n'entraîner avec eux que les hommes valides, surtout les gens de métiers dont ils pouvaient, avec plus de profit, exploiter les aptitudes, les femmes qui savaient broder et dont ils voulaient peupler leurs gynécées. Lorsque Nabuchodonosor emmena de Jérusalem qu'il venait de prendre, avec dix mille guerriers, tous les forgerons, les armuriers et les artisans, c'était aussi bien pour



Convoi de prisonniers [1].

les enrôler dans les ateliers de Babylone que pour empêcher les Juifs de remettre leur capitale en état de défense. Utilisés chacun suivant ses talents, ils travaillaient pour le maître, de la même façon qu'auparavant ils travaillaient pour leur propre compte, et, par une amère ironie du sort, ils embellissaient le palais du tyran qui avait rivé leurs fers.

Parmi les prisonniers de guerre, ceux que l'on transplantait au loin pour peupler des villes devenues désertes, n'avaient peut-être pas une situation trop pénible, et, à part la grande amertume de l'exil, il semble que leur état n'était pas autre que celui de colons déportés en masse. Maintes et maintes fois, au cours des inscriptions historiques, il nous a été donné de constater que les rois d'Assyrie transportaient sur les confins de l'Arménie ou de la Médie, les gens de la Palestine et de la Phénicie et réciproquement, sans qu'il fût autrement question de mauvais traitements infligés aux déportés. La tradition juive a gardé dans

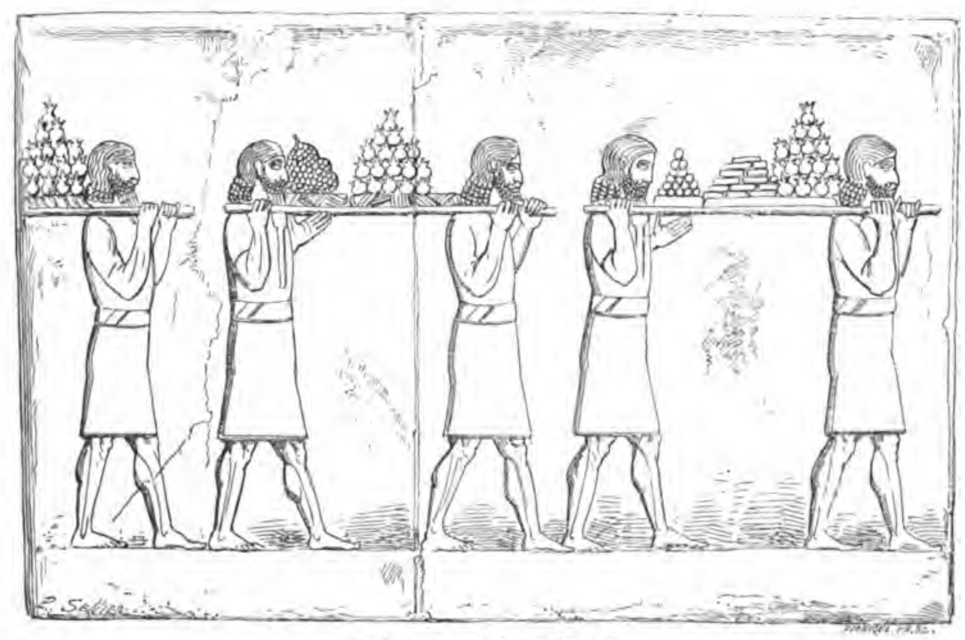
[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

le livre de Tobie un fort intéressant souvenir de l'exil des Israélites en Médie à l'époque de la chute de Samarie; rien dans ce pieux récit ne peut donner lieu de croire que les exilés eussent eu à supporter des mauvais traitements ou une séquestration violente; bien au contraire, on nous dépeint Tobie et les personnes de son entourage comme voyageant d'une ville à l'autre, librement et sans surveillance. travaillant pour s'enrichir, parvenant aux honneurs, se livrant au grand jour à l'exercice de leur religion, en un mot, se résignant à l'exil avec les compensations que leur offrait un vainqueur qu'on aurait pu s'attendre à trouver moins généreux. D'ailleurs, voici le langage qu'Isaïe met dans la bouche de Sennachérib s'adressant aux gens de Jérusalem : « Faites composition avec moi et sortez vers moi; et vous mangerez chacun de sa vigne, et chacun de son figuier, et vous boirez chacun de l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne et que je vous emmène en un pays qui est comme votre pays; un pays de froment et de bon vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers et d'huile, un pays de miel, et vous vivrez et ne mourrez point[1]. » Ce qui prouve bien que ces paroles du roi d'Assyrie n'étaient pas simplement une tentative de corruption et un piège grossier, c'est que les Babyloniens qui avaient été transportés sur les ruines fumantes de Samarie, par exemple, vivaient là, comme Tobie, en pleine liberté, adorant leurs divinités nationales, et même écrivant au tyran qui les avait exilés pour lui demander de favoriser leur nouvel établissement[2].

L'histoire de la captivité de Babylone, quand on l'étudie de près, est une nouvelle preuve de la situation assez douce qui fut faite à la colonie juive. Sans doute, les malheureux prisonniers pleuraient la patrie absente, et leur âme était accablée sous le poids des plus cruels souvenirs : leur ville et leurs maisons en cendres, leurs parents et leurs amis massacrés, leurs fertiles vallées changées en désert, et eux-mêmes entraînés bien loin par un implacable vainqueur. Mais c'était là affaire de sentiment; leur vie matérielle était fort supportable, et plus d'un qui, poussé par le désespoir, avait d'abord suspendu aux saules des bords du fleuve sa harpe silencieuse, en prit vite son parti. Jérémie ne leur dit-il pas : « Bâtissez des maisons et demeurez-y; plantez des jardins et mangez-en les fruits. Prenez des femmes et ayez des fils et des filles; donnez

[1] Isaïe, xxxvi, 16, 17; II Rois, XXXI, 32. Cf. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 308.
[2] II Rois, xvii, 24 et suiv.

aussi des femmes à vos fils, et vos filles à des hommes, pour qu'elles enfantent des fils et des filles; multipliez dans ce lieu et n'y diminuez pas. Cherchez la paix de la ville dans laquelle je vous ai fait transporter, et priez l'Éternel pour elle, car dans sa paix vous aurez la paix[1]. » Jamais les Juifs ne furent gênés sur les bords de l'Euphrate pour invoquer leur Dieu, célébrer les rites de leur religion, et leurs prophètes ne craignaient pas d'entretenir parmi eux l'espoir du retour à Jérusalem,



Esclaves portant des fruits[2].

en même temps qu'ils appelaient ouvertement les colères de l'Éternel sur le monarque de Babylone. Quelques-uns d'entre eux qui se firent remarquer pour leur beauté physique et leur intelligence ouverte purent même, comme Daniel qui parvint aux plus hautes dignités, bénéficier de la faveur du prince, qui parfois, prenait à cœur de se les attacher par ses bienfaits. N'est-ce pas, d'ailleurs, la chose du monde la plus commune dans toutes les monarchies orientales, que de voir des esclaves et des gens de bas étage s'élever précipitamment au faîte du pouvoir, de la richesse et des honneurs ?

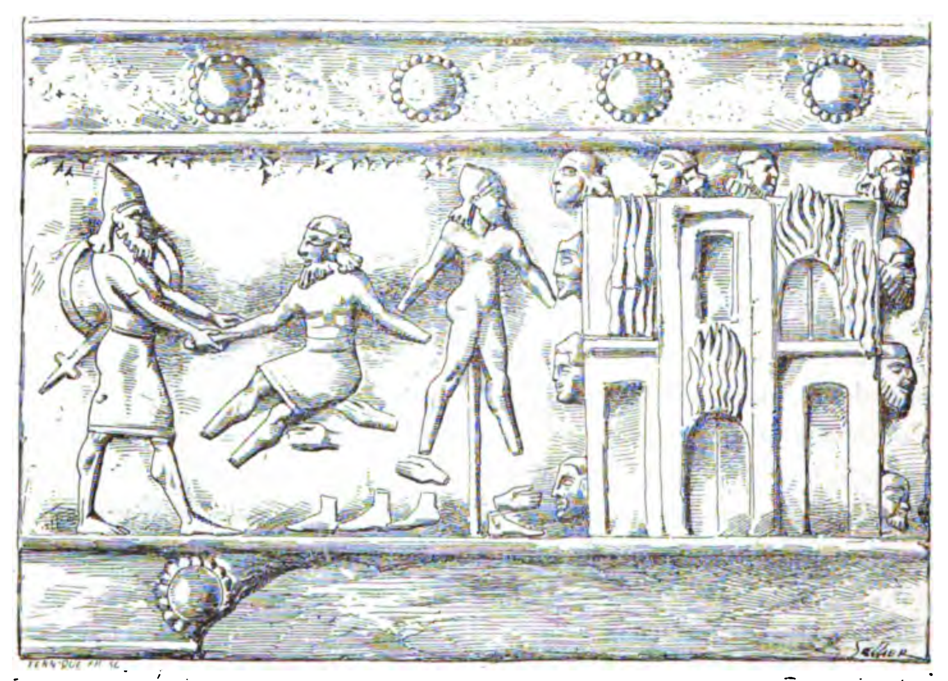
On se tromperait étrangement, pourtant, si l'on s'imaginait que tel

[1] Jérémie, XXIX, 4-7.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

était le sort de tous les prisonniers de guerre. C'était l'exception, hélas! et dans cette immense cohue livrée sans merci au caprice du vainqueur, il fallait distinguer diverses catégories d'esclaves. Les premiers sont ceux dont nous venons d'esquisser le tolérable régime : on les choisissait parmi les captifs de distinction, rois et princes, personnages d'importance et de savoir-vivre, résignés à courber la tête sous le joug qu'ils avaient vainement essayé de secouer, et que leur passé rendait merveilleusement aptes aux fonctions de haute domesticité qui constituaient le service de la cour. Mais la masse des esclaves était traitée tout autrement; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les inscriptions historiques ou de promener ses regards sur les bas-reliefs qui décorent nos musées, Rien ne saurait donner une idée plus frappante de la monstrueuse barbarie de l'Assyrien qui invente de nouvelles tortures et des raffinements aux supplices pour contraindre son esclave à donner, sans parcimonie et jusqu'au complet épuisement, tout ce qu'il a de forces, d'énergie et d'habileté. C'est une bête de somme dont il faut tirer le plus grand parti possible, en exigeant, avec le moins de nourriture et d'entretien, le plus de travail et de services. Voyez, sur les parois du palais de Sennachérib, ces malheureux attelés comme des bœufs et occupés à voiturer les monstres colossaux de granit destinés à décorer la demeure du tyran. Voyez ce taureau ailé qu'ils vont mettre en place à la porte d'un palais en construction[1]. Ils sont déjà parvenus à le hisser sur un grand traîneau en bois auquel il est assujetti par des barres de fer et des cordages. Devant le traîneau dont l'extrémité antérieure est recourbée comme une proue de navire, afin de favoriser la traction, des forçats disposent de distance en distance des rouleaux en bois sur lesquels la masse devra circuler. Derrière, un immense levier s'engage sous le traîneau, et un groupe d'hommes essaye, en appuyant sur le bras du levier, de soulever le bloc pour en faciliter la marche. Des files d'esclaves alignés en avant et attelés à des cordages, parviennent, par un effort simultané, à faire lentement avancer le monstre de granit; d'autres hommes, munis de longues perches, soutiennent le monolithe sur les flancs pour l'empêcher de chavirer à droite ou à gauche pendant les oscillations de la marche. Plus loin, des esclaves encore, car on les préfère à des chevaux pour ce genre de travail, traînent des chariots chargés de cordages, de rouleaux et de poutres de rechange. Le chef de chantier frappe dans

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, pp. 317, 396 et 397.

ses mains pour donner le signal de l'ébranlement général; parfois, pour que tout le monde entende le commandement, il est muni d'un porte-voix qu'il approche de ses lèvres; enfin, pour punir les récalcitrants, on aperçoit de distance en distance au milieu des rangs et à la tête de chaque escouade, un Assyrien tout armé, le poignard au côté, qui frappe à coups redoublés avec un long bâton, sur le dos ou sur les reins de quiconque se laisserait aller à la paresse ou au découragement. Afin de



Supplices des prisonniers de guerre [1].

bien faire comprendre à la postérité la plus reculée tout l'odieux de cet abus de la force dont il s'enorgueillit, le sculpteur assyrien a même figuré l'un des esclaves qui, épuisé, s'affaisse sous les coups, regardant d'un air suppliant son bourreau auquel il demande grâce en étendant les bras. Et le roi d'Assyrie est là, calme et fier, dominant cette scène odieuse qui consacre son triomphe, et présidant à l'opération de la mise en place des monstres symboliques auxquels il confiait la garde de son palais.

Il paraît d'ailleurs que certains esclaves n'acceptaient pas sans une lutte à outrance l'épouvantable régime qu'on leur imposait; ils essayaient

[1] D'après un bas-relief en bronze des portes du palais de Balawat.

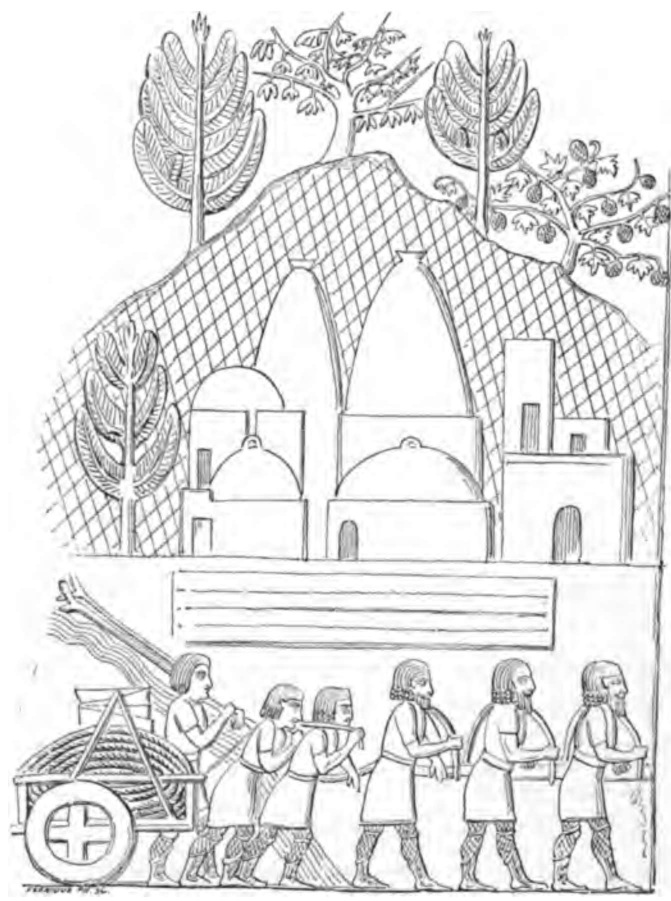
de fuir ou de se révolter, mais c'était presque toujours en vain ; nous pouvons, en effet, constater que les plus turbulents travaillent avec des entraves de fer aux pieds, tandis que leurs compagnons qui se livrent à la même besogne sont exempts de ce redoublement de sévices[1]. N'avons-nous pas constaté, maintes et maintes fois, les atrocités commises sur les malheureux que le sort des armes livrait aux mains des Assyriens : on les garrotte, on les frappe à coups de bâtons, on leur rive des chaînes et des boulets aux pieds et aux mains ; on les enferme dans des cages de fer comme des bêtes féroces. L'empalement, l'écorchement vif, la mise en croix, le crèvement des yeux, la mutilation sont des supplices courants et reproduits sur les bas-reliefs avec une ostentation si atroce qu'on aurait de la peine à y ajouter foi, malgré les textes et malgré les images, si nous n'avions, de nos jours encore, le spectacle de pareilles horreurs chez les Chinois et les populations de l'Extrême-Orient. Les Juifs jetés dans la fournaise ou exposés dans la fosse aux lions par Nabuchodonosor sont des exemples qui ajoutent le témoignage biblique à celui des monuments originaux. C'était un privilège que d'être décapité sur le champ de bataille : malheur à celui qui était épargné et avait la vie sauve.

C'est par les esclaves soumis au régime du bagne que furent construits les temples, les palais, les forteresses de l'Assyrie et de la Babylonie : tout est dû à la main de l'homme, transport des matériaux et construction proprement dite. On dirait, quand on examine ces scènes curieuses, que les Assyriens aient voulu épargner leurs bêtes de somme dont on ne les voit jamais faire usage. Regardez encore cette sculpture qui représente des bateaux chargés de matériaux de construction : des esclaves, à force de rames, les font avancer près du rivage où les attendent leurs compagnons avec des pelles, des pioches, des scies, des marteaux[2]. C'étaient les esclaves qui pétrissaient l'argile, sculptaient les revêtements de marbre, moulaient et faisaient cuire les briques dont toute la Mésopotamie est encore parsemée.

Le costume que portent les esclaves nous est connu par les sculptures où sont représentées, prises sur le vif, les scènes que nous avons décrites. Il variait suivant les circonstances et la nature du travail. Des prisonniers, tête nue, la barbe courte et frisée, les cheveux plus courts

[1] Layard, *Monuments*, 2e série, pl. 14.
[2] Layard, *Monuments*, 2e série, pl. 12.

que ne le comportait la mode assyrienne, paraissent encore vêtus de leur costume national. Leur tunique sans manche descend plus bas que les genoux, et elle est retenue à la taille par une ceinture; par-dessus la tunique, ils portent sur le dos un manteau recouvert d'écailles de



Groupe de maisons et esclaves au travail [1].

poisson [2]. Parmi les forçats qui travaillent à la construction des palais, les uns sont habillés comme nous venons de le voir; d'autres sont entièrement nus comme des animaux; quelques-uns enfin ont le buste couvert d'une tunique ornée de franges sur le côté. Il en est qui sont nu-tête; la plupart sont coiffés d'une sorte de calotte ronde avec deux pattes sur les côtés : c'est le bonnet du bagne. Les gardes-chiourmes

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[2] Layard, *Monuments*, 2e série, pl 19.

qui les surveillent sont chaussés et armés d'un glaive, mais ils portent la même tunique ; ordinairement nu-pieds, les esclaves ont parfois de hautes braies et des chaussures de cuir. Quant aux femmes, tantôt elles ont la tête enveloppée de bandelettes par-dessus lesquelles est jeté un grand voile qui retombe sur la nuque ; tantôt leur tête est entièrement nue et les flots de leur longue chevelure déroulée retombent sur leurs épaules[1].

Les esclaves dont nous venons de retracer la triste existence étaient ceux que le sort avait désignés pour les travaux publics et qui, n'appartenant à aucun maître en propre, n'avaient d'autre propriétaire que le roi, ou l'État, comme nous dirions aujourd'hui. Il y avait encore une autre catégorie d'esclaves : c'étaient ceux que le partage du butin, à la suite d'une razzia, distribuait aux particuliers, au même titre qu'on partageait les bœufs et les moutons. Ceux-là étaient heureux ou malheureux, suivant que leur maître était généreux ou inhumain. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'ils fussent entièrement livrés à la discrétion de leurs seigneurs. Les lois les protégeaient dans une certaine mesure, et il était généralement admis qu'ils pouvaient se racheter à prix d'argent, car un texte bilingue porte cette phrase en parlant d'un esclave : « Il a payé l'argent de son affranchissement[2]. » Le fragment de loi sur la constitution de la famille, que nous avons rapporté plus haut, contient même cette disposition qu'on ne s'attendrait guère à y rencontrer : « L'homme qui frappe son esclave : si celui-ci meurt, est perdu, estropié, incapable de travail ou rendu infirme, cet homme paiera une demi-mesure de blé. »

La femme, réduite en esclavage, entrait dans le harem de son maître où sa condition variait singulièrement suivant le hasard, le caprice ou la richesse de l'homme à qui elle échouait en partage. Dans cette étrange civilisation où la barbarie morale était grande, la vie de harem convenait aux femmes : ne pas être enfermée dans le gynécée, constituait pour elles un grand malheur, car celles à qui incombait un pareil sort, à cause de leur laideur, de leur âge ou de leurs infirmités, se trouvaient abandonnées sans ressources et sans appui :

L'esclave que pour concubine un homme n'a pas prise ;
l'esclave vers les embrassements de qui le mari n'a pas tourné sa bonne grâce ;

[1] Layard, *Monuments*, 2e série, pl. 10, 11, 12, 15, 18 et 19.
[2] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 6.

l'esclave à qui, pour les embrassements, le mari n'a pas déchiré le voile;
l'esclave dont le maître, en la prenant en faveur, n'a pas délié la ceinture;
l'esclave qui, dans sa mamelle, n'a pas de lait..... [1].

Telle est la traduction littérale d'un texte malheureusement incomplet qui pourrait former le début d'une idylle intitulée : les infortunes de l'esclave dédaignée. Au point de vue du bien-être matériel, la femme esclave avait plus de chances que l'homme d'être bien traitée : on ne lui imposait aucun travail de force et on lui épargnait les terribles supplices qui étaient parfois le partage de l'homme valide. Les bas-reliefs nous montrent ces femmes esclaves avec leurs nourrissons à la mamelle ou les portant sur leur dos, comme c'est encore l'usage en Orient; dans les convois de captifs, elles sont souvent, avec leurs enfants, placées sur des chevaux ou sur des chariots pour n'avoir pas à supporter la fatigue de la marche. Au point de vue moral, les souffrances de la femme étaient certainement bien affaiblies par suite de l'éducation barbare qu'elle avait reçue et qui était pareille à celle qu'on donne encore aujourd'hui aux femmes musulmanes : elle sortait d'un harem pour entrer dans un autre. La femme orientale ne connaît point ces nobles sentiments du cœur et ces vertus délicates qui sont l'apanage de la femme de notre race; or, les philosophes nous disent que la douleur morale est chose relative et dépend surtout de la sensibilité de la victime.

L'esclavage existant en Assyrie comme institution publique, il y avait dans chaque ville ou même dans chaque bourgade de quelque importance un marché aux esclaves, comme il en existait encore naguère dans les pays musulmans les plus civilisés. On vendait ou on achetait à l'encan un esclave comme un mouton ou un bœuf; on pouvait même simplement louer un esclave pour un laps de temps déterminé. Il nous est resté un grand nombre de contrats privés qui ne sont autre chose que des actes de vente, d'achat, d'échange ou de louage d'esclaves, actes enregistrés par le notaire ou scribe public en présence de témoins; il nous a paru intéressant de donner, à titre de spécimens, le texte de quelques-uns de ces documents :

« Sceau de Bel-ahi-su, fils de Marduk-abua, aurige, propriétaire de la femme vendue, savoir : la femme Arbail-sarrat, esclave de Bel-ahi-su. — Kiçir-Assur, chef du domaine et *gurzak* du fils du roi, l'a achetée de

[1] Fr. Lenormant, *Etudes accadiennes*, t. III, 169.

Bel-ahi-su, au prix d'une mine et demie d'argent. Cette femme a été achetée, l'argent a été livré ; la rescission et le retour ne peuvent avoir lieu. En quelque temps que ce soit, si Bel-ahi-su, ses fils ou les fils de ses fils réclamaient la rescission du contrat contre Kiçir-Assur, ils rendraient l'argent jusqu'au décuple, et ainsi le contrat serait annulé, et il n'y aurait pas eu prise de possession. » Suivent les noms des témoins, au nombre de dix-sept, puis la date : « Fait au mois de Sebat, le 2e jour, sous le limmu de Sin-sar-Assur, par-devant Kiçir-Nabu, président [1]. »

Quelquefois on vend une famille tout entière : Zikar-Istar qui vivait au temps d'Assarhaddon, vend à Simadi, pour la somme de trois mines d'argent, un certain Usi (Osée), peut-être juif, avec ses deux filles Mihsa et Badia, plus un certain Sigaba, et enfin Bel-takkil avec ses deux filles, en tout, sept personnes [2]. Il est difficile d'estimer en monnaie actuelle le prix qu'on payait un esclave, d'autant plus que les Assyriens ne connaissant pas la monnaie, échangeaient au poids les lingots de métal. Dans le cas présent, on a évalué approximativement les trois mines d'argent à environ 675 francs.

Un texte indique spécialement qu'une esclave est achetée pour entrer dans le harem de son maître : la fille Tavat-hasina est acquise moyennant seize drachmes d'argent par une égyptienne du nom de Nitocris qui en fait cadeau à son fils Tachos à l'occasion de son mariage, et « elle sera la femme de Tachos [3]. » Un contrat d'échange d'esclaves est ainsi libellé : « Cachet de Nabu-ah-uçur ; cachet de Ahuni : en tout, deux hommes, fils de Libgi. Cachet de Ahinur, fils de Sili : en tout, trois hommes propriétaires d'un esclave, échangé contre une femme. Istar-dur-Kali, l'esclave mâle appartient à ces hommes, et Kakkullanu, le chef du domaine, l'a acquis. Il l'a payé et fait sortir de leur maison, en leur donnant la fille Tuliha, son esclave [4]. » Suivent la formule juridique, les noms des témoins et du notaire.

Un des contrats les plus curieux qu'on ait publiés jusqu'ici est celui qui concerne une esclave d'origine égyptienne, du nom de Tamoun. Nous le transcrivons en entier, parce qu'il constitue un véritable chapitre de droit assyrien, bien qu'il date seulement du temps de la domination perse :

[1] WAI. III, pl. 46, n° 1. Cf. Oppert et Ménant, *Documents juridiques*, p. 201.
[2] Oppert et Ménant, *Documents juridiques*, p. 182.
[3] *Id.*, p. 223.
[4] *Id.*, p. 212.

« Cause de Tamoûn l'égyptienne, esclave de Kinabu-balat, fils de Kamus-sar-usur, entreprise au nom de Kinabu-balat, fils de Kamus-sar-usur, et qui est l'objet du procès. Lakipi, fils de Musé, l'avait empruntée, puis le maître parla ainsi à Sinbitri, fils de Kamus-sar-usur : « Tamoûn est mon esclave; pour une mine d'argent, selon la loi de Kinabu-balat, fils de Taauth-simki, je me dessaisis d'elle en ta faveur, mais jusqu'au mois de doûz (juillet) en faveur de Lapiki. » Voici la décision et la sentence de Kinabu-balat, fils de Taauth-simki : Le maître amènera Tamoûn, contre l'argent de ses déboursés, et la donnera à Sinbitri, fils de Kamus-sar-usur; il l'émancipera selon la décision et la sentence de Kinabu-balat, et la subordonnera à Sinbitri. Tamoûn attendra, comme esclave de Lapiki, en sa puissance, jusqu'au terme fixé par la décision et la sentence. Tamoûn restera intacte, et ne donnera pas de progéniture à Lakipi. Lakipi donnera à Sinbitri, en dehors de sa future épouse, une *dot* que le juge aura adjugée à Sinbitri. Gislu, fils de Zikarya, se porte garant, en face de Lakipi, que celui-ci ne sera pas inquiété jusqu'au mois de doûz. Gislu livrera Tamoûn à Sinbitri au mois de Nisan (de l'année prochaine).

« Ont signé par leurs noms :

« Samas-sar-usur, fils de Kalbaï,

« Abdhammon, fils d'Abdimelek (nom phénicien),

« Nabumonab, fils de Nabu-ah-usur, gardien de la pyramide (?),

« Bel-ah-idin, fils de Naniya,

« Marduk-nasir, qui a écrit ceci, fils d'Anu-ahe-ibni (?)...

« Fait à Babylone, le 29 nisan de l'an 6 de Cambyse, roi de Babylone, roi des nations. »

M. Oppert joint à ces traductions l'explication suivante :

« Le maître de Tamoûn l'a louée ou prêtée à Lakipi, tandis que Sinbitri, son frère, veut l'épouser. Il vend donc sa captive à son frère, moyennant une mine d'argent; mais par ce fait, il place Lakipi dans la nécessité de rendre l'objet du prêt. Il est alors convenu que le maître fera passer la propriété de l'esclave à Sinbitri, mais à la condition que Lakipi garde encore chez lui l'esclave comme sa servante, jusqu'au mois de doûz (juin-juillet). En contre, Lakipi donnera un cadeau à la servante, que doit épouser Sinbitri. Des conditions particulières sont stipulées à l'égard de Tamoûn, qui doit rester intacte; pour vérifier ce fait, et pour mettre Lakipi à l'abri d'un reproche quelconque, un garant

la prendra pendant neuf mois, jusqu'au mois de Nisan (avril prochain). Cinq témoins attestent la réalité des faits énoncés. »

On peut regarder l'acte dont il s'agit ici comme un contrat passé devant un juge faisant acte de juridiction gracieuse. Un savant juriste, M. Thiercelin, se plaçant spécialement au point de vue juridique, récapitule comme il suit les résultats acquis au droit assyrien par cette pièce curieuse :

1° L'esclavage existait à Babylone comme institution, de même que chez toutes les nations de l'antiquité;

2° L'esclave pouvait être vendu ou seulement loué;

3° La translation de propriété ne résultait pas de la seule volonté exprimée par le propriétaire ou maître; elle requérait certaines formes analogues à celles de la *mancipatio* romaine;

4° Une chose mancipée conférait sans doute immédiatement un droit réel à l'acquéreur, de telle sorte que si cette chose avait auparavant fait l'objet d'un louage ou d'un prêt, le locataire ou l'emprunteur ne pouvait élever de prétention sur la chose;

5° Le louage était résoluble par l'aliénation de la chose louée faite par le propriétaire;

6° Le cautionnement était pratiqué à Babylone;

7° Le séquestre conventionnel y était connu;

8° Les étrangers, ou au moins certains étrangers, étaient admis comme témoins dans les actes de droit;

9° Les magistrats exerçaient à la fois la juridiction contentieuse et la juridiction gracieuse;

10° Les transports des créances ou délégations étaient dans la pratique de la vie civile [1].

On a prétendu que les Romains attachaient parfois au cou de leurs esclaves de petites plaques de bronze portant le nom du propriétaire, de telle sorte qu'on pût au besoin saisir partout le fugitif et le rendre à son maître. Les musées possèdent effectivement de ces plaques de bronze qui étaient, peut-être, des plaques de simples colliers de chiens plutôt que des plaques d'esclaves. Quoi qu'il en soit, ce qui reste encore douteux pour les Romains ne saurait plus faire question pour les Assyriens. On a découvert dans les ruines du palais de Sargon dix-sept petites olives en briques, percées d'un trou, sur lesquelles sont ins-

[1] H. Thiercelin, dans la *Revue archéologique*, 1870, t. XXI.

crits des noms de femmes avec l'indication du trafic dont elles ont été l'objet : on constate ainsi que ce sont des Babyloniennes emmenées en Assyrie après l'expédition de Sargon contre Marduk-pal-iddin; voici le libellé de deux de ces textes :

« Femme Halat, acquise par Marnarih, au mois de sebat, de la onzième année de Marduk-pal-iddin, roi de Babylone. »
« Fille Ekinu, acquise par Hamkanu, au mois de sebat de la dixième année de Marduk-pal-iddin, roi de Babylone. »

De tels monuments se passent de commentaire : pour l'Assyrien, l'esclave était tout au plus un animal domestique.

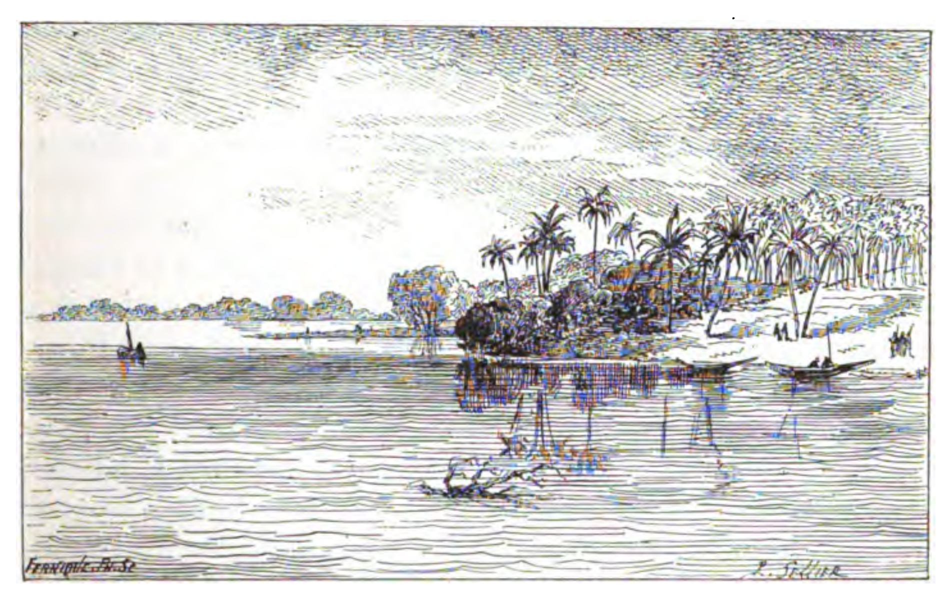
§ 7. — INDUSTRIE ET COMMERCE

Assise au pied du massif des montagnes arméniennes, au point où le Tigre devient un grand fleuve navigable et sur la limite d'une des plaines les plus vastes et les plus fertiles du monde, Ninive était un centre merveilleux de commerce et d'industrie, où aboutissaient les produits de la plaine et des pays chauds en même temps que les fruits des montagnes et des régions glacées. L'extension prodigieuse de cette grande capitale s'explique par l'admirable situation de son emplacement et la fertilité des contrées dont elle se trouvait environnée. La nature a ainsi créé sur divers points du sol terrestre certains sites privilégiés, qui deviennent des capitales nécessaires, des entrepôts qui ne sauraient ne point exister : Ninive détruite est, de nos jours, et malgré la mort de l'Orient, remplacée par Mossoul qui végète, malgré tout, au milieu de l'immense désert.

La vie commerciale de Ninive s'explique en partie par les productions du sol de la Haute-Mésopotamie. Nous savons déjà qu'on trouve en Assyrie le bitume, la naphte, le pétrole, le soufre, l'alun, le sel. Nous avons dit ailleurs que la pierre à bâtir de bonne qualité, la pierre à chaux, l'albâtre, le grès se rencontrent dans les montagnes au nord de Ninive, tandis que les roches de basalte du mont Masius sont dures comme le granit. A côté du beau marbre des montagnes du Kurdistan, on extrayait le fer, le plomb, l'argent, l'antimoine et même l'or et l'étain. Il y a encore actuellement, à Argana-Maaden, près de Diarbekr, des mines de cuivre qui suffisent à la consommation de l'empire

ottoman. Ces richesses minéralogiques affluaient à Ninive, d'où elles partaient pour descendre le Tigre et atteindre Babylone par les canaux qui rejoignaient l'Euphrate.

L'autre pôle du commerce mésopotamien était Babylone, remplacée aujourd'hui par Bagdad. Plus peut-être encore que Ninive, la capitale de la Chaldée était naturellement appelée, par sa situation géographique, à une grande prospérité commerciale. Placée au point de jonction de la haute Asie et de l'Asie inférieure, à portée des deux grands



Kurna, au confluent du Tigre et de l'Euphrate [1].

fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe Persique et la mer des Indes, elle devait être de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident, et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus des parages de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde. Tout atteste, en effet, que cette ville fut, dès la plus haute antiquité, l'un des principaux centres du commerce de l'Orient.

Babylone recevait les productions des différentes contrées de l'Asie et vendait en retour à celles-ci les produits de son industrie particulière. Parmi les objets qu'elle fabriquait en grande quantité dans ses nombreuses manufactures, les tissus de laine et de lin occupaient le principal rang. Les robes et les tapis n'étaient tissés nulle part avec une

[1] D'après le général Chesnay, *Narration of the Euphrate expedition*, p. 292.

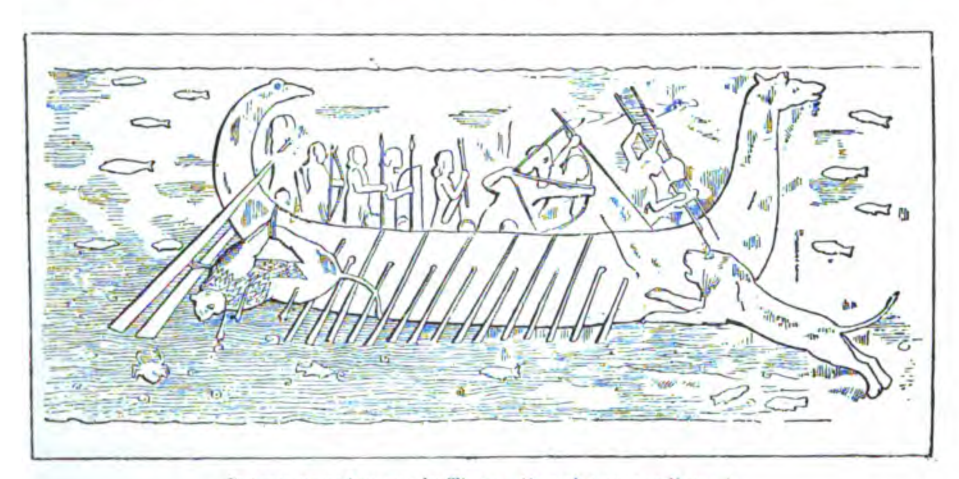
plus grande finesse et de plus vives couleurs qu'à Babylone. Ces manufactures si renommées ne se trouvaient pas seulement dans la capitale de l'empire, mais encore dans d'autres villes et bourgs de la Babylonie. Suivant Diodore de Sicile, il y avait sur les bords de l'Euphrate et du Tigre un grand nombre d'entrepôts destinés à recevoir soit les produits du pays, soit ceux des contrées étrangères. Au temps de Strabon, les plus importantes manufactures de lin étaient à Borsippa, alors de nouveau distincte de Babylone. Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi avec beaucoup d'art et de soin des objets de luxe, tels que des armes ciselées, des meubles, des bijoux, des amulettes, des cylindres de pierre dure gravés en creux pour servir de cachets.

En échange de ces objets, Babylone recevait des diverses contrées de l'Asie tous les produits nécessaires aux besoins et au luxe d'une grande capitale. L'Arménie lui envoyait ses vins par l'Euphrate, dont Hérodote a décrit la navigation d'une manière si intéressante. L'Inde lui fournissait des pierres précieuses et ses grands chiens, dont le goût était si répandu en Babylonie et en Perse, que Tritantémis, satrape de Babylone sous les Achéménides, avait consacré à l'entretien de ces animaux quatre villes ou bourgades de son gouvernement, et qu'il avait, en retour, exempté ces villes de tout autre tribut. De ce pays, ainsi que de la Perse, venaient aussi des étoffes de laine d'un grand prix. De l'Arabie et de l'Éthiopie, on lui apportait les parfums, les épices, l'or, l'ivoire, l'ébène, le grès, la basalte, l'ambre gris avec lequel on fabriquait des colliers, des talismans et des bijoux de toutes formes.

Babylone était en communication avec les différentes régions qui lui fournissaient leurs produits, par plusieurs grandes routes auxquelles elle servait de point de jonction. L'une de ces routes, partant de Babylone même, se dirigeait au nord, passait par Ecbatane, capitale de la Médie, puis, se prolongeant à l'est, traversait la ville de Ragæ, franchissait le fameux défilé des Portes Caspiennes, d'où elle descendait dans l'Hyrcanie, et de là se rendait par Hécatompylos jusqu'à la ville qui fut appelée plus tard Alexandrie d'Arie. Là, elle se divisait en deux branches, dont l'une prenait la direction du nord vers la Bactriane et l'autre inclinait vers le sud, conduisant dans l'Inde par la Drangiane et l'Arachosie, en passant par les villes de Prophthasia, d'Arachotos et d'Ortospana. Dans ce dernier endroit, elle se divisait encore en trois chemins, et c'est pour cela qu'il est appelé par les géographes anciens le *trivium* de la

Bactriane. Le premier chemin, se dirigeant à l'est et en droite ligne, s'avançait dans l'Inde en traversant les villes de Peucéla (*Pouschkalavati*) et de Taxila (*Takchaçila*). De Taxila, la route tournant au sud, traversait l'Hydaspe (*Vitastâ*), l'Hyphase (*Vipaça*), et de là allait jusqu'au confluent du Gange et du Jomanès (*Yamouna*), à Palibothra (*Patalipoutra*). La seconde voie, partie d'Ortospana, arrivait au même terme en traversant l'Arachosie; la troisième, remontant au nord, entrait dans la Bactriane et se continuait par Marachanda jusqu'au Iaxarte.

Une autre route mettait Babylone en relation avec les pays riverains de la Méditerranée. Elle se dirigeait droit au nord dans la Mésopotamie,



Bateau assyrien sur le Tigre, attaqué par des lions [1].

arrivait à l'Euphrate, près d'Anthémusia, et de là tournait à l'ouest vers la mer. Une dernière route gagnait d'abord Suse, remontait au nord, en traversant l'Assyrie, vers l'Arménie, dont elle empruntait la partie méridionale, franchissait l'Euphrate, parcourait la Cilicie et entrait, par le défilé des Portes Ciliciennes, dans la Cappadoce. De là elle se rendait en Phrygie et aboutissait à Sardes, dans la Lydie. « Sur toute cette route il y avait, dit Hérodote qui l'avait parcourue en grande partie, des maisons royales ou stations qui servaient à loger les voyageurs avec toute leur suite. » C'étaient les caravansérails d'aujourd'hui. On comptait, ajoute l'historien grec, onze cents stations depuis Sardes jusqu'à Suse. Cette route que dut prendre Memnon lorsque, suivant la légende homérique, il vint de Suse avec ses Ethiopiens, au secours de

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

Troie, est encore celle que suivent maintenant les caravanes qui partent de Smyrne pour Ispahan.

L'Euphrate et le Tigre étaient les voies naturelles du commerce que Babylone entretenait avec l'Arménie et les pays du Caucase. De grands travaux avaient été entrepris en vue de faciliter la navigation du Tigre; des digues avaient été élevées pour contenir ses eaux et les empêcher de se répandre dans l'intérieur des terres; des canaux sillonnaient le pays dans tous les sens et portaient partout la fécondité, ou faisaient communiquer entre eux les divers cantons de la Mésopotamie. Quelques-uns de ces canaux, entre autres le canal royal ou *Naharmalcha*, étaient si larges et si profonds, qu'ils pouvaient porter des navires marchands. Au moyen de ces dérivations nombreuses, on avait ralenti le cours du fleuve et brisé son impétuosité. Ce système de canalisation avait encore un autre but : il aidait à la défense du pays contre les invasions des peuples voisins.

La capitale de l'empire possédait aussi, au temps de sa prospérité, une puissante marine; ses vaisseaux allaient chercher, à travers le golfe Persique, les denrées précieuses du midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde. Si l'on en croit Strabon, les Babyloniens avaient des comptoirs, des colonies dans ces parages; et Gerrha, un des plus riches entrepôts du monde, était, suivant le célèbre géographe, une colonie de Chaldéens. Les perles si riches et si abondantes du golfe Persique, les magnifiques plantations de l'île de Tylos, ne pouvaient manquer d'attirer leurs marchands. De cette île provenaient les cannes légères si fort recherchées dans toute l'Assyrie. Enfin, il n'est peut-être pas téméraire de dire que les grandes statues de pierre du roi Gudea ont été amenées de la côte de l'Égypte ou de la presqu'île du Sinaï sur des embarcations chaldéennes qui auraient fait le tour de la presqu'île arabique tout entière. C'est ainsi que les denrées et les produits de l'Asie et de l'Afrique affluaient à Babylone, et que de là ils se répandaient dans toutes les parties de l'empire.

L'industrie n'était pas moins développée chez les Chaldéens et chez les Assyriens que l'agriculture et la navigation. Ici encore, au moins pour certaines fabrications, les Assyriens avaient été précédés par les Babyloniens et en avaient suivi les enseignements. Les étoffes d'Assyrie, aux couleurs éclatantes, étaient célèbres, dans tout le monde antique, par la beauté de leurs teintures et surtout par les merveilleuses broderies de figures humaines ou symboliques, de processions d'animaux, de

symboles divins, de fleurs, qui les couvraient. Dans les sculptures assyriennes tous les personnages importants, le roi et les dieux les premiers, ont des vêtements entièrement décorés de ces fameuses broderies, et nous pouvons juger par là de ce qu'était leur splendeur; ce sont elles qui, apportées par le commerce, ont servi souvent de prototypes à la décoration des plus anciens vases peints de la Grèce.

N'est-on pas émerveillé quand on regarde avec soin les broderies du manteau du roi ou des grands seigneurs, que le ciseau du sculpteur a si finement rendus? Toute cette ornementation empruntée au règne végétal, au règne animal, à la réalité et à la fable, révèle une habileté de main et un goût exquis de la part des femmes qui brodaient ces riches vêtements durant les longues heures de repos du harem. L'histoire, la mythologie, la botanique, la zoologie réelle ou fantastique sont exploitées avec une inimitable perfection, et nous devons prendre à la lettre ce que nous racontent les auteurs anciens relativement aux merveilleuses tapisseries qui décoraient les chambres des palais. Dans la salle du festin donné par Assuérus, il y avait, suivant le livre d'Esther[1] des tentures de bleu céleste, de vert et d'hyacinthe reliées par des cordons de fin lin et d'écarlate à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre. Les lits étaient d'or et d'argent, sur un pavé formé de carreaux de porphyre, d'albâtre, de marbre blanc rehaussé de dessins variés. Les Perses, en succédant aux Chaldéens, avaient conservé leurs palais, leurs usages et vivaient même de leur industrie. Dans la description d'un tableau représentant les aventures de Thémistocle, Philostrate l'Ancien dit encore en parlant des Babyloniens : « Nous ne louerons pas le peintre d'avoir imité la tiare, la calasiris, le candys et les bêtes fantastiques de toute sorte que les Barbares brodent sur les étoffes, mais bien pour ces fils d'or habilement mêlés au tissu et disposés suivant des formes qu'ils ne sauraient plus perdre. » Un historien de la tapisserie, M. Eugène Müntz[2], à qui nous empruntons cette citation, ajoute : « L'habileté des tapissiers babyloniens égalait la magnificence des compositions qu'ils traduisaient sur le métier, la richesse des matières qu'ils mettaient en œuvre. Pline n'hésite pas à revendiquer pour eux l'honneur d'avoir porté le plus loin l'art de fondre les couleurs dans le tissu, et il ajoute qu'ils ont dû à leur supériorité d'avoir donné leur nom à ce genre

[1] Esther, I, 6.
[2] Eug. Müntz, *La tapisserie*, p. 22.



d'ouvrages. En effet, les mots de tapisseries babyloniennes, *babylonica peristromata*, reviennent à chaque instant sous la plume des poètes latins qui n'ont pas assez d'éloges pour les célébrer. Les amateurs de Rome



Broderie d'un manteau royal[1].

achetaient ces tentures au poids de l'or. Métellus Scipion dépensa 800,000 sesterces (168,000 fr.) pour des *triclinaria babylonica;* Néron paya pour ces mêmes étoffes une somme encore plus élevée : quatre millions de sesterces (840,000 francs). » Ainsi l'Orient qui est, jusqu'à

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique, Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 6.

nos jours, demeuré la terre classique de l'industrie de la broderie et de la tapisserie n'a fait que perpétuer les traditions que lui léguèrent en mourant l'Assyrie et la Chaldée.

Aucune nation ne poussa plus loin que le peuple assyro-chaldéen le développement de ce que nous appelons aujourd'hui les arts industriels. Arrêtez-vous à contempler ces meubles sculptés, ces chaises dont tous les contours et les extrémités représentent des têtes ou des pattes d'animaux, ces manches de couteaux en forme de quadrupèdes allongés



Harnachements [1].

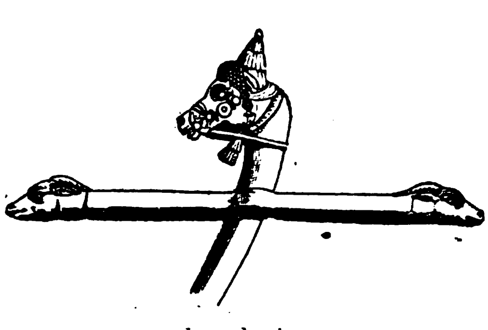
et accroupis, ces vases qui ressemblent à des mufles de lion, ces sceptres et ces bâtons d'ivoire, ces fourreaux et ces poignées de glaives, où un art ingénieux a su interpréter la nature, l'histoire, la mythologie, sans l'affectation de recherche, sans la lourdeur et la complication raffinée qui sont les marques évidentes de l'impuissance et de la décadence. Il n'est pas jusqu'à l'art de travailler le cuir, la sellerie et la cordonnerie, qui n'ait été poussé à un degré que jamais peuple n'a dépassé. Voyez, dans le palais de Sargon, ce char attelé de quatre superbes coursiers alignés de front [2]; l'enharnachement des chevaux est d'une incomparable richesse. Une bande de cuir traversant le poitrail et attachée sur le garrot, est ornée d'une double rangée de glands terminés par des perles. Une autre bande brodée descend du sommet de la tête et soutient, sous la mâchoire, un gland formé de trois houppes superposées et également

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

[2] Botta, *Le monument de Ninive*, texte, p. 91.

ornées de grelots. Au-dessus de la tête s'élève un superbe panache à triple aigrette. La têtière est décorée de rosaces, et au-dessus des yeux du cheval, il y a un bandeau formé d'écailles imbriquées et se joignant à la têtière par un double gland. Il n'est pas jusqu'à la courroie qui soutient le mors et celles qui passe sur le nez, qui ne soient rehaussées de rosaces et de passementeries multicolores.

Le travail des métaux était non moins perfectionné que celui des étoffes et du cuir, dans les ateliers de l'Assyrie et de la Chaldée. On a recueilli à Khorsabad des poutres de cèdre enveloppées de feuilles de bronze superposées en imbrication les unes sur les autres, de façon à simuler le tronc d'un palmier; des fragments de bronze doré et ciselé, des lames d'or et d'argent qui servaient de revêtements et qu'on a recueillis dans les ruines, attestent qu'aucun des secrets de la métallurgie n'était ignoré des Assyro-Chaldéens. On connaissait l'art de la damasquinerie qui rendit si célèbres au moyen âge les ateliers de Damas et de Bagdad; on savait repousser, incruster, émailler; la verrerie et la glyptique comptaient parmi les principales industries de la Chaldée. Manipulant avec une dextérité admirable les matières les plus dures comme les plus malléables, les ouvriers d'Assurbanipal et de Nabuchodonosor fouillaient avec leur ciseau tout aussi bien le jaspe et le cristal que le gypse, le grès ou le basalte; ils pétrissaient et cuisaient l'argile pour en fabriquer des briques ou des vases dont la pâte était plus ou moins fine suivant l'usage auquel ils étaient destinés. C'est ainsi que les grandes urnes funéraires étaient faites d'une pâte grossière, tandis que les cylindres à inscriptions sont d'un grain très fin qui leur donne la consistance de la pierre; de même les briques destinées au pavement ou à certains revêtements spéciaux sont d'une solidité à toute épreuve, tandis que celles des terre-pleins des édifices sont simplement cuites au soleil.


Joug de char.

Les bas-reliefs nous montrent la grande place que tenaient les meubles incrustés ou revêtus de métal dans le mobilier des palais. Le Musée Britannique possède un très beau trône de bronze, trouvé au palais de Kalah, dans une salle dont les bas-reliefs représentaient le roi

Assurnazirpal assis sur un siège semblable. On employait, dans la décoration des salles, de longues frises composées de feuilles de bronze travaillées au repoussé et représentant des figures d'animaux ou de monstres fantastiques; les poutres saillantes des plafonds étaient aussi souvent revêtues de feuilles de bronze du même genre. On exécutait en grand nombre des vases de bronze, d'argent ou d'or soigneusement ciselés et couverts de sujets; ces pièces d'orfèvrerie assyrienne étaient portées très loin par le commerce. On voit par un passage des lettres de Thémistocle qu'elles étaient fort recherchées à Athènes au temps des guerres médiques, et l'on en a trouvé jusque dans les tombeaux de l'Étrurie.


Timon de char.

Les Assyriens employaient les outils de fer et d'acier, mais ils ne paraissent pas les avoir fabriqués eux-mêmes. Sans doute ils les tiraient des provinces voisines du Caucase, où la métallurgie de l'acier par les Chalybes remontait aux âges les plus primitifs de l'humanité. Ce n'étaient pas, du reste, les seuls produits manufacturés d'un usage habituel chez eux qu'ils dussent au commerce étranger. Les étoffes teintes en pourpre ou en azur leur venaient de la Phénicie, ainsi qu'une partie des verreries; les mousselines diaphanes, de l'Égypte. Tous les ivoires sculptés que l'on a jusqu'à présent exhumés des ruines des palais assyriens, où on les employait en grand nombre à l'ornementation des meubles, paraissent de travail phénicien. L'Assyrie, du reste, exportait dans les pays avec lesquels elle était en relations de commerce, autant de produits manufacturés qu'elle en importait. Si l'on a trouvé à Ninive un certain nombre d'objets évidemment fabriqués en Égypte, les sépultures des bords du Nil ont également fourni à leurs explorateurs des œuvres de l'industrie assyrienne, surtout de petits meubles en bois précieux et des objets en terre émaillée.

La céramique émaillée, produite par un tout autre procédé que celle de l'Égypte, au moyen d'une glaçure silico-alcaline appliquée sur l'argile ordinaire au lieu de l'être sur une fritte sableuse, et susceptible de beaucoup plus d'applications variées, étaient en effet une des industries les plus florissantes et les plus développées dans la Mésopotamie, qui dès le temps de la XVIII[e] dynastie égytienne, acquittait une partie de

son tribut au Pharaon en produits de ce genre. Elle avait été créée par les Babyloniens, mais elle avait fini par n'être pas moins développée en Assyrie qu'en Chaldée. Les revêtements de murailles en briques émaillées composant par leur réunion de véritables tableaux, scènes de guerre ou de chasse, images de divinités, processions d'animaux, étaient un des grands éléments de décoration dans l'architecture chaldéo-assyrienne; Ctésias les décrit dans les palais de Babylone, le prophète Nahum dans ceux de Ninive, et on en a retrouvé des débris dans les édifices que l'on a fouillés, particulièrement à Khorsabad. L'usage s'en est conservé traditionnellement depuis l'antiquité dans cette partie de l'Asie, car les carreaux émaillés sont encore aujourd'hui le principal ornement des palais et des mosquées de la Perse, et le moyen âge a produit en ce genre, à Ispahan, de véritables merveilles. N'est-il pas étonnant de constater qu'un grand nombre des industries variées des Chaldéens se soient conservées jusqu'à nos jours dans ce pays, sans doute en se dégradant de plus en plus et en laissant échapper lentement et un à un tous les secrets du grand art de l'époque de Nabuchodonosor? Un peu en amont de Bagdad, il existe un bourg appelé Imam Moussa, qui paraît formé des débris de vieilles corporations d'ouvriers chaldéens « Les habitants, raconte M. Oppert, sont très industrieux s'occupant de broderie, d'orfèvrerie et surtout de gravure en pierre dure. Plusieurs artistes ont acquis une merveilleuse habileté; aussi l'emploient-ils à la fabrication d'antiquités babyloniennes qu'ils vendent aux étrangers. J'ai vu quelques cylindres d'hématite qui n'étaient pas mal imités[1].



Timon de char.

Des industries aussi développées, une navigation aussi étendue que celle que nous avons plus haut constatée, supposent une activité commerciale aussi grande que celle des villes actuelles de l'Europe les plus peuplées. L'industrie est la sœur du commerce : ce n'est que par le commerce que peuvent vivre des capitales aussi énormes que l'étaient Ninive et Babylone. Mais une question se dresse immédiatement devant

[1] Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 130.

nous, et notre curiosité éveillée se demande quelle était la base de ce commerce, par quels procédés se faisaient les échanges ; comment l'acquéreur s'acquittait-il de sa dette envers le vendeur ? Était-ce en nature comme dans les civilisations les plus rudimentaires, ou en lingots de métal qu'on évaluait au moyen de la balance, ou bien encore en espèces monnayées comme chez les peuples de l'antiquité classique et chez les modernes ?

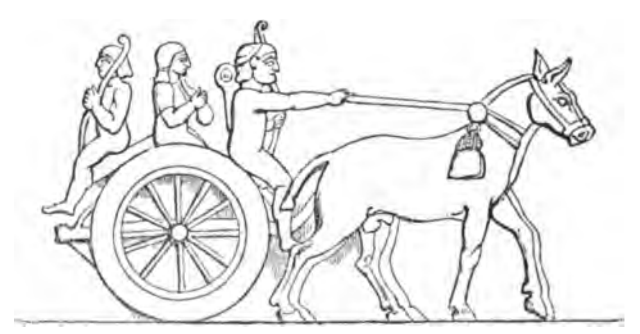
De même qu'en Égypte et dans l'Asie antérieure, l'or, l'argent et le cuivre étaient, chez les Assyriens, l'étalon commun de la valeur des choses. Mais ni les Chaldéens, ni les Assyriens, pas plus que les autres civilisations orientales antérieures à la civilisation grecque, n'ont connu la monnaie. Les trois métaux qui seront chez les Lydiens et chez les commerçants de l'île d'Égine, les métaux monétaires dès le VIIe siècle avant notre ère, circulaient en lingots non monnayés, donnés et acceptés au poids, avec vérification à la balance, comme toute autre marchandise. Un court texte bilingue constate cet usage par ces mots : « On pèse l'argent et on mesure le grain[1]. » Cette manière de procéder marqua même son empreinte dans le langage : le même verbe, *sagal*, signifie à la fois « peser » et « payer », et un texte grammatical renferme cette phrase : « Pour un paiement en argent, on emploie le verbe *madad*, qui signifie mesurer ». Le métal le plus fréquemment employé dans les transactions commerciales, était l'argent : c'est lui qui était le véritable régulateur de la valeur des matières du négoce.

Chasse-mouche.

Le système pondéral chaldéo-assyrien avait pour unité inférieure un sicle de 8 gr. 415, dont 60 faisaient une mine, 60 mines formant à leur tour un talent. C'est d'après ce système qu'invariablement on mesurait l'or, et d'après l'étalon du sicle de 8 gr. 415, de ses multiples ou de ses divisions, que l'on taillait les lingots de ce métal destinés à servir aux échanges. On mesurait fréquemment l'argent au même poids que l'or, surtout quand il s'agissait de grandes quantités, comptées par mines ou par talents. Mais plus souvent, pour les petites sommes, on mesurait

[1] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 5.

l'argent sur un poids différent de celui de l'or, avec un sicle particulier, de 11 gr. 22, de manière à avoir entre le sicle d'or et le sicle d'argent un rapport exprimable en nombres entiers, facilitant ainsi les calculs, tandis que le rapport de valeur, à poids égal, entre l'or et l'argent, était :: 1 : 13 1/3. Ce sicle de 11 gr. était du reste 1/45 par rapport à la mine pondérale ordinaire, appliquée dans beaucoup de cas, ainsi que nous venons de le dire, à la mesure de l'argent aussi bien qu'à celle de l'or; tandis que le sicle pondéral du commerce, identique au sicle de l'or, en était 1/60. En outre, une part des lingots d'argent existant dans la circulation de l'Assyrie et de Babylone, ceux qui venaient des con-



Attelage de mulets[1].

trées de l'ouest, étaient taillés sur le pied du sicle d'argent syrien de 14 gr. 53, dont 15 équivalaient à 2 sicles d'or chaldéo-babyloniens; 50 de ces sicles formaient la mine syrienne que les documents assyriens appellent « mine de Karkémis. »

Il ne semble pas que les petits lingots d'or et d'argent, fabriqués pour les échanges en Assyrie et en Babylonie, eussent la forme d'anneaux, adoptée dans les pays de Syrie aux temps de la prépondérance militaire égyptienne. En effet, nous ne voyons jamais employer pour les désigner une expression qui éveille les notions de cercle ou d'anneau. Le signe idéographique qui désigne le sicle dans l'écriture cunéiforme, a comme sens originaire celui de « masse, globe »; ceci donne l'idée de quelque chose d'analogue aux lingots de forme ovoïde légèrement aplatie que nous rencontrons à l'origine du monnayage de la Lydie.

Il faut pourtant constater, au point de vue du mécanisme des échanges et de la circulation commerciale, dans la civilisation que nous révèlent

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

les documents assyriens du IXe au VIIe siècle, un progrès considérable sur l'état de choses antérieur. Mais il ne consiste pas dans l'emploi d'une véritable monnaie ; il repose dans le développement des moyens de représentation fiduciaire de valeurs métalliques, fondée sur le crédit des négociants, dans un emploi des ressources que fournissent à cet égard les contrats de prêt et de change, en un mot dans un système déjà fort avancé de papier de commerce, s'il est permis de se servir ici de cette expression. C'est la seule que fournisse notre langue et l'analogie des usages modernes ; mais en même temps elle est tout à fait impropre quand il s'agit des obligations ou des chèques du commerce assyrien, dont un bon nombre ont traversé les siècles pour parvenir jusqu'à nous. En effet, ce n'est pas sur une espèce de papier quelconque que sont tracés ces documents. Conformément aux habitudes particulières de la civilisation euphratique en ce qui concernait l'écriture et son excipient, ils ont été écrits sur de petites galettes quadrilatères d'argile, dont la forme et les dimensions rappellent assez nos pains de savons de toilette. Le texte y a été inscrit sur la terre molle, puis le gâteau d'argile a été mis au four de manière à devenir inaltérable et indestructible.

Les documents auxquels nous faisons allusion se ramènent à cinq types principaux pour chacun desquels nous produirons un exemple.

1. — Obligation simple.

Quatre mines d'argent au poids de Karkémis
(créance) de Nergal-sar-ussur
sur Nabu-zikir-iddin, fils de Nabu-ram-napisti,
de Dur-Sarkin,
à 5 sicles d'argent d'intérêt mensuel.
Le 26 aïru, éponymie de Gabbar (667 avant J.-C.)

Suivent les noms des témoins.

Telle est la forme que l'on donnait en Assyrie au chirographe, rédigé par devant témoins, qui constituait le titre du créancier sur le débiteur et dont la remise à ce dernier constatait sa libération. Comme dans tous les contrats chaldéo-assyriens, le *dominus negotii*, qui est ici le prêteur, le vendeur dans les actes de vente, le propriétaire dans les contrats de louage, est nommé le premier. C'est une obligation de ce genre que Tobie envoie son fils toucher chez Gabel.

2. — Obligation ou mandat du créancier sur le débiteur à courte échéance, avec clause pénale en cas de non-payement :

Deux talents de cuivre, pesés avec des poids qui ont la forme de têtes d'Istar.
(créance) de Mannu-ki-Arbaïl
sur Samas-ahi-erib
Celui-ci payera au mois d'abu.
En cas de non-payement,
du tiers
(la dette) s'accroîtra.
Le 11 sivan, éponymie de Banbâ (676 avant J.-C.)

Suivent les noms des témoins. L'échéance ici est à 79 jours.

3. — Obligation garantie par une créance sur un tiers, sur qui l'on aura recours en cas de non-payement :

Sept sicles d'argent
(créance) de Marduk-pal-ussur, fils de Mitia,
sur Marduk-pal-ussur, fils de Segua,
qui (a créance) sur Rimut-Nabu, fils de Mitia,
fils d'Ilanitabni.
Marduk-pal-ussur payera au mois de douz
sept sicles d'argent,
plus trois journées de travail pour les intérêts,
En cas de non-payement par lui,
la créance sera à faire valoir
sur Nabu-ah-idin et Rimut-Nabu,
qui devront acquitter solidairement.
Uruk, le 22 adar,
l'an II de Cyrus, roi de Babylone.

Suivent les noms des témoins.
Le prêt est fait, dans cet exemple, pour 128 jours.

4. — Obligation portant délégation à un tiers du droit de toucher la créance :

Trois mines d'argent
(créance) de Ibbanabal, fils de Pallai, fils de Zupe-Bel,
sur Samas-ah-iddin, fils de Mitia.
Il payera les intérêts, montant à 40 sicles d'argent;
au mois de sivan.
Mitiga, fils de Beltabnirar, touchera
les trois mines.
Uruk, le 22 adar,
de l'année de l'avènement de Nabonid,
roi de Babylone.

Suivent les noms des témoins. Le payement des intérêts doit avoir lieu, par avance, soixante-huit jours après la date de l'obligation : le premier remboursement d'une mine, au bout de deux cent dix jours, et le second, de deux mines, au bout de trois cent huit.

Jusqu'ici, rien qui sorte des variétés naturelles de la simple obligation, de celles qui ont été admises chez tous les peuples ; rien qui suffise à justifier ce que nous avons dit plus haut des progrès consommés par les Assyriens et les Babyloniens en matière de crédit et de change. Il n'en sera plus de même avec le cinquième type :

5. — Mandat de payement tiré d'un lieu sur un autre :

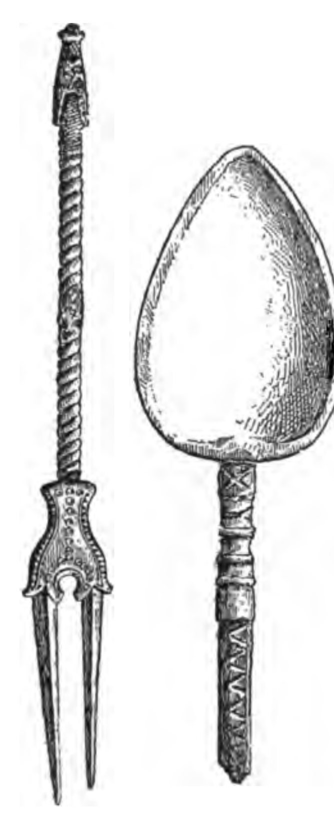
> Quatre mines quinze sicles d'argent
> (créance de) Ardu-Nana, fils de Yakin,
> sur Marduk-pal-ussur, fils de Marduk-balat-irib.
> dans la ville d'Uruk.
> Marduk-balat-irib payera
> au mois de tebet
> quatre mines quinze sicles d'argent
> à Bel-pal-iddin, fils de Sinnaïd.
> Ur, le 14 arah-samma,
> l'an II de Nabonid,
> roi de Babylone.

Suivent les noms des témoins.

Le mandat est à soixante-seize jours de date. Il constitue incontestablement une lettre de change encore imparfaite dans sa forme, mais en remplissant toutes les conditions essentielles. On a établi, d'après un plaidoyer d'Isocrate, que le commerce attique avait connu et mis en pratique une sorte de lettre de change ou de chèque : elle devait être fort analogue à celle dont nous constatons l'existence dans la civilisation chaldéo-assyrienne. Pourtant ce que dit Isocrate ne laisse entrevoir dans le contrat de change athénien aucune trace de l'intervention des témoins, qui interviennent ici à la création de l'acte, sans doute pour attester l'identité du tireur. Cette précaution particulière était nécessaire en Assyrie et à Babylone, avec un mode d'écriture qui ne permettait pas l'existence d'autographes d'un caractère individuel et raisonnable ; peu de gens, d'ailleurs, savaient écrire, et la plupart du temps le tireur devait avoir besoin de recourir à un scribe pour faire libeller son mandat.

Le genre d'acte dont nous venons de citer un exemple portait, dans

la langue juridique assyrienne, le nom de *sipartu*, proprement « missive », de la racine *sapar*, « envoyer », qui indique essentiellement la notion de remise d'un lieu sur un autre. Dans un recueil de très antiques formules juridiques dans les deux langues suméro-accadienne et assyrienne, nous lisons : « *la sipartu* — non payée — qui reste à envoyer — contre argent il l'a échangée. » Nous apprenons ainsi que ces mandats d'un lieu sur un autre étaient négociables, par la formule même consacrée pour l'acte qui constatait cette négociation ; elle devait, en effet, nécessairement s'opérer par un instrument spécial, puisqu'une impossibilité matérielle empêchait qu'on eût l'idée de la faire par un endossement, rien ne pouvant plus s'ajouter au mandat sur argile après la cuisson de la terre.


Cuillère et fourchette trouvées à Khorsabad [1].

C'est sans doute pour faciliter la négociation de l'effet à un tiers, que, dans quelques-uns de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, on ne nomme pas de personne chargée de toucher dans la ville habitée par le débiteur. En ce cas, bien évidemment, tout porteur avait le droit de réclamer le payement contre remise du mandat. En voici un exemple.

Vingt-cinq sicles d'argent,
(créance) de Bel-ah-erib, fils de Nabu-nasir,
sur Mukinga, fils de Nabu-ah-iddin,
dans la ville de Borsippa.
Celui-ci payera au mois de tasrit.
Cutha, le 11 abu,
l'an X de Nabuchodonosor,
roi de Babylone.

Suivent les noms des témoins.

Il est facile de juger, d'après ces exemples, ce qu'avait encore d'imparfait la forme de lettre de change usitée chez les Assyriens et les

[1] D'après les originaux, au Musée du Louvre.

Babyloniens. Ainsi, nous n'entrevoyons aucune garantie contre la présentation indue d'un effet de ce genre, perdu ou volé, par quelqu'un qui n'aurait pas eu réellement droit de le toucher. L'absence d'acceptation et d'endossement était également un grave inconvénient; mais nous avons vu qu'on y remédiait en partie par le moyen d'un acte spécial constatant la négociation de l'effet et donnant, par suite, au preneur de la lettre de change, un moyen de recours contre le tireur, en cas de non-payement.

A côté de tous ces contrats entre particuliers qui nous font connaître un si curieux côté des mœurs commerciales des Assyro-Chaldéens, nous avons encore quelques fragments des lois qui fixaient l'intérêt de l'argent :

L'intérêt peut être calculé à l'année,
l'intérêt peut être calculé au mois.

La redevance de la ville est d'un *artaba* de grain;
la redevance de la ville est d'un *as* de grain.

L'intérêt de l'argent est ainsi fixé :
L'intérêt d'une drachme est un sextuple.
L'intérêt de dix drachmes est de deux drachmes:
L'intérêt d'une mine est douze drachmes.

Pour l'intérêt de son argent, il lui a donné en gage
Une maison, un champ, un verger, une esclave femelle, un esclave mâle.

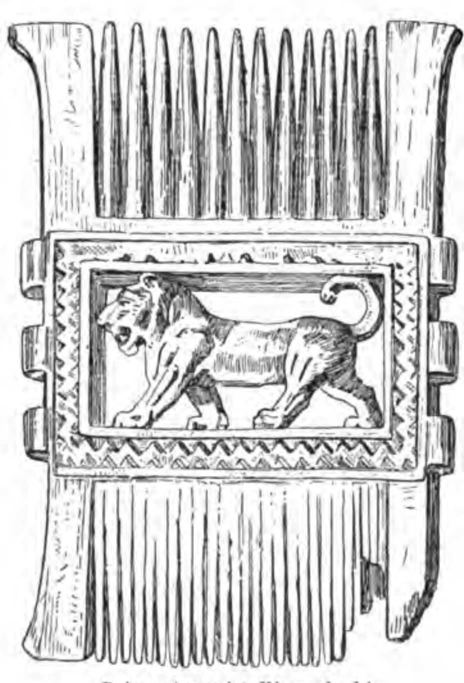
Ils ont échangé une maison contre de l'argent;
Ils ont échangé un champ contre de l'argent;
Ils ont échangé un verger contre de l'argent;
Ils ont échangé une esclave femelle contre de l'argent;
Ils ont échangé un esclave mâle contre de l'argent [1].

N'y a-t-il pas quelque chose de singulier, au premier abord, et de tout à fait inattendu dans cette constatation de l'existence de pareilles mœurs commerciales avant l'invention de la monnaie, quand les métaux servant d'instrument aux échanges et de commune mesure de la valeur des choses circulaient encore à l'état de simple marchandise? Pourtant, si l'on réfléchit aux conditions particulières dans lesquelles s'opérait le commerce des Assyriens et des Babyloniens, on se rend compte de ce phénomène d'abord étrange, et l'on comprend les causes

[1] J. Menant, *La Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 68 et suiv.; Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 6.



qui ont dû conduire ces peuples, de meilleure heure que les autres, à inventer le contrat de change. Le commerce de l'Assyrie et de Babylone était forcément, par suite de la situation géographique de ces contrées, un commerce de terre, qui se faisait par voie de caravanes et, dans presque toutes les directions, avait à traverser des déserts infestés de nomades pillards. Dans ces conditions, une des premières préoccupations des négociants a dû être la recherche des moyens d'éviter les transports lointains d'argent. Tout en faisait une loi : le caractère encombrant du numéraire métallique, le nombre des bêtes de somme qui devenaient nécessaires pour en porter de grandes quantités, aussi bien que l'insécurité des routes. Aussi, dès qu'il y a eu un créancier et un débiteur aux deux extrémités d'une ligne de caravanes, l'idée première du contrat de change a dû germer dans l'esprit du créancier. Ceci est tellement vrai, que c'est le renouvellement des mêmes conditions qui l'a fait reparaître après un long oubli, aux débuts du moyen âge, alors que les juifs et les négociants italiens, en présence des difficultés du transport du numéraire et des risques sans nombre auxquels il était exposé, ont réinventé la lettre de change, mais sous une forme plus parfaite, celle qui s'est transmise jusqu'à nous[2].



Peigne trouvé à Khorsabad[1].

§ 8. — MŒURS ET COUTUMES

Il ne manque pas de textes originaux ni de passages des historiens grecs, où l'on puisse recueillir des renseignements curieux sur les mœurs, les coutumes, le genre de vie du peuple chaldéo-assyrien. En

[1] Au Musée du Louvre.
[2] Voir Fr. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 110 et suiv.

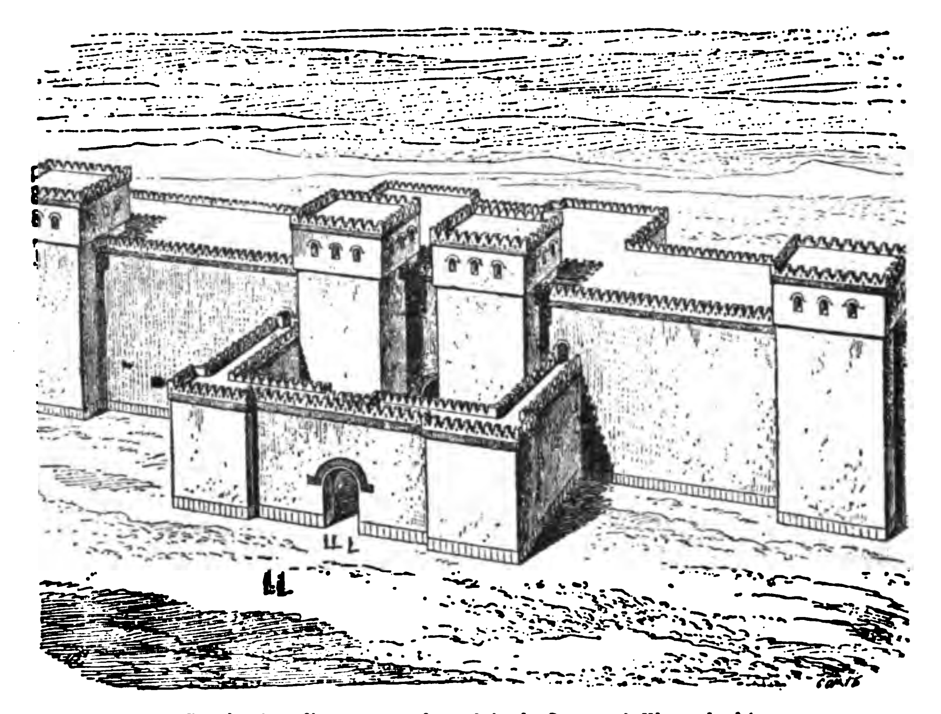
les rapprochant et en les groupant, on est tout étonné de constater qu'il existe encore aujourd'hui, en Orient, une foule d'usages analogues à ceux qui étaient en vigueur au temps d'un Assurbanipal ou d'un Nabuchodonosor : les noms et les gouvernements ont changé, mais les institutions sont restées les mêmes : la cour des puissants khalifes de Bagdad et de Damas, comme celle des sultans de Constantinople au temps de sa splendeur, devait ressembler à celle de Nabuchodonosor; les bazars des villes de l'Orient perpétuent les traditions que leur ont léguées les bazars de Babylone, et il ne faudrait pas remonter bien haut dans l'histoire moderne pour rencontrer la hideuse plaie de l'esclavage telle qu'elle était dix siècles avant notre ère.

Quiconque a voyagé en Orient a remarqué, à l'entrée des principales villes, ces portes monumentales, richement décorées, et le long desquelles on a ménagé des renfoncements dans la muraille, voire même de véritables chambres, si bien que les portes de la ville ressemblent parfois à un grand bâtiment : c'est là, sous ces voûtes, à l'abri des feux ardents du soleil, que se réunissent non seulement les gardes et les soldats, mais des groupes nombreux d'habitants qui viennent s'entretenir des nouvelles du jour, discuter leurs affaires ou même simplement s'endormir dans cette douce oisiveté si chère à l'Oriental. C'est là aussi que dans les villes les moins accessibles à l'influence européenne, comme à Mossoul, le gouverneur de la ville se rend avec ses officiers pour rendre la justice. Victor Place raconte qu'il a vu souvent à Mossoul, sous la porte qui s'ouvre sur le Tigre, le gouverneur assis entouré de ses gens et rendant la justice. M. Layard raconte de même qu'à Semil, au nord de Mossoul, le chef des Yézidis rend la justice et règle les affaires de la tribu sous la grande porte voûtée de la ville. Est-il besoin de rappeler que c'est à cause d'un usage analogue qui existait anciennement à Constantinople au Vieux-Sérail, qu'on dit encore aujourd'hui *la Porte ottomane, la sublime Porte*, en parlant du gouvernement turc? Qui pourrait dire si, comme l'a conjecturé M. G. Perrot[1], ce n'est pas en vertu d'une semblable coutume que Babylone avait reçu son nom de *Bab-ilu*, « la porte du dieu? »

Toujours est-il que l'usage de se réunir à la porte des villes remonte au peuple assyrien. On gardait ainsi l'entrée de la citadelle ou du château royal pour prévenir toute surprise; en même temps

[1] *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 487-488.

les solliciteurs, les mendiants attendaient le passage du prince ou de quelque personnage important; les désœuvrés, et ils n'étaient pas rares, apprenaient les nouvelles ou se reposaient à l'ombre; ceux que divisait la chicane ou qu'une injustice avait atteints dans leurs droits, soumettaient leur requête et s'inclinaient devant l'arrêt du monarque ou de l'un de ses ministres. Voilà pourquoi les portes extérieures des villes

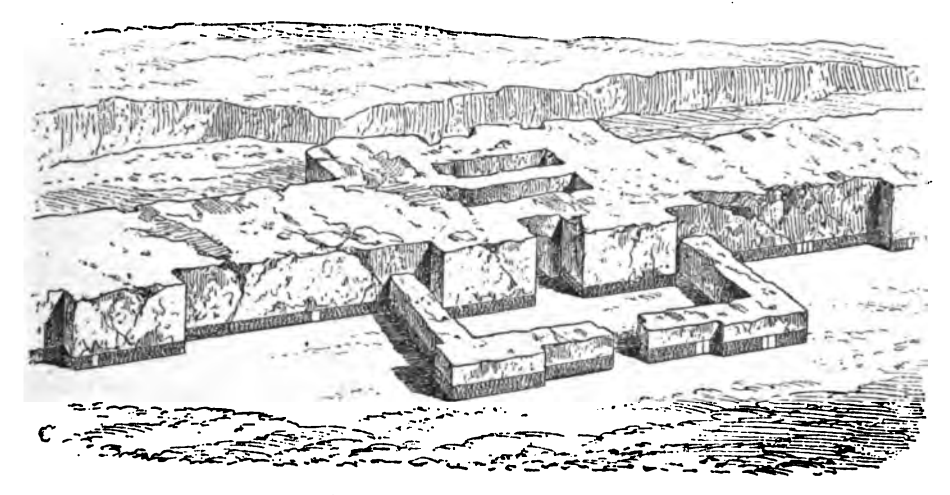


Restitution d'une porte du palais de Sargon à Khorsabad [1].

et des palais royaux sont ornées avec un luxe tout spécial, et pourquoi elles constituaient un véritable édifice dont la masse imposante ne doit plus nous étonner. A Khorsabad [2], outre un avant-corps qui formait une saillie de vingt-cinq mètres sur le mur d'enceinte, il y avait plusieurs cours qui communiquaient entre elles par des galeries voûtées; l'une de ces galeries a 85 mètres de longueur, et l'ensemble de la porte occupe une superficie de 7,000 mètres carrés. Si nous ne pouvons citer encore de texte cunéiforme se rapportant au rôle des grandes portes des villes et des palais comme lieu de réunion publique, remplaçant

[1] Daprès Place, *Ninive*, t. III, pl. 8.
[2] Cf. Perrot, *op. cit.*, p. 480 et suiv.

l'*agora* et le *forum* des Grecs et des Romains, du moins est-il facile d'invoquer le texte biblique qui relate des usages analogues dans certaines villes, dès la plus haute antiquité. Loth, le frère d'Abraham, était assis à l'une des portes de la ville de Sodome quand il reçut les deux anges de Jéhovah[1]. Héphron conclut un marché avec Abraham, à la porte de la ville d'Hébron[2]. Booz, dans l'histoire de Ruth, va s'asseoir à la porte de la ville avec dix vénérables vieillards[3]. Enfin, plusieurs scènes du drame sanglant qui se déroule dans le livre d'Esther entre le juif Mardochée et Aman, se passent sous la porte du palais d'Assuérus.



État actuel de la même porte[4].

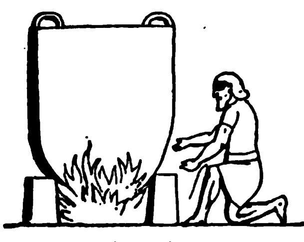
A l'entrée de ces grandes et belles portes de ville, on plaçait des monstres ailés qui étaient à la fois les génies tutélaires de la cité et les protecteurs des populations qui venaient s'accroupir à leurs pieds : c'étaient comme les statues des dieux sur le forum. D'ailleurs, quand il construisait sa maison, le Chaldéen avait bien soin aussi d'invoquer les dieux, de chasser les mauvais esprits par toutes sortes de purifications, et d'invoquer les bons en leur consacrant la pierre angulaire de l'édifice, en jetant dans les fondations des amulettes, des images saintes, des inscriptions votives. Un texte s'exprime comme il suit :

« Il a fait parler l'oracle, et alors il a fabriqué la charpente et cons-

[1] Genèse, XIX, 1.
[2] Genèse, XXIII, 10.
[3] Ruth, IV, 1 et 2.
[4] D'après Place, *Ninive*, t. III, pl. 8.

truit le mur; il a étendu horizontalement une poutre énorme... Il examine soigneusement la voûte, sur l'extrados... Il ne ménage point de porte dans la maçonnerie et ne met point de charpente par-dessus [1]. »

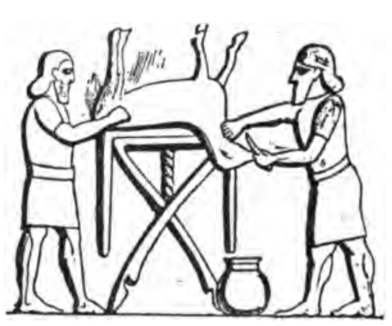
En pénétrant dans l'intérieur d'une maison assyrienne, nous y trouverons à la fois des usages identiques à ceux des Orientaux de nos jours, et d'autres usages qui s'en éloignent absolument et sont, au contraire, conformes aux habitudes de notre monde occidental. Ainsi, si nous constatons, par les bas-reliefs, que parfois les Assyriens s'étendaient sur leurs divans pour prendre leurs repas, il est aussi incontestable qu'ils s'asseyaient comme nous sur des fauteuils ou sur des tabourets et qu'ils mangeaient sur des tables. Ces tables et ces chaises sont décorées avec autant de goût que de richesse; elles sont sculptées et présentent, comme motifs d'ornementation, des fleurs et des feuilles, des pattes et des gueules de lions et de divers animaux réels ou fantastiques. Un bas-relief de Nimroud représente quatre scènes de la vie domestique dans les quatre compartiments d'une forteresse [2]. Deux ennuques sont occupés à dépecer un animal égorgé et placé sur une table; plus loin, un homme barbu, légèrement incliné devant une sorte de fourneau, tient une barre à la main et paraît faire cuire des aliments; un troisième alimente le feu sous des vases ronds placés sur des trépieds; enfin, dans le dernier compartiment, il semble que deux eunuques, dont l'un est assis et l'autre debout devant une table, fassent les derniers préparatifs d'un festin. Sur d'autres sculptures, on voit des guerriers assyriens qui dépècent un taureau [3], ou bien même une scène d'écurie : un palefrenier panse un cheval, tandis qu'un peu plus loin trois autres chevaux mangent l'orge qu'on leur a versée dans une auge [4].


Cuisinier.


Cuisinier.

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 19.
[2] H. Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 30.
[3] Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 76.
[4] Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 30

Les femmes, si l'on en juge par quelques sculptures, étaient vêtues d'une robe talaire, à manches courtes; sur la tête, elles portaient souvent une sorte de voile qui, laissant le visage entièrement à découvert, retombait par derrière, sur le dos. On en voit qui allaitent leurs enfants, en se tenant à genoux, d'autres, qui les portent à califourchon sur leurs épaules[1]. Les nombreuses figurines de terre cuite qu'on a recueillies en Babylonie sont particulièrement intéressantes à cause des renseignements qu'elles fournissent tant sur l'art chaldéen populaire que sur le costume aux temps les plus reculés de la civilisation babylonienne. Ce sont des hommes et des femmes debout, les hommes en robe longue, les femmes avec un long voile et une tunique serrée, souvent ornée de franges et de passementeries plus ou moins riches ou vulgaires; elles ont les mains enlacées sur le devant du corps, dans l'attitude orientale du recueillement. L'une de ces statuettes de femme, type primordial de la déesse mère, est accroupie et porte sur son bras un enfant qu'elle allaite. D'autres fois, c'est une femme qui tient devant elle, à la fois par le goulot et par le fond, un vase à long col. M. Heuzey[2] a particulièrement signalé une figurine de jeune femme allaitant son enfant : « La chevelure finement striée, dit ce savant, encadre le front d'une ligne d'ondulations presque imperceptibles, et tombe derrière les oreilles en deux masses de petites boucles... Il faut tourner la figure pour apercevoir la courbe du nez, légèrement arqué,... la découpure des lèvres retroussées et la vive saillie du menton sur les lignes plus molles qui arrondissent le galbe du visage. »


Esclaves dépeçant un mouton.

Le costume du peuple ne différait guère de celui des esclaves. A Koyoundjik, on a trouvé des sculptures qui représentent des serviteurs assyriens portant des fruits, des vases et des ustensiles de toute nature. Ils ont tous la barbe tressée et frisée, les cheveux longs formant des touffes épaisses sur la nuque. Leur tunique sans manches et sans ornements est assujettie à la taille par une large ceinture; ils ont les bras,

[1] Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 58, 66, 71.
[2] *Catalogue des terres cuites du musée du Louvre*, cf. *Revue archéologique*, 1880, t. XXXIX, p. 1 et suiv.



les jambes et les pieds entièrement nus. Les uns portent sur l'épaule une outre de laquelle émergent des fleurs, d'autres supportent deux à deux, sur leurs épaules, une sorte de long plateau en bois sur lequel sont disposés des pains, des fruits et des comestibles variés, des oignons, des raisins, des pommes empilées dans des corbeilles. Ailleurs, ils tiennent des glanes d'oignons liés par la tige, des sauterelles alignées par rangées le long d'une baguette; en voici un qui saisit par les ailes deux perdrix qui se débattent sous son étreinte; celui qui le précède tient deux lièvres par les pattes de derrière. On en voit enfin qui élèvent des branches au-dessus de leur tête et portent en même temps des oignons dans une corbeille [1]. Toute cette procession de serviteurs va sans doute placer sur l'autel d'un dieu favori, les offrandes du prince : une inscription de Nabuchodonosor énumère des sacrifices de cette nature. Les aliments qu'on déposait sur la table des dieux servaient de nourriture aux prêtres.



Costume d'apparat [2].

Nous ne sommes que fort imparfaitement instruits sur la nourriture et les repas des Assyro-Chaldéens. Il est de toute évidence qu'ils se nourrissaient des produits du sol, du lait de leurs troupeaux, de la viande des animaux. Des bas-reliefs représentent des personnages mangeant des poissons; Hérodote fournit à ce sujet un fort curieux renseignement: « Il existe parmi les Babyloniens, dit-il, trois tribus qui ne se nourrissent de rien autre chose que de poisson. Elles le pêchent, le font sécher au soleil, le jettent dans un mortier, le broient

[1] Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 8 et 9.
[2] D'après un bas-relief de Khorsabad, au Musée du Louvre.

Esclaves portant des oignons, des sauterelles, des perdrix, des lièvres et des fruits[1].

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.





au pilon et le passent à l'étamine. Alors, celui qui en veut manger le pétrit comme de la pâte et le fait cuire de la même manière que le pain. » Nous savons déjà que les Chaldéens fabriquent une espèce de pain, du vin, du vinaigre, du miel et des gâteaux avec les fruits du palmier. Ézéchiel donne d'autres détails sur l'art de la panification à Babylone : « Prends du froment et de l'orge, dit-il, des fèves et des lentilles, et du millet, et de l'épeautre, et mets-les ensemble dans un vase et fais-en ton pain. »

Comme tous les Orientaux, les Assyro-Babyloniens prenaient un soin extrême de leur barbe et de leurs cheveux qu'ils laissaient croître et tressaient d'une manière si singulière qu'on serait tenté d'en regarder la représentation comme conventionnelle. Des restes de peintures sur les bas-reliefs autorisent à penser que, selon l'usage universel des Orientaux, ils se teignaient les paupières en noir avec le *khol* ; ils portaient des colliers, des pendants d'oreilles et des bracelets généralement fort élégants et d'un goût exquis. Leur coiffure variait beaucoup. Tantôt ils ont simplement un large bandeau qui retient leurs longs cheveux ; tantôt, c'est une sorte de bonnet phrygien, formé par les enroulements étagés d'un turban en étoffe de laine. La tiare était réservée pour le roi, le grand vizir et les prêtres.

Le vêtement des Babyloniens, d'après le témoignage d'Hérodote et les représentations des cylindres, consistait en une chemise de lin qui descendait jusqu'aux pieds ; sur cette chemise, ils mettaient une tunique de laine assez longue, et par-dessus un manteau blanc.

Chaque Babylonien avait, pour établir son individualité, un bâton sur lequel devait être sculpté un emblème qu'il prenait comme symbole personnel, on pourrait dire comme armoirie. Chacun d'eux avait, en outre, un cachet ordinairement en forme de cylindre. Un très grand nombre de ces cylindres se sont conservés jusqu'à nous ; ils portent, avec des représentations mythologiques, le nom du possesseur, celui de son père et celui de la divinité sous la protection de laquelle il se mettait spécialement. On trouvait chez les marchands des cylindres tout faits, sur lesquels on n'avait plus qu'à inscrire les noms, et il en est où la place réservée à ces noms est restée blanche. Ces cylindres-cachets en pierre dure qui se portaient généralement suspendus au cou, servaient en même temps de talismans pour détourner le mauvais œil et chasser les démons.

La richesse du costume variait naturellement suivant la fortune des

individus, et quelquefois suivant leur métier ou leur profession; mais le vêtement essentiel de tous, riches ou pauvres, fonctionnaires de la cour, soldats ou artisans, était la tunique sans manche, serrée à la taille; par-dessus, les classes élevées passaient une seconde tunique qui descendait jusqu'aux pieds, enfin ils s'enveloppaient encore d'un grand manteau de laine blanche qui faisait l'office du *burnous* des Arabes de nos jours.

La musique était un des arts favoris des Babyloniens ; les bas-reliefs nous montrent souvent des groupes de musiciens étrangers qui exécutent un concert en présence du roi : ils sont généralement costumés de la tunique longue descendant jusqu'aux pieds ; leurs cheveux, ramenés en arrière, sont liés par un bandeau et coupés horizontalement sur la nuque. Ils ont plusieurs espèces de harpes; l'instrument à cordes, assez compliqué, qu'on appelle le nable ou asor, et dont jouent encore aujourd'hui les tziganes ; la tambourah, sorte de guitare à cordes pincées; la flûte et la double flûte; le tambourin; les cymbales; ils avaient des chœurs d'enfants qui paraissent s'accompagner du cliquetis des mains[2]. Les représentations de musiciens sur les monuments de Ninive et de Babylone sont moins fréquentes qu'en Égypte et les instruments paraissent moins variés; il semble aussi que la musique fût un art dévolu aux étrangers et aux esclaves : les riches Babyloniens entretenaient des esclaves musiciens, mais ils dédaignaient d'exécuter eux-mêmes.


Joueur de cymbales[1].

Hérodote rapporte relativement aux Babyloniens, un certain nombre de coutumes singulières auxquelles on aurait de la peine à ajouter foi si elles n'émanaient d'une source aussi sérieuse et aussi grave. Voici, par exemple ce qu'il raconte au sujet des mariages :

« Une fois par an, dans chaque village, toutes les vierges nubiles se rassemblaient, de sorte qu'on les vît ensemble; alentour se tenait la foule des hommes. Un héraut appelait tour à tour les jeunes filles et les mettait en vente: d'abord la plus belle, ensuite, quand celle-ci avait

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[2] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 423.

trouvé beaucoup d'or et était adjugée, la seconde en beauté ; elles étaient toutes vendues, sous la condition du mariage. Or, tout ce qu'il y avait de riches Babyloniens cherchant à prendre femme, enchérissant les uns sur les autres, achetaient toutes celles qui excellaient par la beauté ; tandis que les gens du peuple qui désiraient aussi se marier, ne regardant point la beauté comme indispensable, prenaient les plus laides et avec elles de l'argent. Car, lorsque le héraut avait fini de vendre les belles, il faisait lever la plus laide, une difforme, s'il s'en trouvait dans le nombre, et il la mettait à l'enchère pour celui qui voudrait l'épouser et se contenter de la moindre dot ; enfin il l'adjugeait au moins exigeant. L'argent ainsi donné provenait des belles ; de cette manière les belles dotaient les laides et celles que la nature avait disgraciées. Nul n'avait le droit d'accorder sa fille en mariage à qui lui convenait, ni d'emmener la fille achetée, à moins de fournir caution ; mais moyennant caution garantissant qu'on l'épouserait, on pouvait partir avec elle. Si les fiancés ne tombaient pas d'accord, la loi voulait que l'argent fût rendu. Il était permis aussi à celui qui était venu d'un autre village d'acheter, si telle était son intention. Certes, c'était chez eux une très belle coutume ; elle est tombée en désuétude ; mais on a récemment imaginé un autre moyen de préserver les femmes des mauvais traitements et d'empêcher qu'on ne les emmène dans une autre cité : comme, depuis la prise de Babylone, ils sont tombés dans la misère, tous les gens du peuple qui n'ont pas de quoi vivre prostituent leurs filles. »

Rien de semblable ne se constate aujourd'hui chez les Mendaïtes qui ont pourtant, à tant de points de vue, conservé les usages chaldéens. Le jeune homme qui désire contracter mariage envoie demander à la jeune fille son consentement et celui de ses parents : ces derniers fixent la somme que doit payer le jeune homme. Le lendemain, plusieurs femmes, parentes du fiancé, portent à la demoiselle deux anneaux, l'un en or et l'autre en argent, trois pièces d'or qui doivent orner sa coiffure, un panier de friandises et une certaine quantité de *hinna* pour se teindre les mains et les pieds. Les cérémonies des noces durent huit jours, et commencent par une double ablution dans le fleuve. Les futurs époux se rendent ensuite chez l'évêque mendaïte qui récite les prières liturgiques et demande solennellement le consentement des parties. On fait entrer l'époux sous la petite tente où sa femme est restée dissimulée tout le temps de la cérémonie ; l'évêque dit à la

femme: « Voici ton époux, auquel tu dois amour et obéissance »; il s'adresse ensuite à l'époux: « Voici ta femme que tu dois nourrir avant de manger, que tu dois habiller avant de penser à t'habiller toi-même, et que tu dois toujours chercher à satisfaire. » Des festins continuels accompagnent les cérémonies religieuses; durant ces huit jours de noces, les époux sont considérés comme profanes, et des ablutions finales multipliées leur rendent la pureté d'un bon Mendaïte[1]. Derrière ces usages tout imprégnés d'influences arabe et chrétienne, il y a sans doute un vieux fond chaldéen qu'il n'était pas inutile de mettre en parallèle avec la relation anecdotique d'Hérodote. Le naïf historien fait encore l'incroyable récit que voici, relativement aux mœurs féminines:



Joueur de tambourah[2].

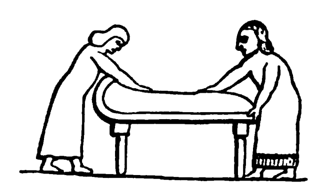
« La plus honteuse des lois de Babylone est celle-ci : toute femme indigène est obligée de s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Vénus, et de se livrer à un étranger. Plusieurs qui, fières de leurs richesses, dédaignent de se mêler aux autres femmes, se rendent au temple en char couvert, escortées d'une multitude de servantes; la plupart agissent comme il suit : elles s'asseyent dans l'enclos sacré, la tête ceinte d'une corde; elles sont là en grand nombre; les unes entrent, les autres sortent. Elles laissent entre elles, de tous côtés, des chemins alignés que les étrangers parcourent, après quoi ils choisissent. Dès qu'une femme s'y est assise, elle ne retourne plus à sa maison avant qu'un étranger ait jeté sur ses genoux une pièce de monnaie et se soit uni avec elle hors du temple. En jetant cette pièce d'argent, il doit dire : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. » C'est le nom que les Assyriens donnent à Vénus. Quelque médiocre que soit leur présent, la femme

[1] N. Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas*, p. 105 et suiv.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

ne doit pas le refuser : ce n'est pas permis, car cet argent est sacré. Elle suit le premier qui le lui jette, et ne dédaigne personne. Lorsqu'elle s'est livrée, elle a satisfait à la loi, à la déesse; elle retourne en sa maison, et par la suite, quelque somme considérable que tu lui offres, tu ne la déciderais pas à se livrer à toi. Celles qui sont belles, grandes et bien faites, ne tardent pas à s'en aller. Les contrefaites attendent longtemps, faute de pouvoir accomplir la loi. On en a vu rester jusqu'à trois ou quatre ans. Il y a quelque part à Chypre une coutume qui se rapproche de celle-ci. »

De semblables récits ne doivent évidemment être accueillis que sous la plus grande réserve. Hérodote partageait, au sujet des femmes de Babylone, les préjugés de Grecs de son temps; il rapporte ce qu'on lui a raconté, car les femmes des Chaldéens, renfermées dans les harems, n'étaient pas visibles, et cette séquestration permettait à l'imagination des étrangers de forger des romans plus ou moins singuliers qui prenaient vite la consistance de bruits publics. Le mystérieux fascine l'esprit, et nous sommes nous-mêmes encore enclins à ajouter foi aux contes les plus étranges qu'on débite sur la vie des femmes arabes dans l'intérieur des harems.





Esclaves dressant des lits.

Une autre coutume non moins bizarre, mais plus vraisemblable que la précédente, est celle qui concerne les malades : « Les Chaldéens, dit Hérodote, transportent les malades sur la place du marché ; car ils n'emploient pas de médecins. Le passant donc s'approche du malade et le questionne sur le mal dont il est atteint, pour savoir si lui-même en a souffert ou s'il a vu quelque autre en souffrir. Tous ceux qui vont et viennent confèrent avec lui et lui conseillent le remède qui les a guéris de cette même maladie, ou qui, à leur connaissance, en a guéri d'autres qu'eux-mêmes. Il n'est permis à personne de passer en silence devant un malade, sans l'interroger sur son mal. » Les Chaldéo-Assyriens n'avaient pas de médecins publics, ou plutôt, comme nous le verrons ailleurs, leurs médecins n'étaient autres que les devins et les enchanteurs qui mêlaient à leurs sortilèges, pour guérir les malades, des recettes de thérapeutique efficace et appuyée sur l'expérience.

Nous devons maintenant rapporter quelques usages relatifs à la

navigation et qui sont consignés à la fois dans Hérodote et sur les bas-reliefs des palais. On voit souvent sur ces sculptures des hommes qui nagent soit en agitant les bras, soit à l'aide d'outres gonflées qu'ils se placent sous la poitrine pour empêcher la submersion[1]. Ce dernier mode de natation, employé par ceux de l'armée assyrienne qui étaient trop pesamment armés ou qui étaient inhabiles à nager sans aucun secours, est encore mis en usage de nos jours par les populations mésopotamiennes. Les Arabes attaquent même leur ennemi, en nageant de la sorte, la lance à la main, le fusil au bras[2]. Nous recueillons dans le récit d'un voyageur moderne, le passage suivant, singulièrement significatif : « Je vois passer sur le fleuve plusieurs hommes qui nagent en embrassant une grosse outre gonflée, qui leur tient lieu des deux vessies indispensables de nos apprentis nageurs. Leurs vêtements, roulés en un paquet, couvrent leurs têtes comme un gros turban : ils ne se couvrent que d'un court caleçon de cotonnade bleue, le reste du corps est nu. Arrivé à terre, le nageur remet son abaïa, charge son outre ou ses deux outres sur son épaule et va son chemin[3]. »

La navigation actuelle sur le Tigre et l'Euphrate a également conservé les usages qu'avaient inventés l'activité ingénieuse des Chaldéens : « Les barques des Babyloniens, dit Hérodote, sont rondes et toutes de cuir, car, lorsqu'ils en ont façonné les côtes, en taillant des saules qui croissent en Arménie, au-dessus de l'Assyrie, ils étendent tout autour, extérieurement, des peaux apprêtées, de sorte qu'elles forment le fond, sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue. Ces barques sont circulaires comme des boucliers ; ils les doublent en dedans de roseaux, puis ils partent et font leurs transports en descendant le fleuve. Leur chargement consiste en marchandises diverses et surtout en vases de terre pleins de vin de palmier. Deux hommes, se tenant debout, dirigent la barque avec chacun une perche ; l'un retire la sienne pendant que son compagnon pousse l'autre jusqu'au fond de l'eau. On construit sur ce modèle de grandes et de petites barques. Les plus vastes reçoivent une cargaison du poids de cinq mille talents. Chacune porte un âne vivant, et les grandes, plusieurs. Lorsqu'en naviguant elles sont arrivées à Babylone et que les mariniers ont disposé du fret, ils vendent à l'encan les roseaux et la carcasse ; puis ils chargent les peaux sur les ânes et

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 404.
[2] Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 81.
[3] G. Lejean, dans le *Tour du Monde*, 2e semestre, 1867, p. 50.

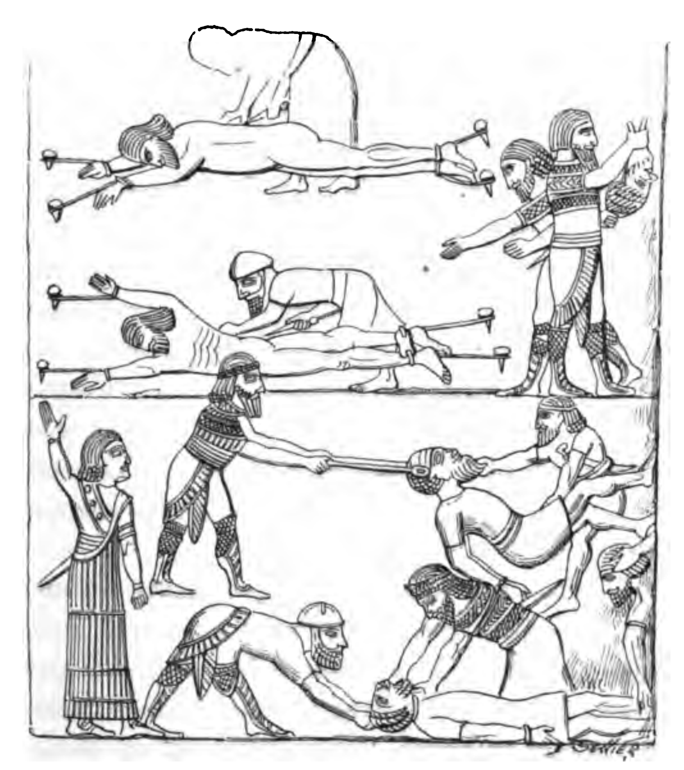
s'en retournent par terre en Arménie, car il est impossible de remonter en barque le cours du fleuve à cause de sa rapidité. C'est pour cela qu'ils ne font point leurs bateaux en bois, mais en cuir. Lorsque les conducteurs des ânes sont de retour en Arménie, ils se remettent à construire leurs bateaux par le même procédé. Telle est la navigation de l'Euphrate. »

Ce qu'avait si bien observé Hérodote, peut encore se vérifier de nos jours; rien ne change dans l'immobile Orient, et il est curieux de comparer au récit d'Hérodote la relation des voyageurs modernes. M. Oppert qui eut à expérimenter la navigation du Tigre, la décrit comme il suit :

« Voici, dit-il, comment on arrange ces radeaux : on gonfle une quantité de peaux de bouc ou de chèvre, on les soue-lie fortement, on les goudronne, et on les attache alors à une sorte de natte de palmier; on les y place généralement de manière à ce que la disposition forme un carré ou un rectangle peu allongé. Notre kelek se composa ainsi de vingt rangs d'outres de quinze chacun. Quand on les a disposées de cette manière, et qu'on les ajoute au moyen d'une natte quadrangulaire, on les charge de pièces de bois posées en travers, que l'on recouvre de poutres, rangées en sens opposé, et qui forment le pont du radeau. Notre kelek avait dix mètres de longueur sur sept de large. Au milieu, se trouvait un carré de deux mètres de côté; sur chacun des côtés, il y avait un de nos quatre lits en bois, et couverts d'un feutre très épais et imperméable à la pluie. Le feutre était bombé comme pour former un berceau, et fermé du côté extérieur, mais ouvert vers l'intérieur, c'est-à-dire vers l'espace carré, pour qu'on y pût entrer. Tout ce qui était autour de ces quatre berceaux, qui formaient un carré de quatre mètres de côté environ, était à la disposition de nos gens, et on y mettait nos bagages. Ainsi, dans le sens de la largeur, il y avait de chaque côté un rebord d'un mètre et demi, où couchaient les hommes qui devaient nous protéger contre les attaques que nous pouvions redouter de la part des Arabes. A chaque extrémité du radeau, où restait de chaque côté un emplacement de trois mètres de largeur sur sept de longueur, étaient installés nos bagages, la cuisine, la place des deux kelekdjis, ou rameurs, et les couches de nos gens. Les rameurs ne dirigent pas, car le kelek tourne continuellement, et on le laisse dériver à la grâce de Dieu et du fleuve; tantôt on est tourné vers la droite et tantôt, sans qu'on ait besoin de changer de place, on regarde la gauche, en avant,



en arrière. Le devoir du rameur est donc de veiller à la conservation du véhicule, ainsi que de le préserver des chocs, et de prévenir immédiatement toute avarie qui pourrait résulter de la rupture ou du dégonflement des outres. Le radeau irait bien seul, s'il n'était pas aussi chargé; mais les outres ont, comme cela s'entend de soi-même, pour but de pouvoir décupler le poids de l'embarcation. Pourtant, la rup-



Supplices des prisonniers [1].

ture de quelques peaux pourrait déterminer la perte du radeau, surtout si celles-ci étaient endommagées plus fortement d'un côté. Pour prévenir un tel désastre, on a des outres de rechange, et les kelekdjis se chargent même de les placer immédiatement en faisant amarrer le radeau pendant quelque temps. On s'expose à un danger sérieux en s'approchant trop du bord du fleuve, car les cailloux et surtout les arbrisseaux crèvent parfois une rangée d'outres, et le péril est d'autant plus redoutable que les eaux du Tigre ont une rapidité très grande en

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

plusieurs endroits. A la hauteur de Mossoul, il est déjà très impétueux[1]. »

Un autre voyageur, M. Guillaume Lejean, fournit des détails non moins intéressants sur la navigation des bateaux appelés *kéleks*, sur le Tigre. Un marchand qui va de Diarbekr à Mossoul ou même jusqu'à Bagdad, fabrique un radeau dont les madriers reposent sur une série d'outres gonflées, en nombre proportionné au poids que le radeau doit supporter. Sur le plancher du bateau, il entasse ses marchandises, et dresse, au milieu des ballots, un abri en planches ou une simple tente pour lui-même ou pour quelque passager de distinction : puis, il part en se laissant aller au fil de l'eau, et ne s'arrêtant ordinairement que la nuit, à l'endroit où le coucher du soleil le surprend. Il n'y a guère que les voyageurs pressés qui naviguent la nuit. Arrivé à destination, le kelek est dépecé, les peaux dégonflées sont reprises par le batelier arménien qui retourne chez lui, par terre, à dos de chameau, non sans avoir vendu le bois de son radeau fort avantageusement, car si le bois est bon marché dans le haut du fleuve, il est cher à Mossoul et plus encore à Bagdad[2]. Ainsi devait-il en être exactement, aussi bien du temps des rois d'Agadé et d'Ellassar qu'à l'époque d'Assurbanipal et de Nabuchodonosor, et de très anciens bas-reliefs nous offrent l'image de radeaux construits par le même procédé[3].

Il faut dire pourtant que toutes les barques babyloniennes n'avaient pas la simplicité primitive de celles qu'avait observées Hérodote. Plusieurs bas-reliefs assyriens représentent des scènes de navigation où les embarcations sont sculptées avec un soin qui lève toute incertitude sur leur forme et leur grandeur. Celles qu'on voit sur une sculpture du palais de Sargon[4], particulièrement, sont toutes de mêmes proportions et de même aspect, sauf quelques-unes qui se distinguent des autres en ce qu'elles sont surmontées d'un mât portant une hune. L'avant et l'arrière, vigoureusement arrondis, se terminent à la proue par une tête de cheval marin à écaille imbriquée et élégamment sculptée, et à la poupe par un élargissement en forme d'éventail qui, d'après Botta, simule une queue de poisson. Le mât, quand il y en a un, est soutenu par deux étais attachés d'une part à la queue de poisson, de l'autre à la

[1] Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 80-81.
[2] *Tour du monde*, 2e semestre de 1867, p. 49.
[3] Voyez, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 84.
[4] Botta, *Le monument de Ninive*, texte, p. 99.

tête de cheval; les hunes sont ou arrondies ou carrées. Il n'y a pas plus de quatre ou cinq rameurs sur chaque embarcation; l'extrémité de leurs avirons, qui plonge dans l'eau, est recourbée et aplatie; on n'aperçoit pas le gouvernail qui, cependant, devait exister.

Il est vrai que les barques que nous venons de décrire sont peut-être des embarcations phéniciennes, dont Sargon s'était emparé lors de son expédition contre Tyr ou dans l'île de Chypre. Cependant, on les voit pour la plupart, chargées de poutres équarries qui doivent servir à installer des machines de guerre sous les murs d'une citadelle qu'on va assiéger; ces poutres sont en grande partie amoncelées sur l'embarcation; le surplus, attaché à l'étambot au moyen d'une corde, flotte à la traîne. Toutes, sans exception, sont percées, à l'une de leurs extrémités, d'un trou par lequel passe la corde qui les rattache au bateau[1]. Or, chose singulière, fait remarquer Botta, les pièces de bois qui arrivent aujourd'hui à Mossoul des montagnes du Kurdistan, sont percées de la même manière à l'une de leurs extrémités, d'un trou dans lequel on passe une corde pour les traîner à travers les forêts, jusqu'au lieu où l'on en forme des radeaux qui descendent le Tigre.

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 231, 258 et 259.



CHAPITRE II

LES LETTRES ET LES SCIENCES

§ 1. — L'ÉCRITURE ET LE DÉCHIFFREMENT

Les Assyriens et les Chaldéens écrivaient sur la pierre et sur l'argile molle. Se servaient-ils aussi, comme les peuples primitifs, de peaux d'animaux, de feuilles d'arbres, de parchemin même ou de papyrus comme les Égyptiens? Nous n'en savons rien encore. Jusqu'ici on n'a pas trouvé d'écriture cunéiforme sur une autre matière que la pierre ou la brique, et les inscriptions ne font pas allusion au papyrus ou au parchemin. Bien qu'il soit probable que ces deux substances ne leur étaient pas inconnues, il est certain que, s'ils les employèrent pour écrire, ce fut toujours à l'état d'exception; les documents les plus populaires, les plus usuels mêmes, comme les contrats privés, sont gravés sur la brique, et il convient d'ajouter, bien qu'on ait quelques inscriptions peintes sur les murs et non gravées, qu'il eut été beaucoup plus difficile de peindre l'écriture cunéiforme sur une substance comme le parchemin ou le papyrus que de la graver sur l'argile avant la cuisson. L'apparence de *coin* ou de *clou* donnée à chaque élément des caractères, n'était pas essentielle à l'écriture, comme nous le verrons en parlant de la transformation des signes; elle fut produite par la forme de la petite spatule de métal qui servait à graver et dont l'extrémité était triangulaire. La gravure sur pierre n'a pas besoin d'être expliquée; elle s'exécutait au moyen d'un ciseau; on l'employait pour les grandes inscriptions monumentales: la netteté des caractères en est généralement admirable. Toute autre est l'écriture sur briques. S'agit-il de ces briques cuites au four ou simplement séchées au soleil, qui servent à la construction des édifices, et sur chacune desquelles on reproduit invariablement la même formule, le procédé était l'estampage : sur un moule de bois ou de fer qui sert de matrice, on sculpte en relief et à rebours l'inscription qui doit figurer en creux sur le plat de chaque brique ; on

procède encore à peu près de la même manière dans nos tuileries modernes, pour marquer le nom du fabricant. Mais est-il question de ces contrats d'intérêt privé, de ces textes magiques et mythologiques, de ces observations astronomiques et de toute cette littérature dont nous avons des débris considérables, l'opération est infiniment plus délicate. Le scribe prend un gâteau d'argile détrempée légèrement, de manière à former une pâte consistante et très épaisse, et à l'aide de sa pointe de fer, il y trace, en traits anguleux, fins et compacts, et en lignes serrées, tous ces caractères cursifs si enchevêtrés qu'il faut déjà être un assyriologue consommé pour en essayer le déchiffrement matériel.



Contrat d'intérêt privé [1].

On sera peut-être surpris d'apprendre que, s'il existe en Europe un assez grand nombre de savants capables de traduire une inscription cunéiforme déjà transcrite sur le papier, il n'est qu'un nombre très restreint de personnes capables de bien déchiffrer, sur le monument lui-même, l'écriture des contrats d'intérêt privé, par exemple ; il faut, pour ce genre d'étude, une longue expérience servie par d'excellents yeux, avec une connaissance approfondie de la langue.

Selon la nature et la longueur des inscriptions qu'on avait à graver, le gâteau d'argile avait des dimensions plus ou moins étendues et des formes variées. Pour les textes racontant les fondations de temples ou de palais, ou d'autres événements historiques, on se servait générale-

[1] Le dessin que nous donnons ici permet de se rendre compte de la double enveloppe des contrats d'intérêt privé : l'enveloppe extérieure est fragmentée et ne recouvre plus qu'en partie celle de dessous.

ment de cylindres en terre cuite, ayant la forme de petits barils; bombés à leur partie centrale, c'était, si l'on veut, comme deux cônes tronqués soudés l'un à l'autre par leur base : ces cylindres étaient déposés dans une petite cavité ou cachette ménagée dans le mur de fondation des édifices, et c'est là que les explorateurs modernes les retrouvent presque à coup sûr[1]. Les contrats d'intérêt privé affectent une autre forme; nous ne saurions les mieux comparer qu'à nos savons de toilette. Ils sont rectangulaires, légèrement bombés au milieu de leurs deux faces plates, et les angles arrondis. Le calligraphe gravait l'inscription, les témoins apposaient, sur la tranche de la tablette, l'empreinte de leur sceau s'ils en avaient un, l'empreinte de leur pouce s'ils étaient trop pauvres pour avoir un cachet en pierre dure; puis l'acte était soumis à l'action du feu. Cette première opération terminée, on retirait du four le gâteau durci comme la brique, on l'enveloppait d'une mince couche d'argile molle et l'on répétait sur cette enveloppe extérieure le contenu du contrat, avec les mêmes formalités; après quoi, le monument subissait une seconde cuisson. Ainsi donc, les contrats étaient rédigés en double : un texte invisible et inaltérable par la fraude ou une cause accidentelle, et un texte extérieur auquel les parties pouvaient toujours avoir recours. S'il survenait contestation, altération ou soupçon de quelque nature relativement au libellé de l'acte, le juge brisait la première enveloppe, et l'on pouvait ainsi se reporter au texte intérieur qui n'avait pu être atteint par des modifications ou des surcharges de quelque nature qu'elles fussent[2].

Par ce qui précède, on peut déjà se rendre compte qu'il y avait deux sortes d'écriture, la monumentale et la cursive; celle-ci plus penchée, plus rapide, plus enchevêtrée. Il y avait aussi une différence notable entre l'écriture de Babylone et celle de Ninive; les exemples suivants feront, mieux que tous les raisonnements, saisir cette différence essentielle[3] :

[1] Voyez plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 113.

[2] Le P. Strassmaier, a publié dans les *Verhandlungen der Congressen der Orientalisten*, un nombre très considérable des contrats d'intérêt privé conservés au Musée Britannique.

[3] Les caractères cunéiformes que nous employons aux pages suivantes sont ceux de l'Imprimerie nationale, M. le Directeur ayant bien voulu en autoriser le prêt en notre faveur. — *Note de l'imprimeur*.

	BABYLONIEN	NINIVITE		BABYLONIEN	NINIVITE
a			*un*		
â			*sa*		
é			*sé*		
bu			*su*		
ga			*as*		
ki			*is*		
ku			*ra*		
ak			*ri*		
ik			*ru*		
uk			*er*		
la			*ùr*		
li			*scha*		
lu			*schu*		
al			*sché*		
am			*asch*		
um			*isch*		
na			*ta*		
in					

Un autre point important de la paléographie chaldéo-assyrienne, c'est ce que nous pourrions appeler la genèse des signes. Il ne faudrait pas croire en effet, qu'à Ninive comme à Babylone, l'écriture fût demeurée stationnaire et n'eût subi aucune modification durant cette

longue série de siècles que vécurent les empires chaldéo-assyriens. Le syllabaire s'est transformé lentement et graduellement, de telle sorte qu'il est souvent fort difficile de rapprocher un signe archaïque de sa forme moderne quand on ne possède pas les échelons intermédiaires. Sans remonter jusqu'à l'époque où l'écriture cunéiforme était hiéroglyphique, pour ne pas traiter de nouveau un sujet déjà abordé dans cet ouvrage, nous croyons pourtant utile de montrer, dans un tableau d'ensemble, quelques-unes de ces transformations, choisies parmi les plus essentielles et les mieux établies :

VALEUR SYLLABIQUE	FORMES HIÉRATIQUES	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
		ARCHAIQUES	MODERNES	ARCHAIQUES	MODERNES
a					
ba					
bi					
bu					
ga					
u					
zu					
hi					
ki					
la					
ma					
in					

VALEUR SYLLABIQUE	FORMES HIÉRATIQUES	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
		ARCHAIQUES	MODERNES	ARCHAIQUES	MODERNES
sa					
pa					
but					
gan					
kat					
lik					
lum					
lip					
sis					

Les signes de la première colonne, appelée improprement *hiératique*, représentent l'état de l'écriture vers le temps de Gudea et de Naram-Sin ; nous savons qu'ils dérivent d'hiéroglyphes qui se sont lentement altérés à travers les âges. Ce qui est singulier, c'est que les formes successives de l'écriture ne préjugent en rien de l'époque de la rédaction des inscriptions. Ainsi, sur des cylindres-cachets en pierre dure qui ne sont pas antérieurs à l'époque de Nabuchodonosor, on rencontre encore des inscriptions en écriture hiératique ou archaïque ; parmi les grandes inscriptions des Sargonides ou de Nabuchodonosor, les unes sont écrites avec les caractères que nous avons appelés *modernes*, les autres sont en caractères *archaïques ;* de telle sorte que les écritures anciennes se sont maintenues à côté de leurs dégénérescences et de leurs déformations ; dans les grandes inscriptions monumentales, on employait concurremment les unes et les autres, de la même façon que, pour nos inscriptions publiques, nous faisons usage de la majuscule ou de l'onciale.

Jusqu'ici, nous ne nous sommes occupés que de la forme extérieure des signes et de leurs transformations graphiques ; étudions maintenant ces signes au point de vue de leur valeur et de leur lecture.

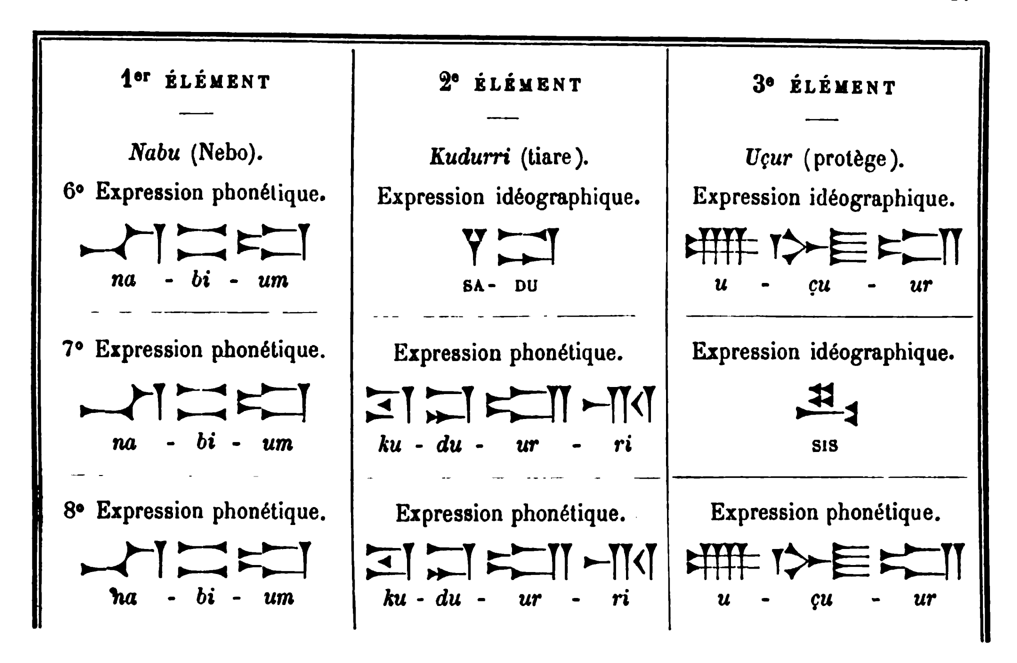
Les caractères cunéiformes employés pour écrire l'assyrien ont, en général, à la fois des valeurs idéographiques et des valeurs syllabiques ou phonétiques. Ainsi, par exemple, le signe a pour valeurs syllabiques : *as*, *rum*, *ruv*, *dil* ; et pour valeurs idéographiques *ina*, dans ; *Assur* ; *ablu*, fils. Le signe a pour valeurs syllabiques : *du*, *gup*, *kup*, *qup*, *kin* ; et pour valeurs idéographiques, *alaku*, aller ; *kanu*, fonder. Pour choisir entre ces différentes valeurs d'un même signe, le lecteur ne peut être guidé que par le sens général du discours ou par la grammaire : c'est là ce qui constitue la véritable difficulté du déchiffrement, rebute parfois les commençants et sert de prétexte aux ignorants pour élever des doutes sur les résultats du déchiffrement lui-même. Ce serait sortir de notre cadre que de nous étendre ici plus longuement sur les procédés de lecture des textes assyriens ; nous devons ajouter cependant que la lecture est souvent facilitée par ce que les grammairiens appellent « le complément phonétique » : c'est une ou plusieurs syllabes écrites phonétiquement à la suite d'un idéogramme, pour en fixer la lecture et permettre ainsi de choisir avec certitude entre différentes valeurs. Ainsi, si nous rencontrons, dans un texte, l'idéogramme cité plus haut, le scribe assyrien le fait parfois suivre de la syllabe *ku* pour indiquer qu'on doit lire *alaku*, ou de la syllabe *nu* pour marquer qu'il faut, au contraire, lire *kanu*.

Enfin, on plaçait devant ou après certaines catégories de mots, des déterminatifs préfixes ou suffixes qui permettent *a priori* de savoir de quelle espèce de choses il est question. Les plus usités sont les suivants :

devant les noms propres d'hommes,
devant les noms propres de femmes,
devant les noms propres de pays et de montagnes,
devant les noms de ville,
devant les noms de fleuves,
devant les noms de divinités,
devant les noms de pierre.

Il n'y a en général, qu'une manière d'exprimer une syllabe simple comme *ba*, *bu*, *ab*, *ub*; mais une syllabe complexe comme *ban*, *nak*, *lip*, peut s'exprimer soit par le signe simple qui y correspond, soit par deux signes juxtaposés : *ba* + *an*, *na-ak*; *li-ip*. Enfin, un mot ou même simplement les différentes syllabes du corps d'un mot, peuvent être écrites phonétiquement ou idéographiquement, sans que le choix de ces deux modes soit dicté par un autre motif que le caprice du scribe ou le hasard. Un exemple fera bien saisir ces variations, rebutantes parfois pour ceux qui commencent l'étude de l'assyrien. Le mot *Nabuchodonosor* (*Nabu-kudurri-uçur*) est, comme tous les noms propres assyriens, une sorte de formule précative à l'adresse d'une divinité; il signifie : « Dieu Nabu, protège ma tiare ». D'après les règles de variations et de substitutions que nous venons d'exposer, on le trouve orthographié indifféremment dans les textes, des huit manières suivantes, relevées par M. Ménant :

1er ÉLÉMENT	2e ÉLÉMENT	3e ÉLÉMENT
Nabu (Nebo).	*Kudurri* (tiare).	*Uçur* (protège).
1° Expression idéographique. AN - PA	Expression idéographique. SA - DU	Expression idéographique. SIS
2° Expression idéographique. AN - PA	Expression idéographique. SA - DU	Expression phonétique. *u* - *çu* - *ur*
3° Expression idéographique. AN - PA	Expression phonétique. *ku* - *du* - *ur* - *ri*	Expression idéographique. SIS
4° Expression idéographique. AN - PA	Expression phonétique. *ku* - *du* - *ur* - *ri*	Expression phonétique. *u* - *çu* - *ur*
5° Expression phonétique. *na* - *bi* - *um*	Expression idéographique. SA - DU	Expression idéographique. SIS



1er ÉLÉMENT	2e ÉLÉMENT	3e ÉLÉMENT
Nabu (Nebo).	*Kudurri* (tiare).	*Uçur* (protège).
6° Expression phonétique. *na - bi - um*	Expression idéographique. SA- DU	Expression idéographique. *u - çu - ur*
7° Expression phonétique. *na - bi - um*	Expression phonétique. *ku - du - ur - ri*	Expression idéographique. SIS
8° Expression phonétique. *na - bi - um*	Expression phonétique. *ku - du - ur - ri*	Expression phonétique. *u - çu - ur*

La langue assyrienne est une langue sémitique : ce fait, contesté longtemps au début des études assyriologiques, ne saurait plus être mis en doute aujourd'hui que par l'ignorance ou le parti-pris. La grammaire, le vocabulaire et la syntaxe sont sémitiques, et les racines des mots sont en général trilittères, comme dans les langues congénères. Cependant l'investigation de la racine est parfois rendue singulièrement difficile à cause de l'inaptitude de l'écriture cunéiforme à exprimer certaines particularités des langues sémitiques. Il n'est pas possible, dans cette écriture, de distinguer entre les différentes lettres d'une même classe ; toutes les gutturales s'expriment de la même manière ; de même pour les labiales, les palatales, les linguales, les dentales. *Ibru* « allié » et *ipru* « poussière », s'écrivent de la même façon ; = *ab* et *ap* ; = *kut*, *qud*, *quth*, = *ad*, *at*, *ath*, etc. Dans biens des cas, cette incertitude de l'écriture rend la recherche de la racine tout à fait conjecturale, mais le sémitisme de la langue ne saurait, pour cela, en être atteint : l'imperfection de l'écriture cunéiforme pour exprimer l'assyrien sémitique prouve incontestablement que cette écriture a été inventée pour une langue non sémitique. Il est vrai, que l'assyrien prend, dans le groupe des langues sémitiques une place à part, caractérisée par des particularités qu'on ne découvre dans aucun autre idiome. L'assyrien, par exemple, n'a point ces lettres préfixes comme le *beth*, le *lamed* en hébreu, le *dolath* en syriaque, qui se placent en tête d'une

proposition pour marquer la tendance ; il les remplace par les prépositions *ana* « vers », *ina* « dans » qui sont peut-être un emprunt aux langues aryennes ; dans les verbes, nous rencontrons une forme optative avec un *lamed* préfixe qui paraît tout à fait contraire au génie des langues sémitiques.

Toutes ces questions d'origine et cent autres encore, dans le domaine de la linguistique, qui n'ont point encore reçu de solution scientifique, seront sans doute éclaircies lorsque nous comprendrons les langues parlées dans les pays limitrophes de l'Assyrie et de la Babylonie, et qui, au même titre que l'assyrien, se sont servies de l'écriture cunéiforme. Connaissons-nous l'arméniaque, le susien, l'élamite? Connaissons-nous même le médique, c'est-à-dire la langue de la seconde colonne des inscriptions trilingues de Persépolis et de Behistun? Non, certes ; et malgré les louables efforts de divers savants, ces études sont encore dans l'enfance. Les affinités linguistiques de l'assyrien, sa place dans le groupe des langues sémitiques, ses emprunts aux langues antiques de la Perse, l'origine même de l'écriture cunéiforme, tous ces grands problèmes de philologie, comme tous ceux qui se rapportent à la chronologie historique, sont à peine abordables à l'heure présente et il faut savoir attendre patiemment de nouvelles découvertes.

§ 2. — LA LITTÉRATURE

En donnant, au début de l'histoire politique des empires de Chaldée et d'Assyrie, un aperçu sommaire des sources de cette histoire, nous avons mentionné les débris de littérature nationale qui nous sont parvenus seulement en grec, après avoir subi des traductions, des interpolations, des abréviations et des remaniements de toute sorte qui en ont compromis la valeur quand ils ne les ont pas absolument dénaturés. Il serait impossible de reconstituer les livres chaldéens à l'aide de ces Ἀσσυριακά et de ces Βαβυλωνιακά que des auteurs grecs, à l'instar de Bérose, ont composés d'après des textes indigènes ; mais ces fragments, si informes qu'ils soient, suffiraient pourtant, à défaut d'autres preuves, à nous attester que Babylone fut, dès une haute antiquité, le centre d'une culture intellectuelle extraordinairement développée et féconde, et que cette littérature se composait essentiellement d'écrits religieux, exposant divers systèmes théogoniques et cosmogoniques, de traités

didactiques et scientifiques, de livres de divination et de magie. Le renom qu'avaient acquis, chez les Grecs et les Romains aussi bien que chez les écrivains arméniens et syriens du commencement du moyen âge, les vieux livres chaldéens, ne fait qu'accroître des regrets qui ne sont pas compensés par les éléments d'astronomie et de médecine babyloniennes qu'on recueille dans le Talmud et chez les Gnostiques. Tels étaient d'ailleurs l'étroitesse d'idées, le manque de critique et la déplorable direction imprimée aux esprits par les doctrines néoplatoniciennes, gnostiques, cabalistes et les querelles religieuses qui ont suivi la diffusion du christianisme en Orient, que le peu que les écrivains de ce temps ont glané dans la littérature chaldéenne, est précisément ce qu'il y avait de moins intéressant et de plus futil. Est-il rien d'aussi méprisable, au point de vue historique, que ces traductions ou ces pastiches d'ouvrages chaldéens sur la magie et l'astrologie, attribués à Adam, à Noé, à Seth, à Zoroastre, et même à Lasbas le Babylonien et à Teucer le Chaldéen? Quelle heureuse fortune si les écrits de ces auteurs, en arabe ou en grec, eussent été perdus à la place de ce qu'ils ont négligé de traduire ou de copier, comme indigne, suivant leur jugement, de passer à la postérité! Il circulait, par exemple, sous le nom de Bérose, des ouvrages d'astronomie auxquels Sénèque, Plutarque, Vitruve et Stobée ont fait des emprunts, et la renommée de Bérose comme astrologue avait presque effacé, vers le commencement de l'ère chrétienne, celle qu'il eut dû avoir comme historien. Pline nous apprend que les Athéniens lui avaient élevé une statue dans le Gymnase, non certes, pour ses écrits historiques, mais à cause de ses prédictions ; saint Justin le Martyr parlant de la fameuse sibylle de Cumes, dit qu'elle était venue de Babylone et qu'elle était la fille de Bérose. Voici ce que raconte Suidas à son sujet : « La sibylle chaldéenne s'appelait, de son nom propre, Sambéthé, de la famille du bienheureux Noé ; c'est elle qui prédit les exploits d'Alexandre le Macédonien et dont parle Nicanor, l'historien de la vie d'Alexandre; elle a fait mille prophéties sur le Seigneur Christ et sa venue. Les autres sibylles sont d'accord avec elle, et on a de celle-ci vingt-quatre livres, traitant de tout peuple et de tout pays. »

Du temps de l'empire romain, les docteurs chaldéens, interprètes de cette sibylle, qui parcouraient le monde en se livrant à leur art divinatoire, avaient des recueils de recettes dont la plupart remontaient à l'époque la plus reculée : les uns sont des astrologues d'origine chal-

déenne comme Kidénas, Naburianos et Sudinas que cite Strabon, et Zachalias de Babylone mentionné par Pline ; d'autres sont qualifiés de Parthes, comme le Inpsada ou Impsanda de Pline, le Yanbouschad de l'*Agriculture nabatéenne;* d'autres enfin paraissent, d'après leurs noms, avoir une origine grecque, comme Diogène le Babylonien, Teucer de Babylone, le Tenqélouscha des écrivains astrologiques arabes et de l'*Agriculture nabatéenne*, et Séleucus de Séleucie, mentionné par Strabon. Malheureusement, la plupart de ces auteurs ne sont connus que de nom, et leurs écrits, remplis sans doute de puérilités et de contes charlatanesques, ne nous apprendraient que fort peu de chose sur l'ancienne civilisation babylonienne ; de même que dans les livres des Mendaïtes et dans ceux de Koutami, l'histoire parait avoir été leur moindre souci, et tout porte à croire qu'ils l'avaient systématiquement bannie.

Plus utiles, sans doute, seraient ces livres au point de vue des sciences philosophiques et religieuses. Un exemple suffira pour le prouver.

Nous savons que les Chaldéens avaient une doctrine philosophique et que les recherches métaphysiques formaient une des branches les plus importantes de leur enseignement ; mais nous ne pouvons guère en parler que par ouï-dire et sur la foi des auteurs classiques. Damascius et Michel Psellos sont les deux seuls auteurs qui, dans l'antiquité, se soient sérieusement préoccupés de ce côté de la science chaldéenne, et encore ce dernier mérite-t-il à peine d'être cité. Damascius au moins, parle avec détails des doctrines philosophico-religieuses des docteurs chaldéens, de leurs spéculations métaphysiques, du rôle cosmique qu'ils attribuent à la lumière et aux ténèbres, au sec et à l'humide, de leur mythologie. Une circonstance bien singulière s'est révélée naguère par la découverte des briques de la bibliothèque d'Assurbanipal : sur ces tablettes retrouvées par G. Smith se trouve le début du récit théogonique assyrien de la création : c'est le même récit que Damascius a inséré dans son traité *Des premiers principes*, si bien qu'on croirait à une traduction presque mot à mot faite par l'auteur grec sur le texte cunéiforme. C'est là, malheureusement, un fait isolé, et pareille constatation ne s'est pas renouvelée, même pour les fragments de l'histoire que Bérose avait composée d'après les archives des temples babyloniens. La tradition classique, comme la tradition orientale, ne nous a conservé des anciens écrits assyriens que des puérilités ou des récits farcis d'interpolations qui en ruinent la valeur historique.



La littérature chaldéenne originale, dans son ensemble, ne saurait donc être jugée d'après les extravagances et les aberrations dans lesquelles sont tombés ses interprètes. Cependant, il ne faudrait pas non plus verser dans l'excès opposé en s'en exagérant l'intérêt et la haute portée ; si Babylone fut à la tête d'un mouvement littéraire dont ses collèges de prêtres étaient les organes, elle n'eut jamais rien de comparable à ces grands siècles littéraires qui ont toujours été l'apanage exclusif de la race indo-européenne. Étroit et mesquin fut toujours l'esprit de ses savants qui ne connurent ni l'essor sublime de la pensée, ni la logique rigoureuse du raisonnement, ni la critique sévère des faits. Nous pouvons bien en juger par les livres religieux de la secte des Mendaïtes, qui ont conservé le plus fidèlement l'écho de la grande civilisation chaldéenne. En examinant avec quelques détails les écrits des Mendaïtes et des Sabiens de la Mésopotamie, nous nous dédommagerons, dans une certaine mesure, de la perte des livres originaux dont ils représentent la dernière transformation.

Le livre religieux le plus important des sectaires de la basse Chaldée, celui où leurs croyances sont exposées d'une manière à la fois historique et dogmatique, est celui que Norberg a publié sous ce titre : *Codex Nasaræus*, *liber Adami appellatus*. Les Mendaïtes lui donnent différents noms ; le plus commun est *Sidra rabba* ou le *Grand livre;* on l'appelle aussi *Ganza rabba*, le grand Trésor, ou *Sidra l'Adam*, livre d'Adam. Cette dernière expression vient de ce que les Mendaïtes prétendent qu'il a été envoyé par Dieu même à Adam, le premier homme, par le ministère de l'ange Razaël.

Des puérilités, même dans la disposition matérielle du texte, préviennent déjà contre la valeur scientifique d'un tel livre. Les manuscrits du *Sidra rabba* sont divisés en deux parties juxtaposées de telle sorte que, lorsqu'on tient le livre, l'une de ces parties se trouve à l'envers, la tête en bas. Elles commencent par conséquent chacune à l'extrémité du volume et se rejoignent au milieu. Dans tout le livre, il n'est traité que de théologie, d'astrologie, d'histoire des anges et des démons qui se comptent par milliers, de la création et de l'histoire religieuse et mystique du monde. Il y est fait mention d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Salomon, de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ, de Mahomet, à côté des traditions chaldéennes ; on ne peut pas dire pourtant qu'il y soit question d'histoire proprement dite, à moins qu'on ne fasse exception pour une singu-

lière chronologie royale qui commence au déluge pour aboutir aux rois de Perse de la dynastie Sassanide.

Chacun des manuscrits que nous possédons, porte la date de l'hégire où en a été rédigée la copie, ainsi que le nom du lieu, et le nom du scribe, ordinairement un prêtre de la secte. Ainsi, pour l'un des exemplaires de la Bibliothèque nationale, il ressort de plusieurs notes finales, que la copie a été exécutée à Madgam, près de Howaiza, en 968 de l'hégire (1560 de J.-C.) par Ram Bakhtiar bar Behram Schadam. C'est le premier manuscrit mendaïte qui soit parvenu en Europe : acquis en 1674 à Bassora par J. Fr. Lacroix, il est entré ensuite dans la Bibliothèque de Colbert.

Quand on parcourt le *Sidra rabba*, il est facile de se rendre compte de la manière dont ce livre a été composé : c'est une compilation, un assemblage de morceaux détachés, n'ayant aucun lien entre eux. Souvent le même récit est répété dix fois avec des développements plus ou moins étendus, dans dix chapitres différents. Le scribe a pris la peine de nous donner la généalogie et les sources de plusieurs des chapitres. Il a copié telle partie sur un exemplaire appartenant à un possesseur plus ancien, lequel l'avait copié lui-même sur un autre manuscrit d'une antiquité plus reculée, et il remonte ainsi parfois jusqu'à la vingtième génération de manuscrits, ce qui nous reporte nécessairement à une ancienneté respectable, bien que nous ne puissions l'apprécier avec précision.

Le second en importance des livres des Mendaïtes est le *Sidra d'Yahio*, le livre de Jean, qu'ils appellent encore *Dravchod d'Yahio*, ou les paroles sublimes de Jean. Ce Jean n'est autre que saint Jean-Baptiste, le précurseur, que les Mendaïtes regardent comme leur législateur spirituel. Le *Sidra d'Yahio*, est plutôt un recueil liturgique et un livre de cérémonies et de prescriptions religieuses qu'un ouvrage dogmatique. Il contient la vie de Yahio, vie moitié humaine, moitié surnaturelle, remplie de faits miraculeux et de prodiges ridicules. Il renferme en outre les règles qui doivent être observées dans les cérémonies du culte, les règlements des jours de fête, des jeûnes, de la prière, et toutes les prescriptions auxquelles doit se conformer un Mendaïte pour être un bon fidèle et faire le salut de son âme ; il y a aussi, comme dans le *Sidra rabba*, des morceaux entiers qui ne sont que des incitations à la piété.

Un autre recueil plus spécialement liturgique encore, est le *Qolasta* appelé aussi *Divan*. Ce livre ne renferme que des hymnes et des pres-

criptions relatives à l'administration du baptême, aux ablutions, aux prières que doit réciter un bon Mendaïte, au mariage, à la mort et au jugement des âmes.

Un quatrième ouvrage contient des prières pour le mariage, les jours de la semaine et la plupart des circonstances de la vie ; il renferme aussi des gloses astrologiques très importantes, les prières et les formules que l'on récite pour que les amulettes préservent des maladies et éloignent les malheurs. Il est fort ancien et la plupart des incantations qu'il contient remontent à l'époque chaldéenne. C'est évidemment ce même livre qu'Abraham Ecchel[1] a mentionné sous le nom de *Ṡfar Moloųsché,* livre des signes du zodiaque ou de la sphère. Dans ce recueil astrologique, d'après Ecchel, la sphère céleste est divisée en vingt-quatre parties égales, douze mâles et douze femelles, et il sert à tirer les horoscopes des enfants à leur naissance.

A côté de ces livres reliés en feuillets comme nos livres modernes, les Mendaïtes ont encore un *volumen* qui, d'après leur liturgie, ne doit pas être en feuillets, mais, au contraire, former un rouleau, comme le Pentateuque samaritain. La Bibliothèque nationale possède un de ces rouleaux qui a près de quatorze mètres de long, sur une largeur de seize centimètres. Divisé en quatre cent neuf paragraphes traitant de la cosmogonie, des croyances religieuses, des devoirs des évêques et des prêtres, de ceux des fidèles, il est conçu sous forme de questions et de réponses qui sont censées adressées par un archange, Hibel Zivo Yavar à Nabat rabba.

Comme complément à la littérature mendaïte, nous devons mentionner les inscriptions qu'on a découvertes dans des temps très rapprochés de nous. C'est d'abord la fameuse inscription d'Abouschadr publiée avec un savant commentaire par Dietrich, et dans laquelle M. Renan croit trouver des raisons philologiques tout à fait décisives pour la rapporter au dialecte mendaïte. C'est, en second lieu, les inscriptions des bols judéo-chaldéens en terre cuite qu'on a découverts sur les ruines même de Babylone. Ces inscriptions sont écrites, en une sorte de caractère qui tient le milieu entre l'estranghelo et le palmyrénien ; les plus anciennes remontent seulement au septième siècle de notre ère ; mais on y trouve mentionnés les noms des divinités mendaïtes comme

[1] Ecchel, *De Origine nom. Papæ*, etc., Pars altera, Romæ, 1660, p. 355, cf. Chwolsohn. *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. I, p. 115.



Nérig et Abatour : elles contiennent des recettes et des formules magiques pour jeter des sorts et mettre en fuite les mauvais esprits : ces recettes et ces formules remontent aux Chaldéens.

Nous avons dit tout à l'heure qu'un seul passage du *Sidra rabba* paraissait avoir quelque caractère historique ; mais l'histoire s'y trouve défigurée. Il y a notamment une liste des princes qui ont régné depuis le déluge jusqu'à la conquête musulmane de la Perse ; les plus anciens, par la longueur invraisemblable de leur règne, sont une réminiscence des rois énumérés par Bérose ou des patriarches postdiluviens de la Bible. Le premier, Gaïmourat, le Caïomors des traditions persanes, règne neuf cents ans ; Faridoun, le Feridoun persan, conserve le pouvoir pendant quatre cent cinquante ans ; Schlimoun bar Davit (Salomon fils de David), règne mille ans, savoir neuf cents ans sur la terre et cent ans au firmament. Bref, l'absurde et le contradictoire se disputent la prédominance dans ces listes où des noms perses du *Shah Nameh* sont accolés sans pudeur à des noms chaldéens ou bibliques. Aussi, un des savants qui ont le plus étudié les écrits mendaïtes, Silvestre de Sacy, les qualifie de tissu d'absurdités, et il ajoute : « L'imagination y joue un grand rôle, mais c'est une imagination désordonnée dont les tableaux n'ont ni ensemble ni proportions, ni juste distribution des parties, et n'offrent presque toujours que des scènes affreuses et dégoûtantes. En un mot, la peine que coûte l'étude d'un tel recueil est bien mal récompensée par les résultats qu'elle produit [1]. »

Ce jugement, peut-être trop sévère, pourrait s'appliquer au même titre, aux livres religieux des Yézidis, dont on ignore encore le contenu, parce qu'aucun étranger n'a jamais pu réussir à les compulser : le *Jalaou* ou *Jiloua*, le livre ancien, et le *Mashofi-Rasche*, le livre noir, qui, paraît-il, n'est que le commentaire du Jalaou [2]. Ce n'est pour ainsi dire encore que par ouï-dire, qu'on peut parler de la secte des Yézidis et de ses livres religieux ; l'érudition moderne est mieux informée au sujet d'une autre source, plus précieuse au point de vue des traditions chaldéennes, parce que les égarements d'imagination y sont moins grands et que la dernière rédaction en remonte jusqu'au x[e] siècle de notre ère. Il s'agit du *Traité d'agriculture nabatéenne* et de quelques autres écrits traduits du chaldéen en nabatéen et du nabatéen en arabe.

[1] Voyez E. Babelon. *Les Mendaïtes et leurs doctrines religieuses*. (Extrait des *Annales de Philosophie chrétienne*, 1881.)

[2] N. Siouffi, dans le *Journal asiatique*, t. I, de 1880, p. 78.



« Vers l'an 900 de notre ère, un descendant des anciennes familles babyloniennes réfugiées dans les marécages de Wasith et de Bassorah, où elles vivent encore aujourd'hui, se prit d'admiration pour les ouvrages de ses ancêtres, dont il comprenait et probablement parlait la langue. Ibn Wahschiyyah al Kasdani ou le Chaldéen (c'était le nom de ce personnage) était musulman, mais l'islamisme dans la famille ne datait que de son bisaïeul; il haïssait les Arabes et éprouvait contre eux ce sentiment de jalousie qui animait aussi les Persans contre leurs vainqueurs. Une bonne fortune ayant fait tomber entre ses mains une grande collection d'écrits nabatéens que l'on avait pu soustraire au fanatisme musulman, le zélé Chaldéen consacra sa vie à les traduire et créa ainsi une bibliothèque nabatéo-arabe, dont trois ouvrages complets, sans parler des fragments d'un quatrième, sont venus jusqu'à nous. Les trois ouvrages complets sont : 1° le *Livre de l'Agriculture nabatéenne;* 2° le *Livre des poisons;* 3° le *Livre de Tenkéluscha le Babylonien;* l'ouvrage incomplet est le *Livre des secrets du soleil et de la lune*[1]. » De ces quatre ouvrages, le *Livre de l'Agriculture nabatéenne* est de beaucoup le plus considérable et le plus intéressant.

Citée pour la première fois au moyen âge par saint Thomas d'Aquin, l'*Agriculture nabatéenne* n'a plus été oubliée depuis cette époque par les savants juifs et chrétiens qui n'ont pourtant fourni à son sujet que les renseignements les plus imparfaits, ignorant même le nom de l'auteur, l'époque où il vécut, et ne se rendant qu'insuffisamment compte des matières renfermées dans cet ouvrage. Ce n'est qu'en 1835, dans son *Mémoire sur les Nabatéens* qu'un orientaliste français, Quatremère, étudia l'*Agriculture* dans son texte et reconnut qu'elle renfermait de précieux renseignements sur l'ancienne littérature de Babylone; il en attribua la rédaction vers l'époque du règne de Nabuchodonosor, quand Babylone était dans toute sa splendeur. Plus récemment, M. Chowlsohn qui reprit et approfondit la question, tout en préparant une édition de l'ouvrage, se montra beaucoup plus hardi que Quatremère, et les résultats de ses recherches se résument dans cette proposition : le Babylonien Koutami est l'auteur du *Traité de l'Agriculture nabatéenne*, qui fut traduit par Ibn Wahschiyyah, et il n'a pu être écrit plus tard que le commencement du XIIIe siècle avant Jésus-Christ[2].

[1] Renan, *Mémoire sur l'âge du livre intitulé « Agriculture nabatéenne »*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Insc. et Belles-lettres*, t. XXIV, 1861, p. 139-142.

[2] *Ueber die Ueberreste der altbabylonischen Literatur in arabischen Uebersetzungen* (1859.)

Les arguments de M. Chowlsohn pour faire remonter la rédaction du *Traité d'Agriculture nabatéenne* à une date aussi reculée sont les suivants; leur énumération fera tout au moins connaître et apprécier le contenu du livre.

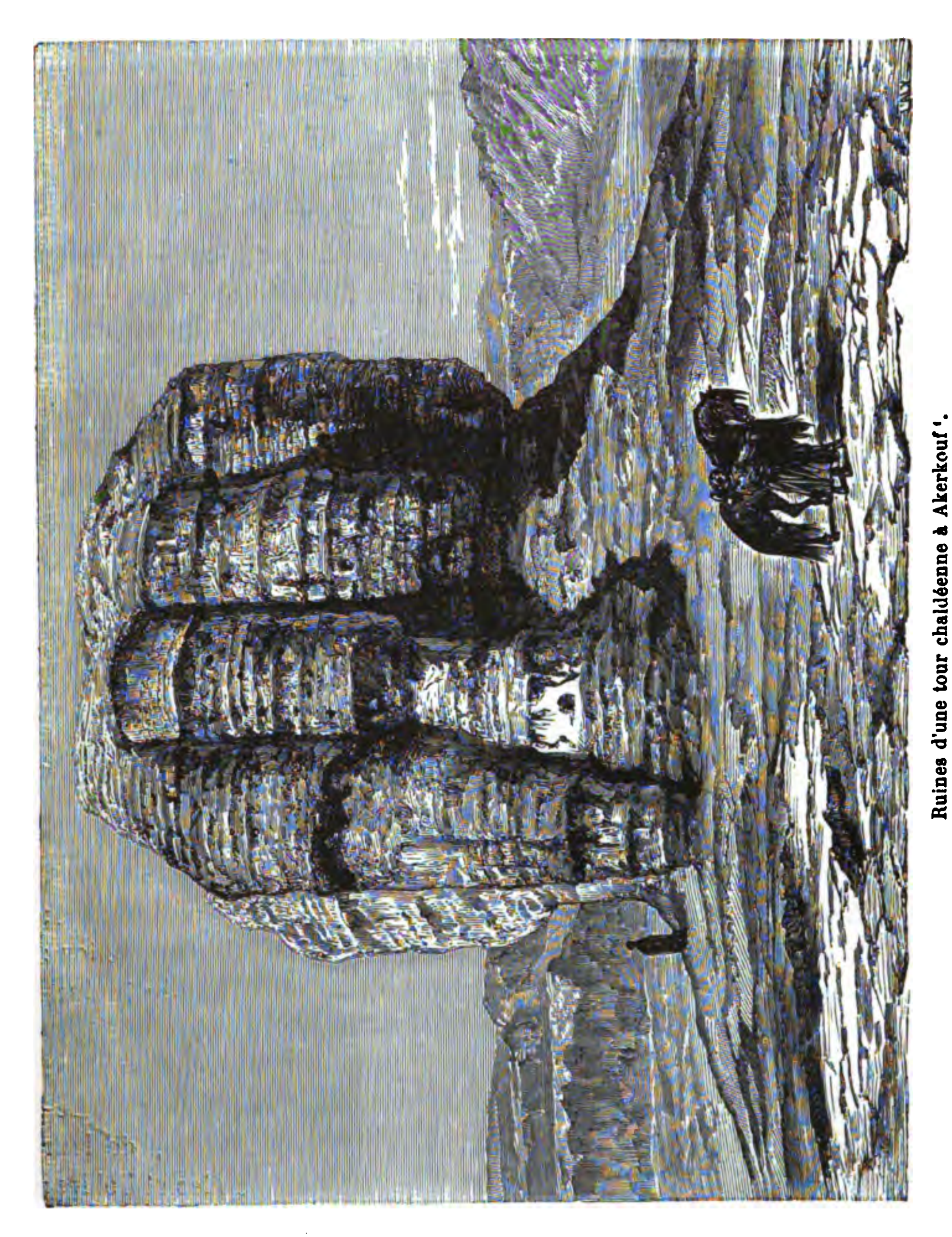
Dans le *Traité d'Agriculture nabatéenne*, remarque le savant russe, on ne voit mentionnée aucune des villes de création postérieure à la chute de Babylone, qui ont fleuri dans la basse Mésopotamie, comme Séleucie, Ctésiphon, Bassora; nulle trace de christianisme ou des dominations arsacide, séleucide, sassanide. Babylone y est toujours représentée comme en pleine prospérité. Des vingt rois de cette grande capitale qui sont cités, aucun ne coïncide avec les noms des dynasties babyloniennes qui sont connues. Ce sont : Abed-Fergila, Bedina, Çalbama, Harmati, Hinafa, Kamasch, Marinata, Nemroda, Qeruçani, Qiyama, Richana, Saha, Schamaya, Schemuta, Susqiya, Thibatana, Zahmuna. Ces princes dont les noms sont, pour la plupart, fort difficiles à expliquer et dont la transcription n'est pas toujours sûre, à cause de l'incertitude des lettres arabes non ponctuées, forment une dynastie *chananéenne* implantée à Babylone par la conquête, et régnant encore au temps de l'auteur Koutami. M. Chwolsohn identifie le nom de Nemroda avec le Nemrod biblique, et il croit que cette dynastie chananéenne est la cinquième dynastie de Bérose, composée de neuf rois arabes, qu'il fait régner de 1540 à 1488 avant l'ère vulgaire. L'année 1300 avant Jésus-Christ, serait, pour toutes ces raisons, la date la plus récente qu'on puisse proposer par la composition de l'ouvrage de Koutami.

L'opinion de M. Chwolsohn a été victorieusement réfutée par M. Renan[1], au moyen d'arguments qu'il serait superflu d'analyser longuement. Koutami cite des ouvrages plus anciens et admet avant lui des siècles de culture intellectuelle et de civilisation. Il faudrait supposer à Babylone une littérature riche, variée, au moins égale à celle que les Grecs développèrent deux mille ans plus tard. Dans le livre de Koutami, sur le premier plan, « apparaît le personnage capital de la littérature babylonienne, un certain Ianbuschâd, fondateur des sciences naturelles et créateur d'une sorte de monothéisme. Quatre ou cinq cents ans le sépareraient de Koutami. Quelques siècles avant Ianbuschâd, on trouve Dhagrit, fondateur d'une autre école qui conserva des partisans

[1] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXIV, p. 149 et suiv.



même après Ianbuschâd. Ce Dhagrit vivait, selon M. Chwolsohn, deux mille ans avant Jésus-Christ... Longtemps avant Dhagrit, on trouve une



Ruines d'une tour chaldéenne à Akerkouf[1].

époque de littérature, dont les représentants sont Mâsi le Suranien, son disciple Gernânâ, et les Chananéens Anouha, Thamitri et Çardana

[1] D'après G. Lejean, *Voyage en Babylonie*, dans le *Tour du Monde*, 2e sem. de 1867, p. 85.

(vers 2500). Tous ces savants apparaissent à la fois comme prêtres, fondateurs religieux, moralistes, naturalistes, astronomes, agronomes, et comme cherchant à substituer un culte épuré à la superstition des idoles. Peu de temps avant eux, vivait Ischita, créateur d'une religion que Koutami combat vivement, quoiqu'il reconnaisse qu'elle a exercé en son temps une influence salutaire. Avant Ischita apparaît Adami, fondateur de l'agriculture en Babylonie, jouant le rôle de civilisateur et nommé pour cela le *père de l'humanité*. Bien avant lui, on voit figurer Azada, fondateur d'un culte que les classes élevées persécutaient, mais que les basses classes aimaient; Ankebuta, Samaï-Neheri, le poète Huhuschi qui s'occupe déjà d'agronomie; Askolebita, bienfaiteur de l'humanité, fondateur de l'astronomie; et enfin Dewanaï, le plus ancien législateur des Sémites, qui eut des temples, fut honoré comme un dieu et reçut le surnom de *maître de l'humanité*. Les temps de Dewanaï, selon M. Chwolsohn sont encore purement historiques et Babylone était déjà, à cette époque, un État complètement organisé. On sent avec Dewanaï, de longs efforts vers la civilisation, et c'est dans cette période reculée que M. Chwolsohn place Kâmasch-Neheri, auteur d'un ouvrage sur l'agriculture; les saints et favoris des dieux, Aami, Sulina, Thuluni, Resaï, Kermana, etc., et enfin le martyr Tammuz, qui fonde la religion des planètes, est mis à mort, et est depuis pleuré par ses sectateurs. M. Chwolsohn s'arrête ici; il reconnaît qu'au delà, tout se perd dans le nuage de la fabuleuse antiquité. »

M. Renan ajoute encore les considérations suivantes qui ruinent de fond en comble l'échafaudage d'hypothèses dressé par M. Chwolsohn : le texte original de l'*Agriculture nabatéenne* a été écrit en arménien; 2,000 ans se seraient écoulés entre sa composition et sa traduction : l'archaïsme de la langue eut été certainement un obstacle à sa traduction au xe siècle de notre ère; on trouve, sous la plume de Koutami, des mots grecs, des noms de villes grecques, comme Antioche et Éphèse; des noms propres grecs comme Hermès, Esculape, Alexandre, Démétrius; il y est parlé de la médecine scientifique des Grecs, de leur pharmacopée, de leur division des plantes en plantes chaudes et froides; l'auteur nomme la langue pehlvi, comme un dialecte perse; il connaît les doctrines de l'Avesta; il donne aux prêtres zoroastriens le nom de *mages*, qui ne leur fut appliqué qu'à partir de l'établissement des Perses à Babylone; il a subi, d'une manière non équivoque, l'influence des livres juifs, car il parle d'Adam comme du père de l'humanité ; il le

montre donnant des noms à tous les animaux, ce qui est un emprunt à la Genèse; il nomme les patriarches Seth, Hénoch, Noé, Abraham. Et pour conclure : « *L'Agriculture nabatéenne*, dit M. Renan, nous apparaît comme empreinte de tous les défauts dont l'esprit humain fut frappé vers le IIIe et le IVe siècle : charlatanisme, astrologie, sorcellerie, goût de l'apocryphe. On est bien loin de cette science grecque de l'époque d'Alexandre, si dégagée de toute superstition, si ferme de méthode, si éloignée des chimères qui devaient plus tard l'égarer et retarder de seize siècles le progrès scientifique de l'esprit humain. »

Le « *Livre des Poisons* » offre au même titre, au point de vue de sa rédaction dernière, des caractères incontestables de modernité; il faut en dire autant du « Livre de *Tenkéluscha*, le Babylonien, le Kukanien », un de ces ouvrages de généthliaque qui, répandus en Asie et en Europe à partir de l'ère des Séleucides et au moyen âge, firent du nom de *chaldéen* le synonyme de charlatan. Évidemment tous ces écrits, les chefs-d'œuvre de la déraison humaine, ont conservé à travers des remaniements de toute sorte, des débris de la plus haute antiquité; la technique qu'ils renferment est une tradition des anciens collèges sacerdotaux de l'époque des empires chaldéo-assyriens et remonte aux âges les plus anciens. Le point de départ de leur astrologie est dans ces observations sidérales qui sont consignées dans un certain nombre de documents cunéiformes parvenus jusqu'à nous; leur magie et les procédés de divination qu'ils enseignent, dérivent de cette littérature magique dont nous avons un certain nombre de pages écrites du temps d'Assurbanipal; les procédés d'agriculture, de canalisation et de drainage qu'ils conseillent ont été mis en usage et consignés par écrit, sans doute pour la première fois, par un Hammurabi ou un Nabuchodonosor. Mais comment démêler l'ivraie du bon grain, ce qui est moderne de ce qui est véritablement antique, dans cet amoncellement indigeste de recettes empiriques? Cette sélection ne sera possible que lorsque de nouvelles découvertes auront livré entre nos mains la littérature assyrienne presque toute entière, et lorsque nous pourrons comparer les écrits originaux avec leur grossière contrefaçon. Cependant, avec ce que nous avons déjà, en fait d'écrits en langue assyrienne; avec ce que nous laissent entrevoir les Grecs; avec les livres de Koutami et ceux des Mendaïtes, nous pouvons déjà chercher à nous faire quelque juste idée de la littérature chaldéo-assyrienne. Elle était caractérisée par une absence totale de critique et de jugement, et les plus étranges égare-

ments de l'imagination; la noblesse des sentiments, l'originalité des idées en étaient absolument bannies; le style même était sans couleur et sans vie, se traînant dans l'ornière de la formule. Impuissance pour la forme, impuissance pour la pensée, la littérature chaldéenne n'enfanta que rêveries, mensonges et absurdités sans nom; qu'elle est misérable si on la compare même à la plus inférieure des pages de la Bible! Elle est la digne mère de ces livres gnostiques et cabalistes qui naquirent de ses cendres, et qui marquent la dernière étape de la marche de l'esprit humain dans la voie de la folie et de l'aberration.

Ne nous berçons donc pas d'illusion au sujet de l'importance littéraire ou scientifique des monuments que les fouilles modernes de la Mésopotamie mettront au jour : nous laissons ici de côté, bien entendu, les inscriptions historiques. Mais ce point de vue mis à part, on ne peut nier que l'influence de Babylone sur la marche progressive de l'esprit humain n'ait été singulièrement funeste en le détournant des voies scientifiques de la recherche de la vérité, pour le perdre dans les dédales d'une fausse science qui fut en honneur en Europe jusqu'à l'aurore des temps modernes. Quelques-uns des produits originaux de la littérature assyrienne nous ont été livrés en partie par une découverte fameuse de M. Henry Layard, à Koyoundjik : il s'agit des salles qui contenaient ce qu'on a appelé la bibliothèque du roi Assurbanipal. Étudions cette bibliothèque et jugeons-la par elle-même.

Au cours de son exploration de Ninive, raconte M. Ménant[1], M. Layard rencontra deux chambres assez spacieuses, dont le sol était entièrement recouvert, sur une profondeur de cinquante centimètres, de tablettes chargées d'écriture cunéiforme. Il était aisé de constater que ces briques étaient tombées des étagères et des rayons en bois sur lesquels elles avaient été disposées : de place en place elles avaient encore conservé leur ordre primitif, tandis que dans d'autres endroits, elles étaient pêle-mêle et plus ou moins fracassées. Un examen attentif permit même d'établir que ces tablettes avaient été placées dans les salles de l'étage supérieur, et qu'elles avaient été précipitées sur le sol, en effondrant la voûte des salles inférieures. L'étude des inscriptions permit de se rendre compte de l'ordre méthodique suivant lequel les tablettes étaient originairement classées dans la Bibliothèque : « Lorsque la nature du sujet comporte une série de tablettes, le récit

[1] *La bibliothèque du palais de Ninive*, in-12. Paris, Leroux, 1880.



commencé sur l'une d'elles se continue sur d'autres de même forme et de même dimension ; quelquefois le nombre des tablettes de la même série est très élevé. Chaque sujet ou chaque série de tablettes porte un titre formé par les premiers mots de l'inscription, et se répète sur toutes celles de la série. Ainsi, chaque tablette d'une série de sujets astronomiques, dont le nombre dépasse soixante-dix, porte ce titre : *Quand les dieux Anu et Ilu.* Ces mots sont le commencement de la première tablette ; à la fin de la tablette, on indique le rang qu'elle occupe dans la série, par cette mention : Première tablette de la série : *Quand les dieux Anu et Ilu ;* ou bien, seconde tablette, troisième tablette de la série : *Quand les dieux Anu et Ilu*, et ainsi de suite pendant toute la série. Il y a plus : pour s'assurer que chaque tablette conservera la position respective qu'elle occupe dans la série, la dernière ligne de chacune d'elles est répétée à la première ligne de la tablette suivante. Enfin, on a constaté qu'il existait des catalogues écrits également sur des tablettes ; d'autres tablettes, plus petites, portant simplement le titre des ouvrages, sont destinées sans doute à indiquer les différentes séries[1]. »

Une grande partie des tablettes de la Bibliothèque palatine se rapporte à une sorte de traité d'écriture et de grammaire destiné à débrouiller et éclaircir les arcanes de la langue assyrienne dont le déchiffrement n'était pas toujours facile, même pour les savants chaldéens. On distingue dans cette encyclopédie grammaticale :

1° Un lexique de la langue suméro-accadienne avec le sens de ses mots en assyrien ; il devait servir à l'interprétation de certains traités de religion et de science que les savants ou les prêtres chaldéens avaient sans doute rédigés dans la langue liturgique pour les rendre inaccessibles au vulgaire profane ;

2° Un dictionnaire des synonymes de la langue assyrienne ;

3° Une grammaire de la même langue, avec les paradigmes des conjugaisons verbales ;

4° Un dictionnaire des signes de l'écriture cunéiforme, avec leurs significations idéographiques et l'indication de leurs valeurs phonétiques ;

5° Un autre dictionnaire des mêmes signes, mis en regard des hiéroglyphes primitifs dont ils dérivent ;

[1] J. Menant, *La Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 33.

6° Un lexique des expressions particulières, et généralement idéographiques, employées dans les inscriptions de l'empire primitif de Chaldée ; ceci révèle une préoccupation archéologique fort remarquable, et nous savons en effet, que les rois ninivites et babyloniens des derniers temps, recherchaient activement, dans les temples qu'ils réparaient, les inscriptions de leurs antiques fondateurs ; nous avons ainsi sur un prisme de Nabonid, conservé au Musée Britannique, la traduction d'une inscription de Sagaraktias, qu'il avait découverte dans les fondations du grand temple de Sippara ;

7° Des tableaux en exemples pour enseigner les constructions grammaticales et l'équivalence des modes d'expression idéographiques et phonétiques.

De la grammaire on passait à la littérature proprement dite, et nous ne saurions mieux faire que de donner ici quelques spécimens de dictons, proverbes rythmés qui passaient, sans doute, pour des chefs-d'œuvre de goût, mais donc la finesse et l'esprit nous échappent en partie aujourd'hui :

J'ai fait aller mes jambes,
Je n'ai pas donné de cesse à mes pieds :
Sans plus de retard,
Sers-moi activement.

Tu t'en vas dépouiller
Le champ de l'ennemi ;
Et c'est lui qui vient, qui dépouille
Ton champ, l'ennemi.

Le blé de bénédiction prospérera ; nous savons comment.
Le blé de l'abondance prospérera ; nous savons comment.

Je mangerai le fruit de mort,
Et j'en ferai le fruit de vie [1].

O homme, tu es comme les vieux réchaux.
Tu es difficile à changer (en mieux).

Tu t'es levé pour prendre le champ de l'ennemi.
Il est venu et l'a pris ton champ, l'ennemi.

La royauté,
Mais elle s'en va, comme l'eau du ciel.

[1] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 26.

Bukli na'hpi (mots obscurs).
La boisson, je ne l'absorbe pas.

Réjouis ceux qui me jalousent :
Parmi les hommes
Rends-moi parfait.

En tout tu es heureux ;
Seulement tu as revêtu un vêtement étroit.

Va devant les bœufs qui marchent,
Tu abîmeras le blé.

Mes genoux se sont pliés,
Mes jambes n'ont pas eu de repos.
Le chemin ne veut pas finir.
Maintenant élargis-moi ma tiare.

Un veau et un onagre
Sont attelés ensemble ;
Le char ainsi attelé
Je dois le faire transporter par un taureau.

L'amour charnel a pour suite l'allaitement.
Eh bien, j'allaite.

Je veux commettre un larcin
Si je le restitue, qui me payera le dommage[1] ?

Les matières sacrées étaient représentées dans la bibliothèque d'Assurbanipal par de nombreux fragments mythologiques ; des généalogies de dieux ; des listes des différentes épithètes d'un même dieu, de ses fonctions et de ses attributs. A côté, nous trouvons des tables indiquant toutes les localités où se trouvaient les principaux temples de chaque divinité, et d'autres qui en sont exactement la contre-partie, car nous y lisons l'énumération des dieux qui étaient adorés dans chaque ville de l'Assyrie et de la Babylonie. Il faut y joindre des restes de collections d'hymnes dont le style rappelle quelquefois celui des Psaumes bibliques.

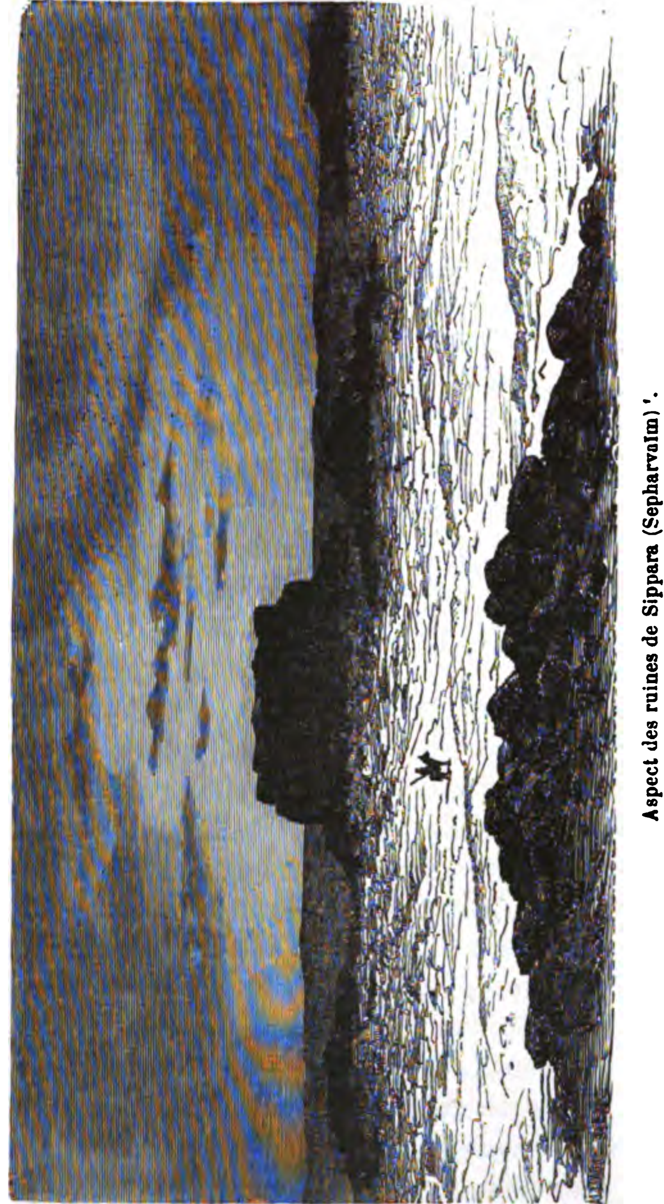
La magie tenait une place énorme dans les livres religieux. L'étude attentive de ces documents a même permis aux savants de reconnaître qu'ils font tous partie d'un même recueil, analogue à ceux que nous avons retrouvés entre les mains des Mendaïtes et des Sabiens de la Mésopotamie. Presque toujours, les formules magiques sont suivies d'une souscription qui indique qu'Assurbanipal fit exécuter ces copies « conformément aux tablettes et aux documents antiques des hé-

[1] Oppert. *Fragments mythologiques*, p. 37.

ros du pays d'Assur et du pays d'Accad. » On a pu constater que ce grand ouvrage magique dont l'original existait, depuis une haute antiquité, dans la bibliothèque de la fameuse école sacerdotale d'Uruk, en Chaldée, se composait de trois livres distincts. Nous connaissons le titre d'un des trois : les *Mauvais Esprits*, car, à la fin des tablettes qui en proviennent et ont été préservées dans leur intégrité, on lit : « Tablette n°... des *Mauvais Esprits*. » Comme ce titre l'indique, il était exclusivement rempli par des formules de conjurations et d'imprécations destinées à repousser les démons et autres mauvais esprits, à détourner leur action funeste et à se mettre à l'abri de leurs coups. Un second livre se montre à nous, comme formé du recueil des incantations auxquelles on attribuait le pouvoir de guérir les diverses maladies. Enfin, le troisième embrasse des hymnes à certains dieux. Il est curieux de noter que les trois parties qui composaient ainsi ce grand ouvrage magique, correspondent exactement aux trois classes de docteurs chaldéens que le livre de Daniel énumère à côté des astrologues et des devins (*kasdim* et *gazrim*), c'est-à-dire les *hartumim* ou conjurateurs, les *hakamim* ou médecins, et les *asaphims* ou théosophes.

Le recueil magique est tout entier rédigé en suméro-accadien, mais la plupart du temps, Assurbanipal, en le faisant transcrire par ses scribes, leur ordonna de joindre au texte original une traduction en assyrien, qui est tantôt juxta-linéaire, tantôt sur une colonne parallèle. On constate ainsi, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, qu'il y avait bien positivement en Chaldée une langue propre à la magie, qui avait conservé ce caractère pour les Assyriens, et cette langue était celle de Sumer et d'Accad. On la regardait comme ayant une puissance spéciale sur le monde des esprits, des bons comme des mauvais. Il semble même que l'idée de la vertu propre et surnaturelle inhérente aux mots de cette langue avait grandi à mesure que son emploi comme idiome parlé était tombé en désuétude, et qu'elle était devenue pour les prêtres une langue morte et exclusivement religieuse, pour la masse un grimoire inintelligible. C'était l'effet de la tendance naturelle qui pousse l'homme à attribuer une vertu mystérieuse à des paroles mystérieuses, de la même tendance qui avait conduit les Égyptiens à employer de préférence dans leurs formules magiques des noms étrangers, dont le sens échappe au vulgaire, et même des noms et des mots bizarres, n'appartenant à aucune langue et composés à plaisir en vue des opérations théurgiques. Les sectes gnostiques et cabalistes du moyen âge avaient

aussi recours aux mêmes procédés, à des mots et à des alphabets mystérieux dont les plus célèbres sont l'*atbas* et l'*albam*.



Aspect des ruines de Sippara (Sepharvaïm)¹.

Pour ce qui est de l'histoire proprement dite, nous ne trouvons malheureusement que fort peu de chose dans la bibliothèque palatine de

1. D'après G. Lejean. *Voyage en Babylonie*, dans le *Tour du Monde*, 2ᵉ sem. de 1867, p. 77.

Koyoundjik : un fragment d'une liste de vieux rois chaldéens, accompagnés de l'indication des périodes astronomiques entre lesquelles ils se répartissaient. Viennent ensuite les débris des canons des magistrats éponymes ou *limmu;* une tablette qui raconte les relations politiques et diplomatiques des deux royautés de Ninive et de Babylone à une époque fort reculée, et qui analyse les traités conclus entre elles avant l'établissement définitif de la suzeraineté de Ninive sur Babylone : c'est ce que nous avons appelé la Table des Synchronismes. Une autre série historique se composait des annales particulières des différents règnes, reproduisant celles qu'on écrivait sur les prismes de terre cuite déposés dans les fondations des édifices par les princes qui les construisaient.

A l'histoire, nous devons rattacher la statistique. Ici, c'est une liste des officiers de la cour et de l'administration, classés dans un ordre hiérarchique. Là, c'est une sorte de catalogue géographique où nous voyons successivement énumérés et disposés par sections, les pyramides et les forteresses de la Babylonie, les districts, les rivières, les villes du même pays, les montagnes voisines, enfin les contrées étrangères. Une autre tablette contient un dénombrement de pays soumis à l'empire avec l'indication de leurs produits spéciaux ; une autre enregistre les noms des villes principales en passant successivement en revue la Babylonie, la région du Taurus, la Haute-Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Voici maintenant un document qui catalogue les cités assyriennes, avec la mention des sommes qu'elles payaient ou des contributions qu'elles fournissaient en nature, particulièrement en grains.

Le droit civil est représenté dans la même bibliothèque par le fragment de lois en double texte relatif à la constitution de la famille et que nous avons reproduit plus haut. On y trouve des listes des plantes et des minéraux connus, des bois employés pour la construction ou l'ameublement, des métaux, des pierres propres à l'architecture et à la sculpture. On y remarque surtout avec intérêt le fragment d'une liste de toutes les espèces animales que connaissaient les savants assyro-babyloniens, classées méthodiquement par familles et par genres.

« Il y a une famille qui comprend les grands carnassiers ; le chien, le lion, le loup ; puis, nous avons dans la famille du chien différentes espèces, telles que le chien proprement dit, le chien domestique, le chien courant, le chien petit, le chien d'Élam. Le côté scientifique de cette classification se révèle par une circonstance facile à reconnaître :

on lit, en effet, auprès du nom vulgaire, une appellation spéciale qui se rattache précisément à une division scientifique que les Assyriens paraissent avoir eu en vue.

Parmi les oiseaux, on remarque également les mêmes essais de classification ; on distingue les oiseaux au vol rapide, des oiseaux de mer ou de marais.

Les insectes forment une classe très nombreuse ; nous voyons toute une famille dont on établit les espèces, suivant qu'elles attaquent les plantes, les animaux, les vêtements ou le bois.

Les végétaux semblent avoir une classification basée sur leur utilité ou sur les services que l'industrie pouvait en retirer. Une tablette énumère les usages auxquels on peut employer les bois selon leur essence pour la charpente des palais, dans la construction des navires, dans la fabrication des chars, des ustensiles aratoires ou même dans l'ameublement.

Les minéraux occupent une longue série dans ces tablettes. Ils sont classés suivant leurs qualités ; l'or et l'argent forment une division à part ; les pierres précieuses en forment une autre [1]. »

Les divisions de ce classement appartiennent sans doute à une science bien rudimentaire, mais on est étonné de constater que les Chaldéens avaient déjà inventé une nomenclature scientifique pareille, dans son principe, à la nomenclature linéenne. En regard du nom vulgaire de l'animal dans la langue parlée, est placé un nom savant et idéographique, composé d'un signe de genre invariable et d'une épithète caractéristique qui varie pour chaque espèce. Dans d'autres tablettes, sont des listes d'oiseaux non moins scientifiquement disposées.

Les sciences qui, après la grammaire, tiennent le plus de place dans ces fragments sont les mathématiques et l'astronomie. La bibliothèque fondée par Assurbanipal contenait plusieurs traités d'arithmétique dont les débris donnent à penser que Pythagore leur emprunta le système de la fameuse table de multiplication à laquelle son nom est demeuré attaché. Les tablettes de Koyoundjik renferment aussi des catalogues d'étoiles, des recueils d'observations sidérales, entre autres des tables des levers de Vénus, de Jupiter et de Mars, des phases de la lune, jour par jour, dans le mois ; des calendriers qui nous ont fait définitivement connaître la nature et le mécanisme de l'année chaldéo-assyrienne, son

[1] Menant, *La Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 89 et suiv.

caractère purement lunaire et le système d'intercalations par lequel on rétablissait son harmonie avec l'année solaire et la marche des saisons ; nous avons aussi un autre fragment de calendrier où sont indiquées les fêtes de chaque jour de l'année.

Les documents astrologiques formaient une part considérable de la même bibliothèque. Parmi les fragments de cette catégorie, il faut mettre en première ligne ceux d'un ouvrage qui paraît avoir été le livre fondamental et classique par excellence sur les matières astrologiques. La bibliothèque d'Assurbanipal en renfermait deux récensions distinctes, chacune en plusieurs exemplaires, et, en combinant tous les débris qui subsistent de ces différents exemplaires, on arrive à reconstituer le livre d'une manière presque complète. Cet ouvrage comprenait un exposé des présages tirés des positions, des apparences et des mouvements des corps célestes, des nuages et de tous les phénomènes météorologiques. Il avait été, d'après ce que rapporte une clause plusieurs fois répétée, rédigé pour la première fois par ordre de Sargon l'Ancien, roi d'Agadé, vers l'an 1900 avant notre ère.

A ces livres proprement dits, il faut joindre ce que nous appellerions les documents d'archives : lettres diplomatiques, rapports officiels adressés par les gouverneurs de provinces et relatifs pour la plupart aux événements politiques, les proclamations royales, les pétitions ou dénonciations au roi, les contrats d'intérêt privé, les rapports périodiques faits au prince par les astronomes attachés au palais, sur leurs observations quotidiennes; les pièces financières, comme sont la plupart des petits documents sur les tributs fournis par les villes de telle ou telle province.

Telle était la littérature assyrienne, reconstituée d'après les débris qui nous en sont parvenus; telle était la bibliothèque du palais d'Assurbanipal : singulière bibliothèque composée exclusivement de tablettes en terre cuite portant, sur l'une et l'autre de leurs deux faces, une page d'écriture cunéiforme cursive, si fine et si serrée, que les plus habiles ont, aujourd'hui, peine à en établir le texte, à en fixer le déchiffrement, et dont l'usage, même dans l'antiquité, était nécessairement restreint à un petit nombre de savants. Pour donner une idée de la quantité de documents écrits qui la composaient, nous dirons qu'on a calculé que les débris recueillis par MM. Layard et Smith, et aujourd'hui au Musée britannique, forment une masse de plus de cent mètres cubes ; leur contenu couvrirait, dans la forme ordinaire de nos livres, plus de cinq cents

volumes de cinq cents pages in-quarto. A peine est-il besoin d'ajouter que les érudits sont loin encore d'avoir mis à profit pour l'histoire cette immense quantité de matériaux. Mais il est aisé de se convaincre que la civilisation chaldéo-assyrienne que nous connaissons si peu, gît tout entière dans ces textes et dans ceux de même nature recueillis un peu partout dans toute la Mésopotamie.

La bibliothèque d'Assurbanipal n'était évidemment pas la seule qui existât : divers indices autorisent à le croire, bien qu'on n'ait pas, jusqu'ici, encore retrouvé de dépôt semblable. Le nom de Sepharvaïm, « les villes des livres, » donné par la Bible aux deux Sippara voisines de Babylone, ne prouve-t-il pas que c'est là surtout qu'une exploration méthodique aurait chance d'exhumer les richesses littéraires les plus vieilles du monde? Babylone elle-même ne fut-elle pas le principal centre des études scientifiques depuis le début de la civilisation chaldéenne jusqu'à sa chute? N'est-ce pas là que Bérose a trouvé le secret de sa science historique et astrologique? Ce dernier des prêtres chaldéens commence son livre des *Antiquités babyloniennes*, en racontant que l'on conservait avec grand soin, à Babylone, les documents les plus nombreux et les plus variés « embrassant, dit-il, un espace de temps qui monte à plus de cent cinquante mille ans, lesquels documents contiennent l'histoire du ciel et de la terre et de la mer, l'origine première des choses, les annales des rois et les récits de leurs actes. » Le même auteur parle des livres d'Oannès dictés par Dieu même aux hommes, pour leur apprendre l'origine des choses, et c'est de sources analogues que proviennent les notions si exactes sur la religion chaldéo-assyrienne qu'a conservées le philosophe Damascius. Ce n'est donc point sous l'influence d'un enthousiasme irréfléchi qu'on peut dire, même aujourd'hui, quarante ans après Botta, que les découvertes n'en sont qu'à leur début et que le grand secret de l'histoire de l'antique Orient est encore enfoui sous les sables du désert mésopotamien.

§ 3. — ASTRONOMIE ET ASTROLOGIE

Les Chaldéens disaient que l'astronomie leur avait été enseignée par le dieu Oannès qui sortit un jour de la mer Érythrée sous la forme d'un homme à queue de poisson. Quelques critiques, égarés par cette donnée fabuleuse, ont cherché à expliquer cette prétendue révélation di-



vine par une importation étrangère, et ont supposé que le golfe Persique fut la route suivie par les savants qui, d'Égypte, seraient venus implanter la science des astres sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Mais il n'en est rien; l'astronomie était une science essentiellement indigène à Babylone. Une tradition conservée par le pseudo-Chérémon attribue à l'astronomie chaldéenne l'antériorité sur l'égyptienne qui paraît même avoir été son élève au début[1]. L'harmonie et la périodicité des révolutions dont le ciel est le théâtre frappèrent de bonne heure l'imagination des hommes qui habitaient le beau climat de la Mésopotamie, durant ces nuits sereines et merveilleusement étoilées dont l'Orient a le privilège. Ils notèrent ces changements et ces variations, ils en dressèrent des tables, en prédirent le retour, leur donnèrent des noms; cette contemplation admirative dont le sauvage comme l'homme le plus éclairé ne se lasse jamais, forma leur expérience, et leurs observations codifiées furent le premier livre d'astronomie. Diodore de Sicile a résumé en une page que nous devons citer, la science que les Grecs de son temps reconnaissaient aux Chaldéens.

« Ayant observé, dit-il, les astres pendant un nombre énorme d'années, ils en connaissent plus exactement que tous les autres hommes le cours et les influences et prédisent sûrement bien des choses de l'avenir. La doctrine qui est, selon eux, la plus importante, concerne les mouvements des cinq astres que nous nommons *planètes* et qu'eux appellent *interprètes*. Parmi ces astres, ils regardent comme le plus significatif celui qui fournit les augures les plus nombreux et les plus importants, la planète désignée par les Grecs sous le nom de Cronos, et qu'à cause de cela, ils appellent Hélios (Soleil). Quant aux autres, elles sont nommées chez eux, comme chez nos astrologues, Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. Les Chaldéens les appellent interprètes, parce que les planètes, seules douées d'un mouvement particulier déterminé que n'ont pas les autres astres, lesquels sont fixes et assujettis à une marche régulière et commune, interprètent aux hommes les desseins bienveillants des dieux. Car les observateurs habiles savent, disent-ils, tirer des présages du lever, du coucher et de la couleur de ces astres; ils annoncent aussi les vents violents, les pluies et les chaleurs excessives. L'apparition des comètes, les éclipses de soleil et de lune, les tremblements de terre, enfin tous les changements qui surviennent dans l'at-

[1] Michel Psellos, publié par Sathas, dans le *Bulletin de correspond. helléniq.*, t. I, p. 129.



mosphère sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations, aussi bien que pour les rois et les particuliers.

« Au-dessous du cours des cinq planètes, continuent les Chaldéens, sont placés trente (six) astres appelés *dieux conseillers*. De ces dieux, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre, pour surveiller les choses humaines et les choses célestes. Et tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messager de la région supérieure à l'inférieure ; un autre passe de celle-ci dans celle-là, par un invariable échange. En outre, il y a douze *seigneurs des dieux*, dont chacun préside à un mois et à un signe du zodiàque. Le soleil, la lune et les cinq planètes passent par ces signes, le soleil accomplissant sa révolution dans l'espace d'une année, et la lune la sienne dans l'espace d'un mois.

« Chaque planète a son cours particulier, et elles diffèrent entre elles par la vitesse et le temps de leurs révolutions. Ces astres influent beaucoup sur la naissance des hommes, et décident du bon et du mauvais destin; c'est pourquoi les observateurs y lisent l'avenir. Ils ont ainsi fait, disent-ils, des prédictions à un grand nombre de rois, entre autres au vainqueur de Darius, Alexandre, et aux rois Antigone et Séleucus Nicator, prédictions qui paraissent toutes avoir été accomplies et dont nous parlerons en temps et lieu. Ils prédisent aussi aux particuliers les choses qui doivent leur arriver, et cela avec une précision telle que ceux qui en ont fait l'essai en sont frappés d'admiration et regardent la science de ces astrologues comme quelque chose de divin. En dehors du cercle zodiacal, ils distinguent vingt-quatre étoiles, la moitié dans la partie boréale du ciel et la moitié dans la partie australe; celles qui se voient sont préposées aux vivants, et celles qu'on ne peut pas voir sont assignées aux morts. Et ils appellent ces astres « juges de l'univers.

« La lune se meut, ajoutent les Chaldéens, au-dessous de tous les autres astres; elle est la plus voisine de la terre, en raison de sa pesanteur; elle exécute sa révolution dans le plus court espace de temps, non pas par la vitesse de son mouvement, mais parce que le cercle qu'elle parcourt est très petit. Sa lumière est empruntée, et ses éclipses proviennent de l'ombre de la terre, comme l'enseignent aussi les Grecs. Quant aux éclipses de soleil, ils ne savent en donner que des explications très faibles et très vagues; ils n'osent ni les prédire, ni en déterminer les époques.

« Ils professent des opinions tout à fait particulières à l'égard de la figure de la terre; ils soutiennent qu'elle est creuse, en forme de nacelle, et ils en donnent des preuves nombreuses et très plausibles, comme tout ce qu'ils disent de l'univers. Nous nous éloignerions trop de notre sujet si nous voulions entrer dans tous ces détails; il suffit d'être convaincu que les Chaldéens sont, plus que tous les autres hommes, versés dans l'astrologie, et qu'ils ont cultivé cette science avec le plus grand soin. Il est cependant difficile de croire au nombre d'années pendant lesquelles le collège des Chaldéens aurait enseigné la science de l'univers; car depuis leurs premières observations astronomiques jusqu'à la venue d'Alexandre, ils ne comptent pas moins de quatre cent soixante-treize mille ans[1]. »

Dans la science astronomique des docteurs chaldéens, il est nécessaire, pour en bien déterminer le caractère, d'y reconnaître trois éléments essentiels : le côté véritablement scientifique et reposant sur des observations sérieuses et méthodiques; le côté mythologique, car les astres devinrent, dans leurs conceptions, les divins régulateurs du monde sublunaire et furent regardés comme l'incarnation de divinités spéciales; enfin le côté astrologique rempli de superstitions puériles : on croyait lire dans l'avenir en observant les mouvements célestes, et l'on tirait des phénomènes sidéraux les plus naturels des présages pour tous les actes de la vie ordinaire.

Le succès des prédictions de cette nature fut si grand que l'astrologie se développa au détriment de l'astronomie; celle-ci même fut la servante de l'autre et ne fut point comprise sans elle. Chaque ville de Chaldée et d'Assyrie avait un ou plusieurs observatoires; c'étaient des tours ou plutôt des pyramides à étages appelées *zigurat* dans les textes. Généralement annexées à des temples ou à des palais, comme nous l'avons vu à Khorsabad, c'est là que se tenaient en permanence les docteurs des collèges sacerdotaux. On croyait que les dieux, dans le ciel, habitaient de même une sorte d'observatoire, la « montagne de l'Orient, » ou « montagne des Pays » (*sad matati*), d'où ils plongeaient leurs regards sur la terre, surveillant les actions des mortels et distribuant à leur gré les biens et les maux dans l'humanité.

A quelle époque commencèrent les observations sidérales des Chaldéens, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. On ne saurait, bien

[1] Diod. Sic., II, 30 et 31.

entendu, ajouter foi à la tradition de leurs docteurs qui prétendaient appuyer leurs théories scientifiques sur une série ininterrompue d'observations remontant à 473,000 ans suivant Diodore, à 488,000 d'après Pline et Cicéron. De semblables prétentions ne sont pas plus dignes de créance que l'opinion de quelques savants modernes faisant remonter l'invention du zodiaque à quinze ou seize mille ans avant l'ère vulgaire. Mais nous sommes cependant en mesure d'affirmer que l'astronomie était déjà codifiée théoriquement dès l'époque des premiers rois chaldéens que les documents cunéiformes nous permettent de citer. Nous savons, par exemple, que vers le xxxviiie siècle avant Jésus-Christ, Sargon l'Ancien, roi d'Agadé, fit compiler, dans un ouvrage méthodique qui comprenait soixante-dix tablettes, tous les résultats de la science astrologique de son temps : quelques fragments seulement de ce grand recueil incessamment recopié dans les siècles postérieurs, nous sont parvenus, et nous les avons reproduits plus haut. L'ouvrage fut continué par Naram Sin, et toutes les vraisemblances nous autorisent à croire que c'est ce bréviaire des astrologues chaldéens, appelé *Namar-Bel*, que traduisit Bérose, au témoignage de Sénèque[1]. Mais la science était à cette époque encore fort peu avancée, et l'on jugerait mal l'astronomie chaldéenne si on la croyait exclusivement composée, comme le livre dont il est ici question, d'observations puériles, de présages lus dans les astres, de recettes pour des horoscopes. On y lisait, par exemple, que la lune est une sphère obscure d'un côté, enflammée de l'autre, de telle sorte que les phases et les éclipses lunaires seraient produites par le déplacement de l'astre qui présente à la terre tantôt sa face terne et tantôt sa face ignée.

Toute autre était, de l'aveu même des auteurs classiques, la science des Chaldéens des âges postérieurs. On reconnaît que ce furent eux qui inventèrent le gnomon et le cadran solaire, et l'on a retrouvé dans les ruines de Ninive une énorme lentille en verre qui est sans doute un débris d'un puissant instrument d'optique et de précision. Ils apprirent aux Grecs à décomposer le mouvement diurne apparent du soleil, de la lune et des planètes, à calculer les irrégularités de la marche des cinq planètes, leurs stations et leurs rétrogradations. Pour les astronomes de l'antique Mésopotamie, le mouvement moyen journalier de la lune fut le principe de la mesure du temps; et par la période de deux cent vingt-

[1] Senec., *Nat. quaest.* III, 29.

trois lunaisons qu'ils connurent, ils arrivèrent à prédire les éclipses de lune. La plus anciennement calculée, celle du 10 mars 721 avant Jésus-Christ, leur est due, et leurs calculs ne diffèrent des nôtres que de quelques minutes. Moins habiles à calculer les éclipses du soleil, qui offrent de plus grandes difficultés, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire, et se contentaient de les observer et de les enregistrer[1].

Beaucoup de choses encore en usage dans l'astronomie nous viennent de la civilisation chaldéo-assyrienne et de sa science, à laquelle toute l'antiquité rendait un juste hommage. Telles sont la division de l'écliptique en douze parties égales constituant le *Zodiaque*, dont les figures ou catastérismes sont également d'origine chaldéenne ; la précession des équinoxes ; la division du cercle en trois cent soixante parties égales ou degrés ; celle du degré en soixante minutes, de la minute en soixante secondes et de la seconde en soixante tierces, ainsi que l'invention du mode de notation qui sert encore à marquer ces divisions du degré. Chez les Chaldéo-Assyriens on trouve, dès l'origine, la semaine de sept jours, consacrés aux sept corps planétaires qu'ils adoraient comme des êtres divins, et depuis un temps immémorial l'ordre de leurs jours n'a pas été changé. Ils furent les premiers à diviser la journée de vingt-quatre heures ou nycthémère, en douze parties égales ou douze heures, heures doubles ou « heures babyloniennes, » comme les appelaient les Grecs ; l'heure était divisée en soixante minutes et la minute en soixante secondes. Leurs grandes

[1] Le calcul des éclipses pourrait être une des bases de la chronologie assyrienne. Dans les textes historiques que nous ont laissés les scribes de Ninive, on trouve principalement mentionnées deux éclipses; l'une, dans les listes des *limmu*, a été fixée par les savants modernes à deux dates différentes et distantes de quarante-six ans. Les uns la placent au 15 juin 763 avant J.-C., et M. Oppert au 13 juin 809 avant J.-C. La discussion de ces différents points de vue nous eût entraîné trop loin, et comme les résultats auxquels on aboutit de part et d'autre ne sont pas sûrs, nous avons préféré ne point exposer ces questions ardues. La seconde éclipse mentionnée dans les textes historiques, est celle dont parle le roi Assurbanipal, dans le récit de sa campagne contre le pays d'Elam (Voyez tome IV, p. 350); M. Oppert l'a fixée au 16 juin 661 avant J.-C. Les savants s'en rapportent généralement pour le calcul des éclipses qui peuvent intéresser l'histoire aux tables du chanoine Pingré, dans l'*Art de vérifier les dates*. Je dois, au point de vue des études assyriologiques, mentionner ici une récente publication due à M. le Dr Edouard von Haerdtl, de l'Observatoire de Vienne, intitulée : *Astronomische Beitræge zur Assyrischen Chronologie* (Vienne 1885). L'auteur a calculé les éléments des cent vingt-quatre éclipses solaires, depuis celle du 11 juin 958 avant J.-C. jusqu'à celle du 9 mai 575, seules visibles à Ninive; il a donné aussi le tableau des trois cent soixante-quatre éclipses lunaires visibles en Mésopotamie pendant cette même période de trois cent quatre vingt-trois ans. Le travail difficile auquel s'est livré M. von Haerdlt est de nature à faciliter singulièrement l'étude des textes astromiques assyriens.



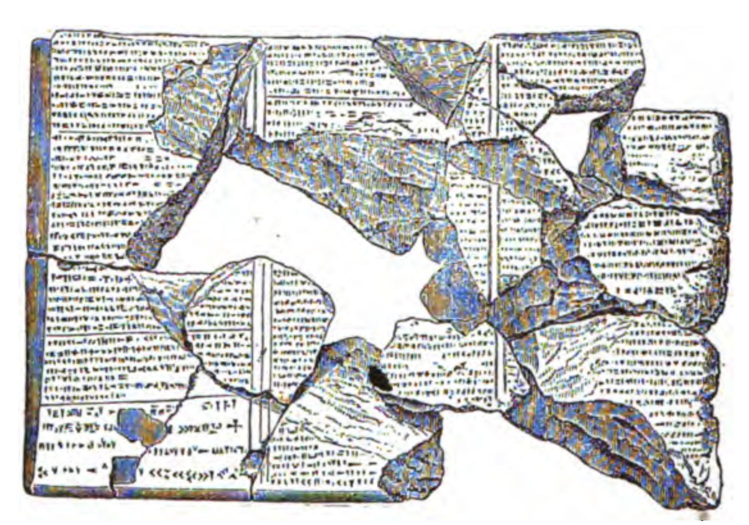
périodes de temps étaient calquées sur ce modèle. Le cycle de quarante-trois mille deux cents ans, qui était, dans leur opinion, celui de la précession des équinoxes, était regardé comme un jour de la vie de l'univers; il se divisait donc en douze sares ou heures cosmiques, de trois mille six cents ans, dont chacun comprenait six nères de six cents ans; le nère, à son tour, se subdivisait en dix sosses ou minutes cosmiques, composées chacune de soixante ans, et l'année ordinaire se trouvait être ainsi la *seconde* de la grande période chronologique.

Les Chaldéens partageaient l'année en trois cent soixante jours de douze mois de trente jours, et le mois en quatre parties égales, composées chacune de sept jours, du 1er au 7, du 8 au 14, du 15 au 21, enfin du 22 au 28; comme le mois avait régulièrement trente jours, les deux derniers restaient en dehors de la série des quatre hebdomades, qui reprenait le mois suivant, du 1er au 7. Le 7, le 14, le 21 et le 28 étaient des jours néfastes et des jours de repos, où « le pasteur des hommes ne doit pas manger de viande, ne doit pas changer les vêtements de son corps; où l'on ne porte pas de robes blanches, où l'on n'offre pas de sacrifice; où le roi ne doit pas sortir sur un char et ne doit pas rendre la justice dans l'appareil de sa puissance; où le général ne doit point donner d'ordres pour les cantonnements de ses troupes; enfin où l'on ne doit pas prendre de médicaments. » C'est ainsi qu'on constate des jours de jeûne et d'abstinence chez les Chaldéo-Assyriens comme chez les Juifs, de même qu'il y avait des jours de fêtes et de réjouissances appelés, dans les textes « jour du cœur, jour de joie » ou même *sabbatum* « sabbat. »

En habiles astronomes qu'ils étaient, les Chaldéens s'étaient de bonne heure aperçu que leur année de trois cent soixante jours ne correspondait pas avec l'année vraie; aussi, ils ajoutaient tous les six ans, à la fin de l'année, un treizième mois de trente jours, analogue au *veadar* des Juifs; ils appelaient ce mois complémentaire *maqru sa addari* « incident à Adar. » Comme cette intercalation ne suffisait pas encore, on ajoutait, à des intervalles beaucoup plus éloignés, un second mois d'Ulul et même un second mois de Nisan.

Il importe de dire ici que, d'après une ingénieuse théorie de François Lenormant, le grand *Poème d'Isdubar* dont nous avons déjà donné divers extraits, et dans lequel la lutte d'Isdubar contre le taureau divin, l'amour de la déesse Istar pour ce Nemrod de la légende chaldéenne, la descente d'Istar aux enfers et le récit du déluge forment d'importants

épisodes[1]; ce grand poème, disons-nous, était divisé en douze tablettes ou douze chants correspondant aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque. Le résumé suivant de ce que contient chacune des tablettes, dans l'état de mutilation où elle nous est parvenue, permettra au lecteur d'apprécier cette hypothèse et en même temps de se rendre un compte exact de l'ensemble du poème dont nous avons détaché seulement quelques épisodes.



Aspect de la tablette fragmentée du poème d'Isdubar, qui contient le récit chaldéen du déluge. (Au Musée Britannique.)

Tablette I. — Manque.

Tablette II. — Le commencement est détruit. Dans ce qui vient après cette lacune, Isdubar voit en songe les étoiles tomber du ciel. Il envoie chercher, pour interpréter son rêve, le voyant Êa-bani, moitié homme et moitié taureau.

Tablette III. — Êa-bani, séduit par Samhat et Harimat (la grâce et la persuasion personnifiées), se décide à venir à Uruk, à la cour d'Isdubar. Fêtes pour le recevoir. Amitié qui se noue entre les deux héros.

Tablette IV. — Isdubar, sur le conseil d'Êa-bani, se met en route pour aller attaquer le tyran Humbaba dans la forêt des cèdres. Exploits des deux héros dans le voyage.

Tablette V. — Défaite et mort de Humbaba.

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 59 et suiv., t. IV, p. 69 et suiv.

Tablette VI. — Istar se propose pour épouse à Isdubar : il la rejette en lui reprochant ses débauches. Istar irritée obtient de son père Anu qu'il crée un taureau terrible, qui va ravager Uruk. Isdubar tue le monstre, aidé d'Êa-bani.

Tablette VII. — Êa-bani consulte les arbres pour leur demander un oracle. Isdubar tombe malade et voit des songes effrayants. Il en cherche l'explication auprès d'Êa-bani, dont le pouvoir de devin s'affaiblit et qui ne peut les interpréter. Mort d'Êa-bani.

Tablette VIII. — Lamentation d'Isdubar sur la mort d'Êa-bani. Malade et effrayé par ses visions, il se décide à aller demander la guérison et le secret de la vie à Hasisatra. Voyage du héros. Il rencontre les deux hommes-scorpions qui gardent le lever et le coucher du soleil. Visite du jardin des arbres aux fruits merveilleux, gardé par les nymphes Siduri et Sabit.



Les deux hommes scorpions [1].

Tablette IX. — Dialogue avec les deux nymphes pour obtenir de sortir du jardin en emportant des fruits. Isdubar rencontre le batelier Ur-Bel. Il continue son voyage par eau, sous la conduite de ce batelier ; ils finissent par naviguer sur les « eaux de la mort. »

Tablette X. — Isdubar atteint le pays de l'embouchure des fleuves, au delà des « eaux de la mort, » où habite Hasisatra, devenu immortel. Il lui pose ses questions.

Tablette XI. — Hasisatra répond en racontant le déluge. Purification et guérison d'Isdubar. Son retour à Uruk.

Tablette XII. — Lamentation d'Isdubar sur la tombe d'Êa-bani. Marduk, sur l'ordre de Êa, tire du « Pays sans retour » l'ombre du voyant et la fait monter dans les demeures célestes, au milieu des dieux.

Ainsi, dans cette épopée, l'homme-taureau entre en scène au « mois du taureau propice, » auquel préside Êa, le créateur de cet être merveilleux. Isdubar ou Nemrod se révèle comme un véritable Hercule dans le mois qui est placé sous le gouvernement de Adar-Sandan, l'Hercule assyrien. C'est au « mois du feu » qu'Isdubar triomphe de Humbaba et

[1] D'après un cylindre publié par Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XLIX, n° 2.

nous savons qu'Isdubar n'est autre que le dieu Feu; Istar demande Isdubar en mariage au « mois du message d'Istar; » Isdubar rencontre les deux hommes-scorpions sous le signe du Scorpion; au « mois de la caverne, » il pénètre dans la retraite cachée où les dieux ont transporté Hasisatra. Celui-ci lui raconte le déluge dans le onzième chant, parce que le onzième mois est celui du signe du Verseau. Enfin le douzième mois, celui « des Poissons » du dieu Êa, est celui de l'apothéose de



Lutte d'Isdubar et du lion [1].

l'ombre d'Êa-Bani, parce que ce sont les poissons du dieu Êa qui veillent au lit funèbre et protègent les morts.

Ces légendes et ces mythes religieux attachés à chaque signe du zodiaque, montrent bien le caractère astrologique de la religion chaldéo-assyrienne, et ils achèvent de nous convaincre que cette division des mois est déjà complètement organisée lorsque la civilisation chaldéenne commence à être accessible aux recherches historiques.

Les Chaldéo-Assyriens connaissaient l'année solaire de trois cent soixante cinq jours un quart, et ils en faisaient usage dans les calculs astronomiques. Mais leur année ordinaire, religieuse et civile, était une

[1] D'après un cylindre publié par Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXV, n° 3.

année lunaire, composée de douze mois correspondant aux signes du zodiaque, et alternativement pleins et caves, c'est-à-dire de trente et de vingt-neuf jours. L'année commençait au mois de Nisan (mars-avril), c'est-à-dire au printemps, comme dans la plus grande partie du monde chrétien, au moyen âge; elle se terminait par le mois d'Adar (février-mars)[1].

Les noms assyriens des douze mois furent adoptés par les Juifs, probablement dès le temps d'Abraham, et par la plus grande partie des peuples sémitiques. Dans l'écriture cunéiforme, ces noms s'exprimaient soit phonétiquement, soit le plus souvent, par des signes idéographiques suméro-accadiens qui étaient comme les symboles scientifiques et religieux de chaque mois. C'est ainsi, pour citer un exemple, que le mois de Sivan (mai-juin) avait pour idéogramme le mot suméro-accadien *murga*, qui signifie « la fabrication des briques. » C'était, en effet, durant ce mois qui suit les pluies du printemps et les grandes crues des fleuves, qu'on commençait à mouler les briques pour les laisser ensuite sécher au soleil tropical des mois d'été. On pense aussi, non sans quelques bonnes raisons, que ces idéogrammes se réfèrent à des mythes religieux et qu'ils appartiennent au cycle des traditions cosmogoniques des Assyriens, dont nous possédons maintenant des fragments originaux.

L'ordre constant des phénomènes célestes avait donc frappé de bonne heure les astronomes chaldéens. Cherchant à interpréter ces mouvements, ils avaient cru y découvrir le secret des événements terrestres et de la destinée humaine. Toutes ces étoiles constellées et imitant vaguement des formes animales devinrent les signes du zodiaque : ces signes ainsi que les planètes, avec le soleil et la lune, se préoccupant de ce qui se passait sur la terre où s'exerçait leur influence, furent les *interprètes* de la volonté des dieux ou plutôt du destin. C'est par cette voie toute simple et naturelle que l'astrologie, ainsi que l'a remarqué Guigniaut[2], s'empara des conceptions religieuses des Chaldéo-Assyriens. Nous verrons ailleurs la place des astres dans la religion, et comment ils en vinrent à être considérés comme des dieux ou des génies, tantôt bienfaisants, tantôt malfaisants.

Les douze signes du zodiaque, régis par autant de dieux, étaient,

[1] Voir à la fin de ce volume, l'*Appendice*.
[2] *Les religions de l'antiquité*, t. II, notes, p 895.

d'après les nombreux cylindres de pierre qui nous en offrent la représentation :

1° Le *Bélier* ou l'*Ibex;*

2° le *Taureau*;

3° les *Gémeaux* représentés par deux petites figures viriles superposées, quelquefois avec des queues de poissons;

4° le *Cancer*, figuré comme une écrevisse ou un homard;



Le Centaure et le Scorpion[1].

5° le *Lion*, représenté le plus souvent dévorant le taureau;

6° la *Vierge* ou Istar, l'archère des dieux;

7° les pinces du scorpion ou plutôt la *Balance*;

8° le *Scorpion*;

9° le *Sagittaire*, représenté par un archer ou un centaure ailé tirant de l'arc;

10° la *Chèvre*, dont la partie postérieure se termine souvent en queue de poisson;

11° le *Verseau*, représenté par un vase d'où l'eau s'écoule, ou par le dieu Raman;

[1] D'après un bas-relief assyrien du Musée Britannique.

12° les *Poissons*.

Ces douze constellations prirent place à côté du Soleil, de la Lune et des cinq planètes : Éa (Saturne) ou Kirvanu, encore appelé *Keiwan* par les Arabes; Bel (Jupiter); Nergal (Mars); Istar (Vénus); Nabu (Mercure); elles furent les douze maîtres ou seigneurs des dieux, comme les appelle Diodore. La science théologique aidant, les douze signes du zodiaque furent divisés en trente-six parties, présidées par autant d'étoiles qui furent appelées les *dieux conseillers :* parmi ceux-ci, les uns habitaient au-dessus, les autres au-dessous de la terre, et tous les dix jours, l'un d'entre eux passait de l'un dans l'autre hémisphère en qualité de messager divin. Tantôt propices, tantôt funestes aux hommes, tous ces dieux exerçaient sur la terre une action directe, dont on pouvait prévenir ou provoquer les effets par des conjurations et des prières. « Les Chaldéens, dit l'auteur des *Philosophumena*, ayant observé le ciel plus attentivement que les autres, en sont venus à voir la raison des causes déterminantes de ce qui arrive parmi nous, et à croire que les douze parties du zodiaque des étoiles fixes y ont une grande part. Et ils divisent chaque signe en trente degrés et chaque degré en soixante minutes, car c'est ainsi qu'ils appellent les divisions les moindres, qu'ils ne divisent pas à leur tour. Ils qualifient de mâles une partie des signes, et de femelles les autres. Ils les répartissent aussi en signes à double corps et signes qui ne le sont pas, en signes tropiques et non tropiques. Les signes mâles et femelles sont ainsi nommés d'après leur rapport avec la génération d'enfants mâles. Le bélier est masculin et le taureau féminin, et ainsi de suite de tous les autres avec la même alternance. C'est, je crois, d'après cela que les Pythagoriciens appellent la monade mâle, la dyade femelle, et de nouveau la triade mâle, définissant ensuite d'après la même règle la nature de tous les nombres pairs et impairs. Quelques-uns, divisant chaque signe en dodécatémories, arrivent presque à la même explication, car ils font le Bélier mâle, le Taureau mâle et femelle, ensuite les Gémeaux signe mâle de nouveau, et alternent ainsi deux par deux les autres signes. Ils appellent à double corps (δίσωμα) les signes qui sont exactement opposés les uns aux autres



Les Gémeaux [1].

[1] D'après un monument publié par Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LXII, n° 1.

aux deux extrémités d'un diamètre du cercle, comme le sagittaire [et les Gémeaux], la Vierge et les Poissons, et les signes perdent cette dénomination à l'égard de ceux avec lesquels ils ne sont pas dans le même rapport de position. Quant aux signes tropiques, ce sont ceux où le Soleil, en arrivant, opère les grands changements de sa marche. Ce sont le Bélier, signe mâle, et son opposé diamétral, la Balance, dont la nature est la même, comme aussi celle des deux autres signes tropiques, le Capricorne et le Cancer. Car, dans le Bélier est la position tropique de l'équinoxe de printemps, dans le Capricorne celle du solstice d'hiver, dans le Cancer celle du solstice d'été, et dans la Balance celle de l'équinoxe d'automne[1]. »



La chèvre et son symbole[2].

Le Soleil, la Lune et les cinq planètes furent partagées en trois classes : deux bienfaisants, Jupiter et Vénus, appelés plus tard *grande* et *petite fortune* par les Mendaïtes ; deux malfaisants, Saturne et Mars, qualifiés par les Mendaïtes de *grande* et *petite infortune ;* trois équivoques, tantôt bons, tantôt mauvais suivant les cas, le Soleil, la Lune et Mercure. « Le soleil, placé au centre du système, prenait, avec chaque heure, chaque jour, chaque mois, un caractère différent, suivant qu'il se trouvait sous l'influence de telle ou telle des planètes, dont chacune avait aussi son heure, son jour, son mois déterminés, et son signe dans le zodiaque. A la planète, sous l'invocation de laquelle avait été placée la première heure du jour, à partir de minuit, fut aussi consacré le jour entier ; et de là vint cette attribution des jours de la semaine aux sept planètes, la *semaine planétaire*, fondée certainement sur l'astrologie. La première heure était assignée à Saturne, la seconde à Jupiter et ainsi de suite, d'après la distance des planètes à la terre, selon l'ordonnance qui vient d'être dite, jusqu'à ce que toutes les heures du jour eussent été épui-

[1] Origène, *Philosophumena*, v. 13, p. 125, éd. Miller.

[2] D'après l'empreinte marquée sur un contrat d'intérêt privé, au Musée Britannique. Menant, *Empreintes de cylindres assyriens*, pl. IV, n° 22.

sées; et alors on recommençait, la première heure du jour suivant, et avec elle le jour entier, étant attribués au Soleil, la première du troisième à la Lune, etc. Sur le même principe les douze signes du zodiaque, et, avec eux, les douze mois de l'année furent distribués entre les sept planètes, dont les cinq proprement ainsi nommées eurent cha-



Planisphère céleste assyrien[1].

cune deux signes, le Soleil et la Lune un signe chacun : c'est ce qu'on appelle leurs *maisons* ou leurs *domiciles*[2]. »

S'il y avait, comme on le voit, une science réelle de l'astronomie, dans les conceptions des Chaldéens, cette science fut toujours subordonnée à la religion dont elle resta l'humble servante. Cette merveilleuse sympathie qui existe entre les phénomènes sidéraux et les lois

[1] D'après la stèle de Marduk-nadin-ahi, au Musée britannique.
[2] Guigniaut. *Religions de l'antiquité*, t. II, notes, p. 903.

naturelles de la terre et qui se reflète surtout dans les saisons, fit croire aux Chaldéens que toutes choses, ici-bas, dépendent de celles d'en haut. Ce principe admis, ils en arrivèrent facilement à se convaincre que, par l'observation des astres, ils parviendraient à deviner les secrets de l'avenir, et cette obsession de leur esprit paraissait trouver confirmation dans quelques phénomènes naturels qui servirent d'arguments pour étayer cette fausse science née d'une science vraie. L'action générale des astres leur parut s'exercer non plus seulement sur la nature et sur la marche des saisons, mais sur les destinées de l'homme et les actes les plus indifférents de notre existence. Des maladies avaient-elles été occasionnées par un soleil trop ardent : il n'en fallut pas davantage pour croire que le soleil et les astres disposaient de la santé et de la vie des individus ; les récoltes avaient-elles été, pendant une nuit éclairée par la lune, ravagées par la gelée ; les Chaldéens s'imaginèrent, comme nos paysans d'aujourd'hui, que la lune elle-même agissait sur la végétation ; les phénomènes météorologiques comme la pluie, la grêle, les vents, furent censés animés d'un esprit; on nota les taches du soleil, les phases lunaires, les déplacements des astres, la direction des vents, et l'on crut, en raison de coïncidences fortuites ou naturelles, que tous les événements qui s'accomplissent sur la terre avaient leur cause directe et immédiate dans les mouvements et les phénomènes célestes et aériens.

C'est ainsi que les astres devinrent les régulateurs des événements humains comme ils l'étaient des mouvements de l'univers ; dès lors, rien dans leur position et leur aspect ne parut indifférent pour l'observateur qui cherchait à en tirer des présages, et cette préoccupation se fait jour dans les documents astrologiques parvenus jusqu'à nous :

« Si la lune est visible le 1er du mois, la face du pays sera bien ordonnée, le cœur du pays sera réjoui.

Si la lune apparaît entourée d'un halo, le roi atteindra la primauté.

Si la lune apparaît avec sa corne droite longue et sa corne gauche courte, le roi d'un autre pays, sa main sera renommée.

Si la lune apparaît très grande, il y aura une éclipse.

Si la lune apparaît très petite, la récolte du pays sera bonne. »

« Si la lune a le même aspect le 1er et le 28 du mois, mauvais augure pour le pays d'Occident.

Si la lune est visible le 30, bon augure pour le pays d'Accad, mauvais pour la Syrie. »

« Si la lune a le même aspect le 1er et le 27 du mois, mauvais augure pour le pays d'Elam. »

« Si le soleil, à son coucher, a l'apparence double de sa dimension normale, avec trois rayons bleuâtres, le roi du pays sera perdu. »

« Au mois d'Ulul, si Mars est bien visible, la récolte du pays sera bonne, le cœur du pays, réjoui. »

« Jupiter se lève et son corps brille de l'éclat du jour; son corps apparaît comme la lame d'une épée à deux tranchants. C'est un augure favorable, qui porte bonheur au maître de la maison et à toute la terre qui en dépend. En même temps, il n'y a pas de maître dans la basse Chaldée: la perversité est divisée contre elle-même; la justice existe; c'est un fort qui gouverne; ... le maître de la maison et le roi sont fermement assis dans leur droit; l'obéissance et la paix existent dans le pays. »

« Si l'étoile Entena-maslum (Aldébaran?), à son lever est très brillante dans le mois de Douz, la récolte du pays sera bonne, le rendement magnifique.
Si cette étoile, à son lever, est peu visible, la récolte du pays sera mauvaise. »

« Si l'étoile du Grand Chien est obscure, le cœur du pays ne sera pas joyeux.
Si l'étoile du roi est obscure, le recteur du pays mourra. »

« Quand la lune, dans son aspect, est obscurcie de nuages épais, il y aura des inondations.
Quand la lune boit dans le ciel, il pleuvra. »

Les docteurs chaldéens consacraient tout leur temps à ces observations sidérales, et ils s'appliquaient à régler les actes de leur vie publique et privée d'après les instructions qu'ils croyaient lire dans le ciel. Tout en déplorant cette superstition singulière qui imposa aux progrès scientifiques un temps d'arrêt, il est juste d'ajouter, à la décharge des astrologues chaldéens, que presque tous les peuples, même les plus éclairés, ont attribué une influence directe sur l'humanité aux apparentes dérogations à l'ordre général du ciel, comme les éclipses et les comètes : on les a considérées comme des avertissements du courroux des dieux et on les a interprétés en mauvaise part, à cause de leur mystérieuse et terrifiante apparition.

Après la conquête de l'Asie par Alexandre, les astrologues chaldéens se répandirent dans le monde grec où ils ouvrirent même des écoles. De la Grèce, ils passèrent à Rome où les avait précédé leur réputation de devins et d'astrologues. Mais leur science dégénérant de plus en plus, ils nous apparaissent, au temps de l'empire romain, comme des charlatans et des diseurs de bonne aventure. Néanmoins, tout le monde les consulte; Auguste lui-même leur fait tirer son horoscope, et leur grand art consiste à déduire l'heur ou le malheur de quelqu'un, de la position de certains astres au moment de la naissance. Ils jettent les sorts; ils enseignent que chaque individu a une étoile, et cette croyance

rencontre encore de nos jours des adhérents. Leurs almanachs prédisent la pluie ou le beau temps de chaque jour de l'année, la disette ou l'abondance des récoltes; ils se livrent à des calculs et à des combinaisons mystérieuses de chiffres, comme les *Babylonii numeri*, dont parle Horace. C'étaient, la plupart du temps, d'indignes supercheries ou de ridicules puérilités : le moyen âge n'a pas connu les astrologues sous un aspect plus favorable.

§ 4. — SCIENCES EXACTES ET SYSTÈME MÉTRIQUE

Tous les savants qui se sont occupés de reconstituer le système métrique des Assyro-Chaldéens, ont été unanimes à proclamer que les docteurs de Babylone avaient poussé la science des nombres à un degré de perfection que n'a connu ni l'antiquité classique ni le moyen âge, et auquel on ne peut véritablement comparer que la science moderne. On reste confondu quand on réfléchit que ces prêtres magiciens ont dû inventer, sans le secours d'aucun maître et sans être guidés par l'expérience de peuples voisins, toutes les opérations d'arithmétique que nous connaissons, et créer l'ensemble d'un système métrique aussi bien coordonné que le nôtre, lequel dérive du leur. Originairement et comme la plupart des peuples enfants, les Chaldéens ont commencé par compter sur leurs doigts, c'est-à-dire de cinq en cinq unités ou par *quines*; les deux mains réunies ont formé deux *quines* ou la dizaine : telle a été l'invention originaire, simple et naturelle du système décimal.

Rien, d'autre part, de plus clair et de plus précis que la manière dont les Assyriens exprimaient les nombres, à l'aide des éléments même de l'écriture cunéiforme : le clou simple 𒁹 représentait toutes les unités; le crochet 𒌋 représentait les dizaines, et le signe 𒁹— les centaines. Les nombres compris entre 1 et 10 étaient écrits, en fonction de l'unité, de la manière suivante :

𒁹, 𒈫, 𒐈, 𒐉 ou 𒐼, 𒐊, 𒐋, 𒐌 ou 𒑂, 𒐍 ou 𒑄, 𒐎 ou 𒑆
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Le même principe servait à transcrire les nombres au-dessus de dix. Ainsi, on écrivait :



10, 11, 12, 13, ou 14, etc.

Et de même, on écrivait :

20, 30, ou 40, 50, etc. 100

Mille s'écrivait, c'est-à-dire 10 × 100 = 1000.

En outre, divers idéogrammes servaient à représenter le *sosse*, le *ner* et le *sar*, qui formaient la base de tous les calculs. Le *sosse* qui signifiait le nombre 60, est exprimé par ; le *ner*, signifiant le nombre 600, c'est-à-dire 10 sosses, est exprimé par divers idéogrammes, notamment : = 6 centaines, = 10 sosses, ou encore par ou par . Le *sar* signifiant le nombre 3,600, était figuré par

Ces indications suffisent pour montrer qu'un nombre pouvait s'exprimer de plusieurs manières différentes. Le nombre 400, par exemple, pouvait s'écrire = 4 × 100 ou = 6 sosses, plus 4 dizaines, c'est-à-dire 6 × 60 + 40 = 400.

Le signe placé à la suite des nombres, indiquait la multiplication par 6 ; placé devant les nombres, il indiquait au contraire la division par 6. De sorte qu'on pouvait écrire le chiffre 6, soit , soit = 1 × 6 ; le chiffre 12 s'écrivait ou = 2 × 6. Nous avons vu que l'idéogramme signifiait le *ner*, c'est-à-dire la sixième partie du *sar* . Quant à l'idéogramme , il est composé de deux éléments, le , égal à 4 sosses ou à 240, et le égal à 6 sosses ou à 360.

M. Aurès [1] a démontré que le chiffre 60 pouvait s'écrire comme le chiffre 1, simplement par le signe , et que tout en connaissant la numération décimale, les savants assyriens ont surtout fait usage du système sexagésimal qui, étant donné leur écriture, se prêtait mieux à toutes les exigences de leurs calculs. La numération savante procédait essentiellement par *soixantaines*, c'est-à-dire par *sosses* ou soixantaines d'unités, par *sars* ou soixantaines de sosses, par soixantaine de

[1] *Essai sur le système métrique assyrien*, Ire part., chap. 1.

sars, etc., comme notre numération procède aujourd'hui par dizaines, centaines, milliers, etc.

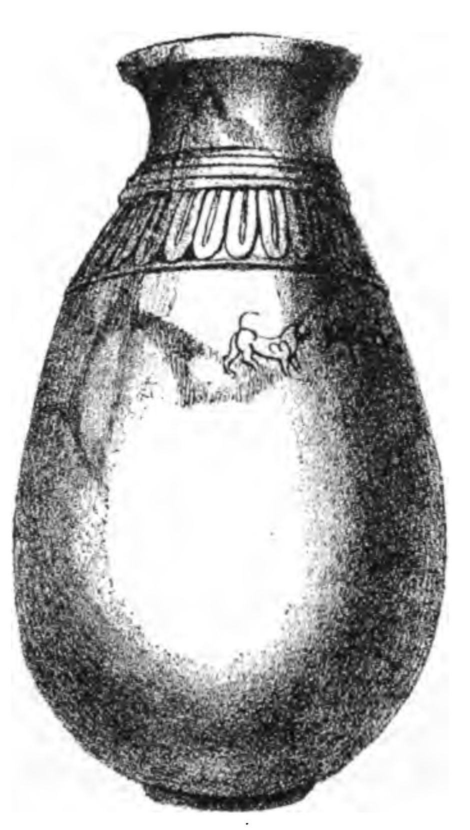
Il faut remarquer, d'ailleurs, que le système *duodécimal* de numération s'était formé à côté du système décimal de la manière la plus naturelle : la *dizaine* ne peut être divisée exactement ni en trois ni en quatre parties égales, tandis que la *douzaine* se prête non seulement à ces opérations, mais à toutes celles du nombre dix. Cette propriété de la douzaine, remarquée dès l'origine, a fait persister jusque chez les modernes le système duodécimal, et on l'emploie encore dans le commerce et l'industrie où l'on compte par douzaines et par grosses, aussi bien que dans la supputation des heures et des degrés. Or, en divisant l'unité en soixante parties égales, divisées à leur tour en soixante, les Chaldéens conciliaient les deux systèmes de division de l'unité qui, depuis qu'il y a des hommes, sont en lutte et se partagent les peuples, le système décimal et le système duodécimal. 60 a, en effet, pour diviseurs tous les diviseurs de 10 et de 12, et c'est parmi les nombres que l'on pouvait choisir comme dénominateur invariable des fractions, celui qui compte le plus de diviseurs.

La numération sexagésimale des Assyriens leur permettait d'exécuter, avec la même exactitude et la même facilité que nous, les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique ; ils se servaient, dans leurs calculs, de fractions sexagésimales, comme nous nous servons nous-mêmes de fractions décimales. Un des documents qui nous renseignent le mieux sur l'état de la science des nombres chez les Chaldéens, est la fameuse tablette mathématique trouvée à Senkereh et conservée au Musée Britannique. On y voit inscrite, sur une face, la série complète des cubes des nombres depuis 1 jusqu'à 60 ; sur l'autre face, se trouve une table complète des mesures de longueur, qui d'après les recherches de M. Aurès, avait pour objet « de donner un moyen facile d'exprimer promptement et sans calcul, dans le système scientifique sexagésimal, un nombre déjà exprimé en douzaines, suivant l'ancien système populaire[1]. » Sur cette tablette, les cubes sont notés par le système sexagésimal ; on donne d'abord le chiffre, puis le cube, de 1 à 59 ; les chiffres 60 et 216,000 sont remplacés par le clou vertical signifiant l'unité.

La numération sexagésimale réglait l'échelle des divisions et des multiples dans le système métrique de Babylone et de Ninive, le plus

[1] Aurès, *Essai sur le système métrique*, p. 39.

savant et le mieux organisé de toute l'antiquité. C'est en effet le seul, jusqu'à notre système métrique français, dont toutes les parties fussent scientifiquement coordonnées et qui reposât sur la conception fondamentale de l'engendrement de toutes les unités des mesures de superficie, de capacité et de poids par une unité première et typique de mesure linéaire. Cette unité, c'est l'empan qui avait 0m,270 millimètres de longueur; la règle graduée que nous avons signalée ailleurs, sur les genoux de l'une des statues de Gudea, trouvées par M. de Sarzec, a exactement cette longueur [1].



Vase ayant servi de mesure de capacité pour les liquides [2].

Les subdivisions de l'empan qui étaient nombreuses, constituaient ce que nous appelons les mesures manuelles; mais elles n'étaient pas toujours usitées et on les appropriait à l'objet mesuré: les arpenteurs, par exemple, ne se servaient que d'un petit nombre des multiples de l'empan, savoir: la perche, de 3m,24, le plèthre de 32m,40 et le stade ou ammat-gagar de 194m,40.

Les carrés des mesures linéaires ont été naturellement les mesures de superficie, et les carrés de la perche, du plèthre et du stade ont été particulièrement les mesures agraires. Le pied carré avait 105 millimètres carrés de superficie, la coudée carrée en avait 292; le stade carré mesurait 3 hectares 78 ares; la plus grande division était la perche-gagar carrée qui contenait 136 hectares 08 ares [3].

Les mesures de capacité ou mesures cubiques des Assyriens et des Chaldéens sont encore peu connues, mais on ne saurait douter qu'elles

[1] Voyez plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 86.
[2] Trouvé à Khorsabad. Aujourd'hui au Musée Britannique.
[3] Voyez en *appendice*, le tableau des mesures de longueur.

n'eussent été fondées sur les mesures linéaires. Les inscriptions ne parlent guère que de trois d'entre elles :

1° Le SE qui devait correspondre au *hin* des Juifs ;

2° Le QA qui s'appelait *bath* pour les liquides, *epha* pour les grains ;

3° Le *imer* correspondant à l'hébreu *homer* ou *kor*.

Il y avait encore probablement des divisions correspondant au *gur*, à l'*artaba*, ou *cab* et au *log* des Hébreux ; mais essayer de rétablir toutes ces mesures serait se lancer dans des conjectures tout au moins inutiles ici [1].

Le système pondéral assyrien dérivait tout naturellement aussi du système des mesures linéaires. Les musées possèdent un certain nombre de poids assyriens en fer et en pierre, coulés ou sculptés sous la forme de lions, de sangliers et de canards, et portant généralement une inscription qui est leur estimation pondérale, à laquelle on a joint parfois un nom de roi qui fixe la date de leur fabrication. Ce que les poids découverts à Ninive, dit M. Mommsen [2], nous apprennent de plus intéressant, est le système de division en usage dans l'Assyrie, et qui diffère radicalement de celui que les Grecs adoptèrent. Le talent (*biltu*) contient 60 mines, et la mine (*mana*) se divise aussi par 60, de sorte que le talent de Babylone renfermait 3,600 petites unités ou drachmes (*darag mana*). On comptait par mines, par soixantièmes de mine et par trentièmes du soixantième de mine. Nous avons vu ailleurs que les calculs astronomiques des Chaldéens étaient dressés suivant la même méthode : le sar contenant une période de 3,600 ans divisés en six groupes ou ners de 600 ans, ou en 60 sosses de chacun 60 ans. La drachme se trouvant, chez les Assyriens, contenue 60 fois dans la mine, et la mine 60 fois dans le talent, il en résulte que la mine était considérée comme égale à un sosse de drachmes et le talent comme égal à un sosse de mines, ou, ce qui est la même chose, à un sar de drachmes [4].



Poids en forme de canard [3].

[1] Voyez en *appendice*, le tableau des mesures de capacité.

[2] *Histoire de la monnaie romaine*, trad. Blacas, t. I, p. 403.

[3] Au Musée Britannique. Voyez aussi un poids en forme de lion, en bronze, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 229.

[4] Aurès. *Essai sur les mesures pondérales des Assyriens* (autographié), p. 2.

Un des poids conservés au Musée Britannique et dont la valeur est fort clairement indiquée, est un poids de 5 mines; il pèse 5055 grammes; il en résulte une mine de 505 grammes 5. Un autre poids de 30 mines pèse 15061 grammes, ce qui donne une mine de 502 grammes; M. Aurès est donc à peu près dans la vérité en admettant théoriquement une mine de 505 grammes. Mais il faut observer que si le système pondéral est resté le même, au point de vue des divisions et de leur graduation respective, à toutes les époques et dans toutes les parties de l'empire assyrien, la valeur pondérale de chacune des mesures a légèrement varié suivant les temps et les provinces; c'est pourquoi, sans doute, les textes cunéiformes qui mentionnent des pesées, ont bien soin de spécifier, s'il s'agit de mines, par exemple, que l'évaluation est faite en mines du roi Dungi, ou en mines de Babylone, ou de la ville de Karkémis. C'est d'ailleurs l'indication qu'on trouve, en général, sur les monuments eux-mêmes, avec le nom du roi et du fonctionnaire qui remplissait la charge de vérificateur des poids et mesures.

§ 5. — LA MAGIE.

La Chaldée est la patrie de la magie et des sciences occultes, aussi bien que celle de l'astrologie et des sciences exactes. C'est des bords du Tigre et de l'Euphrate, plus encore que de ceux du Nil, que la magie s'est répandue dans le monde occidental où elle a exercé une influence si funeste jusqu'à ces derniers siècles. N'est-il pas étrange que les temps les plus éclairés de l'antiquité grecque et romaine, de même que ceux du moyen âge et de la Renaissance, se soient comme enivrés de ces rêveries orientales, et n'aient pas réussi à secouer le joug de ces ridicules superstitions qui, ayant survécu au triomphe du christianisme, cherchent même à lutter contre la science contemporaine? Les sorciers, les diseurs de bonne aventure et les charlatans, héritiers des vieux Chaldéens, encombrent encore nos places publiques aux jours de fêtes populaires, et l'on a vu plus d'un sceptique croire aux sciences occultes et aux procédés divinatoires en même temps qu'il affirmait rejeter tout surnaturel. Aussi, l'histoire de la magie constitue-t-elle un des chapitres les plus intéressants du développement de l'esprit humain que tourmente l'inconnu, et que le merveilleux et l'inexpliqué ont toujours porté vers la superstition et la crédulité.



Les origines de la magie sont fort obscures, malgré le témoignage des écrivains juifs et grecs, malgré même les nombreux documents originaux que l'assyriologie a récemment livrés entre nos mains. Ces sources toutes nouvelles ont toutefois singulièrement agrandi le domaine de nos connaissances, sinon en nous faisant pénétrer dans l'organisation intérieure des corporations de devins et de magiciens, du moins en nous fournissant le texte de leurs pratiques occultes, de leurs incantations et de leurs procédés théurgiques. Il y avait deux espèces de magie : celle qui n'était qu'une partie du culte régulier, et qu'on voit en usage chez tous les peuples sauvages qui, adorant les phénomènes de la nature, ont peuplé d'esprits les forêts, les nuages, les rivières, la nuit, les vents; c'est la magie blanche, essentiellement bienfaisante, et constituant un commerce légitime, établi par les rites sacrés, entre les esprits supérieurs et les prêtres qui les invoquent. Mais à côté du prêtre thaumaturge, exorcisant pour chasser le malin esprit, consacrant des amulettes, il y avait le sorcier qui se faisait l'interprète des puissances infernales et diaboliques, entretenant commerce avec elles et se servant de leur concours pour faire le mal; son art, réprouvé par la religion, constituait la magie noire; le sorcier est un homme pervers qui s'est voué au malin esprit par des pactes, des serments et des enchantements. C'est généralement pour servir les passions mauvaises des hommes et dans un but lucratif qu'il exerce sa sinistre besogne.

C'est l'état de superstitieuse terreur dans laquelle vivait constamment le Chaldéen, qui entretenait la foi aux procédés de la magie blanche et de la magie noire. Tout l'Orient, il faut bien le reconnaître, a vécu, dès les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sous l'empire de ces aberrations singulières, et il est curieux, par exemple, de rapprocher l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les Chaldéens, des idées qui ont cours aujourd'hui chez les populations de l'Inde :

« Le peuple hindou, dit le voyageur anglais M. J. Roberts[1], a affaire à tant de démons, de dieux et de demi-dieux, qu'il vit dans une crainte perpétuelle de leur pouvoir. Il n'y a pas un hameau qui n'ait un arbre ou quelque place secrète regardée comme la demeure des mauvais esprits. La nuit, la terreur de l'Hindou redouble, et ce n'est que par la plus pressante nécessité qu'il peut se résoudre, après le coucher du

[1] *Oriental Illustrations of Scriptures*, p. 542.

soleil, à sortir de sa demeure. A-t-il été contraint de le faire, il ne s'avance qu'avec la plus extrême circonspection et l'oreille au guet. Il répète des incantations, il touche des amulettes, il marmotte à tout



Les démons [1].

instant des prières, et porte à la main un tison pour écarter ses invisibles ennemis. A-t-il entendu le moindre bruit, l'agitation d'une feuille, le grognement de quelque animal, il se croit perdu; il s'imagine qu'un démon le poursuit, et, dans le but de surmonter son effroi, il se met à chanter, à parler à haute voix; il se hâte et ne respire librement qu'après qu'il a gagné quelque lieu de sûreté. »

[1] D'après le bas-relief d'une stèle chaldéenne, au Musée Britannique.

Cette description du caractère des Hindous pourrait s'appliquer trait pour trait aux Assyro-Chaldéens. Leur magie repose sur la croyance à d'innombrables esprits répandus en tous lieux dans la nature, dirigeant et animant tous les êtres de la création. Ce sont eux qui causent le bien et le mal, conduisent les mouvements célestes, ramènent alternativement le jour et la nuit, veillent au retour des saisons, font souffler les vents, tomber les pluies, la neige, la grêle, la foudre, en un mot produisent les phénomènes atmosphériques, bienfaisants ou destructeurs; ce sont eux aussi qui donnent à la terre sa fécondité, font germer et fructifier les plantes, président à la naissance et à la conservation de la vie chez les êtres animés, et qui, par contre, envoient la mort et les maladies. Il y a des esprits de ce genre partout, dans le ciel des étoiles, dans les entrailles de la terre et dans les régions intermédiaires de l'atmosphère. Tous les éléments en sont remplis, l'air, le feu, la terre et l'eau; rien n'existe sans eux.

Comme le mal est partout, dans la nature, à côté du bien, une idée de dualisme, presque aussi prononcée que dans la religion de Zoroastre, préside à la manière dont les prêtres chaldéens conçoivent le monde surnaturel dont ils redoutent encore plus les actions malfaisantes qu'ils n'en attendent de bienfaits. Il y a des esprits bons par essence, et d'autres mauvais également par nature. Leurs chœurs opposés constituent un vaste dualisme qui embrasse l'univers entier, et poursuit, dans toutes les parties de la création, une lutte incessante et éternelle. De même qu'à chaque corps céleste, à chaque élément, à chaque phénomène, à chaque être et à chaque objet, est fixé un bon esprit, un mauvais esprit s'y attache également et cherche à l'y supplanter. La discorde est partout dans l'univers. Emporté fatalement lui-même au milieu de cette bataille perpétuelle entre les bons et les mauvais esprits, l'homme en sent à chaque instant les atteintes, et son propre sort en dépend. Tout ce qui lui arrive d'heureux est le fait des uns; tout ce qui lui survient de malheureux, celui des autres. Il lui faut donc un secours contre les attaques des mauvais esprits, contre les fléaux et les maladies qu'ils déchaînent sur lui. Ce secours, c'est dans les incantations, dans les paroles mystérieuses et toutes-puissantes dont les prêtres magiciens ont le secret, c'est dans leurs rites et leurs talismans qu'il le trouve; par là seulement, les démons funestes sont écartés, les esprits favorables rendus propices et appelés au secours de l'homme.

Dans l'armée du bien comme dans celle du mal, on distingue des

catégories de démons hiérarchisés et plus ou moins puissants suivant leur grade. Dans les textes, on mentionne le *ekim*, le *telal* « guerrier », le *maskin* ou « tendeur d'embûches » le *alal* « destructeur », le *labartu*, le *labassu*, le *ahharu*, sortes de spectres, de fantômes et de vampires; on cite souvent les *mas*, les *lamma* et les *utuq;* on oppose le *mas* favorable au *mas* mauvais, le *lamma* favorable au *lamma* mauvais, le bon *utuq* au méchant *utuq*. Il y a aussi les *alapi* ou taureaux ailés, les *nirgalli* ou lions ailés, et de nombreuses catégories d'archanges qu'on appelle les Anunnaks et les Ighigs, les uns terrestres et les autres célestes. Ce sont les dieux Anna et Êa, appelés « Esprit du ciel » (*zi an na*) et « Esprit de la terre » (*zi ki a*), qu'on invoque généralement dans les incantations, comme les dieux de toute science, seuls capables de préserver l'humanité des atteintes des mauvais anges. Les documents attestent ainsi, chez les Chaldéens, une démonologie extrêmement riche, dont la savante hiérarchie ne nous est encore que fort imparfaitement connue.

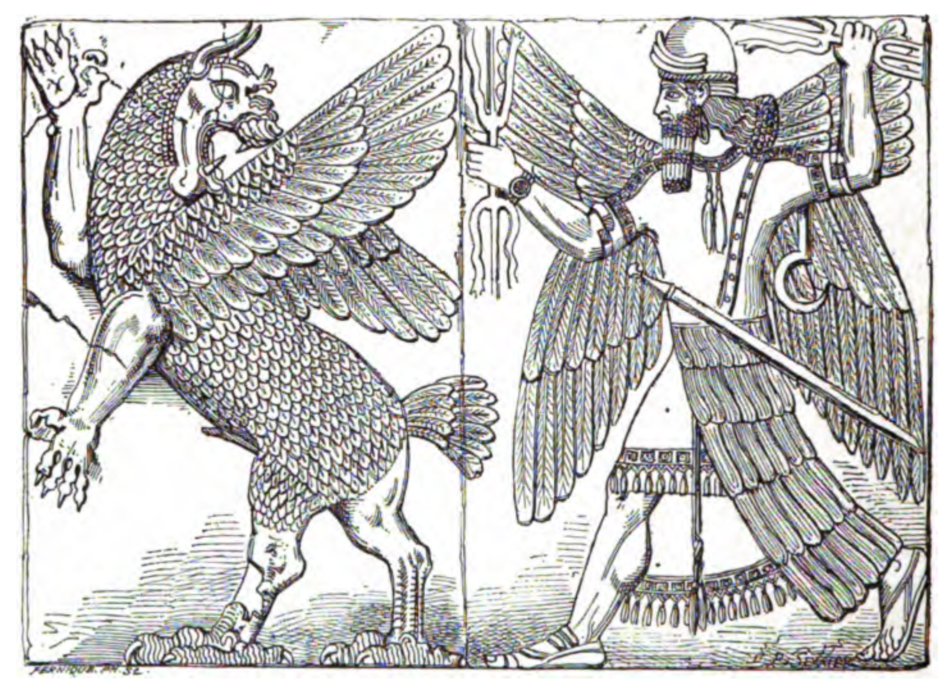
Entre l'humanité et le dieu Êa, il existe un dieu médiateur qu'on n'invoque que dans les textes magiques et qui n'a jamais d'autre rôle que cette médiation : c'est Marduk, dont le nom magique et suméro-accadien est Silik-mulu-hi, « celui qui dispose le bien pour les hommes. » — « Je suis celui qui marche devant Êa, lui fait dire un hymne, je suis le guerrier, le fils aîné de Êa, son messager. »

Silik-mulu-hi révèle aux hommes les volontés et la science de Êa, et, en retour, il porte à Êa l'appel des hommes tourmentés par les esprits malins et par les maladies. C'est à lui que s'adresse ce beau fragment dont les expressions ont tant d'analogie avec celles du psaume CXLVII de la Bible :

« Devant ta grêle qui se soustrait ? — Ta volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre. Vers la mer je me suis tourné, et la mer s'est aplanie ; — vers la plante je me suis tourné, et la plante s'est flétrie ; vers la ceinture de l'Euphrate je me suis tourné, et — la volonté de Silik-mulu-hi a bouleversé son lit. — Seigneur, tu es sublime ; qui t'égale ? »

Un hymne développe son rôle bienfaisant en termes remarquables : « [Seigneur grand] du pays, roi des contrées, —... fils aîné de Êa, —... qui ramènes (dans leurs mouvements périodiques) le ciel et la terre, —... Seigneur grand du pays, roi des contrées, — dieu des dieux, — [directeur] du ciel et de la terre, qui n'a pas d'égal, — [serviteur] d'Anna et

de Mul-ge, — miséricordieux parmi les dieux, — miséricordieux, qui rappelles les morts à la vie, — Silik-mulu-hi, roi du ciel et de la terre, — roi de Babylone, roi de la Maison qui dresse la tête (la pyramide de Babylone), roi de la Maison de la main droite (la tour à étages de Borsippa), roi de la Maison suprême de vie (autre temple de Borsippa), — affermis le ciel et la terre ! — affermis autour le ciel et la terre ! affermis



Le dieu Raman armé de deux foudres et chassant un démon [1].

la lèvre de vie ! — affermis la mort et la vie ! — affermis la digue sublime de la fosse de l'Océan ! L'ensemble des hommes qui ombragent leur tête (les hommes qui ont le droit de porter au-dessus de leur tête un parasol, insigne de puissance), — ce qui développe la vie, tout ce qui proclame la gloire dans le pays, — les quatre régions dans leur totalité, — les esprits divins des légions du ciel et de la terre dans leur totalité... Tu es le colosse [favorable] ; — tu es celui qui vivifie... ; — tu es celui qui fait prospérer..., — le miséricordieux parmi les dieux, — le miséricordieux qui rappelle les morts à la vie, Silik-mulu-hi, roi du ciel et de la terre, — j'ai invoqué ton nom, j'ai invoqué ta sublimité ; — la commémoration de ton nom, que les dieux [la célèbrent ;] — la soumission à toi,

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

qu'ils [la bénissent.] — Que celui dont la maladie est douloureuse soit [délivré.] — [Guéris] la peste, la fièvre, l'ulcère. »

Silik-mulu-hi est très nettement identifié dans cet hymne au Marduk de la religion babylonienne, et c'est aussi par Marduk que les traducteurs assyriens des textes magiques ont toujours rendu son nom.

Outre Silik-mulu-hi, l'homme appelle souvent à son secours ou essaye d'apaiser les esprits spéciaux à chaque vent, qui sont les uns bons, les autres mauvais. Raman, sous le nom mystique de Im, le dieu ou Esprit du vent, est représenté comme celui qui amène les pluies fertilisatrices; il a sous ses ordres la troupe des dieux des vents spéciaux.

Un hymne s'adresse aux eaux qui coulent sur la terre :

« Eaux sublimes, [eaux du Tigre,] eaux de l'Euphrate qui [coulent] en leur lieu, eaux qui se rassemblent dans l'Océan! filles de l'Océan, qui sont sept, eaux sublimes, eaux fécondes, eaux brillantes, en présence de votre père Êa, en présence de votre mère, l'épouse du grand poisson! qu'il soit sublime! qu'il fructifie! qu'il brille! que la bouche malfaisante et nuisible n'ait pas d'effet. Amen. »

Un autre invoque le fleuve comme un dieu spécial et personnel :

« Dieu Fleuve, qui pousse en avant, comme l'éperon d'un navire repousse de devant lui le mauvais sort, pareil à un fauve redoutable... Que le soleil à son lever dissipe les ténèbres! dans la maison jamais plus elles ne prévaudront. Que le mauvais sort s'en aille dans le désert et dans les lieux élevés... Le mauvais sort qui se répand sur la terre, Dieu Fleuve, brise-le. » Nous avons encore un hymne à la vague de l'Océan, personnifiée comme une divinité protectrice dont on célèbre « l'eau sublime, l'eau féconde, l'eau vivifiante. »

Bien autre est l'importance du feu. On l'adore dans sa réalité matérielle comme un dieu supérieur au soleil même, sous les deux noms qui signifient flamme (*bil-gi*) et feu (*iz-bar*), appellations qui, précédées du caractère idéographique de « dieu », s'échangent pour le désigner. La manière dont on le conçoit et les attributions qu'on lui assigne le rapprochent étroitement de l'Agni des Vêdas.

« Feu, dit un hymne, seigneur qui rassemble, s'élevant haut dans le pays, — héros, fils de l'Océan, qui s'élève haut dans le pays; — Feu, éclairant avec ta flamme sublime, — dans la demeure des ténèbres tu établis la lumière; — prophète de toute renommée, tu établis le destin; — le cuivre et l'étain c'est toi qui les mêles; — l'or et l'argent c'est toi qui les purifies; — l'émanation de la déesse Ninka-si (la dame à

la face cornue), c'est toi; — celui qui fait trembler les méchants dans la nuit, c'est toi. De l'homme fils de son dieu, ses œuvres qu'elles brillent de pureté! — comme le ciel qu'il soit sublime! — comme la terre qu'il fructifie! — comme le milieu du ciel qu'il brille! »

Le Feu qui purifie tout est le grand dissipateur des maléfices, le héros qui met les démons en fuite :

« (Toi) qui chasses les maskins mauvais, — qui gratifies de la vie..., — qui ramènes la crainte parmi les méchants, — qui protèges les œuvres de Mul-ge, — Feu, destructeur des ennemis, arme terrible qui chasse la peste, — fécond, brillant, — ... anéantis la méchanceté. »

A la protection de ce dieu est due la paix universelle :

« Repos du dieu Feu, le héros, — avec toi, que soient en repos les pays et les fleuves; — avec toi, que soient en repos le Tigre et [l'Euphrate]; — avec toi, que soient en repos les mers et [les montagnes]; — avec toi que soit en repos le chemin de la fille des dieux (ceci semble une allusion à la voie lactée)...; — avec toi, que soit en repos l'intérieur des productions [de la nature]; — avec toi, que soient en repos les cœurs de mon dieu et de ma déesse, esprits [purs?]; avec toi, que soient en repos les cœurs du dieu et de la déesse de ma ville, esprits [purs?]. — Dans ces jours..., que les cœurs de mon dieu et de ma déesse s'ouvrent — et qu'en sorte l'oracle du destin de mon corps. »

On adore le Feu avant tout dans la flamme du sacrifice, et c'est pour cela qu'on l'appelle « le pontife suprême sur la surface de la terre ». Mais on reconnaît aussi ce dieu dans la flamme qui brûle au foyer domestique et qui protège la maison contre les influences mauvaises et les démons :

« Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui s'élève des roseaux, l'insigne élève des dieux, la flamme de cuivre, protectrice, qui élève ses langues ardentes; — je suis le messager de Silik-mulu-hi. »

Ce dieu qui réside dans la flamme du sacrifice et dans celle du foyer, est aussi le feu cosmique, répandu dans la nature, nécessaire à la vie et brillant dans les astres. Envisagé sous cet aspect, il est « le dieu qui s'élève haut, grand chef, qui étend la puissance suprême du Ciel (Anna), — qui exalte la terre, sa possession, sa délectation, » et c'est ainsi que nous le voyons luttant vainement pour empêcher les ravages que les terribles *maskin* portent dans l'économie générale du monde. Voici encore un début d'hymne qui s'adresse à lui, dans son rôle le plus vaste et le plus haut:

« Seigneur exalté, qui diriges les voies des dieux très-grands; — [splen-

deur] du zénith, seigneur exalté, qui diriges les voies des dieux, — [splendeur] de Mul-ge, qui diriges les voies des dieux, — héros Feu, qui t'élèves, mâle héroïque. — qui [étends] le voile (du ciel), qui revêts l'immensité, — Feu puissant,... — ... qui illumines les ténèbres. »

Prenant dans les documents non magiques un caractère solaire, le dieu Feu devient, sous le nom d'Izdubar (*Izdu-bar*, masse de feu), le



Les démons [1].

héros d'une des principales histoires épiques, de celle où intervient incidemment le récit du déluge et dont nous avons parlé ailleurs.

Telles étaient les principales divinités invoquées dans les conjurations magiques de la Chaldée. Dans les documents égyptiens, nous n'apercevons aucune trace de ces esprits élémentaires doués d'une personnalité distincte et répandus partout dans l'univers. En revanche, les formules magiques des Assyriens, au rebours de celles de l'Égypte, sont sans raffinement philosophique sur les problèmes de la substance divine, et sans la moindre trace de mysticisme.

[1] Sur la face principale du caillou Michaux. (Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 27.)

Les incantations se récitaient sur les personnes qui en étaient l'objet, à seule fin de les délivrer de la possession diabolique ou de certaines maladies, comme celles que l'on appelle « la maladie de la tête » et la peste. Les possédés étaient, paraît-il, nombreux en Chaldée et en Assyrie, ce qui ne saurait nous étonner outre mesure, car ce genre de folie nerveuse se rencontre encore aujourd'hui très fréquemment dans les pays orientaux. Quand il s'agit de chasser les démons, la formule d'exorcisme prend parfois un caractère dramatique. Après avoir décrit les ravages causés par le malin esprit, elle suppose que la plainte a été entendue par Silik-mulu-hi. Mais son pouvoir et sa science ne vont pas jusqu'à vaincre les démons trop puissants dont il faut conjurer l'action. Alors, Silik-mulu-hi s'adresse à son père Êa, l'intelligence divine qui pénètre l'univers, le maître des secrets éternels, le dieu qui préside à l'action théurgique, et celui-ci lui révèle le rite mystérieux, la formule ou le nom tout-puissant et caché qui brisera l'effort des plus formidables puissances de l'abîme.

Les formules de conjuration contre les esprits malfaisants sont très monotones, comme, du reste, toute la littérature sacrée des Chaldéens. On commence par énumérer les démons que doit vaincre le charme, par qualifier leur pouvoir et en décrire les effets. Vient ensuite le vœu de les voir repoussés ou d'en être préservé, lequel est souvent présenté sous une forme affirmative. Enfin, la formule se termine par l'invocation mystérieuse qui lui donnera son efficacité : « Rappelle-toi le serment du ciel! Rappelle-toi le serment de la terre! » Voici, par exemple, une formule magique contre les *utuq* méchants et *Namtar*, sorte de génie de la mort, qui tue tout ce qui vit, aussi bien dans les cieux que sur la terre :

« Le tyran redoutable qui fauche la totalité des êtres,
c'est l'Utuq méchant, le perturbateur du ciel,
c'est Namtar, fils du majestueux Bel, enfanté par Belit.
En haut, ils détruisent; en bas, ils renversent les murs;
ils sont l'œuvre de l'enfer;
en haut, ils vocifèrent; en bas, ils poussent des hurlements;
ils sont le venin même de la bile des dieux;
ce sont eux qui, lors du grand jour, se sont élancés du ciel;
ils sont les hiboux qui crient dans la ville.
Eux qui bouleversent les cieux, sont les fils de la Terre;
ils ébranlent comme des roseaux les poutres les plus larges;
ils passent de maison en maison;
la porte ne les arrête pas, le verrou ne les empêche pas d'avancer,
ils se glissent sous la porte comme des serpents;

ils sifflent comme le vent contre les gonds;
ils arrachent l'épouse du sein de son mari ;
ils enlèvent l'enfant des genoux de son père;
ils chassent l'homme libre de sa chambre nuptiale;
ce sont eux qui attachent aux pas de l'homme une voix sinistre.

Dieu de l'humanité, Seignenr, sois l'appui et le soutien de l'homme que son dieu a saisi par le vêtement ;
Que la cause de sa maladie soit le roi des Lamassi (démons colosses),
que ce soit le roi des Labassi (feux-follets);
que ce soit le roi des Aharri (démons ronfleurs);.....
que ce soit un Utuq méchant;
que ce soient les quatre régions du monde.....
que ce soit le jour obscurci par un nuage du sud;
que ce soit le jour obscurci par un nuage du nord;
que ce soit le jour obscurci par un nuage de l'orient;
que ce soit le jour obscurci par un nuage de l'occident;
. . . .

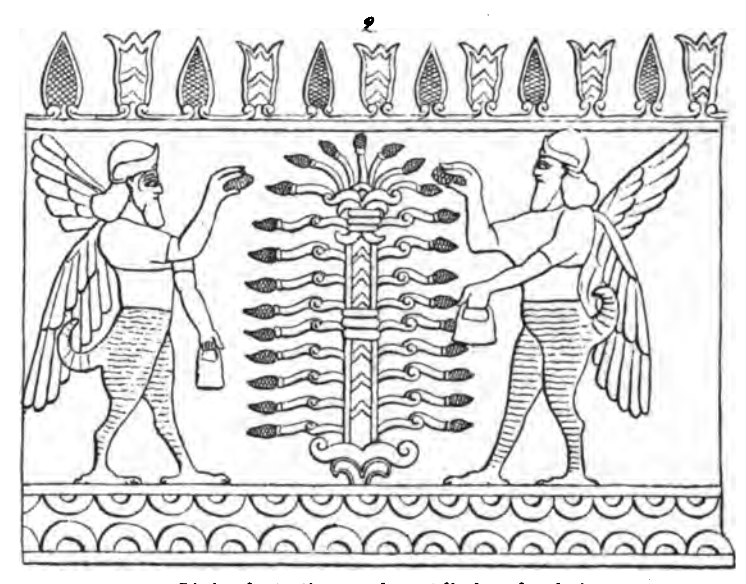
O Asak (démon des maladies), je t'adjure par le serment des Anouns (génies de l'abîme);
O Asak malfaisant, je t'adjure par le serment des Anouns!
O Asak, toi qui presses fortement, qui oppresses le malade,
O Asak, rappelle-toi le serment du ciel, rappelle-toi le serment de la terre!
Rappelle-toi le serment du seigneur des terres !
Rappelle-toi le serment de la dame des terres !
Rappelle-toi le serment du seigneur des étoiles !
Rappelle-toi le serment de la dame des étoiles !....
Rappelle-toi le serment du seigneur de la colline sacrée !
Rappelle-toi le serment de la dame de la colline sacrée !
Rappelle-toi le serment du seigneur du jour de la vie !
Rappelle-toi le serment de la dame du jour de la vie !.....
Rappelle-toi le serment de Sin (la lune) dont le fleuve est parcouru par la barque du soleil couchant !
Rappelle-toi le serment de Samas (le Soleil) souverain arbitre des dieux !
Rappelle-toi le serment d'Istar, à la parole de qui les Anouns ne résistent jamais !
. . . .

L'homme, fils de son dieu, alors, reviendra à lui; à l'instant il revivra;
On lui donnera du pain à manger, on lui donnera de l'eau à boire;
on lui mettra dans la main un vase d'eau..... de Bel;
avec de l'eau de mer, l'eau de Sin, l'eau du Tigre, l'eau de l'Euphrate,
l'eau de puits, l'eau de rivière on le lavera.
il se tiendra debout et il n'aura aucune crainte;
il s'asseyra par terre et il ne sera pas molesté;
l'homme fils de son dieu s'approchera ou s'éloignera à son gré.
Tel est l'exorcisme contre l'Utuq méchant [1]. »

Souvent, il s'agissait non seulement de délivrer un possédé de l'obsession diabolique, mais en outre, de faire pénétrer dans son corps un

[1] Cf. Halévy, *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie*, p. 1 et suiv.

esprit bon et favorable : c'était la meilleure garantie contre le retour des mauvais démons : « Que les démons mauvais sortent ! dit un texte : qu'ils se saisissent entre eux ! Le démon favorable et le colosse favorable, qu'ils pénètrent dans son corps ! » Cette possession inverse était souhaitée comme le plus grand des bonheurs, et comme l'un des plus heureux effets surnaturels de la magie ; c'était, s'il nous est permis de recourir à une pareille comparaison, comme la grâce divine ou comme une odeur de sainteté remplaçant l'état de péché et de consécration au



Génies fantastiques adorant l'arbre de vie [1].

diable. Aussi, dans une prière pour le roi, demande-t-on qu'il devienne l'habitation des bons esprits, et qu'un démon de bonheur et de sainteté pénètre dans son corps, pour lui assurer par sa présence toutes sortes de prospérités et le préserver de maladie.

Dans la croyance chaldéenne, toutes les maladies sont l'œuvre des mauvais démons. De là ce fait que nous avons déjà signalé, qu'il n'y eut jamais à Ninive et à Babylone de médecins proprement dits : ce sont les devins et les enchanteurs qui opèrent et guérissent en chassant le démon du mal.

Parmi les incantations contre les maladies, les plus multipliées sont celles qui ont pour objet la guérison de la peste, de la fièvre et de la

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LIV, fig. 10.

maladie de la tête. Celle-ci, d'après les indications que l'on donne sur ses symptômes et ses effets, paraît avoir été une sorte d'érysipèle ou de maladie cutanée. Il s'agit évidemment de cette affection de la peau dont se trouvent affligés temporairement, aujourd'hui encore, les habitants de Bagdad et de la basse Chaldée, affection analogue au bouton d'Alep et à l'éléphantiasis de Damiette. On croyait s'en guérir par les conjurations, parce qu'elle était censée l'œuvre des génies infernaux.

« La maladie de la tête réside dans l'homme;
la folie, l'ulcération douloureuse du front, réside dans l'homme;
la maladie de la tête enserre tout autour comme une couronne,
la maladie de la tête, du lever au coucher du soleil.....

. . . .

Ouvre largement tes oreilles, ô fils d'Eridu (Marduk);
La maladie de la tête tourne tout autour comme un taureau;
la maladie de la tête resserre tout autour, comme le spasme du cœur.

. . . .

La maladie de la tête, comme des colombes vers leur nid,
comme des corbeaux vers le haut du ciel,
comme des oiseaux vers le vaste espace, qu'elle s'enlève!
Aux mains propices de son dieu, que le malade soit confié [1]! »

Cette description poétique de la maladie convient bien à l'affection endémique produite, même de nos jours par les marais des bords de l'Euphrate. Voici comment un autre texte magique la conjure :

« La maladie de la tête circule dans le désert; comme un vent elle souffle violemment;
elle a éclaté comme l'éclair; en haut et en bas elle s'est précipitée.
Celui qui n'honore pas son dieu est déchiré comme un roseau;
son ulcère l'opprime comme une entrave;
celui qui n'a pas sa déesse pour gardienne, ses chairs sont meurtries;
comme une étoile du ciel il disparaît, comme la rosée nocturne il s'évanouit.
Envers l'homme passager sur la terre, la maladie agit hostilement; elle le dessèche comme la chaleur du jour;
cet homme, elle l'a frappé mortellement;
il est oppressé comme par le spasme du cœur;
il est mis hors de lui comme si elle arrachait son cœur;
il s'agite comme un objet présenté devant le feu;
comme ceux d'un onagre du désert en rut, ses deux yeux sont remplis de nuages;
il se dévore dans sa propre vie, il est attaché à la mort.
La folie est comme un orage violent : personne ne connaît sa venue;
son destin complet, ce à quoi il est attaché, personne ne le connaît [2]. »

Quelques-uns des rites pratiqués pour les incantations nous sont révélés par le document qu'on va lire; il se divise en deux parties bien

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 100.
[2] Id., *ibid.*, p. 137; cf. *Journal asiatique*, 7e série, t. XI, 1878, p. 179.



distinctes : la première où le malade est désigné à la troisième personne, que devait par conséquent réciter sur lui le prêtre magicien, la seconde où il parle à la première personne et qu'il devait, par suite, prononcer lui-même en accomplissant un certain nombre d'actes rituels, auxquels



Démons à têtes de lions et à griffes d'aigles (*nirgalli*) [1].

se rapportent les différentes strophes de cette seconde partie. Les deux ne sont pas rédigées dans le même idiome, circonstance fort instructive et digne de remarque ; le magicien se sert de la langue liturgique, le suméro-accadien, qui dès lors avait cessé d'être un idiome parlé, était devenu inintelligible pour le vulgaire et dont la connaissance était un des principaux objets de l'enseignement dans les écoles sacerdotales ;

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

le malade emploie l'assyrien, sa langue usuelle, à laquelle on n'attachait aucune idée sacrée et aucune vertu mystérieuse.



Démons et êtres fantastiques[1].

I. — FORMULE DE L'ENCHANTEUR

L'imprécation de malice agit sur l'homme, comme un méchant démon ;
la voix qui maudit existe sur lui;
la voix mauvaise existe sûr lui;
l'imprécation de malice est le moyen de maléfice qui produit la folie.
Cet homme, l'imprécation de malice l'égorge comme un agneau;
son dieu sort de son corps;
sa déesse avec satisfaction se fixe ailleurs;
la voix qui maudit, l'enveloppe comme un voile et le charge de son poids.
Marduk (Silik-mulu-hi) l'a pris en grâce, et
auprès de son père Éa, dans la demeure il est entré et il a dit :
« Mon père, l'imprécation de malice existe sur l'homme comme un méchant démon. »
Pour la seconde fois, il lui a dit encore :
« Comment il a fait, cet homme ne le sait pas, ni à quoi il est soumis. »
Éa a répondu à son fils Marduk :
« Mon fils, comment ne sais-tu pas? comment faut-il que je t'instruise ?
Marduk, comment ne sais-tu pas? comment faut-il que je t'instruise?
Ce que je sais, toi, tu le sais aussi,
Viens, mon fils Marduk.
Du haut de ta demeure étincelante, accueille-le,
dissipe son mauvais sort, délivre-le de son mauvais sort ;
que le mal qui bouleverse son corps:
soit une malédiction de son père,
une malédiction de sa mère,
une malédiction de son frère aîné
ou l'imprécation de colère d'un homme inconnu. »
Le sort hostile, par l'enchantement d'Éa,
qu'il soit dépouillé comme un oignon !
qu'il soit mis en pièces comme une datte !
qu'il soit dénoué comme un nœud !
le sort hostile, esprit des cieux, conjure-le !
esprit de la terre, conjure-le.

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LIV, n° 8.

II. — Formules du malade

1. — *Incantation.*

Comme cet oignon est dépouillé, ainsi en sera-t-il du maléfice.
Le feu brûlant le brûlera,
on ne le plantera plus en lignes.....
le sol ne recevra pas sa racine,
sa tête ne contiendra pas de graines et le soleil n'en prendra pas soin,
on ne le présentera pas à la fête d'un dieu ou d'un roi.
L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
que tout cela soit dépouillé comme cet oignon, et
qu'en ce jour le feu brûlant le brûle !
Que le mauvais sort s'en aille, et que, moi, je reçoive la lumière !

2. — *Incantation.*

Comme cette datte est mise en pièces, ainsi en sera-t-il du maléfice.
Le feu brûlant la brûlera,
elle ne retournera pas au rameau dont elle est détachée,
on ne la présentera pas sur les plats d'un dieu ou d'un roi.
L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
que tout cela soit mis en pièces comme cette datte, et
qu'en ce jour le feu brûlant le brûle !
Que le mauvais sort s'en aille, et que, moi, je revoie la lumière !

3. — *Incantation.*

Comme ce nœud est dénoué, ainsi en sera-t-il du maléfice.
Le feu brûlant le brûlera,
ses fils ne retourneront pas au tronc qui les a produits,
on ne l'emploiera pas à l'ornement d'un vœu.
L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
que tout cela soit dénoué comme ce nœud, et
qu'en ce jour le feu brûlant le brûle ;
Que le mauvais sort s'en aille et que, moi, je revoie la lumière !

4. — *Incantation.*

Comme cette laine est déchirée, ainsi en sera-t-il du maléfice.
Le feu brûlant la brûlera,
elle ne retournera pas sur le dos de son mouton,
elle ne sera pas présentée pour le vêtement d'un dieu ou d'un roi.

L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
que tout cela soit déchiré comme cette laine, et
qu'en ce jour le feu brûlant le brûle !
Que le mauvais sort s'en aille, et que moi, je revoie la lumière.

5. — *Incantation.*

Comme ce poil de chèvre est déchiré, ainsi en sera-t-il du maléfice.
Le feu brûlant le brûlera,
il ne retournera pas sur le dos de sa chèvre,
on ne l'emploiera pas à l'ornement d'un vœu.
L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
que tout cela soit dechiré comme ce poil de chèvre, et
qu'en ce jour le feu brûlant le brûle !
Que le mauvais sort s'en aille, et que moi, je revoie la lumière !

6. — *Incantation.*

Comme cette étoffe est foulée et déchirée, ainsi en sera-t-il du maléfice.
Le feu brûlant la brûlera,
le fils du foulon ne la teindra pas pour en faire une couverture,
elle ne sera pas présentée pour le vêtement d'un dieu ou d'un roi.
L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
que tout cela soit déchiré comme cette étoffe foulée, et
qu'en ce jour le feu brûlant la brûle !
Que le mauvais sort s'en aille, et que moi, je revoie la lumière[1] !.

On voit ainsi que des actes de purification et des rites mystérieux accompagnaient les incantations dont ils augmentaient la puissance et l'efficacité. Au nombre de ces rites il faut compter l'emploi, pour guérir les maladies, de certaines boissons enchantées et sans doute contenant des drogues réellement médicinales, puis celui des nœuds magiques, à l'efficacité desquels on croyait encore si fermement au moyen âge. Voici, en effet, le remède qu'une formule suppose prescrit par Éa contre la maladie de la tête : « Noue à droite et arrange à plat en bandeau régulier, sur la gauche, un diadème de femme ; divise-le

[1] Lenormant. *Études accadiennes*, t. III, p. 90; *Revue archéologique*, t. XXXIV, 1877, p. 255.

deux fois en sept bandelettes ;... ceins-en la tête du malade ; ceins-en le front du malade ; ceins-en le siège de sa vie ; ceins ses pieds et ses mains ; assieds-le sur son lit; répands sur lui des eaux enchantées. Que la maladie de sa tête soit emportée dans les cieux comme un vent violent ; qu'elle soit engloutie dans la terre comme des eaux... passagères. »

Plus puissantes encore que les incantations sont les conjurations par la vertu des nombres. C'est à tel point que le secret suprême que Èa enseigne à son fils Silik-mulu-hi ou Marduk, quand il recourt à lui dans son embarras, est toujours appelé « le nombre », en accadien *ana*, en assyrien *minu*. Le nombre *sept* joue dans ces conjurations un rôle exceptionnel : on répète sept fois sept formules et les esprits qu'on invoque sont souvent au nombre de sept.

Les livres sacrés des Chaldéens parlent fréquemment des sorciers et de leurs pratiques de magie noire. Tantôt les sortilèges sont mentionnés avec les démons et les maladies dans les énumérations de fléaux conjurés, tantôt des incantations spéciales les combattent. Telle est celle qui maudit le sorcier en l'appelant « le méchant malfaisant, cet homme malfaisant, cet homme entre les hommes malfaisants, cet homme mauvais, » et qui parle de « la terreur qu'il répand », du « lieu de ses agressions violentes et de sa méchanceté, » de « ses sortilèges qui sont repoussés loin des hommes ». Le sorcier déchaîne les démons contre celui à qui il veut nuire ; il jette des mauvais sorts contre les individus ou les pays, provoque la possession, envoie la maladie. Il peut même donner la mort par ses sortilèges et ses imprécations, ou bien par les poisons qu'il a appris à connaître et qu'il mêle à ses breuvages.

Une incantation énumère les diverses opérations employés par les sorciers de la Chaldée : « Le charmeur m'a charmé par le charme, m'a charmé par son charme ; la charmeuse m'a charmé par le charme, m'a charmé par son charme ; le sorcier m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège ; la sorcière m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège ; le jeteur de sorts a tiré et a imposé son fardeau de peine ; le faiseur de philtres a percé, s'est avancé et s'est mis en embuscade en cueillant son herbe ; que le dieu Feu, le héros, dissipe leurs enchantements. »

Une autre formule détourne l'effet de « l'image qui dresse sa tête » et que l'on combat par des eaux purifiées et enchantées, de « celui qui par la puissance de ses desseins fait venir la maladie », du philtre qui se

répand dans le corps, de « l'enchantement incorporé dans le philtre », enfin de « la lèvre qui prononce l'enchantement. » Nous avons donc ici l'enchantement par des paroles que récite le sorcier, *carmen* (d'où est venu notre mot *charme*), l'emploi d'« œuvres », de pratiques mystérieuses et d'objets ensorcelés qui produisent un effet irrésistible, pratiques dont une des principales est l'envoûtement ou l'ensorcellement.

Si nous manquons de renseignements directs et originaux sur les pratiques d'envoûtement chez les anciens Chaldéens, un auteur arabe du XIVe siècle, Ibn Khaldoun, nous permet de suppléer à cette lacune par la description qu'il fait d'une scène d'envoûtement pratiquée sous ses yeux par les sorciers nabatéens du bas Euphrate :


Tête d'un démon [1].

« Nous avons vu, dit-il, de nos propres yeux, un de ces individus fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symboliquement, et dans le but d'unir et de désunir, les noms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler ; puis il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive qui s'y était ramassée et fait vibrer en même temps les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante ; alors il tend au-dessus de cette image symbolique une corde qu'il a apprêtée pour cet objet, et y met un nœud, pour signifier qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte avec le démon qui était son associé dans l'opération, au moment où il crachait, et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme. A ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit qui, enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat en est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite. [2] »

[1] Fragment de statuette, au Musée du Louvre.
[2] *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, trad. de Slane, t. I, p. 177.

Pour détourner l'effet des incantations des sorciers et échapper à l'action des mauvais esprits, on avait souvent recours aux talismans et aux amulettes sacrées. Il y en avait de diverses espèces. C'étaient des bandes d'étoffe portant des formules écrites, que l'on fixait sur les vêtements ou même sur les meubles, comme les phylactères des Juifs ; des statuettes de divinités qu'on portait suspendues au cou ; des cylindres de pierre dure. La plupart des cylindres-cachets qui servaient à sceller les actes étaient en même temps des amulettes. Quelquefois aussi, c'étaient



Griffon et lion ailé à tête humaine [1].

des pierres consacrées ou des gâteaux de terre cuite avec des formules conjuratoires, qu'on déposait dans les fondations des maisons, qu'on cachait dans les champs, ou qu'on mettait de quelque manière en contact avec les objets qu'on voulait protéger. Une formule raconte le cérémonial usité pour déposer un talisman préservateur dans la maison d'un malade, afin d'en expulser le démon de la fièvre :

« Pour la cérémonie de l'élévation de vos mains je me suis couvert d'un voile bleu sombre,
J'ai remis dans vos mains un vêtement d'étoffe bariolée, j'ai disposé un barreau de bois pris dans le cœur du tronc de l'arbre,
J'ai complété la barrière, je l'ai lavée, je vous ai remis à vous... (Lacune de quatre versets).
Deux images du héros des décisions, à la figure complètement formée, qui empale les *gallu* mauvais :
placez-les à droite et à gauche, à la tête du malade.
L'image du roi de puissance (Nergal), qui n'a pas de rival, placez-la fixée à la clôture de la maison.

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

L'image du dieu se manifestant dans la vaillance, qui n'a pas de rival,
Et l'image du dieu Narudi, seigneur des grands dieux,
Placez-les en bas du lit,
Afin que rien de mauvais n'approche, placez les dieux Mulu-lal et Latarak à la porte;
Afin de repousser tout mal, placez-les en épouvantail, en face de la porte;
Le héros combattant, placez-le... à l'intérieur de la porte;
Le héros combattant, qui oppose sa main aux mauvaises influences, placez-le au seuil de la porte,
Placez-le à droite et à gauche.
L'image gardienne du seigneur de la terre (Êa) et de Silik-mulu-hi (Marduk) placez-la à droite et à gauche.....
O vous, issus de l'Océan, brillants enfants du seigneur de la terre (Êa),
Mangez le bon aliment, buvez le breuvage miellé !
Que grâce à votre garde, rien de mauvais ne puisse entrer ! [1] »

L'effet miraculeux du talisman est encore consigné dans le document qui suit :

« Talisman, talisman, borne qu'on n'enlève pas,
borne posée par les dieux, que l'on ne franchit pas.
borne immuable du ciel et de la terre, qu'on ne déplace pas,
seul dieu qui n'est jamais abaissé;
ni dieu ni homme ne peuvent dissiper ta puissance;
piège qu'on n'enlève pas, disposé contre le maléfice,
cimeterre qui ne s'en va pas, opposé au maléfice !
— Que ce soit un utuk mauvais, un alu mauvais, un ekim mauvais, un rabiç mauvais,
Un fantôme, un spectre, un vampire,
Un incube, un succube, un servant femelle nocturne,
Ou bien la peste malfaisante, la consomption douloureuse ou une maladie mauvaise :
— qui résiste aux eaux d'Êa, répandues par aspersion,
Que le piège d'Êa le prenne !
— Qui s'attaque aux greniers de Nirba,
Que le cimeterre de Nirba le taille en pièces !
— Qui franchisse la borne de la maison,
Que la borne des dieux, borne du ciel et de la terre, ne le laisse plus échapper !
... — qui revienne sur la maison,
Qu'ils le fassent tomber dans les rets, dans la maison !
— qui circule ailleurs,
qu'ils le rejettent ailleurs, dans les lieux stériles !
— qui soit arrêté dehors, par la porte de la maison,
qu'ils l'enferment dans la maison, dans un lieu d'où l'on ne sort pas !
— qui s'applique à la porte et au verrou,
que la porte et le verrou l'enferment dans un lieu qui ne s'ouvre plus !
— qui souffle dans les chéneaux et sur le toit,
qui pousse avec effort sur le sceau de la porte et les gonds,
qu'ils le fassent écouler comme des eaux !
qu'ils le brisent comme une cruche de terre !
qu'ils le broient comme du fard d'antimoine !
— qui franchisse la charpente,

[1] Lenormant. *Études accadiennes*, t. III, p. 105.

qu'ils lui coupent les ailes !
— qui présente son cou par la fenêtre,
qu'ils lui coupent la gorge ! [1] »

Sous le pavé du seuil des portes du palais de Sargon, à Khorsabad, on a découvert une quantité d'objets talismaniques : ce sont des images assez grossières de divinités : Bel, à la tiare garnie de plusieurs rangées de cornes de taureau ; Nergal, à la tête de lion, Nabu, portant le sceptre. Le roi chaldéen Nergal-sar-ussur (Neriglissor) raconte qu'il fit placer dans les fondations de la grande pyramide, « huit figures talismaniques de bronze, pour éloigner les méchants et les ennemis par la terreur de la mort. »

Quelques-unes de ces figures talismaniques, sont inspirées par une idée singulièrement originale. Les Chaldéens se représentaient les démons sous des traits tellement hideux qu'ils croyaient qu'il suffisait de leur montrer leur propre image pour les faire fuir épouvantés. C'est l'application de ce principe que nous trouvons dans une incantation contre la peste. « Le Namtar (la peste) douloureux brûle le pays comme le feu ; comme la fièvre il se rue sur l'homme ; comme une inondation, il s'étend sur la plaine ; comme un ennemi il tend à l'homme ses pièges ; comme une flamme il embrase l'homme. Il n'a pas de main ; il n'a pas de pied ; il vient comme la rosée de la nuit ; comme une planche il dessèche l'homme ;... Le docteur dit : Assieds-toi, et pétris une pâte d'aromates, et fais-en l'image de sa ressemblance (du Namtar). Applique-la sur la chair de son ventre (du malade) ; tourne la face (de cette image) vers le coucher du soleil. Alors, la force du mal s'échappera en même temps. »

Le musée du Louvre possède l'image d'un horrible démon debout, au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, avec une queue de scorpion, la tête d'un squelette à demi décharné, gardant encore ses yeux et munie de cornes de chèvre, enfin quatre grandes ailes ouvertes. Un anneau placé derrière la tête servait à suspendre cette figure. Dans le dos est tracée une inscription en langue suméro-accadienne qui apprend que ce personnage est le démon du vent du sud-ouest, et que l'image devait être placée à la porte ou à la fenêtre pour éloigner son action funeste. En effet, en Chaldée, le vent du sud-ouest est celui qui vient des déserts de l'Arabie et dont l'haleine brûlante,

[1] Lenormant. *Études accadiennes*, t. III, p. 110.

desséchant tout, produit les mêmes ravages que le *hamsin* en Syrie et le *simoun* en Afrique.



Le démon du vent du sud-ouest [1].

Les collections des musées renferment beaucoup d'autres de ces figures de démons. L'un a une tête de bélier portée sur un cou d'une longueur démesurée; un autre présente une tête de hyène, à la gueule énorme et ouverte, portée sur un corps d'ours avec des pattes de lion.

[1] Statuette du Musée du Louvre.

Les taureaux ailés à tête humaine, qui flanquent les portes d'entrée des palais, sont, au contraire, des génies bienfaisants qui exercent une garde réelle et qu'on enchaîne pour toujours à ce poste d'honneur. Auprès d'une des entrées du palais de Nimroud était un bas-relief colossal, aujourd'hui à Londres ; on y voit Raman, le dieu de l'atmosphère et des tempêtes, la tête surmontée de la tiare royale armée de cornes de taureau, les épaules munies de quatre grandes ailes, chassant devant lui et poursuivant de sa foudre un esprit malin qui a le corps, la tête et les pattes de devant d'un lion, les ailes, la queue et les pattes de derrière d'un aigle, avec l'encolure garnie de plumes au lieu de crinière[1]. Sculpter ce groupe sur la muraille était assurer, aussi bien que par une conjuration, que le dieu chasserait toujours de même le démon s'il essayait de pénétrer dans le palais.

A Koyoundjik, au palais d'Assurbanipal, on voit en plusieurs endroits, des séries de figures monstrueuses, au corps d'homme surmonté d'une tête de lion, avec des pieds d'aigle. Il sont groupés deux à deux, se combattant à coups de poignard et de masse d'armes[2]. Ce sont encore des démons, et la représentation sculpturale n'est qu'une traduction plastique de la formule que nous avons rencontrée dans plusieurs incantations : « Que les démons mauvais sortent ! Qu'ils se saisissent réciproquement. »

§ 6. — LA SCIENCE DES PRÉSAGES

On n'aurait qu'une idée incomplète et insuffisante du rôle et de l'esprit des prêtres chaldéens si l'on se bornait à les envisager comme mathématiciens, astrologues et magiciens. Leur activité scientifique s'exerçait peut-être de préférence dans les sciences divinatoires. Par l'astrologie, ils essayaient, on l'a vu, de deviner l'avenir en interrogeant les étoiles ; là ne se bornèrent pas leurs investigations et leurs procédés de recherches vaines et fatalement infructueuses sur l'éternel problème qui, de minute en minute, se pose, toujours nouveau, devant l'esprit de l'homme. Ils imaginèrent, pour faire parler le sphinx muet de notre destinée, d'interpréter les songes, de traduire la grande voix de la foudre et des vents, de chercher dans le murmure ou l'agitation de l'eau,

[1] Voyez plus haut, p. 196.
[2] Voyez plus haut, p. 204.

dans le feu, dans les vapeurs de l'air, dans tous les éléments, un secret qui n'y était point renfermé ; ils entreprirent même de le saisir jusque dans les entrailles d'animaux égorgés. Quel dommage que l'esprit supérieurement élevé des docteurs de Babylone se soit déshonoré en s'égarant dans ces aberrations ridicules, et que des siècles aient été consumés en recherches puériles, au lieu de profiter à la science vraie dont les bases étaient pourtant et par eux, déjà solidement assises !

Diodore de Sicile signale chez les Chaldéens les quatre procédés principaux de la divination : la science des augures et des auspices cherchés dans l'observation des oiseaux, l'aruspicine d'après les entrailles des victimes, l'explication des prodiges extraordinaires et de toute nature qui se manifestent dans le monde et dans la vie de l'homme ou des animaux, enfin, l'interprétation des songes. D'ailleurs, cette science des présages et des augures avait donné lieu à une foule d'écrits qui formaient une partie de la littérature chaldéo-assyrienne et dont quelques épaves sont arrivées jusqu'à nous. Nous possédons notamment la table des matières de l'un de ces livres[1] qui comprenait vingt-cinq tablettes formant autant de chapitres, quatorze sur les présages terrestres, favorables ou défavorables, et onze sur les augures célestes. Les uns sont des pronostics tirés de la pluie, des orages et des vents ; dans d'autres, il est question des oiseaux du ciel, des augures que fournissent leur vol et leurs cris, du murmure de l'eau dans les fleuves, du bruissement des vents dans les arbres. L'état de mutilation de la tablette et la concision des indications qui y sont mentionnées ne nous permettent pas de dire plus longuement ce que contenait ce code de sorcellerie qui formait sans doute le pendant du livre de magie dont nous avons parlé dans le précédent paragraphe. Il est permis de croire que d'importants fragments de la littérature mantique retrouvés dans les fouilles archéologiques dont Ninive a été l'objet, sont des copies de divers chapitres de ce grand ouvrage qui, sans cesse transcrit, puis traduit en grec, a pénétré, avec les procédés et les recettes qu'il indiquait, jusque dans le monde romain et celui du moyen âge.

L'interprétation des songes occupait une grande place dans les études des docteurs chaldéens. Dans les tablettes magiques de la bibliothèque d'Assurbanipal, il en est plusieurs qui contiennent de longues énumérations de rêves nocturnes avec les présages qu'on en prétendait

[1] WAI, III, 52, 3. Cf Fr. Lenormant, *La divination et la science des présages*, p. 33.



tirer. En voici quelques extraits choisis parmi les moins ridicules ou les moins sales ; la tablette étant mutilée, nous ne connaissons pas les conséquences et la signification des songes ainsi énumérés :

« Si quelqu'un voit dans son rêve, de la chair de chien à son pied droit...
Si quelqu'un voit une griffe de bête à son pied droit...
Si quelqu'un voit de la chair de chien à ses deux pieds...
Si quelqu'un croit tomber d'une poutre...
Si quelqu'un voit un chien mort...
Si quelqu'un, dans son rêve, voit des bêtes sauvages mortes...
Si quelqu'un, dans son rêve, croit qu'un chien pisse sur lui... etc.[1] »

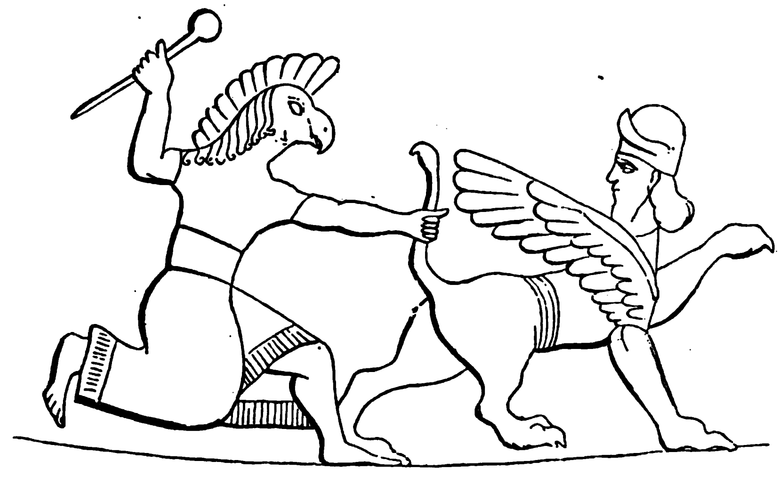
Il est superflu d'insister davantage sur de semblables puérilités qui n'étaient pas, d'ailleurs, l'apanage exclusif des Chaldéens, puisqu'on en trouve d'analogues sous la plume même d'Hérodote. Jamblique[2] nous apprend qu'à Babylone les femmes allaient dormir dans le temple de la déesse Zarpanit (Vénus-Astarté) afin d'avoir des rêves dont les devins tiraient des prédictions pour leur avenir ; il y avait aussi des voyants (*sabru*) qui provoquaient les songes pendant leur sommeil en absorbant des breuvages narcotiques. Dans l'épopée d'Isdubar, nous lisons que les dieux envoient au héros un songe sur l'avis duquel il va consulter Hasisatra.

Le caractère fatidique du rêve était si bien admis par les Assyriens qu'on accordait une grande influence aux songes sur les événements politiques eux-mêmes. Nous avons raconté, en leur temps, les visions qui obsédèrent Assurbanipal lors de sa campagne contre Teumman, roi du pays d'Élam, et les avertissements que la déesse Istar lui envoya, pendant la nuit, pour l'éclairer sur la conduite de cette terrible guerre. Les annales du même prince signalent encore le songe qui détermina Gygès, roi de Lydie, à se placer dans la vassalité du roi d'Assyrie. La superstition des songes, enfin, tient une grande place dans le livre de Daniel qui dut son élévation politique à son habileté merveilleuse à expliquer les rêves de Nabuchodonosor ; le rôle des devins consistait, suivant cet écrit, non pas seulement à donner l'interprétation, mais à reconstituer complètement la vision, et à rappeler les détails d'un songe dont le voyant n'avait plus conservé le souvenir à son réveil.

Les Chaldéens, comme la plupart des peuples anciens, connaissaient l'emploi des sorts. Leurs procédés de bélomancie nous sont révélés par

[1] Oppert. *Fragments mythologiques*, p. 35.
[2] Op. Phot. *Biblioth.*, cod. 94, p. 75, éd. Bekker.

un curieux passage d'Ézéchiel que nous avons cité, et dans lequel il est raconté que Nabuchodonosor, incertain s'il irait d'abord contre Tyr ou contre Jérusalem, s'arrête au carrefour de deux routes; il place des flèches dans un carquois en les mêlant, après les avoir marquées des noms de ses différents ennemis, afin de voir laquelle sortira, et, par suite, quelle ville il doit d'abord attaquer. Un usage analogue existait encore à La Mecque jusqu'à l'arrivée de Mahomet. Les flèches, sans pointes ni pennes, racontent les écrivains musulmans, portant chacune



Génies fantastiques [1].

écrit un mot significatif, étaient au nombre de sept, conservées dans la Kâabah, sous la garde d'un ministre spécial. On les mêlait dans un sac au pied de la statue de Hobal, le dieu principal du sanctuaire, et on en faisait le tirage après avoir adressé au dieu cette prière : « O divinité, le désir de savoir telle ou telle chose nous amène devant toi. Fais-nous connaître la vérité [2]. »

Si les inscriptions cunéiformes ne nous ont pas encore offert de passage se rapportant à la divination par les flèches, les cylindres en pierre dure et les bas-reliefs nous montrent fréquemment les flèches du sort tenues à la main par Marduk et Istar [1], les planètes Jupiter et Vénus, que les astrologues observaient plus particulièrement et que les Arabes et les Mendaïtes appellent encore, nous l'avons vu, la *grande* et la *petite fortune*.

[1] D'après Lajard, pl. LIV, C, n° 17.
[2] Fr. Lenormant. *La divination et la science des présages chez les Chaldéens*, p. 19.

La croyance à la baguette magique ou divinatoire qui n'est pas encore complètement déracinée de nos mœurs, est peut-être un présent des Chaldéens au monde occidental. Cette espèce de bâton ou sceptre court qu'on voit entre les mains du roi, sur les bas-reliefs, n'est autre que la baguette magique, et les textes font fréquemment allusion à sa puissance. On l'appelle *qan mamiti*, « le roseau du sort, » et *qan pasari*, « le roseau de révélation ; » on trouve aussi dans le texte suméro-accadien *gis-zida*, « le baton propice. » Allat, la grande déesse des enfers, et par excellence la déesse de la magie et de la nécromancie, est appelée *Nin-gis-zida*, « la dame de la baguette magique. » C'est elle que l'on faisait intervenir pour évoquer les morts et se mettre en rapport avec les mânes de parents ou d'amis défunts.

Un autre procédé de bélomancie en usage chez les Chaldéens, consistait à lancer avec l'arc, des flèches dans une direction, et à augurer bonne ou mauvaise fortune de la distance plus ou moins grande où elles avaient porté et de la manière dont elles étaient tombées. « Des flèches, dit un texte, sont lancées dans la ville et sur ses canaux, loin de la terre [2]. » Encore au moyen âge, les Sabiens de Harrân avaient recours au même procédé. Un de leurs prêtres lançait au hasard douze flèches garnies d'étoupes enflammées et prédisait l'avenir d'après leur chute [3]. D'ailleurs les autres peuples orientaux connaissaient ces pratiques de bélomancie, et il nous suffira de rapporter notamment le récit biblique de la visite de Joas, roi d'Israël, à Élisée mourant :

Élisée était malade de la maladie dont il mourut ; Joas, roi d'Israël, descendit vers lui, et pleurant devant lui, il lui dit : « Mon père, mon père, char d'Israël et son conducteur ! »

Et Élisée lui dit : « Prends un arc et des flèches. » Et après lui avoir apporté un arc et des flèches,

Il dit au roi d'Israël : « Pose ta main sur l'arc. » Et quand il y eut posé sa main, Élisée plaça ses mains sur celles du roi.

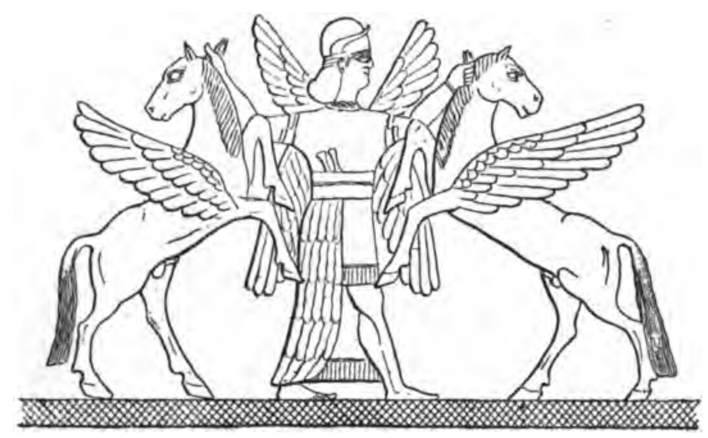
Et il dit : « Ouvre la fenêtre de l'Orient. » Et il l'ouvrit. Élisée dit : « Tire. » Et il tira. Et il dit : « Flèche de salut de Jéhovah et flèche de salut contre Aram, tu frapperas Aram à Apheq jusqu'à la consommation. »

[1] Lajard. *Culte de Mithra*, pl. XXXII, n° 2 ; XXXVII, n° 1 ; LIV, A, n° 5.
[2] WAI, III, 53, 3, 12.
[3] Chwolsohn. *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. II, p. 26.

Et il dit : « Prends les flèches. » Et il les prit. Il dit au roi d'Israël : « Frappe la terre. » Et il frappa trois fois et s'arrêta.

L'homme de Dieu se mit en colère contre lui et lui dit : « Si tu avais frappé cinq ou six fois, alors tu aurais frappé Aram jusqu'à la consommation ; mais maintenant, tu ne le frapperas que trois fois[2]. »

Il nous reste, de la littérature cunéiforme assyrienne, quelques indications qui prouvent que les Assyro-Chaldéens attachaient la plus grande importance au vol et aux ébats des oiseaux dans les airs ; cette supers-



Génies fantastiques offrant le prototype du Pégase de la mythologie hellénique[1].

tition avait, comme tant d'autres, son point de départ dans des observations vraies des phénomènes naturels. On avait remarqué que des oiseaux fuient et disparaissent à l'approche de certaines saisons ; que d'autres annoncent des changements atmosphériques par leurs cris et leur vol troublé et inquiet : il n'en avait pas fallu davantage pour qu'on appliquât ces augures à des choses qu'ils ne pouvaient annoncer. Nous savons aussi qu'on attribuait une valeur prophétique à l'agitation et au frétillement des feuilles d'arbres ou des buissons, de même qu'en Grèce on avait « les chênes parlants » de Dodone, et chez les Hébreux, le chêne des devins, près de Sichem. La manifestation de Jéhovah à Moïse dans un buisson ardent, au désert du Sinaï, se rattache au même ordre d'idées.

Quant à l'aruspicine, Ézéchiel nous montre Nabuchodonosor consultant le foie des victimes en même temps qu'il a recours à la bélomancie.

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LIV, nº 5.
[2] II *Rois*, XIII, 14-19.

Quatre fragments du grand traité compilé par Sargon l'Ancien prouvent, d'autre part, que les Chaldéens cherchaient des présages dans les entrailles d'animaux de toute espèce. On y parle de signes observés dans le cœur d'un jeune chien, d'un renard, d'un moufflon, d'un bélier, d'un cheval, d'un âne, d'un bœuf, d'un lion, d'un ours, d'une brebis, d'un poisson, d'un serpent. On tire des indices de l'aspect et de la couleur des intestins des animaux sacrifiés aux dieux :

« Si les intestins de l'âne — à droite, sont noirs, — à gauche sont noirs, — à droite sont bleuâtres, et bleuâtres leurs replis, — à gauche sont bleuâtres et bleuâtres leurs replis, — à droite sont de couleur sombre, — à gauche sont de couleur sombre, — à droite sont cuivrés. — à gauche sont cuivrés... »

Si dans les intestins d'un âne, à droite, il y a comme des empreintes, — inondation.

Si dans un âne les intestins à droite, sont tordus et noirs, le dieu produira de l'accroissement dans le pays du seigneur;

Si dans un âne, les intestins, à gauche, sont tordus et noirs, le dieu ne produira pas d'accroissement dans le pays du seigneur;

Si dans un âne, les intestins, à droite, sont tordus et..., Raman arrosera le pays du seigneur.

Si dans un âne, les intestins, à gauche, sont tordus, et..., Raman n'arrosera pas le pays ;

Si dans un âne, les intestins, à droite, sont tordus et bleuâtres, les pleurs entreront dans le pays du seigneur.

Si dans un âne, les intestins, à gauche, sont tordus et bleuâtres, les pleurs n'entreront pas dans le pays.

Si l'intérieur de l'intestin, à gauche, offre des fissures, — discordes;

Si l'intérieur de l'intestin, à droite et à gauche, offre des fissures, — désordres.

Si l'intérieur de l'intestin, à droite et à gauche est noir, — éclipse. »

On inspectait aussi le foie et les poumons pour examiner le plus ou moins grand développement des lobes, leur atrophie, leur couleur; les collèges chaldéens des aruspices étaient consultés journellement par les rois, comme cela se pratiquait également en Grèce, en Étrurie et longtemps à Rome même.

Les pronostics que tiraient les Chaldéens des naissances monstrueuses chez l'homme et chez les animaux nous sont connus par une longue tablette traduite par M. Oppert[1], sur laquelle se trouvent énumérés soixante-douze cas différents de monstruosités chez les enfants en venant au monde. La naissance d'un enfant qui a les oreilles d'un lion assure au pays un roi puissant; celle d'un enfant qui a les cheveux blancs promet une longue vieillesse au roi; celle d'un enfant auquel les deux oreilles manquent, est une marque de calamité pour le pays. Tantôt ce sont des prédictions favorables, tantôt des prédictions défavo-

[1] J. Oppert. *Fragments mythologiques*, p. 32.

rables qu'annoncent les monstruosités et les difformités bizarres énumérées dans ce singulier document. On observait avec un soin égal les naissances exceptionnelles des animaux : une tablette contient dix-sept cas de naissances monstrueuses de chevaux, avec les présages qu'on en prétendait tirer ; une autre inscription fournit une énumération de naissances de chiens. De tous ces cas de tératologie, les plus significatifs pour les devins de Babylone étaient ceux où la femelle mettait au monde un animal d'une autre espèce :

« Si une brebis enfante un lion, les armes seront actives et le roi sans égal.
Si une jument donne naissance à un lion, le roi sera puissant.
Si une jument met au monde un chien, il y aura famine dans le pays. »

Les chiens jouent un grand rôle dans la mantique chaldéenne. Un texte énumère les conséquences de l'entrée des chiens dans le temple ou le palais :

« Si un chien jaune entre dans le palais, le palais sera anéanti.
Si un chien rouge entre dans le palais, le palais sera livré à la dévastation par l'ennemi.
Si un chien entre dans le palais et blesse quelqu'un, le palais sera livré à la dévastation.
Si un chien entre dans le palais et se couche dans le lit, le palais, personne ne...
Si un chien entre dans le palais et se couche sur le trône, le palais sera brûlé.
Si un chien entre dans le palais et se couche sur le palanquin royal, le palais sera dévasté par l'ennemi.
Si un chien entre dans le temple, les dieux ne seront pas miséricordieux pour le pays.
Si un chien blanc entre dans le temple, la durée du temple sera stable.
Si un chien noir entre dans le temple, la durée du temple ne sera pas stable.
Si un chien gris entre dans le temple, le temple souffrira dans ses possessions.
Si un chien jaune entre dans le temple, le temple souffrira dans ses possessions.
Si un chien rouge entre dans le temple, les dieux du temple le déserteront.
Si les chiens se rassemblent en troupe et entrent dans temple, personne ne... »

On sait que les Grecs élevaient dans les temples d'Esculape, des serpents et des chiens guérisseurs pour sucer et lécher les plaies des malades qui avaient recours à l'intervention miraculeuse du dieu. C'est de Babylone que cet usage passa chez les Grecs : pour les Chaldéo-Assyriens, le serpent est un des emblèmes principaux du dieu Êa ; c'est l'animal prophétique par excellence. Dans la lettre de Jérémie placée à la suite des prophéties de Baruch, il est dit des images des dieux : « Des serpents nés de la terre leur lèchent le cœur. » L'histoire du dragon de Bel que la Vulgate place à la suite des prophéties de Daniel, a probablement pour fondement réel, des serpents élevés dans un temple babylonien et servant à rendre des oracles, comme cela se pra-

tiquait chez les Grecs et chez les Romains: les charmeurs de serpents ne se rencontrent-ils pas encore de nos jours?

Les nuages avaient, croyait-on, une action directe sur ce qui se passait sur la terre et on interprétait dans un sens mantique leurs formes, leur couleur, leur marche dans le ciel. « Si un nuage d'un noir bleuâtre s'élève dans le ciel, — dans le jour le vent soufflera [2]. » Tantôt ces présages tirés des nuées étaient relatifs au temps qu'il devait faire, ce qui parait encore aujourd'hui tout simple et tout naturel; tantôt on les



Sphinx et Génie ailés [1].

faisait agir sur la destinée humaine d'une manière déraisonnable. Les tremblements de terre, les vents et surtout la foudre occupaient une grande place dans les pratiques divinatoires des Chaldéens. Un texte malheureusement mutilé renferme ces lambeaux de phrases suffisamment significatifs:

« La foudre des étoiles...
La foudre du dieu Raman...
La foudre de la terre...
La foudre de l'eau. .
La foudre de nuit qui brille...
La foudre de l'astre Nanma...
La foudre de l'astre Balum... »

Les docteurs chaldéens distinguaient deux espèces de foudre: celles

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[2] WAI, III, 59, 8.

qui tombaient sur la terre et traversaient seulement les nuages, venant des trois planètes supérieures, Saturne, Jupiter, et Mars[1]; c'étaient « la foudre des étoiles » ; elle annonçait l'avenir ; il y avait ensuite les foudres fortuites qui étaient la voix des grandes puissances de l'atmosphère « la foudre du dieu Raman » ; et ce dieu est souvent représenté tenant la foudre.

Il y avait aussi une divination consistant à jeter certaines substances sur le feu et à tirer des présages de la manière dont elles brûlaient, de l'odeur qu'elles répandaient, de la direction et de l'élévation de la flamme et de la fumée : « du cinabre est brûlé sur la flamme », dit un texte magique.

Les Chaldéens connaissaient aussi l'hydromancie ou divination par l'eau, la pégomancie ou divination par les sources, la cyathomancie ou lécanomancie, divination par un gobelet ou un bassin rempli d'eau ou de tout autre liquide à la surface duquel on voyait apparaître des images, comme dans le fameux « miroir d'encre » des devins arabes de nos jours. La Genèse nous montre la divination pratiquée habituellement par Joseph, à l'aide du gobelet qui lui sert à se faire reconnaître de ses frères. Il est quelquefois, dans les documents magiques et mythologiques de la Babylonie et de la Chaldée, parlé de coupes magiques dont la possession est prisée très haut et donne de grands pouvoirs à ceux qui en sont les maîtres. Michel Psellos en décrit ainsi les procédés :

« Elle se pratiquait au moyen d'un bassin que l'on avait sous les yeux ; il était rempli d'une eau prophétique. L'eau que l'on verse dans le vase ne diffère point, par essence, des autres eaux analogues ; mais les cérémonies et les incantations que l'on accomplit au dessus du vase qui la renferme la rendent susceptible de recevoir le souffle prophétique. Cette force divine sort du sein de la terre et n'a qu'une action partielle ; lorsqu'elle pénètre l'eau, elle produit d'abord, au moment où elle s'y introduit, un bruit auquel les assistants ne peuvent trouver de sens, puis, répandue dans le liquide, elle y fait entendre certains sons confus, d'où l'on tire des indices pour la connaissance de l'avenir. Ce souffle, appartenant au monde matériel, garde toujours un caractère incertain et obscur, et c'est à dessein que les devins exploitent ces sons légers et confus, afin que, grâce au vague même de ces bruits, ils puissent éviter d'être jamais convaincus de mensonge. »

[1] Plin. *Hist. nat.*, II, 70, 81.



On a retrouvé dans des fouilles pratiquées à Hillah, sur le sol même de Babylone, ainsi que dans d'autres localités de la basse Chaldée, un certain nombre de bols magiques pareils à ceux que devaient employer les vieux Chaldéens. Ces vases en terre cuite grossière, ont la forme de calotte hémisphérique, et la paroi intérieure est recouverte d'une ins-



Bol magique judéo-chaldéen [1].

cription magique qu'on devait réciter pour opérer le charme. Les populations du moyen âge qui en faisaient usage étaient les Mendaïdes et les débris des colonies juives qui se sont transplantées sur les ruines de Babylone après la destruction de Jérusalem. C'est là encore une des formes les plus sensibles de la persistance des pratiques chaldéennes jusque dans des temps rapprochés de nous.

Ce qui contribua par-dessus tout à rendre les docteurs chaldéens populaires après la chute de l'empire de Babylone, c'est leur habileté à construire les thèmes généthliaques. Tout le monde oriental, du temps

[1] Ce bol a été trouvé à Hillah; il est aujourd'hui au Musée Britannique. Le Louvre et la Bibliothèque Nationale en possèdent aussi quelques-uns. Nous donnons ici la paroi intérieure du vase avec l'inscription dont elle est couverte.

des Séleucides était attentif à leurs oracles surtout après qu'on eût vu se réaliser leurs prédictions sur Alexandre, sur Antigone roi d'Asie, et sur Seleucus Nicator. Ces succès contribuèrent à populariser avec leur science vraie, leurs méthodes divinatoires : telle fut la cause de la vogue des écrits de Bérose, dont les prédictions excitèrent un tel enthousiasme à Athènes, qu'on lui éleva une statue sur une place publique et qu'il ouvrit à Cos une école d'astronomie et de science divinatoire. Simon le Magicien, Astrapsychos, Gobryas et Pazatas deviennent célèbres par leur science des présages; on les voit qui s'élèvent dans les airs, charment les serpents, évoquent les mânes des des morts. Plus leurs miracles sont ridicules et plus ils trouvent de dupes ; tout le monde les consulte, et Aulu-Gelle nous apprend que le père d'Euripide les interrogea pour connaître la destinée de son fils[1].

[1] Alfred Maury, dans la *Revue archéologique*, 1859, t. XVI, 1re partie, p. 3-4.

CHAPITRE III

LA RELIGION

§ 1. — THÉOGONIE ET COSMOGONIE

La religion de l'Assyrie et de la Chaldée était, dans ses principes essentiels et dans l'esprit général qui présidait à ses conceptions, une religion de même nature que celle de l'Égypte, et qu'en général toutes les religions du paganisme antique. Elle était double, et il faut savoir distinguer, en l'étudiant, sa forme extérieure et vulgaire, des doctrines ésotériques exclusivement réservées aux adeptes de la science, c'est-à-dire à la caste sacerdotale. Lorsqu'on pénétrait au delà de l'écorce extérieure de polythéisme grossier qu'elle avait revêtue dans les superstitions populaires, et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre supérieur qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'être divin en un dieu-monde, dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Dieu est à la fois un et multiple : un parce que tout ce qui existe émane de lui et qu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent; multiple, parce que tous ses attributs sont considérés comme autant de divinités personnelles qui agissent individuellement chacune pour son compte. Ces perfections du grand Tout sont échelonnées dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, et forment tout un peuple de dieux secondaires, tirés de sa substance. C'est dans ces personnages divins et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les diverses religions païennes, dont le principe primordial est toujours le même. Ainsi que nous l'avons fait voir, l'imagination des Égyptiens avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil; ils y avaient vu la manifestation la plus imposante de la divinité, celle qui

révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les Chaldéo-Assyriens, au contraire, adonnés d'une manière toute spéciale à l'astronomie, lurent dans l'ensemble du système sidéral, et surtout planétaire, la révélation de l'être divin. Ils considérèrent les astres comme ses vraies manifestations extérieures, et ils en firent, dans leur système religieux, l'apparence visible des hypostases divines émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage. Aussi, la religion assyro-chaldéenne est, avant tout, une religion sidérale, épurée par la science chez les classes élevées, mais rabaissée jusqu'à un grossier sabéisme pour le vulgaire.

Les anciens eux-mêmes s'étaient bien rendu compte de ce caractère particulier de la religion assyro-chaldéenne. Après avoir parlé de l'habileté des prêtres de Babylone à construire des thèmes généthliaques, le philosophe juif Philon [1], ajoute : « En rattachant ainsi les choses terrestres aux choses d'en haut, et le ciel au monde inférieur, ils ont montré dans cette sympathie mutuelle des parties de l'univers, séparées quant aux lieux mais non pas en elles-mêmes, l'harmonie qui les unit par une sorte d'accord musical. » Cherchant à résumer le firmament et la régularité éternelle des mouvements dont il est le théâtre, dans une conception philosophique et une formule synthétique, les Chaldéens conclurent logiquement à l'existence d'une intelligence ordonnatrice du monde et des mouvements célestes, d'une force suprême et unique qui réglait la marche invariable des planètes et des étoiles. « Ils attribuent, raconte Diodore de Sicile [2], l'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers, à une Providence divine, et ils prétendent que, pendant l'âge actuel, les phénomènes, quels qu'ils soient, qui se passent aux cieux, s'accomplissent, non pas au hasard ni spontanément, mais en vertu d'une décision des dieux, fixée d'avance et fermement arrêtée. » Cette loi universelle, c'était ce que toute l'antiquité appelait la *destinée*, l'inéluctable fatalité, gouvernant les dieux eux-mêmes, impuissants comme les hommes, à se soustraire à sa dévorante action.

Tel fut donc le résultat général de la science astronomique des Chaldéens : elle les conduisit à admettre l'existence d'un Dieu unique, supérieur à tous les dieux de leur panthéon, mais qu'ils ne purent toutefois

[1] *De migrat. Abrah.*, 32.
[2] Diod. Sic. II, 30.

qu'entrevoir d'une manière vague et incomplète, comme à travers un nuage ou un tourbillon ; les observations sidérales des savants de Ninive et de Babylone les amenèrent à s'écrire comme le psalmiste d'Israël : *Cœli ennarant gloriam Dei.* Aussi, la donnée essentielle des spéculations



Personnages adorant le simulacre du dieu Ilu, placé au-dessus de la plante de vie [1].

théogoniques des savants chaldéens peut-elle se résumer de la manière suivante : un premier principe immatériel, encore confus, d'où dérivent tous les autres dieux; c'est *Ilu*, dont le nom signifie « le dieu » par excellence. Sa conception était trop compréhensive, trop vaste, pour recevoir une forme extérieure bien déterminée et, par conséquent, les adorations habituelles du peuple; à ce point de vue les Grecs lui trou-

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

vaient une certaine analogie avec leur Cronos. A une époque assez tardive, on le confondit avec ses principales émanations : à Ninive, on finit par l'identifier avec le dieu Assur, et à Babylone avec Bel-Marduk. Alors et à ce titre seulement, on l'invoque et on sculpte son symbole formé d'un disque ailé, ou son image composée ordinairement d'un buste humain coiffé de la tiare royale, émergeant d'un cercle porté sur deux grandes ailes d'aigle et la queue du même oiseau. C'est le *El* sémitique, assimilé au dieu protecteur national de Ninive ou de Babylone, de même que pour les Juifs, il devient identique à Jéhovah.

De ce premier principe dont l'essence est indéterminée et dont les théologiens n'osant sonder la nature, ne parlent presque pas, émanent un principe mâle, l'Abime (*apsu*) et un principe femelle qui en est la forme passive et le reflet, c'est la mer Chaotique (*mummu tiamat*). Ce couple engendre une autre dualité de mâle et de femelle, *La'hamu* et *Lu'hmu*, les deux formes active et passive de la substance, qui elles-mêmes produisent *Sar* ou *Assur* et *Kisar* ou *Seruya*. Enfin, au moment où l'univers se détermine sous sa forme ordonnée, sort une triade de Dieux cosmiques, Anu, Bel et Êa, c'est-à-dire le père, la mère et le fils, comme dans les familles humaines. Voici, à l'appui de cette théorie, le début de la narration cosmogonique trouvée dans les ruines du palais d'Assurbanipal :



Le dieu suprême Ilu [1].

Du temps où, en haut, le ciel n'était pas encore nommé et, en bas, la terre restait sans nom,
l'Abîme (*Apsu*) sans limites fut leur générateur
et la mer chaotique (*Mummu Tiamat*) celle qui enfanta leur ensemble.
Leurs eaux confluaient en un,
aucune troupe d'animaux n'était encore rassemblée, aucune plante n'avait poussé.
Du temps où aucun des dieux n'avait encore été produit, où ils n'étaient pas désignés par un nom, où aucun destin n'était encore fixé,
les grands dieux furent ensuite formés.
Lu'hmu et La'hamu furent produits les premiers, et ils grandirent dans la solitude.
Sar (Assur) et Kisar (Seruya) furent produits ensuite.
Puis il s'écoula une longue suite de jours
et Anu, Bel et Êa
naquirent d'Assur et de Seruya.

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LIV, c., n° 1.

Chose bien singulière, Damascius a conservé intact et sans altération le dépôt de cet enseignement religieux que nous venons de retrouver dans les documents cunéiformes et qui remonte à l'époque proto-chaldéenne. On dirait presque que l'auteur grec a traduit le document même que nous venons de rapporter : « Parmi les barbares, dit-il, les Babyloniens paraissent passer sous silence le premier de tous les principes, et ils en imaginent ensuite deux, Taothé (*Tiamat*) et Apasôn (*Apsu*), faisant d'Apasôn l'époux de Taothé, qu'ils appellent la mère des dieux. Ils font naître de leur union un fils unique, Moymis (*Mummu*) qui me paraît être le monde intelligible, issu des deux premiers principes. Des mêmes, sort ensuite une autre génération, Doché et Dachos (corrigez : Lachmê et Lachmos = *La'hamu* et *Lu'hmu*). Succède une troisième, des mêmes parents, Kissarê (*Kî-Sar*) et Assôros (*Assur* = *Sar*), de qui naissent trois dieux : Anos (*Ana* = *Anu*), Illinos (corrigez : Illimos, *Elim* = *Bel*) et Aos (*Êa*); enfin le fils d'Aos (*Êa*) et de Daokê (*Daokina*) est Bêlos (*Bel-Marduk*), qu'ils disent avoir été le démiurge[1]. »

Les trois dieux de la triade suprême reçoivent, en suméro-accadien, les appellations caractéristiques qui suivent : *E-Sar* ou « demeure du firmament »; *E-Kur* ou « demeure de la terre »; enfin *E-a* « demeure des eaux ». Ces dieux représentent donc les trois grandes zones cosmiques qu'avaient imaginées les savants chaldéens : le ciel, la terre et l'océan.

Le plus fréquemment mis en scène est Êa qui, dans les textes religieux, joue le rôle de créateur, de démiurge et de gouverneur de l'humanité. Êa est l'Oannès des fragments de Bérose, l'Euahanès d'Hygin, et l'Oes d'Helladius; il est le pendant du dieu Thoth de l'Égypte, et du Taout de la Phénicie, et, comme eux, auteur de toute science et de toute civilisation. Il reçoit, dans les inscriptions, les qualifications d' « antique », de « père des dieux »; de « seigneur du monde inférieur, seigneur des ténèbres, maître des trésors cachés, celui qui fait parcourir au soleil les quatre régions du ciel ». Il est le révélateur de l'astronomie, l'inventeur de l'écriture et de tous les arts; c'est lui qui apprit aux hommes comment le monde avait été formé; il est l'auteur de la genèse chaldéenne. La forme grécisée de son nom *Oannès*, est une légère déformation du nom assyrien *Êa-nunu* « Êa poisson », de même que la forme transcrite par Hygin, *Euahanès*, en a conservé la

[1] Damasc., *De prim. princip.*, 125, p. 384, ed. Kopp.

dénomination suméro-accadienne ÊA-HAN, qui signifie aussi « Êa-poisson ». Cette étymologie est en harmonie parfaite avec la description que Bérose nous a transmise de cette divinité : « Ce monstre, dit-il, avait tout le corps d'un poisson, mais au-dessous de sa tête de poisson, une seconde tête qui était celle d'un homme, des pieds d'homme sortant de sa queue, et une parole humaine; son image se conserve jusqu'à ce jour. » Nous la retrouvons, en effet, conforme au dire de l'historien de la Chaldée, dans les sculptures des palais assyriens, sur les cylindres en pierre dure et dans certaines figurines de terre cuite qui proviennent de la Babylonie. Il a la figure étrange d'un homme muni d'une queue d'aigle et couvert d'une énorme peau de poisson dont la gueule béante se dresse au-dessus de sa tête et dont le corps descend sur ses épaules. D'autres fois, sous la forme d'un buste humain coiffé de la tiare et terminé en queue de poisson, ce dieu ichthyomorphe est figuré nageant à la tête de la flotte des Assyriens. Sous cet aspect, il se confond avec une de ses émanations secondaires, le dieu Bel-Dagan. Êa est la lumière divine, l'intelligence qui dirige l'univers, et, envisagé à ce point de vue, ses qualifications les plus hautes sont : « le guide intelligent, le dieu de la vie pure, le seigneur du monde visible, le seigneur des connaissances, de la gloire, de la vie, de l'espèce humaine. » C'est lui qui est devenu le Iaô des sectes gnostiques, et c'est son nom qu'on retrouve dans le nom du dieu des Juifs, *Jehovah* ou plus exactement peut-être *Jahveh*; il est représenté comme « ayant formé de ses mains la race des hommes. »



Le dieu Oannès[1].

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

Bérose ajoute à la description que nous venons de rapporter, que le monstre Oannès s'élança tout à coup de la mer Erythrée (le golfe Persique) sur la plage de la Chaldée, afin de venir civiliser les hommes qui vivaient à la manière des brutes, sans mœurs et sans lois. « Il passait le jour au milieu des hommes, sans jamais prendre de nourriture, enseignant aux humains, les lettres, les sciences et tous les arts utiles, la manière de bâtir des villes, d'élever des temples, les lois, la géométrie, le secret de semer et de récolter, enfin tout ce qui constitue la civilisation, à tel point que depuis lors on n'a rien inventé de plus. Au coucher du soleil, cet Oannès rentrait dans la mer et y passait la nuit, car il était amphibie. Oannès écrivit un livre sur la genèse du monde et sur les règles de la civilisation, qu'il laissa aux hommes. » Il n'est peut-être pas téméraire de rapprocher de la représentation de ce dieu, moitié homme moitié poisson, qui flotte à la surface des eaux du chaos, le texte de Sanchonniaton où il est rapporté, d'après les traditions phéniciennes, que le « Souffle du vent ténébreux » régnait sur le chaos à l'origine des choses, de même que le verset de la Genèse hébraïque qui raconte qu'avant la création « le *Souffle de Dieu* nageait sur les eaux. » Le dieu-poisson a donné son nom à Ninus, le héros éponyme de la légende de Sémiranis, et à la ville de Ninive elle-même, en assyrien *Ninua;* aussi, le nom de Ninive est-il exprimé idéographiquement, dans l'écriture cunéiforme, par le signe du poisson renfermé dans un étang sacré. On s'explique par là le jeu de mots consigné dans un passage de Nahum, quand le prophète juif dit de Ninive qu'elle est un étang rempli d'eau. On a aussi voulu rapprocher le nom Êa de celui de Nouah (Noé) le patriarche biblique : assimilation corroborée par un hymne magique en l'honneur du vaisseau mystique de Êa que garnissent « sept fois sept lions du désert », et où naviguent, « Êa qui fixe les destinées, Damkina dont la parole vivifie, Silik-mulu-hi, qui prophétise le renom favorable, Mun-abge (bienfaisant sur les vagues), qui conduit le seigneur de la terre, et Nin-Gar (maître du gouvernail ?) le grand pilote du ciel. » Cet hymne énumère toutes les parties du vaisseau, en indique la signification conjuratoire et se termine par ce vœu : « Que le vaisseau devant toi vogue sur les canaux ! Que le vaisseau derrière toi navigue sur la surface des eaux ! En toi que la joie du cœur se développe dans sa plénitude ! » Le vaisseau de Êa navigue sur le grand océan (*zu-ab*) qui environne la terre, comme le vaisseau construit par Noé est jeté pendant quarante jours sur l'Océan sans limites.

Le dieu Bel auquel une tablette mythologique donne, sous forme d'invocation ou de litanie, jusqu'à trente et un titres différents, est généralement qualifié de « fondateur, seigneur du monde, seigneur de toutes les contrées, roi des esprits. » Sous sa forme suprême, c'est-à-dire quand il est appelé simplement *Bel*, sans aucun surnom, il est représenté assis sur un trône, avec une figure entièrement humaine, en costume de roi, la tiare munie de cornes de taureau, symbole de puissance. Bel se confond plus tard, à Babylone, avec sa principale émanation, Marduk, le dieu de la planète Jupiter, et à ce titre il peut, lui aussi, être considéré aussi bien que Êa, comme le démiurge et l'organisateur du monde.

La triade suprême, Anu, Bel et Êa, est représentée sur un cylindre, par l'emblême traditionnel de la divinité abstraite, surmonté de trois têtes, pour indiquer que ces trois dieux ne forment en réalité qu'un seul Dieu. Leurs formes passives ou leurs épouses sont Anatu, Beltu et Damkina. Anu et Anatu engendrent Isu, Istar et Raman; Bel et Beltu ont pour enfants Sin, Belit Rabitu, Adar ou Sandan, Rabtum, Nergal et Las ; enfin Êa et Damkina produisent Marduk et Zarpanit. Il faut encore ajouter, comme fils de Sin et de Belit, le dieu Samas; et comme enfants de Marduk et de Zarpanit, le dieu Nabu et la déesse Tasmitu. Au-dessous enfin, se rangent, dans des générations successives et impossibles à classer encore aujourd'hui, les nombreuses légions des dieux inférieurs, de sorte que tout le panthéon chaldéo-assyrien est issu des trois premières triades cosmiques Anu-Anatu, Bel-Beltu, Êa-Damkina. Afin de rendre plus saisissable cette systématisation scientifique qui comporte pourtant quelques variantes dans le détail desquelles il serait superflu d'entrer, nous la reproduisons ci-contre en un tableau généalogique, en mettant entre parenthèses les noms suméro-accadiens que reçoivent les dieux dans les textes religieux.



Personnage adorant la triade suprême [1].

Cette science de la filiation des dieux et de leur caractère cosmique dont nous retrouvons l'expression dans les textes mythologiques, ne franchit jamais le seuil de l'école ; elle conserva toujours son caractère

[1] D'après un cylindre du Musée Britannique.

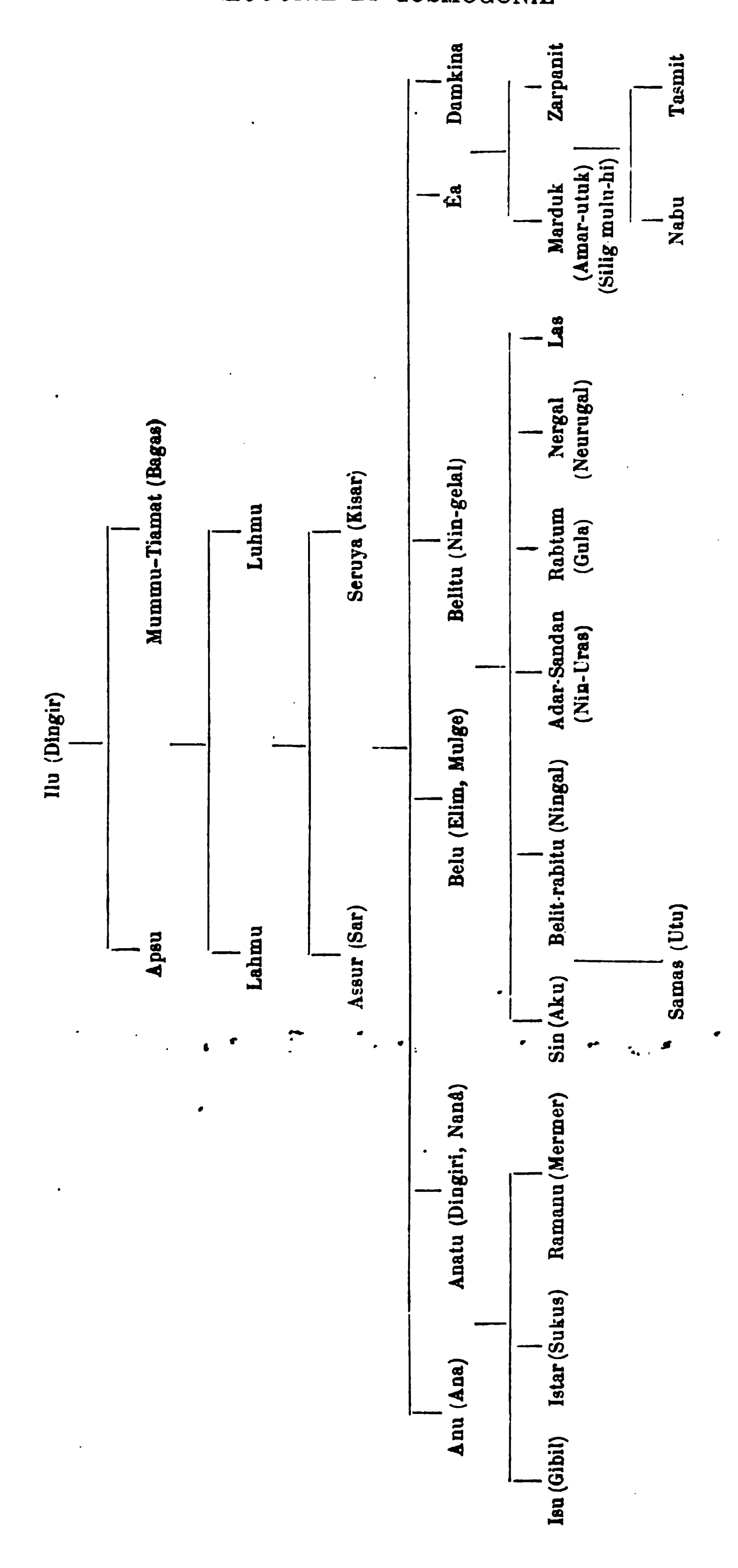


Tableau de la généalogie des dieux.

hiératique et mystérieux comme tout ce qu'enseignait la caste sacerdotale des Chaldéens. Peut-on dire qu'il y eut, dans la suite des siècles, des réformes engendrées par ces querelles théologiques dont les Orientaux ont toujours eu plus particulièrement le monopole? C'est probable. Toujours est-il que de nombreux documents donnent à la grande triade Anu, Bel et Êa, un caractère qui, de prime abord, ne paraît guère se concilier avec son rôle cosmique, car elle personnifie l'abîme, le chaos, les ténèbres et la confusion. Voici dans quel ordre d'idées rentre cette conception. Anu, Bel et Êa, dieux de l'origine des choses avant la création des mondes, dieux présidant au chaos primordial des éléments, avant que le démiurge eût mis chaque chose à sa place et créé les êtres, sont par conséquent les puissances des ténèbres et de la confusion, et ils gardent ce caractère même après que le monde est organisé. Personnifiant le chaos, ils deviennent les dieux du mal, les antagonistes des dieux, émanés d'eux pourtant, qui ont organisé l'univers et président au maintien de l'ordre qui le régit. Remarquez que des doctrines cosmogoniques semblables pour le fond à celles-ci, forment la base de la mythologie hellénique : Jupiter, le roi du monde organisé, fait la guerre à Saturne son père, qui personnifie le chaos, les éléments avant la création ; il le chasse du trône et il foudroie les Titans qui composent son armée. Ainsi, ce n'est que jusqu'au moment où les grands luminaires du soleil (Samas), de la lune (Sin) et de la planète Vénus (Istar), commencent leur marche régulière à travers les espaces, qu'Anu règne seul en maître absolu sur le ciel : dès que le monde est créé, le chaos reste son domaine ; il est l'ennemi de l'univers organisé et des dieux qui président à l'harmonie des mouvements sidéraux. Un fragment épique sur les premières générations monstrueuses développées au sein du monde encore chaotique, décrit comme il suit l'empire d'Anu et de Mummu-Tiamat :

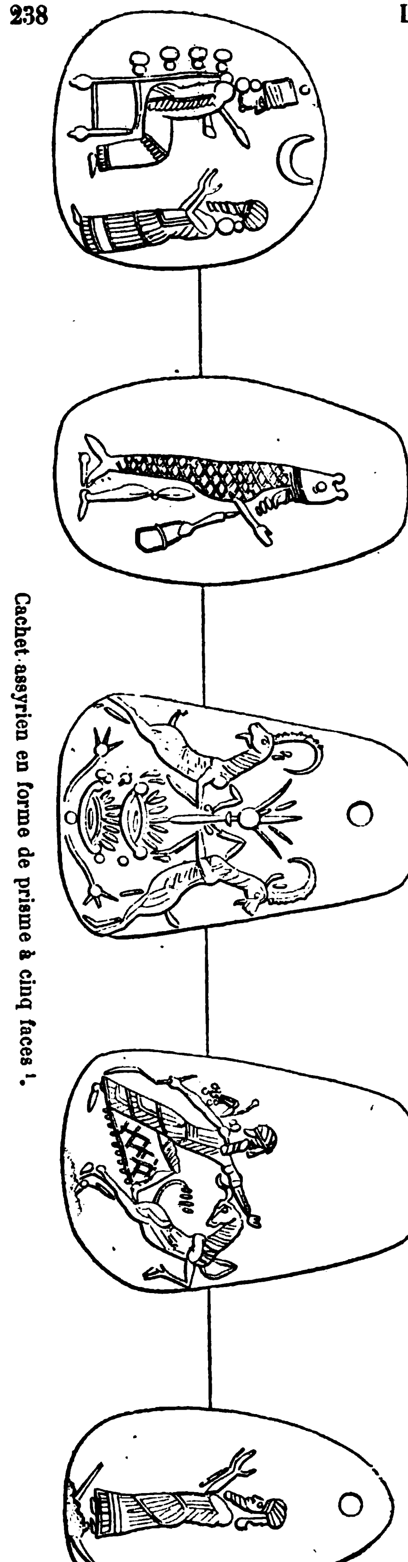
Sur une stèle on n'écrivait pas encore, rien n'était ouvert,
les corps et les productions sur la surface de la terre n'avaient pas encore commencé à pousser.
Rien ne s'élevait de la terre; et je ne m'en approchais pas.
Des guerriers aux corps d'oiseaux du désert, des êtres humains
avec des faces de corbeaux,
les grands dieux les avaient créés,
et sur la terre les dieux avaient créé pour eux une demeure.
Tiamat leur donnait leur force,
la dame des dieux avait élevé leur vie.
Au milieu de la terre ils avaient crû et étaient devenus grand



et leur nombre s'était accru.
Sept rois frères, de la même famille,
et six mille en nombre était leur peuple.
Banini leur père était roi, leur mère
était la reine Melili;
le frère aîné parmi eux, qui marchait devant eux, Menamgab était son nom;
le second frère parmi eux, Medudu était son nom;
le troisième frère parmi eux, ...*pah* était son nom;
le quatrième frère parmi eux, ...*dada* était son nom;
le cinquième frère parmi eux, ...*takli* était son nom;
le sixième frère parmi eux, ...*ruru* était son nom;
le septième frère parmi eux, ...*rara* était son nom.

Pour mieux saisir la portée cosmogonique de ce document, il faut en rapprocher le fragment de Bérose qui relate les mêmes doctrines cosmogoniques :

« Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, et dans ce milieu s'engendrèrent spontanément des animaux monstrueux et des figures particulières : des hommes à deux ailes, et quelques-uns avec quatre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme, sur un seul corps, et avec les deux sexes en même temps; des hommes avec des jambes et des cornes de chèvres ou des pieds de cheval; d'autres avec les membres postérieurs d'un cheval et ceux de devant d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y avait aussi des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson, des chevaux à tête de chien, des hommes également à tête de chien, des animaux à tête et à corps de cheval et à queue de poisson, d'autres quadrupèdes où toutes les formes animales étaient confondues, des poissons, des reptiles, des serpents, et toutes sortes de monstres merveilleux présentant la plus grande variété dans leurs formes, dont on voit les images dans les peintures du temple de Bêlos (Ê-Sakil). Une femme nommée Omoroca (*Um-Uruk*, la mère d'Uruk), présidait à cette création; elle porte dans la langue des Chaldéens le nom de Thavath (Tiamat), qui signifie en grec « la mer; » on l'identifie aussi à la lune. Les choses étant en cet état, Bêlos (Bel-Marduk) survint et coupa la femme en deux; de la moitié inférieure de son corps il fit la terre, et de la moitié supérieure le ciel, et tous les êtres qui étaient en elle disparurent. Ceci est une manière figurée d'exprimer la production de l'univers et des êtres animés, de la matière humide. Bêlos alors se trancha sa propre tête, et les autres dieux, ayant pétri le sang qui en coulait avec la terre, formèrent les hommes, qui pour cela sont doués d'intel-



Cachet assyrien en forme de prisme à cinq faces [1].

ligence et participent de la pensée divine. C'est ainsi que Bêlos, que les Grecs interprètent par Zeus, ayant divisé les ténèbres, sépara le ciel et la terre, et ordonna le monde; et tous les êtres animés qui ne pouvaient pas supporter l'action de la lumière périrent. Bêlos, voyant que la terre était déserte, quoique fertile, commanda à l'un des dieux de lui couper la tête, et pétrissant le sang qui coulait avec la terre, il façonna les hommes, ainsi que les animaux qui peuvent vivre au contact de l'air. Ensuite Bêlos forma aussi les étoiles, le soleil, la lune et les cinq planètes [2]. »

Ainsi qu'on peut aisément le constater, la théorie cosmogonique enseignée traditionnellement dans les écoles sacerdotales de Babylone et conservée par Bérose, avait la plus grande analogie avec celle qui est exposée au commencement de la Genèse hébraïque. Comme cette dernière, elle admettait que l'homme est, non pas né par émanation de la terre qui le porte, mais créé par l'opération toute-puissante d'un dieu personnel distinct de la matière primordiale et supérieur à elle. Les prêtres chaldéens enseignaient, d'après Bérose, que l'homme fut façonné par les dieux avec du limon, commme une statue d'argile.

Malheureusement la genèse assyro-babylonienne dont le texte ori-

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XVI, n° 7.
[2] Lenormant. *Les Orig. de l'hist.*, t. I, p. 506.

ginal a été retrouvé dans les décombres de la bibliothèque d'Assurbanipal, est si mutilée que le récit de la création de l'homme n'y est pas compris : il n'en est pas question dans tout ce que l'on en possède, ou plutôt un seul passage, dans ce qui nous reste de ce précieux texte, semble faire allusion à un dieu créateur ayant façonné l'homme de ses mains : « La vue des hommes que ses deux mains ont créé », y est-il dit en parlant de Êa, le dieu qui ressuscite les morts [1].

Il existe encore d'autres rapports non moins significatifs entre le récit de la création de l'homme dans la Genèse hébraïque et le même récit dans la cosmogonie chaldéenne. Pour désigner l'homme dans ses rap-



Cylindre chaldéen faisant peut-être allusion à la construction de la tour de Babel [2].

ports avec son créateur, le texte cunéiforme emploie quelquefois le mot *admu*, qui est bien le même mot que l'*Adam* du texte biblique. C'était probablement le nom donné par le texte cunéiforme au premier ancêtre de l'humanité ; toutefois, Bérose l'appelle *Adoros*, nom dans lequel il n'est pas possible de méconnaître l'original *Adiuru*, retrouvé dans des textes cunéiformes où il est cité pour indiquer l'origine même de notre race [3].

Mais n'insistons pas trop sur la création de l'homme et l'organisation du monde d'après les traditions chaldéennes, pour ne pas revenir sur un sujet déjà traité dans le premier volume de cet ouvrage. Nous ferons seulement, en dernier lieu, remarquer que les Mendaïtes ont re-

[1] *Çalmatqaqqadu sa ibnâ qatasu*. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. II, p. 146.
[2] D'après l'original, à la Bibliothèque nationale.
[3] Smith, *Transactions of the Society of biblical Archaeology*, t. III, p. 378. Lenormant, *Origines*, I, 47.

cueilli dans leurs livres sacrés les spéculations théologiques des savants chaldéens, soit pour les générations divines, soit pour la création de l'homme et l'organisation du monde. Le *Sidra rabba* enseigne l'existence d'un dieu suprême, éternel et pur esprit, dont le nom est Aloho, c'est-à-dire le dieu assyrien *ilu*, expression d'ailleurs universellement en usage dans les langues sémitique pour désigner l'Être suprême. Aloho ne fait rien et n'agit point ; il se confond avec ses propres émanations, parmi lesquelles les deux premières sont, comme chez les Chaldéens, le principe mâle et le principe femelle, Firho et Ayar, l'un qui est l'élément actif et fécondant, l'autre, l'élément passif et fécondé. De ces deux êtres divins émanent trois *outras* ou génies, appelés la *première*, la *seconde* et la *troisième Vies*, la matière, le verbe et la providence, correspondant à Anu, Bel, Êa. L'homme, appelé Adam, est créé par une de ces trois Vies, Êa, qui lui communique l'âme et la vie, comme dans la Genèse biblique et la tradition bérosienne, aussi bien que dans l'enseignement de la Cabale et de la plupart des sectes gnostiques des premiers siècles de notre ère [1].

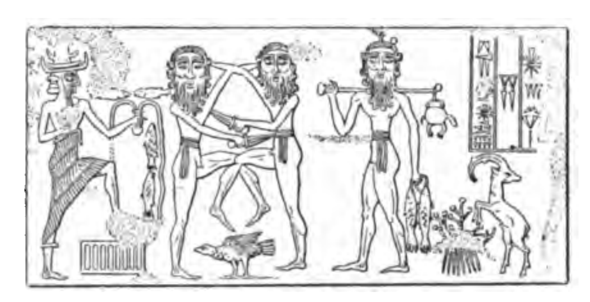
§ 2. — LES DOUZE GRANDS DIEUX

Lisant dans le ciel comme dans le grand livre de la destinée humaine, les Chaldéens ne pouvaient manquer d'appliquer leurs dieux aux astres et de tomber dans le sabéisme. C'est ce qui arriva de bonne heure, et le vulgaire ne retint que ce côté matériel et concret de leur enseignement. Jamais la science des générations divines ne sortit du domaine de la spéculation abstraite, jamais elle ne franchit le seuil de l'école. La religion officielle, ouverte et populaire, n'est qu'un vaste panthéisme sidérique, sans mystères, sans doctrines ésotériques, sans théologie profonde, sans métaphysique. Prise sur le fait et en action dans les textes historiques depuis Teglath-pal-asar Ier jusqu'à Cyrus, elle a exclusivement et essentiellement un caractère sidéral. C'est au soleil, à la lune, aux planètes, aux constellations zodiacales que les rois de Ninive et de Babylone s'adressent dans leurs prières et dont ils appellent la protection de tous leurs vœux. Douze grands dieux constituent le véritable Olympe de la religion officielle : ce sont ceux que

[1] Guignaut, *Les religions de l'antiquité*, t. II, 2e part., p. 896.

Diodore de Sicile appelle κύριοι θεῶν, et qu'il dit avoir présidé aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque : constituant sous les ordres du maître absolu des dieux et des hommes, Ilu, le conseil supérieur de la hiérarchie céleste, eux seuls sont invoqués dans les préambules des inscriptions historiques.

Voici, par exemple, comment les énumère le protocole de la grande inscription historique d'Assur-nazir-pal :



Cylindre chaldéen [1].

Assur, le grand dieu, le roi de l'assemblée des grands dieux;
Anu, le dieu impénétrable, le maître qui règle les destinées;
Salman-Nisruk, le roi de l'atmosphère, seigneur des mystères ... ;
Sin, le savant, le seigneur des sphères, celui qui abreuve les plaines ;
Marduk, ..., le sage, le maître des oracles ;
Raman, l'impénétrable ... le seigneur suprême ;
Adar-Sandan, le héros des combats divins, qui réduit les ennemis;
Nabu, le dieu qui transmet le sceptre, le dieu qui surveille ;
Belit, épouse de Bel, mère des grands dieux;
Nergal, le ..... le maître des combats;
Bel-Dagan, le père suprême des dieux, l'architecte, le créateur ;
Samas, l'arbitre du ciel et de la terre, le mandataire de l'assemblée des dieux ;
Istar, la souveraine du ciel et de la terre, celle qui juge les héros:
tels sont les grands dieux qui règlent les destinées du pays et qui agrandissent la royauté.

Dans d'autres inscriptions, les grands dieux sont invoqués avec d'autres qualificatifs, et souvent dans un ordre différent; parfois même la liste est incomplète. On peut ainsi s'assurer que le culte officiel et populaire n'avait rien de bien défini en ce qui concerne la hiérarchie divine, et qu'il n'était que fort imparfaitement en harmonie avec la savante théorie théogonique qui constituait la religion occulte et spéciale aux opérations théurgiques.

Le premier des douze grands dieux, celui qui correspond au Jupiter

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXXV, n° 7.

des Grecs et des Romains, et qui gouverne le monde, c'est Marduk, ou Maruduk, le dieu spécial et tutélaire de Babylone. Divinité locale à l'origine et envisagé comme une des multiples manifestations du soleil, ainsi que l'indique la forme étymologique de son nom *Amar-utuki* « éclat du soleil », il devint le chef du panthéon chaldéo-assyrien et prit le pas sur les autres divinités poliades, à partir du jour où la prépondérance politique de Babylone fut définitivement reconnue. Sa personnalité se confond dès lors avec celle de Bel, le fils aîné d'Êa ; c'est pourquoi on le nomme souvent Bel-Marduk, et il préside à la plus grosse et à la plus brillante des planètes, Jupiter. On l'appelle « le dieu qui mesure la marche du soleil, le prince des légions stellaires » ; il est qualifié de « juge, soutien de la royauté, dieu des légions, celui qui marche devant Êa ». On l'invoque comme il suit dans un hymne en son honneur :

Roi de la surface de la terre, roi des contrées,
Fils aîné d'Êa, qui ramènes le ciel et la terre (dans leurs mouvements périodiques),
Grand seigneur de la surface de la terre, roi des contrées,
dieu des dieux
du ciel et de la terre, qui n'as pas d'égal,
serviteur d'Anu et de Bel,
miséricordieux entre les dieux,
miséricordieux qui rappelles les morts à la vie,
Marduk, roi du ciel et de la terre,
roi de Babylone, seigneur du E-Sagil
Seigneur du E-Zida, seigneur du E-Mah-bilat ;
à toi sont le ciel et la terre,
à toi sont ensemble le ciel et la terre,
à toi est le charme de vie,
à toi est le philtre de vie,
à toi est la clôture brillante de l'ouverture de l'Océan !
L'ensemble des hommes,
Tous les êtres vivants, désignés par un nom, qui existent à la surface de la terre,
les quatre régions célestes dans leur totalité,
les Archanges des légions du ciel et de la terre, tous tant qu'ils sont.
. . . .
O Marduk ! roi du ciel et de la terre,
j'ai invoqué ton nom, j'ai invoqué ton cœur ;
que les dieux glorifient ton nom !
qu'ils bénissent celui qui t'est soumis[1] !

Sous le nom mystique de Silik-mulu-hi, Bel-Marduk est, nous l'avons vu, l'une des principales divinités invoquées dans les incantations magiques. Son rôle est non moins important dans l'épopée cosmogonique

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 119.

où il lutte pour défendre le monde organisé, contre les puissances du chaos, Anu, Tiamat et leurs agents subalternes.

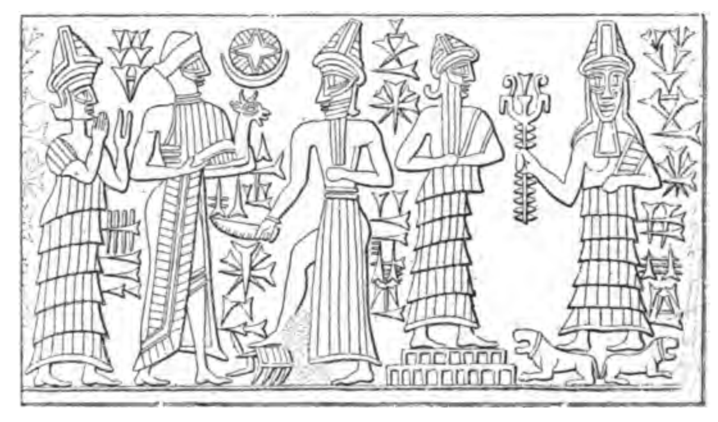
Le combat de Marduk et de Tiamat forme un des plus importants chapitres de la grande épopée chaldéenne. Jouant le rôle du serpent tentateur dans la Genèse, et prenant la figure d'un animal monstrueux, Tiamat, la source du péché, induit l'homme à désobéir aux règles établies par Êa, l'intelligence divine. Alors, les dieux arment, de la foudre et de la harpè, Marduk qui précipite Tiamat dans les enfers. Le dithyrambe qui suit est placé dans la bouche de Marduk, au moment où les dieux célestes viennent de l'équiper pour ce grand combat.

Devant la terreur de ma force immense, puissante comme celle d'Anu, qui oserait résister?
Je suis le maître ; les montagnes escarpées qui élèvent leurs têtes jusqu'au ciel, tremblent devant moi ;
La montagne d'albâtre, de lapis et d'onyx, je la tiens dans ma main.
Archange de la terre, comme un oiseau de proie fond sur les passereaux,
Dans la montagne, par ma vaillance héroïque, je décide la querelle.
Dans ma main droite, je tiens le disque de feu ;
Dans ma main gauche, je tiens le disque de carnage.
Le soleil à cinquante faces, arme de ma divinité, je le porte ;
Le vaillant, qui brise les montagnes, le soleil dont l'action ne cesse pas, je le porte.
L'arme qui, comme l'ogre, agit merveilleusement tout autour d'elle, je la porte.
Celle qui brise les montagnes, l'arme puissante d'Anu, je la porte.
Celui qui courbe les montagnes, le poisson aux sept nageoires, je le porte.
La lame flamboyante de la bataille, qui dévaste et désole le pays rebelle, je la porte.
La harpè qui bouleverse les rangs, glaive de ma divinité, je la porte,
Celle aux atteintes de qui la montagne n'échappe pas, la main du mâle puissant de la bataille, je la porte.
La joie des vaillants, la lance qui fait la force dans la bataille, je la porte.
Le lacet qui s'attache à l'homme, et l'arc de la foudre, je les porte.
La massue qui écrase les demeures du pays rebelle, et le bouclier de la bataille, je les porte.
La trombe de la bataille, l'arme aux cinquante têtes, je la porte.
Pareil à l'énorme serpent à sept têtes, ayant le ... à sept têtes, je le porte.
Pareil au serpent qui bat les flots de la mer, attaquant l'ennemi en face,
Dévastatrice dans la violence des batailles, dominatrice du ciel et de la terre, l'arme aux sept têtes, je la porte.
Faisant jaillir son éclat comme celui du jour, le dieu qui échauffe l'Orient, je le porte.
Créateur du ciel et de la terre, le dieu dont la main ne rencontre pas d'adversaire, je le porte.
L'arme qui remplit le pays de la terreur de sa force immense,
Dans ma main droite puissamment, le projectile d'or et d'onyx .....[1].

On se souvient que dans le récit des premiers chapitres de la Genèse biblique, Jéhovah place à la porte de l'Eden « pour garder le chemin de

[1] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 31.

l'arbre de vie », avec les Kérubim, une arme qualifiée « la lame flamboyante du glaive qui tourne. » Il s'agit probablement d'un instrument analogue au *tchakra* des Indiens, disque aux bords tranchants, au centre évidé, que l'on projette horizontalement après l'avoir fait tournoyer autour des doigts, de manière à lui imprimer une rotation rapide sur lui-même. Ce disque tranchant, pareil, sans doute, aux roues qu'Ezéchiel décrit à côté des Kérubim de sa vision de la Merkabah, nous en avons la description complète dans le dithyrambe en l'honneur de Marduk, que nous venons de rapporter. Marduk est muni d'une panoplie complète, harpè, lance, lasso, arc, massue et bouclier; il tient



Cylindre chaldéen[1].

sur chacune de ses mains un disque tournoyant. C'est là son arme la plus formidable, celle qui assure le mieux sa victoire, celle qu'il décrit avec le plus de complaisance et avec abondance de métaphores.

Ainsi armé, Marduk s'avance contre Tiamat qui est à la tête des légions des démons et des divinités infernales; l'épopée chaldéenne poursuit comme il suit, le récit de ce dramatique épisode :

Il prit l'instrument dans sa main droite,
et] il suspendit [l'arc] et le carquois.
Il lança un éclair devant lui,
et [une fureur] impétueuse remplit son corps.
Il prit aussi le cimeterre qui devait pénétrer le corps de Tiamat.
Il retint les quatre vents pour que les attaques de celle-ci ne pussent pas se produire au dehors,
le vent de sud, le vent de nord, le vent d'est et le vent d'ouest.
Sa main plaça le cimeterre à côté de l'arc de son père Anu.

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXXVII, n° 7.

Il créa le vent mauvais, le vent hostile, la trombe, l'ouragan ;
quatre vents, sept vents, le vent dévastateur, le vent sans trêve ;
et il lâcha les vents qu'il avait créés, sept en nombre,
pour porter le bouleversement dans le corps de Tiamat en se précipitant à sa suite.
Il souleva aussi, en maître, le tourbillon, sa grande arme.
Il monta dans un char solide, sans rival, qui aplanit tout devant lui,
il s'y tint debout et sa main attacha les quatre paires de rênes,
. . . .
« Tu t'es précipité [sur moi] ..... et ..... tu as dirigé ton hostilité contre moi.
Mais ta troupe ne prévaudra pas et ce sont leurs corps qu'iront frapper tes armes,
Détourne-toi, et moi et toi nous nous livrerons un combat singulier. »
Tiamat, quand elle entendit cela,
fut d'abord stupéfaite et changea sa résolution.
Elle examina attentivement en haut,
et elle fortifia puissamment et complètement sa base.
Elle prépara un sortilège, elle se plaça .....
et elle fit prendre les armes aux dieux qui combattaient (avec elle).
Et Tiamat assaillit le héraut des dieux, Marduk ;
ils se précipitèrent ardemment l'un sur l'autre en combat, et ils se joignirent en bataille.
Le seigneur tira son cimeterre et la frappa ;
il lâcha en avant de lui le vent mauvais, qui prend par derrière.
Et Tiamat ouvrit sa bouche pour l'engloutir ;
mais il avait fait entrer en elle le vent mauvais, de telle façon qu'elle ne put fermer sa bouche.
La violence du vent remplit son estomac ;
son cœur défaillit et sa bouche se tordit.
Marduk porta en avant son arme tranchante, il rompit son estomac,
il la coupa par le milieu et fendit son cœur ;
il l'abattit et trancha sa vie.
Il reconnaît son trépas et se dresse superbe sur elle.
Après que Tiamat, qui marchait devant eux, fut abattue,
il dispersa ses soldats ; sa cohorte fut dissipée,
et les dieux ses auxiliaires, qui marchaient à son côté,
tremblèrent, prirent peur et retournèrent en arrière.
Ils se sauvèrent pour mettre leurs vies en sûreté,
et ils se cachèrent en fuyards, dépourvus de vaillance.
Mais [il fondit] sur eux et brisa leurs armes[1].
. . . .

La lutte de Marduk et de Tiamat continue, après que cette dernière est vaincue, contre les débris de l'armée des démons. Ce sont particulièrement sept mauvais Esprits, les fils de Tiamat, qui cherchent à entraver la marche du dieu Sin (la lune) et à ternir son éclat. Marduk est obligé de voler au secours de Sin, son fils, et pour vaincre il lui faut avoir recours à son père Êa, l'intelligence suprême, organisatrice du monde ; voici l'épisode qui raconte la lutte victorieuse de Marduk contre les sept Esprits du mal :

[1] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 513.

« Les jours qui reviennent en cycles, ce sont les dieux méchants,
les génies rebelles qui ont été formés dans la partie inférieure du ciel,
Eux, ils sont ceux qui font le mal,
complotant dans leurs têtes méchantes ..... le coucher du soleil,
coulant avec les fleuves. . . . .
Entre eux sept, le premier est ...
le second, un ogre à la bouche de qui personne n'échappe,
le troisième une panthère qui frappe ...
le quatrième un serpent ...
le cinquième un dogue de garde qui contre ...
le sixième, une tempête soufflant violemment, qui ... contre dieu ou roi,
le septième, le messager du vent funeste qui ...
Ils sont sept, messagers d'Anu, leur roi;
de ville en ville chaque jour ils dirigent leurs pas.
Ils sont la tempête de vent du sud qui violemment chasse en avant dans le ciel,
le nuage flottant qui dans le jour obscurcit le ciel,
la tempête de vent qui souffle violemment et dans un jour brillant produit les ténèbres.
Avec les vents mauvais, en vents mauvais ils circulent;
inondation de Raman, ils développent leurs exploits;
à la droite de Raman, ils s'avancent;
des fondements du ciel ils éclatent comme l'éclair;
coulant avec les fleuves, ils marchent en avant.
Dans les vastes cieux, résidence d'Anu, leur roi, ils se sont fixés pour faire le mal et n'ont pas de rivaux. »
Un jour, enfin, Bel-El (Belial?) entendit de cette affaire et fortifia sa volonté dans son cœur.
Avec Kin, il maîtrisa la sainte colère des dieux,
Et ils retinrent, pour les diriger ensuite, Sin (la lune), Samas (le soleil) et Istar (Vénus) dans la partie invisible du ciel.
Avec Anu, il renouvela pour eux la direction des légions célestes.
Et à eux trois, les dieux, ses enfants,
Il relégua ces sept dieux méchants dans la partie invisible du ciel.
Il confia le renouvellement du jour et de la nuit, sans interruption,
A Nannar, il confia de nouveau la lune,
Il rendit leurs qualités aux mains de Samas, le héros, à Raman, le vaillant.
Il casa Istar avec Anu, le roi de la demeure brillante,
Et la consacra pour la royauté des cieux.

(Suit une lacune de trois lignes qui traitait probablement de la reconstitution de l'ordre céleste.)

Alors ces sept démons,
Au commencement de la période, en présence de ... (montrèrent) leur inimitié.
Pour une année (ils obscurcissent) sa face brillante (de Sin).
Sin (la lune), le roi des hommes (ne luit plus) pour gouverner les pays.
Quant au soleil, (sa splendeur) fut troublée, et il vécut en tristesse.
Le jour fut obscurci, et il ne demeura pas dans le siège de sa royauté ...
Les dieux ennemis, messagers d'Anu, leur roi,
Les représentants malfaisants s'aidaient mutuellement
Et se confirmaient dans leur méchanceté :
Du milieu du ciel vers la terre, ils se ruèrent.
Bel vit les exploits de Sin et son obscuration.

Le maître parla ainsi à son serviteur Nusku :
« Nusku, mon serviteur, porte ma décision vers l'abîme,
La nouvelle concernant mon fils Sin qui, dans le ciel, est tristement obscurci,
Apporte-la à Kin (qui habite) dans l'abîme. »
Nusku reçut avec respect l'ordre de son maître,
Et alla de suite vers Kin (qui habite) dans l'abîme,
Vers le maître des *maslu* suprêmes, le maître de *Nukimmut*.
Nusku rapporta le message de son maître de l'autre côté.
Kin, dans l'abîme, entendit cette nouvelle,
Et se mordit les lèvres, et sa face se remplit de larmes.
Kin appela son fils Marduk et lui murmura la nouvelle :
« Va, mon fils, Marduk,
Il y a une nouvelle de mon fils Sin qui est tristement obscurci dans le ciel ;
Vois mon obscuration dans le ciel ;
Ce sont les sept dieux ennemis, les assassins sans vergogne,
Ce sont les sept dieux ennemis qui tombent sur le pays comme des orages,
Qui, comme les cyclones, dévastent la terre.
Ils se sont postés devant Nannar, la lune, avec succès.
Samas et Raman se sont rangés de leur côté[1]. »



Cylindre chaldéen[2].

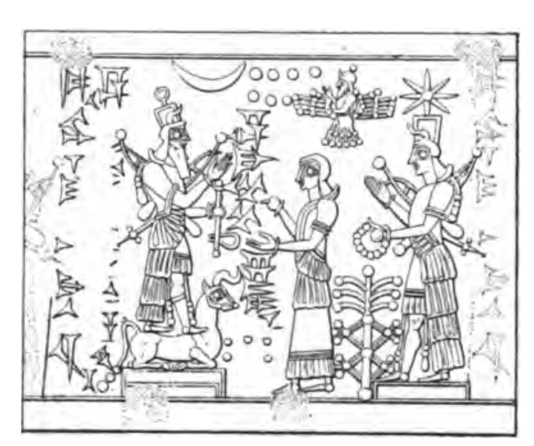
La suite du poème, malheureusement fort mutilée, raconte les opérations magiques auxquelles Marduk dut avoir recours pour délivrer Sin : c'était là le côté pratique et édifiant du récit, car si un immortel a besoin du secours des incantations pour échapper à l'étreinte des démons, à plus forte raison l'homme devra-t-il, en pareille occurrence, faire appel à la puissance surnaturelle du magicien.

Sur un grand nombre de cylindres en pierre dure, on voit Marduk délivrant Sin de l'étreinte des sept Génies du mal. Un de ces monuments entre autres, figure le dieu Sin, à mi-corps au milieu du croissant lunaire son symbole ; il est barbu, en costume royal, coiffé de la cidaris

[1] J. Oppert. *Fragments mythologiques*, p. 20.
[2] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XIII, n° 2.

ou tiare droite appelée *agu* en assyrien. Sa main gauche tient les trois fruits symboliques de grenadier sortant d'une même branche, que portent beaucoup de divinités et dont la signification n'est pas encore bien établie. Sin, tourné du côté de Marduk, l'appelle à son secours.

D'après les donnés de l'épopée chaldéenne, Sin, le fils de Marduk et implorant sa protection, est moins important que son père et il occupe un rang inférieur dans la hiérarchie céleste. Il n'en fut pas toujours partout ainsi, et Sin, le dieu Lune, semble avoir tenu la place d'honneur dans les adorations des rois primitifs de la Chaldée, avant la suprématie de Babylone. C'était le dieu spécial et tutélaire de la ville d'Ur; les inscriptions des rois de cette ville, qui ont sans cesse embelli et réparé son sanctuaire, le proclament « le chef, le puissant, le seigneur des Esprits, le roi des dieux, l'étincelant. » A l'époque de l'empire babylonien, au contraire, Sin n'est plus que « le seigneur des trente jours du mois, le seigneur du signe zodiacal, l'architecte, celui qui veille sur la terre » ; on lui donne souvent pour frère Adar Sandan, le dieu de la force, et nous raconterons tout à l'heure une légende recueillie par Ctésias, dans laquelle les deux frères divins se disputent le gouvernement du ciel. Toutefois, le caractère astrologique de la religion chaldéo-assyrienne fait que le dieu Lune garde toujours un rôle important, soit dans les représentations figurées où son symbole est le croissant, soit dans les prières liturgiques, comme le constate l'hymne suivant où on l'invoque :



Cylindre assyrien [1].

Seigneur, prince des dieux, qui seul es sublime dans le ciel et sur la terre!
Père, illuminateur, seigneur, dieu protecteur, prince des dieux!
Père, illuminateur, seigneur, dieu grand, prince des dieux!
Père, illuminateur, seigneur, Sin, prince des dieux!
Père, illuminateur, seigneur d'Ur, prince des dieux!
Père, illuminateur, seigneur du E-Sirgal, prince des dieux!
Père, illuminateur, seigneur, créateur des couronnes, prince des dieux!

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXX, n° 7.

Père, illuminateur, qui fais arriver majestueusement la royauté à sa plénitude, prince des dieux!
Père, illuminateur, qui t'avances dans l'appareil de la majesté, prince des dieux!
Luminaire puissant aux cornes vigoureuses, aux membres complètement formés, à la barbe étincelante, splendide quand il remplit son orbe.
Fruit qui se produit lui-même, sortant de son domicile; qui, dans son action propice, n'interrompt pas la gouttière par laquelle il verse l'abondance!
Miséricordieux, qui engendre tout, qui, au-dessus des êtres vivants élève sa demeure étincelante!
Père, miséricordieux et restaurateur, dont la main soutient la vie sur la terre!
Seigneur, ta divinité, comme les cieux profonds et la vaste mer, répand une terreur respectueuse!
... de la surface de la terre, développant la rectitude, proclamant sa gloire,
Père, générateur des dieux et des hommes, qui élève sa demeure et fonde tout ce qui est bon.
Qui proclame la royauté, qui donne le sceptre suprême, qui fixe les destinées pour les jours lointains;
chef inébranlable, dont le cœur est vaste et n'oublie personne,
... dont les genoux ne se reposent pas, qui ouvre le chemin aux dieux, ses frères,
qui, des fondements au plus haut sommet des cieux s'avance, qui ouvre la porte des cieux, faisant luire la lumière sur le pays des hommes,
Père qui m'a engendré ...
Seigneur qui ordonne ses commandements au ciel et à la terre, dont personne n'enfreint la volonté ...
Dans le ciel, qui est sublime? Toi! toi seul es sublime.
Sur la terre, qui est sublime? Toi! toi seul es sublime.
Toi! ta volonté est proclamé dans les cieux, et les Archanges célestes prosternent leur face.
Toi! ta volonté est proclamée sur la terre, et les Archanges de la terre baisent le sol.
Toi! ton commandement retentit en haut comme un vent dans les ténèbres, et il fait germer la terre.
Toi! ton commandement existe à peine sur la terre, et déjà la végétation est produite.
Toi! ton commandement s'étend sur les lieux habités et les sommets, et il multiplie les êtres vivants.
Toi! ton commandement donne l'existence à la vérité et à la justice; il affermit la vérité parmi les hommes.
Toi! ton commandement, ce sont les cieux reculés et la terre qu'ils couvrent, qui n'oublient personne.
Toi! ton commandement, qui peut l'apprendre? qui peut l'égaler?
Seigneur, dans les cieux est ta seigneurie, sur la terre ton principat; parmi les dieux, tes frères, tu n'as pas de rival.
Roi des rois, qui n'a aucun juge au-dessus de lui, dont aucun dieu n'égale la divinité .....
Favorise la ville d'Ur, ô dieu! favorise-la!
que l'épouse ... heureuse, ô seigneur! puisse implorer de toi la paix!
que l'époux ... ô seigneur, puisse implorer de toi la paix!
que les Archanges célestes ... ô seigneur, puissent implorer de toi la paix!
que les Archanges de la terre ... ô seigneur, puissent implorer de toi la paix! [1].

Le caractère sidéral du dieu Sin qui ne cessa d'être honoré dans nombre de sanctuaires, en Mésopotamie et en Syrie, longtemps après la chute de Babylone, est particulièrement mis en relief dans ce pas-

[1] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 50.

sage de la grande épopée chaldéenne où il est désigné sous le nom de Nannar « le brillant, le lumineux » :

Il fit briller Nannar (la lune), il l'attacha à la nuit,
et il lui fixa le temps de ses phases nocturnes qui déterminent les jours,
pour le mois entier sans interruption il établit quelle serait la forme de son disque.
« Au commencement du mois, quand commence le soir,
Tes cornes te serviront d'annonce pour permettre de déterminer le temps du ciel.
Le septième jour, tu seras en train de remplir ton disque
mais les ..... découvriront sa partie obscure [à moitié.
Quand le soleil descend à l'horizon au moment de son lever,
délimite exactement [ta plénitude], forme son cercle.
Ensuite] tourne-toi, rapproche toi du chemin du soleil.
..... tourne-toi, et que le soleil change (le côté où l'on voit) ta partie obscure.
..... marche dans son chemin.
Lève-toi] et couche-toi, soumis à la loi de cette sentence[1]. »

Ainsi, dès la plus haute antiquité, les savants chaldéens s'étaient rendu compte du rôle que joue le soleil dans les phases et les transformations graduelles et périodiques de l'astre des nuits.

Sin était un dieu masculin comme le dieu Mên des Grecs; toutefois, envisagé sous certains points de vue, Sin devient féminin ou plutôt il est androgyne et a les attributs des deux sexes. C'est ainsi qu'il arrive à se confondre avec Istar, la Vénus assyrienne qui, elle aussi, revêt parfois, comme nous le verrons tout à l'heure, les caractères d'une déesse lunaire et qu'on invoque comme telle. Sin, à l'époque romaine était encore tenu pour hermaphrodite par les Sabiens de Harrân qui l'adoraient[2]; c'est sans doute d'après les mêmes conceptions symboliques que le dieu Mên, si populaire dans les religions de l'Asie gréco-romaine, revêt un aspect efféminé et d'un sexe incertain. Le culte de Sin se perpétua en Mésopotamie jusqu'à l'aurore des temps modernes : c'est en se rendant au temple de Sin à Harrân, pour y offrir un sacrifice solennel, que l'empereur romain Macrin fut assassiné.

Samas ou le dieu Soleil, est une des divinités les plus universellement invoquées; mais dans la hiérarchie céleste, il vient après Sin, le dieu Lune. On le qualifie hyperboliquement, dans les invocations qu'on lui adresse, d'arbitre des dieux, de grand juge du ciel et de la terre. Souvent on le représente simplement par l'image même du disque solaire; quelquefois le buste du dieu, coiffé de la tiare, émerge du centre de ce

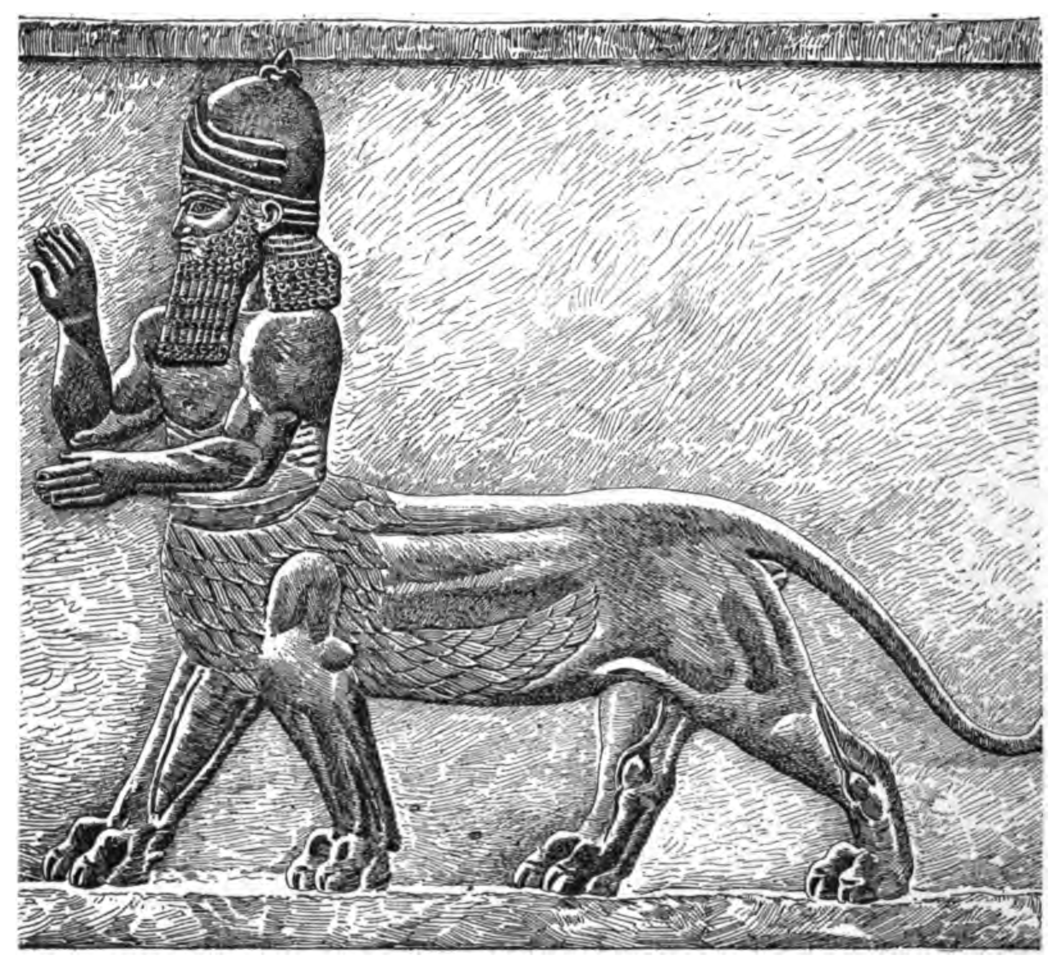
[1] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 501.
[2] Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. II, p. 183.

disque. Samas avait des sanctuaires à Babylone, à Larsa, à Sippara. Dans cette dernière ville dont il était la divinité poliade, il eut un temple resté célèbre tout le temps de la durée de l'empire assyrien : on cite constamment ce sanctuaire avec celui d'Anunit, déesse qui passait, à Sippara, pour l'épouse de Samas. Dans ce temple fameux, sans cesse embelli et restauré par les rois chaldéens, brûlait comme dans les sanctuaires de la religion de Zoroastre, un feu qui ne devait jamais s'éteindre. Nous parlerons ailleurs, en traitant des cérémonies du culte, d'un bas relief trouvé à Abu-Habbu, aux ruines de l'ancienne Sippara, sur lequel on voit figuré, avec le disque solaire, l'édicule qui constituait le tabernacle de Samas. Le dieu est majestueusement assis sur un trône, avec le symbole de sa puissance à ses pieds, et il tient dans sa main le disque et le sceptre magique. Dans la Bible, le dieu de Sippara (Sepharvaïm), reçoit le nom de Adrammelek, et son épouse celui de Anammelek, de sorte qu'il paraît évident qu'Adar ou Adra était un des qualificatifs du dieu Soleil, en même temps qu'un des noms de Sandan, l'Hercule assyrien, dont nous allons nous entretenir tout à l'heure. Une longue prière en faveur d'un roi tombé gravement malade, énumère les attributs de Samas de la manière suivante :

Seigneur grand, du milieu des cieux brillants, à tes levers,
Héros vaillant, Samas, du milieu des dieux brillants, à tes levers,
dans les verroux des cieux brillants, dans la porte qui ouvre le ciel, à tes ..
dans la barre de la porte des cieux brillants...
dans la grande porte des cieux brillants, lorsque tu l'ouvres,
dans les plus hauts sommets des cieux brillants, lors de ta marche rapide,
les archanges célestes en respect et en joie s'empressent autour de toi ;
les serviteurs de la dame des dieux te conduisent en fête ;
les ... pour la paix de ton cœur te fixent les jours ;
les ... des foules des pays te contemplent avidement ;
Les esprits des cieux et de la terre, te conduisent en troupe..
Le seigneur, quant à moi, m'a envoyé,
Le Seigneur grand, Éa, quant à moi, m'a envoyé.
Fixe ce qui le regarde, enseigne l'ordre qui le concerne, décide la décision qui le touche.
Toi, dans ta marche, tu diriges la race des hommes ;
fais briller sur lui un rayon de paix et qu'il guérisse sa souffrance ;
L'homme, fils de son dieu, a déposé devant toi ses manquements et ses transgressions.
Ses membres sont dans la souffrance ; il est douloureusement souillé par la maladie.
Samas, à l'élévation de mes mains, prête attention ;
mange son aliment, reçois sa victime, rends son dieu pour soutien à sa main.
Par ton ordre, que son manquement soit absous ! que sa transgression soit effacée !
Que son malheur tourne à bien ! que sa maladie revienne à la vie !
Rends la vie au roi !
Alors, au jour où il revivra, que ta sublimité l'enveloppe de sa protection !

Dirige le roi qui t'est soumis
Et moi, l'enchanteur, ton serviteur soumis, dirige-moi[1].

Le dieu de la force, qui présidait à la planète Saturne et qui fut le prototype de l'Hercule grec, porte dans les textes cunéiformes un nom



Le dieu Nergal[2].

composé de deux éléments idéographiques NIN-IB ou NIN-DAR, dont la lecture phonétique n'a pas encore été trouvée par les assyriologues. Les Grecs l'ont appelé Sandan, et on l'a assimilé à Adar, le dieu de la force chez la plupart des nations sémitiques[3]. Quoiqu'il en soit, le

[1] WAI. iv, pl. 17. Cf. Lenormant, *Journal asiatique*, 7e série, t. XII, 1878, p. 378.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[3] Ce nom de Sandan n'est probablement qu'une épithète du dieu et non pas la transcrip-

caractère et le rôle de ce dieu dans la mythologie assyro-chaldéenne sont bien connus ; aucune divinité n'est plus fréquemment invoquée à Ninive ; elle occupe une place moins prépondérante à Babylone. On lui donne les épithètes de « terrible, seigneur des braves, maître de la force, exterminateur des rebelles, seigneur du glaive et des armées. » Il se confond avec le personnage semi-légendaire de Nemrod et personnifie la force et la vaillance, à la chasse comme à la guerre. Le roi Samsi-Raman III s'était mis particulièrement sous la protection de Adar-Sandan, et nous avons reproduit[1] l'invocation qu'il lui adresse en tête du récit de ses exploits guerriers.

Nergal, le dieu de la planète Mars, était originairement la divinité tutélaire de la ville de Cutha (Kutu). C'était le dieu lion, *ilu Ariu*. Son nom signifie « celui qui piétine », et vient de ce que les Chaldéens avaient remarqué le mouvement rétrograde de la planète Mars. Il était adoré sous la figure d'un lion; aussi, les lions ailés qui entraient dans la décoration symbolique des palais, sont-ils appelés des *nirgalli ;* on le représente souvent avec une tête de lion sur un corps d'homme, et tenant à la main un glaive. Les inscriptions le qualifient : « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux, le dieu de la chasse. » Ces titres ressemblent fort à ceux de Adar-Sandan ; aussi, il est parfois difficile de distinguer ces deux divinités d'après leurs attributs caractéristiques. Les Cuthéens transportés à Samarie adoraient, prétend une tradition rabbinique, le dieu Nergal, sous la figure d'un coq. Cette assertion n'est peut-être pas tout à fait une simple invention des rabbins, car sur plusieurs cylindres chaldéo-assyriens, on voit un coq placé comme attribut à côté du dieu Nergal ; il en est un, même, qui offre la figure d'un dieu

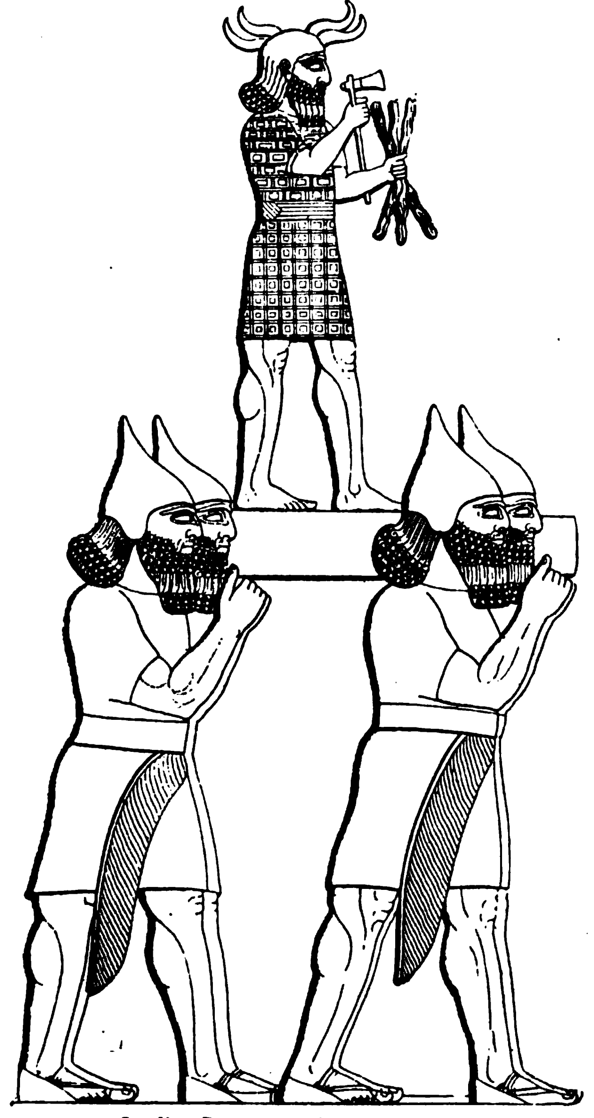


Cylindre assyrien du Musée Britannique.

tion de son nom même, de sorte que les arguments que divers savants ont fait valoir en faveur du nom de Sandan ou du nom de Adar qui paraît parfois désigner Samas aussi bien que le dieu de la force, sont sans fondement. Nous avons employé le mot Adar ou Adar-Sandan, parce que l'idéogramme NIN-DAR paraît autoriser la lecture Adar, la syllabe DAR jouant le rôle de complément phonétique.

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 205.

à pieds et à queue de coq. Rappelons-nous enfin que les Yézidis de



Le dieu Raman porté en procession.

nos jours, adorent leur divinité suprême sous la forme d'un coq de bronze [1].

Raman, auquel les assyriologues ont longtemps donné le nom de *Bin*, est le dieu de l'atmosphère et du firmament ; c'est le ciel lumineux des

[1] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. V, p. 70.

étoiles fixes. Ses principaux titres sont « le ministre du ciel et de la terre, le distributeur de l'abondance, le seigneur des canaux », dans lesquels résidait toute la fertilité du pays, « le chef bienfaisant, le dieu de la fécondité. » Étant le dieu de l'atmosphère, on l'appelle aussi « le seigneur de la tempête, du tourbillon, l'inondateur » ; on dit des rois conquérants qu'ils « dévastent les contrées ennemies comme le tourbillon de Raman » et on appelle ce dieu, « celui qui balaie de sa tempête les rebelles et les pays ennemis. » Son attribut ordinaire sur les monuments est le foudre ; sur un bas-relief, nous voyons porter au milieu d'une procession sa statue, le front armé de quatre cornes, debout, tenant la hache et le foudre. Sur un autre monument, il est muni de quatre grandes ailes, vêtu en roi, coiffé de la tiare à plusieurs paires de cornes superposées, et il poursuit de sa foudre un génie des ténèbres représenté sous les traits d'un monstre. C'est à titre de dieu de la foudre et du feu céleste, que l'expression idéographique de son nom signifie *le feu*. Ce caractère igné était symbolisé par la couleur rouge dont était revêtu extérieurement l'antique temple de ce dieu dans la ville d'El-Assur (Ellassar). Raman, comme dieu du firmament lumineux est aussi représenté par l'image d'un chien, symbole de la lumière, chez les Chaldéo-Assyriens. Comme Marduk, enfin, il fut originairement un dieu solaire ; c'était le soleil envisagé comme amenant et produisant les pluies ; c'est pour cela qu'il est appelé parfois hyperboliquement « le soleil du Sud au plus haut de sa course ».


Statuettes en terre cuite du dieu Nébo [1].

Nabu ou Nébo est le dieu de la planète Mercure, le dieu de l'inspiration prophétique et de l'éloquence, le gardien des secrets de l'écriture, celui qui veille à la conservation des vieux documents et des archives sacrées. Comme Nisruk, dont il est une manifestation secondaire, on le qualifie quelquefois « l'intelligence suprême » ; dieu de l'onction royale et le protecteur spécial des princes, on l'appelle aussi « le dieu qui

[1] Au Musée Britannique.

porte le sceptre, le dieu de la tiare », et le sceptre symbole de souveraineté est un de ses attributs. Il est encore le dieu « qui surveille les légions du ciel et de la terre », c'est-à-dire qui veille, en sa qualité de dieu savant et d'astre précurseur, à la régularité des mouvements des corps sidéraux et des phénomènes terrestres. Sous le roi Raman-Nirar III, le préfet de la ville de Kalah avait fait construire un temple au dieu Nabu, dont les ruines ont été fouillées par W. Loftus. On y a découvert plusieurs statues du dieu : c'est un vieillard vêtu d'une longue robe, les mains croisées sur la poitrine ; ses cheveux et sa barbe sont arrangés à l'assyrienne ; sa tiare est orné de cornes de taureau, symbole de la force et de la toute puissance divine ; l'inscription qui est sur sa poitrine est ainsi conçue : « Au dieu Nabu, le gardien des mystères, le fils du E-Sagil, l'auguste, le directeur des planètes, le chef suprême, le fils du dieu des *Nukimut* (?), le protecteur, le recteur des astres brillants, le surveillant du ciel et de la terre ; le tuteur de ceux qui bénissent son nom et lui prêtent une oreille attentive ; celui qui tient la tablette des destinées..., celui qui préside au lever et au coucher du soleil ; celui qui marque le temps, le glorificateur de Bel ; le seigneur des seigneurs dont la puissance est immuable et pour qui le ciel a été créé ; le vainqueur, l'auguste, le vigilant qui fait bonne garde, le dieu qui habite le temple E-Zida, au milieu de Kalah... Qui que tu sois, toi qui vivras après moi, mets ta confiance dans le dieu Nabu, et ne te confie pas à un autre dieu. »

Un autre hymne à la louange de Nabu le qualifie de la manière suivante :

Seigneur, à ta puissance, aucune puissance n'est égale ;
... à ta demeure, le temple E-Zida, aucune demeure n'est égale ;
A ta ville, Borsippa, aucune ville n'est égale ;
A ta campagne, la Babylonie, aucune campagne n'est égale.
Ton arme est un ogre dont la bouche n'est jamais privée de venin.
Ton commandement est invariable comme les cieux ; dans les cieux tu es sublime [1].

Enfin, nous citerons un dialogue mystique entre le roi Assurbanipal et le dieu Nabu :

« Je t'ai ouvert (mon cœur), ô Nabu, dans l'assemblée des [dieux].
Mes soucis n'ont pas diminué, le but de ma vie n'est pas atteint.
Je t'ai présenté (mes trésors), ô héros parmi les dieux, tes frères.
(Et j'ai demandé) la gloire d'Assurbanipal pour longtemps, pour toujours.

[1] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 40.

Et j'ai embelli (tes sanctuaires), sans cesse, ô Nabu!
(Je t'invoque), ô Nabu, dans le comble de mes soucis.

(*Nébo*) — Je suis ton soutien, ô Assurbanipal, pour l'éternité des jours.
Tes pieds ne se fatigueront pas, tes mains ne se lasseront pas.
(Elles sont ta force, et ne se reposeront pas dans tes conquêtes.)
Tu ne retireras pas ta langue derrière tes lèvres,
Car je te ferai don d'une belle éloquence.
Je glorifierai ta tête, et j'ai glorifié tes images dans les temples divins.
Nébo continue : « Que veut ta bouche? Pourquoi est-ce bon?
.... tu as exposé au dieu ta crainte?
Ton œuvre que j'ai rendue propice, les dieux me l'ont recommandée dans les décrets du temple Babur.
Ton destin que j'ai rendu propice, la déesse me l'a recommandé.
(Le bonheur) s'est assuré dans le temple de la souveraine du monde.
Tes gloires, elle les fera grandir. Oh! prolonge la vie à Assurbanipal! »

Fouillant dans ses trésors, Assurbanipal supplia Nabu, son seigneur :
« Moi, ton serviteur, ô Nabu, tu ne m'abandonneras pas,
Inscris-moi pour la vie. Devant toi, préserve mon âme de la mère des dieux.
Moi, ton esclave, tu ne m'abandonneras pas, Nabu impénétrable : sauve-moi au milieu de mes soucis! »

Une parole consolante partit alors de Nabu, son seigneur :
« Ne crains rien, Assurbanipal, je te donnerai une vie longue!
Je prendrai soin de ta vie en lui envoyant des souffles propices.
Je ferai devancer pour toi le jour du bonheur matériel par décret de l'assemblée des dieux. »

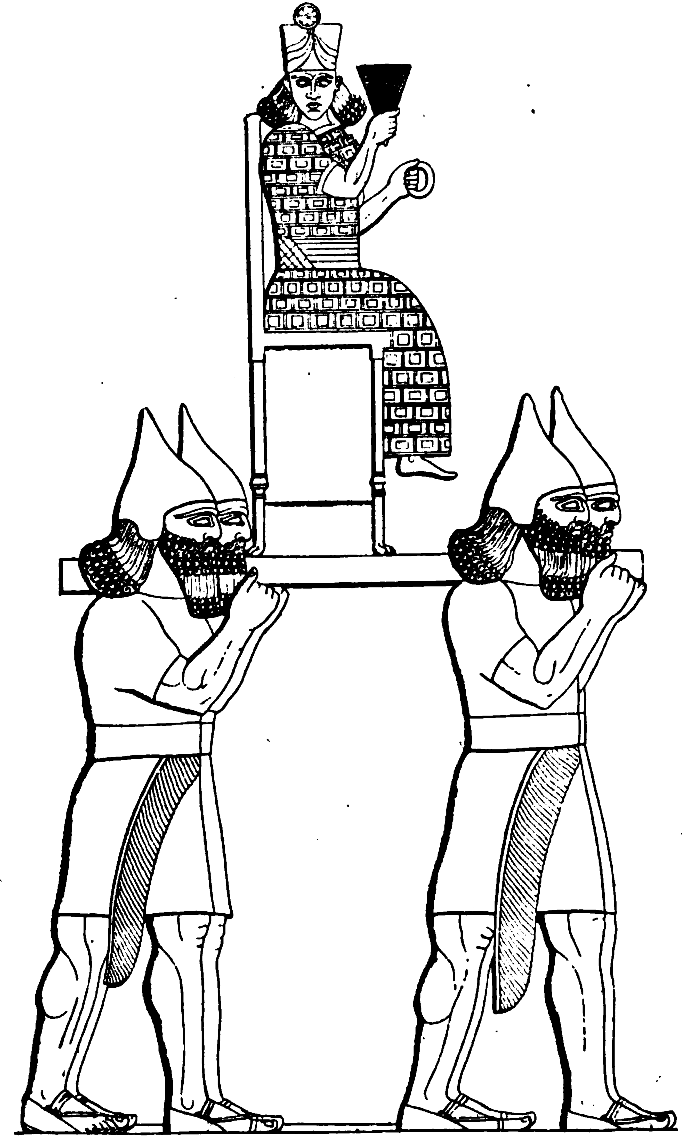
Et Assurbanipal ouvrit son bahut et présenta à Nabu, son seigneur,
Ce qu'il avait amassé, aux pieds de la reine de Ninive, la déesse de l'assemblée des dieux.
« Dans le comble de mes soucis, tu ne m'abandonneras pas, Nabu!
Dans le comble de mes passions, tu n'abandonneras pas ma vie! »

(*Nébo*) : « Tu étais petit, Assurbanipal, quand je t'ai confié aux soins de la reine de Ninive.
Tu étais nourrisson, Assurbanipal, quand je t'ai laissé sur les genoux de la reine de Ninive.
Elle a essuyé la bave du coin de ta bouche, elle t'a allaité, la reine de Ninive, elle t'a abreuvé de son lait.
Tes soucis, Assurbanipal, s'en iront comme l'écume sur la face des eaux,
Comme ..... ils fuiront le talon de tes pieds.
Tu disparaîtras à la fin, Assurbanipal, en présence des dieux, et tu célébreras le dieu Nabu[1]! »

L'élément passif et féminin dans le panthéon assyro-chaldéen est, comme dans toutes les religions de l'Asie occidentale, représenté par une foule de divinités femelles qui dérivent les unes des autres et ne sont, au fond, que les manifestations diverses de la même déesse qui change de noms et d'attributs, suivant qu'on l'envisage comme divinité sidérale, terrestre ou infernale, ou comme épouse de tel ou tel dieu, car chaque

[1] J. Oppert, *Fragments mythologiques*, p. 30.

dieu a une compagne. En assyrien, on l'appelle généralement Istar, mot d'où est dérivé le nom d'Astarté ; ses deux temples les plus célèbres



La déesse Istar portée en procession [1].

sont ceux de Ninive et d'Arbèles où elle était représentée sous les deux principaux aspects de sa multiple nature ; on invoque constamment, comme deux divinités parèdres, « Istar de Ninive » et « Istar d'Arbèles ».

1 D'après un bas-relief du Musée Britannique.

En Chaldée, c'est à Uruk ou Erech qu'il faut chercher l'origine de son culte; on l'honore sous le nom de Nanâ, et nous avons raconté ailleurs les aventures de sa statue qui resta pendant de longs siècles prisonnière des Elamites et ne fut réinstallée dans son ancien sanctuaire que sous Asssurbanipal. Nabuchodonosor appelle Nanâ ou Anna, « la mère d'Uruk, la dame d'Uruk, » et il restaure son vieux temple nommé en suméro-accadien le E-Anna ou E-hili-Anna, « la demeure d'Anna » ou « la demeure de la splendeur d'Anna ». Le nom d'Anna ou Anat qu'on lui donne, est le féminin d'Anu, et il a formé le grec Anaïtis, comme Nana a formé pour les Grecs Nanæa. Pour désigner la même divinité on



La colombe, symbole d'Istar [1].

emploie encore les noms de Malkit, Anunit, Zarpanit, Belit, Allat, et d'autres moins usuels.

Elle est *Belit* quand on l'invoque comme reine des dieux et des hommes, maîtresse de l'univers organisé; *Damkina*, envisagée comme souveraine des ondes, épouse du dieu-poisson, dans lequel se personnifie Ea, l'intelligence divine; *Istar*, à la fois comme guerrière, « reine des batailles » et déesse des amours, épouse de Dumuzi ou Tammuz, le jeune dieu lumineux ravi à la fleur de l'âge, enfin comme présidant à la planète Vénus; *Zirbanit* ou *Zarpanit*, comme formatrice des germes, déesse de la fécondité chez les êtres animés; génératrice, *Muallidat* (*Mylitta*), honorée par les prostitutions sacrées de Babylone; *Anunit*, comme « l'étoile du fleuve Tigre », comme la planète Vénus en tant qu'associée conjugalement au Soleil; *Gula*, comme lune, et par suite

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

triforme, et se confondant avec Sin; enfin *Allat* (Ἀλίττα) comme déesse chthonienne et funèbre, reine des enfers [1]. On la représente comme l'épouse de Bel-Marduk, comme l'épouse de Samas, comme l'épouse de Adar-Sandan. De même que Hécate chez les Grecs, elle change de nom avec les phases de la lune croissante, pleine et décroissante; aussi avait-elle à Borsippa trois sanctuaires à la fois, réunis dans une même enceinte : « le grand temple, le temple de la vie et le temple de l'âme vivante. » Tantôt la déesse a un aspect guerrier et préside aux combats, tantôt elle est la déesse de l'amour et de la volupté et son symbole est la colombe, tantôt elle est la déesse mère et tient son enfant dans ses bras. Tel est le sens mystique du personnage légendaire de Sémiramis qui n'est que l'incarnation de cette déesse triforme. Cette multiplicité d'aspects de la divinité femelle est nettement exprimée dans un hymne à la planète Istar ou Vénus, où l'on célèbre en même temps l'androgynisme essentiel de la divinité femelle, et la notion de l'inceste divin, du dieu Tammuz, mari de sa mère : données qui n'ont été répandues dans le monde grec que par les Orphiques et les Néoplatoniciens, mais qui, plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, étaient professées à l'état de dogmes formels dans les écoles du sacerdoce chaldéo-babylonien :

L'astre femelle est la planète Vénus (*Dilbat*) ; elle est femelle au coucher du soleil ;
L'astre mâle est la planète Vénus ; elle est mâle au lever du soleil ;
La planète Vénus, au lever du soleil, Samas est le nom de son possesseur à la fois et son rejeton.
La planète Vénus, au lever du soleil, son nom est la déesse d'Agadé (Anunit).
La planète Vénus, au coucher du soleil, son nom est la déesse d'Uruk (Nana).
La planète Vénus, au lever du soleil, son nom est Istar parmi les étoiles.
La planète Vénus, au coucher du soleil, son nom est Belit parmi les dieux.

C'est ainsi que la même divinité symbolise les évolutions perpétuelles du principe féminin et passif de la nature : ce qui n'empêche pas que chacune de ces formes nombreuses s'incarne, pour ainsi dire, pour devenir l'épouse d'un dieu, et qu'elle a sa vie propre et individuelle. Istar a son rôle et ses attributs dans le ciel, aussi bien qu'Allat, la reine des enfers, qui parfois lui est opposée, comme dans le poème de la descente d'Istar aux enfers, où elle est sa sœur et sa rivale. Toutes les divinités mâles dont nous avons essayé de définir le caractère pouvaient aussi se ramener à un principe unique et absolu, le principe mâle et actif de la

[1] Fr. Lenormant, dans la *Gazette archéologique*, 1876, p. 59.

nature, dont elles ne sont que les manifestations multiformes, et c'est ce qui explique l'identité ou même la confusion de leurs attributs, la ressemblance des formules par lesquelles on les invoque.

Les divinités mâles ou femelles du panthéon chaldéo-assyrien n'étaient donc que les personnifications des forces de l'univers. Ce sont les incarnations des éléments : le soleil, le jour, la végétation, tout ce qui naît et vit, d'une part; la lune et son éclat incertain, la nuit, l'hiver, la mort, d'autre part. Une fable recueillie par Ctésias et Nicolas de Damas met en action cet antagonisme des deux principes qui règnent sur le monde organisé; dans ce récit, Adar-Sandan, considéré comme divinité solaire, a pour frère jumeau, son adversaire, Sin ou la lune ; les frères ennemis reçoivent les noms de Parsondas et de Nannaros. Dans la lutte qui s'engage entre eux, ce dernier parvient à s'emparer par ruse de son rival ; enorgueilli de sa force herculéenne, il le tient captif, il le fait tomber graduellement au dernier degré de l'avilissement, voire même jusqu'à la perte de la virilité. Cette effémination singulière, la source de la fable d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, n'est qu'une variante euphémique de la mort périodique que subit le soleil, le soir et en hiver, quand il se brûle, de la même façon que l'Hercule grec, sur le bûcher du couchant : telle est l'origine de la légende du bûcher de Sardanapale. Après avoir été tout puissant, à midi dans sa révolution diurne, au solstice d'été dans sa révolution annuelle, l'astre du jour arrive toujours à succomber fatalement sous les atteintes de l'astre de la nuit privé de ses forces qu'il reprendra plus tard, on le représente comme ayant perdu tout caractère de virilité, ou bien comme mort, pour ressusciter bientôt ; ce sont là les deux formes de la même donnée fondamentale. Adar-Parsondas tombe chaque soir au pouvoir de son frère rival Sin-Nannaros qui le dépouille de sa force et le rend à moitié femme ; les deux frères se succèdent ainsi dans la domination de la nature. Ils alternent comme les Dioscures ; et comme la nuit est identique à la mort, le vainqueur du soir, considéré par les Chaldéo-Babyloniens comme l'aîné, tue son frère cadet qu'il envoie dans la demeure des morts [1].

La lutte recommence, chaque soir et chaque hiver, lutte incessante qui ne finira qu'avec le monde. Voilà, prise dans son ensemble, la portée philosophique de la religion des Assyro-Chaldéens : on y trouve

[1] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 161.

en germe la doctrine du dualisme qui ne fit que se développer et s'épurer progressivement, jusqu'au jour où elle prévalut d'une manière absolue et s'imposa à tout l'Orient.

§ 3. — LES DIEUX INFÉRIEURS ET LES DÉMONS[1].

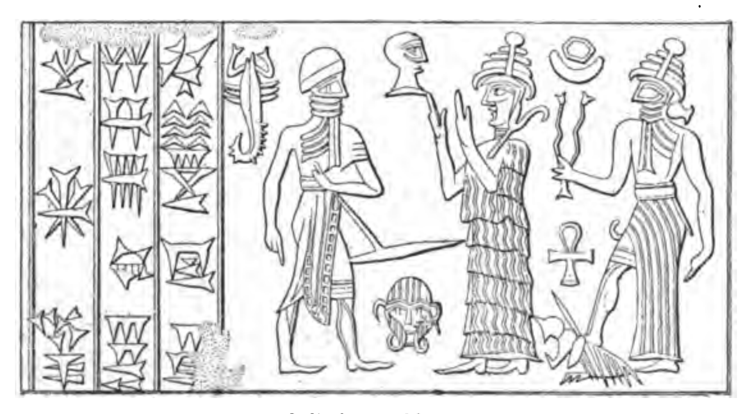
« Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, » s'écrie Bossuet racontant l'état de dégradation dans lequel était tombé le genre humain oublieux de la révélation primitive. Cette parole est surtout vraie pour les Égyptiens et pour les Assyro-Chaldéens. Au-dessous des grands dieux qui personnifient les forces de l'univers et forment la cour suprême du panthéon, l'imagination des Babyloniens avait conçu l'existence de divinités inférieures qui se comptent par milliers, si bien que leur hiérarchie et leurs attributs demeurent encore pour nous, la plupart du temps, dans une inextricable confusion. Pour comprendre quelque chose à cette hiérarchie inventée, non par l'ignorance populaire qui s'en tenait à un grossier sabéisme, mais par la science des prêtres, il est indispensable de recourir au témoignage des auteurs grecs, et d'exposer avec eux et les textes originaux, les croyances des Chaldéens relativement au gouvernement du monde par les dieux et les démons.

« Les Chaldéens, nous apprend Diodore de Sicile, croient que la terre a la figure d'une barque renversée et qu'elle est creuse par en dessous. » Que l'on imagine donc une barque retournée, non pas une barque telle que nous avons l'habitude d'en voir, mais un de ces esquifs absolument ronds, qui servent encore habituellement, sous le nom de *koufa*, dans les parages du bas Tigre et du bas Euphrate, et dont les sculptures historiques des palais de l'Assyrie nous offrent parfois la représentation : telle était la figure de la terre pour les astrologues chaldéens. Nous expliquerions aujourd'hui la même idée en la comparant à un bol renversé. La surface supérieure convexe constitue ce qu'on appelle proprement la terre (*ki*), la terre habitable ou la surface terraquée (*ki-a*), désignée aussi par l'expression collective de pays (*kalama*). La concavité inférieure est l'abîme terrestre (*ge*) ; c'est là que résident les génies de la terre, là que se trouve l'enfer ou la demeure des morts (*kur-nu-de*, *arallu*). L'ombilic ou le point central en est le *nadir* (*ur*), le fondement

[1] Pour les développements que comporte ce paragraphe, voyez surtout : Fr. Lenormant, *Die Magie und die Wahrsagekunst*. Iéna, in-8.

de tout l'édifice du monde, et c'est dans cette région ténébreuse que plonge le soleil pour accomplir son voyage nocturne à travers le noir pays des ombres.

Au-dessus de la terre s'étend « comme une couverture » la calotte du ciel (*anna*), constellé de ses étoiles fixes (*mul*), tournant autour de la montagne de l'Orient (*harsak kurra*), dont la cîme la plus élevée est l'étoile polaire. L'enveloppe azurée du firmament est soutenue dans l'espace par une colonne mystérieuse et invisible dont la base est sur la terre, et le sommet au pôle céleste. Le point culminant du ciel, le zénith (*paku*), n'est pas le même que cet axe ou pôle, car il se trouve



Cylindre chaldéen[1].

immédiatement au-dessus du pays d'Accad, regardé comme le centre de la terre, et la montagne sur la cîme de laquelle pivote le ciel des étoiles fixes est située au nord-est de ce pays. L'astrologie chaldéenne admit plus tard un ciel sphérique, enveloppant complètement la terre, en dessous aussi bien qu'au-dessus de nos têtes, mais, primitivement, on se représentait le firmament comme une coupole gigantesque, dont les bords inférieurs reposaient sur les extrémités de la terre, au delà du grand réservoir des eaux (*zuab*), qui entourait de tous les côtés la surface continentale, exactement à la façon de l'Océan d'Homère. Les mouvements périodiques des planètes (*lubat*), que leur nom suméro-accadien assimile à des animaux doués de vie, s'opèrent au-dessous du ciel des étoiles fixes, c'est-à-dire dans une région moyenne entre la terre et le firmament. Elles se meuvent dans sept sphères concentriques

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXXVII, 6.

et successives, au-dessus desquelles s'étend le rideau du firmament étoilé. C'est aussi entre la terre et le ciel, qu'on place la zone où se produisent les phénomènes atmosphériques, où résident et soufflent les vents (*im*) et les tempêtes (*im-kab*), où circulent les nuages (*imdir*) qui, déchirés par la foudre (*amaktu*) qui s'élance des planètes, laissent échapper la pluie (*a-an*) par leurs gouttières (*ganul*).

Ainsi, il y a trois zones dans l'univers : le ciel, la surface terrestre avec l'atmosphère, puis l'abîme inférieur. C'est à ces zônes que répondent et président les trois grands dieux Ana, Êa et Mulge, noms mystiques de la triade suprême Anu, Êa et Bel. Les dieux des planètes et ceux des constellations zodiacales ont aussi, de leur côté, leur cour d'esprits



Cylindre chaldéen [1].

et de démons, de sorte que chacun des grands dieux est comme le chef de file d'une armée de demi-dieux qu'il envoie à travers le monde pour être les ministres de sa toute-puissante volonté. Dans le cortège de Raman, par exemple, nous voyons les dieux Nipih-Samsi, dont le nom signifie « lever du soleil »; Nur-Samsi ou « lumière du soleil »; Barqu ou « l'éclair »; Is-Birqi « le feu de la foudre »; Taranu « le grondement du tonnerre ». Il y en avait bien d'autres encore, dont les noms ne nous sont pas connus ou dont nous ne pouvons encore articuler ni comprendre les idéogrammes qui les désignent dans les textes cunéiformes.

Il est certain aussi que chaque ville avait sa divinité préférée et tutélaire, dont le renom de puissance était plus ou moins répandu, selon que la cité elle-même étendait son action plus ou moins loin en dehors de ses murailles. Nous connaissons, par exemple, le dieu Sita qui avait son

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XIII, 3.

culte dans la ville de Bit-Adar, voisine d'Arbèles, et dont le nom paraît se rapprocher de celui de Seth, le patriarche biblique[1]. Ailleurs, on adore particulièrement le dieu Serpent (Serah) dont l'image figure sur le caillou Michaux et sur de nombreux cylindres; il est parfois représenté avec une tête humaine comme l'Esculape Glycon de la mythologie hellénique. Son culte très répandu, a sans doute donné naissance à l'anecdote du dragon racontée dans la Bible à la suite du livre de Daniel. Le dieu Serpent rappelle le reptile tentateur de la Genèse; souvenons-nous aussi du Serpent d'airain qui, à Jérusalem, au temps du roi Ézéchias, était l'objet d'un culte idolâtrique. Un bas-relief de Koyoundjik représente un sacrifice offert dans le camp de Sennachérib à des dieux Serpents. Les deux reptiles ont des têtes de quadrupèdes et ils sont fixés par le cou à une barre transversale qui les tient suspendus; devant eux est un trépied sur lequel brûlent des parfums; plus loin, un vase posé sur un piédestal, contient l'eau du sacrifice, et deux pontifes, en adoration, récitent les prières préparatoires, tandis que le victimaire amène le bouc qui doit être immolé[3].


Cylindre chaldéen[2].

On cite un dieu Sarru-idku, en suméro-accadien *Lugal-turda*, qui se métamorphose en « oiseau de la tempête », sorte d'oiseau gigantesque et fabuleux comme le rokh des contes arabes. On nous raconte comment cet oiseau déroba un des principaux talismans de la puissance des dieux; comment Anu et Bel-Marduk ordonnèrent à Raman et à Nabu de le tuer; comment ceux-ci conseillèrent de le chasser seulement de la présence des dieux; comment enfin, à leur place, Marduk se chargea de l'œuvre de destruction qui est retracée sur plusieurs cylindres[4]. Citons encore, entre autres, Nirba, le dieu des moissons et de la fertilité des champs; Dibbara, le dieu de la peste ou du choléra, proche parent, sans doute, du génie Namtar.

Isdubar, le héros de l'épopée chaldéenne du déluge, est formellement donné comme un dieu dans certains textes; c'est un personnage de l'Olympe assyrien et il n'est autre que le dieu Feu (*is-bar*) des textes suméro-accadiens, dont le culte paraît avoir eu beaucoup d'importance

[1] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 217.
[2] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXVIII, 9.
[3] Ce bas-relief est au Musée Britannique.
[4] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 116, note 4.

aux époques primitives; ce nom de dieu du feu qui lui est donné, explique les légendes judéo-musulmanes relatives à la fournaise de Nemrod, puisque Nemrod n'est autre qu'Isdubar. C'est lui qu'on invoque dans l'hymne suivant qui fait partie du grand recueil magique copié par ordre d'Assurbanipal :

O Feu, seigneur suprême, qui s'élèves dans le pays;
héros, fils de l'Océan, qui s'élèves dans le pays.
Feu, par ta flamme éclatante,
tu fais la lumière dans la demeure des ténèbres;
tu établis la destinée pour tout ce qui porte un nom.
Celui qui mêle le cuivre et l'étain, c'est toi;
celui qui purifie l'argent et l'or, c'est toi;
le compagnon de la dame à la face cornue, c'est toi;
celui qui bouleverse d'effroi la poitrine du méchant dans la nuit, c'est toi.
L'homme, fils de son dieu, que ses œuvres étincellent de pureté!
Qu'il brille comme le ciel!
Qu'il soit pur comme la terre!
Qu'il étincelle comme le milieu du ciel[1]!

Le fleuve qui répandait la fertilité dans le pays par ses inondations périodiques, ne manqua pas, comme le Nil en Égypte, d'être divinisé et mis au nombre des esprits bienfaisants. On l'invoquait pour repousser le mauvais sort, et nous possédons un hymne, assez obscur d'ailleurs, qui lui est consacré :

Dieu Fleuve, qui pousse en avant,
qui chasse devant lui le mauvais sort pareil à un fauve redoutable,
Le mauvais sort a obscurci tous les pays comme le crépuscule du soir quand il s'élève;
Que le soleil, à son lever, dissipe l'obscurité que celui-ci a répandue, et il ne restera pas dans la maison.
Que le mauvais sort s'en aille dans le désert, le lieu éclatant de lumière[2]!

Si, remontant maintenant dans les régions supra-terrestres, nous envisageons le côté sidérique de la religion assyro-chaldéenne, nous constaterons que ce sont non seulement les douze grands dieux qui s'incarnent dans les astres, mais que chaque étoile, chaque constellation a son génie propre, veillant du haut du ciel sur l'humanité et pour lequel rien de ce qui se passe sur la terre n'est indifférent. Toutes les étoiles sont des divinités d'un ordre inférieur, les unes considérées comme fastes, ce sont les anges; les autres, comme néfastes, ce sont

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 34.
[2] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 44.

les démons. Elles sont groupées entre elles suivant des lois rigoureuses et savantes, dictées par les observations astronomiques : on leur donne des noms divins au même titre que nos astronomes modernes désignent par des lettres grecques les différentes étoiles d'une même constellation. Il y avait les *lu-lim*, expression suméro-accadienne qui signifie « le bélier de tête » ; c'étaient les étoiles considérées comme les plus importantes d'un groupe déterminé. L'imagination d'un peuple en grande partie adonné à la vie pastorale, se représentait les astres qui peuplent le firmament, comme un immense troupeau dispersé dans les espaces célestes, et chaque étoile qui paraissait conduire la marche d'un groupe d'autres, à travers le désert sans limites, était un *lu-lim*, un bélier de tête, ou un chef, et cette expression empruntée à la vie pastorale, devint à la longue une manière poétique de désigner, parmi les hommes, un chef ou un roi.

Autour du dieu Anu, il y avait les Igighs, au nombre de sept, qui habitaient dans le ciel, et dont nous avons la représentation symbolique sous la forme de sept globules, sur un grand nombre de monuments ; sous les ordres de ce même dieu, étaient des esprits terrestres appelés les Anunnaks : « Tu n'as qu'à parler, dit un texte, et dans le ciel les Igighs se prosternent; tu n'as qu'à parler, et, sur la terre, les Anunnaks embrassent le sol[1]. » Un passage de Diodore de Sicile vient fort à propos nous faire connaître ce qu'étaient au juste ces Igighs et ces Anunnaks et le rôle à eux assigné dans l'astronomie chaldéo-assyrienne : c'étaient les dieux subordonnés aux grandes divinités zodiacales, et appelés les juges de l'univers.

« Les douzes signes du zodiaque, dit Diodore, était divisés en trente-six parties, présidées à leur tour par autant d'étoiles subordonnées aux grandes divinités zodiacales et nommées dieux conseillers. De ces dieux secondaires, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre pour la surveiller ; et tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messager, de la région supérieure à l'inférieure ; un autre passe de celle-ci dans celle-là, par un invariable échange. Ces trente-six dieux étaient les décans, ainsi appelés parce que chacun d'eux règnait pendant dix jours sur un tiers de signe. Et comme, chaque dixième jour, le tiers d'un signe ou la trente-sixième partie du zodiaque monte au soir sur l'horizon, tandis qu'une autre descend au-

[1] WAI, IV, 9, l. 57 et suiv.

dessous, on voit que l'échange signalé n'était autre chose que le fait astronomique résultant du mouvement propre du soleil. Partageant en-



Génie ailé à tête d'aigle [1].

suite la sphère céleste entière en dehors du zodiaqne, comme ils avaient partagé le zodiaque lui-même, les Chaldéens, pour achever leur construction à la fois scientifique et religieuse, distinguaient douze étoiles ou

[1] D'après l'original, au Musée du Louvre.

constellations dans la partie boréale du ciel, et douze autres dans la partie australe, disant que celles-là, qui se voient, sont préposées aux vivants, et que celles-ci, invisibles, sont assignées aux morts : toutes ensemble étaient alors les juges de l'univers. »

Aux archanges qui habitent les étoiles, à ces Igighs et à ces Anunnaks, il faut rapporter les représentations symboliques des astres qu'on voit sur les monuments qui figurent le monde supra-sensible. Ce sont, outre le grand croissant lunaire, le disque solaire et l'étoile d'Istar, les sept globules planétaires et des tiges ou hampes verticales, parfois à plusieurs branches et à têtes d'animaux, qui sont l'image d'êtres divins dont nous ne connaissons pas les noms. On a conjecturé que les Succoth-Benoth des émigrés de Babylone sur la terre d'Israël, dont il est question dans la Bible, sont peut-être les Pléïades. Il est impossible de rien affirmer de précis à ce sujet, car la science est encore impuissante, la plupart du temps, à sonder le mystérieux chaos des documents religieux que nous ont laissés les Assyro-Chaldéens. C'est là, sans contredit, que se trouve la clef de cette mythologie embrouillée, là que le rôle des esprits, des demi-dieux, des anges et des démons est expliqué. Mais le chercheur est dérouté quand il aborde l'étude de ces textes, parce que les dieux, même les plus connus, y reçoivent des noms symboliques qui n'ont aucun rapport avec leurs noms vulgaires, si bien qu'on ne saurait les reconnaître sous ce déguisement hiératique.

Les grands dieux, les personnifications sidérales, les génies des planètes, de l'atmosphère et de l'Océan se présentent non seulement avec des noms étranges en suméro-accadien. mais avec un rôle et des attributs tout à fait différents de ceux qui leur sont donnés dans la religion publique et officielle. Ainsi, à la fin d'une invocation contre Namtar, le démon de la peste, les dieux sont invoqués sous les noms liturgiques qu'on leur donne dans les opérations théurgiques. Bel prend le nom de *Mul-ge*; Belit, celui de *Nin-gelal;* Adar s'appelle *Nin-dar;* Nabu s'appelle *Paku;* Sin, *Enzuna;* Istar, *Tishu;* Raman, *Im;* Samas, *Ud.* Dans d'autres circonstances, ce sont encore d'autres noms, aussi mystérieux pour celui qui tente de les déchiffrer aujourd'hui que pour ceux qui, jadis, ne faisaient pas partie du sacerdoce et du nombre des initiés aux mystères.

D'après ce que nous venons de dire, il y avait pour ainsi dire, deux religions en présence : la religion publique et officielle dont les divinités

essentielles sont les douze grands dieux envisagés sous le point de vue que nous avons développé dans le précédent paragraphe ; la religion cachée, mystérieuse, de la magieet de la sorcellerie, dont les divinités et les rites nous sont révélés par les documents appelés *religieux* par les assyriologues. On pourrait aussi nommer cette dernière, la religion des Esprits, car ce sont eux qu'on invoque toujours, et dont on provoque l'intervention dans les affaires humaines.

Les textes religieux dont nous parlons, auxquels il faut joindre les nombreuses inscriptions talismaniques gravées sur les cylindres et les amulettes, attestent chez les Chaldéens l'existence, au-dessous des dieux, d'une démonologie extrêmement riche. Il y a là un monde complet d'esprits bienfaisants et d'esprits malfaisants, dont les personnalités étaient soigneusement distinguées dans l'enseignement théologique, les attributions déterminées avec précision, la hiérarchie savamment classée, comme les anges et les archanges de la théologie chrétienne.

Au sommet de l'échelle, on place deux classes d'êtres qui tiennent de plus près que les autres à la nature divine ; ce sont des génies ou des demi-dieux, presque des dieux inférieurs. Les uns reçoivent le nom suméro-accadien de *mas* « soldat, combattant », auquel on substitue en assyrien celui de *sed* « génie » ; les autres, le nom suméro-accadien de *lamma* « colosse », traduit en assyrien par *lamas*. Ces noms sont appliqués fréquemment à des génies favorables et protecteurs, sous l'égide desquels on se place. D'autres fois, ces appellations désignent des génies méchants et nuisibles dont il faut conjurer la puissance. Les Chaldéens avaient, ce semble, imaginé des chœurs opposés de *mas* ou *alap* bons et mauvais, de *lamma* méchants et favorables; souvent même ces génies avaient une double face et pouvaient, suivant les circonstances, se manifester tour à tour comme bienfaisants et funestes, protecteurs et ennemis.

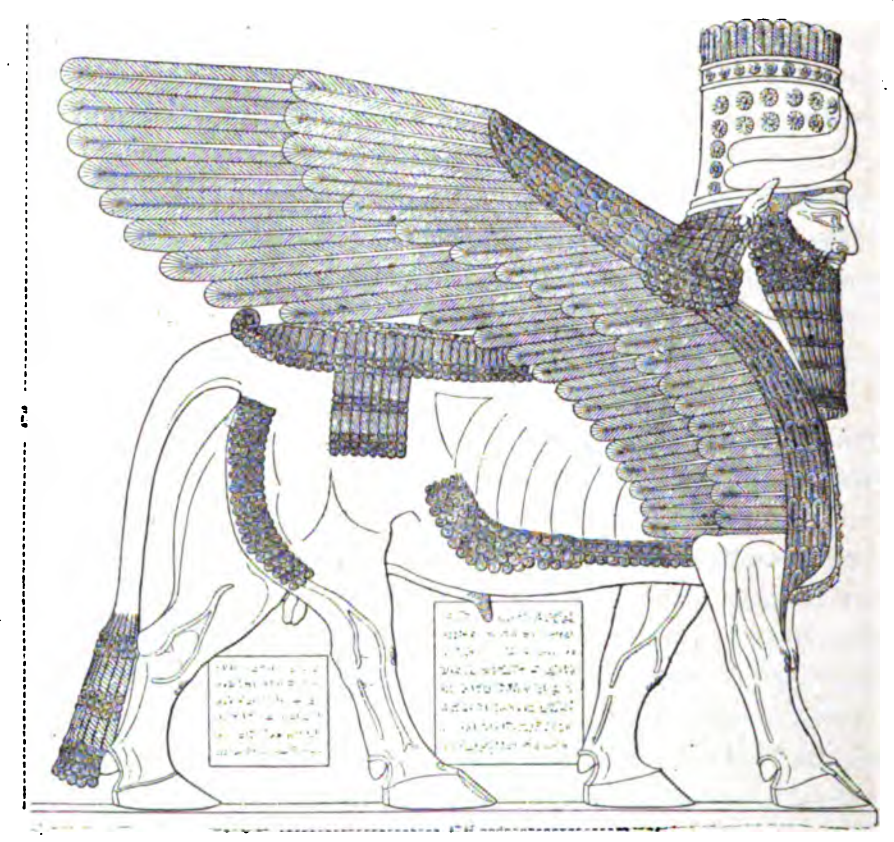
Les lions ailés, sentinelles vigilantes à la porte des palais, sont des *nirgalli*, et leur chef de file est le grand dieu Nergal. Les taureaux ailés à têtes humaines sont appelés, tantôt *sedi* « génies », d'après la nature de leur essence, tantôt *alpi* « taureaux », d'après leur figure. On leur donnait aussi parfois le nom de *kirubi*. La description des *kerubim* dans la Bible, a des rapports frappants avec la représentation des taureaux assyriens. Les livres saints nous disent que les *kerubim* sont des quadrupèdes dont les pieds sont « sans articulation avec un

sabot pareil à celui du veau[1] », et ils sont munis d'une ou plusieurs paires d'ailes. La gravure d'un cylindre assyrien du Musée Britannique est en quelque sorte l'illustration plastique de la description des animaux symboliques d'une des visions du prophète Ézéchiel. Sur les ondes d'un fleuve, probablement le Habur, car c'est sur ses bords qu'Ézéchiel a sa première vision de la Merkabah, flotte un vaisseau merveilleux et vivant qui se termine à la poupe et à la proue par un buste humain. Sur ce vaisseau, on voit deux taureaux ailés qui en soutiennent deux autres parallèles. Ces quatre animaux supportent un pavois surmonté d'un trône où est assis un dieu barbu, peut-être Sin, vêtu d'une longue robe, coiffé de la cidaris, tenant à la main un sceptre et un anneau. Un personnage, le *sukallu*, se tient auprès du dieu, attendant des ordres : c'est lui qui est l'ange ou le *malak*, servant d'intermédiaire entre le dieu et l'adorateur qui le contemple dévotement. Ne sont-ce pas là les quatre kérubim d'Ézéchiel, adossés deux par deux et se mouvant « chacun dans la direction de sa face », vers les quatre côtés? « Au-dessus des têtes des animaux, dit le prophète, il y avait l'apparence d'un pavois de cristal resplendissant, qui s'étendait sur leurs têtes, dans le haut... Et au-dessus du pavois qui était sur leurs têtes, il y avait l'apparence d'une pierre de saphir, en forme de trône ; et sur cette forme de trône, apparaissait comme une figure d'homme placée au-dessus, en haut. Et je vis comme de l'émail, comme du feu, au dedans duquel était cet homme, et qui rayonnait tout autour ; depuis ses reins jusqu'en haut, et depuis ses reins jusqu'en bas, je vis comme du feu, et comme une lumière éclatante dont il était environné. Tel est l'aspect de l'arc qui est dans la nue un jour de pluie, ainsi était l'aspect de cette lumière éclatante qui l'entourait : c'était la vision de l'image de la gloire de Jéhovah. »

Les prières des fiers monarques d'Assur s'adressent fréquemment aux êtres surnaturels qui, par suite d'une opération magique, sont censés habiter dans les corps de pierre des *kirubi*. Assarhaddon dit à la fin de l'inscription d'un cylindre de terre cuite déposé dans les fondations de son palais : « Dans ce palais, que le génie propice, le colosse propice, gardien des pas de ma royauté, qui réjouit ma majesté, perpétue sa présence à toujours, et jamais ses bras (de la majesté du roi) ne perdront leur force. » Et un peu auparavant, quand il parle des travaux du palais : « Les portes de bois de sapin aux panneaux solides, je les ai bandées de zones

1 Ézéchiel, I, 7.

d'argent et d'airain, et j'en ai garni les baies de génies, de colosses de pierre, qui, comme les êtres qu'ils représentent, bouleversent (d'effroi) la poitrine du méchant, protégeant les pas, conduisant à leur accomplissement les démarches du roi qui les a formés ; à droite et à gauche, j'ai fait exécuter leurs verroux. » Les deux taureaux de la porte du



Taureau ailé à tête humaine [1].

temple E-Sagil, la fameuse pyramide de Babylone, sont enregistrés dans les listes divines parmi les personnages secondaires qui composent la cour de Marduk, le dieu de ce temple, avec ses « deux portiers », et les quatre chiens du dieu. Les mêmes listes donnent les noms des « deux taureaux de la porte de la déesse Damkina, » son épouse, comme des « six taureaux » des trois portes « du Soleil. »

Les nombreuses images de taureaux et de lions ailés que les fouilles modernes ont mises au jour, achèvent de nous édifier sur le rôle et les

[1] D'après l'original, au Musée du Louvre.

formes peu variées de ces êtres fantastiques. Les uns, à tête humaine et à griffes de lion, ont des bras, comme les kérubim d'Ézéchiel qui ont « une forme de main d'homme sous leurs ailes [1] » ; d'autres n'ont d'humain que le visage. Voyez ceux dont Botta a enrichi le musée du Louvre. Il en est qui ont cinq pattes, ou plutôt l'une des quatre pattes est figurée deux fois, afin que le spectateur en voie toujours quatre, de quelque côté qu'il envisage le monstre. Les ailes déployées partent des épaules et s'élèvent en arrière au-dessus de la croupe ; la tête est coiffée d'une tiare cylindrique ornée de plumes et de rosaces, et ceinte, à sa partie inférieure, de la double rangées de cornes, emblème de la force matérielle. Ces taureaux ont à peu près deux fois la hauteur d'un homme de grande taille.

Un petit bas-relief du Cabinet des Antiques, à la Bibliothèque Nationale, représente un quadrupède ailé, se rapprochant des grands taureaux dont nous venons de nous entretenir, mais avec des attributs tout spéciaux. Le monstre a le corps et les pattes de devant d'un lion; les pattes de derrière, armées de serres puissantes sont celles de l'aigle ; il a des oreilles de bœuf, des cornes d'ægagre ; l'œil, la face et le bec entr'ouverts ressemblent à ceux du perroquet ou du faucon. Une crinière hérissée orne son cou fièrement cambré comme celui du cheval, et s'étend tout le long de l'épine dorsale jusqu'à la croupe ; la queue, pareille à celle du lion, se redresse et se termine en trois touffes épaisses ; enfin, de grandes ailes, à plumes imbriquées, qui prennent naissance au-dessus des pattes de devant, se développent en éventail. Tel est le bizarre assemblage dont on a formé un animal symbolique participant à la fois du griffon, de la chimère et du sphinx, tels que les Grecs ont figuré ces êtres fabuleux.

Les *schedi* et les *lamassi* à deux pieds sont plus fréquents encore que les quadrupèdes. Au musée Britannique, on en voit deux qui tiennent un bouquetin et un cerf et sont vêtus d'une sorte de chape qui descend jusqu'aux talons : sauf les ailes, ils sont entièrement humains. D'autres ont des becs d'aigle comme le dieu Nisruk, leur chef suprême. En voici un qui tient par la crinière deux chevaux ailés, comme le Pégase de la mythologie hellénique ; un autre est en adoration devant l'arbre de vie ; un troisième à quatre ailes, saisit par les pattes de derrière deux lions ailés à tête humaine. Le plus souvent, ils tiennent de la main droite

[1] Layard, *Monuments*, 1re série, pl. 42.

élevée la pomme de pin, et de la gauche abaissée le panier mystique qui figure toujours, dans les scènes religieuses, à la main d'un des officiants. Qu'on prenne la peine, en un mot, de jeter un coup d'œil sur les représentations qui décorent les cylindres en pierre dure, et l'on sera surpris de la variété infinie des scènes où figurent ces génies, et de la bizarre fécondité de l'esprit assyrien qui les a inventés; on comprendra aussi, en même temps, les difficultés qu'éprouve aujourd'hui l'archéologue pour retrouver l'idée qui a présidé à une conception de ce genre et la signification originaire de pareils symboles.

Au-dessous de ces *schedi*, de ces *lamassi*, de ces *alapi*, de ces *kirubi* qui sont les grands lions ailés, les grands taureaux ailés et les êtres fantastiques du cycle de Nergal et de Nisruk, les textes religieux mentionnent d'autres esprits moins puissants, d'un ordre inférieur, mais essentiellement mauvais, les génies du mal ou démons proprement dits. Il y en a d'innombrables légions. Dans chaque groupe, ces êtres sont au nombre de sept; ils vont sept par sept, revêtant les formes les plus grotesques et les déguisements les plus propres à tromper l'homme à la perte duquel ils s'acharnent. Les plus puissants et les plus redoutables sont ceux qui ont un caractère cosmique, dont l'action s'exerce sur l'ordre général de la nature et qui peuvent le troubler par leur méchanceté. Dans une formule, on place dans le ciel sept mauvais esprits, « sept fantômes de flammes », sept démons, « des sphères ignées », qui forment exactement la contre-partie des sept dieux des planètes, investis du gouvernement de l'univers. Une autre formule mentionne les sept esprits de l'abîme : ce sont certainement les sept *maskin* ou « tendeurs de pièges. », démons qui résident au fond de l'Océan et qui dépassent tous les autres en puissance et en terreur.

Ils sont sept; ils sont sept.
Au plus profond de l'Océan, ils sont sept;
perturbateurs du ciel, ils sont sept.
Au plus profond de l'Océan, dans la retraite secrète, ils grandissent.
Ils ne sont ni mâles ni femelles;
eux, en chaîne ils s'étendent;
ils n'ont pas d'épouse, ils ne produisent pas d'enfant.
Ils ne connaissent ni le bon ordre, ni la générosité bienfaisante ;
ils n'écoutent ni prière ni supplication.
Vermine qui grandit dans la montagne,
ils sont les ennemis d'Ea;
ils sont les agents de destruction des dieux.
Renversant la selle du cavalier, ils s'établissent sur les routes.



Génie à quatre ailes, tenant le panier et la pomme de pin [1].

[1] D'après l'original, au Musée du Louvre.

Ils sont ennemis; ils sont ennemis.
Ils sont sept, ils sont sept, ils sont sept (*bis*) [1].

Ces monstres font leur demeure habituelle dans les lieux incultes, malsains et sauvages ; c'est de là qu'ils viennent rôder dans les endroits habités pour tourmenter les humains. Issus de l'Aral, l'empire ténébreux de Mul-ge, les diables affectionnent particulièrement les ténèbres, et c'est pendant la nuit, surtout, qu'ils attaquent l'homme et rôdent autour des habitations pour y semer l'épouvante.

On nous dit que « l'*utuq* habite le désert, le *mas* se tient sur les sommets, le *gigim* erre dans le désert, le *telal* se glisse dans les villes. » Mais c'est surtout le désert qui est leur réceptacle. A chaque instant, dans les textes magiques, il est question des démons qui guettent l'homme du fond du désert ; les exorcismes, nous l'avons vu, ont pour objet de les repousser dans ces solitudes privées de vie. L'habitation des démons dans le désert était, du reste, une croyance générale en Syrie aussi bien qu'en Chaldée et en Mésopotamie, et les prophètes d'Israël eux-mêmes ont adopté cette opinion populaire. Quand Isaïe [2] décrit la dévastation d'Édom, il dit :

« Les épines croîtront dans ses palais, les ronces et les chardons dans ses forteresses ; ce sera la demeure des chacals, le repaire des autruches.

« Les animaux du désert y rencontreront les chiens sauvages, et les démons s'appelleront les uns les autres ; là seulement Lilith fera sa demeure et trouvera son lieu de repos. »

A la suite de ces démons actifs, à la puissance desquels on attribue tout mal, prennent rang ceux qui, sans avoir une action aussi directe, se manifestent par des apparitions effrayantes et sont dans un étroit rapport avec les ombres des morts enfermées sous la terre, dans les sombres demeures du pays immuable, qui correspond exactement au schéôl des anciens Hébreux. Tels sont « le *innin* et l'*uruku* énormes », sortes de lémures et de larves. Mais les trois principaux êtres de cette classe sont le fantôme (*labartu*), le spectre (*labassu*) et le vampire (*ahharu*) Les deux premiers épouvantent seulement par leur aspect ; le vampire « attaque l'homme. » Un des démons femelles les plus importants et les plus dangereux est Lilith qui a persisté dans la démonologie rabbinique

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 83.
[2] Is., xxxiv, 13 et 14.

et même arabe. On la trouve mentionnée dans la prophétie contre Édom. Chez les rabbins des bas temps du judaïsme, la Lilith est une strige, une sorte de lamie ou d'empuse qui enlève les petits enfants pour les mettre à mort ; dans les livres des Mendaïtes, elle est, de même, censée s'introduire auprès du lit des femmes en couches pour tuer les nouveau-nés. Dans les mêmes écrits comme dans la littérature magique des Chaldéens, Lilith est un démon d'impureté dont les criminels amusements donnent naissance à des démons lascifs, les Hengê et les Séirim : ce sont les Faunes et les Satyres de la mythologie assyrienne.

§ 4. — LE CULTE DES MORTS ET LES DOCTRINES SUR L'AUTRE VIE

« Les Babyloniens, dit Hérodote, embaument leurs morts dans du miel; leurs lamentations funèbres sont à peu près les mêmes que celles des Égyptiens. » Malgré ce que ce témoignage a de vague et d'invraisemblable, c'est à peu près tout ce que nous savons des usages funéraires des Assyriens et des Chaldéens. Les sculpteurs de Ninive et de Babylone ont évité de reproduire des cérémonies funèbres sur les bas-reliefs des palais, de même que jamais, dans leurs batailles, ils n'ont fait figurer un Assyrien tombant sous les coups de l'ennemi ; ne dirait-on pas qu'ils aient voulu faire croire aux générations futures que la mort était impuissante à moissonner les rangs des fils d'Assur et que la protection de leurs dieux, les avait, comme Achille, rendus invulnérables. Aussi, tandis que la vallée du Nil est pleine de tombeaux, que nous retrouvons les cadavres embaumés des anciens Égyptiens, leurs hypogées richement décorés de peintures et de bas-reliefs, les ruines de la Chaldée et de l'Assyrie n'offrent-elles rien d'analogue? Les explorateurs de Khorsabad et de Koyoundjik n'ont rencontré nulle part la trace des cimetières ninivites, et ils se sont tous posés cette question : Que faisaient de leurs morts les Assyriens?

Cependant, si l'Assyrie est dépourvue de nécropoles, la basse Chaldée, en revanche, en est couverte ; chaque monticule, depuis Niffer et Mughéir jusqu'au confluent du Tigre et de l'Euphrate est un cimetière, où les cadavres ont été, pendant des siècles, ensevelis et amoncelés. On a supposé dès lors que la basse Chaldée avait été considérée par les Ninivites et les Babyloniens comme une terre sacrée, celle de la patrie d'origine : c'est là que, par un respect religieux et filial, ils faisaient trans-

porter les restes de leurs morts bien-aimés, pour les réunir à ceux des ancêtres de leur race. Les Assyriens du haut Tigre plaçaient sur des bateaux la dépouille mortelle qui leur était chère et, la confiant aux ondes du fleuve, ils l'accompagnaient au loin en pleurant, jusqu'à sa destination dernière. Les Persans ne font pas autrement encore aujourd'hui ; ils veulent que leurs morts soient enterrés à Nedjef et à Kerbela, et ils les amènent parfois des provinces les plus éloignées, pour leur assurer un plus saint repos auprès de la mosquée d'Ali, le chef des musulmans chiites [1].

Cette coutume, malgré le lointain voyage qu'elle suppose, est le seul moyen rationnel d'expliquer à la fois l'absence de tombeaux en Assyrie, et l'effrayante accumulation de cercueils que les voyageurs signalent dans la basse Chaldée. « Il est difficile, dit Loftus, de donner une idée juste de l'aspect de la nécropole de Warka, tant sont nombreux les lits de cercueils, les uns sur les autres. Le spectateur n'en peut croire ses yeux... Il n'y a probablement pas dans le monde d'autre site que l'on puisse, à cet égard, comparer à Warka ; eux-mêmes, les caveaux de la Thèbes d'Égypte ne renferment pas, réunis sur un seul point, de telles multitudes de morts. Depuis sa fondation par Urkam (Lik-Bagus) jusqu'au moment où les Parthes finirent par l'abandonner, Warka paraît avoir été une sorte de cimetière sacré, un *campo santo* [2]. » Puisque les Assyro-Chaldéens prenaient la peine de transporter bien loin et à grands frais, la dépouille mortelle de leurs proches, ils devaient veiller, comme les Égyptiens, à sa conservation et à l'entretien du cercueil dans lequel on la déposait. On a la preuve que l'embaumement était pratiqué en Chaldée comme en Égypte ; le corps était étendu sur une natte, la tête reposant sur un coussin, les membres et le buste enveloppés de bandelettes enduites de bitume. On déposait à côté du défunt les objets qui lui avaient été chers pendant la vie : le cylindre qui lui avait servi de

[1] On trouvera sur cette coutume de forts curieux détails donnés par le docteur Saad, dans le *Journal asiatique* (mai-juin, 1885, p. 532 et suiv.). Le nombre des pèlerins qui se rendent à Kerbela dépasse annuellement cinquante mille, emmenant avec eux plus de dix mille cadavres. Ils viennent de Ispahan, de Hamadan, de Téhéran, du Khorassan, de Tabriz, de Chiraz, d'Ourmia, etc. A Hanéguine, sur la frontière turque, les pèlerins sont soumis à une visite sanitaire, en raison des maladies qu'engendrent de pareils transports de corps en putréfaction, qu'on a pourtant la précaution, généralement, d'enfermer dans des caisses en fer-blanc. Il y a en Perse une corporation d'hommes, appelée *naachkech*, qui se chargent du transport des cadavres ; il n'est pas rare que ces singuliers entrepreneurs amènent, chacun, jusqu'à trente et quarante cadavres à la fois.

[2] W. Loftus, *Travels and researches in Chaldea and Susiana*, p. 199.



cachet, ses armes si c'était un guerrier; des bijoux, des boîtes à fard et à parfums quand c'étaient des femmes. De grandes jares d'argile remplies de liqueurs fermentées, des écuelles dans lesquelles on a recueilli des noyaux de dattes, des os de sangliers et de poulet, des arêtes de poisson, étaient l'image symbolique de la nourriture de la substance invisible et surnaturelle qui survivait à la tombe ; on déposait enfin, dès l'antiquité la plus reculée, des statuettes funéraires, comme en Égypte, à côté du cadavre : c'était des images d'Allat en terre cuite, généralement de fabrique fort grossière.



Vases trouvés dans des tombeaux chaldéens [1].

Quant à la forme de la tombe, elle n'a rien de monumental comme celle de l'Égypte, et cela parce que la pierre faisait défaut à l'architecte; elle varie entre deux ou trois types qui paraissent correspondre à la fortune plus ou moins grande des familles : tantôt c'est un petit caveau bâti en briques et bien voûté, tantôt ce sont de grandes jarres de terre cuite ou de simples couvercles posés sur les cadavres. Les caveaux ont, en général 2 mètres à 2 mètres 20 de longueur sur 1 mètre 80 de hauteur; une fois murés, ils étaient inaccessibles; on a trouvé parfois jusqu'à une douzaine de cadavres entassés dans un seul de ces étroits réduits. A une époque qui se rapproche de la conquête perse, ainsi que dans la suite, on plaçait généralement les morts dans des cercueils en terre cuite émaillée dont la forme ne peut mieux se comparer qu'à une pantoufle.

[1] D'après les originaux, au Musée Britannique.

De toutes ces tombes, il n'en est aucune qui se fasse remarquer par ses proportions plus grandes, sa richesse, son élégance, et qu'on puisse regarder comme une tombe royale. Cependant, au temps d'Alexandre, Arrien raconte formellement que les anciens rois avaient leur sépulture dans la basse Chaldée : « La plupart des tombeaux des anciens rois assyriens, dit-il, étaient construits au milieu des lacs et des marécages [1]. » Warka fut donc le lieu probable de la sépulture de



Sarcophages perses trouvés en Chaldée [2].

ces monarques : on peut affirmer, dans ce cas, que les tombes des rois ne se distinguaient pas sensiblement de celle des simples particuliers.

Le caveau funéraire était inviolable et sacré ; c'était un crime de laisser un cadavre sans sépulture et de profaner un cercueil. La plus grande calamité qui pût accabler un mortel, c'était que son corps demeurât abandonné et exposé à devenir la pâture des chiens et des chacals. Aussi avait-on pris des précautions inouïes pour empêcher qu'une cause, même toute naturelle, vînt troubler dans son éternel sommeil la dépouille sans vie déposée dans la tombe : les ingénieux artifices auxquels se livrèrent dans ce but les architectes chaldéens contrastent avec la pauvreté monumentale du tombeau, et méritent, à cause de cela, de fixer un instant notre attention. Le voyageur anglais Taylor a décrit minutieu-

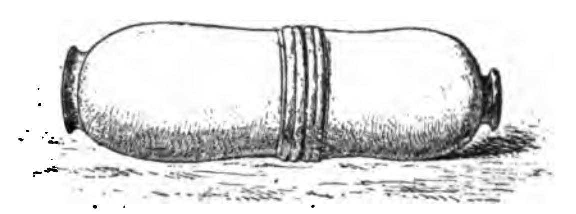
[1] Arrien, *Anabase*, VII, 22.
[2] D'après les originaux, au Musée Britannique.

sement la grande nécropole de Mughéir, et voici comment MM. Perrot et Chipiez ont résumé les observations de cet explorateur :

« Le sommet de ces buttes qui ont servi de cimetière aux plus vieilles cités, est pavé en briques cuites; la masse de la colline artificielle est faite de cercueils empilés, que séparent des cloisons et des lits de cette même matière. Pour assurer la conservation des corps et des objets ensevelis avec eux, il fallait rejeter promptement au dehors tous les liquides qui naîtraient de la corruption des cadavres, et que verseraient les chutes de pluie; on avait donc ménagé des suites nombreuses de drains disposés dans le sens vertical; c'était une vraie canalisation. De longs conduits de terre cuite partent du dallage supérieur, sur lequel ils s'ouvrent par une étroite embouchure ; ils sont composés d'une série de tubes ou de manchons qui ont chacun environ $0^m,60$ de haut, et $0^m,45$ de diamètre; il y en a quelquefois jusqu'à quarante de superposés. Les tubes sont lutés par une mince couche de bitume. Pour les rendre plus résistants, on leur a donné une légère courbure concave et on les a remplis de tessons; cette garniture intérieure n'empêche pas le passage des eaux, mais elle appuie et soutient la paroi. Celle-ci n'est d'ailleurs pas, extérieurement, en contact avec la brique; dans toute sa hauteur, le conduit n'est entouré que de ces mêmes tessons. Ces débris de poterie ont du jeu; ils ne pèsent pas lourd; avec le cylindre qu'ils protègent, ils forment ainsi, de place en place, au milieu de la construction compacte, comme des cages carrées, comme des cheminées, larges d'environ $1^m,20$. Toutes les précautions avaient été prises pour capter les eaux que les orages jetteraient sur les terrasses. On ne s'est pas contenté de l'orifice qui s'ouvre, au sommet de chaque colonne de tubes, entre les briques du pavage; tout le chapeau conique dont il fait partie est percé de petits trous qui en font une sorte de passoire. L'humidité qui aurait réussi à filtrer entre les joints des dalles serait ainsi recueillie; s'il était encore quelques gouttes qui ne parvenaient pas à pénétrer dans l'intérieur des drains, elles glisseraient entre tous ces morceaux de vases. Tant par les tubes mêmes que par les interstices de cette enveloppe, tous les liquides qu'il s'agissait d'éliminer arriveraient sans difficulté jusqu'au niveau du sol; là, sans doute, ils devaient être recueillis dans des canaux en pente qui les emportaient au loin, canaux que dissimule aujourd'hui l'amas de décombres où se cache et disparaît le pied de toutes ces buttes. Ce qui prouve que les dispositions avaient été bien calculées, c'est que le résultat voulu s'est trouvé atteint; grâce à ce

drainage, ces tertres funéraires, quoique abandonnés à eux-mêmes, sont restés, jusqu'à nos jours, parfaitement secs. Ce ne sont pas seulement les cercueils qui s'y sont conservés intacts, avec les objets de terre cuite ou de métal qu'ils contenaient, ce sont aussi les squelettes. Ceux-ci se réduisent en poussière quand on y touche; mais au moment où l'on ouvrait la caisse de terre cuite qui les renferme, ils semblaient n'avoir pas souffert de l'action du temps[1] ».

Tels étaient les soins qu'on donnait à la sépulture. Les Chaldéens croyaient que le monument funéraire était hanté par l'âme immatérielle (*ekimu*) qui s'était dégagée du corps au moment de la mort. Si la tombe était respectée, l'ekim devenait pour les parents, amis ou voisins du défunt, un démon protecteur qui veillait sur eux et les protégeait, en



Tombe chaldéenne de Warka[2].

reconnaissance de leur piété; si la tombe était violée par la faute des parents ou des amis, ceux-ci étaient accablés de maux par l'ekim errant et malheureux. Le plus grand malheur qui pût arriver à l'homme, c'était d'être privé de sépulture; son âme repoussée par les autres âmes, privée de libations et de sacrifices, se trouvait accablée de maux et en proie à l'action pernicieuse des mauvais esprits[3].

Aussi, quand les monarques assyriens veulent se venger de leurs ennemis, ils vont violer les tombeaux de leurs familles et jeter au vent les cendres de leurs pères. Dans sa campagne contre Suse, Assurbanipal raconte ainsi qu'il saccagea la nécropole royale : « Les tombeaux de leurs rois anciens et récents, de ces rois qui n'avaient pas redouté Assur et Istar, mes seigneurs, et qui avaient fait la guerre aux rois, mes pères, je les renversai, je les démolis et je les exposai à la lumière du soleil;

[1] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. II, p. 160 à 161. Cf. Taylor, *Notes on the ruins of Mugeyer* (*Journal of the royal Asiatic Society*, t. XV, pp. 268-269).

[2] D'après Taylor, *Notes on the ruins of Mugeyer*, dans le *Journal of the royal Asiatic Society*, t. XV.

[3] Voyez J. Halévy, *Revue archéologique*, t. XLIV, 1882.

puis, j'emportai leurs cadavres en Assyrie. Je laissai leurs ombres sans sépulture, je les privai des offrandes de ceux qui leur devaient des libations. »

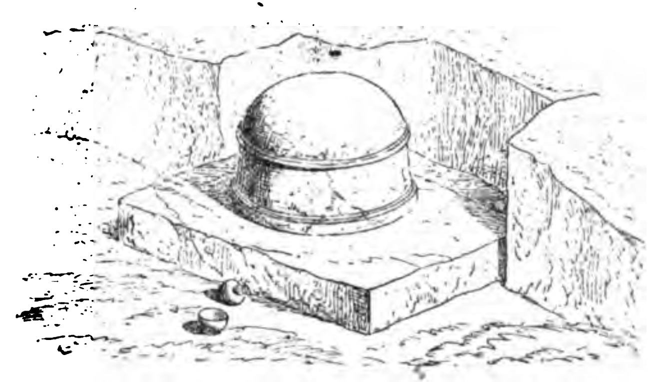
Ce que nous venons de raconter, d'après les documents originaux, est suffisamment éloquent pour que nous ne puissions tenir aucun compte ni de ce qu'Hérodote rapporte au sujet du tombeau gigantesque que la reine Nitocris se serait fait élever à grands frais à l'une des portes de Babylone, ni de ce que raconte Diodore d'après Ctésias, du tombeau de Ninus, ni enfin des traditions populaires recueillies par Strabon au sujet du monument de Tarse en Cilicie, connu sous la fausse dénomination de « Tombeau de Sardanapale[1] ». Mais nous sommes naturellement conduits à nous demander sous l'empire de quelles idées de piété et de religion les Chaldéens honoraient les mânes de leurs ancêtres, quelle était la nature de cet *ekim* qui se dégage du corps après la mort, quelles étaient, en un mot, la doctrine des Chaldéens sur l'autre vie. Problème philosophique important qui a une connexion immédiate avec une question passionnément agitée, naguère, par divers savants : celle de la croyance des Sémites et en particulier des Hébreux à l'immortalité de l'âme. Sans nous préoccuper ici du point de vue de l'enseignement dogmatique de la Bible, ni des opinions qui ont pu être émises dans l'un ou l'autre sens par les champions de cette querelle fameuse, nous dirons cependant que s'il est avéré, par l'étude des textes originaux, que les Égyptiens croyaient à la survivance de l'âme humaine, aux récompenses et aux châtiments accordés aux bonnes ou aux mauvaises actions dans un monde supra-sensible, si les mêmes doctrines se trouvent formellement contenues dans la littérature religieuse des Chaldéens et des Assyriens, il serait singulièrement téméraire, en saine critique, de prétendre que les Juifs se soient systématiquement obstinés dans une croyance contraire. Les Chaldéens et les Égyptiens sont les instituteurs des Israélites, et le bon sens se refuse à admettre, quoi qu'on puisse arguer de l'obscurité ou même du silence du texte biblique, que les Israélites aient, sur le seul point de l'immortalité de l'âme, échappé à l'influence de leurs maîtres. Tout porte à croire, au contraire, que l'idée de la survivance de l'être humain après la mort est une doctrine commune à toute la race sémitique comme aux Égyptiens eux-mêmes.

En ce qui concerne particulièrement les Assyro-Chaldéens, les inscrip-

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 215.

tions cunéiformes sont venues, naguère, apporter un argument irréfutable en faveur de cette thèse. Le document mythologique qui raconte la descente de la déesse Istar aux enfers pour y chercher son amant Tammuz a été, sous ce point de vue spécial, interprété par M. J. Halévy [1], et ce sont les conclusions mêmes de ce savant que nous allons analyser ici.

D'après ce fragment de poème épique et quelques passages des textes magiques, on voit que les Chaldéens se représentaient l'Hadès comme une sorte d'immense forteresse, placée sous l'écorce terrestre et limitée de toutes parts par les eaux fangeuses de l'Océan qui recèlent les fon-



Tombe chaldéenne de Warka [2].

dements de la terre. Ce lieu de retraite des morts porte le nom d'*Aral* ou de « pays où l'on ne voit rien » (*mat la namari*), ce qui coïncide avec le sens du terme grec ᾍδης; on l'appelle aussi « le pays sans retour, d'où l'on ne revient jamais, » (*mat la tayarti*). Le gouvernement de ce monde des ténèbres éternelles est entre les mains d'un couple divin composé de Nergal, le dieu de la force et de la guerre, et son épouse Allat, qui n'est que la manifestation infernale d'Istar ou Astarté, mais qui est parfois donnée comme la sœur de cette déesse. Comme l'enfer de Dante, la forteresse est environnée de sept puissantes murailles, sur le modèle des sept sphères planétaires : c'est le résultat de l'influence des doctrines astrologiques sur la religion. Dans chacune de ces murailles est pratiquée une porte unique qu'un portier incorruptible ferme au verrou dès qu'une nouvelle ombre en a franchi le seuil. L'entrée

[1] *Revue archeologique*, t. XLIV, 1882, p. 44 et suiv.
[2] D'après Taylor, *Notes on the ruins of Mugeyer*.

principale de l'Aral, celle à laquelle est préposé le dieu Negab, « le grand portier du monde, » est située à l'Occident, au pied de la grande montagne qui, de ce côté, fait pendant à la « montagne de l'Orient » où la mythologie chaldéenne place le lieu de l'assemblée des dieux, ou l'Olympe. Dans un des plus curieux et des plus étranges fragments de la collection magique [1], il est parlé de cette montagne infernale qu'on représente même comme la mère de Mul-ge, le dieu de l'abîme. Sept dieux président aux sept enceintes concentriques de l'enfer et sont appelés « fils du seigneur infernal ; » il y a en outre « douze dieux de bronze placés à l'intérieur de la clôture de bronze, » et de chaque côté des portes de ce rempart de métal, le dernier de tous, veillent des taureaux de bronze à face humaine, comme ceux des portes des palais. » Le taureau de droite est invoqué comme il suit : « O grand taureau, taureau très grand, qui piétines aux portes élevées, qui ouvres l'accès à l'intérieur, qui ouvres largement les canaux, qui sers de base au dieu Serah, le moissonneur des champs, mes mains élevées ont sacrifié devant toi. » Le taureau de gauche de la même porte est invoqué à son tour : « Tu es le taureau engendré par le dieu Zt; c'est toi qui portes les zônes de la demeure souterraine où résident les morts ; pour l'éternité le dieu Nin-izzida t'a placé. — Les grandes portes, les clôtures, les barrières, les portes... qui établissent les divisions du ciel et de la terre... qu'il les garde ! »

Quand la porte est définitivement franchie, c'est à Mul-ge que s'adresse la prière de celui qui a été forcé de pénétrer dans son empire : « Pasteur véritable, pasteur sublime ! Mul-ge, pasteur véritable, seigneur de la totalité des pays, pasteur véritable, seigneur de l'armée des anges, pasteur véritable ! » Le malheureux solliciteur adresse tour à tour ses supplications aux grands archanges, les ministres du roi des ombres et aux autres dieux tels que Ea, roi de l'Océan, Silik-mulu-hi, nom sacrosaint de Marduk, Im, l'inondateur, Oud, le vaillant, et cent autres.

Laissons maintenant pénétrer dans ce lieu d'horreur, Istar, la fille de Sin, la sœur d'Allat :

[Vers la mai]son qu'habite Irkalla,
[Et] dont le soir n'a point de matin,
[Vers le pays] d'où il n'y a pas de retour,
[Dont les habitants], privés de lumière,
[Ont la poussière] pour nourriture, la boue pour aliment,

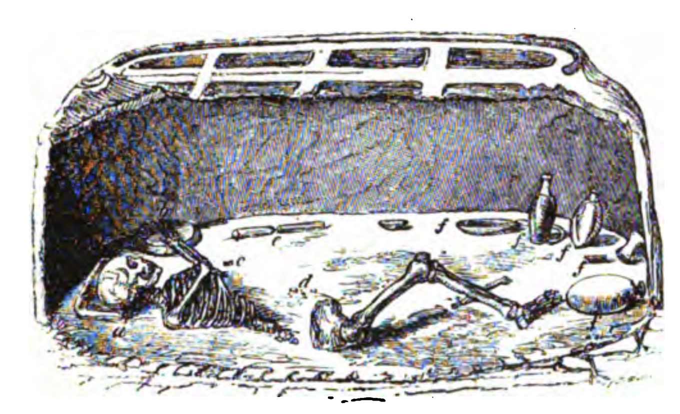
[1] WAI, IV, 23, 1.

Une tunique à ailes [pour vête]ment,
[Ne voient point le jour], sont assis dans les ténèbres.
[Dans la maison] où je veux entrer,
[Demeurent] les (anciens) possesseurs de couronnes,
[Les por]teurs de couronnes qui dominaient la terre aux temps antiques,
Dont Anu et Bel ont perpétué les noms et la mémoire.
Là aussi ont été consolidés les fondements de la terre, là confluent les eaux puissantes.
Dans la maison de poussière où je veux entrer,
Demeurent le seigneur et le noble,
Demeurent le roi et l'homme puissant;
Demeurent les gardiens de l'abîme des grands dieux;
Demeure *Etana*, demeure *Ner*.

. . . .

« Que vers la terre d'où l'on ne revient pas, la terre des ténèbres!
Istar, fille de Sin, dirige son esprit! »
Et Istar, fille de Sin, dirigea son esprit (selon cette demande du fils),
vers la maison de l'obscurité, la demeure du dieu Irkalla,
vers la maison où l'on entre, mais dont on ne sort pas;
vers la route où l'on s'achemine sans retour,
vers la maison, où, pour celui qui entre, la cécité remplace la lumière.
C'est l'endroit de ceux qui sont affamés de poussière et qui mangent de la boue;
la lumière n'y est pas vue, ou reste dans l'obscurité.
Comme des oiseaux, ils sont vêtus d'ailes.
Sur la porte et le verrou, s'étend la poussière.
Istar en s'approchant du pays sans retour
fit connaître son désir au gardien de la porte:
« Gardien de céans, ouvre ta porte!
ouvre ta porte pour que j'entre.
Si tu n'ouvres pas ta porte et que je n'entre pas,
j'enfoncerai la porte, je briserai les verrous;
je démolirai le seuil, je franchirai les portes;
je ferai échapper les morts sous forme de loups-garous vivants;
et au nombre des vivants s'associeront les morts (aussi ranimés.) »
Le gardien ouvrit la bouche et parla
et exposa ceci à Istar, la grande déesse:
« Tiens-toi tranquille, déesse, ne te fâche pas.
Je veux t'obéir et t'annoncer à la reine des grands dieux. »
Et le gardien entra et dit à Allat:
« Maîtresse de céans, ta sœur Istar [veut entrer];
elle méprise la grande défense [de l'Enfer]. »
Allat, la maîtresse, ouvrit sa bouche:
« Nous sommes comme l'herbe coupée, [eux sont] du bronze;
nous sommes comme la plante fanée, [eux sont] comme l'arbre fleurissant.
Que m'apporte son courroux? que m'apporte la colère de son foie?
(Istar) — « Maîtresse de céans, je [ne veux pas me quereller] avec toi,
je voudrais me manger moi-même comme du pain, je voudrais boire [mon sang] comme du vin.
Laisse-moi pleurer sur les époux qui ont quitté leurs épouses;
laisse-moi pleurer sur les épouses que leurs époux ont abandonnées;
laisse-moi pleurer sur le petit enfant qui a été moissonné avant le temps. »
(Allat) — « Va, gardien, ouvre-lui ta porte,
et mets-la nue, comme le veulent les antiques usages. »
Le gardien alla, et lui ouvrit la porte:

« Entre, Déesse, que ta volonté se fasse,
que le palais de la terre sans retour s'étale devant toi ! »
Il la fit entrer dans la première porte, la toucha et lui enleva la grande tiare de sa tête.
« — Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu la grande tiare de ma tête?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la seconde porte, la toucha et lui enleva ses boucles d'oreilles.
« — Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu mes boucles d'oreilles?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la troisième porte, la toucha, lui enleva les opales de son cou.
« — Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu les opales de mon cou?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la quatrième porte, la toucha, lui enleva les tuniques de son corps.
« — Pourquoi gardien, m'enlèves-tu les tuniques de mon corps?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »



Tombe chaldéenne de Warka [1].

Il la fit entrer dans la cinquième porte, la toucha, lui enleva la ceinture en pierres précieuses de sa taille.
« — Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu la ceinture en pierres précieuses de ma taille?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la sixième porte, la toucha et lui enleva les anneaux de ses pieds et de ses mains.
« — Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu les anneaux de mes pieds et de mes mains?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la septième porte, la toucha et lui enleva le voile qui couvrait sa pudeur.
« — Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu le voile qui couvre ma pudeur?
« — Entre, Déesse, car ainsi le veulent les lois de la Souveraine infernale. »
Après qu'Istar fut descendue dans le pays sans retour,
Allat la regarda et se moqua d'elle à sa face.
Istar ne se possédant plus se rua sur elle.
Allat ouvrit sa bouche et parla ;
Au dieu qui fixe les destinées (Namtar) elle fit connaître ses volontés :
« Va, dieu des destinées, (écoute mes ordres).
Emmène-la, de soixante (maladies accable) Istar.
La maladie des yeux (sur ses yeux),

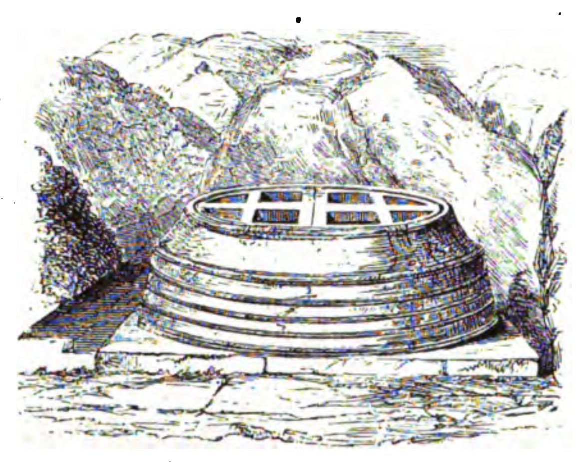
[1] D'après Taylor, *Notes on the ruins of Mugeyer*.

La maladie des côtés (sur ses côtés),
La maladie des pieds (sur ses pieds),
La maladie du cœur (sur son cœur),
La maladie de la tête (sur sa tête),
Et sur tous ses membres (répands la torpeur). »
Après qu'Istar, la déesse, eut été enfermée dans le sanctuaire éternel,
Le taureau n'allait plus vers la vache, et l'âne ne voulait plus de l'ânesse,
L'épouse ne voulait plus de l'époux,
Le guerrier résistait aux ordres de son maître,
Et l'épouse repoussait les bras de son mari.
Le dieu Papsukal (Nabu), le serviteur des grands dieux, se déchira le visage en présence de Samas (le soleil) :
« Redoute, Samas, l'accomplissement du destin. »
Samas s'en alla devant Sin (la lune), son père, qui envoya,
Vers le dieu Ea, un messager de malheur :
« Istar est descendu sous la terre et n'en est point remontée.
Depuis qu'Istar est descendue aux Enfers,
Le taureau ne va plus à la vache, et l'âne ne veut plus de l'ânesse,
L'épouse ne veut plus de l'époux,
Le guerrier résiste aux ordres de son maître.
Et l'épouse repousse les bras de son mari. »
Le dieu Ea, dans la profondeur de son cœur, fit un projet,
Et créa Uddusnamir (renouvellement de la lumière), le cerbère :
« Va, Uddusnamir, dirige ton esprit vers la porte de l'Enfer,
Et les sept portes de l'Aral s'ouvriront devant toi ;
Qu'Allat te voie et qu'elle se montre à ta face,
Après que son cœur se sera calmé et qu'elle aura apaisé son foie,
Notifie-lui la volonté des grands dieux,
Élève tes têtes vers l'outre de la résurrection, et fais attention (à lui dire) :
Eh! déesse, que l'on me donne l'outre de la résurrection, et que j'y puisse boire! »
Lorsqu'Allat entendit cela,
Elle se frappa la hanche et se mordit le pouce :
« Tu m'as demandé une chose qu'on ne demande pas ;
Va, Uddusnamir, je te lierai avec un lien solide.
Que le ciment des fondations de la ville soit ta nourriture ;
Que la mare des cloaques de la ville soit ta boisson ;
Que l'ombre du rempart soit ta couverture,
Que les créneaux soient ta demeure ;
Que le seuil soit ton unique siège!
Que la faim, la soif oppressent ta gorge! »
Allat ouvrit la bouche et parla ;
A Namtar, son ministre, elle exprima sa volonté :
« Va, Namtar, pénètre dans le palais de l'Éternité (la demeure d'Ea),
Ornes-en les colonnes avec des pierres précieuses ;
Fais sortir le dieu des Anunnaks, et assieds-le sur le trône d'or.
Fais boire à Istar les eaux de résurrection et ramène-la en ma présence. »
Namtar alla, ouvrit le palais de l'Éternité ;
il en orna les colonnes avec des pierres précieuses ;
il fit sortir le dieu des Anunnaks et le fit asseoir sur un trône d'or.
Il fit boire à Istar les eaux de résurrection et il l'emmena.
Il la fit sortir par la première porte et lui restitua le voile de sa pudeur ;
il la fit sortir par la seconde porte et il lui restitua les anneaux de ses mains et de ses pieds ;
il la fit sortir par la troisième porte et lui restitua la ceinture en pierres précieuses de sa taille ;

il la fit sortir par la quatrième porte et lui restitua les tuniques de son corps,
il la fit sortir par la cinquième porte et lui restitua les opales de son cou,
il la fit sortir par la sixième porte et lui restitua les boucles de ses oreilles,
il la fit sortir par la septième porte et lui restitua la grande tiare de sa tête.
Puis Istar ne refusa pas sa libération, et retourna sur la terre supérieure.....

Dans la conception de l'enfer assyrien, telle qu'elle ressort de ce morceau poétique, on ne rencontre aucune idée morale de rémunération, aucune distribution de récompenses ni de peines par un dieu juste et bon; les tristesses de l'Aral paraissent être les mêmes pour tous les hommes, quelle qu'ait été leur conduite pendant leur vie.

D'autres passages des textes religieux paraissent pourtant nous autoriser à croire que les justes ne menaient pas éternellement cette vie de privations et de souffrances qui caractérise l'Aral. On parle de bienheureux qui reposent sur des lits, buvant un breuvage sacré, probablement ce qu'on appelle, dans d'autres textes et dans les livres des Mendaïtes : « les eaux de la vie; » ils sont, eux, installés dans « la demeure de la félicité et de la vie. »


Tombe chaldéenne de Warka [1].

Il semble aussi que la vie des bienheureux qui habitent sur la montagne d'argent, opposée à la montagne de l'Aral, soit la continuation de celle qu'ils ont menée sur la terre; le guerrier, par exemple, environné des trophées et du butin qu'il a pris au combat, donne de grands festins à ses amis ; le sang qu'il a versé sur le champ de bataille équivaut à la vie la plus sainte et rachète toutes les fautes qu'il a pu commettre. Ainsi, il se rafraîchit à la source des eaux de la vie, eaux vivifiantes, si souvent célébrées encore dans les livres sacrés des Mendaïtes ; il est l'objet de la sollicitude de tous les siens qui lui prodiguent les marques de tendresse. Dans le poème d'Isdubar, on voit ce héros qui prend, comme Istar, la résolution de descendre au pays des ombres pour revoir son ami Eabani,

[1] D'après Taylor, *Notes on the ruins of Mugheyer*.

mis à mort par Istar; il s'encourage lui-même à faire cette tentative imprudente et cherche à se rendre compte par avance des choses étranges qui vont s'offrir à sa vue.

« Couché sur le lit funèbre
Et buvant l'eau pure,
le guerrier tué dans la bataille,
je le verrai.
Son père et sa mère soutenant sa tête,
Et sa femme se penchant au-dessus de lui,
Le guerrier dont le corps repose sur le champ de bataille,
Je le verrai.
L'homme dont l'âme (*ekimmu*) n'est pas couchée dans la terre,
L'homme dont l'âme est privée de demeure,
Je le verrai. »

La félicité du juste, réclamée par la conscience humaine, est encore plus nettement exprimée dans ces deux fragments d'un hymne religieux :

Lave tes mains, purifie tes mains ;
Les dieux, tes aînés, se laveront les mains, se purifieront les mains ;
Mange la nourriture pure dans des bassins purs,
Bois l'eau pure dans des vases purs;
Prépare-toi à jouir de la paix du juste!
. . . .
On a apporté l'eau pure.
Anat, la grande épouse d'Anu,
Ea t'a tenu dans ses bras sacrés ;
Ea t'a transféré dans un lieu de sainteté ;
Il t'a transféré de ses mains sacrées ;
Il t'a transféré au milieu de miel et de graisse,
Il a versé dans ta bouche l'eau magique,
Et la vertu de l'eau t'a ouvert la bouche... »

Il y a, dans tous ces textes, comme une idée vague de Paradis ou de Champs-Élysées opposés au Tartare, car la récompense du juste entraîne logiquement le châtiment du méchant. Il est aussi question de résurrection, et Marduk, avec son épouse Zarpanit, sont souvent appelés « celui » ou « celle qui fait revivre les morts. » Dans le poème même de la descente d'Istar aux enfers, bien que l'Aral soit le lieu d'où l'on ne revient pas, la mort n'est pas absolument irrévocable, et la légende admet le cas exceptionnel d'une résurrection. Les grands dieux du ciel peuvent agir directement sur les puissances infernales et les forcer à délivrer une ombre, quand le retour de celle-ci sur la terre est jugé nécessaire. Le monde dépérissait par suite de l'absence d'Istar partie pour rejoindre

son fils et son amant Tammuz; les dieux enjoignent à Allat de la délivrer; on l'asperge avec les eaux de la vie, on lui en fait boire et elle renaît. Cette renaissance était-elle admise quand il s'agissait de simples mortels, et en quoi consistait-elle pour ces ombres encore à demi-matérielles, qu'on nous représente voltigeant comme des oiseaux et se nourrissant de poussière? Il ne faut pas se dissimuler que bien des points demeurent obscurs sur la manière dont les Chaldéens admettaient la vie après le trépas et sur les conditions de l'existence par delà la tombe.

Une plaque de bronze de la collection de M. de Clercq, retrace en un tableau d'ensemble la vie des enfers, et il est nécessaire que nous en donnions ici une description sommaire. L'une des faces est occupée tout entière par un quadrupède à quatre ailes et à griffes d'aigle qui, dressé sur ses pattes de derrière, semble vouloir s'élancer par-dessus la plaque contre laquelle il s'appuie. Sa tête passe par-dessus le bord comme par-dessus la crête d'un mur. La face de ce monstre rugissant et féroce, aux yeux flamboyants, domine la scène suivante qui se déroule en quatre bandes horizontales sur la seconde face. Ces quatre registres superposés ne sont autre chose que les cieux, la terre et les enfers. En haut, on voit les représentations symboliques des astres. Plus bas, une file de sept personnages vêtus de longues robes, et ayant des têtes d'animaux parmi lesquelles on peut distinguer un lion, un dogue, un ours, un bélier, un cheval, un aigle, un serpent : ce sont les génies célestes appelés Igighs. Au-dessous, une scène funéraire qui se passe sans doute sur la terre. Deux personnages à tête humaine, coiffés d'une peau de poisson, comme le dieu Anu, sont debout au chevet du lit d'un mort étendu et comme emmailloté dans une gaine à momie. Plus loin, deux génies à tête de lion et de chacal paraissent se menacer de leurs poignards, tandis qu'un homme semble s'éloigner de cette scène d'horreur. Le tableau représenté au quatrième registre, baigne dans les flots de l'Océan qui, d'après la donnée mythologique des Chaldéens, recèle les fondements de la terre. Un monstre hideux, à figure bestiale et humaine à la fois, avec des ailes et des griffes d'aigle, une queue en tête de serpent, est debout sur la rive de l'Océan sur lequel vogue une barque : c'est la barque d'une divinité (*elippu*), expression souvent employée dans les textes religieux, et peut-être le prototype de la barque du nautonier Charon, dans la mythologie grecque. Dans la barque, est un cheval qui porte sur son dos une divinité gigantesque, à tête de lion, rugissante et tenant dans ses mains deux serpents, tandis

que des lionceaux bondissent contre sa poitrine pour sucer le lait de ses mamelles. Enfin, devant cet horrible monstre, sont des débris de toutes sortes, des membres coupés, des vases, et comme les restes d'un festin.

Voilà bien, sur cette petite plaque de bronze, la figure du monde tel que se le représentait l'imagination chaldéenne : les dieux et les



Plaque en bronze de la collection de Clercq (première face) [1].

puissances sidérales, les anges et les démons, Ighigs et Anunnaks ; la terre et les hommes avec les êtres surnaturels qui ont une action directe sur eux : les morts, protégés par certains démons, attaqués par d'autres, d'après la conception philosophique du bien et du mal et cet antagonisme des deux principes qui fait le fond de la religion assyro-chaldéenne. Anu protège les morts comme l'Osiris égyptien ; le fleuve

[1] *Revue arch.*, 1879, t. XXXVIII, p. 331. Cf. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. II, p. 363 et 364.

souterrain, qui fait penser au Styx et à l'Achéron, nous reporte aussi vers le Nil souterrain de l'Ament. Faut-il aller plus loin que ces rapprochements encore vagues et incertains? Y a-t-il entre les doctrines eschatologiques des Chaldéens et des Égyptiens sur le monde des esprits et le



Plaque en bronze de la collection de Clercq (deuxième face).

royaume des ombres une connexion précise, immédiate, qui en ferait comme deux rivières qui, s'échappant d'une même source pour couler dans des directions parallèles, ont enfin confondu leurs eaux dans le grand courant des idées helléniques? Nul doute que les découvertes ultérieures n'apportent une solution affirmative à ce problème de psychologie et d'histoire qu'on peut seulement poser aujourd'hui.

§ 5. — LES TEMPLES ET LE CULTE

« Le temple de Jupiter Bélus, dit Hérodote décrivant Babylone, existe encore de mon temps ; il est percé de portes d'airain ; il est carré et a deux stades de côté (370 mètres). Au centre s'élève une tour massive longue et large d'un stade (185 mètres) ; elle en supporte une autre, et celle-ci une autre encore, ainsi de suite jusqu'à huit. Un escalier en spirale conduit extérieurement de tour en tour. Vers le milieu de la montée, il y a une chambre et des sièges où se reposent les visiteurs ; la dernière tour est surmontée d'une chapelle spacieuse, renfermant un grand lit richement couvert, et auprès une table d'or. »

Suivant les recherches de MM. G. Perrot et Ch. Chipiez[1], tous les temples chaldéens et assyriens pouvaient à peu près se ramener à un type uniforme, pareil à celui qui est décrit chez Hérodote. C'étaient des prismes quadrangulaires placés les uns au-dessus des autres, ceux offrant la plus grande surface, à la base, de telle sorte que l'édifice présentait l'aspect de terrasses en retrait les unes sur les autres. Les Assyriens appelaient ces pyramides à degrés, du nom de *zigurat*. A Babylone, deux surtout de ces temples à étages étaient célèbres et sont constamment cités dans les textes cunéiformes : le E-Sagil, dont le nom a persisté jusque dans le *Traité d'Agriculture nabatéenne*, et le E-Zida, qu'on s'accorde à faire correspondre aux ruines actuelles de Babil ou de Birs-Nimroud. L'observatoire de Khorsabad a encore actuellement trois degrés complets et le commencement d'un quatrième ; le premier dessine sur le sol un carré de 43 mètres 10 de côté ; chaque étage avait 6 mètres 10 de hauteur, et ce qui reste de l'édifice est recouvert d'un stuc colorié où les tons varient, conformément à la description d'Hérodote[2]. Sept couleurs différentes ont permis d'affirmer que l'édifice avait sept étages : celui du rez-de-chaussée, au-dessus de la grande terrasse fondamentale, était peint en blanc, le second en noir, le troisième en rouge pourpre, le quatrième en bleu, le cinquième en vermillon, le sixième en gris d'argent, le septième enfin était doré. Ce sont ces mêmes couleurs qu'Hérodote donne aux différents degrés de la forteresse d'Ecbatane. Chacun d'eux était consacré à l'une des

[1] *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 381 et suiv.
[2] Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. V, p. 28.

grandes divinités du panthéon, et avait une signification religieuse et symbolique qui nous échappe en partie aujourd'hui.

Quelquefois, comme à Mughéir (Ur), et dans la plupart des temples de la basse Chaldée, les degrés supérieurs ne s'élevaient pas directement au milieu de la plate-forme carrée qui formait la base ; ils étaient beaucoup plus rapprochés de l'un des côtés, de manière à présenter, sur une face, des gradins de vastes proportions, tandis que sur la face opposée



Temple à étages [1].

ces gradins étaient très étroits. On a calculé que le temple de Mugéhir dont les débris ne s'élèvent qu'à 15 mètres au-dessus du sol, pouvait avoir, à l'origine, une quarantaine de mètres d'élévation. Mais les temples les plus célébres étaient beaucoup plus élevés; les auteurs anciens sont unanimes à vanter leur prodigieuse hauteur qu'ils comparent à celle des pyramides égyptiennes. Qu'on en juge par les ruines actuelles du Birs-Nimroud qui dominent encore aujourd'hui de 71 mètres le niveau de la plaine qui les entoure ; c'est à ce temple sans doute que Strabon donne un stade de hauteur en même temps qu'un stade de côté (185 mètres)[2]. La masse de la ruine de Babil a aujourd'hui encore

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.
[2] Strab., XVI, I, 5.

40 mètres d'élévation : aucun des monuments européens, même construit en pierres de taille, s'il était écroulé sur lui-même, n'atteindrait à cette hauteur après vingt siècles d'affaissement et de consomption. Quelquefois, comme pour l'*Observatoire* de Khorsabad, on accède au sommet de l'édifice par une rampe quadrangulaire qui monte lentement en tournant en spirale, comme une vis, autour du monument, si bien que les étages ne sont pas séparés les uns des autres.



Cylindre assyrien[1].

Suivant Diodore de Sicile, le sommet était occupé par des statues ou par un édicule : « Au sommet de la montée, dit cet auteur, Sémiramis plaça trois statues d'or travaillées au marteau. » Tout porte à croire que des chapelles étaient ménagées, à chaque étage, dans l'épaisseur de la masse, et que chacune d'elles était consacrée à la divinité stellaire dont l'emblème était la couleur de l'étage. La chapelle du sommet était recouverte d'une coupole dorée dont les feux étincelants devaient produire de loin un effet d'autant plus saisissant qu'il dominait une ville toute noircie par le bitume. Nabuchodonosor dit qu'il « fit revêtir de lames d'or ciselé, de sorte qu'elle resplendissait comme le jour, » la coupole du sanctuaire de Bel Marduk.



Cylindre assyrien[2].

Taylor a recueilli à Abu-Sharcin, au sommet d'un monticule d'éboulis, une énorme quantité de plaques d'or très minces avec les clous dorés qui les fixaient à la paroi des murs. Au surplus, nous savons, par des auteurs classiques, que le métal, étendu en feuilles servait à faire des revêtements extérieurs. Philostrate[3] signale cet emploi du métal, confirmé encore par les textes cunéiformes : « Les palais des rois de Babylone sont couverts en bronze, ce qui les fait étinceler au loin ; les chambres des femmes, les appartements des

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXXV, 9.
[2] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XLIX, 9.
[3] *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 25, cité par G. Perrot et Ch. Chipiez, t. II, p. 394, note.

hommes et les portiques ont, au lieu de peintures, des décorations en argent, en or plaqué ou même en or massif. »

Aujourd'hui, toutes ces merveilles sont ensevelies sous un linceul de sable, et des tertres de boue nous révèlent à peine leur place. Pourtant, nous disent les voyageurs, ces collines artificielles, au milieu du désert uni comme une glace, produisent encore, surtout à certaines heures de la journée, une impression qui émeut : « C'est le matin, quand parfois la base du tertre est cachée dans les vapeurs légères qui rampent à la surface du sol et que, seul, le sommet se montre dans l'air pur au-dessus de la brume, vivement éclairé par les premiers rayons; c'est le soir, quand la silhouette du massif se découpe et s'enlève en noir sur les rougeurs du couchant enflammé. On comprend alors quelle a été l'idée et l'ambition de l'architecte chaldéen quand il a créé le type de la tour à étages; on sent pourquoi il en a multiplié les exemplaires, pourquoi il les a répandus avec profusion dans toute cette contrée. Ce qui manquait à son pays, c'était la variété pittoresque de ces accidents de terrain qui font la beauté des régions voisines, de celles qui lui versent les eaux de ces fleuves dont il habitait les rives. Par son invention et son travail, il a donc voulu suppléer à cette lacune et donner à l'aspect de la Chaldée quelque chose de cette diversité que mettent ailleurs les pentes adoucies des coteaux, les âpres contours des rochers coupés à pic et les cimes pointues des monts inégaux. Ces *pagodes*, comme on serait tenté de les appeler, ces temples pyramidaux, ce sont des collines bâties de main d'homme. Par leur élévation apparente et par l'effort énorme qu'elles supposent, elles sont destinées à rompre la monotonie de ces vastes champs unis où elles se dressent d'un élan si hardi; en même temps, elles étonneront les contemporains et cette postérité même qui ne verra plus que les faibles débris de si grands ouvrages[1]. »

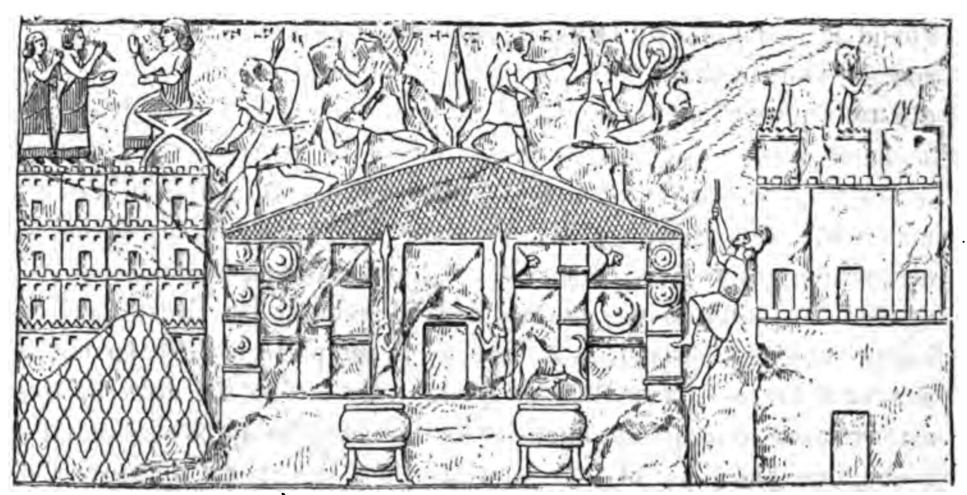
Outre les grandes *zigurat* ou pyramides à étages réservées aux divinités suprêmes du panthéon chaldéo-assyrien, il y avait des temples beaucoup plus petits et d'une toute autre forme, dans lesquels on honorait particulièrement les dieux secondaires. Tel est, par exemple, le temple du dieu arménien Haldia, à Musasir, dont nous avons déjà parlé ailleurs, et qu'on voit représenté sur un bas-relief du palais de Sargon. Ce temple s'élève sur une terrasse comme toutes les constructions assyro-baby-

[1] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art.*, t. II, p. 131-132.



loniennes; la façade, qui a une grande analogie avec celle du temple grec, est ornée de six pilastres, et de boucliers votifs; elle se termine par un fronton triangulaire comme nos maisons européennes. L'entrée du temple est flanquée de deux lions et de deux grandes vasques de bronze qui contenaient sans doute l'eau lustrale, comme la *mer de bronze* du temple de Salomon; enfin, de chaque côté de la porte du sanctuaire, sont deux génies colossaux armés de longues lances. Rien malheureusement ne peut nous donner une idée de la disposition intérieure de l'édifice.

Les inscriptions des rois proto-chaldéens parvenues jusqu'à nous,

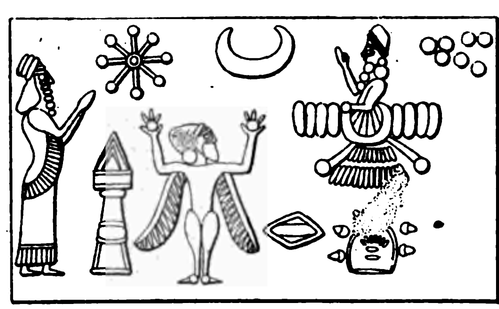


Temple du dieu Haldia, à Musasir [1].

sont, presque toutes, consacrées aux restaurations de temples dont les divinités, mentionnées par leur nom suméro-accadien, ne sont pas toujours faciles à identifier avec leurs noms assyriens. De ces textes primitifs, il résulte formellement que chacune des principales villes chaldéennes avait, comme nous l'avons déjà dit, sa divinité spéciale et favorite, à laquelle la cité était consacrée, et qui prenait, là, le rang suprême dans la hiérarchie divine, tandis que dans d'autres cités, cette divinité n'avait plus, dans le panthéon, qu'un rang secondaire. De cette observation, il résulte, à un point de vue général, un fait important. C'est que dans l'étude de l'organisation extérieure et publique du culte national en Chaldée, il faut avoir soin de démêler le culte de chaque personnage divin dans une ville déterminée, où il était regardé comme le premier et le plus grand des dieux, quelle que fût d'ailleurs sa

1 D'après Botta, *Monuments de Ninive*, t. II, pl. 141.

place dans la conception systématique et générale de la hiérarchie du panthéon babylonien. Cette faculté pour chaque personnage divin, même d'un ordre secondaire, de devenir, dans le lieu où il recevait spécialement les adorations, le premier des dieux, est, du reste, un fait qui se reproduit dans toutes les religions panthéistiques. Dans l'esprit de ces religions, en effet, l'unité divine, la substance première, est un être insaisissable, invisible, qui se manifeste dans une grande variété d'attributs, tous personnifiés, tous divinisés, et qui se réfléchit dans une multitude de symboles. Ces symboles, la nature les fournit, l'homme les observe et les imite. Des corps immenses, tels que le soleil, la lune, la terre; des phénomènes tout-puissants, tels que la foudre, les volcans, les déluges, sont les expressions les plus étendues de la divinité; mais ces expressions ne sont jamais complètes. L'homme, pas plus par la pensée que par les yeux, ne peut percevoir l'unité divine; la pluralité, inséparable de cette unité, ne lui permet de voir à la fois qu'une des faces de l'être divin. Aussi, tout symbole, toute figure, tout nom, toute manifestation, toute émanation de la divinité, portent-ils en eux-mêmes un double caractère; positivement ils n'expriment qu'une des qualifications de l'être divin; virtuellement, ils en font pressentir l'unité et l'étendue.



Cylindre assyrien [1].

Le dieu qui, dans la ville même de Babylone et dans celle de Borsippa, était le principal objet du culte, était Bel-Marduk, avec son épouse Mylitta, la grande déesse Nature, appelée souvent Zarpanit quand on envisageait surtout le côté voluptueux de ses attributs; elle est devenue la Vénus de la mythologie classique. Zarpanit avait un temple magnifique au centre même de Babylone. A Ur, le dieu de la ville, dès le temps du vieux roi Lik-Bagus, était Sin, le dieu Lune; à Sippara et à Larsam, c'était Samas, le soleil; dans Erech (Uruk) et à Nipour, Belit Taauth, « déesse du firmament. » A Cutha on adorait Nanâ ou Anna sous le surnom de Succoth-Benoth, qui avait trait aux prostitutions en l'honneur de cette déesse.

[1] D'après Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXXII, n° 11.

Le culte matérialiste et singulièrement immoral de la Babylonie devait naturellement exciter une profonde horreur chez les adorateurs de Jéhovah. De là, leurs véhémentes invectives contre les idoles des Chaldéens. De là, ces éloquentes apostrophes, qui offrent en même temps la peinture si vive d'un culte entièrement naturaliste et souvent obscène, qui n'était guère, d'ailleurs, qu'une exploitation permanente de la superstition populaire au profit de la caste sacerdotale.

« Vous verrez à Babylone, dit Baruch, des dieux d'or et d'argent que l'on porte sur les épaules, et qui se font craindre par les nations.

« On emploie l'or pour ces dieux, comme on le fait pour une jeune fille qui aime la parure. On met sur leur tête des couronnes d'or, mais il arrive quelquefois que les prêtres de ces dieux leur dérobent l'or et l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes. Ils le donnent à des femmes impudiques qu'ils entretiennent, et après que ces mêmes femmes le leur ont rendu, ils en parent encore les dieux; ils couvrent d'habits ces dieux d'argent, d'or, de bois, comme on en revêt des hommes.

« L'un de ces dieux (Nabu) porte un sceptre, comme un homme qui a le gouvernement d'une province. L'autre (Bel-Marduk) a une épée ou une hache à la main, mais il ne peut s'en servir pour se défendre contre les voleurs.

« Ils allument devant eux des lampes, et en plus grand nombre que pour eux-mêmes ; mais ces dieux n'en peuvent voir aucune, et ils sont comme des poutres dans une maison.

« Ils disent que les reptiles qui sortent de la terre leur lèchent le cœur par respect, lorsqu'ils les rongent effectivement, eux et leurs habits.

« Les prêtres vendent les offrandes et en disposent comme il leur plaît; leurs femmes en prennent aussi tout ce qu'elles veulent et le mettent en réserve, sans en rien donner aux pauvres et aux mendiants.

« Ces prêtres ôtent à leurs dieux les vêtements qu'on leur a donnés, et ils en habillent leurs femmes et leurs enfants.

« On voit aussi chez eux des femmes liées de vœux infâmes, et de cordons qui en sont le symbole. Elles sont assises dans les avenues, brûlant pour leurs dieux des noyaux d'olives. »

Ce témoignage de la tradition juive nous conduit à citer ce que raconte Hérodote au sujet de ce qui se passait dans le temple de Bel à Babylone. « On n'y voit point de statue, dit-il, et nul n'y passe la nuit, hormis une femme indigène que choisit entre toutes le dieu, à ce que





Tablette du dieu Samas [1].

[1] Trouvée à Abu-Habbu (Sippara), aujourd'hui au Musée Britannique.

rapportent ses prêtres chaldéens. Ces mêmes prêtres disent aussi, et ils ne me paraissent point dignes de foi, que le dieu parcourt le temple et se repose sur le lit, de la même manière qu'à Thèbes en Égypte, selon les Égyptiens. Car, là aussi, une femme passe la nuit dans le temple de Jupiter-Thébain, et l'on assure que ni l'une ni l'autre de ces femmes n'a commercé avec des mortels. De même à Patara en Lycie, la prêtresse du dieu, lorsqu'il est présent, car l'oracle n'est pas perpétuel, passe la nuit dans l'intérieur du temple. » Cette assertion du voyageur grec pourrait bien n'être que l'écho de bruits calomnieux répandus sur une religion discréditée à l'époque où Hérodote passait à Babylone. Cependant il semble confirmé par une formule d'incantation magique :

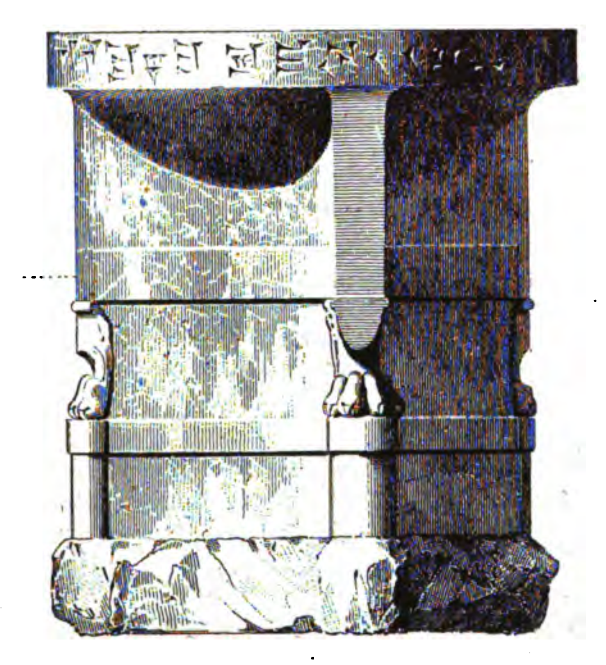
« La prostituée sacrée (*qadista*) au cœur rebelle,
La prostituée sacrée qui abandonne son office.
La prostituée sacrée d'Anu, insoumise,
Au soir du commencement du mois incomplet. . » (Le reste est en grande partie mutilé)[1].

Nous savons d'autre part qu'en Arménie, à une époque bien postérieure à la chute de la puissance assyro-babylonienne, Anaïtis ou Astarté, c'est-à-dire l'ancienne Istar ou Zarpanit, avait un temple célèbre autour duquel se trouvait un vaste territoire cultivé par des esclaves de l'un et l'autre sexe, en qualité d'hiérodules ou serfs de la déesse. Son culte y était accompagné de prostitutions sacrées pareilles à celles de Babylone dont elles suivaient la monstrueuse tradition[2]. A l'époque grecque, Anaïtis avait aussi, à Comana, en Cappadoce, un temple avec des champs que cultivaient plus de six mille hiérodules au profit des prêtres; dans tout l'Orient grec où le culte d'Astarté se répandit, c'étaient les mêmes pratiques ignominieuses s'abritant sous le manteau d'une religion qui, à l'instar de toutes les religions du paganisme, paraissait inventée pour corrompre les hommes plutôt que pour les éloigner du vice et leur enseigner la vertu.

La description qu'Hérodote a laissée du temple de Bel-Marduk nous fait pénétrer dans le sanctuaire même, et nous en laisse à peu près deviner l'aménagement[3]. La disposition intérieure des temples chaldéens nous est en outre revélée jusqu'à un certain point, par un curieux bas-relief du Musée Britannique, trouvé à Abu-Habbu, l'ancienne Sip-

[1] Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 67.
[2] *Gazette archéologique*, 1876, p. 14.
[3] Voyez *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 412.

para, au sud-ouest de Bagdad. Dans cette ville, il y avait le temple E-parra où l'on adorait à la fois Sin, Samas et Istar, ainsi que nous l'apprennent les inscriptions du bas-relief. Le monument représente une scène d'adoration du dieu Samas par le roi Nabu-pal-iddin, vers l'an 900; l'inscription porte : « Image de Samas (le soleil), le seigneur grand, qui demeure dans le temple E-parra, lequel est à Sippara. » Le dieu trône dans un tabernacle où il est assis, la tête coiffée de la



Autel assyrien[1].

tiare ornée d'une double rangée de quatre cornes de taureau; il porte dans sa main un disque et le sceptre de justice. Au-dessus de lui sont le croissant lunaire, symbole de Sin, le disque radié du soleil (Samas), enfin l'étoile d'Istar. Au-dessus du pavillon sous lequel le dieu est assis, sont deux figures qui tiennent dans leurs mains les cordes auquelles est fixé le grand disque solaire reposant sur un autel; devant l'autel, trois personnages s'avancent pour faire leur acte d'adoration; le premier tient le second par la main comme pour le présenter à la divinité. Ils sont là pour prier et non pour faire un sacrifice; ils viennent implorer les dieux, confesser leurs fautes et faire appel à la

[1] Trouvé à Khorsabad, Musée du Louvre.

miséricorde divine. Un texte de la collection des hymnes religieux met en scène un prêtre qui présente à sa divinité favorite un pécheur venu pour implorer le pardon de ses fautes : c'est le commentaire de la scène que nous venons de décrire :

LE PRÊTRE

Devant la déesse, il prosterne sa face,...
... ton serviteur ; « Calme-toi, » ai-je demandé avec prière.
Celui qui a commis des fautes, tu l'accueilles d'une main propice ;
tu accordes ta grâce protectrice à l'humanité, et cet homme a repris vie.
Dominatrice de toutes choses, dame de l'humanité,
miséricordieuse, dont la protection est bonne, c'est toi qui accueilles les lamentations.
Sa déesse est irritée contre lui, et c'est toi qu'il invoque
... tu prendras sa main.

LE PÉCHEUR

Au-dessus de toi, il n'y a pas de dieu directeur ;
fais-moi grâce efficacement et accueille mes lamentations,
Prononce mon pardon, et que ta colère s'apaise
jusqu'à quand, ô ma dame, dois-je me présenter en suppliant devant ta face?
Je me suis tu comme la tourterelle, je poursuis mes gémissements.
... pour que tu apaises ta colère.

La doctrine du péché et de la pénitence est exprimée dans les plus anciens documents religieux de l'Assyrie aussi nettement que dans les livres bibliques eux-mêmes. Nous possédons de véritables psaumes de la pénitence qui remontent jusqu'aux origines suméro-accadiennes, et où respire parfois un souffle poétique comparable à celui qui anime le livre des *Psaumes*, dans la Bible :

Il est assis dans le gémissement ;
En paroles douloureuses son cœur se déchire.
Cruellement dans les pleurs, cruellement dans le gémissement,
Il a été frappé de silence, comme la tourterelle, il a entrecoupé ses pleurs la nuit et le matin.
Il a imploré comme un enfant la miséricorde de son propre dieu.
Il est dans les gémissements douloureux ;
devant son dieu, dans ses lamentations brûlantes, il a prosterné sa face.
Seigneur, la violente colère de ton cœur, qu'elle s'apaise
Le dieu que je ne connais pas, qu'il s'apaise !
. . . .
Je mange des aliments de colère
Je bois des eaux d'angoisse.
De la transgression envers mon dieu, sans le savoir je me nourris.
Dans le manquement à ma déesse, sans le savoir je marche.
Seigneur, mes fautes sont nombreuses, grands mes péchés.

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 161.

O mon dieu, mes fautes sont très grandes, très grands mes péchés.
O ma mère déesse, mes fautes sont très grandes, très grands mes péchés
Dieu qui connaît l'inconnu, mes fautes sont très grandes, très grands mes péchés.
Mère déesse qui connaît l'inconnu, mes fautes sont très grandes, très grands mes péchés.
J'ai fait des fautes — et ne les connais pas
J'ai commis le péché — et ne le connais pas ;
Je me suis nourris de transgression — et ne le connais pas.
Le seigneur, dans la colère de son cœur a rougi de fureur contre moi.
Le dieu, dans la fureur de son cœur m'a accablé ;
La déesse s'est irritée contre moi, et m'a amèrement troublé.
Le dieu qui connaît l'inconnu m'a oppressé
La déesse qui connaît l'inconnu m'a exténué.
Je suis prosterné et personne ne me tend la main ;
Je crie ma prière et personne ne m'entend.
Je suis exténué, languissant et personne ne me délivre.
Je m'approche de mon dieu miséricordieux, et je prononce des lamentations.
J'ai commis des fautes, que le vent les enlève!
Mes blasphèmes sont très nombreux, déchire-les comme un voile!
O mon dieu, mes péchés sont sept fois sept ; — absous mes péchés ;
O ma mère déesse, mes péchés sont sept fois sept, — absous mes péchés!
Dieu qui connais l'inconnu, mes péchés sont sept fois sept, absous mes péchés!
Mère déesse, qui connais l'inconnu, mes péchés sont sept fois sept, absous mes péchés!
absous mes fautes, dirige celui qui se soumet à toi!
Ton cœur, comme celui d'une mère qui a enfanté, qu'il s'apaise!
Comme celui d'une mère qui a enfanté et d'un père qui a engendré, qu'il s'apaise[1]!
Dieu, seigneur, que mes lamentations soient apaisées...
O ma déesse, accorde-moi ta faveur et reçois mes lamentations.
que soit absous mon manquement, ma mauvaise action, mon erreur!
que mon péché soit absous! les choses qui cachent le poids qui m'accable, qu'elles se lèvent!
que les sept vents emportent mes gémissements!
que je déchire mon manquement! que l'oiseau du ciel l'emporte,
qu'un filet de poisson l'emporte et que le fleuve l'entraîne
Illumine moi comme une statue d'or...[2]

Une des formes les plus ordinaires du culte des dieux était les processions solennelles qu'on faisait faire à leurs statues. On les porte en triomphe sur des brancards, comme nous le faisons encore pour les statues de nos saints. Aux grands jours de fête ou aux époques de calamité publique, les simulacres divins sont enlevés de leurs piédestaux et promenés pieusement à travers les rues de la ville, avec des chants et des danses telles que David en exécuta devant l'Arche d'alliance. Voyez le dieu Raman soutenu par les épaules de quatre solides guerriers, et reconnaissable à la hache et au foudre, ses attributs; voyez ces statues d'Istar la guerrière, portées aussi par quatre pontifes; voyez encore cette autre figure divine qu'on transporte de la même façon, mais avec

[1] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 153.
[2] Lenormant, *op. cit.*, t. III, p. 162.

la niche elle-même ou le tabernacle que, sans doute, dans la superstition populaire, elle ne devait jamais quitter. Ajoutez à ces scènes incomplètes que vous offrent les sculptures, des files de prêtres qui chantent des litanies, des rangées de musiciens qui les accompagnent de la harpe, de la guitare et du tambourin; puis, tout le peuple qui suit en prières; et sans trop de frais d'imagination, vous serez surpris de rencontrer, il y a plus de deux mille ans, les mœurs religieuses qui s'étalent encore aujourd'hui sous nos yeux.



Statuette de divinité et ses porteurs [1].

Nous savons déjà que dans le temple de Samas, à Sippara, on entretenait un feu perpétuel, d'où l'appellation suméro-accadienne de *Agade-ki* « le lieu de la flamme éternelle, » pour désigner cette ville. Des scènes d'adoration sont fréquentes sur les bas-reliefs et sur les cylindres. Tantôt, par exemple, nous voyons de chaque côté de l'arbre de vie, des génies ailés, un genou en terre, élevant la main et la présentant en avant, à la hauteur des yeux; ou bien, ils sont debout, tenant dans la main droite levée la pomme de pin mystique et dans la gauche le panier à anse. La plante de vie à laquelle s'adressent les hommages des dévots, est un arbre mystique, symbole de l'immortalité, dont la forme hiératique et conventionnelle est dérivée de celle du cyprès,

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

arbre toujours vert et odoriférant; c'est un souvenir de l'arbre de la science du bien et du mal dont il est parlé dans l'Écriture. Les Mendaïtes ont encore l'arbre Setarvan qui symbolise pour eux la vie éternelle.

Les cylindres sur lesquels sont représentés des sacrifices d'animaux, sont très nombreux et nous initient au cérémonial religieux en usage dès les temps les plus reculés de l'histoire de la Chaldée. L'animal sacrifié est souvent une gazelle, un bouquetin, ou un jeune chevreau. « Au premier jour du mois, dit un texte, quand la lune paraît, le prince des nations doit offrir une gazelle pure au dieu Sin, le grand dieu. Il invoque Samas, Istar, et Sin, les grands dieux, en élevant la main; il honore ainsi les grands dieux[1]. »



Sacrifice humain[2].

On voit ordinairement sur ces cylindres, le sacrificateur, le couteau à la main, prêt à immoler le bouquetin que tient dans ses bras et que lui présente un autre personnage, celui sans doute qui fait l'offrande; plus loin, et présidant à cette scène, le pontife est debout, élevant les deux mains. Il semble souvent que le sacrifice ait lieu pour délivrer quelqu'un d'une possession diabolique, car on voit, en plus de la scène que nous venons de décrire, un homme lutter contre un lion fantastique qui représente le malin esprit.

D'autres fois, ce sont des sacrifices humains. Sur un cylindre, figure une scène composée du symbole sidéral qui est l'image de la divinité, et quatre personnages : un pontife qui élève les mains dans l'attitude de la consécration, un autre qui, les mains croisées, assiste à la scène avec recueillement; un servant tient le seau contenant l'eau lustrale et le glaive sacré; devant lui, un personnage agenouillé, les mains liées : c'est la victime, que le prêtre bénit avant qu'elle soit immolée. Sur un autre cylindre, la scène est plus complète. La statue du dieu est là, assise sur un trône; le sacrificateur saisit la victime agenouillée, il la frappe du glaive à coups redoublés. Plus loin le pontife, toujours avec sa longue robe à franges, sa tiare ornée de

[1] WAI, IV, pl. 32-33, obv. col. I. Cf. J. Menant, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. I, p. 144 et suiv.

[2] Cylindre assyrien publié par J. Menant, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. I, p. 151.

cornes, ses mains élevées devant le visage. Deux autres personnages assistent à cette sanglante cérémonie qui ne saurait trop nous surprendre après les actes de sauvage férocité auxquels nous avons vu se livrer l'Assyrien envers ses prisonniers de guerre. Ailleurs enfin, la scène de l'immolation seule est représentée. Le bourreau frappe un homme agenouillé qui implore son pardon d'un geste désespéré; à côté de lui, est une tête coupée, et plus loin, deux démons monstrueux que ce sacrifice aux dieux met en fuite et qui s'éloignent en poussant des cris de rage.

Les Chaldéens pratiquaient donc, à l'origine au moins, les sacrifices humains; la Bible dit formellement qu'encore au VIIe siècle avant notre ère, les habitants de Sippara sacrifiaient leurs fils et leurs filles[1], pour honorer Adrammelek et Anamelek. Nous pouvons citer enfin un fragment de littérature nationale relatif aux sacrifices d'enfants.

Au seigneur suprême il s'est adressé et
l'enfant dont la tête est élevée pour l'humanité ;
l'enfant qui est donné pour sa vie ;
la tête de l'enfant pour la tête de l'homme a été donnée
le front de l'enfant pour le front de l'homme a été donné
la poitrine de l'enfant pour la poitrine de l'homme a été donnée[2].

Une autre inscription dit ce qui suit :

Pour que Raman soit favorable et donne la prospérité,
Sur les hauteurs on brûle un enfant.

De sorte qu'il y avait des sacrifices d'enfants par le glaive et par le feu : les Phéniciens ont connu, comme les Assyriens, de semblables horreurs. Empressons-nous d'ajouter qu'elles semblent n'avoir été en usage qu'exceptionnellement et à l'origine. Les bas-reliefs des palais, qui représentent les rois offrant des sacrifices et des libations aux dieux, après de grandes victoires, n'offrent à nos yeux rien de semblable.

La partie deutérocanonique du livre de Daniel renferme un épisode bien connu, surtout à cause des controverses auxquelles a donné lieu son authenticité : c'est l'histoire de Bel et du dragon. On offrait au dieu Bel, raconte ce texte, chaque jour douze artabes de fleur de farine,

[1] II Rois, XVI, 16, 17.

[2] Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 142. Voir sur ce texte un travail de M. Sayce, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IV, p. 27-29.

quarante brebis et six amphores de vin. Celui qui a écrit ces lignes, fait remarquer M. l'abbé Vigouroux[1] était parfaitement au courant des



Sacrifice d'un bouquetin[2].

usages du culte de Bel-Marduk à Babylone. Dans le récit des sacrifices et des offrandes qu'il fit à son dieu favori, Nabuchodonosor s'exprime comme il suit : « Je me suis prosterné avec adoration devant le dieu

[1] *La Bible et les découvertes modernes*, 4e édit. t. IV, p. 555.
[2] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

Marduk qui m'a engendré ; je me suis incliné pour porter son joug... je lui ai offert des victimes pures, bien plus qu'auparavant. Ainsi, le premier jour du mois, j'ai offert un bœuf gras, seize... en sacrifices propitiatoires aux dieux du E-Sagil et de Babylone ; un poisson, un oiseau, un... produit des marais ; du miel, de la crème, du lait, de l'huile épurée, de l'hydromel, la boisson fermentée de la montagne, du vin blanc, du vin des cantons de Izallam, Tuim, Çimmim, Tilbunim, Aranabanim, Çuham, E-Kubatim, Bitatim ; toutes ces choses aussi abondantes que l'eau du fleuve, je les versai en cadeau dans la coupe de Marduk et de Zarpanit, mes maîtres[1]. » Nous avons vu ailleurs ces



Sacrifice du poisson[2].

files d'esclaves qui apportent devant les dieux des fruits, des pains, des colombes, des lièvres et des perdreaux, voire même des sauterelles et des oignons ; nous avons contemplé le roi Sennachérib offrant une libation, assis sur son trône, une coupe hémisphérique à la main ; les monarques de Ninive offrent aux dieux des lions, des taureaux, des cerfs, des chevreaux, des bisons, après de grandes chasses ou de grandes conquêtes. On leur consacre aussi des ex-votos formés d'objets précieux. Les statues des divinités étrangères étaient emmenées en captivité et déposées dans les temples assyriens, de sorte que les dieux ennemis devenaient en quelque sorte les prisonniers des dieux ninivites. « J'ai consacré les vingt-cinq dieux de ces pays, que mes mains avaient pris, à titre d'offrandes, dans le temple de Belit, la

[1] WAI, I, 65 col. I, l. 11 à 28.
[2] D'après un cylindre publiée par Lajard, *Culte de Mithra*, pl. VII, 4.

grande épouse du dieu Assur, mon seigneur ; je les ai consacrés à Anu, à Raman, à Istar l'assyrienne, aux dieux de ma ville d'Assur et aux déesses de mon pays. » C'est ainsi que s'exprime Teglath-pal-asar I[er] après l'une de ses campagnes en Commagène. Nous savons déjà que la déesse Nanâ, enlevée de son temple d'Uruk, resta pendant de longs siècles, prisonnière des Élamites, et qu'elle ne fut réinstallée dans son ancien sanctuaire que sous Assurbanipal. Enfin, les rois faisaient placer dans les temples leurs propres statues afin que, même absents, ils fussent en quelque sorte présents sous les yeux de la divinité. Là, au seuil du sanctuaire, le roi se tient immobile, les mains jointes dans



Assyriens emportant les statues des dieux étrangers [1].

cette attitude familière encore aujourd'hui aux Orientaux pour exprimer la soumission respectueuse ; il est devant son dieu comme l'esclave devant son maître ; son image perpétue jour et nuit sa prière et ses actions de grâce. La statue royale de granit redit incessamment à la statue en or du dieu qui l'écoute, ces paroles ciselées sur sa poitrine ou sur les plis de sa robe : « O Marduk, maître des pays, écoute la parole de ma bouche : ce temple que j'ai bâti, fais que je m'enorgueillisse de sa gloire. Dans Babylone, fais que j'atteigne la vieillesse, que je sois rassasié de postérité; que je reçoive les tributs des rois de toutes les contrées du monde; fais que ma postérité gouverne l'humanité jusqu'à la consommation des siècles. » C'est ainsi que

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

s'exprime Nabuchodonosor quelques années avant que le sable du désert recouvre pour jamais sa ville bien-aimée et ses temples bâtis pour l'éternité; c'est dans le même sens que parlent aux dieux les inscriptions gravées sur les genoux du roi Gudea trente siècles auparavant.

CHAPITRE IV

LES ARTS ET LES MONUMENTS [1]

---

§ 1. — L'ARCHITECTURE CHALDÉO-ASSYRIENNE

Tandis que la vallée du Nil est peuplée, aujourd'hui encore, des gigantesques monuments de l'empire des Pharaons, et qu'on admirera, tant qu'il y aura des hommes, les Pyramides, le Sphinx et les temples de Thèbes, l'Assyrie et la Chaldée, au contraire, n'ont conservé debout aucune de leurs imposantes constructions; les ruines mêmes ont péri, et presque rien n'émerge au-dessus de la plaine unie du désert, sinon des collines de terres d'alluvion qui surmontent d'informes éboulis. Il faut creuser le sol, parfois jusqu'à vingt mètres, pour retrouver les vestiges du passé, et encore ce n'est le plus souvent que la racine des murs qu'on déterre: loin de demeurer comme anéanti devant la masse des pylones encore debout, des colonnes, des murailles, des obélisques comparables à ceux de Louksor et de Karnac, le voyageur est obligé de reconstituer, dans sa pensée seulement, l'immensité des édifices par l'immensité des matériaux écroulés et couchés dans la poussière.

Cette différence entre l'aspect général des ruines des bords du Nil et celles des bords de l'Euphrate et du Tigre est due à la diversité des matériaux que les Égyptiens et les Chaldéo-Assyriens employaient dans leurs constructions. En Égypte, la pierre abonde; on n'avait qu'à choisir entre les variétés multiples de la matière première. Ici, au contraire, la nature se montre particulièrement avare et ne vient point au secours de l'homme qui doit tout à son industrie. Faute de pierre à bâtir, il fallut construire avec l'argile que l'on soumit à la cuisson pour lui donner la solidité et la cohésion. Mais la brique ne peut dépasser certaines dimensions, sous peine d'être trop cuite à la surface et, par conséquent de s'effriter, ou bien de n'être, dans

[1] Pour les développements que comporte ce chapitre, voyez surtout G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, tome II : Chaldée et Assyrie.

son noyau interne, qu'un bloc de terre sans consistance et impropre à supporter la moindre humidité. Les constructions élevées avec de pareils matériaux devaient naturellement moins bien résister à l'action dévorante du temps et des eaux ; l'assemblage en étant moins parfait, les crevasses et les éboulements devaient plus facilement se produire. Les inscriptions nous apprennent que dès le temps des Assyriens, on était constamment obligé de rebâtir des édifices chancelants et délabrés.

Les proto-Chaldéens construisaient avec la brique dès l'époque représentée par les souvenirs de la tour de Babel : « Allons, disent les hommes qui voulaient bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel, faisons des briques et cuisons-les dans le feu. » Et la brique leur servit de pierre, et le bitume, de ciment[1]. » Il y avait deux espèces de briques. Celle qu'on appelle *la brique crue* était simplement séchée au soleil sans être soumise à l'action du feu; elle a un aspect blanchâtre et elle est plus friable que l'autre, *la brique cuite*, qui, mise au four, comme nos tuiles modernes, prenait un aspect rougeâtre et une solidité à toute épreuve. Les esclaves chargés de préparer la brique commençaient par pétrir l'argile en y mêlant de l'eau et de la menue paille : « Puise de l'eau, dit le prophète Nahum, ramasse de l'argile et pétris-la avec tes pieds[2]. » On mettait la pâte ainsi préparée dans des moules en bois et on exposait les gâteaux pendant les longs mois d'été, au soleil torride de ces contrées, ou bien on les plaçait dans des fours comme le font encore les briquetiers de nos jours. La brique crue, plus grossière que l'autre et moins coûteuse, était particulièrement employée dans la construction des terrasses ou des murs intérieurs ; elle demeurait toujours sensible à l'action corrosive des eaux : les inscriptions babyloniennes relatent fréquemment des éboulements produits par la liquéfaction des briques des fondations, et Ninive ne dut peut-être sa perte qu'à l'écroulement d'une partie de ses remparts baignés par le Tigre. Même dans les murs intérieurs des édifices, l'action de l'humidité a produit l'effet d'une sorte de fusion des matériaux, dont on ne distingue même plus les joints. C'est ce qui a été observé à Khorsabad, et l'on a pensé que la brique avait été employée avant d'être suffisamment asséchée, ou

[1] Genèse, xi, 3.
[2] Nah., iii, 14.



bien qu'on l'avait humectée au moment de la construction, pour rendre la muraille plus homogène et n'en faire qu'un seul et immense bloc [1]. La brique cuite était d'un usage plus répandu, à cause de ses qualités supérieures; parfois, pour les constructions de luxe, les temples, les palais, les pyramides à étages, on en émaillait la face extérieure.

Les briques offrent en général l'aspect d'un cube rectangulaire d'un pied chaldéen de côté ($0^m,315$) sur $0^m,10$ centimètres d'épaisseur environ; quelquefois seulement et pour des constructions spéciales, comme une voûte, un fût de colonne, elles affectent des formes en rapport avec leur destination, et présentent l'aspect de nos voussoirs en pierre. Sur l'un des plats de chaque carreau on inscrivait une formule en caractères cunéiformes en l'honneur du souverain qui faisait construire l'édifice. Cette inscription était généralement imprimée à l'aide d'un timbre en métal que l'on appliquait sur la pâte avant la cuisson ou la dessication : c'est ainsi que la plupart des briques que l'on recueille à Babylone sont estampées au nom de Nabuchodonosor et de Nabonid. Souvent aussi elle était gravée à l'aide du stylet. Dans la construction, la face qui portait l'inscription était toujours placée en dessous, et l'on disposait le mortier tout autour du texte, de façon à ne point l'empâter et le noyer.

Tels étaient les matériaux de construction à Ninive et à Babylone; dans ces deux grandes capitales, la pierre ne fut employée qu'à l'état d'exception pour des travaux extraordinaires, des dallages, des soubassements et surtout pour les bas-reliefs. C'est ainsi qu'Hérodote et Diodore disent formellement que, tandis que les quais de l'Euphrate étaient en briques, le grand pont qui seul faisait communiquer l'une avec l'autre les deux parties de la ville, fut bâti en « très grandes pierres, que reliaient des crampons de fer noyés dans du plomb [2]. » Ninive, plus rapprochée des montagnes, eut pu avoir de la pierre en quantité, et de fait on y rencontre des constructions en moellons appareillés, mais la capitale de l'Assyrie ne fit, au point de vue architectural, que copier Babylone; elle n'eut point d'art original, et elle ne cessa de demander à la Chaldée des ouvriers et des artistes qui, habitués à bâtir avec la brique, ne changèrent pas souvent leurs habitudes.

Il en est de même pour le bois de charpente qui manque absolument

[1] Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art dans l'antiquité*, t. II, p. 116 et 154.

[2] Hérodote, I, 186; Diodore, II, VIII, 2.



à la Babylonie, mais qu'on eut pu se procurer à Ninive en exploitant les forêts du Masios ou du Kurdistan : on ne le fit que rarement, et ce ne fut que lorsque de grandes conquêtes lointaines eurent livré, pieds et poings liés, aux Ninivites, des armées d'esclaves, qu'on se décida à leur faire transporter jusque sur les bords du Tigre les poutres de cèdre, de pins et de chêne des montagnes de l'Amanus, voire même du Liban.

Souvent on employait comme mortier, de l'argile grasse, ou un composé de cendres et de chaux; parfois aussi, comme dans les constructions de Birs-Nimroud et du Kasr de Babylone, c'est un mortier de chaux si solide qu'on ne peut détacher les briques les unes des autres sans les réduire en menus morceaux. Enfin, on a surtout eu recours au bitume. On s'en est servi dans la construction des temples de Ur dont le nom actuel *Mughéir* signifie encore « la bitumée ». Il a été mis en usage pour les murs de Babylone, et outre le récit des voyageurs modernes, nous avons sur ce point, le témoignage d'Hérodote [1]. Dans le mur d'enceinte on retrouve aujourd'hui les couches de briques noyées dans le bitume, et de distance en distance, des lits de ces roseaux gigantesques qui croissent encore en abondance dans les marécages de la basse Chaldée.

Avant de bâtir un temple ou un palais, on procédait à une cérémonie religieuse qui correspond à ce que nous appelons aujourd'hui la pose de la première pierre. Nous avons rapporté, dans le précédent volume, des textes de Nabonid qui racontent qu'il rechercha, dans les ruines des plus anciens temples chaldéens, la pierre de fondation, le *temen* qu'y avaient déposé les rois primitifs, et qu'il eut le bonheur de retrouver cette pierre angulaire, tandis que plusieurs de ses prédécesseurs n'avaient pratiqué que des fouilles infructueuses. On a retrouvé de nos jours de ces petits barillets cylindriques couverts d'une écriture très compacte et difficile à déchiffrer, qu'on avait déposés dans de petites niches aux quatre angles des soubassements des édifices [2]. Ainsi, au Birs-Nimroud, M. H. Rawlinson avait fait creuser dans l'un des angles de la tour, certain de rencontrer des objets analogues à ceux qu'on avait recueillis ailleurs, et voici comment il raconte lui-même sa découverte : « Au bout d'une demi-heure, on trouva une

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 406.
[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 113.



petite cavité : « Apporte-moi, dit alors M. Rawlinson au contre-maître qui dirigeait le travail, apporte-moi le barillet commémoratif. » L'ouvrier plongea la main dans le trou ; il l'en retira et montra le baril ; les assistants n'en pouvaient croire leurs yeux et se regardaient tout ébahis. Le baril, couvert d'inscriptions, sortit ainsi de la cachette où il avait été déposé probablement par les mains de Nabuchodonosor lui-même, et où il reposait depuis vingt-quatre siècles »[1]. Dans les fouilles si fructueuses qu'il entreprit à Tell-Loh, M. de Sarzec fit des découvertes analogues : « Je trouvai, dit-il, à trente centimètres à peine sous le sol primitif, quatre cubes en maçonnerie de grosses briques et bitume, ayant chacun 80 centimètres sur chaque face. Au centre de ces cubes se trouvait une cavité de 27 centimètres sur 12 et de 35 de profondeur. Cette cavité, remplie d'un sable jaune impalpable, renfermait une statuette de bronze représentant, ici, un homme agenouillé, là, une femme debout, parfois encore, un taureau. Aux pieds de chaque statuette se trouvaient, noyées d'ordinaire dans le bitume qui tapissait la cavité, deux tablettes de pierre, l'une blanche, l'autre noire ; c'était la noire qui, le plus habituellement, portait une inscription en caractères cunéiformes, pareille, ou à peu de chose près, à celle qui était gravée sur la figure de bronze[2]. » Ailleurs, M. de Sarzec a trouvé, au lieu de statuettes, des cônes en argile, ayant la forme de grands clous à tête hémisphérique, et portant une inscription gravée sur le pourtour de leur tige[3].

A Nimroud, dans le palais d'Assur-nazir-pal, il y avait au-dessous des grands lions ailés qui décoraient la principale entrée de l'édifice, de petites tablettes en albâtre portant des inscriptions sur leurs deux faces ; on a trouvé, dans les fondations du palais d'Assarhaddon, des statuettes analogues à celles que M. de Sarzec a recueillies à Tell-Loh ; à Khorsabad enfin, M. Place mit au jour une cavité en pierre qui contenait cinq inscriptions gravées sur de petites plaques en or, en argent, en antimoine, en cuivre et en plomb. Il a aussi découvert, dans les fondations du palais de Sargon, jusqu'à quatorze barillets de terre cuite. Dans le voisinage de la cachette, se trouvaient des statuettes grossières et des amulettes de tout genre, parmi lesquelles des cailloux percés d'un trou ou de simples coquilles, qui paraissent établir que la cérémonie de l'enfouissement du *temen* angulaire était publique : le

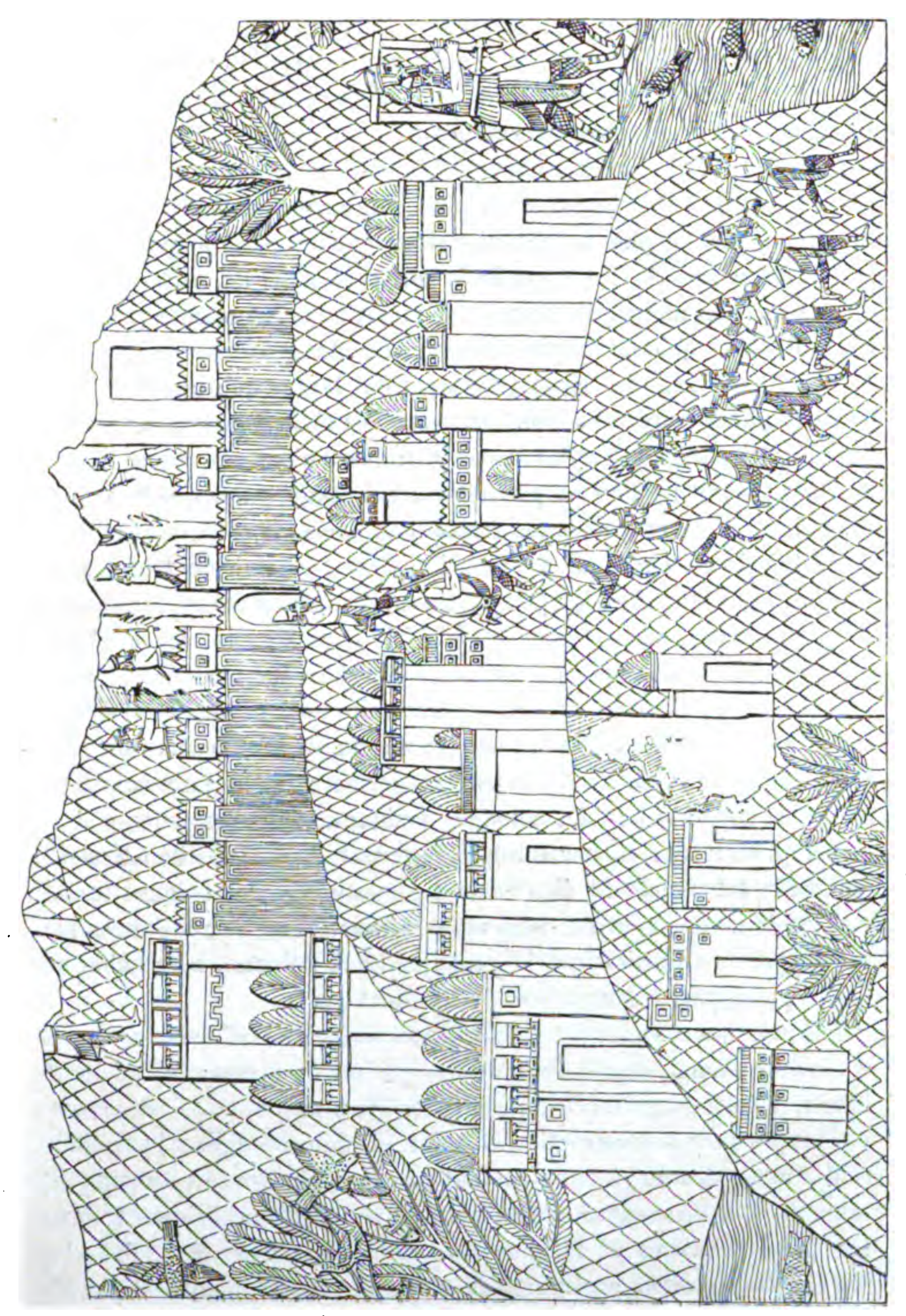
[1] *Atheneum*, n° 1421 (20 janvier 1855).
[2] *Revue archéologique*, novembre 1881.
[3] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 79.

peuple accourait de toutes parts et jetait dans les fondations ses amulettes et ses ex-votos.

Enfin, ce qui achève de donner à la construction en elle-même un caractère religieux, c'est que tous les palais chaldéens et assyriens sont très exactement orientés. Cette règle invariable préside à la direction et à l'élévation des murs ; tantôt, ce sont les angles du bâtiment qui sont orientés, chacun d'eux se trouvant exactement dans l'axe même de l'un des points cardinaux, tantôt, c'est la perpendiculaire des quatre murs qui est dans cette direction. Nous savons le rôle important que jouaient les points cardinaux dans la mythologie assyro-chaldéenne, et nous nous rappellons que la formule ordinaire du protocole des inscriptions royales, « roi des quatre régions, » est en rapport avec les quatre régions du monde céleste.

La loi élémentaire et essentielle de toute construction architecturale est la solidité. C'est la première des conditions que s'impose l'architecte en jetant les bases d'un palais, et ce doit être la première règle de critique de quiconque veut juger sainement d'un édifice. Pour atteindre à ce but, les Chaldéens, qui disposaient de matériaux aussi imparfaits que la brique, eurent recours à l'artifice commandé en pareille occurrence : ils élargirent outre mesure la base des édifices, exagérèrent l'épaisseur des murailles, et quand ils furent forcés de ménager des ouvertures, ils les pratiquèrent si étroites qu'elles ressemblaient à des meurtrières plutôt qu'à des fenêtres. Aussi, les constructions chaldéennes se développent bien plus en surface qu'en hauteur, et les plus élevées devaient conserver une apparence d'écrasement et de manque de hardiesse. C'est le contraire de l'architecture arabe où la force de résistance des grands blocs de pierre étant exagérée, la masse de la construction est en haut, supportée par des colonnades qu'on croirait parfois près de fléchir sous le faix.

Xénophon, qui traversa l'Assyrie à la tête des Dix mille, remarque que les remparts des anciennes villes qu'il appelle Larissa et Mespila, étaient construits, jusqu'au tiers de la hauteur, en pierres de grand appareil, auxquelles étaient superposées des assises de briques. C'est la disposition observée dans les murs de Khorsabad. Ces murs avaient vingt-quatre mètres d'épaisseur et une hauteur à peu près égale ; les assises inférieures étaient formées de gros blocs de pierre, taillés et juxtaposés sans mortier. Tout autour de la grande terrasse sur laquelle les bâtiments royaux étaient assis, régnait un mur en énormes moellons pesant



Vue d'un palais. (D'après un bas-relief du Musée Britannique.)

chacun plus de vingt mille kilogrammes et dont les assises intérieures étaient jointes à la terrasse et aux briques crues qui en formaient le noyau. La hauteur de ce mur était de 18 mètres et il était couronné par un parapet en briques avec des créneaux.

Protégée par de pareils remparts flanqués encore de contreforts qui ressemblaient à des bastions, la ville de Sargon pouvait défier les rayons du soleil le plus ardent aussi bien que les plus puissantes machines de guerre. A l'intérieur de la forteresse, les murailles avaient de quatre à huit mètres d'épaisseur; là même où un architecte moderne n'aurait élevé qu'une simple cloison entre deux salles voisines, les Assyriens ont bâti des murs presque aussi larges que les chambres qu'ils devaient clore. Ces énormes murailles étaient pour soutenir les voûtes et les plafonds, car les Assyro-Chaldéens n'ont pas connu la colonne, ou plutôt ils n'en ont pas fait souvent usage, parce que la nature refusait à leurs architectes les monolithes nécessaires pour la tailler. Les débris de colonnes qu'on a recueillis dans les palais de Ninive sont extrêmement rares. On cite pourtant à Khorsabad un monolithe en calcaire qui donne, en un seul bloc, à la fois la partie supérieure du fût d'une colonne et le chapiteau. Ce bloc a un mètre de hauteur. Le chapiteau est formé par un renflement circulaire dont la panse est ornée de deux zones d'oves ou de festons. On voit aussi, sur un bas-relief de Koyoundjik, un palais orné, à sa partie supérieure, d'une claire-voie dont le toit est supporté par des colonnes ioniques. Il importe encore d'ajouter qu'on trouve, au contraire, fort souvent, dans les petits édicules, comme le tabernacle du dieu Samas, par exemple, des colonnettes de bois ou de métal, avec leur base et leurs chapiteaux, ce qui prouve que les Assyriens connaissaient le principe de la colonne, bien qu'ils ne l'aient pas appliqué dans la grande architecture.

Les principales salles des palais étaient surmontées d'une coupole ou d'un dôme allongé en pain de sucre. Le système de la coupole a, de tout temps, été en usage en Orient, et la tradition assyrienne s'est conservée jusque dans la construction de Sainte-Sophie, des églises byzantines et des mosquées turques, en passant par les palais des rois arsacides et sassanides, à Firuz-Abad et à Sabaristan, construits en briques comme les palais ninivites et babyloniens. Pour bâtir leurs coupoles, les Assyriens n'avaient pas besoin de cintrage ; ils les montaient par lits annulaires superposés et de plus en plus étroits, au fur et à mesure qu'ils approchaient du sommet; c'est ainsi qu'ont souvent procédé les

architectes des églises byzantines, et cet usage a encore cours en Orient.

Dès la plus haute antiquité, nous trouvons en Assyrie et en Chaldée toutes les espèces de voûtes, depuis la voûte en encorbellement jusqu'à la voûte en plein cintre, en anse de panier, en tiers-point, en fer à cheval. Un des plus anciens exemples que l'on puisse citer au monde est, à coup sûr, une voûte en encorbellement découverte par Taylor à Mugheïr. C'est une sorte de caveau construit en briques crues reliées par du mortier. Les parois sont formées d'assises échelonnées de manière à déborder les unes sur les autres au fur et à mesure qu'elles se rapprochent du sommet où elles se rejoignent. C'est le système de voûte le plus primitif. Les fameux jardins suspendus de Babylone étaient installés sur une immense terrasse qui reposait sur l'extrados d'une voûte construite avec des briques cuites reliées par un excellent ciment et recouverte d'une couche de bitume et de plomb pour empêcher l'infiltration des eaux. Mais pour avoir une idée précise de la science avec laquelle les architectes chaldéens construisaient les voûtes, il faut lire la minutieuse description du système d'aqueducs et d'égouts qui conduisait au dehors les eaux vannes des palais et des habitations ninivites.

« Il est peu de chambres, disent MM. Perrot et Chipiez, où ne s'ouvre, au milieu du dallage, un trou vers lequel la pente du sol doit amener les eaux; ce trou rond est percé dans une pierre carrée qui a été enfoncée dans l'aire de la salle, parmi les briques; il donne sur une conduite verticale, pratiquée dans une petite bâtisse de briques. » Le sol du canal principal dans lequel débouche ce caniveau est formé de dalles en calcaire baignées dans l'asphalte. « Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la construction de la voûte. Les briques qui la composent ont une forme trapézoïdale, et deux de leurs côtés sont légèrement arrondis. L'inclinaison des côtés obliques est variable pour chaque voussoir, à cause de la position qu'il occupe sur la courbe. Les briques marchent donc deux par deux sur les flancs de la voûte; il existe de chaque côté, quatre briques; il a donc fallu quatre moules différents lors de la confection des voûtes, plus un cinquième moule pour un dernier voussoir dont nous parlerons plus loin. Dans ces briques, les quatre côtés sont sensiblement différents les uns des autres. Les deux côtés arrondis n'étant pas à la même distance des centres, ne sont pas de même longueur; quant aux deux côtés obliques,

le côté inférieur n'occupant pas sur la courbe la même place que le côté supérieur, les deux lignes ne pouvaient avoir la même direction. Ne voulant pas demander leurs voussoirs à la pierre, les Assyriens se sont vus contraints, ici, d'imprimer à l'argile des formes vraiment compliquées; mais on ne peut que rendre hommage à l'habileté dont leurs briquetiers ont fait preuve dans ce travail difficile[1] ».

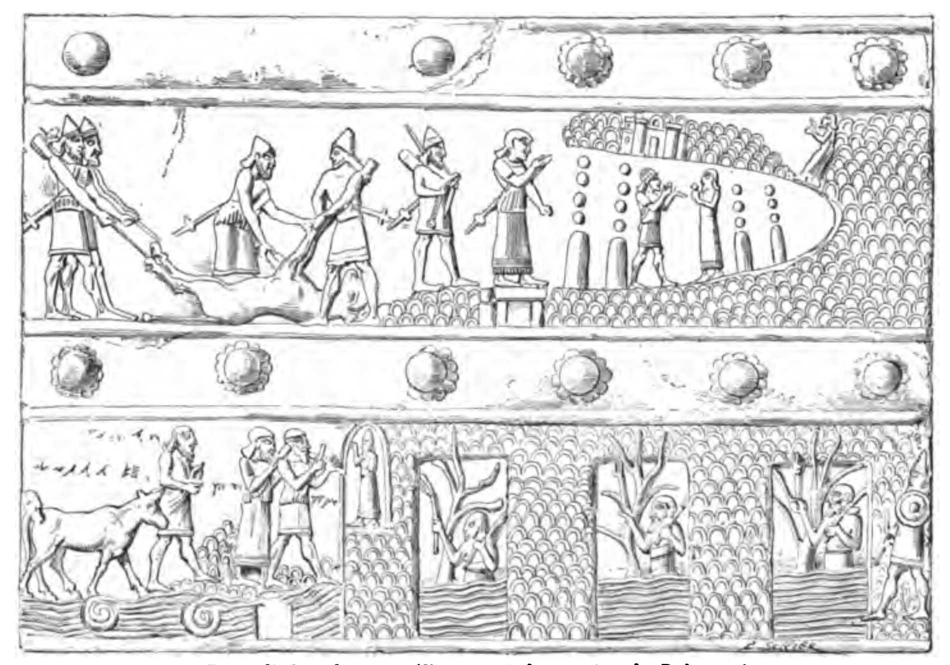
D'autres voûtes présentent la forme d'une ellipse allongée, ou bien sont en plein cintre, et partout on retrouve le même procédé savant auquel on n'a dû arriver qu'après de longs siècles de tâtonnements, et sur lesquels nous n'avons tant insisté que pour montrer combien est erronée la doctrine qui enseignait, naguère encore, que l'antiquité ne connaissait pas la voûte avant les Étrusques : ce sont les Assyriens qui en furent les inventeurs.

L'air et la lumière dont les palais ninivites et babyloniens si somptueusement décorés avaient si grand besoin, ne pénétraient que par la porte ou par une ouverture ménagée dans le plafond même des appartements. A cet effet, les portes étaient démesurément grandes : la hauteur de celles du palais de Khorsabad était de près de cinq mètres. « De pareilles dimensions, dit M. Place, constituent des baies exceptionnellement vastes, surtout quand la plupart d'entre elles ont pour objet de desservir non pas des salles d'apparat, mais des pièces destinées aux services les plus ordinaires, des magasins, des antichambres, des celliers, des cuisines, des chambres à coucher. Puisque des architectes assez préoccupés de la solidité de leurs murs pour s'interdire sévèrement l'emploi des fenêtres, n'ont pas craint d'y pratiquer tant de hautes et larges portes, il n'est pas douteux que ces portes, tout en servant d'abord à la circulation, dussent encore contribuer beaucoup à l'éclairage et à l'aérage des appartements[2]. »

Les plus intéressants spécimens de portes qui nous soient conservés, sont les fameuses portes trouvées à Balawat par M. Rassam, dans les ruines du palais de Salmanasar III (895 à 825)[3]. Ces portes en bois, recouvertes d'une armature de bronze, devaient avoir de six à huit mètres de haut. Les vantaux étaient revêtus de bandes métalliques en bronze, chargées de bas-reliefs dont nous avons reproduit quelques spécimens. M. Rassam a, en outre, découvert et fait transporter au Musée Bri-

[1] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. II, p. 237 à 239.
[2] Voy. Place, *Ninive*, t. I, p. 312-314.
[3] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 200.

tannique un échantillon d'un seuil en bronze, trouvé à Borsippa, et qui est capable de donner une idée des proportions colossales des portes de Babylone et des plaques d'airain qui les formaient. Ce seuil a $1^m,52$ de longueur et $0^m,25$ de large. « Sur la tranche, se lit une inscription de Nabuchodonosor; la disposition de ce texte prouve que cette lourde dalle d'airain est la moitié seulement de l'ancien seuil; celui-ci, fait de deux morceaux pareils, aurait donc eu plus de trois mètres. La face



Bas-relief en bronze. (Fragment des portes de Balawat.)

supérieure, celle que foulait le pied du passant, est décorée de grandes rosaces comprises dans des panneaux carrés. Cette pièce est, cela va sans dire, en fonte pleine; aussi le poids en est-il très considérable. Il a fallu des ouvriers très habiles, non seulement pour manier et mettre en place une pareille masse, mais aussi, mais surtout pour la couler; aujourd'hui encore, nous disait un connaisseur, cette dernière opération ne laisserait pas de présenter quelque difficulté [1]. » Il ne faut donc pas trop s'étonner, en présence de ce morceau colossal, du récit d'Hérodote relativement aux portes de Babylone, qu'on n'ouvrait et ne fermait peut-être qu'à l'aide de poulies et de treuils, comme nos portes de forteresses.

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 252.

Un seul des palais de l'Assyrie a été jusqu'à présent déblayé d'une manière complète dans toutes ses parties. C'est celui de Khorsabad, qui précisément offre l'intérêt d'une grande unité de plan, ayant été élevé en peu d'années sous un même règne et d'après une conception d'ensemble. C'est pour ces raisons que nous l'avons choisi comme un excellent type de la manière dont les Assyriens entendaient la disposition d'une résidence royale [1].

Les différents bâtiments du palais de Dur-Sargin ou Dur-Sarukin s'élevaient sur deux plate-formes de hauteurs différentes disposées en forme de T. L'une, la plus haute, était carrée, avec ses angles très exactement dirigés vers les quatre points cardinaux ; l'autre, notablement plus basse et en forme de rectangle allongé, s'appliquait le long de la face sud-est de la terrasse carrée qu'elle dépassait par ses deux extrémités. La terrasse supérieure servait de soubassement au palais proprement dit, dont l'entrée principale était au nord-est, du côté de la campagne, et donnait sur le terre-plein des remparts de la ville. Cette entrée, du reste, n'était pas au milieu de la façade, car jamais peuple ne s'est montré moins préoccupé que les Assyriens de la régularité et du parallélisme dans son architecture ; ainsi toutes les cours de leurs palais présentent quatre grandes portes sur leurs quatre faces, mais jamais on n'en trouve une placée exactement en face de celle qui devrait lui faire pendant. La masse générale du palais dessine en plan une forme carrée, sauf quelques petites irrégularités, peu marquées pour une construction assyrienne. L'entrée principale du nord-est donne accès dans une immense cour d'honneur de forme rectangulaire, entourée de bâtiments de tous les côtés ; celui du fond était le corps de logis principal du palais. Chose tout à fait insolite, il avait une façade très régulière, avec sa porte, la plus splendidement ornementée de tout l'édifice, exactement placée au milieu. Quant à la distribution intérieure du château royal, nous en avons parlé ailleurs.

Quelques-uns des palais assyriens occupent une énorme étendue. Celui de Sennachérib à Koyoundjik couvre une surface presque égale à celle du grand temple de Karnak en Égypte. Le plan, du reste, en est toujours le même ; ce sont des successions d'immenses cours carrées, autour desquelles se groupent des salles disposées en enfilade, sans aucun passage de dégagement. D'autres cours ou esplanades sont

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 271 et suiv., et t. V, p. 27 et suiv.

placées entre l'édifice lui-même et la muraille en terrasse qui borde extérieurement le monticule sur lequel il est bâti. Les salles n'ont jamais plus de quarante pieds de largeur, mais leur longueur est souvent très considérable, ce qui leur donne l'aspect de véritables galeries. La plus grande de celles du palais de Khorsabad a cent seize pieds de long; dans le palais d'Assurnazirpal, à Nimroud, on en trouve une qui a cent quarante pieds; enfin la longueur de la principale salle du palais de Koyoundjik est de cent quatre-vingts pieds.

Reportons-nous, par la pensée, à Babylone sous le règne de Nabuchodonosor, au moment de la splendeur de cette grande cité qui émerveillait tous les étrangers. Quel imposant aspect devaient offrir aux regards éblouis ces dômes immenses, ces coupoles dorées et étincelantes, qui dépassaient de cent mètres les terrasses des maisons et se détachaient au milieu du ciel comme la silhouette de nos cathédrales gothiques; voyez ces étages superposés de briques émaillées aux sept couleurs, dominant la grande ville couchée sur le bord de l'Euphrate, au milieu de la plaine uniformément plate, entourée de sa double enceinte de murailles crénelées et noircies par le bitume. C'était vraiment la reine des nations parée, enrichie, entourée d'une cour de peuples d'esclaves parqués dans ses murs comme un vif bétail! Aujourd'hui, tout cela n'est que poussière et la steppe déserte remplace la ville la plus populeuse de la terre.

§ 2. — LA SCUPTURE, LA PEINTURE, LES ARTS DÉCORATIFS ET INDUSTRIELS

Parcourez des yeux les images qui forment l'illustration archéologique de la partie de cet ouvrage consacré à l'Assyrie et à la Chaldée, et vous serez, sans aucun doute, frappé de la monotonie de toutes ces scènes et de leur uniformité artistique. L'art égyptien offre déjà, bien qu'à un degré moindre, le même caractère. Après un vigoureux effort de génie qui fit passer rapidement l'art assyrien des rudiments de l'âge de pierre à l'épanouissement complet de ses facultés, tout reste stationnaire, figé, pour ainsi dire, dans les mêmes conceptions et les mêmes procédés. Comme en Chine, à partir d'un certain moment, il n'y a plus ni progrès, ni créations nouvelles; on s'engourdit, on s'arrête à un point donné sans pouvoir pousser plus loin dans la

recherche du beau idéal. Il était réservé au génie hellénique de trouver la variété infinie des formes et la perfectibilité sans limites de l'exécution. Mais qu'on y prenne garde : cette infériorité de l'art assyro-chaldéen ne peut servir de prétexte à rabaisser le mérite des sculpteurs de Ninive ou de Babylone. Certes, celui qui crée et invente a souvent plus de mérite que celui qui perfectionne. Or, l'art assyrien a germé sur le sol même de la Mésopotamie; il est foncièrement indigène, autochthone, et ne s'est point paré des dépouilles de l'étranger en se les accommodant. Il ne procède pas de l'Égypte, avec laquelle l'Assyrien n'a jamais eu que le contact passager d'invasions à main armée. A l'encontre du sol de la Grèce ou de l'Italie, traversé par maints peuples d'origines diverses, qui y ont tous laissé l'empreinte de leur génie propre et ont contribué, chacun pour une part, à accroître le trésor des découvertes civilisatrices, le sol de l'île mésopotamienne est resté vierge de tout contact hétérogène pendant cette immense période qui s'étend depuis l'invasion semi-légendaire de Chodorlahomor jusqu'à la conquête perse. Chez les Assyro-Chaldéens, aucune importation exotique, aucun emprunt fait à des rivaux plus industrieux, plus habiles. L'art y est fils de ses œuvres. Aussi est-il essentiellement homogène dans toutes ses parties; il se présente à nous toujours conforme à lui-même, aspirant à atteindre un idéal qui n'a jamais varié.

Des statuettes de bronze [1] et une stèle de marbre mutilée, sur laquelle figurent des scènes de carnage et de funérailles [2], représentent l'art chaldéen le plus archaïque. Les têtes des cadavres sont remarquables par leur originalité : le crâne est entièrement nu, le profil du visage très énergique, le nez aquilin ne formant qu'une seule courbe avec le front, les sourcils proéminents; les yeux sont représentés par une sorte de cavité ovoïde placée sur la joue, l'oreille est trop remontée. Les vautours, qui tiennent des têtes et des membres dans leurs serres, sont reconnaissables à leur tête déplumée, à leur bec recourbé, à la longueur de leur cou ; on retrouve partout, dans l'ensemble comme dans les détails, les procédés naïfs et enfantins de l'artiste qui ne se doutait pas encore de ce que sont les proportions et la perspective. On sent néanmoins que, comme le sculpteur assyrien des meilleurs siècles, il est déjà réaliste et qu'il a voulu copier la nature.

[1] Voy. plus haut, p. 2, et t. IV, p. 47.
[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, pp. 42 et 76.

La première étape que nous rencontrions ensuite sur notre route, est constituée par cet ensemble de statues et de bas-reliefs trouvés par M. de Sarzec à Tell-Loh et qui portent le nom du roi Gudea. Ici, nous ne sommes déjà plus en présence de l'enfance de l'art et de ses premiers essais. Le sculpteur a maîtrisé la matière ; il sait la contraindre au gré de son imagination et de ses facultés artistiques. Ce qui frappe surtout dans ces statues debout ou assises du roi Gudéa[1], c'est l'étude directe de la nature vivante et la recherche de l'exactitude. Examinez-en tous les détails : « L'épaule droite et le bras droit, laissés à découvert, sont des morceaux remarquables; observez aussi le travail très accentué des masses musculaires du dos, ainsi que la franchise avec laquelle sont indiquées, sous la chair, les saillies de la charpente osseuse. Toutes ces parties sont traitées avec une ampleur qui donne à toute la figure, d'ailleurs robuste et trapue, un grand air de force; cependant la vigueur de la touche reste encore ici sobre et discrète. Même caractère dans les mains, où les phalanges et les ongles sont étudiés avec un soin minutieux, mais sans petitesse, et dans les pieds, où l'on remarquera la solidité de la pose, ainsi que le dessin très marqué de la cheville et des orteils[2]. » Les plis du vêtement sont rendus avec une exactitude qui n'a pas été dépassée plus tard; les têtes, dont nous avons reproduit l'image, prouvent qu'à cette époque, en Chaldée, l'usage ne s'était pas encore établi de donner aux figures cette barbe longue et tressée en cordelettes qu'on rencontrera plus tard sur les bas-reliefs ninivites. A l'époque de Gudéa, on se rasait complètement la figure et les cheveux.

La mode avait changé déjà sous Marduk-nadin-ahi, roi de Babylone, qui est représenté sur sa stèle avec une barbe courte et frisée[3]. Voyez les détails du costume royal, cette tiare ornée de plumes, ces broderies, ces dessins élégants et symétriques, ces franges, cette large et magnifique ceinture sous laquelle se dissimulent à moitié deux poignards aux élégantes poignées d'ivoire : jamais la sculpture n'est allée plus loin dans la recherche minutieuse du détail. On en était arrivé là, à Babylone, dès le XIe siècle avant notre ère.

Le hasard veut que les monuments chaldéens nous fassent défaut à partir de cette époque et que nous soyons dans l'impossibilité de suivre

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 55, 57, 81 et 83.
[2] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. II, p. 594.
[3] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 403.

le développement de l'art babylonien. Pour expliquer cette lacune étrange, on peut dire, il est vrai, que c'est à partir de Téglath-pal-asar Ier, contemporain de Marduk-nadin-ahi, que Babylone commence à péricliter et que la Chaldée perd son indépendance politique et son autonomie. L'art émigre à Ninive où nous allons le retrouver. Plus tard, Babylone reconquiert sa liberté au détriment de sa rivale, et devient encore une fois, comme l'attestent Hérodote et la Bible, le centre artistique le plus florissant qu'on eût jamais vu, mais les circonstances ont fait qu'il ne nous est presque rien parvenu encore des monuments de la période de Nabuchodonosor.

L'art ninivite, à son tour, est bien loin de remonter aussi haut dans le passé que l'art babylonien. Ce n'est que lorsque la capitale de l'Assyrie a imposé sa domination à sa rivale du sud, qu'elle commence à avoir des œuvres artistiques, comme si, traitant les artistes à l'égal de vulgaires esclaves, elle les avait emmenés chez elle pour les forcer à travailler dans ses propres palais. L'art ninivite procède de l'art babylonien. Cependant, tandis que les monuments de Gudéa témoignent d'un développement étonnant de la statuaire en Chaldée, les fouilles de Ninive n'ont rien révélé de comparable. De l'Assyrie, nous n'avons guère qu'une demi-douzaine de statues monumentales, qui, chronologiquement, s'échelonnent de loin en loin à travers les siècles, et artistiquement méritent à peine de fixer un instant l'attention. Lourdes, gauches, de proportions défectueuses, sans caractère, elles sont bien inférieures aux bas-reliefs qui leur sont contemporains, et surtout bien médiocres comparées aux statues chaldéennes de Tell-Loh pourtant plus vieilles de dix siècles. Celles-ci, qu'elles soient assises ou debout, sont complètement achevées par devant comme par derrière ; les statues assyriennes au contraire, paraissent avoir été faites pour être adossées contre un mur, car c'est à peine si le dos en est ébauché. En Chaldée, on a employé pour sculpter les statues, la pierre dure telle que le basalte et le diorite ; en Assyrie, c'est une pierre tendre comme le grès. Vues de profil, les statues ninivites, celles du dieu Nébo et celle d'Assurnazir-pal, par exemple [1], produisent le plus disgracieux effet ; aplaties, sans mouvements ni contours, on les croirait emboitées dans des gaînes comme des cadavres. Ce caractère les rapproche d'une catégorie de monuments particulièrement en honneur chez les Assyriens : ce sont les stèles triomphales.

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 177, et plus haut, t. V, p. 44.



Après le sac et la ruine d'un pays, le monarque n'avait rien de plus pressé que de faire ériger, sur le lieu même de ses exploits, une grande borne sculptée, sur laquelle on voyait son portrait se détachant en puissant relief à côté de l'inscription qui contenait le récit de la conquête[1]. Ces monuments sont généralement des pierres cintrées qui n'atteignent pas trois mètres de haut; le roi y figure en pied, avec son costume d'apparat, et dans l'attitude de l'adoration. Ce sont aussi parfois des obélisques; mais les grandes bornes décorées de ce nom, n'ont rien de comparable aux obélisques égyptiens, car elles ne dépassent jamais trois ou quatre mètres. La plus célèbre, celle de Salmanasar III[2], n'est qu'un monolithe de deux mètres environ, dont les quatre faces sont taillées et couvertes d'inscriptions et de sculptures; la partie supérieure est disposée en gradins et l'on peut supposer que l'obélisque était couronné par une statue dont ces gradins formaient le piédestal.


Obélisque de Salmanasar.

Isolés et destinés à être vus sous toutes leurs faces, les stèles et les obélisques tiennent le milieu entre les statues et les sculptures en relief. Les grands taureaux ailés eux-mêmes et les géants étouffeurs de lions ne sont pas plus des statues que les figures des stèles triomphales : ce sont des reliefs d'une forte saillie, taillés sur deux de leurs faces. Nulle part on ne les rencontre comme figures isolées, achevées

[1] Voy. *la stèle de Samsi-Raman III*, t. IV, p. 206.
[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 186-187 et 190-191.

de tous côtés et détachées de la paroi de la muraille. L'Assyrie n'a rien à mettre en parallèle avec ces inombrables statues égyptiennes dont l'art, toujours sobre et ingénu, est parfois si étudié. Le bas-relief est l'art supérieur de l'Assyrie, comme la statuaire est, par excellence, l'art de l'Égypte des Pharaons.

Telle fut la conséquence logique du milieu naturel dans lequel durent s'épanouir ces deux grandes civilisations autour desquelles gravite tout l'antique Orient. Sur les bords du Nil, la pierre sculpturale abonde, la matière première est sous la main de l'artiste ; en Mésopotamie, point de carrières, et impossible d'obtenir avec la brique la décoration sculpturale que supporte la pierre. On ne pouvait songer à aller chercher dans des pays lointains ces énormes blocs dont le statuaire a besoin; on ne le fit, en effet, que très exceptionnellement. Tout ce qu'on pouvait raisonnablement essayer, c'était, tout au plus, d'amener à grands frais de transport, de minces dalles de calcaire ou de marbre pour en plaquer les murs et dissimuler la pauvreté des matériaux. Ces dalles se prêtaient merveilleusement à la décoration en bas-relief : ce fut donc la sculpture en bas-relief qui se perfectionna presque exclusivement au détriment de la statuaire.

Nous ne savons ce qu'était la sculpture assyrienne au commencement de la monarchie; les plus anciens bas-reliefs qui nous soient parvenus sont du règne d'Assur-nazir-pal et proviennent du palais de ce prince à Nimroud (Kalah). C'était dans l'intervalle qui séparait chaque campagne, c'est-à-dire entre deux printemps, que le roi faisait sculpter les bas-reliefs racontant aux yeux ses prouesses et ses conquêtes. Ces tableaux devaient donc être exécutés rapidement, par un groupe nombreux d'artistes plus ou moins habiles. Les maîtres sculptaient les figures royales et le cortège qui les entoure, leurs disciples taillaient les soldats assyriens, les processions de prisonniers et tout l'attirail d'une armée en campagne; on chargeait les apprentis du soin de reproduire les cadavres des ennemis, les montagnes, les rivières et le théâtre des champs de bataille. De là, parfois, une grande inégalité dans l'exécution d'un même bas-relief : on y distingue le travail de plusieurs artistes. Tel groupe est un chef-d'œuvre, tel autre est visiblement plus négligé et d'une autre main, un troisième enfin n'est qu'une ébauche. C'est sans doute cette collaboration de nombreux sculpteurs de talent inégal qui fait qu'il est difficile de rencontrer un bas-relief également bien exécuté dans toutes ses parties.



Quand on compare entre elles les sculptures de Nimroud, de Koyoundjik, de Kalah-Shergat, de Khorsabad, on constate sous cette uniformité générale que nous avons signalée, des différences qui ont assez d'importance pour permettre de suivre les progrès de l'art. Tels qu'ils sont connus de nous jusqu'à présent, les monuments assyriens correspondent à trois systèmes bien tranchés. Sous Assur-nazir-pal, les figures, déjà énergiques et hardies, mais un peu trapues, sont peu nombreuses, groupées dans des compositions simples et fort rudimentaires encore, qui deviennent très confuses dès que l'on essaye d'y introduire plus de personnages; les mouvements sont en général sobres, contenus, mais pleins de vérité et de convenance. Par suite d'une idée religieuse sans doute, l'artiste a l'habitude qu'on ne constate que dans l'art assyrien, de recouvrir une partie de ses figures de longues inscriptions explicatives. Cet usage est emprunté à la sculpture babylonienne, car il est déjà mis en pratique sur les statues de Gudéa. Sous Sargon et Sennachérib, les sculpteurs deviennent plus ambitieux; ils veulent combiner de vastes scènes aux nombreux personnages, dans lesquelles ils savent mettre plus de clarté, mais pas plus de perspective que leurs prédécesseurs. A toutes les scènes de chasse ou de guerre, ils donnent un fond de paysage grossièrement exécuté, où ils s'efforcent de déterminer la nature du lieu par ses arbres et ses animaux caractéristiques ; on sent que l'artiste aime les sites pittoresques, les bois, les montagnes, les rivières; mais il les rend avec les plus étranges erreurs dans les proportions réciproques des choses; on y voit par exemple, au milieu des flots, des poissons aussi gros que les navires, et dans les bois, des oiseaux qui ont la moitié de la taille des chasseurs qui les tuent. Les gestes des figures sont plus accentués, plus énergiques qu'à la première époque et non moins vrais. Les inscriptions sont désormais placées à côté des figures et ne les recouvrent plus comme précédemment. L'art de Sargon et de Sennachérib est un art de transition qui cherche surtout ses effets dans les figures colossales et plus grandes que nature. Au temps d'Assurbanipal enfin, le bas-relief rentre dans des données plus conformes aux conditions réelles et aux sains principes du genre; on renonce aux fonds de paysage, à la prétention de représenter simultanément des scènes disposées sur plusieurs plans différents; la nature des lieux où se passent les épisodes de guerre et de chasse est seulement indiquée par quelques arbres, rendus avec une frappante vérité, mais quelquefois

la tête en bas, ou par quelques édifices sobrement esquissés; il y a donc moins d'occasions de fautes de perspective. En même temps, on remarque encore un grand progrès sur l'époque précédente dans la vie et le mouvement des personnages, ainsi que dans l'art de les grouper



Chasseurs assyriens [1].

et de balancer les divers éléments de la composition. Au lieu de figures plus grandes que nature, ce sont au contraire des figures rapetissées, groupées en une suite de tableaux aux scènes les plus variées, pleines de fraîcheur et d'action.

Cependant, et malgré ces réels mérites, l'art ninivite n'a rien de naturel, rien de naïf comme l'art du moyen âge par exemple. Il se con-

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

fine dans des types abstraits qu'il a créés une fois pour toutes et il les répète à satiété. Les sculptures extérieures du palais sont exclusivement consacrées aux dieux, comme pour mettre la demeure du prince à l'abri des atteintes de l'ennemi; les sculptures de l'intérieur retracent la belliqueuse chronique des rois. Tel est le double caractère de cet art éminemment national, mais qui, n'ayant que deux couleurs, nous fait éprouver une impression de fatigue et d'ennui. Les bas-reliefs égyptiens comportent souvent des scènes de la vie civile : des travaux des champs, des jeux, des fêtes, des marchés publics et cent autres épisodes de la vie privée des anciens Égyptiens. En Assyrie, rien de tout cela : ces pierres qui parlent répètent, sans cesser un instant, au soldat, qu'il ne doit point se relâcher de sa bravoure ; elles supplient les génies de garder éternellement le palais. Ainsi tous ces tableaux, sont consacrés à la vie officielle. Ce n'est que comme épisodes de l'existence du roi que nous y rencontrons des guerres, des supplices, des processions, des chasses, des constructions de palais, des scènes de navigation, des campements de troupes.

Si, des caractères généraux nous passons à l'examen des détails de ces sculptures et aux procédés techniques, nous rencontrerons d'autres défauts non moins essentiels. Veut-il reproduire le visage humain, l'artiste assyrien procède comme font encore les enfants qui commencent à dessiner; il place toujours l'œil de face, même quand la figure est de profil. Ces grands yeux en amande donnent au visage un aspect caractéristique qui, d'ailleurs, sied bien au type oriental. Quand il se trouve obligé de représenter des personnages de face ou dans une toute autre attitude que le simple profil, le sculpteur est embarrassé, hésitant, impuissant, il ne sait pas dessiner les pieds en raccourci, et il les place entièrement de profil, alors que tout le haut du corps est de face, ce qui donne, à la figure en général un aspect disloqué. Elle retourne la tête comme si on la lui avait mise sens devant derrière; les pieds et les mains offrent souvent la même difformité.

Tout l'effort de l'artiste se porte vers la sculpture de la tête, des bras et des jambes. Il met en saillie des muscles énormes qui ne sont même pas tout à fait à leur place anatomique. Des plis énergiques indiquent, par exemple, les contours de la rotule, les muscles du jarret; les pieds et les mains sont fouillés et dégagés jusqu'à l'excès. Pour la tête, les Assyriens n'ont guère connu que deux types qu'ils reproduisent indéfiniment : la tête barbue et la tête imberbe. On peut cependant établir

des catégories et des distinctions plus précises : la tête barbue est frisée en bourrelets très courts, ou bien la barbe est tortillée en nattes parallèles et symétriques; cette dernière forme est réservée aux figures royales ou à celles des hauts fonctionnaires de la cour. Dans les têtes imberbes, il faut aussi distinguer le type spécial consacré aux figures d'eunuques, toujours bouffies et sensuelles. C'est avec une pareille pauvreté d'éléments que l'artiste a fait tous ses tableaux. Chez les Chaldéens, il semble qu'il y ait eu, à ce point de vue, moins de convenu; du moins dans les statues de Tell-Loh nous trouvons plus de variétés : il y a des têtes complètement rasées; si nous en jugeons par le portrait de Marduk-nadin-ahi, il y avait aussi des rois à barbe courte. Mais les têtes de rois elles-mêmes ne paraissent pas avoir un caractère iconographique bien évident. Le sculpteur assyrien s'est rarement préoccupé de faire un portrait; aussi, à part les différences qui peuvent caractériser une époque, un pays, une école d'artistes, on ne rencontre qu'un petit nombre de types, sans qu'il paraisse jamais être question d'une ressemblance individuelle.

Le roi est toujours représenté plus grand que ses ministres et ses officiers; les Assyriens sont plus grands que leurs ennemis ou leurs esclaves. On voit même des sièges de forteresses où les soldats d'Assur sont aussi grands que les remparts de la ville qu'ils combattent [1].

En Égypte, il y a des figures de vieillard, d'enfant, de jeune homme; en Assyrie, les visages ne changent pour ainsi dire jamais : rois, officiers, esclaves, dieux mêmes, tous ont la même figure intermédiaire entre l'adolescence et l'âge mûr ; jamais sur ces figures, la trace d'un sentiment ou d'une émotion quelconque : le visage de l'Assyrien reste toujours imperturbable, il ne rit jamais, il ne pleure jamais; les gestes de ses bras, seuls, sont chargés d'exprimer et de traduire ses impressions. La main levée en arrière, à la hauteur de l'occiput, est un signe d'introduction, d'appel; la main levée en avant de la bouche est une marque de salut respectueux; les mains jointes indiquent la prière et la supplication; la main portée aux cheveux est un signe de deuil et de violente douleur; les deux mains disposées de telle sorte que l'une tient le poignet de l'autre, sont un geste qu'on ne fait que devant le souverain ou les dieux, comme l'aveu de la servitude et de la plus absolue soumission. On voit quelquefois des Assyriens qui prient en élevant une main

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 262, planche.

à la hauteur du visage, tandis que l'autre pend négligemment le long du corps; il en est enfin qui font le geste de la prière chrétienne, c'est-à-dire qui élèvent les deux mains en appuyant les deux paumes l'une contre l'autre.

La draperie qui recouvre les personnages épouse les contours extérieurs et le galbe général du corps, avec très peu d'inflexions; elle est plus ou moins riche et surchargée de festons, de glands et de broderies, mais elle reste toujours aplatie et monotone ; on dirait que toutes les figures sont couvertes de chasubles ou de chapes aussi lourdes, aussi épaisses et aussi riches que celles que portent les prêtres dans nos églises. L'Égyptien va presque nu ; aussi, nous savons par des milliers d'exemples comment les artistes des Pharaons traitent le torse humain. L'Assyrien, comme l'Arabe d'aujourd'hui, est toujours drapé dans d'épais burnous, si bien que ses artistes n'ont presque jamais traité le nu. Rarement, sinon pour représenter la déesse Istar, quelques figures d'esclaves au travail, ou des cadavres couchés sur le champ de bataille, on s'est hasardé à représenter le corps humain dans un état de nudité complète ou même de demi-nudité. Les lois de la pudeur orientale sont observées avec un religieux scrupule, et ce préjugé n'est probablement pas pour peu de chose dans l'arrêt subit des progrès de l'art assyrien. En effet, sous l'enveloppe épaisse et souvent sculptée avec une merveilleuse habileté qui recouvre toutes les statues, on ne sent rien de la forme vivante ni de la charpente du buste humain. La longue tunique de lin, garnie de passementeries qui enveloppe le corps, ne laisse à découvert que la tête, les pieds et l'avant-bras ; le vêtement de travail des esclaves, lui-même, s'arrête au dessous des genoux et monte jusqu'au cou ; le châle à franges, quand on le porte, enveloppe le buste comme la toge romaine ; les femmes ont, par dessus la tunique, une cape qui ne permet de voir que le visage. Tel était le thème restreint imposé au sculpteur assyrien pour arriver à traduire le beau naturel et idéal.

Si l'on compare les œuvres du ciseau des artistes ninivites et celles des Hellènes de l'époque archaïque, jusqu'aux Eginètes, on observe une étonnante parenté ; le célèbre bas-relief primitif d'Athènes, connu sous le nom vulgaire de *Guerrier de Marathon*, semble détaché des parois de Khorsabad ou de Koyoundjik. Comme tous les arts primitifs, la sculpture assyrienne offre, aussi bien que la sculpture égyptienne, une imparfaite imitation de la nature, une roideur maladroite et presque architecturale dans le dessin des figures. Mais l'art assyrien dérive d'un

tout autre principe que l'art égyptien ; il n'en a pas la gravité solennelle et monumentale. Au lieu de procéder par grandes masses, de dégager pour ainsi dire les formules algébriques des formes de la nature, de simplifier les plans et les lignes en réduisant le modelé, par un choix systématique et intelligent à la fois, de ses éléments essentiels et caractéristiques, il cherche à rendre le détail avec un soin minutieux, il n'oublie ni une broderie du vêtement, ni une mèche des cheveux ou de la barbe, ni un muscle des bras ou des jambes. A force de s'étudier à reproduire les détails, l'art assyrien arrive à s'éloigner de la réalité autant que l'art égyptien, mais dans la voie diamétralement opposée. Les choses secondaires prennent une importance exagérée qui nuit aux lignes de l'ensemble ; la musculature des membres, à force d'être accentuée, devient monstrueuse ; les proportions entre les diverses parties du corps ne sont plus exactes, et, à ce point de vue, la sculpture assyrienne demeure fort au-dessous de la sculpture égyptienne. Elle n'a pas non plus le même souffle d'idéal, la même hauteur d'inspiration, le même caractère de grandeur calme et religieuse ; mais en revanche, elle a une énergie, une vie, un mouvement que l'art de l'Égypte n'a jamais connu. La manière dont les sculptures assyriennes sont exécutées ajoute encore à cette impression d'énergie ; le ciseau assyrien était maladroit, il ne réussissait que lorsqu'il avait affaire à cet albâtre gypseux, assez tendre, qui forme toutes les plaques de revêtement des palais ; et lorsqu'il s'essayait sur les pierres dures comme le basalte, que les artistes égyptiens travaillèrent avec une finesse de camée, ses œuvres étaient étonnamment grossières, comme on peut le voir par l'obélisque de Nimroud. Mais il rachetait cette maladresse par une verve inouïe, par une rudesse pleine de grandeur et de fougue : tantôt il attaque la pierre avec une vivacité qui y creuse des sillons profonds et de vives arêtes où se joue la lumière ; tantôt il l'égratigne comme la griffe d'un lion. Dans toutes ses figures, l'artiste exagère les muscles comme pour traduire le caractère de force et de vigueur brutale du peuple assyrien. C'est la recherche du détail et de l'infiniment petit qui a perdu l'art assyrien en contribuant à lui faire oublier les traits généraux. Le sculpteur, égaré par ce faux point de vue et ce côté secondaire, s'est acharné à la poursuite de l'idéal en perfectionnant les détails, au lieu de se préoccuper surtout de modifier et d'améliorer les proportions générales, d'assouplir les poses et de donner à ses figures plus de mouvement et de naturel.

L'art ninivite a, aussi heureusement que l'art égyptien, associé la forme humaine à la forme animale dans la représentation symbolique de la divinité et des êtres supra-sensibles. Les taureaux et les lions



Personnage ailé [1].

ailés sont aussi beaux que les sphinx, et Nisruk à tête d'aigle vaut Ra à tête d'épervier. Dans l'un et l'autre pays, la symbolique a résolu ce problème, plus difficile qu'on pourrait le croire, au premier abord, de constituer par ce bizarre assemblage, des monstres étranges, mais qui

[1] D'après un bas-relief du Musée Britannique.

ne sont ni difformes, ni répugnants. On trouve, sur les bords de l'Euphrate, les prototypes des amours ailés, des centaures, des chimères, des sphinx, des griffons, des pégases, des hippocampes de l'art hellénique.

Un des thèmes principaux sur lesquels le sculpteur assyrien s'est exercé avec le plus de succès et d'habileté, c'est dans la représentation des taureaux ailés. L'idée philosophique exprimée par ces géants qui soutiennent tout l'édifice sur leur tête, c'est celle de la force physique calme et sûre d'elle-même : c'est la même conception que celle qui a créé les sphinx en Égypte. Seulement, tandis que dans le sphinx égyptien il n'entre que deux éléments, l'homme et le lion, on en trouve quatre et même davantage dans les kérubs assyriens : l'homme, le taureau, le lion et l'aigle. Disséquez cet animal composite et étudiez individuellement chacune de ses parties, vous en observerez la robuste musculature, la savante harmonie, les proportions bien combinées, l'expression noble, imposante, naturelle. Le visage, quelquefois souriant et grave à la fois, est encadré de ces boucles symétriques qui descendent jusque sur le poitrail comme une abondante crinière; les flancs sont garnis de touffes de poils et portent la marque de nerfs et de muscles vigoureux[1].

Il est de ces monstres ailés qui ont jusqu'à cinq mètres de haut; on les multipliait à profusion sur les façades; il y en avait dix paires sur la façade du palais de Sennachérib, à Koyoundjik, et le palais de Sargon, à Khorsabad, en a fourni jusqu'à vingt-six paires. Souvent, à côté de ces taureaux ou de ces lions ailés, figure le géant qui dompte un lion de son bras droit, sans effort; on y voit aussi les grandes figures ailées à corps d'homme et à bec d'aigle.

La sculpture assyrienne, du reste, se montrait, dans la représentation des animaux, supérieure à ce qu'elle était dans le rendu de la figure humaine. Mais là encore, elle procédait du principe opposé à celui de l'art pharaonique. Ne pouvant lutter avec la nature qui possède le secret de la vie, les Égyptiens s'étaient élevés au-dessus d'elle, en l'abrégeant. Les formes essentielles de l'animal étant résumées, avaient été par cela même agrandies; les détails s'effaçant, il n'était resté que l'espèce, dans sa signification la plus énergique. Toute la famille des lions étant représentée par un seul lion, toujours le même, la formule était plus puissante et l'image plus grandiose. Au lieu de cet art formi-

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. II, p. 543-544.

dable, laconique et solennel, qui, passant avec finesse des grandes masses aux grands plans, modelait sommairement les formes, les Assyriens cherchaient une sculpture plus remuée, plus fouillée, plus colorée, qui rendît autant que possible les détails de la nature, et qui, au lieu de se borner, pour chaque espèce, à un type unique et conventionnel, donnât un caractère individuel à toutes les figures, en peignant avec réalité, pour chacune, l'action, et, si l'on peut ainsi parler, la passion du moment. En ce genre, ils atteignirent la perfection vers le temps d'Assurbanipal, et dans les sculptures du palais de Koyoundjik on voit, au milieu des scènes de chasse, des figures d'animaux auxquelles aucun autre art, même celui des Grecs, ne pourrait en opposer de supérieures comme expression. Nous signalerons comme un incomparable chef-d'œuvre de vie, de pathétique en ce genre et de vérité à la fois individuelle et typique, tout un grand bas-relief d'une chasse au lion actuellement conservé au Musée Britannique, et surtout une certaine figure de lionne qui, la colonne vertébrale brisée par un coup de flèche, a déjà les parties postérieures du corps privées de mouvement, mais se relève péniblement sur les pattes de devant pour rugir après les chasseurs, et les menacer de sa gueule béante[1]. Ailleurs, c'est un lion nonchalamment endormi qui détend ses membres avec insouciance; un autre bondit sur le char des audacieux qui viennent l'attaquer jusque dans sa retraite, ou même s'élance sur les barques qui sillonnent le fleuve.

Le cheval, plus peut-être encore que le lion, a excité l'émulation des sculpteurs assyriens. Nous voyons le cheval sauvage qui tressaille au moment où l'enserre le lacet des chasseurs, le cheval de bataille, le cheval de trait. Ils sont dessinés avec une élégance et une hardiesse qui a permis de reconnaître de quelles races de chevaux les Assyriens faisaient usage[2].

Après le cheval, l'animal domestique sculpté avec le plus de complaisance, c'est le chien. On a recueilli à Birs-Nimroud, une tablette en terre cuite qui représente un esclave tenant en laisse un gros chien. « C'est une sorte de dogue que l'on devait employer à chasser les fauves du désert et du marais; on le lâchait sinon sur le lion, tout au moins sur l'hyène, sur la panthère et sur le

[1] Voy. plus haut, p. 22. Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. II, p. 573.
[2] Piétrement, *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*, p. 406.

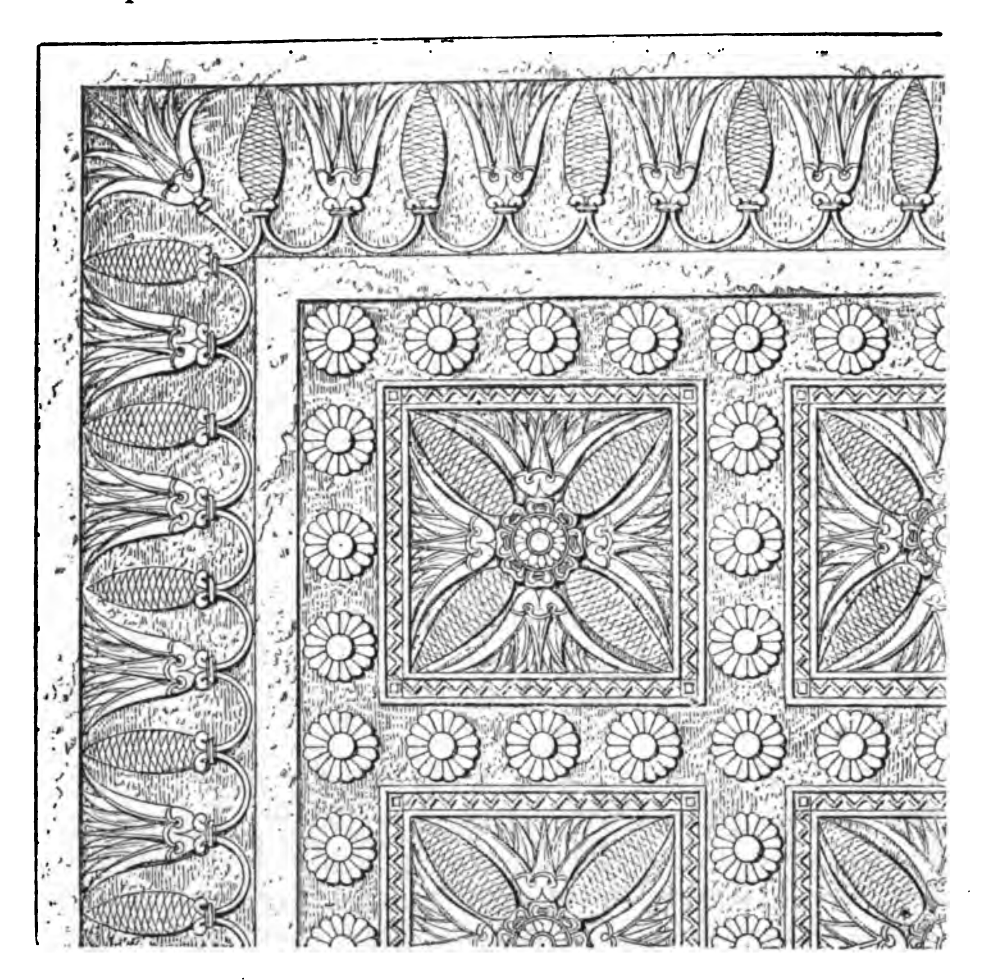
sanglier. Les caractères de l'espèce sont si bien marqués que les naturalistes ont cru la reconnaître comme existant encore, sinon en Mésopotamie, où on ne la rencontre plus, du moins dans l'Asie centrale. On pourrait chercher là le portrait de l'un de ces chiens de l'Inde qu'entretenait, au temps d'Hérodote, le satrape qui gouvernait la Babylonie; la meute qu'il en avait formée était si nombreuse, que son entretien absorbait les revenus de quatre gros bourgs de la plaine[1]. » Déjà les rois d'Assyrie nourrissaient de grandes meutes de chiens; et sur des bas-reliefs qui représentent le départ pour la chasse, on voit des groupes de chiens, tenus en laisse par des esclaves, aboyant après le gibier, et impatients de s'élancer sur leur proie pour la mordre à belles dents.

Dans les tableaux destinés à perpétuer le souvenir de chasses particulièrement fructueuses ou la capture des troupeaux d'un peuple ennemi, figurent, dans les attitudes les plus variées et les plus capricieuses, les autres animaux sauvages ou domestiques de l'Asie occidentale : c'est le chameau et le dromadaire, l'onagre et le bison, le cerf et la gazelle, la chèvre et le mouton, l'ibex et le sanglier; on prend plaisir aussi à représenter, dans les convois, les animaux exotiques apportés par des peuples tributaires, l'éléphant, le singe, le rhinocéros.

Parmi les oiseaux, c'est l'aigle, le vautour et le gerfaut qui planent lourdement et sans grâce au-dessus des champs de bataille. D'autres fois, on a sculpté aussi la perdrix et quelques autres oiseaux qui voltigent autour de leur nid. L'autruche, animal sacré, paraît sur des cylindres, notamment sur le cachet d'Urzana, roi de Musasir en Arménie[2], et parmi les broderies des vêtements officiels. Les sauterelles, ce fléau de tout l'Orient, figurent à titre d'offrandes aux dieux et représentent, sans doute, des légions d'esprits malfaisants. Sur les cylindres, on voit enfin des animaux symboliques comme le coq, le serpent, le scorpion ; dans les flots on place des anguilles, des crabes, des poissons d'espèces variées. Dans les champs enfin, ou sur les bords des fleuves, ce sont des palmiers et des arbres de toute espèce, des oignons, des épis de blé, des fleurs de lotus, des ceps de vigne, des algues paludéennes. La fleur de marguerite figure, admirablement exécutée, surtout dans les sculptures qui décoraient, comme un riche tapis, le seuil

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, p. 556.
[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 244.

des palais. Elle s'y marie avec une belle rosace d'un dessin des plus riches et des plus gracieux. « Cette rosace est comprise dans un cadre carré que décorent des chevrons; ce cadre, avec le motif qui le remplit,



Fragment du seuil du palais de Koyoundjik [1].

peut donner l'idée des caissons qui faisaient l'ornement des plafonds. On remarquera, dans cette rosace, outre le double feston qui tourne autour de l'étoile centrale, la même alternance de boutons et de fleurs épanouies que dans l'élégante bordure. On a reconnu dans cette fleur celle du lotus égyptien; M. Layard croit pourtant que le type en a peut-être été fourni aux Assyriens par une tulipe écarlate qui, vers le commencement du printemps, pousse en abondance dans les plaines de

[1] Au Musée Britannique; d'après Perrot et Chipiez, *op. cit.* p. 316.

l'Assyrie, et y pique de points rouges le vert tapis de la prairie[1]. »

Toutes les sculptures des palais ninivites étaient peintes de couleurs éclatantes dont on peut observer les vestiges sur les bas-reliefs conservés dans nos musées. La barbe, les cheveux, les armes, le visage même et le costume des personnages étaient diversement coloriés. A Babylone, cet usage était plus répandu peut-être encore qu'à Ninive; seulement cette sculpture coloriée n'était pas un badigeon fixé sur la pierre comme dans les palais de l'Assyrie; elle était formée avec des briques émaillées. On prenait une plaque d'argile d'une dimension assez grande pour pouvoir y composer le sujet tout entier. On modelait cette plaque d'argile en bas-reliefs, et on la coupait ensuite par des rectangles de la hauteur de huit centimètres et de la largeur de dix ou douze, dont chacun formait une brique. Ces morceaux, munis d'une marque de pose, étaient alors couverts séparément de couleurs vitrifiables et ensuite cuits au four. Plus tard, on les rassemblait en les unissant les uns aux autres avec du mortier, et dans ce travail de reconstruction du sujet, l'ouvrier était guidé par les marques de pose. C'était le premier rudiment de ces mosaïques en bas-relief que les Grecs et les Romains exécutèrent quelquefois, et avec une si grande habileté.

Le voyageur ne saurait parcourir les ruines de la Chaldée sans rencontrer, sur chaque monticule, des centaines de fragments de ces briques émaillées, qui attestent la fréquence de l'usage qu'on en faisait. Les débris qu'on a rapportés en Europe représentent des fleurons, des rosaces, des génies, des animaux, des personnages; et il est probable que si les murs des palais babyloniens nous avaient été conservés, on aurait retrouvé sur les parois des murs, des briques émaillées, plaquées en cuirasse comme les grandes dalles des palais ninivites, et reproduisant en images des scènes analogues à celles qui se déroulaient sur les sculptures assyriennes. Diodore, d'après Ctésias, raconte formellement qu'à Babylone, sur les parois des murs bâtis par Nabuchodonosor et qu'il attribue à Sémiramis, on voyait, peints sur la brique, toute espèce d'animaux. Il décrit ainsi une des scènes que Ctésias avait remarquées : « Sur les tours et sur les murailles, on voyait toute sorte d'animaux imités selon toutes les règles de l'art, tant pour la forme que pour la couleur. Le tout représentait une chasse de divers animaux dont les proportions dépassaient quatre coudées. Au milieu, Sémiramis à cheval,

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. II, p. 317.

lançant un trait contre une panthère, et, à côté, son époux Ninus, frappant de sa lance un lion qu'il attaque de près[1]. »

Bérose parle sans doute aussi de briques émaillées quand il signale les peintures du temple de Bel, où l'on voyait « toutes sortes de monstres merveilleux présentant la plus grande variété dans leurs formes[2]. » Enfin le prophète Ezéchiel, qui habita Babylone, dit en parlant de Jéru-



Brique émaillée de Nimroud[3].

salem : « Elle a vu des hommes dessinés sur le mur, des images de Chaldéens dessinés au vermillon, portant une ceinture autour des reins, d'amples tiares de couleur sur leurs têtes, tous semblables à des chevaliers, des portraits de Babyloniens originaires de la Chaldée[4]. »

Un grand nombre de mosquées de la Perse sont encore aujourd'hui toutes tapissées intérieurement de briques émaillées sur lesquelles sont dessinées, à la place des figures que ne tolère pas le Coran, des sentences religieuses en magnifiques lettres coufiques. Tout le monde a pu

[1] Diodore, II, 8, 6.
[2] Berose, *Fragm.*, I, 4.
[3] Au Musée Britannique. Les figures sont à trois couleurs : blanc, noir et jaune.
[4] Ezéchiel, XXIII, 14, 15.

admirer des échantillons des ateliers de briques émaillées qui florissaient, naguère encore, en Asie-Mineure, et dont les produits ont orné les plus riches mosquées du monde musulman. Cet art dérive directement des Assyriens, et leurs successeurs jusqu'à nos jours ne lui ont pas fait faire le moindre progrès.

La peinture proprement dite avait aussi une part considérable dans la décoration des édifices de la Babylonie et de l'Assyrie. C'était au-dessus de la zone des bas-reliefs, sur la partie de la muraille qui montait jusqu'à la voûte ou jusqu'au plafond, qu'on faisait des peintures à fresques continuant la décoration polychrome. C'est dans cette partie sans doute, de la salle du festin, au palais de Babylone, qu'on vit la main mystérieuse écrire « sur l'enduit de la muraille » la terrible sentence de Balthasar. Aucune grande composition de cette nature n'est parvenue jusqu'à nous ; cependant on en connaît assez de fragments pour être en état d'affirmer que les peintures assyriennes étaient conçues dans le sentiment et dans les données du bas-relief. Les figures, qui se détachaient isolément sur un fond de couleur uniforme, n'étaient aucunement modelées, mais formées par des teintes plates que cerne un gros trait noir ou blanc, dessinant tous les contours et remplissant exactement le même rôle que les armatures en plomb dans les vitraux de nos églises.

Nous apprenons aussi, par les inscriptions, qu'il y avait beaucoup de pièces entièrement lambrissées de bois et qu'on y employait quelquefois les essences les plus précieuses ; les espèces nommées comme servant à former ces lambris, sont le pin maritime, le sapin, le cyprès, le cèdre, le pistachier sauvage, l'ébène et le santal. Quand l'extension des conquêtes des monarques Assyriens et Chaldéens permit d'amener à Ninive et à Babylone les produits des pays étrangers, le cèdre entra pour la plus large part dans la décoration des édifices : « le cèdre du Liban, dont l'odeur est bonne, » disent les inscriptions. On l'incrustait de plaques d'ivoire, d'émaux colorés, de morceaux de lapis lazuli ; on le décorait d'or et d'argent, et l'on fabriquait ainsi ces motifs de décoration bigarrés et étincelants si chers encore aujourd'hui aux Orientaux. On n'en a pas jusqu'à présent retrouvé de vestiges, car tous les palais fouillés avaient été dévastés par l'incendie dans les désastres qui marquèrent la fin de l'empire d'Assyrie et les sièges successifs de Babylone. Pour les réunions auxquelles les grandes galeries intérieures ne suffisaient pas, c'étaient les cours elles-mêmes, décorées

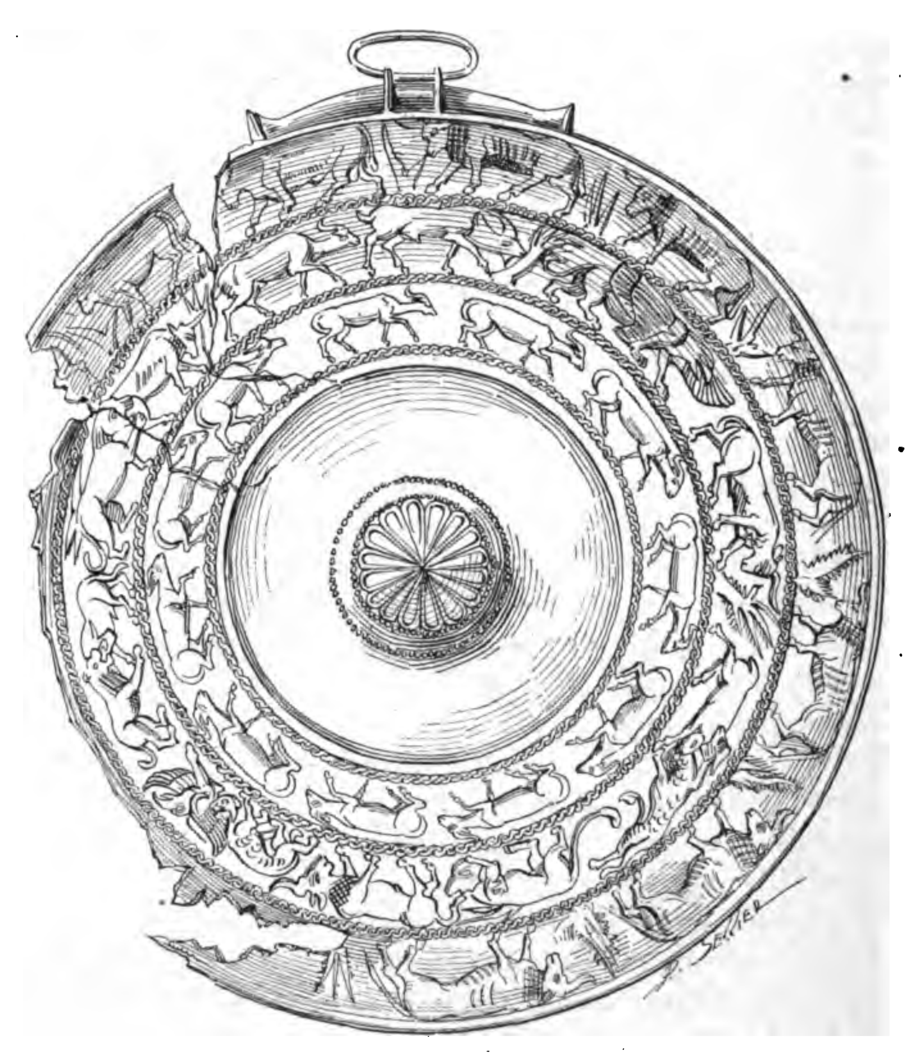
de gigantesques sculptures sur toutes leurs faces et couvertes d'un *velum* étendu dans ces occasions, qui servaient de salles. De minces colonnes, en bois revêtu de métal, soutenaient autour de ces cours des portiques en bois peints de couleurs éclatantes.

C'est surtout, avons-nous dit, dans la petite sculpture et dans les arts industriels qu'excelle le génie assyrien: c'est là qu'est sa supériorité et qu'on peut l'admirer sans restriction d'aucune sorte. Tout ici nous révèle un peuple gorgé de richesses, chez lequel le luxe, la parure, l'ostentation tenaient une place prépondérante. Les pierreries, les bijoux d'or et d'argent, les tapis et les belles étoffes, les meubles de luxe étaient recherchés avec une passion et une avidité qui n'ont d'égaux que le goût exquis et l'étonnante habileté des ouvriers qui fabriquaient ces objets. Partout, comme décoration, l'on remarque des têtes d'animaux : tantôt ce sont des bijoux, des armes, des tables qui en sont ornés; des griffes de lion terminent les extrémités des sièges et de mille ustensiles variés. La chèvre, la panthère, le cheval, le taureau fournissent aussi des éléments à l'imagination des artisans de toute espèce. L'ornementation assyrienne est plus riche et plus féconde que celle de l'Égypte; les motifs de décoration, dans les sculptures, sont mieux rythmés et plus harmonieux; il y règne une symétrie recherchée, sans affectation ni mauvais goût : les fleurs, les festons, les enroulements de toutes sortes, les entrelacs, les rosaces, les figures géométriques, tout cela est d'une variété infinie, d'un goût exquis, d'un équilibre parfait: nulle part, ni en Égypte, ni en Grèce, on n'a fait mieux, et nos artistes modernes pourraient encore s'inspirer des œuvres de l'ornemaniste assyrien.

De très bonne heure les artistes chaldéens ont su travailler le bronze, le ciseler et le soumettre à la fusion pour le couler ensuite dans des moules en terre. Les fouilles de Tell-Loh ont enrichi le Musée du Louvre de statuettes de bronze en fonte pleine qui ne sont pas, eux-mêmes, les premiers produits de cet art, bien qu'on n'en possède pas encore de spécimens plus anciens. En Assyrie on paraît s'être particulièrement appliqué à travailler le métal au repoussé. Les portes des temples et des palais étaient, ainsi que nous l'avons vu, décorées de revêtements en plaques de bronze. Ces longues bandes de métal avaient été préalablement appliquées sur une matrice et martelées jusqu'à ce que les pleins et les creux du moule se trouvassent reproduits en relief : le travail n'en est pas sans un réel mérite artistique. Des plaques de

bronze doré revêtaient, nous l'avons dit ailleurs, les coupoles des pyramides à étages.

La verrerie était très développée dans les ateliers ninivites et on en

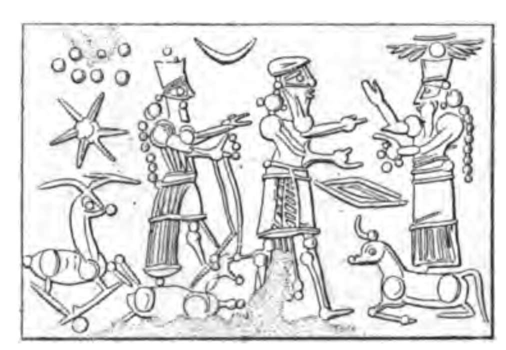


Plat assyrien en bronze [1].

trouve de nombreux débris. Un beau vase en verre transparent, conservé au Musée britannique, et trouvé à Nimroud, porte sur sa panse le nom de Sargon. On a découvert au même lieu une grande lentille en cristal de roche qui paraît avoir servi de lunette grossissante à l'usage des artistes qui travaillaient les bijoux et les pierres gravées.

[1] D'après l'original, au Musée Britannique.

Un art fort cultivé des Assyriens, et qui était parvenu chez eux à un haut degré de perfection, était celui de la gravure en creux sur pierres dures. Elle était principalement appliquée à ces cylindres qui servaient de cachets, et dont on prenait l'empreinte en les roulant. Hérodote raconte que tous les Babyloniens avaient un sceau de ce genre. Ces pierres cylindriques sont percées d'un trou longitudinal qui permettait de les suspendre à un collier; sur la circonférence on gravait en creux soit une inscription, soit une image religieuse. Les plus grands de ces cylindres ont vingt millimètres de diamètre sur une longueur de quatre ou cinq centimètres. On les portait, comme le font encore les Orientaux pour leur cachet, probablement dans un petit sac



Cylindre assyrien [1].

suspendu au cou. Les pierres employées pour fabriquer ces cylindres sont généralement l'hématite, le jaspe, l'onyx, la calcédoine, le grenat, le cristal de roche, ou même simplement le marbre.

Les sujets qui y sont figurés ont, pour la plupart, un caractère religieux; ce sont des réunions de symboles sacrés ou des images de divinités adorées par un ou plusieurs personnages humains. Quelquefois aussi on y voit des scènes de chasse. Mais toujours une idée religieuse est attachée à ces cylindres qui servaient autant de talisman que de cachet. « Point de sujet qui revienne plus souvent que l'image des dieux célestes, triomphant des démons. Apposée sur l'argile, cette image préservait des entreprises diaboliques les trésors que l'on aurait scellés du cachet où aurait été gravée une scène de cette espèce; elle intéressait la divinité au maintien des conventions où elle la faisait ainsi intervenir et dont elle la constituait témoin et garante. Ajoutez à cela que des

[1] D'après Lajard. *Culte de Mithra*, pl. XVI, n° 1.

superstitions dont il subsiste encore en Orient quelques traces, attribuaient à telles ou telles pierres certaines puissances cachées. L'hématite, par exemple, c'est de là que lui vient son nom, passait pour arrêter les hémorragies, et l'on croyait encore chez les Grecs que la cornaline donnait du courage à celui qui l'avait au doigt, montée dans le chaton de sa bague[1]. » La grande majorité de ces cylindres sont des productions de pacotille, dont le travail est très négligé. Mais il en est aussi d'une exécution soignée, qui se font alors remarquer par une extrême finesse de gravure et qui, malgré leurs petites dimensions, ne le cèdent comme beauté d'art à aucun des meilleurs bas-reliefs de Khorsabad ou de Koyoundjik.



Vases trouvés dans les tombeaux chaldéens.

Les artistes chaldéo-assyriens ne sont véritablement inférieurs que sur un point : c'est pour les produits céramiques. Les poteries et les statuettes de terre cuite que nous ont livrées les fouilles mésopotamiennes sont d'une grossièreté rudimentaire, depuis celles qui ont été recueillies dans les tombes archaïques de Warka (Uruk) et de Mughéir (Ur), jusqu'à celles des palais de Sargon ou d'Assurbanipal. La faute n'en est peut-être pas tout entière aux artistes assyriens, et de même que, nous l'avons vu, ce sont des nécessités sociales et climatériques qui ont fait développer la sculpture en bas-relief au détriment de la

[1] Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. II, p. 663. Les Chaldéo-Assyriens n'ont jamais su travailler les pierres dures en camée, c'est-à-dire en relief. Le camée que nous avons reproduit comme donnant les traits de Nabuchodonosor, est d'une époque bien postérieure à ce prince, si son authenticité est, comme on le dit, à l'abri du soupçon. L'original n'est pas au Musée de La Haye, mais au Musée de Florence. Le Musée de La Haye possède seulement une pierre analogue avec l'inscription circulaire, mais sans la tête. Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 394; Menant, *Revue archéologique*, juillet-août 1885, p. 79.

statuaire, qui ont forcé de remplacer les plafonds lambrissés par la voûte et la coupole, de même la cause principale de l'infériorité de la céramique assyro-chaldéenne doit être cherchée dans la médiocrité de la matière première. L'argile de la Mésopotamie, si propre à la fabrication des briques, n'est pas d'un grain assez fin et d'une cohésion assez parfaite pour qu'on puisse en façonner les minces parois d'un vase élégant, et surtout pour qu'on puisse y modeler, sans l'émietter, tous les détails du visage, des vêtements et ces mille riens qui donnent aux figurines grecques des nécropoles de Tanagra, de Cymé, de Myrina, leur inimitable cachet. Les poteries et les terres cuites babyloniennes qui nous sont parvenues s'effritent presque au simple toucher, malgré la cuisson à laquelle elles ont été soumises. On remarque que pour donner aux parois des vases quelque consistance, il a fallu malaxer de la menue paille avec la pâte argileuse. Avec de pareils procédés on ne pouvait songer à amincir les parois, à les façonner d'une manière artistique. Il n'était pas naturel, par là même, de décorer des vases aussi grossiers délaissés par les artistes. On s'est contenté de tracer des bandes de couleur, des oves, des festons symétriques autour du col des amphores; rien ou presque rien d'emprunté aux scènes historiques et mythologiques ou au monde animal et végétal que l'artiste assyrien savait pourtant si merveilleusement exploiter pour la décoration des vases de métal, des objets en ivoire, en bois ou en pierre.

Les poteries assyriennes, même celles de la meilleure époque, ressemblent parfois à s'y méprendre aux produits céramiques les plus archaïques de la Grèce propre et des îles de la mer Égée. Mais ici, ce n'étaient que les rudiments de l'art, les premiers tâtonnements de l'artiste qui bientôt fabriquera des chefs-d'œuvre; là, au contraire, ces vases grossiers sont à la fois le point de départ et le point d'arrivée. La céramique ninivite et babylonienne n'ira pas plus loin, même lorsque, sous les Sargonides, l'art sculptural aura atteint son complet épanouissement. En un mot, et quelque bonnes que soient les raisons que nous venons d'exposer, la céramique est le côté faible de l'art de Ninive et de Babylone, tandis qu'elle constitue un des aspects les plus brillants et les plus gracieux de l'art hellénique.

LIVRE VII

LES MÈDES ET LES PERSES

CHAPITRE PREMIER

LES ARYAS PRIMITIFS[1]

§ 1. — DIVISIONS ET LIEU DE SÉJOUR DES ANCÊTRES DE LA RACE ARYENNE

Les plus antiques souvenirs de la race japhétique ou indo-européenne ne nous reportent pas beaucoup antérieurement aux environs de l'an 3000 avant l'ère chrétienne. Cette race était alors encore concentrée tout entière non loin du premier berceau de l'humanité postdiluvienne et du point de départ des Noachides, sur les bords de l'Oxus, dans la Bactriane, pays que l'on est en droit de considérer comme la plus ancienne demeure historique de la race à laquelle nous appartenons, comme la ruche d'où ses diverses tribus ont essaimé successivement[2].

Bien que réunis encore dans une même contrée et formant un seul ensemble, les principaux rameaux issus de Japhet[3] avaient alors déjà une existence individuelle et parlaient des dialectes séparés, mais se rattachant à une langue commune, dont chacun est devenu plus tard, après la dispersion des tribus, la souche d'une langue à part ou d'un groupe de langues. Toute cette grande race se donnait un nom commun, celui d'*Arya* ou *Airya* « les nobles, les vénérables, » qui s'est conservé intact dans les traditions indiennes et dans l'appellation de la

[1] Sources principales : F. Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. par Michel Bréal. A. Kuhn, *Zur ælteslen Geschichte der Indogermanischen Vælker*, dans le tome Ier des *Indische Studien* de A. Weber. Benfey, *Grieschiche Würzellexicon*. Pott, *Etymologische Forschungen*. Bergmann, *Les Peuples primitifs de la race de Japhet*. P. Bœtticher, *Arica*. E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischer Wanderung*. G. Curtius, *Grundzüge des griechischen Etymologie*, 1858-1862. A. Pictet, *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, Paris, 1859-1863. Schœbel, *Essai sur la religion première de la race Indo-Iranienne*, Paris, 1868. Le Recueil des *Beitræge* de A. Kuhn et le *Journal de philologie comparative*. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, t. II et III. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indo-germanen Europas*. Id. *Vergleichendes Worterbuch der indo-germanischen Sprachen*. D'Arbois de Jubainville, *Les Premiers habitants de l'Europe*, etc.

[2] Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 93 et suiv.

[3] Voy. plus haut *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 300.

contrée asiatique spécialement nommée Arie, mais dont nous retrouvons aussi des vestiges chez tous les peuples issus de la famille aryaque, par exemple, dans les noms des *Arii* de la Germanie, des *Ases* de la Scandinavie, et de l'île d'*Érin* (l'Irlande). *Arya* dérive de la racine qui a produit en sanscrit *aryaman,* ami, *âriaka*, homme vénérable, *âriatâ*, conduite honorable; le sens de « vénérable, illustre, excellent » paraît donc y être bien positivement attaché; on l'a aussi traduit par « fidèle, dévoué. »

En outre des distinctions de peuples, bien moins profondes qu'elles ne furent plus tard, la race indo-européenne ou japhétique, dès l'époque si reçulée à laquelle nous remontons, présentait aux regards de l'observateur une division nettement tranchée, qui la séparait presque en deux nations : à l'Orient ceux qu'on désigne plus spécialement sous le nom d'*Aryas*, et dont les descendants habitèrent l'Iran ou la Perse, l'Inde et toute la vaste région connue des géographes classiques sous le nom d'Ariane; nous les appellerons Indo-Iraniens à cause des pays où ils s'établirent définitivement; à l'Occident les *Yavana*[1] ou « jeunes » (sanscrit *yuvan*, latin *juvenis*, lithuanien *jaunas*, slavon *iunu*, gothique *juggs*), essaims lancés en avant vers les immenses solitudes ouvertes du côté de l'ouest et d'où descendirent les nations qui émigrèrent vers l'Europe. Ce nom se retrouve dans le *Javan* du chapitre X de la Genèse, et les Ioniens le conservèrent jusque dans les âges classiques (Ἴωνες, originairement Ἰάονες Ἰαϝονες)[2].

Le pays où la race indo-européenne se trouvait primitivement réunie, la Bactriane, était situé à peu près dans l'emplacement du Turkestan actuel. Il était arrosé au nord par l'Oxus et ses affluents tributaires du lac Oxien ou mer d'Aral; au midi, par l'Étymander (Helmend) qui se jette dans le lac Aria ou de Zereh. Adossée à l'est à la chaîne de l'Indou-Kousch, cette contrée était partagée en deux versants opposés par la chaîne du Khorassan, le Paropamisus classique. Au nord, elle avait une frontière indécise à travers les steppes herbues de la Scythie ou du Turkestan, habitées par des populations touraniennes, ennemies séculaires des Aryas; à l'ouest, ses limites naturelles se perdaient dans le grand désert salé de Carmanie qui la séparait de la Médie et de la Perse. C'était donc un pays très accidenté et aux climats les

[1] *Lois de Manou*, X, c. XLIV; *Ramâyana*, I, c. XLV et XLVI; IV, CXLIII, édition Gorresio.

[2] Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 296; cf. B. Stade, *De populo Javan*, Giessen, 1880, et Fr. Lenormant dans le *Journal des Savants* de 1882.



plus variés : ici, du sable aride, là, de hautes montagnes avec de fertiles vallées ; plus loin de vastes forêts, des pâturages, même des steppes. Aussi, dans les cantons privilégiés, c'est une température douce comme celle de l'Europe méridionale, dans d'autres, l'hiver sévit longtemps avec toutes ses rigueurs ; des vents violents et la neige en font un climat des plus rudes; ailleurs enfin, le soleil torride de l'été dessèche toute végétation au point qu'on pourrait croire à un immense incendie. « Les vents qui soufflent de la mer Caspienne amoncèlent parfois la neige; parfois aussi ils soulèvent des flots de sable qui détruisent les routes et engloutissent les caravanes. Sur les bords des fleuves croissent le platane, l'amandier, le noyer, le figuier; ailleurs, de nombreuses et vastes oasis se couvrent de prairies verdoyantes, de campagnes fertiles, d'arbres et de vignes abondant en fruits. Les troupeaux de brebis, de bœufs et de chameaux y trouvent de frais et de gras pâturages. Mais là même, encore, la vie est dure et laborieuse, car ces oasis sont désolées par l'hiver et les orages. Le laboureur doit y lutter sans cesse contre la sécheresse ou l'envahissement des eaux. Les insectes nuisibles, les loups, les ours et les serpents venimeux font à leurs habitants une guerre sans trêve; enfin, les maladies produites par l'atmosphère des steppes y répandent la terreur et le deuil[1]. »

On peut parvenir à déterminer, malgré les obscurités presque impénétrables d'un sujet sur lequel il n'existe aucun témoignage positif d'une date très reculée et dans l'étude duquel l'hypothèse est un des principaux instruments d'investigation, la position respective que les diverses tribus de la famille aryaque primitive occupaient dans la patrie commune de la Bactriane, antérieurement au départ pour l'Occident des nations qui peuplèrent l'Europe. Les Aryas, en entendant ce mot dans l'acception la plus restreinte, c'est-à-dire les Indo-Iraniens, tenaient la partie orientale du pays. Un de leurs rameaux, les Iraniens — qui occupèrent ensuite la Perse et la Médie — devaient habiter le nord-est, avoisinant la Sogdiane vers le Belourtagh; même, poussés par l'accroissement de leur population, ils s'étaient étendus vers l'est, jusqu'aux hautes vallées des montagnes, d'où ils redescendirent un peu plus tard dans la Bactriane quand l'émigration des Yavanas eut laissé des cantons fertiles de ce pays dégarnis d'habitants; c'est ainsi que s'expliquent leurs anciennes traditions sur une époque où une né-

[1] C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 47.

cessité divine les força de quitter temporairement l'*Aryanem-Vaêdjo* ou Ariane primitive, « la demeure des Aryens, » sur les bords de l'Oxus, séjour de délices, pour un pays au climat rigoureux où il y avait, dit un de leurs livres sacrés, dix mois d'hiver et deux seulement d'été. A côté des Iraniens, au sud-est, probablement dans les heureux districts du Badakchan, se trouvaient les tribus qui conquirent plus tard l'Inde et y devinrent les castes supérieures, appuyées alors aux versants de l'Hindou-Kousch, qu'il leur fallut traverser ou tourner pour arriver dans le Caboulistan et pénétrer de là dans l'Inde du nord. Cette position resserrée dans le fond de la Bactriane et fermée par les hautes chaînes du côté où l'émigration aurait pu s'effectuer naturellement, explique pourquoi les Aryas proprement dits ou Indo-Iraniens restèrent plus longtemps que les autres tribus japhétiques dans les demeures premières de la race.

Les Yavanas occupaient la moitié occidentale de la Bactriane de la manière suivante. Au sud-ouest, et vers les sources de l'Artamis et du Bactrus, devaient résider les tribus pélasgiques, d'où descendirent les Grecs, les Latins et les autres Italiotes, ainsi qu'une partie des populations de l'Asie Mineure; c'est de là que ces tribus s'avancèrent d'abord dans la direction de Hérat, pour continuer ensuite leur migration vers l'Asie Mineure et l'Hellespont, par le Khorassan et le Mazenderan. La tribu qui devait former le grand peuple des Celtes occupait la région de l'ouest, du côté de la Margiane. Parfaitement libre de ses mouvements du côté de l'occident, elle dut être une des premières à émigrer sous la pression de l'accroissement de la population dans les autres tribus. Les Celtes, suivant toutes les probabilités, s'étendirent d'abord vers les oasis du Margou ou Moûru et du Hvârazmi, c'est-à-dire la Margiane et l'Hyrcanie; puis, contournant au sud la mer Caspienne, ils firent une halte au pied du Caucase, dans les pays fertiles de l'Ibérie et de l'Albanie, dont les noms même semblent être restés comme une trace de leur établissement temporaire. Plus tard, poussés en avant sans doute par des colonies iraniennes, par les Géorgiens descendus des montagnes de l'Arménie, et par des tribus venues du nord, ils franchirent les défilés du Caucase, contournèrent la mer Noire au nord, gagnèrent le Danube et remontèrent son cours pour pénétrer au centre de l'Europe et ne s'arrêter définitivement qu'aux limites extrêmes de notre occident. Cette longue migration ne s'accomplit pas tout d'une haleine, et sur cette route lointaine, bien des noms

de pays, de fleuves et de peuplades, d'ailleurs peu connues, témoignent des établissements fondés par les Celtes, et envahis plus tard, en tout ou en partie, par le flot germanique qui leur succéda.

Pour en revenir à la Bactriane et aux antiques demeures des tribus japhétiques, qui s'y trouvaient encore rassemblées un peu plus de 3,000 ans avant Jésus-Christ, il ne nous reste plus qu'à placer le long du cours de l'Oxus, qui faisait la limite de la contrée au nord, les tribus germaniques et slaves, s'étendant vers le sud, au cœur du pays, dans les fertiles vallées des affluents du grand fleuve, en contact par conséquent dans trois directions avec les autres tribus. De bonne heure ces deux races fécondes traversèrent l'Oxus pour s'étendre à l'aise dans les vastes régions de la Scythie; elles y demeurèrent, pendant des siècles peut-être, avant de se diriger vers l'Europe, où les poussa graduellement l'invasion des peuples touraniens. Ce dernier mouvement doit avoir commencé bien avant notre ère, en partant probablement des régions situées entre le Tanaïs, le Tyras et l'Ister, jusqu'au delà de l'Hæmus, car, au temps d'Alexandre, la masse des peuples germaniques s'était avancée déjà de la mer Noire jusqu'au Rhin et à la Baltique. Les Lithuano-Slaves, répandus plus loin au nord et à l'est, vinrent ensuite, et, trouvant l'Europe déjà occupée en grande partie, s'arrêtèrent dans les régions du nord-est.

§ 2. — MŒURS ET DEGRÉ DE CIVILISATION

La philologie comparative, s'attachant aux mots de la langue comme aux seuls monuments qui subsistent de cette époque primitive des populations japhétiques, est parvenue à reconstituer en grande partie le tableau de leur état social avant qu'elles ne se fussent dispersées. C'est à Pictet et à Fick que revient l'honneur d'avoir poussé le plus loin et développé de la manière la plus complète ces recherches de « paléontologie linguistique, » comme Pictet les a appelées lui-même par une expression très heureuse. Le point de départ des recherches de Pictet a été cette remarque ingénieuse et certaine que les mots qui se retrouvent à la fois dans le sanscrit, langue sacrée de l'Inde, dans le zend, antique idiome des Iraniens, et dans les langues de l'Europe, sans avoir sensiblement changé de forme et de signification, donnent la mesure du degré de civilisation qu'avaient atteint les

diverses tribus des Indo-Iraniens et des Yavanas, lorsqu'elles vivaient encore côte à côte dans la Bactriane et qu'elles n'avaient pas quitté leur patrie commune pour se diriger vers les différents pays qu'elles habitèrent plus tard[1].

La propriété existait, car le mot *ik* signifiait « posséder » et le mot *apnas* voulait dire « propriété, acquisition. » On possédait particulièrement des bestiaux et des troupeaux. Tous les mots qui se rapportent à la vie pastorale, à commencer par le nom même du bétail (sanscrit *paçu*; latin *pecus*; borussien *pecku*; grec πῶυ; gothique *faihu*), sont les mêmes dans les différents groupes de langues indo-européennes; d'où l'on est en droit de conclure que la vie pastorale était principalement celle des Japhétites dans les contrées arrosées par l'Oxus. Les animaux domestiques leur étaient presque tous connus : ils avaient des vaches, *vakâ* « celle qui mugit »; on distinguait la vache laitière, *dhainâ* (de *dhâ*, sucer), et la vache stérile, *staria*. Il y avait des bœufs (sanscrit, *go*, *gaûs*; latin *bos*; grec βοῦς; allemand *kuh*; des chevaux (sanscrit *acva*; zend *acpa*; grec ἵππος et ἴκκος; latin *equus*), des chiens (sanscrit *kuan* « le fort » ou « l'utile, » de *ku*, « être fort, être utile »; grec κύων; latin *canis*); des brebis (sanscrit *avis*; latin *ovis*; slavon *ovtza*; grec ὄϊς; des porcs (sanscrit *sûkara*; latin *sus*, grec ὗς; ancien haut-allemand *sû*); des chèvres (sanscrit *ayâ*; grec αἴξ; erse *agh*; irlandais *aighe*; lithuanien *ojis*). — Bouc : (sanscrit *urana*; lithuanien *baronas*; transporté en grec au bélier : ἀρνός). — Chevreau : (latin *hædus*; sabin *fedus*; gothique *gaitsa*); des oies (sanscrit *hansa*; irlandais *ganra*; latin *anser*; ancien haut-allemand *kans*; grec χήν; russe *ghousse*). On faisait paître les troupeaux dans des pâturages, *agra*, et on les enfermait dans des étables, *bhansa* ou dans des parcs, *mandrâ*.

La comparaison des mots nous apprend encore que ces populations savaient mettre les chevaux et les bœufs sous le joug (sanscrit *jugam*; grec ζυγόν; allemand *joch*) et les atteler à des chars portés sur des roues (sanscrit *ahschas*; latin *axis*; grec ἄξων, d'où ἅμαξα); mais elles ne pratiquaient guère l'art de l'équitation, à peine connu des Grecs de l'âge homérique. Nos premiers ancêtres nommaient les haches *paraku*, et, remarque M. d'Arbois de Jubainville[2], « on les faisait vraisemblablement les unes en pierre, les autres en bronze. Mais nous ne trouvons

[1] Nous avons donné ailleurs le tableau général des langues indo-européennes ou aryennes Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 379 et suiv.

[2] *Les premiers habitants de l'Europe*, p. 131.



dans leur langue aucun terme spécial qui s'applique à la fabrication d'instruments de pierre : cette fabrication semble avoir été déjà reléguée au second plan dès l'époque où se forma la langue indo-européenne. » Ils avaient appris à travailler certains métaux, l'or (latin *aurum*; erse *or*; kymrique *awr*; borussien *ausis*; lithuanien *auksas*. — Sanscrit *hirana*; zend *zara*; ossète *gharin*); l'argent (sanscrit *vadjata*; zend *erezata*; arménien *ardzath*; grec ἀργύριον; latin *argentum*; irlandais *airgeat*) et le bronze, mais non encore le fer (le mot *ayas* signifiait originairement « métal »; en gothique il est devenu le nom du fer, *ais*, en latin celui du bronze, *aes*; le grec σίδηρος paraît provenir de ce que le premier fer travaillé fut le fer météorique; enfin le latin *ferrum* est d'origine sémitique). Ils fourbissaient des armes, lance (sanscrit *çala*; irlandais *câil*; sabin *curis*. — Sanscrit *kunta*; grec κοντός; latin *contus*); javelots (sanscrit *pîlu*; latin *pilum*; kymrique *pilwrn*; scandinave *pîla*); flèches (sanscrit *ischu*; grec ὀϊστός), mais il semble qu'ils ne connaissaient pas l'épée, qui n'a pas un nom commun dans toutes les langues de la famille. Il en est autrement du bouclier (sanscrit *tcharma*; ancien allemand *scerm*; grec πάρμη; latin *parma*. — Latin *scutum*; irlandais *sciath*; slavon *schtitu*), que les peuples les plus sauvages emploient pour se défendre. Les Aryas primitifs, antérieurement à la séparation des tribus orientales et occidentales, façonnaient aussi des objets de parure, des bijoux plus ou moins grossiers (sanscrit *mani*; irlandais *mâini*; grec μάνον; latin *monile*; anglo-saxon *menas*), tels que colliers (sanscrit *sara*; grec ὅρμος; slavon *useregu*) et anneaux (sanscrit *angulîya*; zend *angust*; latin *annulus*; irlandais *aigiolain*). Ils se vêtaient d'habits de laine, *varnâ*, qu'on filait à l'aide du fuseau, *tarkta*, et qu'on tissait ensuite, *va*. « On fabriquait des pots, *kumbha*, des chaudrons, *karu*, et des bassins, *palavi*. Les pots avaient des anses, *ansa*, et l'identité de leur nom *kumbha*, avec celui du crâne humain, semble montrer que l'usage gaulois et germanique de boire dans le crâne des ennemis vaincus, remonte à la plus haute antiquité... Enfin, les Indo-Européens avaient un mot pour la gloire, *kravas*. Ils appelaient l'ami, *sakia*, le crime, *agas*, le châtiment *kainâ*, la honte, *trapâ*. Ils possédaient donc toutes les idées morales qui sont la base de la société [1]. »

Leurs tribus n'habitaient pas sous des tentes comme les Arabes, ou sur des chariots, comme les Scythes; elles savaient construire des

[1] D'Arbois de Jubainville, *loc. cit.*

demeures fixes (sanscrit *dama*; zend *demâna*; grec δόμος; latin *domus*; irlandais *damh*; anglo-saxon *team*; slavon *domu*. — Sanscrit *vêça*; zend *vîç*; grec οἶκος; latin *vicus*; gothique *veihs*), renfermant le foyer domestique (sanscrit *vasi*, *vasta*; grec ἑστία, latin *vesta*; irlandais *fois*; lithuanien *weisle*), autour duquel la famille avait son siège (sanscrit *sadas*; zend *hadis*; grec ἕδος; latin *sedes*; irlandais *sadhbh*; scandinave *setr*; slavon *siedalo*), de véritables maisons avec des murs (latin *murus*; irlandais *mûr*; anglo-saxon *mûr*; ancien allemand *mûra*; lithuanien *muras*); un toit (sanscrit *sthag*; grec στέγος; latin *tectum*; irlandais *teg*; anglo-saxon *thac*; lithuanien *stogas*) et une porte (sanscrit *dvâra*; grec θύρα; gothique *dauro*; ancien allemand *turi*; latin *fores*; lithuanien *durrys*; irlandais *doras*), puis autour un enclos (sanscrit *mandira*; grec μάνδρα; irlandais *maindreach*). La réunion de ces maisons formait déjà des villages (grec κώμη; gothique *haims*; lithuanien *kaimas*) et même des sortes de villes (sanscrit *pur*, *pura*; grec πόλις; lithuanien *pillis*; kymrique *plwg*).

Les premiers éléments de l'agriculture n'étaient pas inconnus des Aryas de cet âge originaire. Mais ils ne remuaient encore que faiblement le sol pour lui confier la semence, et c'est seulement après leurs migrations que les tribus japhétiques apprirent de peuples plus avancés à manier la charrue, à semer les différentes espèces de graines, à cultiver les légumes, à planter la vigne et à presser l'olive pour en retirer l'huile. Aussi, la plupart des mots qui se rapportent à la vie agricole existent-ils avec la même signification en latin et en grec, mais on ne les retrouve pas avec leur sens particulier en sanscrit. Il y avait un instrument de culture appelé *varka*, de *vark*, « déchirer »; c'était sans doute une sorte de herse; on connaissait aussi la faucille, *rava*. Le grain (sanscrit *adna*, *anna*; latin *ador*; scandinave *aeti*; anglo-saxon *ata*; irlandais *etha*. — Sanscrit *sîtya*; grec σῖτος), moulu (sanscrit *malana*; grec μύλλω; latin *molo*; irlandais *meilim*; gothique *malan*; lithuanien *mâlti*; slavon *mlieti*) et réduit en farine (sanscrit *samîda*; grec σεμίδαλις; latin *simila*; scandinave *similia*; anglo-saxon *smeodoma*), faisait la base de la nourriture des Japhétites primitifs, et c'est par ce mode d'alimentation que celles de leurs tribus qui se dirigèrent vers l'occident se distinguaient des peuplades sauvages qui les y avaient précédées, réduites à se nourrir de faînes et de glands. Le lait, *dhadha*, de *dha*, « sucer » était aussi un de leurs principaux aliments. L'usage des viandes (sanscrit *kravya*; grec κρέας;

anglo-saxon *hreaw*; scandinave *hrae*) leur était aussi connu, et ils les assaisonnaient avec le sel (sanscrit *saras*; latin, *sal*; grec ἅλς). Enfin ils ne se servaient pas seulement de chars, ils avaient aussi des embarcations (sanscrit *naûs*; latin *navis*; grec ναῦς — Sanscrit *plava*; grec πλοῖον; ancien allemand *pfluoch*, *ploh*; scandinave *plogr*), toutefois c'étaient encore de frêles esquifs qu'ils dirigeaient exclusivement à la rame (sanscrit *aritram*; grec ἐρετμός; latin *remus*) et qu'ils ne savaient gréer ni de mâts ni de voiles, car les mots qui désignent ces choses ne sont pas communs, mais particuliers à chaque langue de la famille.

Sous le rapport des notions scientifiques, ces populations, quoique certainement encore très ignorantes, appliquaient cependant aux divisions de l'année les révolutions périodiques de la lune (mois, en latin *mensis*, en grec μήν, de *mâsa*, *mos*, « la lune, » en zend *mâo*; ancien allemand *mâno*; irlandais *mios*), et leur système de numération était déjà décimal.

§ 3. — LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ

Chez les Aryas primitifs de la Bactriane, la famille se montre à nous solidement constituée sous l'autorité du père de famille, et ses liens tout-puissants sont la base de l'organisation sociale. Le mariage (sanscrit *gama*; grec γάμος; irlandais *gamh*) est un acte sacré et libre[1], que précèdent des fiançailles et que symbolise l'union des deux mains. En sanscrit le mariage est appelé *karagraha* ou *panigraha*, « prise de la main, » et on trouve aussi l'époux désigné comme *hastagrâbha*, « le preneur de mains; » en grec ἐγγύη « fiançailles, » dérive de l'antique nom de la main, *angu*; la *dextrarum junctio* était chez les Romains une partie essentielle de la cérémonie des noces; le slavon *obratchiniku*, « époux, » dérive de *raku*, « main. » L'époux, en présence du prêtre, soit que le sacerdoce devienne isolé, soit qu'il repose sur la tête du chef de famille ou de tribu, l'époux prend la main droite de l'épouse dans sa main droite en prononçant certaines formules sacrées; l'épouse est emmenée (en sanscrit *vahyâ*, épouse; *vôdhar*, époux, de la racine *vah*, « conduire, emmener; » — en zend *vaz*, en lithuanien *westi*, « conduire » et « épouser. » — Comparez le tchèque *wdam*, le

[1] Voy. dans le tome V des *Indische Studien*, de A. Weber, un travail spécial de M. le docteur Haas sur les cérémonies du mariage chez les Aryas.



kymrique *gweddu*, l'anglo-saxon *weddian*, le scandinave *ved* — en latin *ducere uxorem*). Monté sur un char traîné par deux bœufs blancs [1], le père de la mariée offre à son gendre une vache qui, dans l'origine, était destinée au festin des noces, qui, plus tard, est consignée dans la maison du mari ; c'est la dot, en sanscrit *gôdâna,* « le don de la vache » (polonais *gody*), signe de la richesse agricole. Dans Homère [2] les jeunes filles recherchées en mariage sont appelées ἀλφεσίβοιαι, c'est-à-dire celles qui obtiennent des vaches de la part de leurs prétendants ; la dot s'appelle en ancien allemand *faderfio*, en scandinave *faedhering feoh,* « le bétail du père, » d'où vient l'expression de *maidenfee* encore en usage en Angleterre dans le même sens ; en irlandais, les mots *crodh, spré, spréidh,* signifient à la fois « bétail » et « dot ; » chez les paysans de la Souabe l'habitude se conserve de donner à l'épousée la plus belle vache de l'écurie, appelée *braut-kuh*. Les cheveux de l'épouse sont ensuite partagés avec un dard (une épine de porc-épic chez les Indiens, un fer de lance chez les Romains) ; on la conduit autour du foyer domestique et on la reçoit à la porte de sa nouvelle demeure en lui présentant l'eau et le feu. Des vestiges incontestables de ces cérémonies symboliques des âges primitifs se retrouvent dans les mœurs antiques de toutes les nations indo-européennes. Une fois introduite au foyer de son époux, l'épouse, chez les Aryas primitifs, est traitée avec les égards, avec la dignité dus à celle par qui doit se perpétuer la race. Un des noms du mari est *pati,* « maître, » et un des noms de l'épouse, *patniâ*, « maîtresse. » L'épouse est seule au foyer domestique, car la polygamie est un vice de décadence que le contact de civilisations corrompues pourra introduire dans l'Iran et dans quelques autres contrées ; mais en général les fils de Japhet sont, de tous les hommes, ceux qui ont le plus fidèlement gardé le précepte qui devait revivre avec l'Évangile : *solus cum sola,* de même qu'ils sont ceux chez qui la condition de la femme a été la plus haute et la plus honorée. Elle subit sans doute dans sa maison l'autorité maritale, mais cette autorité se tempère par l'amour mutuel, par le respect d'un côté et la protection de l'autre [3].

C'est sous l'influence heureuse de ces sentiments qu'est accueillie la naissance de l'enfant, de celui « qui donne la joie, » *harschayitnu,* « qui accroît le bonheur, » *nandavardhana*, « qui chasse le chagrin, » *kleça-*

[1] *Rig-Véda*, X, LXXXV, 10.
[2] *Iliade*, XVIII, v. 594.
[3] Voy. D'Arbois de Jubainville. *Les premiers habitants de l'Europe*, p. 129.

pahâ, comme l'appellent les hymnes les plus antiques de l'Inde. Cette allégresse s'étend du fils à la fille ; elle est aussi appelée par les Indiens *nandanâ,* « celle qui réjouit. » Entre le frère et la sœur s'établissent ces doux nœuds si bien exprimés par les noms de « celui qui soutient, » *bhrâtar,* de la racine *bhar*, « porter, supporter » (zend, *brâtar* ; grec φρητήρ, mot archaïque ; latin *frater* ; irlandais *brathir* ; gothique *brothar* ; lithuanien *brolis*, contracté pour *brotélis* ; slavon *bratru*), et de « celle qui est bonne, qui est amicale, » *svasar,* à rapprocher de *svasti*, « bonté, bonheur » (zend *qanhar* ; latin *soror* ; irlandais *sethar* ; gothique *svistar* ; borussien *shostro* ; slavon *sestra*). En même temps, les fonctions domestiques se distinguent : le fils est « celui qui purifie, » *putra*, de la racine *pû* (zend *puthra* ; latin *puer* ; armoricain *pater*), c'est-à-dire celui qui, suivant l'idée conservée intacte chez les Indiens, libère le père de l'obligation d'engendrer ; la fille est « la gardienne des troupeaux, celle qui trait les vaches, » *duhitar,* de la racine *duh* (zend *dughdar* ; grec θυγάτηρ ; gothique *dauhtar* ; irlandais *dear* ; lithuanien *dukte* ; slavon *duschti* ;) quant au père, son nom signifie « le protecteur » de la famille, *pitar,* de la racine *pâ* (zend *pitar* ; grec πατήρ ; latin *pater* ; gothique *fadar*), et l'expression qui désigne en général tout ascendant a le même sens, *âvuka,* de la racine *av* (latin *avus* ; kymrique *ewa* ; gothique *avô* ; lithuanien *awynas* ; slavon *uietsi*) ; enfin l'appellation universelle de la mère dans toute la famille aryenne veut dire « la créatrice, » celle qui met les enfants au jour, *mâtar*, de la racine *mâ* (zend *mâdar* ; grec μήτηρ ; latin, *mater* ; irlandais *mathir* ; lithuanien *mote* ; slavon *mati*). Le mot *mâtar* signifie aussi « celui qui réfléchit et qui gouverne », rôle de la maîtresse de maison.

En se développant, la famille a formé le clan, *vic* ; c'est la réunion des frères, ainsi que l'indique son nom grec de φρατρία ; le clan est une parenté à l'origine des nations japhétiques, comme il le sera encore plus tard dans l'Iran, dans l'Inde, en Irlande et en Écosse, et chez les Slaves. A sa tête est un chef, le patriarche, l'aîné, le père de famille (sanscrit *vicpati* ; zend *vîcpaiti* ; lithuanien *weszpatis* ; slavon *gospodar*), investi d'un pouvoir absolu et de droit divin, qui se conservera dans celui du *pater familias* romain. Toutefois, il ne décide pas tout de sa seule autorité ; un conseil l'entoure, *sabhâ* (Cf. le gothique *sibja* et l'irlandais *sabb*), composé d'un certain nombre d'anciens, tous pères de famille, et ce conseil délibère avec lui, suivant la coutume. Au-dessus du clan nous rencontrons la tribu, qui est une extension encore plus

grande de la famille, et dont tous les membres s'attribuent une commune origine, ainsi que le marque son nom zend *zantu*, identique au latin *gens*, et son nom grec φυλή, de φύω « croître, engendrer, produire » ; la réunion des tribus forme la nation, qui est aussi une famille encore plus vaste (sanscrit *djana*, pareil au grec γένος et au latin *genus* ; — latin *natio*, pour *gnatio*), une multitude (grec πλῆθος ; latin *plebs* ; kymrique, *plwyf* ; anglo-saxon *folc* ; slavon *plemê*), une réunion d'hommes rattachés par un lien commun (grec, δῆμος ; irlandais, *damh* ; anglo-saxon, *team* — de la racine *dam*, « lier »). Ce peuple a pour chef suprême, au-dessus des chefs de clans et de tribus, un roi, dont le nom signifie « celui qui dirige, » *râdj*, de la racine *radj*, (latin *rex* ; irlandais *rig* ; gothique *reiks*), et « celui qui soutient, » *bharatha*, de la racine *bhar* (persan *bâri* ; irlandais *barn* ; gaulois *brennos* ; anglo-saxon *beorn*).

Le roi, chez les nations primitives de la race de Japhet, fait la paix et la guerre ; il commande aux guerriers (sanscrit *puri* ; kymrique *por* ; gothique *frauja*, désignations du prince qui dérivent de la racine *pur*, « marcher devant »). L'art des batailles commence, les villages et les bourgades s'entourent d'enceintes rustiquement fortifiées (sanscrit *varana* ; zend *vara* ; latin *vallum* ; irlandais *fal* ; ancien allemand *wari* ; anglo-saxon *weal* ; lithuanien *wolas*), où l'on élève déjà des tours (grec, πύργος ; gothique *baurgs* ; irlandais *brugh*). L'étranger vaincu est prisonnier et devient esclave. Le sanscrit *dasyu* « ennemi, » correspondant au grec δήϊος, nous donne l'origine de δεσπότης, « maître, » celui qui commande aux ennemis réduits en esclavage, en sanscrit *dâsapati* ; à la même racine paraît aussi se rattacher le grec δοῦλος, « esclave » (irlandais *duile*), pour δοσυλός, parallèle au sanscrit *dasra*, synonyme de *dasyu*.

Le roi rend également la justice ; mais, chose singulière, la décision, dans les cas douteux, est remise au jugement de Dieu ; l'*ordalie* germanique retrouve là ses origines. C'est l'épreuve du feu, d'abord, la plus employée, puis l'épreuve de l'eau et de l'huile. « Que le juge fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, disent les vieilles lois indiennes de Manou [1], échos de la tradition antérieure. Celui que la flamme ne brûle pas et que l'eau ne fait pas surnager, doit être reconnu comme véridique. » Et

[1] VIII, CXIV.

en effet, dans l'un des poèmes épiques de l'Inde, le *Ramayâna*, la belle et vertueuse Sita passe par le feu pour dissiper les injustes soupçons de son royal époux Rama. Voici comment se pratiquait l'épreuve du feu, transportée par les tribus japhétiques à la fois dans l'Occident et dans l'Inde : une tranchée remplie de charbons ardents était creusée et l'accusé devait la traverser; c'est le mode conservé par les Germains jusqu'au seuil du moyen âge; ou bien neuf cercles concentriques étaient tracés à un intervalle de seize doigts l'un de l'autre; on faisait rougir un fer de lance ou une boule de métal de cinq livres; il fallait porter cet objet brûlant sans être blessé dans les huit premiers cercles, et le jeter dans le neuvième; l'herbe devait en être brûlée. Cette épreuve a été fréquemment employée dans l'Inde : c'est aussi la *gestatio ferri* des Scandinaves, le « jugement par le fer » (*ienordal*) des Anglo-Saxons, et un précieux passage de Sophocle[1] en indique l'emploi chez les Hellènes des âges les plus anciens. Quant au jugement par l'eau, on jetait un anneau dans l'eau bouillante, et il fallait le retirer sans se brûler, genre d'épreuve que nos Francs avaient encore conservé quand ils envahirent la Gaule et que Grégoire de Tours décrit sous les rois mérovingiens; ou bien on était lié et plongé, dans un bassin d'eau froide et on ne devait pas surnager; c'est « l'ordalie par l'eau » (*wasserordel*) du moyen âge germanique.

§ 4. — LA RELIGION

La religion primitive des Japhetites ou des Aryas, dont les hymnes sacrés ou Védas, conservés traditionnellement par les tribus qui conquirent l'Inde, nous font connaître une forme dérivée déjà, mais très voisine encore des données originaires, et qui a été le point de départ de toutes les mythologies des peuples indo-européens, particulièrement de celle des Grecs, reposait sur une conception monothéiste. Pour les ancêtres de notre race, tout venait de l'être céleste, de l'être par excellence, du Dieu, *Dêva*, le Ζεύς des Grecs, le *Deus* des Latins. Cet être divin était considéré comme « le vivant, » *Asoura* chez les Indiens, *Ahoura* chez les Iraniens, *Esus* chez les Celtes, *Æsar* chez les Étrusques; « l'esprit, » *Manyou* dans les Védas, *Mainyou* chez les

[1] *Antigone*, v. 264.

Iraniens; « l'esprit divin et éternel qui pénètre l'univers, » *Nara* (kymrique *Ner*). Un des hymnes du Rig-Vêda, se servant d'expressions presque bibliques, dit que le dieu que l'on invoque « est le seul maître du monde; il remplit le ciel et la terre; il donne la vie, il donne la force; tous les autres dieux désirent sa bénédiction; la mort et l'immortalité ne sont que son ombre; les montagnes couvertes de frimas, l'océan avec ses flots, les vastes régions du ciel proclament sa puissance. Par lui ont été solidement fondés le ciel, la terre, l'espace, le firmament; il a répandu la lumière dans l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de crainte en sa présence. Il est dieu au-dessus de tous les dieux. » Les Hébreux seuls ont parlé dans les choses religieuses un plus sublime langage, et une si haute conception de la divinité mise en regard du grossier naturalisme des plus fameux sanctuaires de l'Asie sémitique ou chamitique montre d'une manière éclatante la supériorité morale de la race de Japhet sur les races sémitique et chamitique ainsi que la tendance éminemment spiritualiste de son esprit.

Mais cette notion de l'unité divine, reste des croyances primitives de l'humanité et de la révélation originelle, était chez les Japhétites, comme chez toutes les autres nations de l'antiquité qui n'avaient pas reçu les mêmes secours du ciel que les Hébreux pour la conservation du dépôt de la vérité, défigurée par l'esprit du panthéisme et par la personnification des attributs, des qualités et des manifestations de l'être divin en autant de dieux différents, émanés de sa substance.

Le dieu créateur était confondu avec l'univers créé par lui; son unité se décomposait en une pluralité de personnages tenus aussi pour divins, ainsi que l'indique le nom à la fois un et pluriel *Viçve Dêvas*, employé quelquefois par les Védas. Sans doute, la conception première de l'unité demeurait derrière ces personnifications secondaires, et un hymne du Rig-Véda dit formellement que « les sages donnent plusieurs noms à l'être qui est « un, » suivant la manière dont il se manifeste et le point de vue sous lequel on l'adore. Mais l'existence de ces personnifications distinctes et revêtues d'une forme individuelle constituait une altération déplorable de la conception originelle et l'oblitérait complètement dans le culte populaire, en conduisant à l'abîme du polythéisme et de l'idolâtrie. Chacune des qualifications et des attributs de l'être divin considéré comme le premier principe : *Pradjâpati*, le maître des créatures; *Pourouscha,* l'âme suprême; *Asoura,* l'esprit vivant (d'où, comme nous venons de le dire, *Esus* et *Æsar,* d'où aussi l'*Assour* ninivite); *Dakcha*, le

puissant par la volonté, la sagesse; *Mitra* ou *Aryaman*, le bienveillant, le dieu ami; *Dhâtar*, le créateur; *Savitar*, le producteur (le *Saturnus* des vieux Latins); *Tvaschtar*, le formateur; chacune des forces de la nature et chacun des phénomènes physiques dans lesquels il se manifeste extérieurement, comme *Agni*, l'élément igné, le principe de vie, que nous reconnaissons dans l'*Héphæstos* des Grecs, et la *Vesta* des Latins; *Indra*, la force vive de ce principe, qui se révèle dans le feu et dans l'éclair, appelé aussi *Dyâuschpitar*, « le père lumieux, le ciel père, » d'où le *Diespiter* ou *Jupiter* des Romains; *Varouna*, le ciel (l'*Ouranos* de la religion grecque); *Souryâ*, le soleil (l'*Hélios* hellénique); *Parthivî mâtar*, la terre mère, *Fira Môdor* des Anglo-Saxons, la *Dé-méter* des Grecs, la *Hertha* des Germains, la *Mahte* des Lithuaniens, la *Tellus mater* ou *Ops* des Romains, etc., est adoré comme un être à part, formé de la substance du premier être. Et la tournure essentiellement anthropomorphiste du génie de la race indo-européenne tendait à prononcer, plus peut-être que chez aucun autre peuple, la distinction entre ces personnages secondaires, qui à l'origine se ramènent à la même et unique source, car elle leur donnait immédiatement, dans l'imagination populaire et dans les expressions du langage, une existence tout à fait à part et une forme déterminée; la même tendance transformait tous les rapports que la conception religieuse établissait entre eux, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre physique, en mythes, c'est-à-dire en histoires dramatiques qui avaient pour acteurs des personnages vivant d'une vie semblable à celle des hommes; c'est ainsi que naquirent ces fables auxquelles la poésie des Grecs, et aussi celle de l'Inde, donnèrent un si grand éclat et prêtèrent des formes si brillamment variées.

Ce caratère de la religion indo-européenne, qui nous est révélé par les traditions conservées soit dans les mythologies antiques des peuples de l'Europe, soit surtout dans l'Avesta ou les Védas, a été diversement apprecié par les savants. Ceux qui se refusent à admettre la révélation, regardent le système religieux dont nous venons d'exposer le sens général, non point comme une déchéance et une oblitération des enseignements confiés par Dieu aux premiers hommes, mais au contraire, comme un état perfectionné et en cours d'amélioration d'une religion qui aurait été primitivement naturaliste. Suivant cette théorie, les Indo-Européens, adorateurs des phénomènes de la nature, auraient d'abord adressé leurs hommages au ciel matériel, lumineux et étoilé, qui aurait été le premier de leurs dieux. Dans l'étude

comparée des Védas et de l'Avesta, M. James Darmesteter croit trouver les preuves de l'existence primitive d'un dieu indo-iranien matériel, le dieu Ciel, Asoura (οὐρανος). « C'est le dieu-ciel qui a organisé le monde et le régit, parce qu'étant le ciel, tout est en lui, se passe en lui, suivant sa loi; il est omniscient et moral, parce qu'étant lumineux, il voit tout, choses et cœurs. Ce dieu était désigné par les différents noms du ciel, *Dyaus, Varana*, *Svar*, qui, suivant le besoin de la pensée, désignaient soit la chose, soit la personne; soit le ciel, soit le dieu. Plus tard, chaque langue fit un choix et fixa à l'un de ces mots le nom propre du dieu, qui perdit ou obscurcit son ancienne valeur de nom commun : ainsi, en grec, *Dyaus* devint le nom du ciel-dieu (Ζεύς), et *varana* (οὐρανος) fut le nom du ciel-chose; en sanscrit, le ciel matériel fut *dyaus* ou *svar*, le ciel-dieu fut *Varana* (plus tard altéré en *Varouna*); le slave fixa au mot *Svar*, par l'intermédiaire d'un dérivé *Svarogu,* l'idée du dieu céleste; le latin s'arrêta au même choix que le grec, avec son *Jus-piter*, et laissa tomber les autres noms du ciel; la Perse enfin désigna le dieu par une de ses épithètes abstraites, *le Seigneur*, *Ahura*, et effaça les traces extérieures de l'ancien naturalisme de son dieu. Ce dieu qui régnait au moment où la religion de l'unité aryenne se brisa, les diverses religions qui naquirent d'elle l'emportèrent avec elles dans les diverses régions où les porta le hasard des migrations aryennes. Des cinq religions qu'il domine, trois lui restèrent fidèles jusqu'au bout et ne l'abandonnèrent qu'en périssant elles-mêmes, ce sont celles des Grecs, des Latins et des Slaves, chez qui Zeus, Juspiter et Svarogu ont perpétué, tant qu'a subsisté la religion nationale, les titres et les attributs du dieu suprême des Aryens. Ils succombèrent devant le Christ; le *Ciel-Père* disparut devant le *Père qui est au ciel*[1]. »

Cette théorie a l'inconvénient de supposer qu'après être arrivées d'elles-mêmes et graduellement à la conception du dieu unique, pur esprit, créateur et souverain de toutes choses, que mettent en action l'Avesta et les Védas, les tribus d'où sont sorties les nations européennes ont laissé cette notion s'affaiblir au fur et à mesure qu'elles se sont avancées dans les voies de la civilisation et du progrès matériel et moral. On nous dit que les tribus bactriennes à demi-sauvages se sont élevées du naturalisme à l'idée d'un dieu céleste, spirituel et unique, puis, que les Grecs et les Romains, avec tout l'éclat de leur culture intel-

[1] J. Darmesteter, *Essais orientaux*, p. 128.

lectuelle, sont retombés dans le naturalisme et le polythéisme. N'est-il pas plus rationel d'admettre avec Bossuet et avec l'enseignement dogmatique de l'Église chrétienne, que la grossière religion des Grecs et des Romains n'est que la résultante finale de dégradations successives dont le point de départ est la révélation primitive et dont les degrés intermédiaires sont constitués par les doctrines religieuses et morales dont les Védas et l'Avesta nous conservent l'écho affaibli?

Les Égyptiens, nous l'avons montré, avaient vu les manifestations les plus saisissantes et les plus hautes de l'être divin dans les phases de la course journalière et annuelle du soleil; c'est sur ce fondement qu'ils avaient construit l'édifice de leur religion. Les Babyloniens, et leurs élèves les Assyriens, avaient cherché surtout ces manifestations dans les corps sidéraux et les légions de l'armée céleste; aussi leur culte avait-il revêtu un caractère astronomique et astrologique qui fait sa physionomie propre. Les Aryas primitifs n'étaient pas assez savants pour concevoir de semblables systèmes. Les manifestations où ils reconnurent le pouvoir de l'être divin et dans lesquelles ils adorèrent ses attributs, celles qu'ils personnifièrent et qui devinrent le point de départ de leur mythologie, furent les phénomènes purement atmosphériques d'où dépend la fertilité de la nature, l'action directe du soleil sur la vie végétative, les vents, les vapeurs humides, les nuages, la foudre, la pluie. C'est ainsi que les Védas nous montrent parmi les personnages divins auxquels le culte s'adresse : *Uschas,* l'aurore, l'*Eos* des Grecs, l'*Ostara* des Germains; les *Açvins*, personnification des deux crépuscules du matin et du soir, qui donne naissance aux *Dioscures* helléniques; les *Maruts*, les vents, dont le culte se discerne encore aux temps primitifs de la Grèce, surtout dans les *Tritopatores* athéniens, dont le nom rappelle de si près le *Tritsu* védique; les *Gandharvas* ou chevaux célestes, qui représentent les rayons du soleil et ont fourni le nom comme la première origine de la conception des *Centaures* helléniques.

Au milieu des phénomènes de la nature, les Aryas primitifs furent surtout frappés, on le voit clairement dans les hymnes des Védas, par ceux qui semblaient révéler dans la nature une lutte, un antagonisme de deux forces ou de deux principes opposés, la lutte du jour et de la nuit, des rayons solaires et des nuages ou des brouillards, l'éclair frappant la nue et en faisant jaillir les torrents de la pluie féconde qui y étaient auparavant emprisonnés, phénomènes physiques auxquels ils furent

naturellement conduits à assimiler, dans l'ordre moral, cette lutte du bien et du mal dont l'homme ne peut manquer d'être le témoin s'il vit quelque temps sur la terre. De l'observation de ces phénomènes de lutte et d'antagonisme, qu'ils s'efforcèrent de concilier avec la conception de l'unité de substance et de principe, et à laquelle durent se joindre quelques restes des notions de la révélation primitive sur l'antique « ennemi », le tentateur, révolté contre l'Éternel, sortit le germe fondamental de la doctrine du dualisme, particulièrement développée chez tous les Aryas et qui devint plus tard la base essentielle du système religieux chez les Iraniens. On admit l'existence de deux principes éternellement en lutte dans le monde, bien qu'émanant tous deux de la même substance première et s'y confondant, principes dont l'antagonisme faisait la vie et la durée de l'univers. Ce fut, dans les Védas et dans l'Inde, le combat d'Indra, le lumineux, contre Vrttra, le ténébreux; chez les Iraniens, celui d'Ahura-Mazda contre Agri-Mainyous, auquel la réforme de Zoroastre donna une importance capitale; chez les Grecs, la lutte d'Apollon contre Python, de Jupiter et des Titans; dans les vieilles fables italiques, celle d'Hercule contre Cacus; ce fut enfin une infinité de mythes que l'on retrouve sans exception chez tous les peuples indo-européens et dont il serait trop long de présenter ici l'énumération.

Les tribus japhétiques, avant leur dispersion, possédaient déjà une cosmogonie pleine d'antiques souvenirs des premiers âges, et analogue par bien des côtés aux traditions bibliques, mais altérée par la conception panthéistique, qui nie la création pour y substituer l'émanation, et fait de la matière une partie de la substance divine. « Rien n'existait au commencement, dit le dixième hymne du Rig-Véda, ni l'être, ni le non-être, point de ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrait tout? Quel était le réceptacle de tout? Était-ce l'eau, le profond abîme? La mort n'existait pas alors, ni l'immortalité. Le jour ne luisait point dans la nuit. Seul, le Un respirait en lui-même sans souffle, et il n'y avait rien d'autre au delà de lui. L'obscurité régnait au commencement, entourant tout de ténèbres, comme un océan sans lumière. Le germe caché dans son enveloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le *désir* en surgit d'abord et fut la première semence de l'esprit. Tel est le lien que les sages, en méditant, ont reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. »

C'est, sous une forme moins anthropomorphique et plus métaphysique, la donnée même du début de la *Théogonie* d'Hésiode : « Au

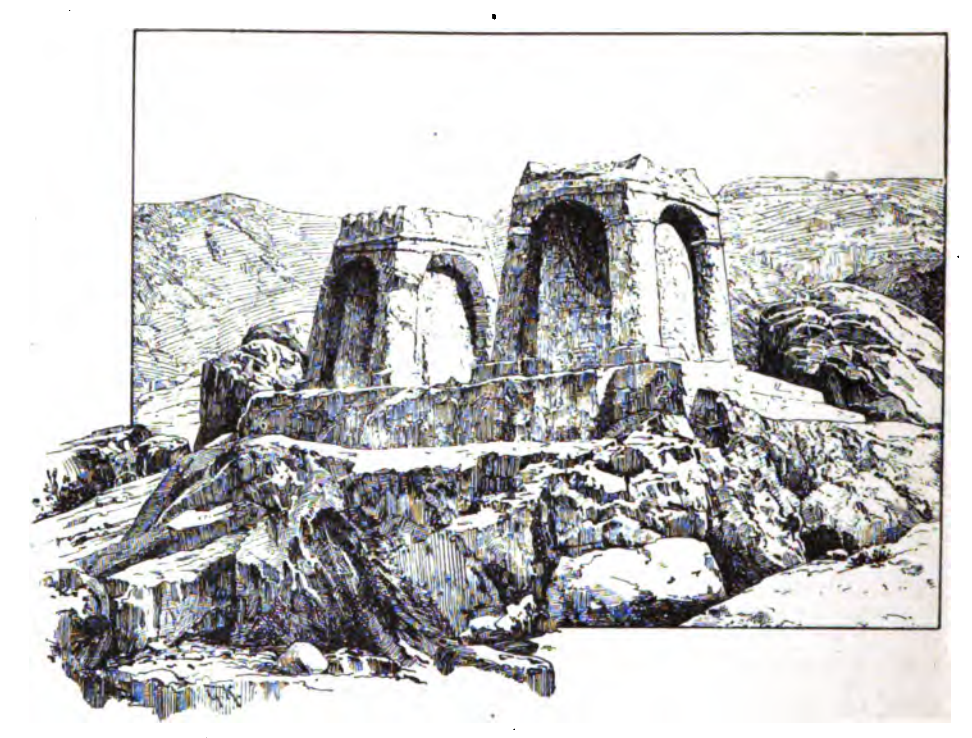
commencement fut le Chaos, puis la Terre, au vaste sein, base inébranlable de tous les êtres, le ténébreux Tartare dans le fond de ses abîmes, et l'*Amour*, le plus beau des dieux immortels. » C'est aussi ce que chante un des chœurs les plus poétiques d'Aristophane : « Il existait, au commencement, le noir Chaos et la Nuit, et le noir Érèbe et le Tartare; mais ni la terre, ni l'air, ni le ciel, n'étaient encore. Dans le cercle infini de l'Érèbe, avant tout, la nuit aux ailes noires produisit un œuf non couvé, d'où, par la révolution du temps, jaillit l'Amour, père des désirs, battant son dos de ses ailes dorées, et semblable lui-même aux tourbillons de la tempête. Accouplé au chaos volatil et ténébreux, dans la profondeur du Tartare, il enfanta... le ciel, l'océan, la terre et la race incorruptible des dieux immortels[1]. » On le voit, la légende cosmogonique conçue par les Aryas primitifs avec la donnée du chaos primordial, mais faisant sortir ce chaos, par voie d'émanation, de l'essence divine, et représentant le monde organisé comme en sortant à son tour par une nouvelle émanation, avait été emportée par les tribus dispersées loin du centre commun, aussi bien dans la Grèce que dans l'Inde.

Le culte extérieur et surtout le sacrifice jouaient un rôle essentiel dans la religion des tribus japhétiques primitives. Le sacrifice est pour elles l'œuvre par excellence (*kratu*), à tel point qu'il est considéré lui-même comme participant de la nature divine; il comprend les rites, les offrandes et aussi les hymnes et les prières, et dans les hymnes on trouve à la fois le dogme et la morale.

Les rites védiques, dans leur simplicité primitive, paraissent avoir conservé intact le sacrifice des anciens âges, qui d'ailleurs se retrouve exactement semblable chez les vieux Pélasges de l'Arcadie[2], et dont les traits principaux ont été conservés dans les cérémonies postérieures de tous les peuples de la race. Le chef de famille dresse sur un lieu élevé, qui puisse s'apercevoir de loin, un autel grossier, composé de mottes de gazon (*cespites* chez les Romains primitifs)[3], ou d'une pierre à large base, *grâva prithubudhna*, sous la libre voûte du ciel. Cet autel, destiné à être le siège, *dhâsi*, de la divinité, rend sacré le lieu où il s'élève, lieu qu'on appelle *vêdi* et qu'on entoure d'une enceinte, origine

[1] Aristophane, *Av.*, v. 693-702.
[2] Voy. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 182.
[3] C'est ainsi qu'étaient encore faits, au temps de Pausanias, les autels du Zeus Lycæos et de Zeus Clarios en Arcadie (Pausan., VIII, LIII, 9).

du τέμενος des Grecs. Pasteur, et vivant du produit de ses troupeaux, l'Arya consacre son autel par une onction de beurre liquide, *havis*; puis, s'étant mis à genoux, *mitadjnava*, ou debout les mains étendues vers le ciel, *uttânahasta*, il s'adresse à la divinité en prononçant l'invocation, *havam*, et en chantant des prières improvisées. Cependant du bois a été placé sur l'autel; on allume le feu, symbole et substance d'Agni, qu'on se procure par le frottement de deux branches sèches,



Les autels du feu (*atech-gas*) de Nakhchè-Roustem [1].

arâni. L'adorateur élève dans une coupe de bois, *tchamasa*, *pâtra*, le *sôma*, le breuvage divin qui anime le courage et l'exalte jusqu'à l'ivresse; c'est le suc fermenté qui remplace le vin dans un pays où la vigne est absolument inconnue; on l'appelle déjà *vinas* « le désiré, » d'où viendra *vinum*; plus tard les tribus aryennes de l'Orient continueront à se servir de cette même liqueur, aussi bien dans l'Inde que dans l'Iran; les peuples aryens de l'Occident, parvenus dans des climats plus favorables, y substitueront le jus de la vigne, et *Sôma*, adoré lui-même comme un dieu, comme une forme d'Agni, donnera naissance au *Dio-*

[1] *Tour du Monde*, 1884, 1er semestre, p. 208.

nysos des Grecs. Cette liqueur, *indu*, est jetée en libation sur le feu, dont la flamme vive consume aussi l'offrande, *prayas* ou *vâdja*. L'oblation consiste en beurre, *ghrita* ou *havis*, en lait caillé, *dhadhi*, en grains d'orge, *dhana*, et en gâteaux, *karambha*. D'ordinaire cette simple matière suffit; ce n'est que dans les cérémonies solennelles que le sacrifice devient sanglant; on immole alors des victimes prises dans les troupeaux, vaches ou chèvres; mais l'offrande la plus haute, la plus solennelle est celle du plus noble des animaux domestiques, le sacrifice du cheval, *açvaméda*, que les Scandinaves continuèrent à célébrer jusqu'à leur conversion au christianisme. Dans différents passages de l'Avesta, qui traitent des âges antérieurs, il est question d'hécatombes gigantesques où mille bœufs et dix mille moutons succombent à la fois sous le couteau des sacrificateurs et sont offerts en holocauste à la divinité, soit pour la remercier, soit pour apaiser sa colère. Ce fut seulement Zoroastre qui fit cesser ces barbares coutumes et interdit toute immolation d'un être quelconque créé par Ormuzd.

A l'holocauste, comme nous l'avons déjà dit, se joint la prière, l'hymne qui interprète les symboles, l'hymne qui est la louange (*stouti*) et qui ajoute à l'offrande matérielle l'offrande spirituelle. Il a été enseigné par *Vâtch* (c'est le latin *vox*), la parole sainte, le Verbe, le « premier des êtres parlants, » le « trésor de la prière, » que le quatrième hymne du Rig-Véda célèbre en ces termes magnifiques : « Je suis reine et maîtresse des richesses, je suis sage... Celui qui naît, qui respire, qui entend, mange avec moi les mets sacrés. Les ignorants me détruisent. Ainsi, écoute-moi, je dis une chose digne de foi. Je dis une chose bonne pour les dieux et pour les enfants de Manou (les hommes). Celui que j'aime, je le fais terrible, pieux, sage, éclairé... Je parcours le ciel et la terre. J'existe dans tous les mondes et je m'étends jusqu'aux cieux. Telle que le vent, je respire dans tous les mondes. Ma grandeur s'élève au-dessus de cette terre, au-dessus du ciel même. »

§ 5. — LES ARYAS APRÈS L'ÉMIGRATION DES TRIBUS OCCIDENTALES

L'émigration, vers l'occident, des tribus japhétiques qui devaient former la population de l'Europe, ne se fit pas en un seul jour et ne fut pas le résultat d'un même exode. Elle dut se produire graduellement par l'effet de l'accroissement numérique des Indo-Iraniens ou Aryas

proprement dits qui, arrêtés à l'est par l'obstacle infranchissable d'énormes montagnes, repoussaient peu à peu les diverses tribus des Yavanas vers l'ouest, où celles-ci trouvaient devant elles des espaces libres et immenses pour y aller chercher de nouvelles demeures. Il vint cependant un moment où ce mouvement d'émigration, commencé progressivement, se précipita sous l'action d'une cause plus déterminante que nous ignorons, peut-être une invasion touranienne, et où tout ce qui restait des tribus ancêtres des nations de l'Europe partit à la fois pour chercher fortune, laissant les Aryas orientaux seuls en possession de la fertile contrée qui avait été le berceau de la race. Ce fut alors que les Iraniens descendirent des froides vallées du Belourtagh, où ils avaient été refoulés, et, trouvant le champ ouvert devant eux, revinrent sous le climat plus heureux de la Bactriane ; ce fut alors aussi que les Aryas de l'un et de l'autre rameau, débordant au delà des limites de la contrée qui avait suffi jadis à toutes les tribus japhétiques primitives, occupèrent au nord la Sogdiane, de l'Oxus à l'Iaxarte, et au sud la province spécialement appelée Arie par les géographes classiques. Ce grand mouvement de populations se produisit trois mille ans environ avant l'ère chrétienne : c'était à peu près le temps où florissait en Chaldée la dynastie à laquelle appartient le roi Gudea.

La période du retour des Iraniens vers leurs demeures primitives et de la première expansion des Aryas orientaux en dehors des frontières de la Bactriane est représentée dans les légendes populaires de l'Iran, recueillies à une époque moderne par Firdoûsi, qui en fit son *Livre des Rois* (*Schah Nameh*) par deux dynasties de rois mythiques. La première, celle des Pischdadiens (de *Pischdad* « le donneur des lois justes ») eut pour premier roi Caiomors qui régna 560 ans. Son petit-fils Huschink passe, dans les mêmes légendes, pour avoir introduit le culte du Feu chez les Iraniens. Celui-ci eut pour successeur Thahamuras qui apprit à son peuple à filer la laine des brebis et à la tisser pour en faire des vêtements. Mais le prince le plus grand de cette première dynastie qui occupa le trône durant 3,269 ans, est Djemschid qui régna 700 ans ; il enseigna à forger le fer pour en fabriquer des charrues, mais aussi des lances, des casques et des épées ; il inventa le calendrier ; il introduisit chez son peuple le luxe des étoffes de soie ; il passe enfin dans la légende pour avoir fondé Persépolis. Djemschid paraît mentionné dans les livres de Zoroastre sous le nom de Yima-Kchaëta. Ce héros purement mythique personnifie la société des Aryas qui tend à s'organiser

d'une manière plus parfaite qu'à l'époque primitive, perfectionne son agriculture, commence à posséder de grandes villes, et constitue plus puissamment sa religion, mais en l'entraînant plus avant dans les voies du naturalisme, car la légende iranienne, animée de l'esprit du zoroastrisme, reproche à Djemschid d'avoir terni sa gloire par l'établissement de l'idolâtrie.

Immédiatement après cette époque, la tradition de l'Iran, qui, bien qu'ayant revêtu des formes absolument fabuleuses, doit reposer sur quelques souvenirs historiques fort altérés, place une conquête étrangère, qui semble indiquer un moment où le premier empire kouschite de Babylone, fondé par Nemrod, aurait étendu par la force des armes, sa domination jusque sur la contrée habitée par les Aryas ou au moins jusque dans le pays qui devint la Médie, comme le firent plus tard quelques-uns des monarques assyriens. Ce n'est, en effet, qu'à un événement de ce genre que peut se rapporter le personnage mythique du conquérant *arabe* Zohak, tyran sanguinaire, corrupteur des mœurs, propagateur d'une religion obscène et monstrueuse, contre laquelle se révoltaient les instincts moraux des tribus japhétiques; ce Zohak règne mille ans, et comme le Moloch phénicien et l'Adar-Melek de Sepharvaïm dans la Chaldée, il réclame sans cesse des victimes humaines pour nourrir les deux serpents qui se dressent sur ses épaules.

Mais la réaction du génie propre et du sentiment d'indépendance des Aryas ne tarda pas à éclater et à briser le joug des Chamites babyloniens. « Il y avait à Ispahan (!), raconte la légende iranienne, un homme qui était père de deux jeunes gens beaux de visage et doués du plus heureux naturel. Un jour, on saisit ces deux jeunes gens et on les tua, sans s'inquiéter de leur père ni de leur famille, pour nourrir de leur cervelle les serpents de Zohak. Cet homme se nommait Cavêh. Il était forgeron et travaillait sous un auvent devant sa maison, quand on vint lui annoncer que ses enfants avaient été pris et mis à mort. Au même instant, il sortit de son auvent, et, dans son trouble, il se mit à courir par la ville avec le tablier de cuir que portent les forgerons pour garantir du feu leurs vêtements. Et il se mit à pousser des cris et des gémissements dans Ispahan, et les hommes se réunirent autour de lui. Or, les habitants d'Ispahan étaient fatigués de la cruauté de Zohak; ils se levèrent en masse avec le forgeron Cavêh, lequel attacha au bout d'un bâton cette pièce de cuir qui le couvrait jusqu'aux pieds et en fit son étendard. » Vainqueur des étrangers de Zohak, Cavêh plaça sur le trône,

Féridoun (Thraêtaona), le petit-fils de Djemschid, qui vit 500 ans, restaure le culte du Feu et dont le règne rappelle les plus heureux des anciens jours. Après lui se succèdent des princes pacifiques qui ne se signalent que par des bienfaits et avec lesquels s'éteint la dynastie des Pischdadiens.

Nous avons cité cette légende, dont l'auteur musulman du xie siècle a transporté la scène à Ispahan, capitale de la Perse de son temps, non pas qu'on puisse la regarder comme réellement historique, mais à cause de l'importance qu'elle acquit à une certaine époque. Quand les rois sassanides eurent détruit l'empire des Parthes et rétabli la religion de Zoroastre dans toute sa pureté, ils firent, en souvenir de cette légende, fabriquer un étendard de cuir, qu'ils couvrirent de pierres précieuses, et qu'ils appelèrent « l'étendard de Cavêh. » On ne le déployait qu'aux occasions solennelles et décisives, quand le roi lui-même se mettait à la tête de ses troupes. Il était regardé comme le palladium sacré de la nationalité et de la cause du zoroastrisme. Sa prise par les Arabes à la bataille de Kadésieh entraîna immédiatement la déroute de l'armée d'Yezdegerd et la ruine de la monarchie persane, tombée sous les armes de l'islamisme.

C'est presque aussitôt après la délivrance des Aryas de la tyrannie de Zohak, sous le règne même de Féridoun, aussi mythique que ceux de ses prédécesseurs, mais représentant très probablement une époque de l'histoire, que la tradition iranienne fait commencer la longue lutte, incessamment renouvelée pendant des siècles, des Aryas contre les Touryas ou Touraniens, c'est-à-dire les peuples ougro-finnois, principalement ceux du rameau turc, cantonnés dans les steppes sans limites qui s'étendent au nord et à l'est du bassin de l'Iaxarte. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'antique puissance des nations touraniennes ou des Scythes d'Asie, auxquels l'historien Justin attribue 1,500 ans de prépondérance sur une grande partie du continent asiatique. Leur divinité principale était le grand serpent dont Zoroastre fit l'emblème d'Ahriman, le principe du mal, serpent que la légende iranienne appelle Afrasiâb, et qui semble avoir, dans la langue antique des Touryas de la Médie, porté le nom de Farroursarrabba[1]. La tradition iranienne recueillie dans le *Livre des Rois*, et les livres zends du zoroastrisme représentent la guerre des Aryas et des Touryas comme une

[1] Voy. Oppert, *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique*, Paris, 1857.



guerre de frères ennemis, et en effet nous avons montré ailleurs[1], que les populations ougro-finnoises devaient, suivant de grandes vraisemblances, être regardées comme un rameau de la race de Japhet plus anciennement détaché que les autres. Mais la guerre n'en fut pas moins acharnée et haineuse. Elle avait dès l'origine un caractère religieux au moins autant que national, et elle était d'ailleurs dans la force même des choses, car les Aryas et les Touryas étaient limitrophes, la tendance irrésistible de leurs migrations les poussait dans la même direction, ils aspiraient à la possession des mêmes contrées fertiles et bénies du ciel. Reléguée dans l'âpre région des plaines, au nord des Aryas, la masse principale des tribus touraniennes convoitait les heureuses vallées de la Bactriane et méditait d'en chasser ceux qui les détenaient. C'est, au nord, dans la Sogdiane et sur la ligne de l'Iaxarte ; à l'ouest, dans la Margiane et l'Hyrcanie, qu'Aryas et Touryas durent se trouver d'abord en contact et en antagonisme ; c'est dans ces régions que la légende iranienne place le commencement de la lutte, et elle nous montre les Touraniens ayant d'abord le dessus. Plus tard, les Iraniens s'affranchissent du joug de leurs oppresseurs. L'Avesta mentionne le nom du touranien Franraçyana que l'iranien Haôma charge de chaînes; le livre sacré de la Perse renferme aussi plusieurs prières qui sollicitent le secours des anges appelés Fravashis contre les Touraniens, ces ennemis aux mille chefs.

Mais il serait difficile de tirer de l'étude directe du livre de Zoroastre quelque chose de plus précis que ces indications qui ne sont qu'un lointain écho de luttes aussi longues qu'acharnées. Un grand fait historique se dégage de toutes ces fables; une étincelle jaillit de ces nuages accumulés : c'est que le rameau asiatique des peuples indo-européens, forme deux branches bien distinctes sous la dénomination générique de branche indo-iranienne : les Ariens de l'Inde et les Ariens de l'Iran ou de la Perse, d'où deux religions et deux langues différentes : dans l'Iran le mazdéisme et la langue zende ; dans l'Inde le védisme et le sanscrit. « Il suit de là, dit M. Darmesteter[2], que les deux religions dérivées, mazdéisme et védisme, se composent de deux couches différentes de dieux, de mythes et d'idées; la première comprend tout ce qui existait déjà *à l'état formé* dans la religion indo-ira-

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 307.
[2] *Ormazd et Ahriman*, p. 4.

nienne *dans la période d'unité*; la seconde, tout ce qui s'est produit depuis l'époque de la séparation. Par suite, dans le mazdéisme, pour nous en tenir à notre objet spécial, l'on doit distinguer deux sortes d'éléments d'âge différent : les éléments *indo-iraniens* et les éléments *iraniens proprement dits.* » Le védisme est resté infiniment plus près de la religion commune et primitive, de même que le sanscrit ou la langue des Védas est infiniment plus près que le zend de la langue indo-iranienne. Le mazdéisme et le védisme sont l'un et l'autre des produits naturels et spontanés de la religion indo-iranienne qui, sous l'influence des milieux et du contact de populations étrangères, a subi dans l'Iran ou dans l'Inde des altérations et des transformations plus ou moins profondes. Les religions de l'Inde ramènent tous les dieux à un dieu unique, souverain maître de toutes choses et créateur de l'univers ; la religion de la Perse perd de vue ce principe fondamental, en mettant l'un en regard de l'autre le bien et le mal, se disputant le monde et doués de forces égales. L'Inde est monothéiste, la Perse est dualiste : telle est la distinction fondamentale qui caractérise les deux branches orientales de la race indo-européenne.

A cet âge de l'histoire des Aryas, compris entre la migration des tribus occidentales qui allèrent gagner l'Europe et la division des tribus orientales en deux grands rameaux, dont l'un se dirigea vers la Médie et la Perse et l'autre vers l'Inde, appartiennent les plus antiques morceaux du recueil des Védas. Ils nous montrent un état de société pareil encore à celui de l'âge antérieur et la même religion. Seulement la population augmente rapidement, les villes grandissent, l'agriculture se développe, progresse et tend à prendre le dessus sur la vie pastorale. Aussi, la société commence à s'organiser hiérarchiquement; il s'y forme petit à petit des classes, des ordres, qui ne sont pas encore des castes aux limites infranchissables, de l'une à l'autre desquelles on peut encore passer, mais dans lesquelles généralement les professions sont héréditaires. Ces classes sont celles des prêtres, des guerriers et des agriculteurs, que l'on distingue quelquefois en pasteurs et laboureurs. Ce sont les trois ordres que l'Avesta reconnaît chez les Iraniens et que plus tard on considérera comme descendant de trois fils de Zoroastre, ceux dont Hérodote signale l'existence chez les Perses de son temps. Dans l'Inde, sous l'influence de l'esprit brahmanique et au milieu des événements de la conquête, ces ordres des anciens Aryas devinrent des castes, les trois castes supérieures, tandis que la popula-

tion vaincue de la race de Cham, les Dasyous ou Çoudras furent cantonnés dans les castes inférieures et méprisées.

Un des livres les plus anciens et les plus importants de l'Avesta, le *Vendidad-Sadé*, nous a conservé, dans son premier chapitre, un document d'une extrême antiquité et que plusieurs savants ont longtemps considéré comme essentiel sur l'histoire des migrations des Aryas occidentaux[1]. C'est une liste des pays qui, d'après les rédacteurs du livre sacré, auraient été successivement occupés par les Iraniens jusqu'aux portes de la Perse ; dans chacun de ces pays, un fléau nouveau est suscité par Ahriman et force les adorateurs d'Ormuzd à chercher de nouvelles demeures. Sous cette forme mythique et légendaire on suit pas à pas l'extension des domaines de la race, qui laisse des colonies derrière elle dans tous les cantons qu'elle traverse, tandis que son noyau principal marche constamment vers l'Occident.

Le point de départ est l'*Aryânem-Vaêdjô* ou l'*Iranvêj,* c'est-à-dire, comme nous l'avons établi déjà dans le premier volume de cet ouvrage, le plateau de Pamir[2]; le fléau qui en chasse les Iraniens est le froid, devenu insupportable, « car il y avait dix mois d'hiver et seulement deux mois d'été. » Deuxième lieu de séjour : le pays de *Sughdha,* c'est-à-dire la Sogdiane ; le fléau qu'y suscite Ahriman est une épizootie qui ravage les troupeaux des Iraniens encore pasteurs. C'est là que se constitue le culte mazdéen ; aussi le pays est-il surnommé *Gâu*, c'est-à-dire « le sanctuaire du feu, » et plus tard les mots de *Sogd* et de Paradis deviennent synonymes pour les zoroastriens de la Perse. Troisième séjour : le pays de *Moûru*, la Margiane des géographes classiques, dont la capitale est encore aujourd'hui la ville de Merv; Ahriman y suscite « des guerres et des brigandages, » bien évidemment de la part des Touryas, dont les tribus touchaient à ce territoire. Quatrième séjour : le fertile pays de *Bakhdi,* la Bactriane proprement dite, le pays « des hautes bannières, » c'est-à-dire le siège de la royauté; cet heureux séjour devient bientôt infecté d'insectes et de plantes vénéneuses. Cinquième séjour : la contrée de *Nisâya*, la Nisæa des géographes grecs, dans le nord de la Parthyène ; l'esprit du mal y suscite « l'incrédulité. »

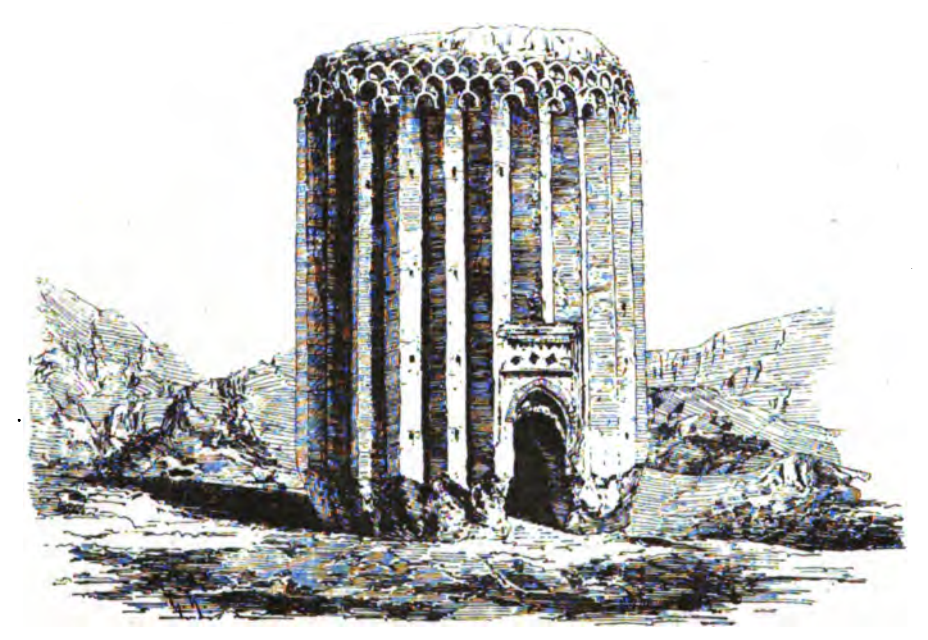
[1] Voy. Haug, *Das erste Kapitel der Vendidâd*, dans le tome V de l'ouvrage de Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*; James Darmesteter, *The Zend Avesta,* t. I, p. 1 et suiv. ; Michel Bréal, dans le *Journal asiatique* de 1862; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 190 et suiv.

[2] Voy. t. I, p. 93.



C'est le premier indice que nous trouvions dans le texte, des querelles religieuses qui vont amener la scission parmi les Aryas. Sixième séjour : le pays de *Harôyu*, « riche en villages ; » c'est l'Arie des Grecs, l'Haraïva des Perses, la contrée où s'élève actuellement encore la ville de Hérat. « Ahriman y produit la grêle et la famine. » Septième séjour : *Vaêkereta*, où est située *Dazhaka* ; » c'est le canton où le *Livre des Rois* fait naître Roustem, le héros iranien par excellence, car la ville de Douschak (Djellabad), est la capitale du Séistan à l'est du lac Hamoun et au sud des sources de l'Helmend. De nouvelles querelles religieuses, plus vives encore que les premières, sont dites y avoir éclaté. Huitième séjour : le pays d'*Urvâ*, que l'on croit identique au Caboulistan ; les Aryas y sont en butte aux dévastations des tribus barbares du voisinage. Neuvième séjour : « *Khnenta*, où est située *Vehrkâna*, » c'est-à-dire le pays de Kandahar où se trouve la ville d'Ourghandab ; Ahriman y fait apparaître les vices contre nature, si sévèrement punis par la loi de Zoroastre. Dixième séjour : la fertile région de *Harakaiti*, l'Arachosie ; Ahriman y introduit, dans une partie du peuple, l'usage impie d'enterrer les morts. Nous sommes ici en présence d'un nouveau souvenir de division religieuse, et cela sur un des usages les plus essentiels qui séparent les Indiens et les Mazdéens. L'Arachosie dut être, du reste, la contrée où s'opéra la scission définitive entre les deux rameaux des Aryas orientaux, car c'est de là que les tribus rebelles au mazdéisme passèrent dans le bassin de l'Indus, qui n'en était séparé que par une chaîne de montagnes. Le chapitre du *Vendidad-Sadé* va maintenant nous faire suivre la marche des Iraniens, demeurés désormais seuls. Mais après les avoir conduits jusqu'à leur entrée en Perse, il montre aussi la marche du rameau des Aryas de l'Inde, car il finit par parler d'un séjour dans le *Hapta-Hindu*, le *Sapta-Sindhu* védique, « le pays des sept fleuves, » le Pendjâb actuel ; puis, d'un autre au bord de l'Océan, vers les embouchures de l'Indus. Onzième séjour : *Haêtumat*, « le pays qu'arrose le fleuve Helmend, » l'Étymander des géographes classiques ; Ahriman y fait naître « les péchés de la magie. » On le voit, les Iraniens ont repris leur route vers l'ouest. Douzième séjour : le pays de *Ragha*, c'est-à-dire le nord de la Médie, où tous les géographes anciens placent la ville de Ragæ ou Rhagès, aujourd'hui Rey, à côté de Téhéran ; le texte y signale l'apparition de nouveaux infidèles, ce qui se rapporte bien évidemment aux altérations que la doctrine de Zoroastre subit en Médie, ainsi que nous le ferons voir dans le chapitre suivant. Treizième séjour :

le pays de *Kakhra*, qui paraît être le Khorassan de nos jours. Ahriman y fait surgir l'usage abominable de brûler les morts. Quatorzième séjour : le canton de *Varena*, vers le mont Demavend de nos jours, au sud de la mer Caspienne ; les fléaux produits par Ahriman y sont des maladies sur les femmes et des ravages des tribus touraniennes. « Là naquit Thraêtaona » (le Féridoun des traditions persanes du moyen âge), « le meurtrier du serpent pernicieux Afrasiâb. » C'est le dernier point



Tour de Rey (Rhagès)[1].

d'arrêt avant l'entrée de la nation dans l'Iran proprement dit ou dans la Perse.

Il faut se garder toutefois de prendre à la lettre cette géographie de l'Avesta. Si l'émigration des Iraniens est vraie dans la direction générale indiquée par ces étapes successives, ces étapes elles-mêmes n'ont pas, de l'aveu d'un grand nombre de savants contemporains, la valeur géographique qu'on leur attribuait autrefois. M. Michel Bréal croit que les noms de pays cités dans le Vendidad sont des noms mythiques ; l'Aryânem-Vaêdjô, par exemple, serait dans cette théorie hypercritique, tout simplement le pays des Fées assimilé au Var de Yima, c'est-à-dire au Paradis ; il n'aurait place, pas plus que les autres noms

[1] Tombeau présumé d'un roi mogol. *Tour du Monde*, 1886, 1er semestre, p. 225.

géographiques, sur aucun point du globe terrestre. Le savant traducteur de l'Avesta, M. de Harlez, pense que l'énumération de villes que nous avons rapportée, peut tout au plus passer pour l'ordre de fondation des villes iraniennes, et encore est-il probable que ce tableau n'a d'autre but que de mieux faire ressortir la rapide extension de la doctrine de Zoroastre[1].

§ 6. — ZOROASTRE

C'est maintenant que nous devons parler de la grande réforme religieuse que suivirent les Iraniens et dont la gloire s'attache au nom de Zarathustra (splendeur d'or, brillant comme l'or), plus connu sous la forme hellénisée de Zoroastre. Tous les écrivains classiques s'accordent à placer le personnage de Zoroastre dans une très haute antiquité. Pline le dit de mille ans antérieur à Moïse ; Hermippe, qui traduisit ses livres en grec, le faisait remonter à 5,000 ans avant la prise de Troie; Eudoxe à 6,000 ans avant la mort de Platon ; Xanthus de Lydie enfin, à six siècles seulement avant Darius Ier de la dynastie des Achéménides. La science moderne, après les savantes études d'Eugène Burnouf, de Spiegel, de MM. James Darmesteter et C. de Harlez sur les livres originaux du zoroastrisme, conquis au prix de tant de difficultés dans l'Inde par Anquetil-Duperron, arrive aujourd'hui, par une série de preuves et de déductions dont l'exposé ne saurait trouver ici sa place, à la conclusion que, si la date précise où vécut le fondateur de la religion du dualisme n'est pas possible à fixer encore; faute d'éléments de précision, cette date est certainement fort élevée, bien que n'atteignant pas les limites fabuleuses des indications d'Hermippe et d'Eudoxe, et que toutes les vraisemblances concordent pour la rapporter aux environs du XXVe ou du XXVIe siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque adoptée par Pline.

Toutefois, quelques auteurs ont prétendu que le personnage de Zoroastre n'était qu'un mythe et qu'il n'a jamais eu d'existence positive. Le Yaçna appelle Zoroastre du nom de *dûta* « messager de la divinité »; or, ce mot est le qualificatif védique d'Agni, et en le rapprochant du sens du mot *Zoroastre*, « *splendeur d'or* », on a pensé que le prophète qu'on montre constamment en rapport avec le feu, pourrait bien n'être

[1] C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 77. Fr. Lenormant, *Origines*, etc., t. III, p. 508.



qu'un autre Agni, le feu personnifié. Mais il a bien fallu au mazdéisme un apôtre comme à toutes les autres religions, et la théorie dont nous parlons ne revêt aucun caractère de vraisemblance. En exagérant à leur tour dans le sens diamétralement opposé, quelques critiques ont cru à la pluralité des Zoroastres. M. Schœbel, enfin, en admettant l'existence de Zoroastre, regarde le prophète comme très moderne par cette raison qu'il n'est mentionné ni dans les inscriptions des rois achéménides, ni chez Hérodote qui, pourtant, décrit avec tant d'exactitude le culte des Perses et les pratiques du mazdéisme. Zoroastre ne serait ainsi qu'un réformateur et non le fondateur du mazdéisme dont le premier apôtre demeurerait inconnu.

Nous ne savons rien de positif sur la vie de Zoroastre, sinon qu'il était de race royale et qu'il vivait, nous dit la tradition, au temps où les tribus iraniennes étaient encore campées en Bactriane. Une légende qui repose peut-être sur un fond de vérité, le fait naître à Raghâ, en Médie, la Rhagès où Tobie et d'autres Juifs furent exilés par Salmanasar III. On place aussi son berceau en Atropatène; mais si l'on ignore quel fut positivement sa patrie, du moins le théâtre de ses prédications et des succès de sa doctrine paraît déterminé par la concordance des témoignages de l'Avesta, des écrivains classiques et des auteurs de l'Orient musulman. Ce fut probablement la Bactriane, dont la capitale était Balkh, cette grande ville célèbre dans l'antiquité sous le nom de Bactra et dont les voyageurs modernes admirent encore les ruines qui s'étendent, à cinquante kilomètres au sud de l'Oxus, sur un circuit de plus de six lieues. Dans ce pays, régnait le roi Hystaspe (en zend *Vistaçpa* ; en persan *Goustasp*), fils d'Aurvadaçpa (dans les auteurs persans du moyen âge *Lohrasp*), fils de Kava Ouçrava (*Kaï-Khosrou*), fils de Kava Ous (*Kaï-Kaous*), fils de Kava Kavâta (*Kaï-Kobad*), fondateur de la dynastie des Géants ou des Kéaniens qui avaient succédé aux Pischdadiens. Les écrivains persans du moyen âge, derniers échos de traditions populaires toutes mythiques, auxquelles Pline et Eubule, dans l'antiquité, faisaient déjà allusion, attribuent à Zoroastre une série de prodiges et des miracles inouïs. A l'âge de trente ans; après avoir lutté longtemps contre les démons et avoir triomphé de leurs attaques, il reçoit la visite d'un esprit supérieur, Vôhoumanô, qui le met en rapport avec Ahura-Mazda (Ormuzd). Ormuzd lui-même converse avec lui dans l'antre d'une montagne où il demeure retiré pendant vingt ans, vivant de lait et de fromage. Il apprend ainsi que l'homme dont le cœur

est pur est la meilleure des créatures qui existent sur la terre; il s'instruit des fonctions des anges et des démons, se soumet à des épreuves extraordinaires, marque de sa mission surnaturelle; puis, Ormuzd lui remet le livre de la loi, l'Avesta, et le renvoie parmi les hommes.

Zoroastre se rend alors à Balkh à la cour du roi Vîstâçpa (Hystaspe); là, il lutte contre la science des docteurs qui, trente à sa droite, trente à sa gauche, l'interrogent, l'accablent d'arguments subtils et cherchent à le confondre; on l'accuse d'impiété et de magie. Armé de la vraie doctrine et faisant les miracles les plus extraordinaires, Zoroastre triomphe partout, convertit le roi Hystaspe, et bientôt toute la Bactriane professe sa religion. Mais une partie des populations aryennes refuse de l'admettre. Le réformateur périt enfin dans une invasion des Touraniens, ennemis nés du nouveau culte, qui se jettent sur la Bactriane, en prennent d'assaut la capitale et profanent les temples du feu.

Mais cette tradition n'était pas la seule qui eût cours dans l'antiquité; d'autres légendes, non moins autorisées, donnaient un autre caractère à la figure de Zoroastre : elles en faisaient une sorte de Moïse, chef politique en même temps que législateur religieux. Trogue-Pompée, que nous ne connaissons malheureusement que par son abréviateur Justin, disait que Zoroastre avait lui-même gouverné les Bactriens, sans doute après la mort d'Hystaspe, et qu'à leur tête il avait prêché sa nouvelle religion les armes à la main, cherchant à l'imposer par la conquête aux autres Aryas.

La vie de Zoroastre est donc enveloppée de ténèbres qui demeureront probablement toujours impénétrables, et nous ne connaissons ce législateur religieux que par l'œuvre qu'on lui attribue. Quoi qu'il en soit, la doctrine codifiée dans les livres mazdéens est grande, élevée, digne d'une profonde admiration. Elle est sans contredit le plus puissant effort de l'esprit humain vers le spiritualisme et la vérité métaphysique, sur lequel on ait essayé de fonder une religion en dehors de la révélation et par les seules forces de la raison naturelle; elle est la doctrine la plus pure, la plus noble et la plus voisine de la vérité parmi celles de l'Asie et de tout le monde antique, à part celle des Hébreux, fondée sur la parole divine. C'est la réaction des plus nobles instincts de la race japhétique, la race spiritualiste et philosophique par excellence entre les descendants de Noé, contre le panthéisme naturaliste et le polythéisme, sa conséquence inévitable, qui s'étaient graduellement introduits dans les croyances des Aryas et y avaient oblitéré les souvenirs de la révélation

primitive. Aussi Zoroastre, dans son indignation contre le polythéisme et l'idolâtrie, transporte-t-il, par un procédé semblable à celui des prophètes d'Israël et des Pères de l'Eglise, les appellations des personnages divins de la religion védique aux esprits mauvais. Les dieux de cette religion, Dêvas, deviennent chez lui les démons; deux des plus importants, Indra et Çiva, sont transformés en ministres du principe du mal. Zoroastre, dans sa doctrine religieuse, tend au monothéisme pur; il s'élève d'un vol puissant vers ce dogme de la vérité éternelle, mais, ne faisant appel qu'aux seules forces de sa raison, et privé du secours surnaturel de la révélation, il se heurte au formidable problème de l'origine du mal; c'est l'écueil sur lequel se brise son essor; incapable de le franchir, il retombe sur la conception funeste du dualisme.

§ 7. — LA RELIGION DE ZOROASTRE

La religion prêchée par le législateur de la Bactriane s'appelle le *mazdéisme* ou la « science universelle. » Elle a été révélée par la « Parole excellente, pure et agissante, » parole que Zoroastre a transmise aux hommes et qui est « la bonne loi. » Cette loi s'appelle Avesta, c'est-à-dire « loi et réforme, » car Zoroastre a toujours présenté sa doctrine comme un renouvellement de celle qui existait chez les Aryas aux âges primitifs, avant l'invasion et la tyrannie de Zohak.

L'Avesta, l'ensemble des écrits constituant la loi religieuse des Mazdéens et attribués à Zoroastre, comprenait, au temps des rois Sassanides, les plus fervents adeptes qu'ait jamais possédés cette doctrine, 21 *naçkas* ou livres. L'ouvrage originaire de Zoroastre, dit un auteur arabe, aurait couvert d'écriture les peaux de mille bœufs. La plus grande partie de cette collection a péri dans les persécutions acharnées que les musulmans, après la conquête de la Perse, firent subir à tout ce qui rappelait l'ancien culte du feu. Un seul des livres qui la composaient nous a été conservé dans son intégrité par les Parses réfugiés dans l'Inde, c'est le *Vidaêvadâta,* « la loi contre les démons, » le livre des légendes et des lois de purification, en persan *Vendidad.*

Le Vendidad comprend vingt-deux fargards ou chapitres. Le premier et le second renferment les paroles d'Ormuzd lui-même expliquant à Zoroastre l'origine des choses, ses œuvres propres et celles du mauvais principe Ahriman, la légende de Yima; les fargards suivants sont

consacrés à l'énumération des devoirs du bon Mazdéen. Le dix-huitième et le dix-neuvième traitent de la résurrection des morts, du jugement dernier, du triomphe définitif et de la gloire d'Ormuzd; le vingtième parle de l'agriculture, de la végétation et des beautés de la nature qui sont l'œuvre d'Ormuzd; le vingt et unième explique la destinée de l'homme; le vingt-deuxième fargard enfin est consacré à l'exposition de la mission confiée par Ormuzd à Zoroastre, à la médecine et à des prières conjuratoires.

Le *Yaçna* et le *Vispered* sont des recueils de prières, de rites et de cérémonies religieuses; mais ce ne sont que des fragments. Le *Yaçna* comprend soixante-douze hâs ou parties, et le *Vispered* est divisé en vingt-sept cardés.

La réunion du *Vendidad*, du *Yaçna* et du *Vispered* constitue le recueil appelé *Vendidad-Sadé*. D'autres collections de fragments forment un autre recueil, du nom de *Yescht-Sadé*. C'est là tout ce qui est parvenu jusqu'à nous, en fait de débris des livres zoroastriens dans le texte zend original. Mais nous avons, en outre, la traduction d'un écrit de la même origine, traitant de la cosmogonie, « de l'origine des êtres et de la distribution de l'univers », le *Boundéhesch*, traduction faite en pehlevi, la langue *écrite* des Sassanides; il est divisé en trente-quatre parties.

Sans doute, l'état dans lequel le texte des débris de l'Avesta se présente à nous, ne remonte pas plus haut que l'âge des Sassanides, où l'antique loi des Mazdéens fut écrite avec un nouvel alphabet et soumise en conséquence à un travail de transcription pareil à celui qu'Esdras fit subir au Pentateuque. Cette récension est relatée dans une tradition d'après laquelle le roi Parthe Vologèse Ier fit recueillir tous les fragments épars de l'Avesta, et qui prétend que l'édition définitive du livre sacré fut ordonné par Sapor II, au VIe siècle de notre ère.

Tel qu'il nous a été transmis à la suite de ce travail de compilation et de critique probablement mal entendue, l'Avesta présente plus d'un vestige d'interpolation et d'altération. Mais le fond et les parties essentielles remontent à la plus haute antiquité; la preuve en est dans leur langue même, le zend, antique idiome de la Bactriane, l'un de ceux de la famille indo-européenne qui nous reportent le plus près des formes primitives, bien plus haut, par exemple, que le perse des inscriptions cunéiformes des Achéménides. Ces fragments ne sont pas l'œuvre de Zoroastre lui-même, mais ils datent de bien longtemps et

représentent encore le véritable esprit de sa doctrine. La critique moderne ne serait même pas éloignée de regarder comme émanant directement du célèbre législateur, les *Gâthâs* ou chants placés à la fin du *Yaçna*, qui offrent un caractère d'archaïsme et de simplicité beaucoup plus grande que les autres morceaux, et où tous les points fondamentaux de la religion sont, du reste, nettement indiqués.

« L'Avesta, dit M. de Harlez, est en général d'un style simple et sans art. Les légendes, les poésies, les hymnes qu'il contient pourraient être, quant au fond, comparés aux chants sacrés de l'Inde aryaque; mais, au point de vue littéraire, ils en diffèrent complètement. En vain chercherait-on dans l'Avesta cette vivacité de sentiment, cette naïveté, cette richesse d'imagination, cet éclat des images, cette magnificence du langage qui caractérisent le Rig-Véda; on n'y trouverait rien de semblable. L'auteur du *Vendidad*, du *Vispered*, du *Yaçna*, n'est point un aède chantant les splendeurs de la création qu'il contemple avec enthousiasme en célébrant les hauts faits des héros de sa race. C'est un prêtre écrivant pour les besoins du culte, c'est un réformateur qui s'applique à développer les principes d'une législation nouvelle. Les *Yeschts*, cependant, renferment quelques hymnes auxquels on ne peut refuser cette grandeur des images, cette élévation des pensées, qui témoignent d'une vraie inspiration. Avant tout, l'auteur de l'Avesta vise à être exact, précis et complet, à exposer sans omission tous les cas d'application de la loi qu'il promulgue, tous les attributs, tous les actes des génies qu'il invoque. Les qualités littéraires de son œuvre ne le préoccupent guère. Sacrifiant généralement tout à la précision et à la clarté, il emploie les mêmes termes pour exprimer une idée, dussent-ils se représenter vingt fois de suite [1].»

La religion enseignée par l'Avesta est une religion éminemment spiritualiste dans son origine et son développement, et on ne saurait, sans contre sens, comme nous l'avons dit, la considérer comme le perfectionnement d'une mythologie naturaliste. En outre, la doctrine mazdéenne repousse de la manière la plus expresse l'idée de l'émanation dans l'origine du monde; les quelques passages où l'on voit apparaître une trace de cette idée sont le résultat d'une corruption postérieure, et la critique les rejette unanimement comme contraires à l'esprit essentiel et orignaire de la religion. Le dogme de la création est, au contraire,

[1] *Avesta*, t. I, p. 31.

exprimé de la façon la plus formelle en maint et maint passage, et il creuse dès l'abord un abîme entre l'enseignement de Zoroastre et les autres religions antiques, car il repousse absolument toute conception panthéistique. La création est l'œuvre d'Ahura-Mazda (Ormuzd), « l'omniscient, l'esprit sage, » appelé aussi « l'esprit saint, » (*Çpenta maynious*), le principe du bien, représenté par la lumière, par le soleil, par le feu, qu'on appelle son fils; il est le dieu de la religion de Zoroastre, celui que le législateur considérerait comme unique, et le souverain maître



Ahura-Mazda [1].

de toutes choses, si le problème de l'origine du mal ne venait pas toujours se dresser devant son esprit et l'arrêter dans l'élan de sa tendance vers le monothéisme. « J'invoque et je célèbre, dit le *Yaçna*, le créateur Ahura-Mazda, lumineux, resplendissant, très grand et très bon, très parfait et très actif, très intelligent et très beau, éminent en pureté, qui possède la bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, lui le plus accompli des êtres intelligents. »

Et sur le rocher de l'Elvend, Darius a fait graver ces mots :

C'est un dieu puissant qu'Ahura-Mazda
C'est lui qui a fait cette terre, ici !
C'est lui qui a fait le ciel, là-bas !
C'est lui qui a fait le mortel !

Ahura-Mazda a créé l'*asha*, la pureté, ou plutôt l'ordre universel;

[1] D'après un bas-relief de Persépolis. Coste et Flandin, *Perse ancienne*, pl. 156.



il a créé et organisé l'univers moral et matériel ; il a fait le monde, il a fait la loi ; il est, en un mot, créateur (*datar*), souverain (*ahura*). omniscient (*mazdâo*), dieu de l'ordre (*ashavan*). Il correspond exactement à Varuna, le dieu suprême du védisme.

Cette conception spiritualiste de l'Être suprême est absolument nette dans l'Avesta, et ce n'est que dans un sens métaphorique qu'on dit d'Ormuzd qu'il a le soleil pour œil, le ciel pour vêtement, l'éclair pour fils, les eaux pour épouses. Créateur de toutes choses, Ormuzd est lui-même incréé et éternel. Il n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Il a accompli son œuvre de création en prononçant la « Parole, » le « Verbe créateur qui existe avant tout, » *Ahuna-Vairyo*, *Honover*. Ce Verbe éternel rappelle le Verbe divin de l'Évangile. Celui qui prononce son nom est assuré du salut et du bonheur : son nom sacro-saint est l'invocation la plus efficace de toutes les prières mazdéennes. Mais ici, à l'occasion de cette doctrine si remarquable et si près de la vérité complète, il nous faut citer le texte même du *Yaçna*.

« Zoroastre demanda à Ahura-Mazda :

« Ahura-Mazda, esprit très saint, créateur des mondes existants, véridique ! Quelle fut, ô Ahura-Mazda, la Parole qui exista avant le ciel, avant l'eau, avant la terre, avant la vache, avant l'arbre, avant le feu, fils d'Ahura-Mazda, avant l'homme véridique, avant les Daévas et les animaux carnivores, avant tout l'univers existant, avant tout le bien créé par Mazda et ayant son germe dans la vérité.

« Alors Ahura-Mazda répondit :

« Ce fut la totalité du Verbe créateur, très saint Zoroastre, je te le dirai. Elle exista avant le ciel, avant l'eau, avant la terre, avant la vache, etc. (comme ci-dessus).

« Telle est la totalité du Verbe créateur, ô très saint Zoroastre, que quand même elle n'est pas prononcée, ni récitée, elle compense cent autres prières émanées qui ne sont pas prononcées, ni récitées, ni chantées. Et celui qui, dans ce monde-ci qui existe, ô très saint Zoroastre, se souvient de la totalité du Verbe créateur, ou la profère quand il s'en est souvenu, ou la chante quand il la profère, ou la célèbre quand il la chante, je conduirai son âme trois fois à travers le pont du monde meilleur, vers la meilleure existence, vers la meilleure vérité, vers les meilleurs jours. »

« ...... J'ai prononcé cette Parole qui contient le Verbe et son effet pour accomplir la création de ce ciel, avant la création de l'eau, de

la terre, de l'arbre, de la vache quadrupède, avant la naissance de l'homme véridique à deux pieds. »

Aussi la fameuse et antique « prière des vingt et un mots, » qui remonte à Zoroastre lui-même et que ses sectateurs doivent répéter cent fois par jour, est-elle ainsi conçue : « De même que le Verbe de la Volonté suprême, ainsi l'effet n'existe que parce qu'il procède de la vérité. La création de ce qui est bon dans la pensée ou dans l'action appartient dans le monde à Mazda et le règne est à Ahura, que son propre Verbe a constitué le destructeur des méchants. »

Les livres de l'Avesta renferment de curieux souvenirs sur l'origine des choses, qui se distinguent par leur précision et leur concordance avec les données bibliques. Pour Zoroastre comme pour Moïse, la création de l'univers visible est l'œuvre des six époques. C'est Ormuzd qui a tout fait sortir du néant, et voici le témoignage qu'il se rend dans un des fragments parvenus jusqu'à nous : « En quarante-cinq jours, moi Ahura-Mazda, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné le ciel ; j'ai ensuite célébré le *Gahanbar* et lui ai donné le nom de *Gah-Médioze-rem.* » Chaque *gahanbar* est une « réunion des temps, » une époque. Ormuzd reprend : « Je célèbre Medioschem (la seconde époque) : en soixante-cinq jours, moi Ahura-Mazda, j'ai bien travaillé ; j'ai donné l'eau, et j'ai ensuite célébré le *gahanbar* et lui ai donné le nom de *Gah-Médioschem.* » Ainsi de suite, dans la même poésie et avec une formule semblable pour les quatre autres époques : En soixante-quinze jours, moi Ahura-Mazda, j'ai bien travaillé, j'ai donné la terre... » C'est le *Gah-Petcschem.* — « En trente jours, moi Ahura-Mazda, j'ai bien travaillé, j'ai donné les arbres... » C'est le *Gah-Eiathrem.* — « En quatre-vingts jours, moi Ahura-Mazda, j'ai bien travaillé, j'ai donné les animaux... » C'est le *Gah-Médiareh.* — « En soixante-quinze jours, moi Ahura-Mazda, j'ai bien travaillé ; j'ai donné l'homme... » C'est le *Gah-Hamespthmédem.* Une fête s'applique à chacune de ces époques, et la dernière est « celle du long sacrifice, du sacrifice perpétuel. »

Ahura-Mazda ou Ormuzd n'est pas seulement éternel et créateur, il est Providence et dirige les choses de cette terre ; c'est lui qui donne les empires : « Cette contrée de Perse, s'écrie Darius dans l'inscription de Behistoun, c'est Ahura-Mazda qui me l'a donnée, cette belle contrée, belle en chevaux, belle en hommes, par la grâce d'Ahura-Mazda et de moi, le roi Darius, cette contrée de Perse n'a rien à craindre de nul ennemi.



Qu'Ahura-Mazda me porte secours avec les dieux nationaux ! Qu'Ahura-Mazda protège ce pays des armées ennemies, de la stérilité et du mal ! Que l'étranger n'envahisse point ce pays, ni l'armée ennemie, ni la stérilité, ni le mal ! Voilà la grâce que j'implore d'Ahura-Mazda et des dieux nationaux ! »

Voilà, certes, une doctrine bien haute, d'une grande correction, qui touche presque à la vérité complète et tend directement au monothéisme absolu. Comme le remarque M. de Harlez, « nulle part, dans l'antiquité profane, les notions de la spiritualité, de l'unité de Dieu, des devoirs de l'homme et de ses destinées, ne se sont mieux conservées [1]. » Cependant Zoroastre, par une chute étrange, sort brusquement du dogme de l'unité divine, qui semblait la conséquence nécessaire de la conception d'Ormuzd. Le problème de l'origine du mal est le plus terrible de tous ceux qui se posent nécessairement à l'intelligence humaine dès qu'elle se met à réfléchir sur les causes premières ; c'est celui qui déroute le plus la raison. La philosophie, livrée à ses seules forces, a toujours été impuissante à le résoudre ; seule la doctrine juive et chrétienne, illuminée par un rayon d'en haut, a pu en donner la clef. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce problème fut l'écueil sur lequel sombra la conception religieuse de Zoroastre.

Sachant s'élever au-dessus des phénomènes physiques dont la contemplation avait tout primé dans l'établissement des religions païennes et avait conduit Égyptiens, Babyloniens et Aryas au panthéisme, préoccupé avant tout de l'ordre moral et métaphysique, le réformateur religieux de la Bactriane ne pouvait manquer de voir se dresser devant son esprit, comme une inconnue menaçante et irréductible, la question de l'origine et de l'existence du mal. Ses aspirations étaient trop hautes, trop morales, pour qu'il pût en accepter la monstrueuse solution dans laquelle avaient roulé les systèmes panthéistiques des bords du Nil et de l'Euphrate, celle qu'Héraclite renouvela plus tard parmi les philosophes grecs : l'identité fondamentale des contraires, du bien et du mal, différents et opposés seulement dans l'apparence. Il lui était également impossible d'admettre que le Dieu qu'il concevait éternellement bon, pur, juste et parfait, eût créé le mal et l'eût placé lui-même dans le monde. Un secours surnaturel aurait pu seul tirer Zoroastre des difficultés d'un tel problème, et ce secours lui manqua.

[1] C. de Harlez, *Avesta*, t. I, préface.

Réduite à elle-même, sa pensée fut égarée par le souvenir d'une doctrine que nous avons vue tenir une place capitale dans la religion des vieilles tribus japhétiques, celle de la lutte permanente de deux principes rivaux, issus de la même source, dont l'antagonisme produit l'existence et la durée de l'univers. C'est surtout dans les phénomènes de l'ordre physique que les anciens Aryas avaient vu cette lutte; mais, par une pente assez naturelle, ils y avaient assimilé celle du bien et du mal. Zoroastre la transporta dans l'ordre moral et métaphysique, et elle devint la base de son système de dualisme. En face d'Ormuzd, le dieu bon, le principe du bien, il admit l'existence d'un principe opposé, contre lequel Ormuzd doit lutter constamment pour conserver son empire, principe égal à lui en puissance et d'une nature semblable, « l'esprit mauvais, » *Agra-Mainyous*, en persan Ahriman. C'est cet esprit qui a créé le mal moral et matériel, et la mort. La création était sortie des mains d'Ormuzd pure et parfaite comme lui-même; c'est Ahriman qui la pervertit par son action funeste et qui travaille chaque jour à la pervertir et à la renverser, car il est le destructeur (*paurou-marka*) en même temps que l'esprit mauvais. La lutte des deux principes du bien et du mal constitue l'histoire du monde. Dans Ahriman, on retrouve l'ancien serpent orageux de l'époque indo-iranienne qui personnifie le mal et qui, dans le védisme, a conservé, sous le nom d'*Ahi*, un rôle individuel. Le serpent mythique et légendaire de l'*Avesta* se confond avec Ahriman, sous le nom d'*Aji-Dahâka*; il lutte contre Atar, Traêtaona et Yima qui le détrônent; c'est l'origine de la lutte d'Apollon contre le serpent Python. La religion indo-iranienne connaissait seulement une lutte livrée dans l'atmosphère entre le dieu Feu et le démon Serpent (Afrașiab); c'est cette lutte, suivant M. Darmesteter[1] qui, généralisée et étendue à toutes choses, devient le dualisme.

Ahriman est éternel dans le passé comme Ormuzd; il n'a pas eu non plus de commencement et ne procède d'aucune essence antérieure. Mais l'instinct moral de Zoroastre n'a pas pu se résoudre à regarder sa puissance comme éternelle dans l'avenir, ce qui était pourtant la conséquence logique de la manière dont il concevait. Cet être, qui n'a pas eu de commencement, aura une fin. Un jour viendra, à la fin des siècles, où trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhsyad-éréma, « la lumière croissante, » Oukhsyad-éréta, « la vérité croissante, » et Açtvad-

[1] *Ormazd et Ahriman*, p. 337.

éréta, « la vérité existante, » apporteront au monde les trois derniers livres de l'*Avesta* et convertiront tous les hommes au mazdéisme; ils rendront l'univers « éternellement vivant, éternellement accroissant, maître de lui-même; » la corruption disparaîtra de la surface terrestre; le mal sera définitivement vaincu et anéanti, la création redeviendra aussi pure qu'au premier jour, et Ahriman disparaîtra pour jamais. « Akoumanô frappe, mais Vôhoumanô le frappera à son tour. La parole de mensonge frappe, mais la parole de vérité la frappera à son tour. Haourvatât et Ameretât frapperont la faim et la soif; Haourvatât et Ameretât frapperont la faim terrible, la soif terrible. »

Telle est la doctrine véritable de Zoroastre sur ce point, celle qu'on peut avec toute certitude considérer comme l'orthodoxie mazdéenne; les sectes assez nombreuses qui, plus tard, comme le manichéisme, ont soutenu l'éternité du principe mauvais dans l'avenir comme dans le passé et la continuation indéfinie de sa lutte contre le bon principe, étaient des sectes hérétiques par rapport à la pensée du fondateur de la religion.

Mais comment concilier l'existence de ces deux êtres absolus, égaux, semblables, coéternels? Zoroastre semble avoir évité l'examen de ce neuveau problème. C'est pour le résoudre que se forma plus tard la doctrine des Zarvaniens, véritable corruption du dogme primitif de Zoroastre, qui semble avoir commencé à paraître vers le temps d'Alexandre, qui se développa dans le cours du moyen âge, surtout au contact des musulmans et des sectes panthéistes du chiisme qui pullulaient en Perse, doctrine que professent enfin de nos jours les Guèbres ou Parsis de Bombay, derniers sectateurs des idées de l'antique prophète de la Bactriane. Elle suppose antérieurement à Ormuzd et à Ahriman et au-dessus d'eux, un personnage unique, source de tout, « le Temps sans bornes, » Zarvân-akarana, qui aurait fait sortir de son sein par voie d'émanation les deux principes, pour les y absorber un jour de nouveau avec tous les êtres qui peuplent le monde.

« Avant que rien n'existât, ni ciel, ni terre, ni aucune des créatures qui sont dans le ciel et la terre, il y avait un être nommé Zarvan (*Zrouan*), nom que l'on interprète *fortune* ou *gloire*. Pendant mille années, Zarvan sacrifia, pensant qu'il lui naîtrait un fils nommé Ormuzd, qui ferait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. Et après avoir sacrifié pendant mille ans, il commença à réfléchir et se dit: « Ces sacrifices que j'accomplis me serviront-ils? me naîtra-t-il un fils Ormuzd? ou si ma

peine sera en vain ? » Comme il disait ces choses, Ormuzd et Ahriman furent conçus dans le sein de leur mère, Ormuzd pour le sacrifice, Ahriman pour le doute. Ahriman naquit le premier, et Zavran lui demanda : « Qui es-tu ? « Il répondit : » Je suis ton fils. » Zarvan répliqua : « Mon fils est odorant et lumineux, tu es ténébreux et infect. » Tandis qu'ils conversaient, Ormuzd, lumineux et odorant, vint, né en son temps, se placer devant Zarvan qui, le voyant, reconnut aussitôt que c'était son fils Ormuzd, celui pour lequel il avait sacrifié. Ahriman obtint, par droit d'aînesse, un règne de neuf mille ans, au bout desquels Ormuzd règnera et fera ce qu'il voudra. Alors, Ormuzd et Ahriman commencèrent à créer, et ce que fabriquait Ormuzd était bon et droit ; ce que produisait Ahriman était mauvais et pervers. »

Cette monstrueuse conception, qui ramène le mazdéisme à un panthéisme absolu, qui substitue l'émanation à la création et réduit Ormuzd au rôle d'un démiurgue, organisateur de l'univers, préexistant en puissance, au lieu du rôle de véritable créateur que lui assignait Zoroastre, qui assimile l'être en soi, la divinité, à la matière incréée, au chaos supposé éternel, qui détruit toute distinction dans l'ordre moral entre le bien et le mal, émanés l'un et l'autre de la même substance divine et destinés à s'y confondre de nouveau, par conséquent distincts seulement temporairement et en apparence ; cette monstrueuse conception, disons-nous, qui a désormais prévalu parmi les sectateurs du culte mazdéen, est absolument contraire à l'esprit même de la réforme de Zoroastre ; on n'en découvre aucun vestige dans les morceaux réellement anciens de l'Avesta, et la science moderne s'est regardée comme en droit d'affirmer qu'elle n'avait jamais fait partie des enseignements du législateur religieux des Iraniens. La doctrine des Zarvaniens, comme l'ont reconnu MM. Spiegel, le baron d'Eckstein, Oppert, est le résultat d'une influence, d'une infiltration adultère des idées du panthéisme grossier et matérialiste de la Chaldée dans la religion de Zoroastre, qu'il a dénaturée sur ce point capital. Mais il faut reconnaître qu'une étrange erreur métaphysique, dans la doctrine véritablement zoroastrienne, permettait de greffer assez facilement sur elle cette conception étrangère. En effet, Zoroastre ne paraît pas avoir compris que la notion de *temps* impliquait une notion essentielle de fini ; il l'a confondue avec celle d'éternité. Le législateur religieux de la Bactriane n'a pas su concevoir la pensée d'un commencement au temps ; de là l'expression qu'il emploie à plusieurs reprises en parlant du temps, que « son étendue s'est

créée elle-même; » de là aussi celle que nous lisons dans le *Yaçna* : « L'Esprit-Saint créa *dans le temps* sans bornes, » expression qui ouvrait la porte à la doctrine du Zarvân-akarana. Aussi les Zarvaniens disent-ils : « Le Temps préexiste à tout; on ne saurait lui concevoir un commencement; donc c'est en lui et par lui qu'a été produit Ormuzd lui-même. »

Toutes les conceptions secondaires de la religion mazdéenne découlent de la base première du dualisme. Au-dessous d'Ormuzd et d'Ahriman sont des génies puissants, créés par eux et non émanés de leur substance, qui les assistent dans leur œuvre bienfaisante et malfaisante; ce sont de vrais anges ou démons, des créatures d'ordre surnaturel et non des dieux. Ormuzd a créé d'abord les six « immortels saints, » *Amesaoçpentao* ou Ameshaçpentas (en persan, *Amschaspands*), qui sont Vohoumanô, le « bon esprit, » Asôvahistô, « l'ordre parfait, » Khsathsôvairyô, « la souveraineté adorable, » Cpenta-armâiti, « la piété sainte »; les deux derniers font couple et vont toujours ensemble; ce sont, Haurvatât, « la santé », Amérétât, « l'immortalité, » les génies des eaux et des plantes. Avec leur maître Ormuzd, dont ils personnifient les perfections suprêmes, « ils ont tous les sept même pensée, même parole, même action, même père, même Seigneur. » Comme Ormuzd, ils sont *Ashavan*, c'est-à-dire dieux de l'Asha, et leurs attributs qui en font des divinités créatrices et lumineuses, prouvent qu'ils ne sont que des dédoublements d'Ormuzd, le premier d'entre eux. Leurs fonctions sont la direction et l'inspection des créatures d'Ormuzd.

Au-dessous de ces esprits supérieurs viennent les Yazatas (en persan *Yzeds*), esprits d'une classe moins élevée, répandus dans tout l'univers existant et veillant à la conservation de ses diverses parties. Ce sont : Mithra, l'esprit de la lumière divine; le vent (*Vayou*), « le grand des grands, le fort des forts, le dieu à l'armure d'or, » qui précipite l'orage et la grêle sur les démons; il y a encore les esprits de l'eau, du feu, de l'air et du firmament. Les Yazatas, comme les Amschaspands, sont l'objet d'un culte de la part des Mazdéens, culte d'une autre nature que celui qui s'adresse à la divinité, culte qui doit aussi être décerné à toutes les créatures que l'on regarde comme supérieures à l'homme, par exemple les astres dont l'adoration tient peu de place dans les écrits de l'Avesta, mais qui, par suite de l'influence des idées chaldéennes, avait pris un grand développement sous les rois de Perse de la dynastie des Achéménides.



Au-dessous des Yazatas se placent les Fervers ou Fravashis, formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres, dont elles sont les types immortels. Les astres, les animaux, les hommes, les anges, tout être, en un mot, a son Ferver, qu'on implore par des prières et des sacrifices; protecteur invisible qui veille incessamment sur l'être auquel il est attaché. Lorsqu'un homme meurt, son Ferver demeure au ciel; aussi les prières pour les morts sont-elles, dans le mazdéisme, adressées aux Fervers des morts. Les cérémonies funèbres sont célébrées en leur honneur, et les dix derniers jours de l'année leur sont consacrés. Durant ces derniers jours, les Fervers errent à travers les rues en criant : « Qui veut nous louer? Qui veut nous offrir un sacrifice? Qui veut songer à nous et nous saluer, nous accueillir par un don de viande, de vêtements purs et de prières? » Quand quelqu'un a accueilli leur demande, ils le protègent et implorent pour lui la bénédiction d'Ormuzd : « Puisse-t-il y avoir dans sa maison des troupes d'animaux et d'hommes, un cheval léger et un chariot solide, un homme qui sache la manière de prier Dieu et de présider une assemblée. » Plus l'homme a été grand et juste, plus son Ferver est puissant.

A cette hiérarchie des esprits célestes est opposée une hiérarchie exactement semblable d'esprits mauvais, créés par Ahriman; chacun d'eux contrecarre et combat l'œuvre bonne, l'œuvre conservatrice d'un des ministres d'Ormuzd. Si le principe du bien a ses six Amschaspands, Ahriman leur oppose ses six Darvands, dont le premier est Akômanô, « la mauvaise pensée, » le second Andra, « le feu destructeur, qui sème le péché dans le monde » : c'est le dieu Indra du culte védique ; le troisième Çaurva « la flèche de la mort » qui pousse les hommes à l'homicide et au vol : c'est le Çiva que l'Inde continue à adorer après les Aryas de l'âge védique; le quatrième Nâsatya, autre divinité de la même espèce. Les deux autres sont : Taourou et Zaïri. Les adversaires des Yazatas sont les Daévas (en persan *Dews*), les démons, qui ont juste les mêmes attributions dans le mal que leurs antagonistes dans le bien. C'est par eux que le premier homme a été séduit et soumis à une dégradation qu'Ormuzd a voulu réparer en révélant l'Avesta. Mais le médiateur par excellence n'est cependant pas Zoroastre, de qui Ormuzd s'est servi pour cette révélation, car le législateur bactrien ne s'est jamais donné que comme un homme inspiré du ciel, un prophète; il n'a pas prétendu participer de la nature divine. Le médiateur est Mithra,

dont l'origine n'est pas nettement expliquée dans ce qui nous reste des livres de Zoroastre, mais qui, issu d'Ormuzd, est consubstantiel à lui. « Ce Mithra, maître du libre espace, dit Ormuzd à Zoroastre, c'est moi qui l'ai créé, aussi digne de recevoir le sacrifice, aussi digne d'être exalté que moi-même ; » Mithra, qui a chassé du ciel Ahriman, représenté par le serpent à deux pieds; Mithra, gardien des hommes après leur vie et leur juge après la mort ; Mithra, dont le rôle est détaillé surtout dans les livres plus récents, mais dont le nom, le titre de victorieux et le rang élevé dans les croyances mazdéennes, appartiennent authentiquement aux temps les plus antiques de cette religion. C'est Mithra le vigilant, qui, le premier des Yazatas célestes, pointe au-dessus du mont Hara (l'Elbrouz), avant le soleil immortel aux chevaux rapides; qui le premier, en pompe dorée, saisit les beaux sommets et abaisse son regard bienfaisant sur la demeure des Aryens. » Mithra, comme le dieu de l'Inde, l'Aditya Mithra qui lui correspond dans les Védas, est le dieu de la lumière céleste et il est devenu plus tard le soleil aux coursiers rapides. Il est le dieu de la bonne foi et de la vérité, et le premier des juges infernaux. C'est comme tel qu'il a pu être confondu avec le *Vai* ou le *vide* qui originairement sépare Ormuzd et Ahriman. Et comme tout doit être organisé en dualités hostiles, Mithra possède son pendant et son adversaire dans le monde d'Ahriman, c'est Mithra Daradj, « Mithra le mauvais, » qui s'étudie à détruire toutes ses œuvres bienfaisantes.

Si Mithra est la personnification de l'éther lumineux indépendamment du soleil et des astres, il est aussi la lumière morale et intellectuelle, la vérité. S'il précède le soleil et éclaire le monde en mettant en fuite les génies des ténèbres qu'il frappe de la foudre, il répand aussi la lumière des âmes et la vérité : les ténèbres et le mensonge lui sont particulièrement odieux et il les châtie.

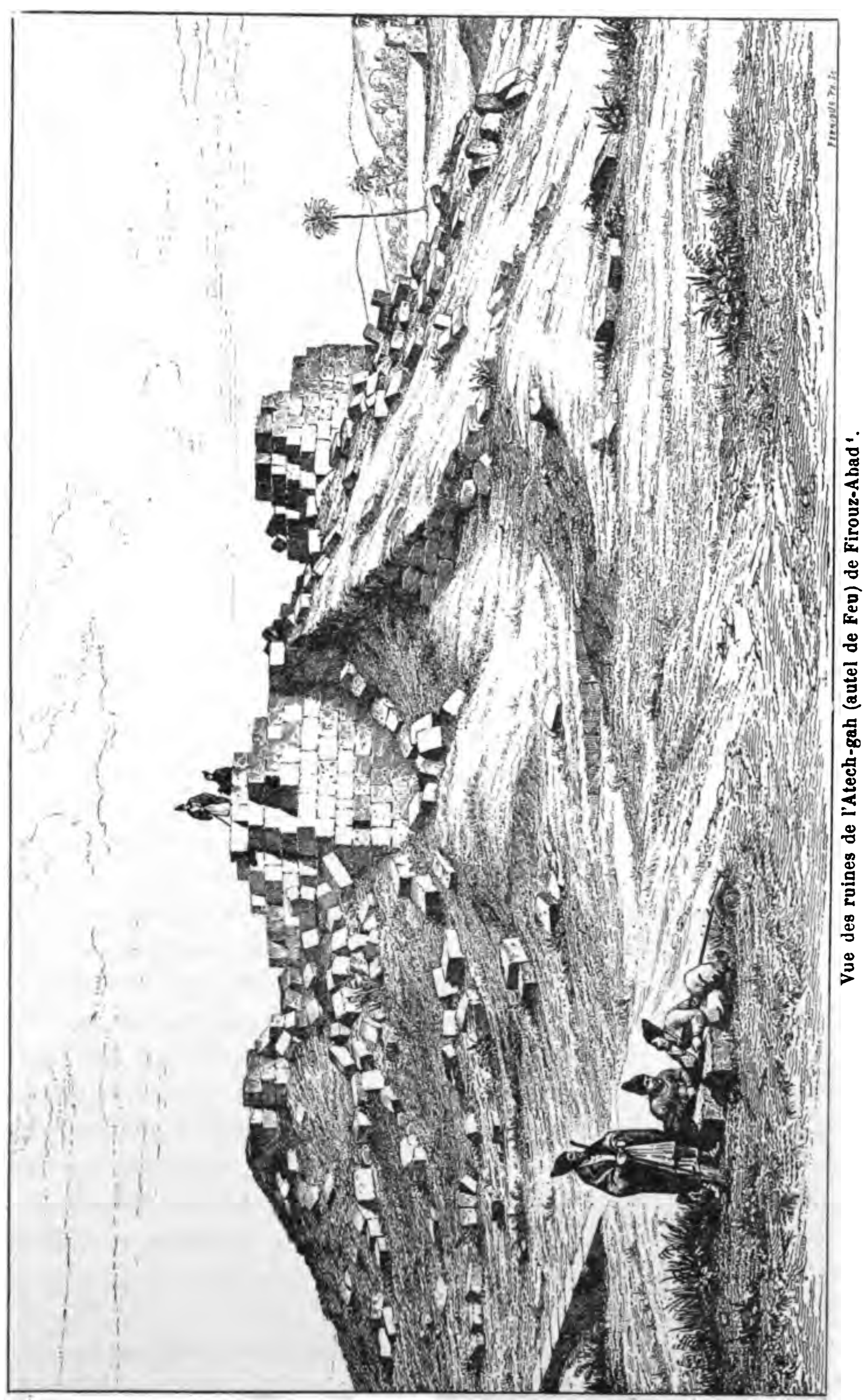
Les bons génies habitent, comme dans la mythologie assyrienne, la montagne de l'Orient, tout illuminée par les rayons de mille soleils, c'est le Hara-Barezaiti dont les pierres sont les astres. Les dévas habitent, au contraire, l'Arezura, montagne désolée et froide dont les flancs renferment la ténébreuse caverne où les démons tiennent conseil et forment leurs noirs complots contre l'homme et l'univers organisé.

Outre les génies bons et mauvais, l'Avesta connaît aussi des héros comme Hercule et Thésée ou comme les patriarches bibliques, qui tout

en ayant vécu de la vie humaine, se sont trouvés en contact direct avec la divinité et investis par elle d'une mission surnaturelle. Le deuxième chapitre du Vendidad est consacré à la légende du héros Yima. Zoroastre demande à qui, après lui, Ormuzd a bien voulu adresser la parole. C'est à Yima, qui est chargé par Ormuzd de gouverner les êtres terrestres, et qui, investi de la double mission d'Adam et de Noé, reçoit l'ordre de construire un immense jardin entouré de murs, pour y renfermer un couple de tous les animaux, tandis que toute la terre serait submergée par le déluge.

Nous avons déjà dit que le mazdéisme professe formellement la doctrine de la déchéance de l'homme, induit en tentation par l'esprit du mal. Voici comment le livre du *Boundéhesch* raconte la chute de nos premiers parents : « Ormuzd parle de Meschia et de Meschiané (le premier homme et la première femme). L'homme fut, le père du monde fut. Le ciel lui était destiné, à condition qu'il serait humble de cœur, qu'il ferait avec humilité l'œuvre de la loi, qu'il serait pur dans ses pensées, pur dans ses paroles, pur dans ses actions, et qu'il n'invoquerait pas les Devs... D'abord ils dirent ces paroles : « C'est Ormuzd qui a donné l'eau, la terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le soleil et tous les biens qui viennent d'une racine pure et d'un fruit pur. » Ensuite le Mensonge courut sur leurs pensées, il renversa leurs dispositions et leur dit : « C'est Ahriman qui a donné l'eau, la terre, les arbres, tout ce qui a été nommé ci-dessus. » Ce fut ainsi qu'au commencement Ahriman les trompa sur ce qui regardait les Devs : et jusqu'à la fin ce cruel n'a cherché qu'à les séduire. En croyant ce mensonge, tous les deux devinrent Darvands, et leurs âmes seront dans l'enfer jusqu'au renouvellement des corps... Le Dev qui dit le mensonge, devenu plus hardi, *se présenta* une seconde fois, *et leur apporta des fruits qu'ils mangèrent*, *et par là*, *de cent avantages dont ils jouissaient il ne leur en resta qu'un.* » Le *Boundéhesch* enregistre aussi la tradition du déluge. Pour châtier les crimes des hommes et surtout de la race abominable des *Kharfesters*, ou « êtres méchants » par excellence, Taschter, « l'esprit créateur, » et les Yzeds font tant pleuvoir sur la terre qu'elle est couverte par les eaux jusqu'à la hauteur d'un homme. Tous les kharfesters trouvent la mort dans ce terrible cataclysme[1].

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 67 et suiv.



Vue des ruines de l'Atech-gah (autel de Feu) de Firouz-Abad[1].

[1] Coste et Flandrin, *Perse ancienne*, pl. 36.

La morale du mazdéisme est simple et pure. Le fidèle adorateur d'Ormuzd a pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes, et il ne doit pécher ni en pensée, ni en parole, ni en action [1]. La profession la plus favorable pour arriver à l'état d'absolue perfection, est celle d'agriculteur. Le prêtre, le guerrier et l'agriculteur sont les plus puissants soutiens de la loi mazdéenne; mais parmi les créatures qui sont les plus agréables à Ormuzd, le laboureur occupe le premier rang. « C'est un saint homme, dit Ahura-Mazda, que celui qui s'est construit sur la terre une habitation dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté; il avance la loi d'Ahura-Mazda autant que s'il offrait cent sacrifices. »

Zoroastre fait dire par Ormuzd aux laboureurs : « O vous qui êtes la source des biens, si les hommes ne recherchent pas le bien, vos travaux seront inutiles. » C'est de l'agriculture que dépend le bonheur des Iraniens : « Lorsqu'Ormuzd fait aller en avant le laboureur, source de biens, tout vient en abondance ; lorsqu'Ormuzd ne donne pas le laboureur, les démons sans nombre se multiplient. » Zoroastre ne dédaigne pas d'entrer dans les détails du métier de cultivateur : la charrue et la herse que traînent les bœufs doivent être faites d'un bois très solide; la terre doit être bien unie « pour donner des grains, de l'herbe, des arbres fruitiers surtout; » il faut l'arroser quand elle manque d'eau, l'assécher quand elle est trop humide. « Si l'on a soin de remuer la terre de gauche à droite, puis de droite à gauche, elle sera abondante en toutes choses. Comme un homme qui sert son ami lorsqu'il le voit, et de même que les enfants sont les fruits des embrassements qui s'échangent sur le lit fait de tapis, ainsi la terre donnera ses fruits de toutes sortes. » Le Mazdéen doit se sanctifier par le travail, aimer la terre, lui imposer des germes et la forcer à devenir mère : « Juste juge, dit Zoroastre à Ormuzd, quel est le point le plus pur de la loi des Mazdéens? — C'est de semer sur la terre de fortes graines. Celui qui sème des grains et le fait avec pureté, remplit toute l'étendue de la loi des Mazdéens. Celui qui pratique cette loi des Mazdéens est comme

[1] M. Darmesteter croit que les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions dont il est parlé dans l'*Avestà* ne sont que « choses liturgiques, ingrédients de sacrifice » et n'ont pas, à l'origine au moins, la portée morale et générale que nous attribuons aujourd'hui à ces expressions. *Ormazd et Ahriman*, p. 8 et suiv.



s'il avait donné l'être à cent créatures, à mille productions ou récité dix mille prières. » L'eau étant nécessaire pour fertiliser la terre, celui qui creuse des canaux d'irrigation accomplit un acte religieux; celui qui jette dans l'eau des immondices doit être sévèrement châtié.

Les règles morales de l'Avesta sont souvent d'une très grande délicatesse, et on y remarque surtout une profonde horreur pour le mensonge, bien qu'à côté d'une certaine complaisance pour les jouissances matérielles. Le fidèle doit être homme de bien, simple de cœur, loyal dans ses actions, croire en Dieu, le prier et lui offrir des sacrifices: « Nous adorons Ahura-Mazdâ, le pur, le seigneur de pureté; nous adorons les Ameshaçpentas, les possesseurs du bien, les distributeurs du bien; nous adorons tout ce que le bon esprit a créé, tout ce qui peut servir au bien de sa création et à l'expansion de la vraie foi. Nous louons toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes paroles, toutes les bonnes actions qui sont ou qui seront, et nous conservons en pureté tout ce qui est bon. Ahura-Mazdâ, être toujours bon, toujours heureux! nous nous efforçons de penser, de parler, d'agir comme il convient pour assister la vie de l'âme et celle du corps. »

L'éducation de l'enfant est une des principales sollicitudes de Zoroastre, parce que le cœur de l'homme doit être, de bonne heure, dirigé dans les sentiers de la vertu et de la vérité. Pour préserver l'enfant des atteintes de l'esprit mauvais Ahriman, on lui fait sucer, aussitôt après sa naissance, du coton imbibé du jus du hôma; à trois ans, son père lui fait offrir un sacrifice à Mithra et à cinq ans commence son instruction religieuse. Le bon Mazdéen doit se lever au chant du coq, réciter sa prière; ses repas sont accompagnés de prières et de purifications; en se couchant, il doit encore prier et faire l'examen moral des actions de sa journée. Le père doit marier sa fille à seize ans, car le mariage multiplie les créatures d'Ormuzd; l'immoralité et l'inconduite sont sévèrement interdites par l'Avesta; la polygamie n'est pas admise.

On est surpris de rencontrer dans l'Avesta des passages qui témoignent d'une vénération religieuse pour certains animaux, surtout pour la vache et le chien; Hérodote nous dit que les mages évitent surtout de tuer l'homme et le chien, et le Vendidad regarde comme un péché grave non seulement de tuer un chien, mais « de lui donner des os dans lesquels il ne peut mordre ou des aliments assez chauds pour lui brûler

la gueule ou la langue. » La plus grande souillure qu'on puisse faire à la terre, c'est d'enterrer le cadavre d'un chien.

Le Mazdéen a aussi horreur de certains animaux qu'il regarde comme impurs ou nuisibles et qu'il doit s'efforcer de détruire : c'est le serpent, la grenouille, la fourmi, le chat « qui voit mieux la nuit que le jour. » Les cadavres humains ne pouvaient être ni ensevelis, ni brûlés, ni submergés, car c'eût été souiller l'eau, la terre et le feu. Dans les lieux les plus déserts étaient les cités des morts. On exposait les cadavres dans de grandes tours rondes appelées *dakhmas*, et les oiseaux de proie ou les animaux sauvages venaient les dévorer, puis on enfouissait les restes épars, après les avoir enduits de cire pour éviter le contact avec la terre. Hérodote et d'autres historiens se sont faits l'écho de ce singulier usage : « On n'inhume pas, dit-il, le cadavre d'un Perse avant qu'il n'ait été déchiré par des chiens ou des oiseaux de proie... Les Perses enduisent de cire le corps mort, après quoi ils l'enterrent. » Trois jours après la mort, l'âme quitte le cadavre pour aller dans le monde supra-terrestre, subir l'interrogatoire et le jugement des génies Rashnou, Mithra et Craosha. Si ses bonnes actions l'emportent, elle franchit, sur le pont Chinvat, l'abîme de l'enfer et entre au paradis; si ses mauvaises actions la condamnent, elle tombe dans l'abîme en essayant de passer sur le pont et elle devient la proie d'Ahriman et du déva Viraresha qui la charge de chaînes. Dans le ciel, au contraire, elle vit bienheureuse à côté de Vôhoumanô, et elle attend sur un trône d'or, aux pieds d'Ahura-Mazda, le jour de la résurrection des corps. Ainsi, la doctrine de la vie future, des peines et des récompenses accordées aux mauvaises et aux bonnes actions est formulée de la manière la plus précise dans l'Avesta.

La loi de Zoroastre enseigne l'expiation des fautes par l'accomplissement de certaines pénitences prescrites pour chacune d'elles, et par les purifications. L'homme doit se débarrasser de tout ce qui est impur, au physique et au moral, et les prescriptions du livre sacré vont jusqu'à ordonner des prières pour la coupe des ongles et des cheveux. La contamination matérielle la plus grave est celle que l'on contracte en touchant un cadavre; après la mort, le démon Naçus s'empare du corps de l'homme et il s'élance sous la forme d'une mouche sur tous ceux qui touchent le cadavre ou même s'approchent de lui. De nombreuses et longues purifications pouvaient seules guérir l'homme contaminé.

Le culte ne consiste guère que dans les prières, l'offrande du jus du



Ancien cimetière mazdéen, près de Téhéran [1].

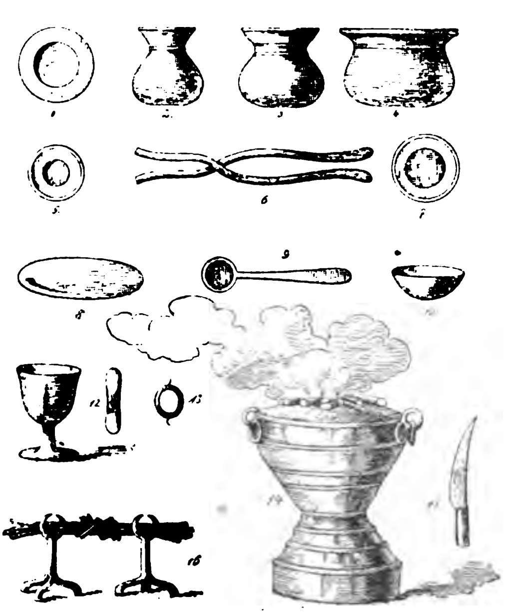
[1] *Tour du Monde*, 1866, 1er semestre, p. 229.

hôma (la même plante que le *soma* vêdique) et l'entretien du feu sacré ; les sacrifices sanglants sont inconnus. Ce sont, en effet, seulement les auteurs grecs comme Hérodote, qui nous parlent de l'immolation du cheval, du bœuf et de la brebis, chez les Mazdéens. Le sacrifice du hôma, la plante sacrée dont la sève fortifie les dieux, comme l'ambroisie dans la mythologie hellénique, était personnifié dans le génie Hôma, qui distribue les richesses et préserve de la mort. Dans l'Inde, cet être surnaturel devient un dieu puissant, mais dans la mythologie iranienne il n'est qu'un génie secourable qui représente l'effet excitant et enivrant de la liqueur qu'on offre aux dieux. Cette liqueur s'extrayait, suivant des rites spéciaux, d'une plante à tige noueuse, l'*asclepias acida,* qui croît en Perse, dans les montagnes. On devait découper les branches du hôma en menus morceaux qui étaient ensuite malaxés dans un mortier consacré. « On faisait couler le jus à travers un filtre composé de poils de vaches, et on le recueillait dans une tasse qui comptait aussi au nombre des vases sacrés. Le zaotar prenait alors la tasse de la main droite, l'approchait de l'autel du feu, l'élevait vers le ciel, puis en goûtait et en donnait à goûter aux autres prêtres; le reste était versé sur l'autel du feu. Le jus divin formait, paraît-il, un breuvage d'un goût assez désagréable. L'offrande du hôma se faisait non seulement dans les enceintes consacrées au culte public, mais aussi dans les demeures privées. Chaque maison devait avoir ses branches de hôma, sa tasse et son mortier; le chef de la famille devait offrir le sacrifice deux fois chaque jour[1]. »

Ahura-Mazda n'avait ni temples ni statues; sa conception, comme celle de Jéhovah, était trop vaste pour avoir d'autre abri que la voûte céleste : « L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le font; c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. » L'esprit fondamental du mazdéisme avait, en effet, la plus vive horreur de l'idolâtrie. Ormuzd est quelquefois représenté sur les monuments des rois achéménides planant au-dessus du souverain et le protégeant, sous des traits qui reproduisent exactement ceux de la figure d'Ilu chez les Assyriens; mais cette image n'est pas une idole à qui s'adressent les adorations, et d'ailleurs son emploi seul est une

[1] C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 61.

infidélité aux véritables préceptes de la religion, empruntée à un autre culte et à un usage étranger. L'unique image d'Ormuzd que l'Avesta admette dans les sanctuaires et laisse intervenir dans le culte, parce qu'il la considère comme seule pure et presque immatérielle, est la flamme. De là, le culte du feu sacré, que les Mazdéens n'adorent pas en lui-même, mais dans lequel ils adorent Ormuzd. Les seuls temples de la religion de Zoroastre sont les *atech-gâhs* ou pyrées qui s'élevaient sur les hauteurs; là, sur une immense urne de pierre ou de cuivre, pleine de cendres, brûle, sans jamais s'éteindre, un bûcher de bois précieux, sur lequel on répand des parfums et dont la flamme est constamment entretenue et entourée d'une vénération liturgique par les prêtres ou les mages, divisés en deux classes, les *mobeds* et les *herbeds*. Quelques monuments d'origine zoroastrienne représentent la figure d'Ormuzd apparaissant au milieu de la flamme du pyrée.



Instruments du culte du Feu[1].

La caste sacerdotale des mages était consacrée, en Médie d'abord, et plus tard dans toute la Perse, comme la tribu de Lévi chez les Israélites, au culte de la divinité, et elle en avait le monopole. L'Avesta distingue diverses catégories de prêtres : 1° le *Zaotar*, chargé de réciter les prières et les invocations; 2° le *Hâvâna*, auquel était confiée la préparation du hôma ; 3° le *Craoshavareza* qui portait une massue pendant le sacrifice, pour écarter les dévas; 4° l'*Açnatar*, dont la fonction était de laver et conserver les vases sacrés; 5° l'*Atarevana*, chargé de l'entretien du feu; 6° le *Fraberetar,* porteur des ustensiles; etc.[2]. Les prêtres récitaient ou chantaient les prières « dans le

[1] Légende: 1 à 5, vases destinés à contenir le jus du hôma; 6, pincettes pour l'entretien du feu sacré, 7 à 13, vases et cuillères destinées à boire le hôma et à verser des parfums sur le eu; 14, réchaud sur lequel brûle le feu sacré; 15, couteau; 16, bareçman sur son chenet.

[2] C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 51.

parvis du feu sacré ou près de l'autel des sacrifices. Là aussi se faisait la lecture de la loi sainte : les chapitres en étaient distribués d'après l'ordre des jours, des mois et des fêtes annuelles. Pendant la prière, le prêtre devait tenir élevé de la main gauche un instrument appelé bareçman ; c'était un faisceau étroitement serré de branches de dattier, de grenadier ou de tamarisque. Un Mazdéen exempt de toute souillure pouvait seul couper et lier ces rameaux, et ces deux opérations, vrais actes du culte, devaient être accompagnées de prières et de cérémonies. En dehors des temps de prières, le bareçman reposait sur un chenet dont les branches élevées se terminaient en forme de croissant[1]. » Les choses se passent encore ainsi aujourd'hui, mais non plus dans les contrées qui furent le berceau de la religion zoroastrienne. Le mazdéisme, chassé de la Perse par la conquête musulmane, n'est plus pratiqué maintenant que par les fidèles qui ont fui la persécution et se sont réfugiés dans l'Inde en emportant, avec le feu sacré, le dépôt des vieilles traditions iraniennes. Ils vivent encore aujourd'hui dispersés dans les villages des environs de Bombay, dans le Guzerate et le Kirman, au nombre d'environ cent cinquante mille : on les connaît sous le nom de Guèbres ou Parsis. Chaque jour, au lever du soleil, le Parsi se lave le



Guèbre faisant sa prière.

[1] C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 59.

Sources principales sur la religion de Zoroastre.

Firdousi. *Schah-nameh* (*livre des rois*), trad. Mohl.

Anquetil-Duperron. Le *Zend-Avesta*, Paris, 1771.

Burnouf (Eug.) *Commentaire sur le Yaçna*. Paris, 1833. — *Etudes sur la langue et sur les textes zends*. Paris, 1850.

Westergaard. *Zend-Avesta*. Copenhague, 1855.

Menant. *Zoroastre. Essai sur la philosophie religieuse de la Perse*. 2e éd. Paris, 1857.

Spiegel. *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*. Leipzig, 1852-1859. — *Die traditionnelle Literatur der Parsen*. Vienne, 1860. — *Eran*, Berlin, 1863. — *Commentar über das Avesta*, Leipzig. 1865. — *Eranische Alterthumskunde*, 1867.

Duncker (M.). *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, Leipzig, 1867.

Oppert (J.). L'*Honover ou Verbe créateur de Zoroastre*. Paris, 1862.

Bréal (M.). *De la géographie de l'Avesta*, dans le *Journal asiatique*, 1862.

Darmesteter (James). *The Zend-Avesta translated*, Oxford, 1880. — *The Vendidad Sade translated*. Oxford, 1880. — *The Yashts translated*. Oxford. 1883. — *Etudes iraniennes*. Paris,

mains et la figure avec de l'urine de taureau (*gaomaêza*) qui protège le corps de l'atteinte des démons, et il met sa ceinture en récitant : « Souverain soit Ormuzd, abattu soit Ahriman. »

1882. — *Ormazd et Ahriman*. Paris, 1878. — *Haurvatat et Ameretat*. Paris, 1875. — *Essais orientaux* Paris, 1883.

Lenormant (Fr.). *Les Origines de l'histoire*, t. II. Paris, 1882.

Hovelaque. L'*Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme*. Paris, 1878.

Bartholomæ. *Recherches aryennes*. 1882.

Gheyn (Van der). Le *Berceau des Aryas*. Bruxelles, 1881.

Lévêque (Eug.). *Les Mythes et les Légendes de l'Inde et de la Perse*. Paris, 1880.

Harlez (Mgr C. de). *Avesta traduit*, Paris, 1881. — *Introduction à l'étude de l'Avesta*. Paris, 1882. — *L'exégèse et la correction des textes avestiques*, Paris, 1883. — *Manuel de la langue de l'Avesta*. Paris, 1883. — *Origine du Zoroastrisme*. Paris, 1880. Divers articles dans le *Journal asiatique*, dans le *Muséon* et dans les *Mémoires* du congrès de Berlin, 1882.

Cette bibliographie avestique peut être facilement augmentée notamment par les sources indiquées en tête de l'*Avesta traduit* de Mgr de Harlez.

CHAPITRE II

LES MÈDES ET LEUR EMPIRE[1]

§ 1. — LE ZOROASTRISME EN MÉDIE

Une réforme religieuse aussi radicale et aussi importante que celle e Zoroastre ne pouvait s'établir sans de grandes résistances. Aussi, les récits orientaux sur la vie du législateur et les témoignages des historiens classiques sont-ils d'accord pour dire que sa doctrine rencontra dans une partie des Aryas une opposition décidée, qui se traduisit par des luttes à main armée, des guerres religieuses. Mais de qui vinrent ces résistances? Les Iraniens paraissent avoir rapidement adopté tous les principes du mazdéisme, qui s'accordaient probablement avec leurs tendances naturelles ; d'ailleurs le réformateur était sorti du milieu d'eux, et c'était une puissante raison pour qu'ils se

[1] Sources principales de l'histoire des Mèdes :

Écrivains de l'antiquité :

Hérodote, livre Ier (ed. G. Rawlinson). — Diodore de Sicile, livre II, d'après Ctésias. — Eusèbe, *Chronique*, livre Ier, chapitre XV, d'après Céphalion. — Nicolas de Damas.

Travaux des érudits modernes.

Volney. *Chronologie d'Hérodote*, § VIII.

De Saulcy. *Mémoire sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane* Paris, 1849.

Oppert. *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique*, Paris, 1857.

Max Duncker. *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, Leipzig, 1867.

Westergaad, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord pour 1844.

Hincks. *On the first and second kinds of Persepolitan writing*. Dublin, 1846.

De Saulcy. *Recherches analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique*. Paris, 1850.

Norris. *Memoir on the scythic version of the Behistun incriptions*. Londres, 1853.

Ménant. *Les Écritures cunéiformes*, 2e édition, Paris, 1864.

Spiegel. *Altpersisches Keilinschriften*.

Lenormant (Fr.). *Lettres assyriologiques*, Ire série.

Oppert (J.). *Le Peuple et la Langue des Mèdes*. Paris, 1880.

Delattre (le P.). *Le Peuple et l'Empire des Mèdes*. Bruxelles, 1883.

Schrader (E.). *Keilinschriften und Geschichtsforschung*.

Unger. *Kyaxares und Astyages*.

Büdinger. *Der Ausgang des medischen Reiches*.

Gelzer. *Das Zeitalter des Gyges* dans le *Rheinisches Museum*, t. XXX.

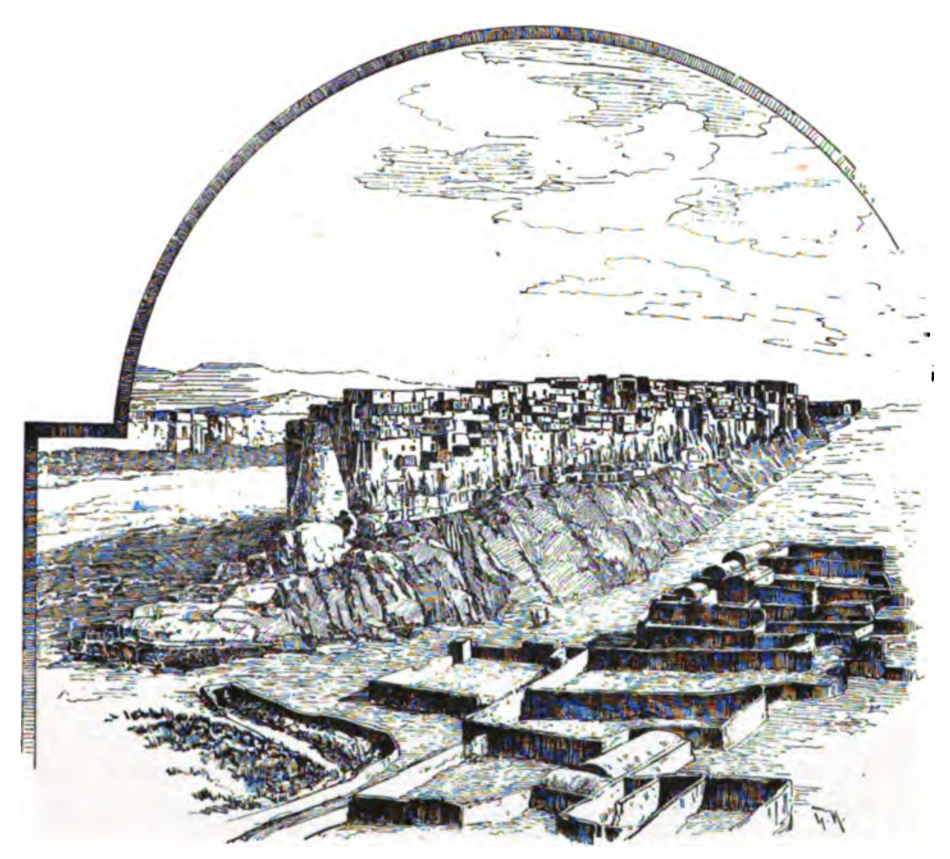
Curtius (E.). *Histoire grecque*, t. I et II, trad. Bouché-Leclercq, Paris, 1881-1883.

serrassent autour de lui. Ses adversaires se trouvèrent donc probablement parmi les tribus qui devaient conquérir l'Inde, tribus dans le sacerdoce desquelles les tendances panthéistiques qui donnèrent naissance au brahmanisme s'étaient déjà répandues, au moins à l'état de germe. En effet, comme nous l'avons dit, on peut établir sur des preuves tout à fait décisives que la réforme et la prédication de Zoroastre eurent lieu non en Médie, mais dans la Bactriane, et qu'elles furent antérieures au grand mouvement de migration par lequel les deux rameaux des Aryas, jusque-là coexistants sur le même territoire, se séparèrent et prirent leur route dans deux directions opposées, l'un à l'ouest et l'autre à l'est, pour y chercher de nouvelles habitations. Ceci étant, lorsque, d'un côté, les légendes persanes sur Zoroastre, qui contiennent certainement une part de vérité historique, représentent ses principaux et ses plus ardents antagonistes comme faisant partie du sacerdoce des tribus aryo-indiennes, — ces légendes les qualifient de *brahmanes* par un anachisme facile à comprendre et à rectifier — lorsque, de l'autre côté, nous voyons les hymnes du Rig-Vêda poursuivre de malédictions *Djaradâschti*, c'est-à-dire Zoroastre, et le ranger parmi les ennemis des dieux, on est amené à suivre l'opinion, soutenue déjà par d'excellents esprits, qui voit dans la scission produite par la réforme de Zoroastre, et dans les querelles religieuses qui en découlèrent, la cause déterminante de la séparation définitive des tribus aryennes en Iraniens et Indiens, et de l'émigration par laquelle elles se tournèrent le dos.

Les tribus fidèles à la religion vêdique et hostiles à la réforme de Zoroastre paraissent avoir eu le dessous dans la lutte qui s'engagea ainsi sur les questions de dogme et de culte. Elles durent en effet évacuer complètement la Bactriane, berceau premier de la race, qui resta la possession exclusive de leurs adversaires, et elles se retirèrent en masse de l'autre côté de la chaîne de l'Hindou-Kousch, que quelques-unes d'entre elles avaient déjà franchie du côté d'Attok pour aller occuper le pays auquel elles valurent le nom d'Arie. De là, s'avançant toujours vers l'est et le sud, elles occupèrent successivement le Paropamisus, la Drangiane, l'Arachosie et pénétrèrent dans la partie nord de la vallée de l'Indus, d'où leur domination finit, après une lutte de mille ans contre les populations autochtones de race chamitique, par s'étendre sur toute la péninsule indienne. Dès lors, séparées par les montagnes escarpées de l'Hindou-Kousch, les déserts de la Carmanie et la côte stérile de la

Gédrosie, les deux fractions de la race des Aryas cessèrent pour un grand nombre de siècles d'avoir aucun contact ; et dans cet isolement réciproque, les différences de leurs génies propres, de leurs religions et de leurs langages allèrent toujours en se prononçant de plus en plus.

Les Iraniens, sectateurs de Zoroastre, gardèrent la Bactriane, la Sogdiane et la Margiane, où une portion de leurs tribus demeura fixée ;



Vue de la ville de Yezd[1].

quant aux autres, obligées à l'émigration par l'accroissement de leur population, un de leurs principaux rameaux descendit droit au sud, sur la Perse proprement dite et jusque sur les bords du golfe Persique ; un autre se dirigea vers le sud-ouest, en traversant l'Hyrcanie, et envahit la Médie, où il subjugua les tribus touraniennes qui y étaient déjà cantonnées et qu'il parvint, sans doute, assez vite à s'assimiler ; les plus hardis des Iraniens se précipitèrent sur la partie fertile de la

[1] *Tour du Monde,* 1884, 1er semestre, p. 83.

Carmanie, où la ville de Yezd devint un des principaux centres du culte mazdéen; enfin sur la Susiane dont ils chassèrent les habitants primitifs, les Éthiopiens de Memnon, de race kouschite, décrits dans les légendes iraniennes et chez Homère, comme des hommes au teint noir, aux cheveux courts et laineux et dont les dernières fouilles de M. Dieulafoy paraissent avoir retrouvé des traces.

Mais si l'on jette les yeux sur une carte géographique de l'Orient, on s'apercevra au premier coup d'œil que la vaste région connue sous le nom d'Iran où s'établirent les Aryas zoroastriens, est naturellement divisée en deux grandes parties par le désert : la Médie et la Perse proprement dite. La difficulté des relations entre ces deux contrées, la différence du climat, du genre de vie et des habitudes, ne tardèrent pas à créer deux nationalités distinctes. Ces circonstances politiques et sociales ne pouvaient manquer d'avoir, à leur tour, leur contre-coup dans le domaine religieux. Un schisme se produisit. Bref, des divergences radicales, essentielles, dans l'interprétation de l'Avesta, divisèrent de plus en plus ces peuples frères qu'on appelle les Mèdes et les Perses ; leurs systèmes religieux, tout en ayant le même principe et le même point de départ, devinrent fort différents : la religion des Perses fut le mazdéisme proprement dit ; celle des Mèdes fut le *magisme*, ainsi nommé parce que la classe des mages en formait le sacerdoce. On applique assez ordinairement ce nom de *magisme* à la religion zoroastrienne en général, et c'est là une confusion dont les écrivains grecs ont été les premiers auteurs, à commencer par Hérodote, qui avait voyagé en Médie et non dans la Perse proprement dite ; mais elle repose sur une erreur formelle. La religion de la Médie, sans doute par suite des expéditions des monarques ninivites dans ce pays, subit l'influence astrologique de la religion assyrienne. Tous les historiens antiques s'accordent à dire que Cyrus, quand il se révolta contre les Mèdes et détruisit leur puissance au profit des Perses, rétablit la religion de Zoroastre ; donc la religion des Mèdes différait de celle des Perses et n'était pas le mazdéisme pur. Darius, fils d'Hystaspe, qui devait savoir ces choses encore mieux qu'Hérodote, raconte formellement, dans les annales de son règne gravées sur le rocher de Behistoun, que les mages, devenus un moment les maîtres de l'empire perse avec Gomatès, le faux Smerdis, avaient entrepris d'y substituer leur religion à celle de la nation iranienne, et que lui, Darius, à son avènement, renversa leurs temples et leurs autels. Jamais, dans aucun document positivement zoroastrien et

d'origine perse ou bactrienne, il n'est question des mages comme ministres de la religion [1]. Le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* place dans les pays de Rhagès et de Kakhra, c'est-à-dire en pleine Médie, le berceau de graves hérésies dans la religion mazdéenne, hérésies dont l'une était caractérisée par l'usage de la crémation des corps après le décès. Enfin, nous avons dit que c'est en Médie, à Rhagès, qu'une tradition des plus anciennes place le berceau de Zoroastre; c'est là qu'était le centre d'habitation de la tribu des mages, et leur principal foyer religieux. La ville de Rhagès formait encore à l'époque des Achéménides et dans les temps postérieurs, une sorte de petit État sacerdotal véritablement indépendant, gouverné par un grand prêtre qui se donnait pour le successeur de Zoroastre. Cette situation privilégiée persista même sous les Arsacides et sous les Sassanides, et lors de la conquête musulmane, le pays de Rhaï (Rhagès) ne cessa pas d'être soumis au pouvoir d'un Masmoghân ou chef des mages, lequel résidait dans la forteresse d'Oustounavand. Khaled l'y assiégea, et ce fut là le dernier épisode de la résistance nationale de l'Iran à l'islamisme [2].

Diverses indications d'un grand prix permettent de se faire une idée de ce qu'était le système religieux du magisme. Il avait pour base le dualisme de Zoroastre; mais les mages essayaient d'y concilier Ormuzd avec Ahriman, auquel s'était identifié tout naturellement le serpent Afrasiâb, dieu des tribus d'origine touranienne qui étaient cantonnées dans une partie des cantons de la Médie avant l'arrivée des Iraniens. Sans doute, professant les premiers la doctrine des Zarvaniens, ils considéraient Ormuzd et Ahriman comme consubstantiels et émanés tous les deux d'un seul et même principe préexistant; dans tous les cas, ils les regardaient, pour le moins, de même que le fit plus tard la doctrine de Manès, comme éternellement égaux en puissance, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, et ils tenaient leur antagonisme, plus apparent dès lors que réel, pour ne devoir jamais avoir de fin. Tandis qu'en Perse Ormuzd seul était adoré, Ahriman chargé de malédictions; en Médie, les deux principes du bien et du mal, Ormuzd

[1] Une étymologie assez généralement adoptée suppose, au nom moderne des ministres du culte mazdéen, *mobed*, un primitif qui serait *magupati*, « le chef des mages. » Mais ce primitif supposé n'a jamais été rencontré, et sa signification, il faut le reconnaître, ne concorde guère avec les fonctions du *mobed* qui n'est pas un chef des mages, mais un simple ministre du culte.

[2] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. II, p. 521.



et Ahriman, ou plus exactement, quand il s'agit de ce pays, Afrasiâb, recevaient également l'hommage des autels. Des savants ont même cru pouvoir affirmer que dans le culte populaire, Ahriman ou Afrasiâb primait Ormuzd, et M. Oppert a vu un reste du magisme des anciens Mèdes dans la bizarre religion des Yézidis ou « adorateurs du diable, » répandus encore aujourd'hui dans l'Irâk-Adjémy et dans le nord de la Mésopotamie ; cette religion, nous l'avons vu ailleurs, professe dans ses dogmes le dualisme mazdéen, mais dans son culte elle n'adore que le principe mauvais, « parce que, dit-elle, le culte n'a pas d'autre objet que de fléchir la puissance divine, et que le principe du bien, excellemment bon, indulgent, clément, n'a pas besoin d'être fléchi[1]. »

Mais ce n'est pas la seule dérogation radicale que le magisme médique apportât aux sévères principes de Zoroastre, dont il défigurait entièrement la doctrine. Il est certain, d'après une masse très considérable de preuves dont il serait trop long de donner ici l'énumération, que les mages, comme les Perses eux-mêmes après qu'Artaxerxe Mnémon, le fameux corrupteur de leur religion, y eut introduit de force le culte de l'Anaïtis babylonienne, avaient prétendu combiner le dualisme mazdéen avec le polythéisme chaldéo-assyrien, dont l'empire leur était limitrophe. Ils en admettaient tous les dieux, en les plaçant seulement, dans l'échelle des conceptions, à un rang inférieur à Ormuzd et au-dessus des Amschaspands ; le culte des sept corps sidéraux, sous sa forme chaldéenne, était particulièrement développé parmi eux. Mais de tous les personnages divins qu'ils avaient empruntés à l'Assyrie, celui qu'ils plaçaient le plus haut était la grande déesse-nature Mylitta ou Anaïtis, identique à la Mère des dieux de Phrygie et de Cappadoce et à l'Astarté des Phéniciens. Nous n'en voulons pour preuve que les grands et si curieux bas-reliefs religieux sculptés sur les rochers de Maltaï, à la frontière de l'Assyrie et de la Médie, et sur ceux d'Yasili-Kaïa, en Cappadoce, vers l'extrême limite de l'empire médique en Asie-Mineure, bas-reliefs qui, les uns et les autres, ont évidemment eu le même peuple pour auteur et que nous n'hésitons pas à attribuer aux Mèdes. Le célèbre passage d'Hérodote où il assimile Mithra à la Vénus asiatique, positivement inexact et erroné si on le rapporte à la Perse et au zoroastrisme pur, doit peut-être trouver son application dans la

[1] Voyez plus haut, dans ce présent volume, p. 69.

religion de la Médie ; il expliquerait alors comment les mages avaient fait cadrer l'adoption du culte de Mylitta ou Anaïtis avec la part de doctrines zoroastriennes qu'ils avaient encore conservées ; le médiateur émané d'Ormuzd était sans doute regardé comme un être féminin ou plutôt androgyne, qui aurait été à la fois, suivant le côté sous lequel on le considérait, Mithra ou Mylitta. Le sens qu'a revêtu le mot de *magie* semble aussi indiquer que les mages se livraient tout spécialement, comme les prêtres babyloniens, aux pratiques de sorcellerie et d'incantations si formellement interdites par la doctrine de Zoroastre. Le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* fait naître ces pratiques de sortilèges parmi les Iraniens dans le pays de Haêtumat, sur les bords



Bas-relief mède de Yasili-Kaïa (Pterium)[1].

de l'Hilmend, et cette partie de la Carmanie est toujours signalée, de même que la Médie, comme un pays dominé par les mages.

La Médie, d'ailleurs, n'a pas toujours conservé la même étendue et les mêmes frontières à travers les âges et les révolutions. Hérodote et Strabon en fixent la limite occidentale aux monts Zagros, et cette chaîne de montagnes est effectivement la barrière qui sépare l'Assyrie de la Médie pendant toute la durée de l'empire ninivite. Il faut distinguer, suivant Strabon, la Médie propre ou Grande Médie, qui correspondait à peu près à la province moderne de l'Irak-Adjémi, d'avec la Médie Atropatène, un peu plus étendue que ne l'est actuellement l'Aderbaïjan. Aux temps antérieurs à l'époque hellénique, on englobe sous

[1] Perrot et Guillaume, *Exploration de la Galatie*, pl. 38.

le nom de Médie le pays borné à l'ouest par les monts Zagros et Khoatras, et les rives du lac d'Ourmia qui forme la limite du pays de Naïri ou l'Arménie; au nord par la mer Caspienne; à l'est par le mont Demavend, ses contreforts et le grand désert de Khaver; au sud enfin, la Médie confinait à la Perse et à la Susiane par une limite indécise qui traversait le grand désert pour se rattacher aux monts Zagros au sud de Hamadan, l'ancienne Ecbatane. Le mont Demavend et la mer Caspienne séparaient les Mèdes des Bactriens et des Touraniens Massagètes qui dominaient dans le bassin de l'Oxus et de l'Iaxarte.

Lorsque, vers le xe siècle avant l'ère chrétienne, la Médie commence à entrer dans le mouvement de l'histoire générale par la conquête qu'en font les monarques ninivites, nous en voyons la population divisée en tribus nombreuses qui luttent isolément pour leur indépendance. Il en est six surtout qui occupent six grandes régions, et dont Hérodote nous a conservé les noms, ce sont : les Mages, les Arizantes, les Buses, les Struchates, les Budiens et les Parétacéniens [1]. Les noms de ces populations mèdes n'ont point une structure touranienne; ils sont purement aryens: le premier est le perse *magus*, le sanscrit *magha*; il signifie « les grands », ou plutôt peut-être « les saints, les sacrés [2] ». Le corps sacerdotal des mages qui devint la caste la plus puissante et fournit des rois au pays, était issu originairement de cette tribu; ses fonctions religieuses dispersaient ses membres sur toute la surface de l'empire. C'est ainsi, nous l'avons vu, que les collèges sacerdotaux des Chaldéens, répandus dans tout l'empire assyrien, étaient issus de la tribu chaldéenne qui, primitivement, peupla la Babylonie. La forme originelle du nom *Arizantes* se restitue facilement en *Ariyazantus*, « ceux de la race des Aryas »; dans le troisième on reconnaît le perse *bûzâ*, sanscrit *bhûdja*, « autochtone »; le quatrième enfin est le perse *tchatrauvat*, « vivant sous la tente ». Les deux dernières tribus étaient moins importantes et plus pauvres : ce sont elles, peut-être, que vise l'inscription de Behistoun, dans son texte assyrien, en parlant de « Mèdes qui n'ont pas de maisons », comme de rebelles méprisables. Le nom de *Budien* paraît se rattacher au mot perse *bûdiyâ* « celui qui est tenu par la terre », le serf de la glèbe; le mot *Parétacénien* vient de *parataituka*, « nomades ».

[1] Des savants croient qu'il s'agit de *classes* ou même de *castes* et non de peuplades. (Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. II, p. 489; cf. Delattre, *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 6 et suiv.)

[2] Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. II, p. 490, note 2.



Strabon, d'ailleurs, parle encore des Parétacéniens comme d'un peuple extrêmement barbare, belliqueux et faisant d'incessantes razzias sur ses voisins, tout en s'adonnant quelque peu à l'agriculture.

Au moment où l'empire mède est constitué et s'empare de la suprématie sur l'Orient, c'est-à-dire vers le temps de la chute de Ninive, on ne trouve plus guère trace de ces différentes tribus qui s'étaient toutes fondues dans une vaste monarchie.

§ 2. — ARBACE ET DÉJOCÈS

Nous avons rapporté, dans le livre consacré à l'histoire politique de l'Assyrie, la légende qui raconte une prétendue révolte du Mède Arbace, du Chaldéen Phul-Balazu et du Susien Sutruk-Nahunta, en 745 av. J.-C., la prise de Ninive et la mort de Sardanapale; nous ne recommencerons donc pas ici ce fabuleux récit dépourvu de tout fondement historique, ou plutôt qui ne repose que sur l'affaiblissement momentané de la puissance ninivite au milieu du VIIe siècle avant notre ère (788 à 745 environ[1]).

D'après cette légende, le Mède Arbace n'était pas proprement un roi, surtout dans le sens que les Asiatiques attachent à ce mot, mais bien plutôt le chef militaire unique d'une nation constituée fédérativement. Les tribus mèdes vivaient en effet, comme nous l'avons dit plus haut, dans un état de morcellement complet, qui fut, du reste, pendant un grand nombre de siècles, la condition normale de tous les Iraniens, chez qui le système de la tribu, si bien en rapport avec la vie belliqueuse, pastorale et agricole, mais non industrielle, existait dans toute sa pureté et formait la base de l'organisation sociale. Les familles se groupaient en tribus, celles-ci en communautés, les communautés en districts plus étendus, gouvernés par un chef unique, dont le pouvoir était limité par une assemblée populaire. Telle fut l'existence et l'organisation fédérative des Mèdes; chacun de leurs districts vivait à peu près isolé des autres, content de sa liberté locale; c'était seulement dans quelques rares occasions, en présence d'un danger imminent pour l'indépendance commune, qu'un sentiment d'unité nationale et de solidarité entre les diverses tribus parvenait à

[1] Voy. t. IV, p. 214.

se réveiller; on élisait alors un chef suprême et unique; le chef de tribu qui avait le plus grand renom de sagesse, de force et de courage, devenait une sorte de dictateur, dont les pouvoirs n'étaient que temporaires. Tels furent Dalta, Nibî et Aspabara ou Ispabar que Sargon, roi d'Assyrie, combattit de 715 à 706; Aspabara figure, sous le nom bien reconnaissable d'Astybaras, mais à une place chronologique inexacte, dans la liste des rois de Médie donnée par Diodore de Sicile d'après Ctésias[1].

Cette liste, du reste, inacceptable telle que l'historien cnidien la donnait, c'est-à-dire en tant que liste des monarques qui auraient gouverné tous les Mèdes, ne nous paraît pas non plus la fiction d'un impudent faussaire. Les noms qu'elle contient et qui sont parfaitement iraniens, Mandaucas, Sosarmos, Artykas, Arbianès, Artæos, Artynès, Astybaras, vainqueur des Saces, c'est-à-dire des tribus touraniennes, et Aspadas, doivent être des noms de chefs locaux, qui commandaient à telle ou telle partie de la Médie, et dont la tradition avait conservé le souvenir. L'état de division du pays entre différents chefs est nettement indiqué dans le récit, parfaitement historique, que fait Ctésias de la querelle (changée sous la plume d'autres écrivains en légende mythique) entre Artæos et Parsondas, chef d'origine perse qui tenait une partie du pays et qui, forcé de fuir chez les Cadusiens de l'Atropatène, amena une guerre entre eux et les Mèdes proprement dits.

La série des rois mèdes entre Arbace et Déjocès, empruntée par Eusèbe à Céphalion, a le même caractère que celle de Ctésias. Mais elle comprend moins de noms et paraît être la liste continue des chefs qui se succédèrent pendant cet intervalle de temps, sur une même partie du pays. Ce sont probablement ceux du canton appelé en assyrien Ellibi, où s'éleva plus tard Ecbatane; les noms de ces prédécesseurs directs et ancêtres de Déjocès sont : Mandaucas, Sosarmos et Artykas, les trois premiers de la liste de Ctésias, qui doit contenir ensuite les chefs d'une autre province[2].

Si un état de morcellement semblable donnait pleinement satisfaction à l'esprit de liberté locale et d'indépendance individuelle, s'il pouvait convenir à une nation qu'aucun danger sérieux de l'extérieur

[1] Voy. t. IV, p. 254.

[2] Cette théorie toutefois n'est pas universellement admise. Ainsi, des savants modernes croient que Ctésias a créé sa dynastie mède de toutes pièces. « Volney a découvert, dit

ne menaçait, comme les Perses, par exemple, il devenait funeste pour une nation placée dans les conditions où se trouvaient les Mèdes vers le temps d'Arbace. En effet, à leurs portes, l'empire assyrien s'était rapidement relevé avec Teglath-pal-asar II; il avait reconstitué sa puissance militaire, plus redoutable que jamais, et il était rentré dans la voie des conquêtes. Il élevait des prétentions sur tous les pays qui lui avaient jadis appartenu et poursuivait l'écrasement des États soustraits à sa puissance, dont la coalition avait amené l'abaissement momentané de Ninive.

Les premiers grands conquérants ninivites, Teglath-pal-asar Ier, par exemple, n'avaient jamais osé franchir les hauts sommets du Zagros; ils s'étaient bornés à des razzias périodiques sur les pentes occidentales

M. Maspero, la méthode dont Ctésias s'est servi pour fabriquer sa dynastie. Plaçant la liste qu'il donne des rois Mèdes à côté de celle que fournit Hérodote :

HÉRODOTE		CTÉSIAS	
Interrègne	*x*	Arbakès	28
Deiokès	53	Mandaukas	50
. . . .	..	Sosarmos	30
. . . .	..	Artykas	50
Phraortès	22	Arbianès	22
. . . .	..	Artæos	40
. . . .	..	Artynès	22
Kyaxarès	40	Astybaras	40

on voit que tout en changeant les noms d'Hérodote, Ctésias répète ses nombres deux à deux :

Phraortès	22	Arbianès	22
		Artynès	22
Kyaxarès	40	Artæos	40
		Astybaros	40

« A la place des quatre premiers rois, Hérodote indiquait Deiokès et un interrègne de longueur indéterminée : Ctésias prit pour les cinquante-trois ans de Deiokès le nombre rond de cinquante ans, et substitua à l'interrègne un règne qu'il évalua à la durée moyenne d'une génération humaine. Il appliqua à ce nouveau couple royal le procédé de reproduction dont il s'était servi pour le couple précédent :

Deiokès	53	Mandaukas	50
		Artykas	50
Interrègne	*x*	Arbakès	28
		Sosarmas	30

« La substitution de vingt-huit pour trente au règne d'Arbakès n'est là que pour donner à tout le catalogue un air de vraisemblance. » (G. Maspero, *Manuel d'histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édit. (1886), p. 492; cf. Volney, *Recherches sur l'histoire ancienne* t. I, p. 144 et suiv.) Nous ferons remarquer seulement que la durée des règnes peut avoir été artificiellement arrangée par Ctésias, sans que les personnages soient eux-mêmes purement légendaires.

de la montagne. Salmanasar III le premier, s'avança, à travers les gorges du pays de Namri jusqu'à Ecbatane, et son fils Samsi-Raman III poussa assez loin pour se heurter aux tribus mèdes [1]; Raman-Nirar III inscrivit aussi la Médie au nombre des pays qu'il ravagea. Teglath-palasar II, à son tour, fit peser un instant, sur quelques-uns des cantons mèdes, le joug assyrien [2]; son lieutenant Assur-danin-ani imposa d'énormes contributions de guerre « aux Mèdes puissants qui habitent du côté du soleil levant ».. Celui qui fit le mal le plus grand à la Médie fut Sargon qui saccagea le pays et en déporta les habitants, tandis qu'il les remplacait par de familles arrachées à la Syrie et à la Palestine [3]. Sennachérib [4] et Assarhaddon [5] allèrent à leur tour promener la torche incendiaire à travers la contrée occupée par les tribus aryennes. Mais faut-il ajouter une confiance absolue aux bulletins de victoire des rois d'Assyrie? Même lorsqu'ils enregistrent leurs succès, les monarques ninivites parlent de ces « puissants Mèdes » dans des termes qui prouvent que ces derniers surent défendre avec courage leur indépendance nationale et qu'ils le firent parfois avec succès. Que serait-ce si le récit de ces terribles guerres avait été fait par les Mèdes eux-mêmes? De quelles couleurs nous dépeindraient-ils ces luttes héroïques qu'ils soutinrent *pro aris et focis*? Cette période de leur histoire que les annales assyriennes nous retracent en traits si sombres pour les vaincus, fut peut-être le temps où s'affermit leur puissance et où se constitua leur empire en resserrant plus étroitement les liens de solidarité et de commune origine qui groupaient les tribus aryennes. Elles comprirent sans doute qu'elles devaient se rapprocher et s'unir pour lutter efficacement contre l'invasion des Sémites. Et il convient de remarquer que la domination assyrienne en Médie fut toujours des plus éphémères et que les cantons occidentaux furent seuls, et encore par intervalles, la proie des farouches vicaires d'Assur.

Cette résistance efficace des Mèdes n'est point tout à fait une simple conjecture. Interrogeons les légendes recueillies par Hérodote. C'est du temps de Sargon, vers l'an 710, que ces traditions, qui ne doivent pas être tout à fait sans fondement historique, placent à la tête d'un

[1] Voy. Delattre. *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 57-74.
[2] Voy. plus haut, t. IV, p. 223.
[3] Voy. plus haut, t. IV, p. 252 et suiv.
[4] Voy. plus haut, t. IV, p. 291 et suiv.
[5] Voy. plus haut, t. IV, p. 329.

groupe de tribus médiques, un roi sage, Déjocès, dont le nom se rencontre précisément dans le récit assyrien des compagnons de Sargon, sous la forme *Dayaukku* et dont le pays s'appelle le *Bit-Dayaukku*. De ce que les souvenirs nationaux des Aryens rédigés à l'époque hellénique ont revêtu une tournure grecque, et de ce que le rôle attribué à Déjocès est singulièrement embelli et grandi, il n'y a point lieu, croyons-nous, de supposer que tout, dans la légende de Déjocès, n'est que fiction et inventé de toutes pièces; ce personnage, dans lequel s'est incarnée la résistance patriotique aux Assyriens, a existé réellement, puisque nous retrouvons son nom dans les textes cunéiformes : il faut qu'il ait joué un rôle historique important pour qu'une légende nationale se soit formée autour de sa mémoire[1].

« Il y avait, dit Hérodote, chez les Mèdes, un sage nommé Déjocès; il était fils de Phraorte. Ce Déjocès, ambitieux de la royauté, se conduisit ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient divisés en cantons. Déjocès, considéré depuis longtemps dans le sien, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application, que dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de son canton, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès fit paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens : les habitants des autres cantons, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès seul se conformait aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus être jugés que par lui.

« La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal où il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait des jours entiers à terminer les différents d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent plus que jamais dans les cantons de la Médie. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent à

[1] Voy. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 321 et 328; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 250 ; Delattre, *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 129 et suiv. M. Maspero croit que le personnage de Déjocès n'est « qu'une fiction poétique agréable à la vanité des peuples aryens ». (Maspero, *Manuel*, 4e édition, p. 496.)

peu près en ces termes : « Puisque la vie que nous menons ne nous « permet plus d'habiter ce pays, choisissons un roi; la Médie étant « alors gouvernée par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix « nos campagnes sans craindre d'en être chassés par la violence et « l'injustice. » Ce discours persuada les Mèdes qui résolurent de se donner un roi.

« Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjocès; il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtit un palais conforme à sa dignité, et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent; on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré.

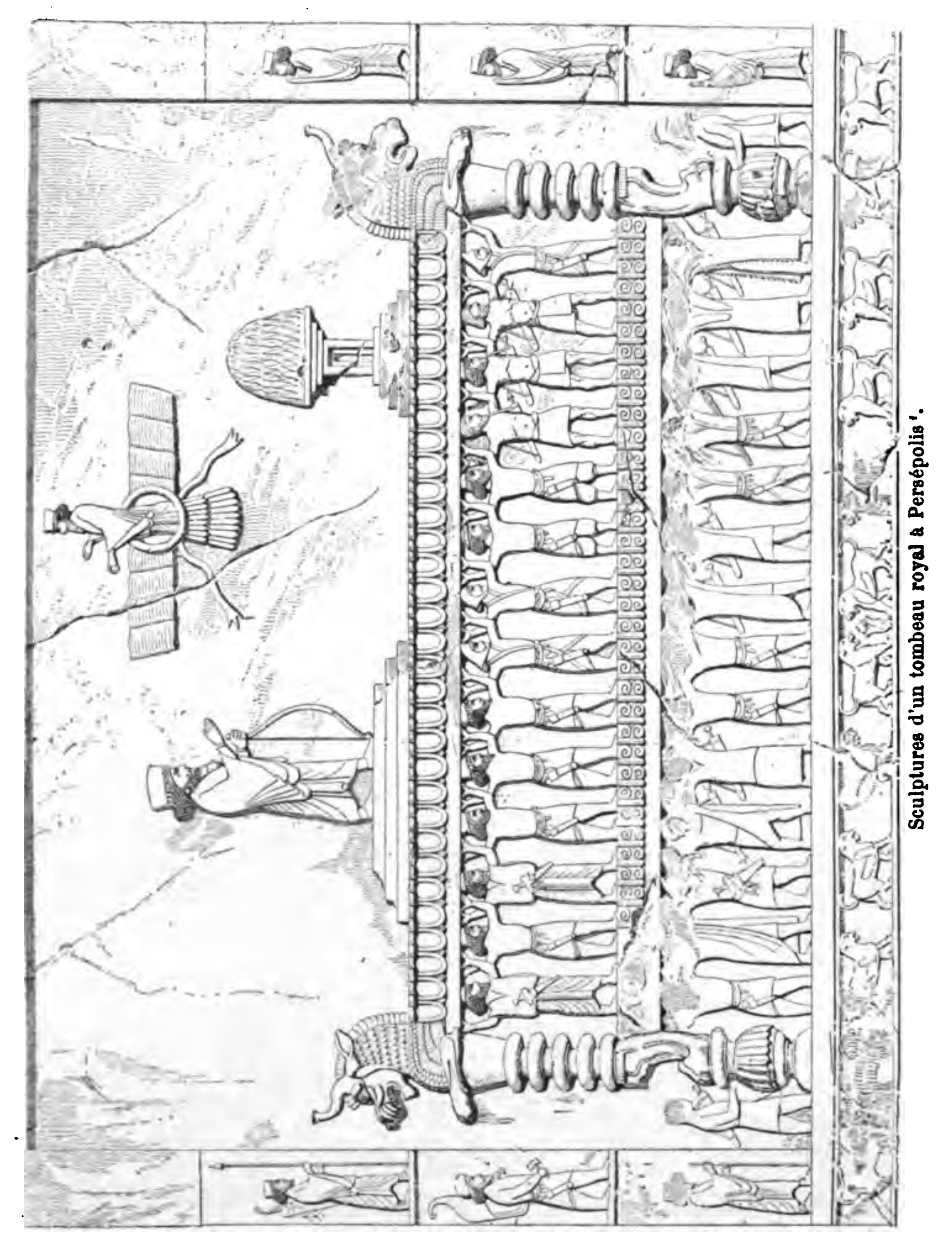
« Ce prince ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à lui bâtir une ville, à l'orner, à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et très grande qu'on appelle Ecbatane (*Hangmatâna*), dont les diverses enceintes concentriques sont construites de manière que chacune ne surpasse l'enceinte inférieure que de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. Il y avait en tout sept enceintes; dans la dernière étaient le palais et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés. »

Ce passage à lui seul suffirait à prouver le rôle important que le culte des sept corps sidéraux tenait dans la religion des Mèdes. Les couleurs qui y sont énumérées sont, en effet, précisément les couleurs sacrées des cinq planètes, de la lune et du soleil, disposées dans le même ordre que sur les étages de la *zigurat* du palais de Khorsabad, avec l'aspect de laquelle celui de ces sept enceintes, se dépassant les unes les autres en gradins, devait offrir la plus grande analogie[1].

« Le palais construit, continue Hérodote, Déjocès ordonna au peuple de se loger dans les autres enceintes, et il établit pour règle que personne du peuple n'entrerait chez le roi; que toutes les affaires s'expé-

[1] Voy. plus haut, p. 294.

dieraient par l'entremise de certains officiers qui en feraient leurs rapports au monarque; que personne ne fixerait ses regards sur le prince,



Sculptures d'un tombeau royal à Persépolis[1].

et qu'on ne rirait ni ne cracherait en sa présence. Déjocès institua ce cérémonial imposant afin que les personnes qui avaient été élevées

[1] Coste et Flandin, *Perse ancienne*, pl. 164.

avec lui ne pussent lui montrer une familiarité inconvenante, ni conspirer contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets, il passerait pour être d'une espèce différente.

« Ces règlements faits, et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit; il les jugeait et renvoyait le dossier avec sa décision. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une chose injuste, il le mandait et lui infligeait une peine proportionnée au délit. Pour cet effet, il avait dans toutes ses provinces des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets. »

Déjocès, proclamé roi en 710, au moment le plus brillant des conquêtes de Sargon, lorsque la puissance assyrienne semblait devoir tout engloutir autour d'elle, n'eut pas le temps d'en voir commencer la décadence. Il acheva de constituer la nation des Mèdes, en rassemblant toutes leurs tribus en un seul corps. Après un règne de cinquante-trois ans il mourut, en 657, tandis qu'Assurbanipal régnait encore à Ninive, et il laissa à Phraorte (Pirrouvartis), son fils, un pouvoir affermi.

§ 3. — PHRAORTE.

Sauf la part active qu'il prit à la défense de son pays contre l'invasion assyrienne au commencement de son règne, Déjocès paraît s'être uniquement consacré à organiser intérieurement la nation médique afin de la rendre capable de hautes destinées; Phraorte (Pirrouvartis) (657-632) fut un conquérant[1]. Nous ne savons rien de positif sur les sept premières années de son règne; mais elles durent être occupées à chasser les Assyriens des portions de la Médie qu'ils détenaient depuis le temps de Sargon, car, au début des conquêtes extérieures de ce prince, nous le voyons maître incontesté de tous les cantons mèdes, dont certainement une grande partie était au pouvoir des étrangers du temps de Déjocès.

Les campagnes de Phraorte commencèrent en 650 et furent d'abord dirigées vers l'Orient. Il débuta par soumettre à son sceptre la Perse, qui, longtemps divisée en tribus sans lien fédéral sérieux entre elles,

[1] M. Maspero n'admet pas plus la réalité historique de Phraorte que celle de Déjocès. Voy. *Manuel*, 4e édition, p. 508.



avait essayé de former un royaume unique vers le temps où la Médie elle-même se constituait à proprement parler en corps de nation.

A cause surtout de cet isolement funeste, les chefs de tribus perses Sithrapherne et Hypherne avaient été vaincus et faits prisonniers par Assarahaddon[1]. Avertis par ce cruel exemple, les tribus perses résolurent, pour résister aux Mèdes et sauver leur indépendance nationale, de se grouper autour d'un chef unique. Elles choisirent Achéménès, de la tribu des Parsagadiens. Mais Phraorte n'en fut pas moins victorieux et Achéménès dut se reconnaître vassal du roi des Mèdes. C'est de ce prince que descendirent Cyrus et les rois de Perse dits Achéménides.

Mais là ne se bornèrent pas, dans cette direction, les conquêtes du roi de Médie ; en quelques années il réduisit à l'obéissance toutes les nations situées en deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie, iraniennes pour la plupart. Ctésias dit formellement que les Parthes, peuple d'origine scythique ou touranienne, furent soumis par le grand-père d'Astyage, c'est-à-dire par Phraorte, dont il altère, du reste, complétement le nom. A dater du règne du même prince, nous voyons aussi la Bactriane, avec ses dépendances, l'Hyrcanie, la Margiane et la Sogdiane, obéir au roi mède. De l'autre côté de la Médie, à l'ouest, la nation aryenne des Arméniens, alliée des Mèdes depuis Arbace, auquel d'après la légende, le roi de ce pays, Barouir, avait prêté son concours dans la guerre contre Ninive, dut aussi reconnaître la suzeraineté de Phraorte, et probablement en échange de cette soumission, vit son territoire délivré des Assyriens, qui en occupaient une partie, et sous Sargon et Sennachérib, avaient pénétré jusqu'à Van et même jusqu'à la chaîne de l'Ararat.

En faisant le récit des campagnes des monarques assyriens dans le pays de Naïri, c'est-à-dire dans les contrées septentrionales dont l'Arménie forme le centre principal, nous avons fait ressortir l'importance stratégique de ce massif montagneux, dont le nœud est le mont Ararat, et que se sont disputé tous les conquérants qui ont voulu asseoir leur domination sur l'Asie[2]. La configuration du sol de l'Arménie est d'autant plus curieuse à étudier qu'elle a puissamment influé sur les vicissitudes que cette contrée éprouva dans le cours de son existence

[1] Voy. plus haut, t. IV, p. 328.
[2] Voy. plus haut, t. IV, p. 241 et suiv.

historique. Des montagnes plus ou moins élevées, des collines à pente douce, alternent partout avec des vallées dont plusieurs sont très resserrées et dont quelques autres, comme celle de l'Araxe, s'épanouissent en une vaste plaine. Ici, sur les hauteurs, une nature âpre et stérile ; là, dans les bas-fonds, une fertilité qui va quelquefois jusqu'aux dernières limites. Sur un sol aussi accidenté, et où quantité de montagnes séparent, comme autant de barrières, les populations, jamais ne put s'établir un pouvoir unitaire, fort et stable, rayonnant sur toute l'étendue du pays. Depuis les siècles les plus reculés, l'Arménie apparaît dans l'histoire, morcelée en une foule de petites principautés presque indépendantes de l'autorité royale et désunies entre elles. La monarchie arménienne manqua toujours de cohésion : affaiblie par les déchirements intérieurs que produisaient les vices de son organisation féodale, elle eut bien des fois à subir l'invasion et la conquête. Presque toujours elle fut sous la domination de maîtres étrangers, qui tantôt se contentèrent d'exercer sur elle un droit de suzeraineté, tantôt la firent gouverner par des lieutenants directs. Ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques princes, doués de talents politiques ou militaires, parvinrent à s'affranchir du joug, mais leurs efforts n'aboutirent jamais qu'à une indépendance douteuse et viagère.

L'Arménie a sur son territoire les sources de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que les hautes vallées de ces deux fleuves. La posséder était donc pour les maîtres de la Mésopotamie une véritable nécessité, sous peine de voir par là déboucher sur leurs fertiles domaines une invasion des peuples du Nord. Aussi, s'il y a quelque foi à prêter aux listes chronologiques des antiques rois d'Arménie, rapportées par Moïse de Khorène d'après des livres fort antérieurs à son temps, les souverains du premier empire de Chaldée, au temps de leur puissance culminante, c'est-à-dire lorsqu'ils étaient maîtres de l'Assyrie, vers l'époque de Gudéa et de Hammurabi, auraient déjà fait la conquête de l'Arménie. Ces listes placent en effet en 1725 avant Jésus-Christ, la défaite du roi arménien Anouschavan et l'établissement de la suprématie du grand empire mésopotamien sur ses États. Deux siècles après, le conquérant égyptien Thoutmès III, vainqueur des Rotennou et devenu maître de toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, alla chercher les Remenen ou Armenen dans leurs montagnes et les soumit au tribut. Lorsque l'empire assyrien se fonda pendant la décadence de la puis-

sance égyptienne, le premier pays sur lequel il étendit sa domination fut l'Arménie, dès qu'il eut répudié la suzeraineté nominale de l'Égypte. Les plus anciennes campagnes assyriennes dont nous possédions le récit, celles de Teglath-pal-asar I[er], ont l'Arménie pour principal théâtre, et elles ont plutôt le caractère de répression de révoltes que d'une conquête entièrement nouvelle.

Dans la partie de cet ouvrage consacrée à l'histoire de l'Assyrie, nous avons fait le récit des guerres épouvantables au milieu desquelles la domination assyrienne essaya de s'établir dans le pays de Naïri dont l'Arménie n'était qu'une des provinces les plus considérables. Nous avons retracé, d'après les inscriptions arméniaques récemment déchiffrées, l'histoire de la dynastie royale du pays de Manna ou de Van, et des luttes héroïques qn'elle soutint pour son indépendance. Sargon, après dix campagnes successives, finit par dompter Ursa, roi de Van et de l'Urarthu, Mitatti roi de Zikartu, Urzana roi de Musasir; mais Sennachérib ne put venir à bout d'Argitis II, et c'est à peine si Assurbanipal osa inquiéter Ahseri, un des successeurs d'Argistis. Bref, on se battit durant quatre siècles et le colosse assyrien ne fut jamais vainqueur qu'à demi. Toutefois, dans certains cantons plus faciles à tenir en respect, l'influence assyrienne, pendant cette période de domination, fut assez profonde pour faire adopter par une partie des Arméniens la religion de Babylone et de Ninive, dont quelques personnages survécurent même à l'établissement du mazdéisme.

Ce furent ceux vers lesquels se tournaient le plus volontiers les adorations populaires, avant tout Anahid, l'Anat ou Anaïtis des Chaldéo-Assyriens, puis Sbantarad, Vahakn et Nané, les dieux armés et guerriers, correspondant à Marduk, Nergal et Adar-Samdan. Il faut joindre à ces personnages divins, connus par Moïse de Khorène, ceux qui nous sont révélés par les inscriptions cunéiformes, Bagabarta ou Bagamazda (car la lecture de son nom est douteuse), qui paraît avoir joué le rôle d'un dieu suprême, et Haldia ou Haldis, la divinité spéciale du pays de Van. Le pillage de son principal sanctuaire, situé dans la ville de Musasir, sur les bords du lac de Van, est représenté, nous l'avons vu ailleurs [1], dans les bas-reliefs du palais de Khorsabad. La légende fabuleuse de Sémiramis, dont nous avons montré l'origine toute religieuse au début, avant que la politique des Perses ne l'adoptât dans l'histoire

[1] Voy. plus haut, t. IV, p. 251 et t. V, p. 298.

officielle, était aussi répandue en Arménie que dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre ; on attribuait à cette héroïne, dans les fables de la poésie populaire, les prodigieux travaux du château de Van, appelé quelquefois, par suite de ces légendes, Schamiramaguerd, « la cité de Sémiramis. »

L'Arménie n'échappa au joug assyrien que pour tomber sous celui des Mèdes qu'elle paraît d'ailleurs avoir accepté sans résistance. Phraorte se présenta aux Arméniens non comme un conquérant, mais comme un libérateur ; il leur demanda seulement de se joindre à lui et de marcher sous ses ordres pour porter une guerre de revanche jusqu'au cœur de l'Assyrie. Fort de l'appui des Arméniens et ayant fait ainsi de la monarchie médique un vaste empire militaire, Phraorte se crut en mesure d'envahir la Mésopotamie et de soumettre l'Assyrie à son sceptre. Mais l'heure de la vengeance n'avait point encore sonné pour les Mèdes et les Arméniens ; la tentative de Phraorte était prématurée : elle échoua. Bien qu'amollis par leurs précédents succès, tombés en pleine décadence, laissant échapper une à une toutes leurs conquêtes, les Assyriens étaient encore un peuple guerrier. L'invasion des Mèdes produisit chez eux un élan de vaillance et d'énergie qui illustra leur roi d'alors, Assurbanipal ou Assur-edil-ilane. Ils résistèrent vigoureusement, et dans une grande bataille qui fut alors livrée, Phraorte succomba avec l'élite de son armée (632).

§ 4. — RÈGNE DE CYAXARE

Son fils Cyaxare (Uvakhsatara) lui succéda sur le trône. Il fut encore plus belliqueux que son père. Averti par le sort funeste de celui-ci, ses premiers soins tendirent à donner aux Mèdes une bonne organisation militaire ; il les forma en phalanges régulières, groupa en corps distincts les différentes armes, séparant, dit Hérodote, les piquiers des archers et des cavaliers, qui jusque-là combattaient confondus ; il les soumit à une discipline sévère et se prépara de cette manière à de nouvelles conquêtes. Le premier essai qu'il fit de ses forces consista à soumettre les Parthes, révoltés à la suite de la mort de Phraorte. Plus tard, reprenant les projets de son père, il médita la ruine de Ninive et chercha une alliance dans le sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate, afin de ne pas se trouver seul dans une semblable entreprise. Un traité

fut conclu entre Cyaxare et le chaldéen Nabopolassar pour la conquête et le partage de l'Assyrie, et le gage de cette alliance fut le mariage d'Amytis, fille de Cyaxare, avec le jeune fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor. En 625, les Mèdes envahirent l'Assyrie. Déjà Cyaxare avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, déjà il assiégeait Ninive, et Nabopolassar s'avançait avec toutes ses forces pour le rejoindre devant cette ville, lorsque le roi des Mèdes fut assailli à l'improviste par les Scythes et les Cimmériens dont les hordes nombreuses firent tout à coup irruption en Médie, puis dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate et vinrent, comme plus tard Gengis et Tamerlan, porter l'incendie et le massacre dans toute l'Asie occidentale.



Bas-relief mède de Yasili-Kaïa (Pterium)[1].

Ces Scythes avaient à leur tête leur roi Madyès, fils de Protothyès. Ils ne constituaient point une armée d'auxiliaires accourus au secours du roi d'Assyrie aux abois. Loin de là, c'était une migration de peuples barbares marchant au hasard et mus par l'instinct du pillage. D'abord une grande guerre avait éclaté entre les Scythes et leurs voisins, les Cimmériens, dans les steppes au nord de la mer Caspienne et du Caucase. Ayant écrasé les Cimmériens, les Scythes s'incorporèrent ce qui restait des vaincus, et bientôt, reprenant leur marche en avant, Scythes et Cimmériens, désormais confondus, se jetèrent sur l'Assyrie.

Une première fois déjà, ils avaient tenté un effort contre la puissance ninivite. C'était sous le règne d'Assarhaddon, vers 670 avant notre ère. On se rappelle l'obscurité qui, dans les annales de ce prince, enveloppe les dernières années de son règne, et l'on sait que généralement, lorsque les inscriptions assyriennes se taisent ou sont embarrassées, c'est qu'un revers de fortune est venu imposer une fin au dithyrambe composé en l'honneur du roi et de ses armées. Des tablettes malheureusement très mutilées, découvertes par G. Smith dans le voyage qui lui coûta la vie, contiennent des proclamations d'Assarhaddon au peuple ninivite et la mention de l'invasion des armées des peuples du Nord. D'aucuns ont cru qu'il s'agissait d'un Assarhaddon II, le Saracos de

[1] Perrot et Guillaume, *Exploration de la Galatie*, pl. 38.

Bérose, qui aurait régné à Ninive après Assur-edil-ilane, et que l'invasion dont il est parlé serait celle des Mèdes et des Babyloniens confédérés, qui amena la chute de Ninive[1]. Un des chefs de l'insurrection est appelé Kastarit, préfet de Karkassi ; on a cru que Kastarit n'était qu'une déformation du nom de Cyaxare. Ceci est loin d'être certain, car la ville de Karkassi paraît être, non point une ville mède, mais la ville arménienne de Carcathiocerta, voisine d'Amida[2].

Avant donc de créer, à l'aide de ces conjectures, un nouveau roi d'Assyrie du nom d'Assarhaddon II, il vaut mieux croire, avec le P. Delattre, qu'il s'agit du premier roi de ce nom, bien connu par d'autres inscriptions et qui, précisément, a une fin mystérieuse qui dissimule mal des revers militaires. Quoi qu'il en soit, cette invasion des peuples du Nord, Scythes et Cimmériens, fit trembler le monarque ninivite. Dans une première proclamation, après avoir invoqué Samas, le dieu soleil, pour qu'il détourne l'effet des péchés qui ont attiré sur le pays de semblables désastres, Assarbaddon continue en disant: « Kastarit, préfet de la ville de Karkassi, a envoyé à Mamitarsu, chef de ville du peuple des Mèdes, un message ainsi conçu : « L'un avec l'autre nous serons unis avec le pays de.... » Mamitarsu lui obéit, il exerce son « obéissance devant lui.... Cette année, il a fait la guerre à Assarhaddon, roi d'Assyrie. » La seconde proclamation ordonne cent jours et cent nuits de supplications, du 3 du mois d'Aïr au 15 du mois d'Ab, parce que « Kastarit, avec ses soldats, les soldats des Cimmériens (*Gimirai*), les soldats des Mèdes (*Madai*), les soldats arméniens (*Mannai*) et les ennemis, tous tant qu'ils sont, se sont répandus comme une inondation et ont grossi en nombre ; ... ils ont pris les armes du combat et de la bataille et se sont mis en révolte ouverte... Ils ont assiégé la ville des Kisassutai, la ville de Hartam, et d'autres places... »

Ainsi, dans cette invasion dont nous ne connaissons point les péripéties, les Scythes se servaient déjà comme auxiliaires des Mèdes, des Arméniens et des Cimmériens qu'ils avaient dû subjuguer d'abord. Qu'advint-il de leur tentative sur l'Assyrie ? Ils paraissent avoir été repoussés puisqu'Assurbanipal succéda librement à son père sur le trône de Ninive

[1] V. surtout à ce sujet, F. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, t. II, p. 350 et suiv.; Delattre, *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 122 et suiv.; Maspero, *Manuel*, 4e édit., p. 515.
[2] Il n'y a pas de preuve sérieuse que Kastarit soit appelé dans un fragment « *roi des Mèdes* », comme l'a prétendu M Boscawen. V. Delattre, *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 122.



et n'eut point, tout d'abord, à s'inquiéter des incursions des hommes du Nord. Les Scythes, plus tard, se mirent de nouveaux en marche et quittèrent leurs steppes sauvages pour aller s'emparer des fertiles contrées qu'ils convoitaient depuis si longtemps. Une de leurs tribus les plus importantes, celle que les Assyriens appellent les Sahi, nom dans lequel on reconnaît celui des Saces, s'établit définitivement au sud du Caucase dans la vallée supérieure du Kour. Dans sa campagne contre l'Arménie, Assurbanipal atteignit les Saces et leur infligea une première défaite. « Sarati et Parithya (peut-être le Prothyès ou Protothyès d'Hérodote), fils de Gog, le chef des Sahi qui ne reconnaissaient pas le joug de ma souveraineté, je pris soixante-quinze de leurs villes fortes, et j'en enlevai le butin ; eux-mêmes, je les pris vivants dans mes mains et je les transportai à Ninive, la ville de ma domination. »

L'apparition d'Assurbanipal dans la Sacasène peut être placée vers l'an 660. La terreur que dut inspirer aux Touraniens la présence du conquérant ninivite eut suffi, sans doute, à retenir longtemps dans les régions du nord le flot montant de la barbarie, si sous le règne d'Assur-edil-ilane, les Mèdes n'étaient venus porter un coup terrible à la puissance ninivite. Quand ils virent détruite la digue qui les avait contenus jusque-là, les Scythes montèrent sur leurs rapides cavales et débouchèrent sur la Médie. Cyaxare, qui campait sous Ninive, accourut pour leur barrer la route. Il perdit la première bataille, et en une journée, de maître d'une grande portion de l'Asie, il se vit réduit à la condition de sujet des barbares, et dut payer un tribut annuel.

On admet que les Scythes dominèrent pendant huit ans environ (624-617)[1] sur toute l'Asie antérieure. De la Médie, où ils avaient établi leur quartier général, ils se jetèrent sur l'Assyrie, l'Osrhoëne, la Syrie, la Palestine, où ils pillèrent le fameux temple de Dercéto à Ascalon ; les hordes touraniennes ne s'arrêtèrent enfin que sur les frontières de l'Égypte, où Psammétik Ier acheta leur retraite à force d'argent et de présents. Les barbares, dignes ancêtres des Tartares de Gengis et de Tamerlan, ruinaient toutes les contrées qu'ils occupaient par leurs

[1] A la page 381 du tome IV, nous avons donné les dates 634-627. La date de la chute de Ninive et les événements qui accompagnèrent la ruine de cette ville constituent peut-être le problème le plus obscur de l'histoire de l'Orient. L'empire assyrien cesse en réalité d'exister vers 625, c'est-à-dire au moment où les Mèdes viennent assiéger Ninive ; mais cette ville ne fut définitivement détruite, paraît-il, que vers l'an 606, c'est-à-dire longtemps après le départ des Scythes.

violences et leurs brigandages. Outre les tributs ordinaires, raconte Hérodote, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire pour racheter sa vie et ses biens; et, indépendamment de ces exactions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait.

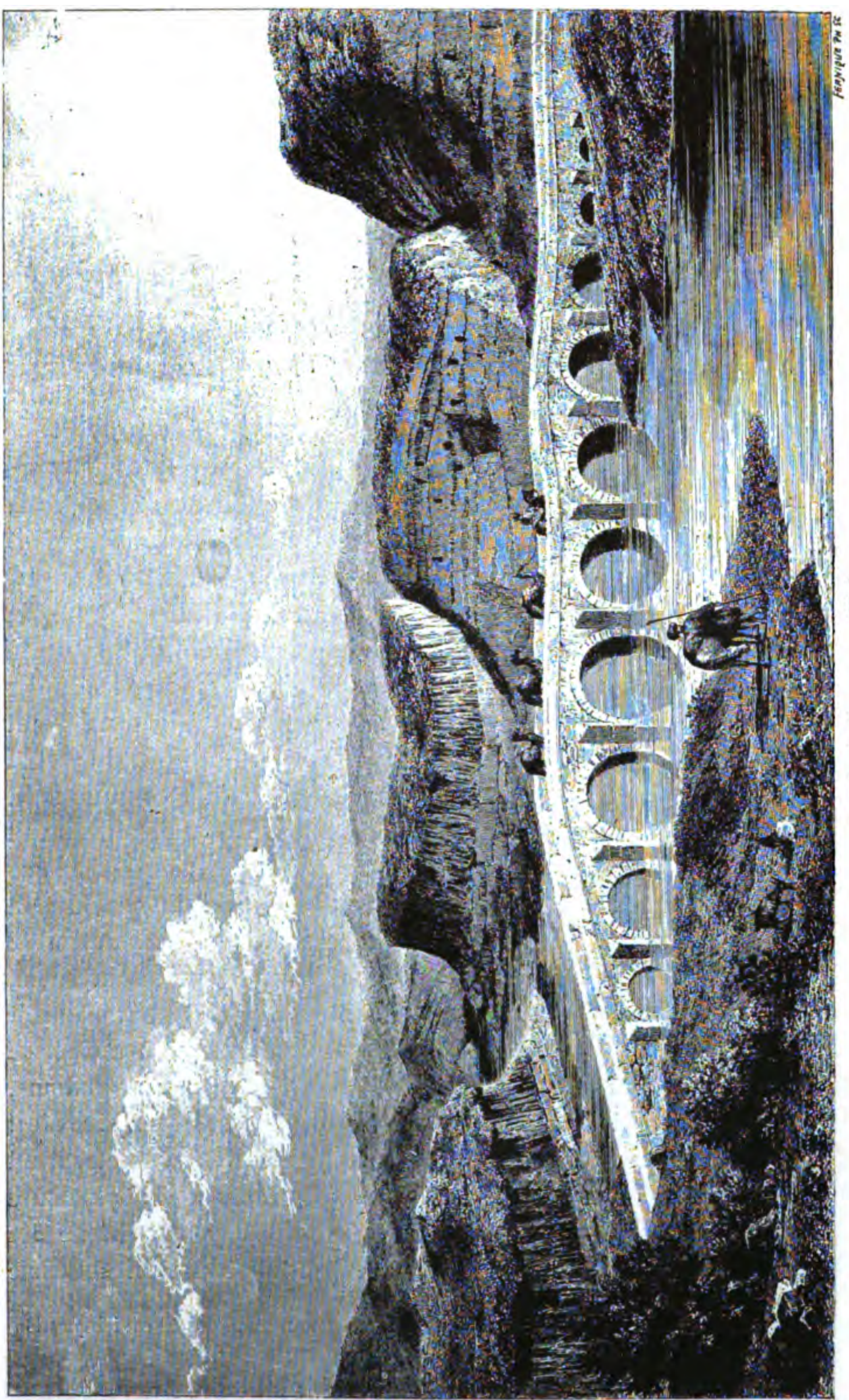
Nous avons reproduit ailleurs[1] les imprécations que lance contre eux le prophète Jérémie. Ézéchiel s'écrie, à son tour, en parlant des peuples de Muskai et de Tabal qui succombèrent sous leurs coups : « Ils sont descendus au tombeau et tout leur monde avec eux, et leurs sépulcres sont autour d'eux, incirconcis tous, égorgés par l'épée, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants. Mais ils ne reposent pas avec les guerriers, tombés d'entre les incirconcis, qui sont descendus au tombeau avec leurs armes et à qui on a mis leurs épées sous la tête. Leurs crimes sont restés sur leurs ossements parce qu'ils ont répandu la terreur dans le séjour des vivants. »

Plus que tous les autres, les Mèdes souffrirent de ces envahisseurs, qui s'étaient établis chez eux et paraissaient ne devoir jamais en sortir. Ils ne parvinrent à s'en délivrer que par la trahison. Cyaxare et les membres de l'aristocratie médique invitèrent à une fête le roi et les principaux chefs des Scythes; là, ils les enivrèrent et les égorgèrent pendant leur sommeil. Toute la population de la Médie, agriculteurs, pâtres et guerriers, se leva en masse et massacra, partout où elle le put, les Scythes, privés de leurs chefs; une partie d'entre eux parvinrent à s'enfuir et à regagner par le Caucase la route de leurs steppes; d'autres eurent la vie sauve, mais furent réduits en esclavage et cantonnés dans certains districts de la Médie. C'est ainsi que les Mèdes recouvrèrent, en même temps que leur indépendance, la domination des contrées qu'ils possédaient auparavant.

Aussitôt délivré de ces envahisseurs barbares, Cyaxare renoua son alliance avec Nabopolassar et reprit ses projets favoris contre Ninive. En 606, l'orgueilleuse cité de Sennachérib et d'Assurbanipal fut prise et détruite, cette fois pour toujours. Les deux vainqueurs se partagèrent l'Assyrie, dont le nord appartint aux Mèdes et le sud aux Babyloniens.

Ce fut sans doute alors que les rois de Médie devinrent maîtres de la Susiane, qui confinait à la fois à leurs provinces proprement mèdes et à leurs provinces perses. Ce pays avait été définitivement réuni à

[1] Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 379.



Pont de Tchock-Gheuze, sur l'Halys [1].

[1] Perrot et Guillaume, *Exploration de la Galatie*, pl. 84.

l'empire assyrien par Assurbanipal ; les rois chaldéens de la dynastie de Nabopolassar ne le possédèrent jamais, et nous voyons Cyrus en être maître aussitôt qu'il s'est assis sur le trône à la place d'Astyage. Il faut nécessairement en conclure que lors du partage des dépouilles de la puissance ninivite, les Mèdes se l'étaient adjugé.

Toute l'Arménie, ruinée auparavant par les Scythes, tomba facilement au pouvoir de Cyaxare qui, poursuivant sa marche du côté de l'occident, annexa à son empire la Cappadoce, les peuples de Muskai et de Tubal et parut au cœur de l'Anatolie. Là, il eut affaire aux Lydiens qui s'étaient rapidement relevés de leurs ruines et avaient réparé les murs de leurs forteresses ; voici l'occasion que saisit Cyaxare pour se mêler des affaires de la cour de Sardes.

Trois ans après la chute de Ninive, en 603, la désertion d'une des tribus scythes qui avaient été conservées en Médie comme troupe mercenaire, et l'accueil empressé qu'elle reçut d'Alyatte, roi de Lydie, amena la guerre entre Cyaxare, qui réclamait les Scythes comme transfuges, et Alyatte, devenu depuis peu d'années maître de la Phrygie et de la Cappadoce, et par conséquent limitrophe de l'empire de Médie sur la frontière arménienne. « Pendant cinq années, dit Hérodote, les Mèdes et les Lydiens eurent alternativement l'avantage ; la sixième, il y eut une espèce de combat nocturne, car après une fortune égale de part et d'autre, s'étant livré bataille, le jour se changea tout à coup en nuit, pendant que les deux armées étaient aux mains. Thalès de Milet avait prédit aux Ioniens ce changement, et il en avait fixé le temps, ainsi que l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, suspendirent le combat et s'empressèrent de faire la paix... Ceux qui les réconcilièrent furent Syennésis de Cilicie, et Labynète le Babylonien [1]. Persuadés que les traités ne peuvent avoir de solidité sans un puissant lien, ils engagèrent Alyatte à donner sa fille Aryénis à Astyage, fils de Cyaxare. Les traités, chez ces nations, se contractent avec les mêmes cérémonies que chez les Grecs, si ce n'est que les contractants se font aux bras de légères incisions et sucent réciproquement le sang qui s'en échappe. » Le cours de l'Halys, fleuve qui partage la Cappadoce par le milieu, fut choisi pour la limite des deux empires. Les astronomes fixent l'éclipse totale de soleil survenue

[1] Labynète est le nom grec de Nabonid ; mais à l'époque du traité dont il est ici question, Nabuchodonosor était encore sur le trône de Babylone.



pendant la bataille entre les Lydiens et les Mèdes au 28 mai 585 avant Jésus-Christ[1]. Cyaxare mourut deux ans après (583).

A sa mort, l'empire mède comprenait depuis le cours de l'Halys jusqu'à celui de l'Helmend.

§ 5. — ASTYAGE. CHUTE DE L'EMPIRE MÈDE

I. — Astyage (*Ajtahaga*, en assyrien *Istuvegu*), fils de Cyaxare, lui succéda en 583. Son règne fut long, et pendant trente ans il ne paraît avoir été marqué par aucun événement saillant. Astyage ne fut pas un prince guerrier et conquérant ; sauf une expédition contre les Cadusiens, qu'il soumit sans peine, l'histoire ne lui attribue aucune lointaine expédition hors des frontières assignées par ses prédécesseurs à la monarchie médique. Tous les traits que l'on peut recueillir sur son compte. révèlent en lui un tyran soupçonneux et perfide, et sa cruauté comme sa mauvaise foi furent pour beaucoup dans la catastrophe qui termina son règne.

D'ailleurs, la légende s'est emparée des événements qui ont marqué la chute de l'empire mède, et il est difficile de démêler la vérité de la fable quand on n'a, pour toutes sources d'information, que les traditions grecques et arméniennes. Astyage est pourtant mentionné dans des inscriptions assyriennes, et l'un de ces textes raconte qu'il eut une querelle avec Nabonid, roi des Chaldéens, au sujet de la possession de la haute Mésopotamie, et qu'une guerre malheureuse lui fit perdre la ville de Harran (*Charræ*) et le pays environnant. Mais, en attendant que ces faits obscurs soient mis en pleine lumière par de nouvelles découvertes archéologiques, force nous est de suivre la narration semi-fabuleuse que tous les historiens ont jusqu'ici acceptée, faute de mieux.

Astyage avait une fille nommée Mandane, qu'il maria au perse Cambyse (Kambujya), fils de Teïspès et petit-fils d'Achéménès, investi sans doute, bien que les écrivains anciens ne le disent pas, du gouvernement de son pays natal à titre de satrape ou de prince vassal. Après ce mariage, suivant le récit d'Hérodote, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait toute l'Asie. Ayant demandé aux Mages l'interprétation de ce songe, il apprit que le fils qui naîtrait de

[1] Au sujet de cette date fort contestable, voy. E. Curtius, *Hist. grecque*, t. II, p. 136.



Mandane régnerait un jour à sa place. Astyage prétendait bien ne pas perdre sa couronne, et il avait de plus deux petits-fils, Xathritas (Khsathrita) et Sithratachmès (Çithratakhma), auxquels il comptait la laisser en mourant. Il fit donc venir sa fille auprès de lui et la retint sous une garde sévère, bien décidé à faire périr le fils qu'elle mettrait au monde. Lorsque l'enfant fut né, Astyage fit appeler Harpagus, un de ses serviteurs les plus dévoués, et lui ordonna de mettre à mort le nouveau-né. Harpagus ne voulut pas se souiller lui-même d'un crime ; il chargea un des pâtres d'Astyage d'exposer l'enfant sur une montagne déserte du pays des Mardes, pour qu'il y trouvât une mort certaine.

Heureusement une chienne, qui répondait au nom de Spako, allaita le petit abandonné, comme la louve, suivant une fable analogue, nourrit les futurs fondateurs de Rome ; la femme du berger Mitradate, de la tribu des Mardes, intervint, recueillit le nourrisson et supplia son mari de l'élever comme son fils, puisqu'elle-même était accouchée quelques jours auparavant, d'un enfant mort en naissant. Le berger se laissa toucher et éleva le fils de Cambyse, qu'on appela Agradate et qui, plus tard, prit le nom de Cyrus. L'intervention de la chienne dans cette fable n'est point due à un pur hasard. Nous avons vu ailleurs que le chien était un animal sacré aux yeux des Mazdéens : c'était donc la divinité elle-même qui veillait sur les jours de Cyrus et protégeait l'entrée dans la vie d'un enfant appelé à de si hautes destinées.

Cependant le jeune Agradate grandit dans son village. Une aventure, dont Hérodote fait le récit plus ou moins fabuleux, amena sa reconnaissance : « Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom de fils du bouvier. Il distribua aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps ; celui-ci était l'*œil du roi* (titre d'une des fonctions les plus élevées de la cour, qui, de chez les Mèdes, passa chez les Perses), celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers ; chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Agradate [1]. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes, jouait avec lui. Ayant refusé d'exécuter ses ordres, Agradate le fit saisir par d'autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plutôt relâché, qu'outré d'un châtiment si indigne de sa nais-

[1] Hérodote, dans tout ce récit, désigne le fils de Cambyse par le nom de Cyrus, sous lequel il acquit sa gloire. Nous avons cru devoir, pour plus de clarté, substituer celui d'Agradate, qu'il portait alors.



sance, il alla à la ville porter ses plaintes à son père contre le fils du bouvier d'Astyage.

« Dans la colère où était Artembarès, il se rendit auprès du roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux qu'il avait reçu : « Maître, dit-il, en découvrant les épaules de son fils, « c'est ainsi que nous a « outragés un de tes esclaves, le fils de ton bouvier. » A ce discours, à cette vue, Astyage voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour son père, envoya chercher le pâtre Mitradate et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés : « Comment, dit le prince à Agradate en le regardant, « étant ce que tu es, as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils « d'un des premiers de ma cour ? — Je l'ai fait avec justice, répondit « Agradate. Les enfants du village, avec lesquels il était, m'avaient, en « jouant, choisi pour leur roi. Je leur paraissais le plus digne. Tous exé- « cutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y eut aucun égard et refusa « de m'obéir. Je l'en ai puni. Si cette action mérite quelque châtiment, « me voici prêt à le subir. »

« La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à frapper vivement l'esprit d'Astyage. Il demeura quelque temps sans parler ; mais enfin, revenu à lui et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradate : « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni toi, mon fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Agradate dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, il lui demanda quel était cet enfant. Le bouvier soutint d'abord qu'il en était le père ; mais à la vue des instruments de torture, il avoua tout.

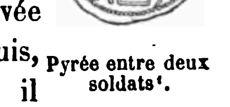
« Aussitôt Astyage fit venir Harpagus, lui répéta ce qu'il venait d'apprendre, ajoutant que l'enfant vivait et qu'il en était content : « Car enfin, dit-il, la manière dont on l'avait traité me faisait beaucoup de peine, et j'étais très sensible aux reproches de ma fille. Mais puisque la fortune nous a été favorable, envoie-moi ton fils pour tenir compagnie au jeune prince nouvellement arrivé, et ne manque pas de venir souper avec moi ; je veux offrir, pour le recouvrement de mon petit-fils, des sacrifices aux dieux, à qui cet honneur est réservé. » Harpagus s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute et de ce qu'il était invité au festin que le roi donnait. Il ne fut pas plutôt rentré chez lui qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, et l'envoya au palais d'Astyage.

« Dès que cet enfant fut arrivé, le roi le fit égorger ; on le coupa ensuite en morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis. L'heure du repas venue, on servit à Astyage et aux autres convives du mouton, et à Harpagus le corps de son fils. Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage lui demanda s'il était content de ce repas. « Très content, » répondit Harpagus. Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre, apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, la lui présentèrent en lui disant de la découvrir et d'en prendre ce qu'il voudrait. Il le fit, et en découvrant la corbeille, il reconnut les restes de son fils. Il ne se troubla point et sut se posséder. Astyage lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé ; il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait le roi lui était agréable. »

Les sujets d'un despote savent, comme lui, dissimuler et n'oublier jamais une injure. Harpagus attendit longtemps, mais se vengea enfin en excitant Agradate à la révolte. Astyage, après l'avoir reconnu pour son petit-fils, avait consulté les Mages, qui prétendirent que le songe était accompli : puisque Agradate avait été roi, il n'y avait plus de danger qui menaçât la couronne d'Astyage. Celui-ci le laissa aller en Perse, auprès de son père Cambyse, et le chargea même de diriger contre les Cadusiens une expédition dans laquelle il se couvrit de gloire. C'est à la cour de Perse que les secrets messagers d'Harpagus vinrent le chercher, éveiller son ambition et lui promettre une victoire facile, en lui montrant les nombreux ennemis qu'Astyage s'était faits, par ses rigueurs, jusqu'au milieu de sa cour. L'ambition du jeune prince n'avait pas besoin d'être stimulée pour le porter à tenter la fortune : Agradate n'attendait que le moment favorable.

Il s'y prit habilement et n'essaya point de parvenir à la réalisation de ses espérances secrètes par une insurrection dont le hasard seul pouvait assurer le succès. Il entreprit d'abord, sur les conseils d'Harpagus, et suivant d'autres traditions, sur ceux du Perse Œbarès, de réunir en un seul corps de nation et de soumettre à une autorité commune toutes les tribus des Perses; une fois ce résultat obtenu, il pouvait aspirer à tout. C'est ce qui arriva. Il se donna d'abord comme ayant reçu d'Astyage la satrapie de la Perse ; à ce titre, il convoqua les chefs des tribus à une grande assemblée. Là, il jeta le masque, exposa ses vues aux chefs iraniens réunis, leur montra en perspective la fortune, la puissance, l'indépendance surtout, et par ces promesses il les décida à le proclamer roi et à attaquer le monarque des Mèdes. Ce fut alors qu'il

changea son nom d'Agradate pour celui de Cyrus (Kurus). Il fit relever dans toute la Perse les *atech-gahs* ou pyrées, que les Mèdes paraissent avoir renversés lors de leur conquête, et il rétablit l'exercice du culte zoroastrien dans toute sa sévère pureté; mais en même temps, désireux de ménager les susceptibilités des Mèdes, parmi lesquels il espérait trouver des partisans fatigués de la tyrannie d'Astyage, il laissa subsister à côté les sanctuaires du magisme médique. Cyrus prescrivit une levée en masse de tous les guerriers des tribus perses, puis, quand il eut ainsi rassemblé une nombreuse armée, il marcha contre la Médie.



Pyrée entre deux soldats[1].

Au bruit de sa révolte, Tigrane, roi d'Arménie, s'insurgea également, secoua le joug des Mèdes et fournit au jeune héros perse un précieux appui. Les Arméniens, nous l'avons vu, avaient été incorporés à l'empire mède par Phraorte qui fit de leur pays une province vassale gouvernée par un roi presque indépendant. L'Arménie constituait donc en réalité plutôt un royaume tributaire qu'un pays soumis au joug, puisqu'elle conservait ses rois, ses coutumes et son gouvernement propre; une redevance annuelle marquait seule son état de sujétion vis-à-vis de la Médie. C'est du moins ce qu'on peut conjecturer d'après les traditions arméniennes qui ne sauraient être entièrement dépourvues de fondement historique, bien qu'il soit difficile de dire jusqu'à quel degré elles méritent créance.

Le prince qui gouvernait l'Arménie au temps d'Astyage était Tigrane Ier, l'un des rois qui tiennent la plus grande place dans les légendes du pays. Moïse de Khorène, empruntant ses récits aux poésies populaires, le décrit ainsi : « Héros aux cheveux blonds, argentés par le bout, au visage coloré, au regard de miel; ses membres étaient robustes, ses épaules larges, sa jambe alerte, son pied bien tourné; toujours sobre dans ses repas et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres célébraient au son du pampirn (espèce de luth aux cordes de métal) sa modération dans les plaisirs des sens, sa magnanimité, son éloquence, ses qualités utiles dans tout ce qui touche à l'humanité. Toujours juste dans ses jugements et ami de l'équité, il tenait la balance en main et pesait les actions de chacun. Il ne portait point envie à ceux qui étaient plus grands que lui; il ne méprisait pas ceux qui lui étaient inférieurs, et n'avait

[1] D'après une monnaie sassanide.

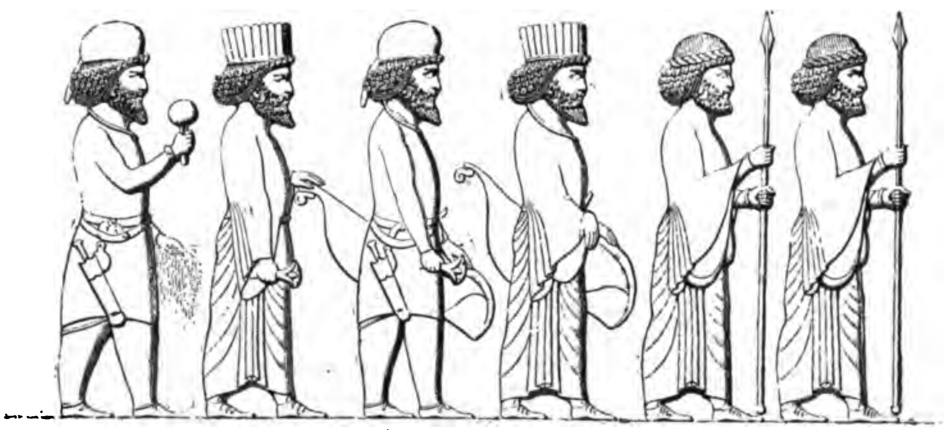
d'autre ambition que d'étendre sur tous le manteau de sa sollicitude. »

Tigrane était profondément populaire parmi ses sujets; Astyage conçut de la jalousie contre lui. Il craignit de le voir se rendre indépendant, et, n'osant pas l'attaquer ouvertement, il conçut le projet de le mettre à mort par une de ces perfidies qui lui étaient habituelles, de manière à réduire ses États à la condition de province directe, gouvernée par un simple satrape. Ayant demandé et obtenu la main de Dikranouhi, sœur de Tigrane, dont il fit sa seconde épouse, il essaya d'attirer ce prince auprès de lui à Ectabane, où il comptait le faire assassiner. C'était précisément le temps où Cyrus appelait les Perses aux armes et se mettait en rébellion ouverte. Tigrane, prévenu secrètement par sa sœur, n'eut garde de tomber dans le piège. Résolu à tirer vengeance de la perfidie d'Astyage, il se révolta de son côté et rassembla les Arméniens pour entrer en Médie et y faire cause commune avec le jeune roi des Perses.

Astyage était endormi dans une paix profonde, croyant la prospérité de son empire et la durée de sa domination établies pour jamais, quand la double nouvelle des révoltes de Cyrus et de Tigrane vint le surprendre comme un coup de foudre. Il avait l'habitude, nous dit une inscription cunéiforme, d'appeler dédaigneusement le Perse Cyrus, « son petit serviteur », et il ne pouvait croire à la rébellion de ce jeune chef d'une misérable tribu. Ce fut pourtant du côté de la Perse que le danger fut le plus considérable et qu'il dut diriger toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais dans son aveuglement, à ce que raconte la légende, ignorant qu'Harpagus le trahissait et oubliant qu'il ne pouvait plus compter sur la fidélité d'un homme auquel il avait infligé la plus cruelle des offenses, il lui donna le commandement de l'armée opposée à Cyrus. Tout concourait donc à faciliter la conquête du fils de Cambyse. Les Mèdes, s'étant mis en campagne, en vinrent aux mains avec les Perses. La lutte fut longue, si l'on en croit le récit de Nicolas de Damas. En voyant les Perses se battre avec tant d'acharnement, Astyage qui dirigeait ses troupes du haut d'une éminence, demeura stupéfait. « Comment se peut-il, s'écriait-il, que ces mangeurs de pistaches se battent avec un pareil courage! Malheur à mes généraux s'ils ne triomphent pas des rebelles! » Les chefs mèdes à qui Harpagus n'avait pas fait part de ses projets luttèrent avec énergie; le reste de l'armée passa à l'ennemi. Astyage, furieux, fit mettre en croix les Mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus. Puis il fit prendre les armes à ce qui

restait dans ses États de guerriers de la tribu des Arizantes, jeunes et vieux, les mena contre les Perses, avec qui Tigrane et ses Arméniens avaient opéré leur jonction et leur livra bataille dans la plaine de Méched-Mourgab sur le Polvar, rivière dont les eaux se déversent dans un marais salé non loin de Chiràz. C'est sur l'emplacement même du champ de bataille que Cyrus éleva plus tard la ville de Parsagade. Astyage fut complètement défait, la plupart de ses soldats restèrent sur le champ de bataille et lui-même tomba entre les mains de l'ennemi. Sa capitale Ectabane ouvrit ses portes aux vainqueurs sans essayer la moindre résistance ; on était vers 548 [1] : Astyage avait régné trente cinq ans.

Une inscription cunéiforme trouvée à Babylone confirme le récit des



Guerriers perses [2].

événements militaires autour desquels la légende s'est greffée au point de les rendre méconnaissables. Dans ce document, la révolte de Cyrus est racontée en ces termes :

« Astyage (*Istuvegu*) rassembla son armée, et il marcha contre Cyrus, roi de la ville d'Ansan, pour le capturer, et... (quelques mots manquent)... L'armée d'Astyage se révolta contre son roi; elle le fit prisonnier et le livra à Cyrus. Cyrus marcha sur le pays d'Agamtana (Ecbatane), la cité royale; il prit l'argent, l'or, les trésors, et emporta du pays d'Ecbatane dans le pays d'Ansan les objets et les richesses qu'il

[1] A la p. 417, du t. II de cette histoire, c'est la date 558 qui est donnée pour cet événement.

[2] D'après un bas relief de Persépolis. Coste et Flandin, *Perse ancienne*, pl. 97.

avait pillés. » Cette relation, écrite à la chancellerie de Cyrus, est encore corroborée par une inscription de Nabonid, l'avant-dernier roi de Babylone, publiée récemment par M. Pinches. Le monarque chaldéen y raconte d'abord un songe dans lequel lui apparurent Marduk et Sin pour lui ordonner de rebâtir un temple de Sin, détruit dans une guerre par le roi des Mèdes. « Marduk me parla ainsi : Nabonid, roi de Babylone, monte sur ton char, rebâtis les murs du temple Hulhul et rétablis le trône de Sin, le grand seigneur qui séjourne en ce lieu. — Je répondis avec respect au dieu Marduk : je rebâtirai le temple dont tu parles, le roi des Mèdes l'ayant détruit, car violente était sa puissance. Mais en la treizième année, il eut des difficultés avec Cyrus, roi du pays d'Ansan, son petit serviteur. Ce dernier vint avec une faible armée, fit prisonnier Istuvegu (Astyage), roi de l'Urvanda ; il lui prit ses trésors et son royaume. »

La légende intervint ensuite et raconte qu'Astyage avait donné en mariage sa fille Amytis au Mède Spitamas ; pour se rattacher plus directement à la famille royale des Mèdes, Cyrus tue Spitamas, épouse Amytis et se fait couronner roi à la place de son beau-père. Tel est le romanesque récit imaginé par Ctésias pour rehausser l'antiquité de la famille des Achéménides et la rattacher à la lignée des rois mèdes. Le même narrateur ajoute que le vainqueur traita dans la suite Astyage comme un père ; Hérodote dit simplement que le roi mède devint le captif de Cyrus ; les traditions arméniennes, au contraire, prétendent qu'il fut tué de la main de Tigrane. Le roi d'Arménie, après avoir repris avec lui sa sœur, emmena prisonniers dix mille Mèdes, avec la première des femmes d'Astyage, que Moïse de Khorène appelle Anouisch, mais qui doit être sans doute Aryénis, fille d'Alyatte, roi de Lydie. Il leur assigna pour demeure le pays qui s'étend depuis l'Ararat jusque sur les deux rives de l'Araxe, à l'est. Leur postérité s'y accrut considérablement et forma par la suite, jusqu'au IIe siècle de notre ère, un gouvernement particulier, appelé Mouratzian. A cette population mède de l'Ararat se rapportait, dans les souvenirs populaires de l'Arménie, tout un cycle de traditions et de légendes, dont s'inspirèrent plus d'une fois les poètes et dont quelques traces sont restées éparses dans le livre de Moïse de Khorène.

Tigrane reconnut Cyrus pour son suzerain et se montra toujours envers lui son fidèle vassal. Ses descendants continuèrent de gouverner leur royaume sous la suzeraineté de la Perse, sans jamais se révolter,



jusqu'à Vahê, fils de Van, dernier prince de la dynastie, qui mourut en défendant la cause de Darius Codoman contre Alexandre le Grand. Ils n'étaient pas traités sur le même pied que les autres rois vassaux, mais avec beaucoup plus d'honneurs, comme les plus grands parmi les Perses proprement dits. Partisan déterminé de l'influence de la Perse et de tout ce qui en venait, autant que dévoué personnellement à Cyrus, qui avait brisé la tyrannie d'Astyage, Tigrane embrassa la religion de Zoroastre et la propagea dans ses États, où elle devint bientôt prédominante, mais en se combinant avec quelques restes du polythéisme assyrien antérieurement professé par la population. Aussi tous les mots qui expriment en arménien, encore aujourd'hui, le nom même de *dieu* et les idées de *sainteté*, de *feu*, de *bûcher*, de *culte*, etc., sont-ils iraniens.

Les armées confédérées de Cyrus et de Tigrane descendirent sur la Mésopotamie qui formait, depuis la chute de l'Assyrie, la province la plus occidentale de l'empire mède et qui, croyant peut-être que l'heure d'une nouvelle indépendance avait sonné pour elle, refusa de reconnaître l'autorité du roi des Perses. Sur les ruines fumantes de la capitale de l'Assyrie, les Mèdes avaient bâti deux villes qui avaient pris rapidement un grand développement et que visita plus tard Xénophon à la tête des Dix-Mille : ce sont les forteresses de Mespila et de Larissa. Cette dernière place fut assiégée par Cyrus et Tigrane qui n'eussent peut-être pas réussi à s'en emparer, si un prodige extraordinaire n'était intervenu en leur faveur. « Cyrus, raconte Xénophon, faisait de vains efforts pour s'emparer de Larissa quand une nuée s'interposant, cacha le soleil, si bien que les habitants abandonnèrent la ville et qu'elle fut prise. » Mespila, que les Perses victorieux atteignirent en remontant le Tigre après une journée de marche, ne succomba, à son tour, que grâce à l'intervention divine. « On raconte, dit encore Xénophon, que Médée, femme du roi, y chercha un refuge lorsque les Mèdes furent dépouillés de l'empire par les Perses. Le roi des Perses assiégeant la ville, et ne pouvant la réduire ni par le temps ni par la force, Jupiter terrifia les habitants par le tonnerre et ainsi la ville fut prise. » Le royaume des Mèdes s'étendait à l'Occident jusqu'au cours de l'Euphrate; Cyrus dut encore faire le siège de Harran (Charræ) et des autres places fortes de la région qui avait été autrefois le pays d'Assur. Ce fut dans ces parages qu'il se trouva pour la première fois en contact avec les Chaldéens.

Ainsi, la seule résistance sérieuse à Cyrus faisant la conquête de

l'empire médique, eut pour théâtre l'Assyrie : les populations sémitiques de la haute Mésopotamie avaient cru, sans doute, trouver une occasion favorable pour secouer le joug iranien. La lutte dura environ quatre ans (548-544). Mais dans la Médie propre, la communauté de race et d'origine des Mèdes et des Perses fit que le vainqueur ne rencontra pas le moindre obstacle. Ce fut, comme le remarque M. Maspéro, « un changement de dynastie, plutôt qu'une conquête étrangère : Astyage et ses prédécesseurs avaient été rois des Mèdes et des Perses, Cyrus et ses successeurs furent rois des Perses et des Mèdes[1]. »

[1] Maspero, *Manuel*, 4e édit., p. 564.

CHAPITRE III

CYRUS ET LA CONQUÊTE PERSE[1]

§ I. — LES PERSES AVANT CYRUS

La patrie originaire des Perses est la province montagneuse qui porte encore de nos jours le nom de *Farsistan*, c'est-à-dire l'habitation des Fars, des Perses, nation qui constituait le rameau le plus pur de la migration iranienne. Ce pays, borné à l'ouest par la Susiane, au nord et à l'est par le désert de Khaver et le Kirman, s'étendait sur la côte du golfe Persique à peu près entre les villes modernes de Bouchir et de Bender-Abassy. Au point de vue climatérique, il se divise en trois zones

[1] SOURCES PRINCIPALES :

ÉCRIVAINS ANTIQUES : Hérodote, ed. Rawlinson. — Diodore de Sicile, livre IV. — Justin, livre Ier. — Xénophon, *Cyropédie.* — Le livre des Rois (*Shah Nameh*), trad. Mohl.

SUR LA PERSE. — HISTORIENS MODERNES : Dubeux, *La Perse*, Paris, 1840.

Max Duncker. *Geschichte der Arier*, Leipzig, 1867.

Coste et Flandin. *La Perse ancienne.*

Dieulafoy (M.). *L'art antique de la Perse.*

Justi (F.) *Geschichte der alten Persiens.*

Menant (J.). *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse*, Paris, 1872.

Bauer. *Die Kyros Sage und Verwandtes*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882.

Evers. *Das Emporkommen der persischen Macht unter Cyrus*, Berlin, 1884.

Floigl. *Cyrus und Herodot.*

Babelon (E.). *Les inscriptions cunéiformes relatives à la prise de Babylone par Cyrus* dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, 1881.

Halévy (J). *Mélanges de critique et d'histoire.*

Oppert (J.), dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1881.

Büdiger (Max). *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus.*

Keiper. *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus.*

Divers articles dans les *Transactions of the society of biblical Archaeology*, dans le *Journal of the royal asiatic Society*, et dans le *Museon* de Louvain.

SUR L'ASIE MINEURE ET SES DIVERSES POPULATIONS : Volney, *Chronologie des rois lydiens*, dans le tome Ier de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne.*

Ernest Curtius. *Die Ionier vor de rionischen Wanderung*, Berlin, 1855. — *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq. Paris, 1881-1883.

D'Eckstein. *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, Paris, 1857.

Lassen. *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens*, dans le tome X

bien tranchées : au nord, ce sont des montagnes formant un plateau glacé, mais toutefois non partout rebelle à la culture; dans la région moyenne se développent en amphithéâtre sur les pentes du plateau, de fertiles vallées où l'on cultive toutes les céréales et où paissent aujourd'hui de nombreux troupeaux; les orangers et les oliviers y croissent en pleine terre, tandis qu'à quelques lieues au nord on rencontre des neiges éternelles; dans le sud, enfin, c'est un soleil torride, une nature morte, sans végétation et sans eau potable, riche en reptiles et en marais pestilentiels. C'est dans la région du nord et du centre que se cantonnèrent les tribus persiques arrivant de la Bactriane. Séparés de leurs frères Iraniens, longtemps les Perses restèrent nomades, à demi barbares, et durent à leur genre de vie et à leur climat souvent rigoureux, la vigueur indomptable qui les animait. Ils étaient encore en partie nomades sous Cyrus, et ce prince savait bien tout ce que devait son peuple à un sol ingrat, à un ciel qui n'est pas toujours clément, lorsqu'il représentait à ses compagnons que la mollesse des peuples ne venait que de la douceur de leur climat et des richesses de leur terre. Aussi un certain Artembarès — autre que celui dont il a été plus haut question, — ayant voulu persuader à ses compatriotes d'échanger leur pays petit et montagneux pour une contrée plus vaste et meilleure, Cyrus combattit énergiquement sa proposition. « Les contrées les plus délicieuses, dit-il, ne produisent ordinairement que des hommes mous et efféminés, et la même terre qui porte les plus beaux fruits n'engendre point des hommes belliqueux. » Les Perses, ajoute Hérodote, convaincus que le sentiment de Cyrus était le meilleur, préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un site excellent avec l'esclavage. Ils se bâtirent dans cette contrée de leur choix différentes villes dont les plus importantes furent Persépolis, Parsagade et Karmana dans les montagnes, Ormuzd, Sisidona, Agrostana et Taoké sur le bord du golfe Persique.

du *Journal de la Société asiatique allemande*.
Texier. *Asie Mineure*.
Perrot et Guillaume. *Exploration de la Galatie*.
A. Maury. *Histoire des religions de la Grèce antique*, tome Ier.
Schliemann. *Ilios*, Paris, 1885.
Sur l'Arménie : Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, trad. par Levaillant de Florival.
Eug. Boré. *Arménie*, 1838.
Dulaurier. *Les chants populaires de l'Arménie ancienne*.

Les Perses se divisaient en dix tribus et en trois classes sociales. Les tribus des Pasargadiens — ou plus exactement Parsagadiens, de la ville de Parçauvâdâ, « la forteresse des Perses, » appelée par les Grecs Parsagade — des Maraphiens et des Maspiens, formaient l'aristocratie des guerriers. Les Parsagadiens l'emportaient sur tous les autres et formèrent la tribu royale sous les Achéménides. Les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens étaient les cultivateurs; les Daëns, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens, des pasteurs errants. Les voyageurs modernes retrouvent encore quelque chose de ces vieilles traditions dans les montagnes du Farsistan.

Dans la vie simple et agreste qu'ils menaient, les Perses avaient conservé toute l'énergie de leurs mœurs primitives; aussi le jour où, réunis sous la main d'un seul chef vaillant et habile, ils se trouvèrent en présence des Mèdes, déjà amollis et énervés par la civilisation, ils triomphèrent sans beaucoup de peine, et en un petit nombre d'années se rendirent maîtres de toute l'Asie.

« De cinq à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Perses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. » Ces quelques mots, en révélant quelle était alors l'éducation toute guerrière et inspirée des plus nobles préceptes de la doctrine mazdéenne, que recevait la nation, infidèle plus tard à ces austères et saines traditions, expliquent ses rapides et prodigieux succès.

Les Perses, avec les Bactriens, étaient, de tous les peuples de l'Iran, ceux qui avaient conservé la religion zoroastrienne dans sa plus grande pureté. La vie de morcellement et d'indépendance cantonale que nous avons montrée plus haut comme l'état normal et primitif des Iraniens, demeura en pleine vigueur chez eux jusqu'au temps de Cyrus. Ce fut par la libre délibération de l'assemblée des grands que celui-ci fut élu roi de toute la nation. Même encore plus tard, au temps du plus brillant éclat et de la plus grande puissance de l'empire perse, il resta quelque chose de ces formes antiques, de cet esprit d'indépendance et de liberté. La nature du gouvernement et de l'autorité du grand roi était toute différente dans les provinces de son empire et dans la Perse proprement dite. Partout ailleurs il était le pur souverain asiatique, absolu, sans contrôle, presque dieu; en Perse, il n'était que le chef d'un peuple libre. Les Perses n'étaient soumis à aucun impôt. Le roi n'avait pas le droit de prononcer contre l'un d'eux un arrêt de mort pour une faute unique et sans observer des formes préservatrices de la

justice. C'étaient leurs légions belliqueuses et endurcies dans la vie des montagnes qui formaient la vraie force militaire de l'armée. Mais le roi ne pouvait pas les faire marcher absolument suivant son caprice : il fallait que les chefs de tribus eussent accepté son projet de guerre. Dans toutes les occasions solennelles, le monarque, dont un seul signe était un ordre pour les autres nations courbées sous son sceptre, réunissait autour de lui, avant de prendre sa décision, les principaux parmi les Perses proprement dits, regardés presque comme ses égaux. C'étaient comme les leudes autour de nos rois mérovingiens. C'est ainsi qu'Hérodote, toujours si bien informé et si exact, nous fait voir la déclaration de guerre de Darius aux Grecs précédée d'une mûre délibération de cette assemblée de seigneurs, où chacun exprime son avis avec une entière liberté. Et la connaissance d'un tel fait était si bien établie dans la Grèce, qu'un célèbre vase peint du Musée de Naples retrace, avec les noms des personnages, la scène de cette délibération. Ce n'est que plus tard, postérieurement à Xerxès, que ces derniers restes de vie libre disparurent, quand la nation perse fut amollie et corrompue elle-même par les richesses et par le contact de la corruption des peuples qu'elle avait vaincus. Alors, le pouvoir du grand roi devint, dans la Perse, le même que dans le reste de l'empire, et les descendants des libres compagnons de Cyrus s'abaissèrent sous le joug d'un despotisme sans limites.

Sphinx adorant Ormuzd[1].

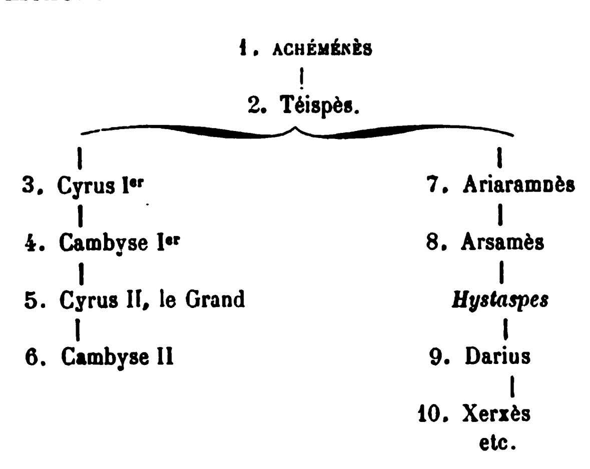
Nous avons vu que les deux tronçons du rameau iranien, les Mèdes et les Perses, avaient suivi séparément le cours de leurs destinées après leur installation dans leurs pays respectifs d'adoption ; la légende elle-même les perd de vue après le règne de ce Gustasp ou Hystaspe, contemporain de Zoroastre, donné comme un des derniers princes de la dynastie des Kéaniens ou Géants. Cependant, l'histoire positive ne tarde pas à reprendre ses droits chez les Perses proprement dits. Comme les Mèdes, ils vivaient primitivement en tribus indépendantes, et deux des chefs des tribus les plus rapprochées de la Susiane, Tissapherne et Hypherne furent battus par le roi d'Assyrie Assarhaddon. Mais les Perses substituèrent bientôt une monarchie à ce morcellement fédératif. Le premier de leurs rois nationaux fut Achéménès, de

[1] Sphinx ailés accroupis au-dessous de la figure symbolique d'Ormuzd ; entre eux la plante du homa (Pierre gravée du cabinet des médailles).

la tribu des Parsagadiens, le fondateur de la dynastie des Achéménides.

L'occasion de ce groupement en corps de nation sous un chef unique paraît avoir été l'invasion de Phraorte, roi des Mèdes, que les Perses, malgré tout, ne réussirent pas à repousser et dont ils durent accepter le joug. Achéménès et ses successeurs, jusqu'à Cyrus le Grand, ne cessèrent pas de reconnaître la suzeraineté plus nominale qu'effective des rois Mèdes qui les méprisaient tellement que les plus nobles d'entre les Perses étaient considérés comme bien inférieurs aux Mèdes de condition médiocre.

On ne sait rien sur Achéménès ni sur ses successeurs immédiats dont la généalogie a récemment donné lieu à de vives controverses. Dans une inscription cunéiforme rédigée en assyrien par les scribes de la chancellerie de Cyrus après la prise de Babylone, ce prince dresse lui-même son arbre généalogique : « Je suis Cyrus, dit-il, roi de la ville d'Ansan, fils de Cambyse, roi de la ville d'Ansan, petit-fils de Cyrus, roi de la ville d'Ansan, arrière petit-fils de Téispès, roi de la ville d'Ansan. » C'est exactement la généalogie attribuée par Hérodote au vainqueur d'Astyage, conquérant de Babylone. D'autre part, dans l'inscription de Behistoun, Darius s'exprime ainsi : « Il y en eut huit de ma race qui furent rois avant moi; je suis le neuvième, et ces neuf de nous, sommes rois en deux branches. » Il semble donc qu'on puisse, en rapprochant ces textes, constituer comme il suit la généalogie des princes issus d'Achéménès :



Hystaspes, père de Darius, est le seul de ces princes qui n'ait pas régné; il perdit son trône pendant la domination de Cyrus II le Grand,

et Darius lui-même ne donne pas à son père le titre de roi. Ariaramnès et Arsamès, les premiers princes de la branche cadette, issue de Téispès, eurent en partage quelque canton de la Perse proprement dite, tandis Cyrus Ier et Cambyse Ier, et les autres rois de la branche aînée, ont régné dans une ville qui porte dans les inscriptions le nom d'Ansan.

Quelle était cette ville? où était situé le royaume dont elle était la capitale? Les textes assyriens mentionnent, à l'orient de la Chaldée, un pays dont on n'a pu, jusqu'à présent, déterminer la position précise, et dont on lisait autrefois le nom phonétiquement *An-du-an*. Or, une tablette bilingue contenant une liste de noms géographiques, indique que le mot *Anduan* doit se lire, en réalité, *Assan*, et cette tablette place en même temps cette ville dans l'Elymaïde ou la Susiane.

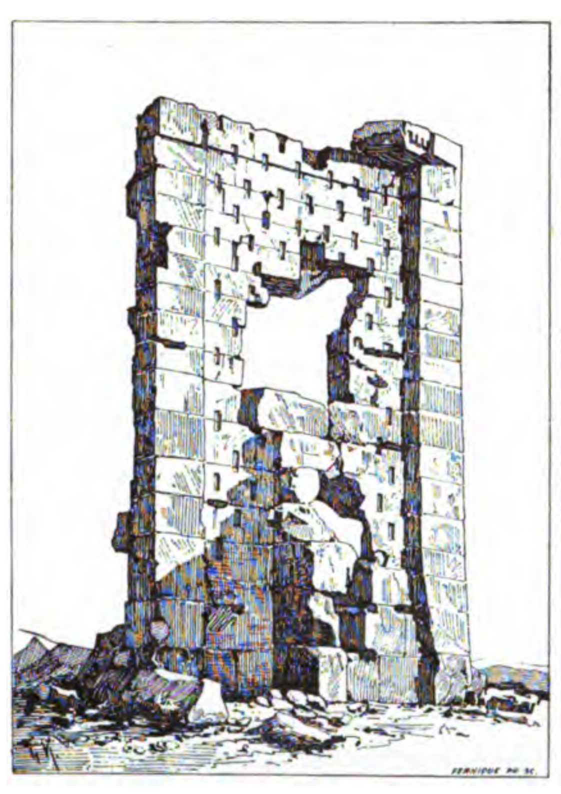
La ville d'Ansan (ou d'*Assan*) paraît donc avoir fait partie du pays d'Elam à l'époque assyrienne, ou en avoir été limitrophe. Une inscription assyrienne relative à des présages, parle d'un roi d'Ansan et de Subartu ; or, on a, depuis longtemps, reconnu que le pays de Subartu formait une portion de la Susiane, assez fréquemment mentionnée dans les textes assyriens; le pays d'Ansan devait en être voisin. Il est curieux de constater qu'un historien arabe qui a recueilli les anciennes traditions de la Perse, Ibn-el-Nadin, raconte que Djemschid, l'un des fondateurs de la dynastie héroïque des Pischdadiens, régnait à Ansan, non loin de Suse. Si la position géographique de la ville d'Ansan n'est pas encore nettement déterminée, on peut donc, avec une certitude presque entière, placer cette première capitale des Achéménides à l'est de Suse, et croire qu'elle fut conquise par Téispès, roi des Perses, après que Suse, dont elle dépendait originairement, eut été détruite de fond en comble par Assurbanipal, roi d'Assyrie[1].

Ansan cessa d'être la capitale des Perses après que Cyrus eut ruiné la monarchie mède. Au lieu appelé actuellement Méched-Mourgad, sur le Polvar, M. Dieulafoy a reconnu les vestiges d'une ville achéménide bâtie par Cyrus : cette ville n'était autre que Parsagade. Là, en

[1] On ne saurait tenir compte des paradoxes que M. J. Halévy a essayé de soutenir au sujet du site de la ville d'Ansan aussi bien qu'au sujet de la nationalité et de la généalogie de Cyrus. Sur ces questions, voir principalement : E. Babelon, *Les inscriptions cunéiformes relatives à la prise de Babylone par Cyrus*, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, 1881 ; J. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire*; divers articles de MM. Sayce, Delattre, Mgr. de Harlez, dans le *Muséon*; Floigl, *Cyrus und Herodot*; Keiper, *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus*; Evers, *Das Emporkommen der persischen Macht unter Cyrus;* Oppert, dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1881 ; etc.



effet, se trouvent les soubassements d'un palais que le monarque perse se fit construire sur le lieu même où il avait vaincu Astyage ; là, on voit encore debout le bas-relief qui représente le jeune chef des Perses, la tête surmontée de l'uræus sacré et muni de quatre ailes, comme les génies des palais assyriens[1]. A une courte distance de ces ruines s'élève un petit édifice, à demi ruiné, qui avait la forme d'une tour carrée, et qu'on suppose être le tombeau de Cambyse Ier, le père de Cyrus. Dans la même plaine, on remarque encore deux autres monuments, bâtis en grand et bel appareil, que les habitants modernes du pays appellent *Takhte Madérè Soleiman*, « le trône de la mère de Salomon, » et *Gabrè Madérè Soleiman*, « le tombeau de la mère de Salomon. » Le nom de Salomon, qui revient sans cesse dans le Coran, a été substitué partout à celui de Cyrus, inconnu des Persans modernes.



Ruines du tombeau de Cambyse Ier, père de Cyrus.

§ 2. — CYRUS ET LES PEUPLES ARYENS.

La défaite d'Astyage et la conquête de la Médie avaient pour résultat de donner à Cyrus la souveraineté des pays dépendant de l'empire mède, et en particulier de toutes les nations aryennes situées en deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie. Le conquérant se

[1] Voy. plus haut, t. II, p. 418.

hâta d'en rendre la soumission effective, œuvre qui ne lui donna pas beaucoup de peine, car toutes ces nations, sœurs de la sienne, se sentaient attirées de sympathie vers le jeune héros perse, et préféraient naturellement la suprématie d'un peuple de race iranienne pure, à celle des Mèdes, mélangés et pénétrés d'éléments étrangers.

La Carmanie était une dépendance naturelle de la Perse ; Cyrus n'eut pas à la réduire, car toutes les vraisemblances semblent indiquer que ses tribus, ardemment mazdéennes, avaient pris part au premier soulèvement et marché contre Astyage avec les Perses. Les Bactriens, Ctésias nous l'atteste, se donnèrent spontanément, avec les habitants de la Sogdiane, de la Khorasmie, au sud de la mer d'Aral, et de la Margiane, qui dépendaient d'eux, au restaurateur de la religion de Zoroastre, dont leur pays avait été le berceau et demeurait l'un des principaux foyers. Pour maintenir ce pays en respect et le préserver des incursions touraniennes, Cyrus bâtit, vers l'un des gués de l'Iaxarte, une forteresse qu'il appela de son nom, Cyreskhata ou Cyropolis. La Parthie, enclavée entre la Médie et la Bactriane, n'osa pas résister et se soumit également sans combat.

Pour assurer la tranquillité de la Bactriane, exposée aux fréquentes incursions et aux ravages des Touraniens Massagètes, Cyrus s'occupa de dompter les Saces, habitant autour des sources de l'Iaxarte. Ils furent vaincus et leur roi Amorgès fait prisonnier dans le combat. La reine Sparèthra, femme d'Amorgès, essaya de continuer la lutte, et elle parvint effectivement à délivrer son mari en échangeant des prisonniers. Toutefois, le pays fut vite soumis ; les Saces se reconnurent tributaires, s'enrôlèrent même dans l'armée du vainqueur, et Cyrus fit de leur pays une satrapie de son empire. Il se tourna ensuite vers l'Hyrcanie, voisine de la mer Caspienne, dont les peuples, Caspiens, Panumathes et Darites, issus du sang de Touran et mêlés à quelques Aryas en minorité, faisaient mine de résister. Mais ils ne tinrent pas devant ses troupes, et voyant leur territoire envahi, ils reconnurent presque sans combattre la souveraineté du roi de Perse.

Ayant assuré de cette façon sa domination dans le nord-est, Cyrus, avec la coopération de Tigrane, qui gagna dans cette guerre la possession d'un certain nombre de districts limitrophes de l'Arménie, entreprit la conquête des pays voisins du Caucase, qui étaient demeurés indépendants de la monarchie médique. Ici, la tâche fut plus difficile et plus lente, à cause des obstacles qu'offraient à la fois et la configura-

tion du pays et le caractère belliqueux des populations. Cependant le roi de Perse finit par y réussir ; après quelques années de guerres sanglantes et acharnées, l'Albanie et l'Ibérie, c'est-à-dire le Daghestan et la Géorgie actuels, dépendirent de la couronne du jeune conquérant. Les Colchidiens cédèrent à ses armes ; les nations des âpres montagnes qui longent le littoral du sud-est du Pont-Euxin, Mardes, Macrons, Chalybes, Tibaréniens, célèbres dans tout le monde antique pour leur industrie métallurgique remontant jusqu'aux âges les plus reculés et pour l'invention de l'acier, furent écrasées et réduites à l'obéissance. Cyrus se trouva ainsi maître de toute la partie de l'Asie qui s'étend jusqu'à la chaîne du Caucase.

Il lui avait fallu quatorze ans pour accomplir ces conquêtes, dont nous ne connaissons que les traits généraux et dont aucun historien ne nous révèle les incidents. Ce fut au momont où le vainqueur d'Astyage venait de les terminer qu'éclata entre lui et Crésus, roi de Lydie, la guerre qui devait le mettre en possession de l'Asie Mineure tout entière, jusqu'aux rivages de la mer Egée. Mais avant d'entreprendre le récit de cette guerre, il est nécessaire de placer ici quelques détails sur les diverses populations de l'Asie-Mineure et sur l'histoire du royaume de Lydie. Dès cette époque, l'empire de Cyrus englobe les immenses régions comprises entre le golfe Persique, au sud, l'Iaxarte, la mer d'Aral, la mer Caspienne, le Caucase et le Pont-Euxin, au nord. Le cours de l'Halys et celui de l'Euphrate, dans sa partie supérieure, en forment la limite occidentale. Il ne va pas tarder à s'étendre sur la Chaldée et sur toute l'Asie-Mineure ; Cyrus tentera même, à l'orient, de s'approcher des bords de l'Indus.

§ 3. — LES POPULATIONS DE L'ASIE-MINEURE

L'Asie-Mineure ou petite Asie, est cette péninsule qui s'avance comme un immense promontoire entre le Pont-Euxin et la mer de Chypre, refoulant devant elle les flots de la mer Égée. « C'est un Iran en miniature qui se dresse au milieu de trois mers, formant un plateau d'un seul bloc, inaccessible, sur lequel on respire un air froid et sec, couvert, çà et là, de plaines pierreuses et arides, mais aussi de terrains fertiles capables de nourrir de fortes et puissantes races[1]. » La chaîne

[1] E. Curtius. *Hist. grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. I, p. 6.

du Taurus, avec ses crêtes taillées à pic, répand sur les côtes méridionales du plateau de nombreux contreforts, repaire de populations insaisissables et toujours prêtes à descendre sur la mer et les plaines qui s'étendent à leurs pieds, pour piller les marchands et les laboureurs. Cette région forme, de l'ouest à l'est, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, dont les pentes rapides s'inclinent au sud vers la mer; la côte est déchirée, dans ces parages, par des torrents qui tombent des sommets montagneux et ne sont guère propres à la navigation. Seuls le Pyramus et le Sarus, en Cilicie, ont su, dans les temps géologiques, déposer à leur embouchure des terres d'alluvion à travers lesquelles ils se sont plus tard tracé un cours paisible et navigable. La Pisidie, l'Isaurie et la Lycaonie, au sommet du plateau, ne sont sillonnées que par des cours d'eau sans importance qui finissent dans des marais ou des lacs salés dont l'étendue varie suivant les saisons.

A l'ouest, la côte, profondément dentelée, est sillonnée de nombreux fleuves qui, dit-on, charriaient de l'or en abondance et qui se promènent en oisifs dans des vallées larges et fertiles. Ce sont le Caïque, l'Hermus, le Caystre, le Méandre, qui arrosent la Troade, la Mysie, l'Éolide, l'Ionie, la Doride, la Lydie et en faisaient, jadis, des contrées d'une étonnante fertilité agricole, d'une activité commerciale peu commune. En face de la côte méridionale, nous ne trouvons que deux grandes îles, Rhodes et Chypre. Au large de la côte de l'ouest, s'étend tout un labyrinthe d'îles gracieuses, Cos, Lemnos, Chios, Samos et les Sporades. Au nord, vers le Pont-Euxin qui communique avec la mer Égée par les deux détroits successifs de l'Hellespont et du Bosphore de Thrace, sont la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont. Ces régions sont parcourues par trois grands fleuves, l'Iris, l'Halys et le Sangarius, qui se frayent un chemin à travers les gorges d'une chaîne de montagne qui s'allonge en ligne droite depuis le Caucase jusqu'au Bosphore. Au centre du plateau, enfin, nous rencontrons la Phrygie et la Cappadoce, le premier de ces pays, célèbre pour ses verdoyantes prairies, ses vignobles et ses riches moissons ; le second, arrosé principalement par l'Halys, le plus grand des fleuves de l'Asie-Mineure.

Vers les sources de l'Halys et de l'Euphrate, la péninsule se rattache au plateau de l'Arménie et aux contreforts du Caucase, pays habités par des populations que les Assyriens englobent sous le nom générique de Naïri et dans lesquelles nous reconnaissons, d'après les sources classiques, outre les Arméniens et les Alarodiens dont nous avons re-

tracé l'histoire, les Ibères, les Colchiens et les Chalybes qui fournissaient le fer, l'étain et les métaux précieux aux Asiatiques. Sur les confins de l'Arménie et de la Cappadoce, sont les peuples que la Bible appelle Tubal et Meschek, dont le nom revient si souvent sous la forme de Tabal et de Muskai dans les inscriptions cunéiformes ; leurs capitales étaient Kumanu et Mazaca, villes qui, dans l'antiquité classique, sont devenues Comana et Cæsarea.

Dans toute l'Asie-Mineure, on a signalé des souvenirs relatifs aux Lélèges qui finirent par s'assimiler aux populations diverses qui les subjuguèrent; on rencontre aussi, presque partout, des monuments qui se rapportent aux Héthéens ou Hittites, qui avaient le centre de leur domination en Syrie et dont nous retracerons l'histoire dans une autre partie de cet ouvrage. Ce peuple paraît avoir appartenu à la race chananéenne et sa domination en Asie-Mineure est, comme celle des Lélèges, antérieure à l'histoire documentaire. Les Cappadociens, les Ciliciens, les Pamphyliens et les Solymes, habitants des montagnes de la Lycie, se rattachaient à la race sémitique et à la branche araméenne. Les Lydiens seraient aussi des Sémites, s'ils sont issus de Lud, le fils de Sem, mais cette origine leur est contestée; les Cariens étaient, comme les Lélèges, de race mêlée, mais en grande partie chananéenne; ils parlaient un jargon incompréhensible pour leurs voisins; les autres peuples de l'Anatolie, Phrygiens, Mysiens, Paphlagoniens, Bithyniens, sont au contraire de race indo-européenne et apparentés de très près aux Thraces d'Europe. On dirait que, dans leurs migrations vers l'Occident, toutes les races du monde se sont trouvées acculées dans la péninsule où elles s'étaient engagées comme dans un filet; le trop-plein seul déborda et risqua les chances de la mer.

Les Lyciens, qui parlaient une langue apparentée au grec, étaient surtout un peuple navigateur; ils passaient pour les premiers marins de la mer de Chypre et de la mer Égée et ne craignaient pas les pirates égyptiens. Bien qu'issus de trois races différentes, les Cariens, les Lydiens et les Mysiens, juxtaposés dans un étroit territoire, s'étaient assez mêlés, avaient noué des relations assez étroites pour oublier les rivalités qui avaient dû exister entre eux au moment de leur établissement, et pour se forger des fables généalogiques qui leur attribuaient une même origine et une très proche parenté. Ils offraient en commun, dans la ville de Mylasa, des sacrifices à Zeus Carios, qui établissaient

entre eux un lien religieux et presque national. Cependant les Cauniens, bien qu'ils parlassent la même langue que les Cariens, n'y prenaient point part.

Dans la partie septentrionale de l'Asie-Mineure, les Bithyniens, les Mariandyniens et les Paphlagoniens formaient un groupe particulièrement compacte et dont l'origine thrace se révélait par les signes les plus frappants, car on retrouvait chez les populations des deux rives du Bosphore, non seulement même langue, mais mêmes mœurs et l'amour de la guerre, du sang et du pillage. Les Phrygiens et les Mysiens leur étaient apparentés d'assez près.

Les Phrygiens, appelés Bryges en Europe, quand ils habitaient au pied du mont Bermion, et dont le nom signifiait, dit-on, dans leur propre langue, *hommes libres*, les Thraces de Bithynie et les Mysiens, venus, suivant Strabon, de la contrée que les Romains appelèrent Mœsie, au bord du Danube, sont représentés par la plupart des écrivains antiques comme des émigrants ayant passé d'Europe en Asie[1]. L'historien Xanthus de Lydie plaçait l'arrivée des Phrygiens en Asie-Mineure après la guerre de Troie. Hérodote renverse cette tradition et parle d'un corps nombreux de Teucriens et de Mysiens qui, avant cette guerre, auraient émigré d'Asie en Europe, où ils se seraient avancés jusqu'au Pénée, refoulant devant eux les Thraces, qui franchirent alors le Bosphore et s'établirent en Bithynie. Plusieurs légendes identiques se retrouvaient à la fois en Europe et en Asie : celle de Midas, par exemple, en Phrygie et en Macédoine auprès du mont Bermion. Les Bébryces ont aussi laissé des traces en Macédoine, sur les bords du Strymon, où ils habitaient avant de venir se fixer à côté des Bithyniens sur la rive asiatique du Bosphore. De ces faits résultent la parenté de ces peuples, les antiques rapports de la Thrace et de l'Asie-Mineure et par suite de la Grèce et de l'Asie, bien avant l'époque, pourtant ancienne déjà, où l'invasion des Doriens en Grèce chassa les Ioniens et les Éoliens qui vinrent couvrir de leurs cités toutes les côtes de la Lydie et de la Mysie, séparant désormais ces nations indigènes de la mer.

La Troade homérique embrassait toute la partie de l'Asie-Mineure comprise entre le Caïque et l'Æsepus ; elle confinait à la Mysie et à la Phrygie. Le mont Ida, dont le sommet le plus élevé atteint 1,769 mètres

[1] Fr. Lenormant. *Les origines de l'histoire*, t. II, p. 367.

d'altitude, couvre ce pays de nombreux contreforts qui séparent divers cours d'eau, parmi lesquels les plus célèbres sont le Granique, le Scamandre, le Simoïs. Les premiers habitants de Troie, les Teucriens, paraissent être venus de l'île de Crète. Leur roi Teucer adopta Dardanus, fils de Jupiter, qui donna son nom à la contrée. Homère représente la Troade comme habitée par des populations non helléniques; et le premier document historique qui mentionne l'empire de Troie est le fameux poème égyptien de Pen-ta-our, dont nous avons parlé dans un autre chapitre. Ce texte mentionne, on s'en souvient, sous le règne de Rhamsès II (fin du xve siècle av. J.-C.), les Dardani d'Iluna (Ilion), à côté des Léka (Lyciens), des Masa (Mysiens) et des Akérit (Cariens), parmi les peuplades de l'Asie-Mineure qui vinrent au secours des Hittites, assiégés par l'armée égyptienne dans leur ville de Kadesch, sur l'Oronte [1]. Ilion ou Troie fut bâtie sur un rocher à pic, dominant le cours tortueux du Scamandre, par Ilus, qui eut pour fils Laomédon, père de Priam. Les ruines de cette ville célèbre se trouvent, selon M. Schliemann, sur la colline actuelle d'Hissarlik, et au-dessous des débris de l'Ilion des âges macédonien et romain, l'intrépide explorateur a retrouvé les débris d'une civilisation originale, n'ayant rien d'hellénique et même paraissant n'avoir point subi l'influence des grandes civilisations de l'Assyrie ou de l'Égypte. Le peuple, qui a laissé ces vestiges de son existence, était fort barbare encore et peu éloigné de l'âge de la pierre. La pierre polie et assez finement travaillée formait, avec les os taillés, la majeure partie de ses armes et de ses outils; cependant, il travaillait aussi les métaux et il employait des armes et des outils en bronze en concurrence avec ceux de pierre et de silex. On a pu constater que ces objets étaient ouvrés sur place et qu'on avait affaire à un peuple métallurgiste qui mettait en œuvre, par le moyen de la fonte, le cuivre, l'or, l'argent et l'électrum, alliage d'or et d'argent, que donnaient naturellement les lavages des sables de certaines rivières de la Lydie. Il fondait aussi le plomb; mais il ne connaissait pas le fer. C'était en même temps un peuple agriculteur, qui employait déjà la meule de deux pierres emboîtées pour moudre son grain. L'étain, qu'il connaissait, lui venait soit du Caucase, soit de la Crète; l'or et l'argent, qu'il employait dans une proportion étonnante pour la fabrication de la vaisselle, des bijoux, des colliers, des boucles d'oreilles, étaient des produits du pays, qui

[1] Voy. plus haut, t. II, p. 252.

touche presque, d'ailleurs, à la vallée du Pactole. La poterie troyenne est exclusivement fabriquée à la main, sans l'emploi du tour, et elle ne porte ni peinture ni vernis ; elle ressemble aux plus anciens produits céramiques des îles de l'Archipel ; on a trouvé quelques vases avec des inscriptions écrites dans l'alphabet spécial à l'île de Chypre.

Telle est la civilisation rudimentaire que nous révèlent les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik ; mais l'acropole d'Hissarlik représente-t-elle bien les restes de la Troie de Priam plutôt que ceux d'une autre ville primitive ? On ne pourrait, dans l'affirmative, que s'étonner de ne pas rencontrer dans ses ruines des traces de l'influence assyrienne qui, nous l'avons vu, se fit particulièrement sentir en Asie-Mineure dès le XIIe siècle avant notre ère, sous le règne de Teglath-pal-asar Ier. Si c'est la ville de Priam qu'a retrouvée M. Schliemann, il faut avouer, en dépit des traditions que nous avons relatées ailleurs [1], que Troie n'eut jamais de relations ni artistiques, ni commerciales, ni politiques avec l'Assyrie. Ctésias parle d'une mention du siège d'Ilion, qui se serait trouvée dans les annales ninivites et d'un secours que les Assyriens auraient envoyé aux Troyens. N'y aurait-il donc rien de fondé dans cette légende, non plus que dans celles qui racontent que Priam reconnaissait la suzeraineté du roi d'Assyrie, et que Memnon, roi des Éthiopiens du soleil levant, dont la capitale était Suse, vint, avec une formidable armée, au secours de la ville assiégée par les Grecs ? Cependant, la Troie homérique ne pouvait manquer, ce semble, d'avoir des rapports de commerce habituels avec des pays comme la Phrygie, où s'était, dit-on, établie une dynastie assyrienne, et comme la Cappadoce, qui se trouvait en contact journalier avec les Ninivites, était soumise complètement à leur influence et même leur payait tribut. Il y a plus : on a signalé des éléments orientaux dans les noms des principaux chefs troyens cités chez Homère [2], et, dès le XVe siècle, les Dardaniens étaient en rapport avec la Syrie du nord, bien plus anciennement conquise à l'action de la civilisation chaldéo-assyrienne. Quand ils envoyaient leurs guerriers jusque dans la vallée de l'Oronte, comme auxiliaires des Hittites, ce n'est certainement pas en faveur d'un peuple inconnu et avec lequel ils n'auraient pas entretenu des relations habituelles, qu'ils entreprenaient cette expédition ; un passage de l'*Odyssée* fait des Hittites

[1] Voy. plus haut, t. IV, p. 341-342.
[2] Curtius. *Hist. grecque*, t. I, p. 89.

des alliés venus de très loin au secours de Troie, peuple dont les Grecs ne trouvaient aucune autre mention dans leurs traditions mythiques ou héroïques et dont l'identification était, aux yeux de Strabon, un problème impossible à résoudre. Mais quelle influence ces relations prolongées avec les Lydiens, les Phrygiens, les Cappadociens, les Hittites eurent-elles sur le développement de la civilisation troyenne? C'est ce que les fouilles de M. Schliemann n'ont pas mis en lumière.

On voit que, d'après ce qui précède, il n'est pas téméraire de dire que la Troie antérieure à Homère n'a pas d'histoire. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle partageait la domination de l'Asie-Mineure avec les Cariens, les Phrygiens et les Lydiens, sur lesquels aussi nos informations positives se réduisent à bien peu de chose, au moins en ce qui concerne les relations de ces peuples avec les grandes civilisations orientales.

Les Cariens qui, plus tard, lors de leur alliance intime avec les Lélèges, les Lydiens et les Mysiens, se dirent descendants d'un frère des héros mythiques Lydus et Mysus, mais qui, dans la réalité, étaient plutôt rapprochés des Chananéens par leur origine, conservèrent encore une grande puissance, même après que les nations sémitiques et aryennes les eurent resserrés dans un étroit territoire à l'angle sud-ouest de la péninsule. Obligés alors de chercher sur la mer une nouvelle patrie, ils couvrirent la mer Égée de leurs vaisseaux et les îles de leurs colonies, et lorsque Nicias fit, en 426, la purification de Délos, on reconnut que la plupart des morts ensevelis dans l'île, et qu'on exhuma, étaient Cariens. Les Phéniciens et les Grecs les refoulèrent peu à peu. Minos, roi de Crète, faisait la chasse à leurs pirates dans la mer Égée. L'établissement des colonies grecques sur leurs côtes, où les Doriens fondèrent ou agrandirent Cnide et Halicarnasse, les refoula dans l'intérieur des terres. Les conquérants vinrent même bientôt les y chercher, Crésus d'abord, puis Cyrus, qui leur laissa toutefois leurs chefs nationaux. Du moment qu'ils ne pouvaient plus être navigateurs et écumeurs de mer, les Cariens se mirent à faire le métier d'aventuriers et de mercenaires partout où on voulait bien acheter leurs services. David, à Jérusalem, en avait déjà un corps dans sa garde, à côté de celui des archers crétois; les rois égyptiens de la XXVI[e] dynastie recrutèrent chez eux une bonne partie de leurs troupes étrangères. Le peu d'étendue de leur territoire, et la difficulté d'y faire vivre une nombreuse population, les poussaient à aller mener ce

métier à l'étranger, et rendaient fréquente chez eux la vente des enfants comme esclaves par leurs parents. Aussi les marchands d'hommes trouvaient si facilement à s'approvisionner dans ce pays qu'à une certaine époque le nom de Carien devint synonyme de celui d'esclave.

Ce que nous savons d'histoire précise sur les Phrygiens n'est presque rien ; mais il est certain que ce fut un grand peuple, puissamment civilisé, riche, qui joua un rôle considérable et eut une influence très notable, non seulement sur les contrées immédiatement ses voisines, mais sur la Grèce elle-même et sur les débuts de sa culture, au temps de la dynastie des Pélopides, que la tradition faisait venir de Lydie ou de Phrygie à Argos. Sous certains rapports, la civilisation de la Phrygie était très raffinée, car un des modes de la musique grecque, qui tenait le milieu entre le mode lydien, plus aigu, et le mode dorien, plus grave, était appelé mode phrygien. Les musiciens Marsyas, Olympus, Hyagnis, qu'on retrouve dans les légendes grecques, étaient Phrygiens. La religion nationale de la Phrygie, célèbre dans tout le monde antique et propagée au loin à une certaine époque, était un panthéisme grossier, qui avait, dans ses idées fondamentales, une grande analogie avec la religion chaldéo-assyrienne. Le dieu suprême Bagaios, dont le nom rappelle le perse *Baga*, dieu, et que les Grecs assimilaient à leur Zeus, le dieu Mên ou dieu Lune, analogue au Sin des Assyro-Chaldéens, enfin Cybèle et Atys, avec les monstrueuses légendes qu'avait engendrées leur culte, étaient les divinités nationales qui se partageaient les hommages des Phrygiens. Nous n'avons point à entrer ici dans l'analyse des rites hideux de cette religion naturaliste, qui revêtait une physionomie à part, grâce au développement qu'y avaient reçu certaines conceptions immorales, et grâce surtout au fanatisme et aux étranges pratiques de ses prêtres, appelés *Galles*, voués au célibat, qui gagnaient sur le peuple un ascendant d'autant plus sûr qu'ils l'effrayaient par leurs danses effrénées et leurs mutilations volontaires.

La Phrygie était renommée pour ses laines, qui étaient tranformées à Milet en tissus somptueux, pour sa bonne agriculture, ses fromages et ses salaisons. Dès une époque fort antique, ce pays forma un royaume florissant, qui devint surtout important après la chute de la prépondérance des Dardaniens, dont il paraît avoir dépendu au temps de leur grande prospérité. Le premier de ses rois, Gordios, n'avait à l'origine, suivant la légende, pour tout bien que deux paires de bœufs, avec

lesquelles il labourait ses champs. Mais l'agriculture fut bientôt pour lui la source d'une fortune extraordinaire. Le souvenir de ses richesses est venu jusqu'à nous dans les traditions relatives à son fils Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. Il s'est conservé aussi dans la légende du héros Lityersès, fils de Midas, qui moissonnait lui-même ses blés, forçait les passants à partager son labeur, et mettait impitoyablement à mort tous ceux qui ne moissonnaient ni aussi vite, ni aussi bien que lui. Les Phrygiens précédèrent immédiatement les Lydiens dans la domination de l'Asie-Mineure, et, avant même de devenir conquérants, ils servirent de lien entre la civilisation du bassin de l'Euphrate et du Tigre et celles de la Lydie, de la Troade et de la Grèce. Malheureusement il ne reste de cette prospérité que quelques légendes entremêlées de données mythologiques, et des monuments funéraires, avec des inscriptions, taillés dans les rochers de la vallée supérieure du Sangarius. « Leur caractère tout indigène, dit le voyageur français Texier, révèle le style architectural des vieux Phrygiens. Rien n'y indique l'influence d'un goût étranger; l'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou assyrien et de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne ; et cette langue, avec l'alphabet qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue du pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de très rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine ; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane. »

Les inscriptions des tombeaux de la vallée du Sangarius, découverts par le voyageur anglais Leake, et qui remontent à une époque antérieure à la domination hellénique, sont tracées dans un alphabet très analogue aux plus anciennes formes de l'alphabet grec. D'après leurs caractères paléographiques, elles doivent être rapportées au VIIe ou au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. La langue en offre certaines ressemblances avec le grec, dont elle a la déclinaison, la conjugaison et la phonétique; mais elle présente aussi des éléments d'une nature très différente, qui la rapprochent de l'arménien[1]. Une de ces inscriptions est

[1] Fr. Lenormant. *Les origines de l'histoire*, t. II, p. 370.

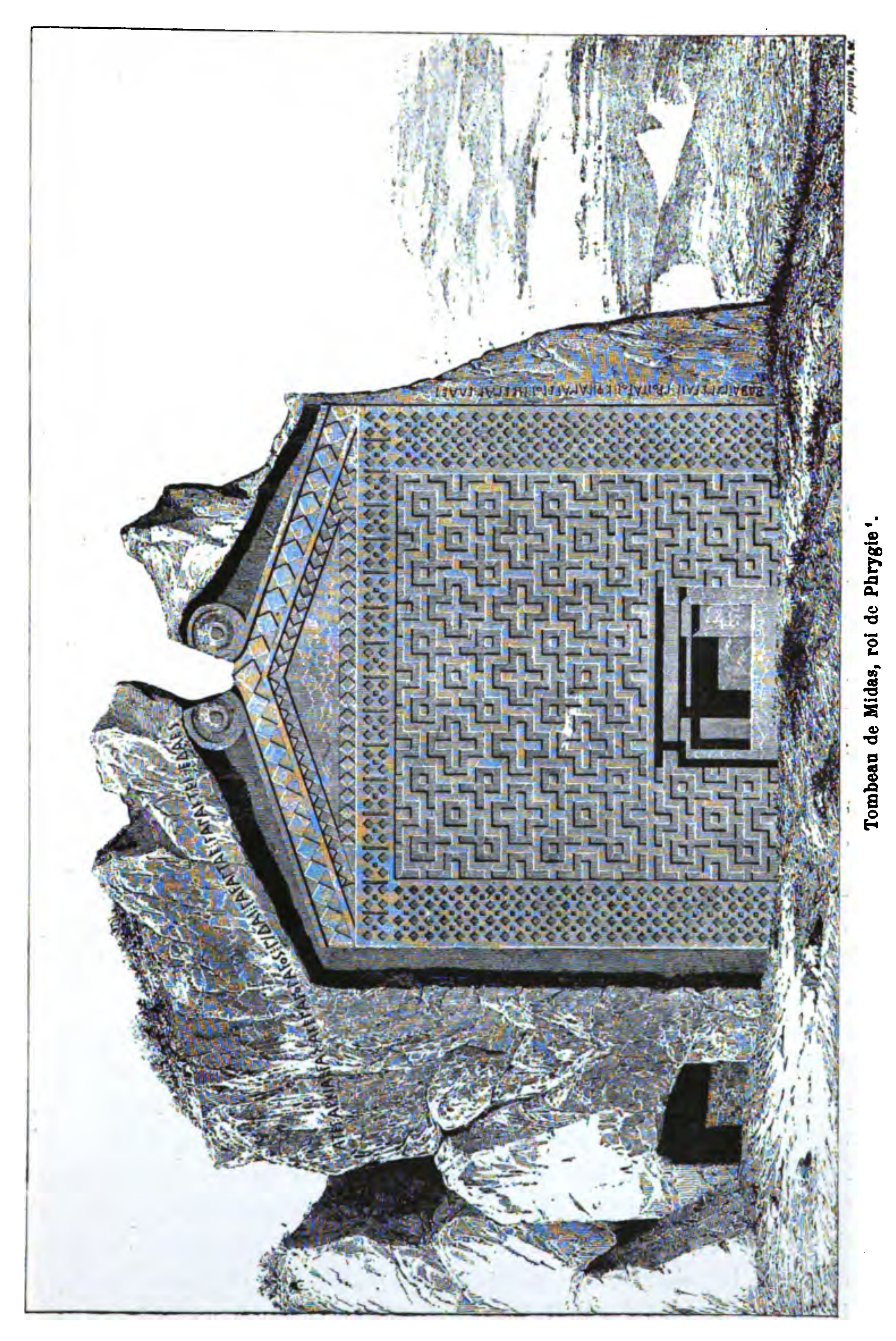
l'épitaphe d'un roi du nom de Midas, qui dut être un des derniers princes de la dynastie dont le fondateur, passé dans les légendes grecques à l'état de personnage purement mythique, s'appelait aussi Midas. L'inscription se lit sur un rocher haut de cent pieds, taillé en forme de monument funéraire et dont la surface est couverte d'ornements symétriques, qui ressemblent à une tapisserie : c'est le monument le plus important qui nous reste de la première dynastie phrygienne. « Quelques tombeaux, quelques bas-reliefs où l'on sent l'influence et peut-être la main des artistes hittites, voilà ce qui nous reste de ces rois de Phrygie, si vantés par leur richesse, leur amour des chevaux de prix et le respect fanatique dont ils entouraient la mère des dieux et Dionysos. Le char royal de Midas et son nœud gordien demeurèrent longtemps intacts, comme un trophée de l'ancienne suprématie phrygienne : il fallut l'épée d'Alexandre pour trancher le nœud, et l'invasion grecque pour faire oublier les vieux rois nationaux[1]. »

Les Lydiens, qui furent, sur le continent, ce qu'étaient les Phéniciens en mer, avaient primitivement pour capitale Magnésie sur le Méandre; c'est là que résidait Tantale, le père des Pélopides et des Niobides, et l'on montrait, sur le Sipyle, le tombeau de Tantale et le trône de Pélops. A l'époque historique, leurs rois habitent Sardes, située sur un rocher taillé à pic qui domine les flots d'or du Pactole et les vignobles de la vallée de l'Hermus. Là régnèrent successivement trois dynasties de rois : les Atyades, les Héraclides et les Mermnades.

Des Atyades, nous ne savons rien, si ce n'est qu'ils durent commencer à régner vers le XVIe siècle avant l'ère chrétienne. Les légendes nationales plaçaient à leur début les deux héros mythiques, Lydus et Tyrrhénus; ce dernier, personnifiant la colonnie lydienne qui se dirigea par mer vers l'ouest, aborda aux côtes d'Italie et devint l'origine de l'aristocratie de l'Étrurie, en se superposant dans ce pays aux premiers habitants pélasges.

Lydus et Tyrrhénus étaient fils d'Atys, qui donna son nom à cette première dynastie, et descendait lui-même de Manès, fils de Zeus et de la Terre. Voici l'anecdote que nous transmet Hérodote pour expliquer les migrations des Lydiens : « Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience. Mais voyant que le mal ne cessait

[1] Maspéro, *Manuel*, 4e édit. p. 243.



Tombeau de Midas, roi de Phrygie [1].

[1] Perrot et Guillaume, *Exploration de la Galatie*, etc., pl. LVI.

point, ils y cherchèrent remède et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuent pas la découverte. Or, voici l'usage qu'ils firent de cette invention pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement, pendant un jour entier, afin de se distraire du besoin de manger et, le jour suivant, on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans ; mais enfin le mal, au lieu de diminuer, prenant de nouvelles forces, le roi partagea les Lydiens en deux classes et les fit tirer au sort, l'un pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destinait à rester eut pour chef le roi lui-même ; son fils, Tyrrhénus, se mit à la tête des émigrants. Les Lydiens que le sort bannissait de leur patrie, allèrent d'abord à Smyrne, où ils construisirent des vaisseaux, les chargèrent de tous les meubles et instruments utiles, et s'embarquèrent pour aller chercher des vivres et d'autres terres. Après avoir côtoyé différents pays, ils abordèrent en Ombrie, où ils se bâtirent des villes qu'ils habitent encore à présent ; mais ils quittèrent le nom de Lydiens et prirent celui de Tyrrhéniens, de Tyrrhénus, fils de leur roi, qui était le chef de la colonie. » Cette fable résume les migrations multiples des Pélages Tyrrhéniens d'Asie-Mineure en Europe, et nous n'avons point à nous occuper ici des relations des peuples de l'Asie-Mineure avec les civilisations occidentales.

On ne sait ce qu'il advint de la dynastie des Atyades après Lydus, ni si elle occupa le trône pendant de longs siècles. Fut-elle chassée par une invasion étrangère ? C'est ce que pourraient faire croire les souvenirs du pays relatifs à l'avènement de la dynastie des Héraclides, vers l'an 1200 avant notre ère. Les traditions lydiennes, déjà fort précises en ce qui regarde cette dynastie, lui attribuent une origine assyrienne. On racontait, dit Hérodote, qu'elle avait été fondée par le prince Agron, fils de Ninus, fils de Belus, fils d'Alcée, fils d'Hercule, venu des rives du Tigre. Des savants ont admis que cette légende repose sur une base historique. *Agron* est un nom tout assyrien qui veut dire « le fugitif ; » les appellations qu'Hérodote présente comme celles des trois ancêtres d'Agron, Βῆλος Ἀλκαῖος Ἡρακλῆς sont précisément la traduction du nom et du titre de l'Hercule assyro-chaldéen, surnommé *Sandan*, « le fort, le puissant, » et quelquefois assimilé à Bel, Bel-Adar Sandan. D'après cette ingénieuse théorie, le fondateur de la dynastie des Héraclides de Lydie se révèlerait donc dans les traditions recueillies par le

père de l'histoire, comme un prince assyrien exilé et fugitif, issu d'une famille qui regardait le dieu Adar comme son auteur ou son protecteur spécial. Elle indiquerait plutôt, selon nous, que la religion de la Lydie était marquée d'une profonde empreinte assyrienne, et les historiens les plus graves, comme M. E. Curtius, admettent que l'empire lydien resta sous la suzeraineté de Ninive pendant toute la durée de la dynastie des Héraclides[1]. Rien jusqu'ici, dans les documents cunéiformes, n'est venu appuyer ces hypothèses; on est même autorisé à croire, d'après les inscriptions, que les monarques assyriens ne cherchèrent pas à franchir le bassin mésopotamien et à étendre leurs rapines dans la direction de l'Asie-Mineure avant le règne de Teglath-pal-asar Ier, vers 1120 seulement avant Jésus-Christ. La légende recueillie par Hérodote s'est probablement greffée autour du récit des guerres vraiment historiques que la dynastie des Mermnades eut plus tard à soutenir contre l'invasion assyrienne; car, à moins d'admettre la réalité de l'empire de Nemrod, aucun des conquérants ninivites ne pénétra dans l'Asie-Mineure avant Sargon[2].

Les Héraclides fournirent vingt-deux rois à la Lydie et occupèrent le trône pendant cinq siècles environ. On ne connaît que quelques-uns des noms de cette dynastie mythique. L'un d'eux, le féroce Camblès, personnifie sans doute une grande famine, car on raconte qu'un jour il fut tourmenté d'une faim si atroce qu'il dévora la reine. Mélès, la femme de l'un de ces princes, accoucha d'un lion. Candaule, le dernier d'entre eux, fut assassiné à l'instigation de sa femme, par Gygès, fils de Dascylès, le majordome du palais, le chef des mercenaires cariens, qui devint le fondateur de la dynastie des Mermnades. Tout le monde connaît les anecdotes romanesques et bien peu historiques qu'Hérodote, Platon et Nicolas de Damas racontent au sujet de cette révolution, qui paraît avoir été le résultat d'une réaction du vieil élément pélasgique des Méoniens contre l'élément sémitique des Lydiens proprement dits, d'où la dévotion que les Mermnades témoignèrent, dès leurs premiers jours, pour les sanctuaires de la Grèce. Ce changement de dynastie se signala surtout par le réveil des sentiments belliqueux de ces peuples, et il ouvrit pour eux l'ère des conquêtes. Les Cariens, guerriers avant tout, y avaient prêté un concours actif, tandis qu'une partie de la popu-

[1] E. Curtius. *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. I, p. 88.
[2] Voy. plus haut, t. IV, p. 341-342.

lation lydienne y résistait. L'avènement de Gygès, d'après les données chronologiques fournies par Hérodote, aurait eu lieu vers 710. Nous avons fait le récit, en suivant les inscriptions cunéiformes, des guerres d'Assurbanipal, roi d'Assyrie, contre *Guggu, roi des Ludi,* dans lequel il est impossible de méconnaître Gygès, roi des Lydiens, l'ambassade et les présents qu'il en reçut, vers 666. La mort de Gygès doit être placée vers 663 [1]; son fils, Ardys, lui succéda. Au temps de la dynastie des Mermnades, la Lydie avait bien d'autres ennemis que les Assyriens à combattre. C'étaient : les Grecs, qui étaient venus s'établir sur ses côtes et qui lui interceptaient les approches de la mer; les barbares, c'est-à-dire les Thraces, dont les bandes pillardes franchissaient à chaque instant le Bosphore, et les Cimmériens, dernier rameau des Scythes resté en arrière de la migration du reste de la race, qui, acculés au Caucase, en franchissaient de temps en temps les défilés et se jetaient comme un torrent sur l'Asie-Mineure pour la ravager.

Issus de Gomer, fils de Japhet [2], les Cimmériens sont mentionnés dans la Bible comme des populations habitant l'extrême nord. Homère les a connus, mais il les dépeint sous des traits fabuleux : ce sont « des peuples toujours enveloppés de nuées et de brouillards. Jamais le soleil ne les éclaire de ses rayons, soit qu'il monte sur le ciel étoilé, soit que du ciel il redescende sur la terre; mais une nuit lamentable est toujours étendue sur ces infortunés mortels. » C'est à Hérodote et à Strabon que nous devons ce que nous savons de positif sur l'histoire et les migrations des Cimmériens. Ils occupaient anciennement toute la Scythie d'Hérodote, où l'on signale, dans l'intérieur des terres, un canton nommé, d'après eux, Κιμμερίη et des *oppida Cimmeria*, le pays au nord du Pont-Euxin et celui au nord-est du Palus-Méotide, appelé quelquefois *mare Cimmerium.* Le centre de leur puissance était dans la Chersonèse Taurique, où ils laissèrent, quand ils eurent disparu, trace de leur domination dans le nom de *Bosphore Cimmérien* et peut-être même dans celui de *Crimée.* Après avoir longtemps dominé sur ces contrées, ils en furent chassés par l'invasion d'un rameau des Scythes. Hérodote prétend qu'ils leur abandonnèrent sans combat tous les pays qu'ils habitaient. Pourtant, il semble que, dans la Chersonèse Taurique, les

[1] Voy. plus haut, t. IV, p. 345.
[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient,* t. I, p. 292; cf. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire,* t. II, p. 332 et suiv.

Cimmériens résistèrent et se maintinrent plus longtemps qu'ailleurs et que la ligne de fortifications fermant l'isthme, dont nous parlent Hérodote et Strabon, fut alors créée par eux pour essayer d'arrêter les Taures, le peuple scythique qui finit par se substituer complètement à eux dans cette contrée.

Hérodote raconte aussi que les Cimmériens, émigrant devant l'approche des Scythes, gagnèrent l'Asie-Mineure septentrionale par la voie de terre, en longeant le littoral du Pont-Euxin et en passant par le pied du Caucase, et qu'ils vinrent y former leur premier établissement, dans les cantons de la Paphlagonie, autour de Sinope. La critique moderne a cru pouvoir établir que la migration forcée des Cimmériens en Asie-Mineure s'est opérée en franchissant le Danube, en passant par la Thrace et en traversant d'Europe en Asie par le Bosphore ou par l'Hellespont. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y eut un temps où ce peuple occupa la plus grande partie du nord de l'Asie-Mineure, depuis la Troade et la ville d'Antandros en Mysie, qui s'appela à une certaine époque *Cimméris*, jusqu'au pays de Sinope, en passant par la Bithynie. Certains chronographes placent vers 784 avant J.-C. la première apparition des Cimmériens en Asie-Mineure.

Ainsi fixés dans la Bithynie et la Paphlagonie, les Cimmériens, pendant une période d'une centaine d'années, le VIIe siècle, ravagèrent l'Asie-Mineure occidentale par d'incessantes incursions. Après la Paphlagonie, c'est sur la Phrygie qu'ils se jetèrent d'abord, et leurs succès y amenèrent le roi Midas, fils de Gordias, à s'empoisonner de désespoir avec du sang de taureau, événement que la chronique d'Eusèbe rapporte à l'année 695. La Lydie et l'Ionie furent ensuite soumises. Sardes, sauf sa citadelle[1], fut pillée deux fois, la première fois quand Ardys occupait le trône de Lydie et quand vivait à Éphèse le poète élégiaque Callinos, le Tyrtée des cités grecques de l'Ionie. Ce fut alors que Callinos, comme les prophètes d'Israël, écrivit les admirables vers où, sous la gravité douce du mètre élégiaque, respire un enthousiasme contenu, qui n'a pas moins de puissance que l'accent le plus lyrique, une ardeur calme qui rappelle cette marche régulière et terrible dont les Crétois abordaient lentement, au son de la flûte et de la lyre, les bataillons ennemis. « Jusques à quand resterez-vous abattus? Quand aurez-vous un cœur belliqueux, ô jeunes gens? N'avez-vous pas honte

[1] Voy. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 346

de cette mollesse devant les peuples voisins? Vous semblez assis en paix, et la guerre est partout en votre pays... Que chacun de vous, en mourant, darde encore son dernier javelot! C'est l'honneur et la gloire de l'homme de combattre pour son pays, ses enfants, sa jeune épouse, contre l'ennemi. La mort viendra le jour où les Parques auront filé l'écheveau. Mais que chacun marche droit, l'épée haute et le bouclier en avant de la poitrine, quand la mêlée commence. Il n'est pas dans la destinée que l'homme échappe à la mort, quand même il a des immortels pour aïeux. Souvent celui qui, à travers la bataille et le bruit des traits, a passé sain et sauf, la mort l'atteint à son foyer. Celui-là n'est pas cher au peuple; il n'en est pas regretté; mais cet autre, petits et grands le pleurent s'il succombe. L'homme de courage met en deuil le peuple par sa mort; et, vivant, il est l'égal des demi-dieux. On le contemple des yeux comme un rempart, car seul il vaut un grand nombre. »

Nous ne savons si cet autre Tyrtée réussit à rendre quelque courage aux Ioniens, amollis déjà par trop de richesses. Toujours est-il que les chants enflammés du poète n'empêchèrent pas les Cimmériens, vers 633, de ruiner Magnésie du Méandre, désastre dont Archiloque fut témoin. Leur roi Lygdamis, auteur d'un des sacs de Sardes, se jeta ensuite sur Éphèse. Hésychios prétend qu'il y brûla le temple d'Artémis; mais Callimaque, d'après la tradition sacrée, affirme, au contraire, que les traits de la déesse protégèrent sa ville favorite et que, de cette multitude dont les chars couvraient les bords du Caystre, égale en nombre aux sables de la mer, ni son chef, ni aucun homme ne revit sa patrie. Ce n'est point toutefois sous les murs d'Éphèse que succomba Lygdamis, car nous savons qu'il s'avança jusqu'en Cilicie où il périt.

Nous avons raconté en leur temps les rapports des Cimmériens avec l'Assyrie, et nous ne reviendrons pas sur cet épisode de leurs aventures. Assarhaddon les refoula une première fois [1]; mais à la fin de son règne il paraît avoir été débordé par l'invasion, et une coalition des peuples du nord, à la tête de laquelle se placent les Cimmériens, semble avoir enlevé à ce prince toutes les provinces situées au nord du pays d'Assur proprement dit, y compris l'Arménie elle-même. Assurbanipal fut mêlé aux événements qui accompagnèrent la ruine de la Lydie par les barbares et leurs luttes avec Gygès et Ardys [2].

[1] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 325.
[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 345 et suiv.

Le dernier grand roi des Cimmériens ravageurs de l'Asie-Mineure, fut Côbos, que Strabon n'hésite pas à citer parmi les plus redoutables conquérants, à côté de Sésostris et de Madyês, le vainqueur de Cyaxare, le chef de ces Scythes qui intervinrent si fort à propos pour délivrer Ninive une première fois. Un peu plus tard, Alyatte, roi de Lydie, acheva l'anéantissement des Cimmériens, qui désormais disparaissent de l'histoire.

Les Scythes, ce torrent humain qui sauva Ninive au lieu de l'engloutir, sont souvent eux-mêmes appelés les Cimmériens, avec lesquels ils se trouvèrent en lutte en Asie-Mineure et qu'ils vainquirent. Ce fait a été expliqué nettement par Fr. Lenormant[1]. Les Cimmériens ou Scythes d'Europe, vaincus par Madyès, devinrent les sujets des Scythes d'Asie, et comme tels furent associés à leurs incursions, de la même manière que tant de peuples barbares, vaincus par les Huns, qu'Attila traînait à sa suite. C'est pour cela que dans Ezéchiel, Gomer, aussi bien que la maison de Togarmah, sont représentés comme auxiliaires et sujets de Gôg, de la terre de Magôg, roi des Scythes, établis dans la vallée du Kour, en Arménie. Les Cimmériens, ainsi associés aux Scythes du sud du Caucase, et fondus dans les rangs de ces nouveaux venus, comme leur nom était depuis bien plus longtemps connu des populations sémitiques de l'Asie antérieure et environné pour elles d'une renommée de terreur, ce nom fut appliqué par une partie d'entre elles à l'ensemble des hordes envahissantes de l'une et l'autre race, et demeura dans la suite attaché aux Scythes. Il en résulta que les Assyro-Babyloniens, du temps des Achéménides, appelaient Cimmériens les Scythes de la Scythie européenne et de la Scythie asiatique ; les deux peuples ennemis, sur l'hostilité invétérée desquels Hérodote insiste tant, furent ainsi assimilés et confondus. Dans les inscriptions trilingues des Achéménides, l'assyrien *Gimirri* (Cimmérien), rend le perse *Çaka* et le médo-élamite *Sakka* (Saces).

Avant l'arrivée des Cimmériens, Gygès, roi de Lydie, avait entrepris de soumettre à sa domination tous les Grecs de l'Asie-Mineure et de faire de la Lydie un empire maritime en s'emparant de Smyrne, de Phocée, de Colophon, de Milet, qui détenaient l'embouchure de l'Hermus, du Caystre, du Méandre, si bien que Sardes, la ville de l'or, était commercialement tributaire de ces grandes cités helléniques. Gygès

[1] Les *Origines de l'histoire*, t. II, p. 348 et suiv.

avait réussi à s'emparer de Colophon, de Magnésie du Sipyle, et avait ravagé les territoires de Smyrne et de Milet. Il s'était même si bien rendu maître de la Troade, que les Milésiens furent obligés de demander son consentement avant de bâtir Abydos sur l'Hellespont; il était parvenu à dominer sur une grande partie de la Mysie, jusqu'au cours du Rhyndacus, où il éleva une forteresse qu'il nomma Dascylion, en souvenir de son père. Les dieux de la Grèce eux-mêmes furent intéressés aux succès de Gygès, qui fit présent à l'oracle de Delphes de vases d'or et d'argent en si grand nombre que les Grecs furent éblouis à la vue d'un pareil trésor. Ni le courage des Smyrniotes, qui refoulèrent hors de leurs murs les Lydiens, qui déjà les avaient escaladés, ni les élégies du poète Mimnerme de Colophon, qui célébra ce glorieux exploit, n'avaient été capables d'arrêter le belliqueux monarque. Les Cimmériens, seuls, étaient venus contrarier les projets de domination universelle de Gygès, qui ne put léguer à son fils Ardys qu'un royaume dévasté et des villes en cendres.

Mais les Cimmériens partis, Ardys eut hâte de reprendre les projets de son père contre les cités grecques de la côte d'Asie-Mineure. Sadyatte (624-614) et Alyatte (614-558), continuèrent la guerre et dirigèrent leurs attaques principalement contre Milet. La Phrygie fut soumise et, à deux reprises, les archers milésiens furent écrasés par l'armée de Sadyatte sur les bords du Méandre ; l'acropole de Priène fut emportée d'assaut ; mais Milet, protégée par la mer, résistait toujours. Alyatte espéra la réduire par la famine. Pendant cinq années, les troupes lydiennes dévastèrent ses campagnes : « Chaque été, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée et la faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il respectait les habitations éparses dans les champs, au lieu de les livrer aux flammes, et n'en faisait pas même enlever les portes. Mais il les laissait debout, il détruisait entièrement les récoltes et les fruits et se retirait ensuite. Les Milésiens étant maîtres de la mer, il était inutile de tenter un siège régulier de la ville avec une armée de terre. Quant aux maisons de la campagne, en empêchant qu'on ne les abattît, son but était d'y rappeler les habitants, afin qu'ils pussent travailler la terre et l'ensemencer. En revenant l'année suivante, il trouvait toujours quelque chose à ravager. » De toutes les villes ioniennes, les insulaires de Chios seuls envoyèrent des secours aux Milésiens.

La guerre se prolongeait ainsi depuis onze ans, lorsque, dans une de ces expéditions qui ressemblent à celle des rois assyriens, un temple de Minerve, près d'Assesos, fut brûlé par les Lydiens ; presque aussitôt, Alyatte tomba gravement malade ; il fit consulter l'oracle de Delphes, qui répondit : « Le roi ne guérira qu'après avoir fait reconstruire le temple de la déesse. » Alyatte envoya demander aux Milésiens une trêve qui lui permît d'exécuter l'ordre de la Pythie, et l'habileté de Thrasybule, tyran de Milet, sut transformer l'armistice en une paix qui laissa à la cité grecque son entière indépendance. Alyatte fut plus heureux contre Smyrne, qu'il prit quelque temps après ; plus tard, enfin, il réussit à donner sa fille en mariage à Mélas d'Éphèse, et se ménagea ainsi un parti puissant dans cette grande ville.

Se tournant ensuite contre les nations indigènes de l'intérieur de l'Asie-Mineure, le roi de Lydie subjugua en peu d'années la Phrygie et la Cappadoce. Sa frontière se trouva ainsi toucher celle de l'empire des Mèdes et bientôt, comme nous l'avons raconté plus haut, une guerre s'engagea entre lui et Cyaxare. Elle dura six ans et se termina par la bataille de l'Éclipse (585) ; les Mèdes y gagnèrent une partie de la Cappadoce et l'Halys devint la limite des deux empires, dont la paix et l'alliance fut cimentée par le mariage d'Aryénis, fille d'Alyatte, avec Astyage, fils de Cyaxare. Après un règne de cinquante-huit ans, Alyatte laissa, en 558, le trône à son fils Crésus.

§ 4. — PREMIÈRES ANNÉES DE CRÉSUS

Les commencements du règne de Crésus furent difficiles. Il avait un frère du nom de Pantaléon, né d'une mère Ionienne, tandis que lui-même était fils d'une Carienne : il représentait l'élément asiatique, et Pantaléon personnifiait l'élément hellénique de la nation. Une faction entreprit de faire monter Pantaléon sur le trône de Lydie : Crésus étouffa la révolte dans le sang. Il saisit son frère et fut assez cruel pour le condamner à périr déchiré lentement par les cardes d'un foulon. Prodigue de l'or que lui fournirent les dépouilles des vaincus, il se mit à faire aux dieux de la Grèce des largesses inouïes : c'était pour les corrompre et leur délier la langue en sa faveur, auprès des peuples qui s'obstinaient à repousser la domination lydienne. A Thèbes, en Béotie, il fit

placer un trépied d'or dans le temple d'Apollon Isménien ; Diane d'Éphèse reçut des vaches d'or ; à Delphes, dans le temple de Minerve, il fit suspendre un grand bouclier d'or ; aux Branchides, chez les Milésiens, les présents de Crésus furent encore plus extraordinaires. Cette piété de mauvais aloi, aussi intéressée que peu sincère, valut aux Lydiens l'insigne honneur de figurer au premier rang dans les jeux olympiques. Les Grecs d'Europe pouvaient, sans crainte, paraître séduits ; mais les Grecs d'Asie, tout en acceptant l'or, ne se laissèrent point prendre aux pièges grossiers du monarque hypocrite, et Crésus, las d'attendre leur soumission bénévole, furieux de voir ses plans déjoués, résolut d'obtenir par la violence et la force ce qu'il ne pouvait avoir par les flatteries et les cadeaux.

Malheureusement les villes grecques d'Asie-Mineure étaient divisées entre elles et ne pouvaient efficacement résister à un coup de force tenté par le puissant roi de Lydie. En vain Thalès de Milet conseilla aux Ioniens de nommer un sénat commun qui siégerait à Téos, position centrale, et de là gouvernerait toute l'Ionie comme une seule ville ; ils ne voulurent pas renoncer à leur indépendance municipale et laissèrent leurs cités succomber, les unes après les autres, sous les coups de Crésus. Éphèse, gouvernée par Pindarus, fils de l'une de ses sœurs, tomba la première en son pouvoir, quoique les habitants, pour mettre leur ville sous la protection de Diane, eussent enveloppé leurs murs d'une corde qu'ils avaient attachée à l'autel de la déesse, dont le temple s'élevait à quelque distance de la cité. Crésus fit ensuite la guerre aux Ioniens et aux Éoliens, mais à chaque ville successivement, employant, dit Hérodote, des raisons légitimes lorsqu'il en pouvait donner, ou des prétextes frivoles à défaut de raisons. Smyrne succomba à son tour. Quand il eut subjugué tous les Grecs d'Asie et qu'il les eut forcés à payer un tribut, Crésus voulut équiper une flotte pour attaquer les îles voisines de la côte. Mais Bias de Priène ou, selon d'autres, Pittacus de Mitylène, car l'un et l'autre se trouvaient alors à sa cour, parvint à le détourner de ce projet, en lui montrant en perspective la certitude d'un échec.

« Crésus, raconte Hérodote, demanda à ce sage s'il y avait du nouveau en Grèce, et le sage lui fit cette réponse qui suspendit ses préparatifs : « O roi, les habitants des îles rassemblent une nombreuse « cavalerie, pour venir t'attaquer à Sardes même. » Crésus, présumant qu'il disait la vérité, reprit ironiquement : « Puissent les dieux inspirer

« aux insulaires le projet d'attaquer les Lydiens avec de la cavalerie ! — « O roi, répondit Pittacus, sans doute tu désires avec ardeur te rencon- « trer sur le continent avec les insulaires montés sur des chevaux, et « dans ce cas, il est naturel que tu espères les vaincre ; mais qu'en « penses-tu ? les insulaires qui savent ton projet d'armer contre eux une « flotte, souhaitent-ils autre chose que de rencontrer en mer des Ly- « diens, afin de venger sur toi les Grecs du continent ? » La répartie, dit-on, plut beaucoup à Crésus ; il en fut frappé, car tout ce discours lui parut plein d'à-propos. Il abandonna donc ses constructions navales et contracta avec les Ioniens des îles, des liens d'hospitalité. »

Cependant Crésus n'avait pas renoncé à faire de nouvelles conquêtes. C'était le moment où Cyrus venait de détruire la monarchie des Mèdes et poursuivait le cours de ses expéditions victorieuses dans tout le vaste pays situé entre l'Indou-Kousch et le fleuve Halys. Crésus, étroitement allié avec le roi détrôné, Astyage, brûlait de venger son beau-frère. Il ne pouvait, d'ailleurs, voir sans inquiétude l'accroissement si rapide et si menaçant de la puissance perse, et il devait s'attendre à ce que la force même des choses amenât nécessairement une lutte prochaine entre son empire et celui du conquérant qui venait de surgir en Asie. En prévision de cette éventualité, il voulut se rendre maître de toute l'Asie-Mineure jusqu'à l'Halys, afin d'être en état d'opposer à Cyrus les forces d'une monarchie compacte et capable de balancer la puissance, récemment créée, des Perses. Une suite de campagnes heureuses lui permirent de réaliser ce plan, et lui livrèrent tout le territoire compris entre l'Hellespont, le Pont-Euxin, l'Halys et la chaîne du Taurus. Mysiens, Maryandiniens, Bithyniens, Thraces d'Asie, Paphlagoniens, Phrygiens subirent en très peu de temps le joug lydien. Sur le versant méridional du Taurus, la Carie, la Lycaonie, la Pisidie et la Pamphylie furent aussi rapidement conquises ; la Lycie parvint à préserver son indépendance, et Crésus n'osa pas attaquer la Cilicie, qui, possédée antérieurement par les Assyriens, paraît s'être trouvée alors aux mains des Babyloniens, depuis les campagnes de Nabuchodonosor dans la Syrie et les régions circonvoisines.

Quand ces nations furent subjuguées, Crésus parut le plus puissant monarque du monde et il se mit à étaler dans Sardes, sa capitale, un faste qui éblouit tous les Grecs et produisit sur eux l'effet du mirage. On venait de loin admirer toutes ces richesses ; la légende ne reculant point devant un anachronisme grossier, prétend que Solon lui-même

alla visiter l'opulent monarque. Crésus, raconte-t-elle, reçut le législateur athénien dans son palais royal. « Le troisième et le quatrième jour, par son ordre, des serviteurs promenèrent Solon parmi les trésors et lui firent admirer tout ce qu'il y avait de grand et de magnifique. Lorsqu'il eut examiné toutes choses à loisir, Crésus le questionna en ces termes : « O mon hôte athénien, ta grande renommée est parvenue jusqu'à « nous ; on parle ici de ta sagesse et de tes voyages ; nous savons que « tu as parcouru, en philosophe, une vaste partie de la terre, dans le « dessein de t'instruire ; maintenant, le désir m'est venu de te demander « quel est, de tous les hommes que tu as vus, le plus heureux. » Or, il faisait cette question parce qu'il se croyait le plus heureux de tous les hommes. Mais Solon, loin de le flatter, répondant la vérité : « O roi, « c'est Tellus l'Athénien. » Crésus, saisi de surprise, lui demanda doucement : « A quoi juges-tu que Tellus est le plus heureux des hommes ? » Solon reprit : « D'abord, à Tellus, citoyen d'une ville prospère, sont nés « des enfants beaux et vertueux, et, de tous, il a vu naître des enfants « qui tous ont vécu ; secondement, il a possédé des biens autant qu'il « convient chez nous et il a eu la fin la plus brillante. En effet, comme « les Athéniens livraient bataille à nos voisins d'Éleusis, il combattit « dans leurs rangs, décida la victoire et trouva une glorieuse mort. Les « Athéniens l'ensevelirent aux frais du peuple, au lieu même où il « était tombé et le comblèrent d'honneurs. »

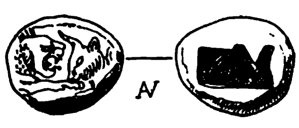
« Crésus, poursuit Hérodote, demanda à Solon qui était, après Tellus, le plus heureux homme qu'il eut vu ; le sage donna la seconde place aux Argiens Cléobis et Biton, célèbres pour leur piété filiale. Alors, le roi de Lydie irrité s'écria : « O mon hôte athénien, mon bonheur te « paraît-il donc si peu de chose que tu ne me places pas même au « niveau d'hommes d'une condition privée ? » Solon reprit : « O Crésus, « tu questionnes sur les affaires humaines un homme qui n'ignore pas « combien la divinité est jalouse et combien elle se plaît à tout boule- « verser... Je te vois immensément riche et roi de peuples nombreux ; « mais je ne puis dire de toi ce que tu voudrais me faire déclarer, avant « d'avoir appris que tu aies heureusement fini ta carrière... Nombre « d'hommes regorgent de richesses et ne sont pas heureux ; d'autres « le sont avec des biens médiocres... En toutes choses, il faut consi- « dérer la fin, car la divinité, après avoir fait entrevoir à beaucoup « d'hommes le bonheur, les ruine sans ressource. » La réponse, poursuit la fable, ne fut pas du goût du prince habitué aux viles flatteries

des courtisans : il congédia Solon sans continuer à lui rendre les honneurs qu'il lui avait d'abord prodigués. »

Solon pourtant avait dit vrai. Presque aussitôt après son départ, Crésus fut coup sur coup en proie à des songes affreux qui lui firent prévoir les malheurs qui allaient l'atteindre en son fils préféré. Il en avait deux : l'un était muet et ne comptait pas ; l'autre, Atys, était le plus intelligent de tous les enfants de son âge. Un songe annonça à Crésus qu'Atys périrait frappé par une pointe de fer. Aussitôt, le roi de Lydie s'empresse de marier son fils, de lui enlever le commandement de l'armée, par crainte d'accident, même de faire disparaître des appartements du jeune prince tout ce qui peut ressembler à une flèche, à une lame, à un javelot. Peu de temps après, un énorme sanglier étant venu ravager les moissons des Mysiens, ceux-ci dépêchèrent des messagers auprès de Crésus pour le prier d'envoyer son fils avec l'élite des troupes lydiennes pour tuer le terrible animal. Crésus refusait obtinément de laisser partir son fils ; mais Atys, qui brûlait du désir d'aller à la chasse, finit par triompher de la résistance de son père en lui représentant qu'il n'avait à craindre du sanglier ni flèche ni pointe de fer d'aucune sorte.

Atys partit bien équipé en compagnie du Phrygien Adraste, un des favoris de son père, chargé spécialement de veiller sur lui. La troupe des chasseurs rencontra le sanglier sur le mont Olympe ; Adraste lui-même, ayant dirigé un trait sur l'animal, le manqua et atteignit le fils de Crésus qui succomba sur-le-champ. Adraste, inconsolable dans son malheur, se perça de son épée sur la tombe même du jeune prince.

Crésus privé du fils en qui il avait placé toutes ses espérances, passa deux ans plongé dans la plus profonde tristesse. Il restait insensible à tout cet or qu'on entassait autour de lui et à cette opulence qui est encore aujourd'hui proverbiale. La Lydie, d'ailleurs, était riche en métaux précieux. Les lavages des sables du Pactole donnaient de l'or en abondance ; Crésus avait fait ouvrir auprès de Pergame des mines du même métal. Aussi fut-ce lui, plutôt que Gygès, qui fit frapper la première monnaie d'or qu'ait connue le monde antique, monnaie dont des échantillons sont parvenus jusqu'à nous. Les Lydiens étaient com-



Monnaie d'or de Crésus[1].

[1] Partie antérieure d'un lion, la gueule béante, en regard d'une tête de bœuf. Le revers est occupé par un losange en creux.

merçants, industrieux ; ils passaient pour les plus anciens brocanteurs de la Méditerranée ; on vantait leurs onguents parfumés, leurs tapis pareils à ceux des Babyloniens et dont la tradition s'est conservée dans les fameux tapis de Smyrne ; on appréciait l'habileté des esclaves tirés de leur pays.

Crésus se trouvait maintenant le plus malheureux des hommes et cependant il était bien loin d'avoir épuisé la coupe des maux que les dieux avait préparée pour lui. Les progrès inquiétants de Cyrus dans la partie de l'Asie-Mineure au delà de l'Halys, dans la Colchide, chez les Chalybes et leurs voisins, vinrent enfin le tirer de la douleur où il s'absorbait.

§ 5. — CYRUS ET CRÉSUS. — RUINE DE L'EMPIRE DE LYDIE.

L'orage se rapprochait de l'empire de Lydie et déjà menaçait presque ses frontières. Crésus songea à prendre l'offensive avant que la puissance du conquérant perse ne fût devenue encore plus formidable, et à ne pas attendre que Cyrus le vînt chercher ; mais auparavant il voulut consulter les oracles de la Grèce. Il envoya des messagers à Delphes, à Dodone, près d'Amphiaraüs et près de Trophonius ; aux Branchides, chez les Milésiens ; près de Jupiter Ammon, en Lybie. Voulant même ruser avec les dieux, il recommanda à ses émissaires de ne consulter ces divers oracles que le centième jour après leur départ de Sardes et de leur demander à quelle occupation se livrait le roi, ce jour-là, et au moment même où on questionnait la divinité. A cette demande, la Pythie de Delphes fit cette réponse singulière :

Je sais le nombre des grains de sable et la mesure de la mer ;
Je me fais comprendre du sourd et j'entends le muet.
Le fumet de la tortue à dure écaille pénètre mes sens,
Cuite dans l'airain avec des chairs d'agneau,
L'airain, sous elle, est étendu à terre, et l'airain la recouvre.

Quand les messagers, rentrés à Sardes, eurent rapporté cette réponse, Crésus jugea que l'oracle de Delphes était le meilleur. Il avait deviné juste, car attentif au délai de cent jours, Crésus avait imaginé, pour faire une chose que nul ne pût soupçonner, de dépecer une tortue et un agneau et de les faire cuire ensemble dans une marmite d'airain,

à couvercle d'airain. Dès lors, le dieu de Delphes fut comblé de présents. Crésus fit immoler trois mille têtes de bétail ; il amoncela sur un immense bûcher des lits revêtus de lamelles d'or et d'argent, des coupes d'or, des vêtements de pourpre, et il les brûla pour conquérir l'amitié du dieu. Cent tuiles d'or pesant chacune un talent et demi ou deux talents, un lion en or du poids de dix talents, deux grands cratères d'or et d'argent; quarante barils d'argent, deux aspersoirs d'or et d'argent; une statue de femme en or, haute de trois coudées; les colliers et les ceintures de sa femme : tout cela fut envoyé par le roi de Lydie au sanctuaire d'Apollon. Les deux oracles de Delphes et d'Oropus lui prédirent que s'il entreprenait la guerre, il détruirait un grand empire. Crésus aveuglé par la joie, interpréta cette réponse suivant ses espérances; il en conçut une extrême joie, fit donner deux statères d'or à chacun des habitants de la ville de Delphes et demanda encore à la Pythie si son empire, sans cesse agrandi, aurait une longue durée. On lui répondit :

Lorsqu'un mulet deviendra roi des Mèdes,
Alors, ô Lydien aux pieds délicats, tu n'auras que le temps de fuir le long de l'Hermus,
De fuir sans t'arrêter, et sans rougir de passer pour lâche.

Lorsque ces vers furent répétés à Crésus, ajoute Hérodote, il s'en réjouit plus encore que des autres réponses, pensant bien que jamais, au lieu d'un homme, un mulet ne règnerait sur les Mèdes, et que ni lui, ni ses descendants ne perdraient l'empire. Au comble de la joie, le roi de Lydie ne s'inquiéta plus que de s'informer des plus puissants États de la Grèce et de l'Asie afin de s'en faire des alliés. Il conclut un traité avec le roi d'Égypte Ahmès[1], avec les Lacédémoniens et avec Nabonid, roi de Babylone, et résolut de commencer les hostilités contre les Perses, malgré les conseils prudents de son ministre Sandanis qui lui représentait que les Perses étant un peuple pauvre, les Lydiens avaient tout à perdre et rien à gagner à une grande guerre comme celle qui allait s'engager.

Au printemps de l'an 549, Crésus franchit l'Halys au moyen d'un canal de dérivation qui fut exécuté par les conseils de Thalès, s'empara de Ptérie, place forte qui commandait la route de Sinope, occupa la partie de la Cappadoce que la chute du royaume de Médie avait mise

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 417 et suiv.

aux mains de Cyrus, et en transporta les habitants dans diverses parties de l'Asie-Mineure. Cyrus, à cette nouvelle, envoya des émissaires auprès des villes ioniennes pour les soulever contre leur oppresseur, et il accourut lui-même à la tête de toutes ses troupes. Une grande bataille fut livrée entre les Perses et les Lydiens dans le district de Ptérie. La perte fut très considérable des deux côtés, et la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée pour l'un ou l'autre parti. Le roi de Lydie attribua cet insuccès à l'infériorité numérique de son armée et il ne douta point qu'une nouvelle bataille ne lui donnât la victoire.

Crésus pourtant se retira sur sa capitale; il croyait la campagne finie pour cette année, et renvoya ses troupes mercenaires, tout en pressant ses alliés, les Babyloniens, les Égyptiens et les Lacédémoniens de lui envoyer des secours à Sardes au printemps. Mais tandis qu'il était occupé à interroger les devins et à faire parler les oracles, Cyrus envahit la Lydie à l'improviste, et parut bientôt sous les murs de Sardes. Crésus n'avait alors à sa disposition que la cavalerie lydienne. Nulle troupe n'était plus brave ni plus habile dans les combats; le roi sortit de Sardes avec elle pour tenter la fortune. La bataille se livra dans la vaste plaine de Thymbrée, en avant de la ville. « Cyrus, dit Hérodote, redoutant la cavalerie lydienne, suivit le conseil du Mède Harpagus. Il rassembla tous les chameaux qui portaient, à la suite de son armée, les vivres et les bagages, et les fit monter par des hommes équipés en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux et posta tous ses cavaliers derrière les fantassins. Cyrus avait ainsi disposé son armée, parce que le cheval ne peut soutenir ni la vue ni l'odeur du chameau[1]. Par ce stratagème il rendait inutile la cavalerie sur laquelle Crésus fondait l'espérance d'une victoire. Les deux armées s'étant avancées pour combattre, les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux qu'ils reculèrent, et l'espoir de Crésus fut perdu. Les Lydiens cependant ne se laissèrent pas épouvanter : ils descendirent de cheval et combattirent à pied contre les Perses; mais après des

[1] Hérodote ne parle ici que des chevaux qui, comme ceux des Lydiens, n'ont jamais vu de chameaux et s'effraient alors au premier aspect de cet animal étrange. Autrement, l'éducation et l'habitude réussissent parfaitement à faire vivre et marcher ensemble chevaux et chameaux. Il n'y a pas une caravane de l'Asie où ces deux sortes d'animaux ne se trouvent côte à côte, et c'était aussi le cas dans l'armée de Cyrus.



pertes considérables de part et d'autre, ils prirent la fuite et se renfermèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent. »

Crésus, espérant que le siège traînerait en longueur, envoya chez ses alliés de nouveaux émissaires, qui devaient demander les plus prompts secours. Déjà les troupes lacédémoniennes étaient prêtes et les vaisseaux équipés, quand un autre courrier apporta la nouvelle que Sardes était pillée et Crésus prisonnier. Cyrus avait promis une récompense considérable à celui qui monterait le premier sur la muraille. Un certain Hyriadès, Marde de nation, regardant un jour un côté de la citadelle qu'on n'avait pas fortifié, parce qu'il semblait inaccessible, vit un Lydien y descendre pour aller chercher son casque qui avait roulé jusqu'en bas, et remonter par le même chemin. Il suivit ses traces; d'autres Perses montèrent après lui, puis une grande multitude d'hommes; la ville fut ainsi prise, le quatorzième jour du siège. L'empire des Lydiens fut renversé, et le roi devint captif du nouveau maître de l'Asie, qui le traita avec générosité. C'était vers l'an 549. Mais tant de simplicité dans le récit de la fin d'un grand empire et d'un puissant monarque ne pouvait convenir à l'imagination des Grecs. Il se forma bientôt sur ces événements une légende merveilleuse qu'Hérodote recueillit et que nous allons transcrire. C'est un de ces beaux récits où l'on voit en jeu les oracles de la Grèce, la crédulité des peuples, les dieux sauvant à propos la réputation de leurs prêtres, et la douce moralité de l'harmonieux conteur.

« Crésus avait un fils doué de toutes sortes de belles qualités, mais qui était muet. Au temps de sa prospérité, Crésus avait tout mis en œuvre pour le guérir, et entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes. La Pythie avait répondu : « Insensé Crésus, ne « souhaite pas d'entendre en ton palais la voix tant désirée de ton fils ; il « commencera à parler le jour où commenceront tes malheurs. » Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Le roi, accablé du poids de ses malheurs, ne faisait rien pour l'éviter ; mais le jeune prince muet, saisi d'effroi à la vue du Perse que se jetait sur son père, fit un effort qui lui rendit la voix. « Soldat, s'écria-t-il, « ne tue pas Crésus ! » Tels furent les premiers mots qui jaillirent spontanément de ses lèvres, et à partir de ce moment il conserva la faculté de parler.

« Crésus était entre les mains des Perses. Il avait régné quatorze ans et détruit un grand empire, suivant la réponse de l'oracle ; mais cet

empire était le sien. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à Cyrus. Celui-ci le fit monter, chargé de fers et entouré de quatorze jeunes Lydiens, sur un grand bûcher dressé exprès, soit pour sacrifier à quelque dieu ces prémices de la victoire, soit pour accomplir un vœu, soit enfin pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par quelque divinité. Crésus, sur le bûcher, se rappela les paroles de Solon : « Que nul homme ne peut se dire heu- « reux tant qu'il respire encore, » et il lui vint à l'esprit que ce n'était pas sans la permission des dieux que ce sage les avait proférées. On assure qu'à cette pensée, revenu à lui-même, il sortit, par un soupir, du long silence qu'il avait gardé, et il s'écria par trois fois : « Solon! » Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchèrent et l'interrogèrent. Crésus d'abord ne répondit pas; forcé de parler, il dit : « C'est un homme dont je préférerais l'entretien à toute la richesse des rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par leurs instances et leurs importunités, Crésus reprit : « Un jour, Solon « d'Athènes vint à ma cour[1]. Il contempla mes richesses, et n'en fit « aucun cas. Tout ce qu'il m'a dit alors s'est confirmé par l'événement, « et les avis de ce philosophe ne me regardent pas plus que tous les « hommes en général, et surtout ceux qui se croient heureux. » Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus, apprenant par ses interprètes la réponse du roi, se repentit de l'ordre qu'il avait donné; il songea qu'il était homme et que cependant il faisait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui. D'ailleurs, il redouta la vengeance des dieux, et, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il commanda d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus, ainsi que ses compagnons d'infortune; mais les plus grands efforts ne pouvaient surmonter la violence des flammes.

« Dans ce moment, si l'on en croit les Lydiens, Crésus, instruit du changement de Cyrus, à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y réussir, implore à grand cris Apollon, le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ses prières étaient accompagnées de larmes. Soudain,

[1] Malheureusement pour toute cette belle histoire, Solon était déjà revenu à Athènes de son grand voyage en Égypte et en Asie antérieurement à l'avènement de Crésus.



au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate, une pluie abondante éteint le bûcher. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux par sa vertu. Il le fait descendre du bûcher, et lui dit : « Crésus, quel homme t'a conseillé d'entrer sur « mes terres avec une armée, et de te déclarer mon ennemi au lieu « d'être mon ami? — Roi, ton heureux destin et mon infortune « m'ont jeté dans cette malheureuse entreprise. Le dieu des Grecs en



Crésus sur son bûcher [1].

« est la cause ; lui seul m'a persuadé de t'attaquer. Eh ! quel est l'homme « assez insensé pour préférer la guerre à la paix? Dans la paix, les « enfants ferment les yeux de leurs pères ; dans la guerre, les pères « enterrent leurs enfants. Mais enfin il a plu aux dieux que les choses se « passassent de la sorte. »

[1] D'après une peinture de vase grec. Baumeister, *Dankmäler des klassischen Altertums*, V° Kroisos.

« Après ce discours, Cyrus ordonna qu'on lui ôtât ses fers, et le fit asseoir près de lui. Dans ce moment, on pillait encore la ville de Sardes. Crésus conseilla au roi vainqueur d'arrêter ses soldats, et lui indiqua un moyen de leur enlever ces richesses qui devaient les corrompre et les porter à la révolte. Cyrus trouva le conseil très sage, et, pour remercier son captif, il lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. « Maître, répondit Crésus, la plus grande faveur serait de me permettre « d'envoyer au dieu des Grecs, celui de tous que j'ai le plus honoré, les « fers que voici, en lui faisant demander s'il est permis de tromper ceux « qui ont bien mérité de lui. » ...Mais la Pythie fit cette réponse aux Lydiens qu'on avait envoyés : « Crésus a tort de se plaindre : Apollon « lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses, il détruirait un « grand empire ; il aurait dû envoyer demander au dieu s'il entendait « l'empire des Lydiens ou celui de Cyrus. Il n'a pas non plus, en der- « nier lieu, compris la réponse d'Apollon relativement au mulet. Cyrus « fut ce mulet, les auteurs de ses jours étant de deux nations diffé- « rentes. » Crésus, apprenant cette réponse, reconnut qu'il ne devait attribuer ses malheurs qu'à lui seul. »

§ 6. — SOUMISSION DES VILLES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE.

Aussitôt après la soumission de la Lydie, les colonies grecques avaient offert à Cyrus de le reconnaître pour roi aux mêmes conditions que Crésus ; mais le vainqueur répondit par le célèbre apologue du pêcheur qui, n'ayant pu attirer les poissons en jouant de la flûte, les prit tous avec son filet. Il fit cependant exception pour Milet. Il n'exigea pas que cette grande ville se soumît sans conditions, mais il se contenta du tribut qu'elle payait à Crésus, et la détacha ainsi de la cause des autres cités helléniques.

Les Ioniens de la côte, car les insulaires étaient à l'abri de toute attaque, fortifièrent leurs villes et se rassemblèrent, pour organiser la résistance, au Panionion, leur sanctuaire commun, dédié à Neptune Héliconien. Là, on résolut unanimement d'envoyer un citoyen de Phocée, Pythermus, demander des secours à Sparte. Les Spartiates répondirent par un refus. Mais, voulant se rendre compte des affaires de l'Ionie et pensant que leur nom aurait quelque poids auprès de Cyrus, ils envoyèrent des députés en Asie ; l'un d'eux alla jusqu'à Sardes pour

déclarer au roi de Perse, au nom des Lacédémoniens, qu'il se gardât bien de faire tort à aucune ville de terre grecque, qu'autrement Sparte ne le souffrirait point. Cyrus reçut cette injonction avec mépris et répondit que c'était à Sparte de craindre d'éveiller sa colère. Il donna ensuite le gouvernement de Sardes à un Perse nommé Tabalus, et ayant chargé le Lydien Pactyès de transporter en Perse les trésors de Crésus et de la Lydie, il retourna à Ecbatane, emmenant Crésus avec lui. Peu après il se mit en campagne pour soumettre les pays situés dans l'est de ses États, au nord de l'Indou-Kousch, c'est-à-dire les contrées qui furent le berceau du zoroastrisme.

Dès qu'il eut le dos tourné, Pactyès insurgea les Lydiens et assiégea Tabalus dans la citadelle de Sardes. Cyrus envoya aussitôt dans le pays le Mède Mazarès avec une forte armée. Mazarès ne trouva pas de résistance, et, pour prévenir toute autre révolte, il opéra le désarmement général de la Lydie. Pactyès s'étant enfui à Cymé dans l'Éolide, Mazarès somma les habitants de le lui livrer. Les Cyméens, craignant la vengeance des Perses et ne voulant pas cependant irriter les dieux en livrant un suppliant, transportèrent Pactyès à Chios, dont les habitants le remirent au général perse, en échange du district d'Atarnée, sur la côte de Lydie, en face de Lesbos. « Ainsi, dit M. E. Curtius, les plus saints devoirs furent sacrifiés aux plus vils calculs d'intérêt, non par des particuliers, mais par un acte officiel engageant l'État tout entier. Il n'y eut que les prêtres pour protester contre la violation de l'asile sacré : ils lancèrent la malédiction sur le territoire acquis au prix d'un tel sacrilège. C'est de cette façon que les Perses apprirent à connaître les populations maritimes de l'Ionie. Pouvaient-ils faire autrement que de concevoir pour elles le plus profond mépris? »

Le satrape Mazarès marcha ensuite contre les villes grecques qui avaient fourni des secours aux rebelles. Priène fut prise ; il en vendit les habitants comme esclaves, ravagea la vallée du Méandre et le territoire de Magnésie ; mais peu de temps après, il tomba malade et mourut presque subitement.

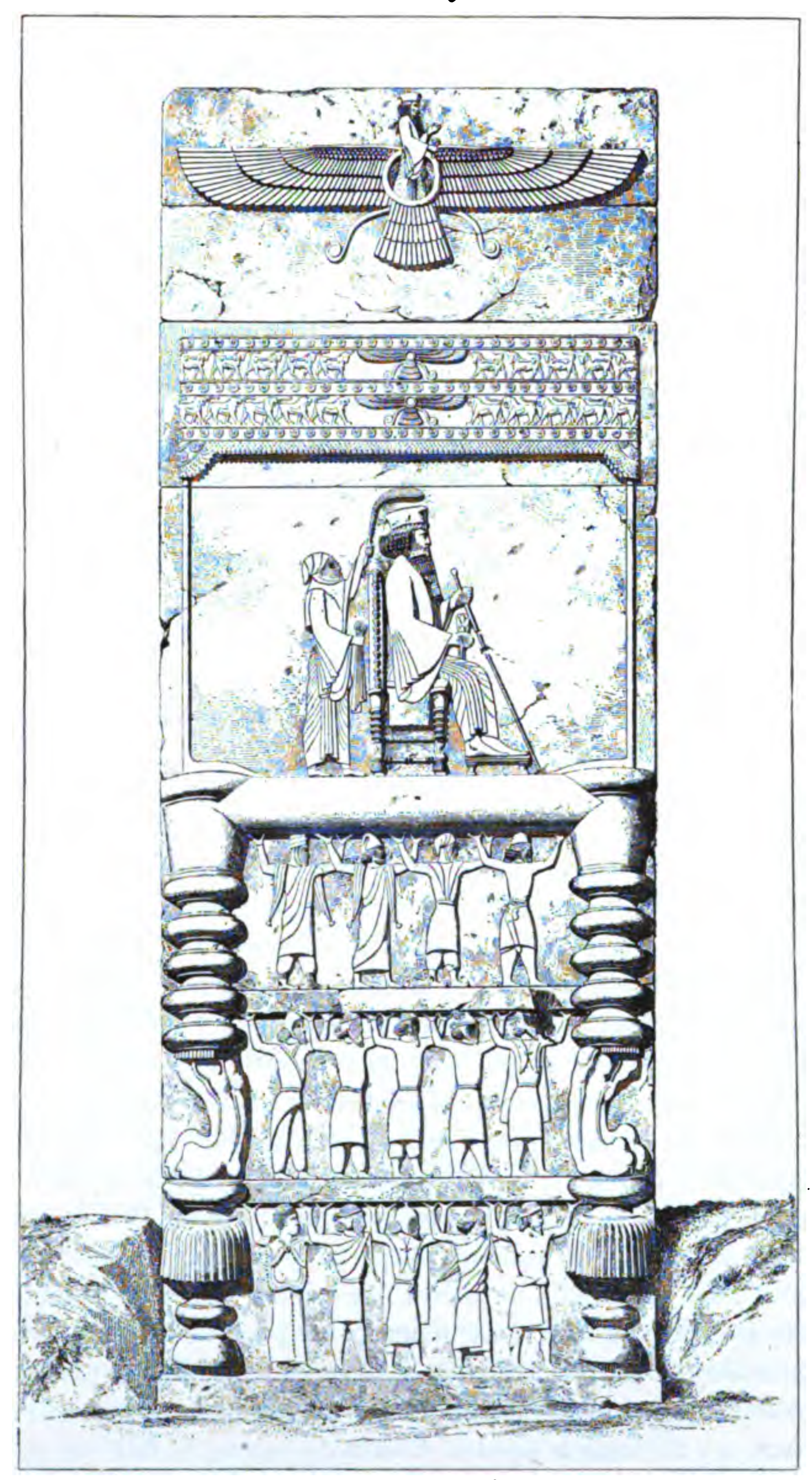
Harpagus fut envoyé pour le remplacer et continuer la guerre contre les Ioniens. Il prenait leurs villes en élevant contre les murs des terrasses qui en atteignaient le faîte ; il avait un corps d'archers qui s'était rendu redoutable et savait, avec des engins et des machines, conduire un siège en règle. Phocée fut ainsi assiégée ; mais ses habitants donnèrent un grand exemple de patriotisme. Voyant qu'il leur était impossible de



résister, ils prièrent Harpagus de retirer ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions qu'on leur avait proposées. Ils lancèrent alors leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes et les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et se dirigèrent vers Chios. Arrivés dans cette île, ils voulurent acheter aux habitants les îles Œnusses ; mais ceux-ci, redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent cette demande. Les fugitifs remirent à la voile et se retirèrent, partie à Alalia dans la Corse et partie à Marseille, deux colonies qu'ils avaient fondées depuis un petit nombre d'années. Avant de s'éloigner pour toujours de l'Asie Mineure, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison perse et l'égorgèrent. Puis, faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougi au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse ne revînt sur l'eau telle qu'ils l'y avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et revint dans la ville. Le reste fit voile vers l'Occident, et dit un éternel adieu à la terre natale.

Les Téiens suivirent l'exemple des Phocéens, et allèrent en Thrace peupler et rebâtir la ville d'Abdère, fondée quelque temps auparavant par Timésias de Clazomène. Bias de Priène fut un des plus ardents à pousser les patriotes Ioniens à l'émigration. « Vous n'avez plus, leur disait-il en leur citant l'exemple des Phocéens, que le choix entre deux partis : laisser périr la patrie ou refaire l'honneur et assurer la gloire du nom ionien. » Toutes les villes tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur et acceptèrent ses lois; plusieurs insulaires, qui avaient des domaines sur le continent, comme ceux de Chios et de Lesbos, crurent prudent de désarmer sa colère par une soumission volontaire. Milet seule, qui avait traité avec Cyrus, ne fut pas inquiétée.

La Carie et la Lycie eurent ensuite le même sort que l'Ionie. Harpagus dut livrer, près d'Halicarnasse, une grande bataille aux Pédasiens retranchés dans leur citadelle de Lida. En Lycie, la ville d'Arina, que les Grecs appelèrent plus tard Xanthus, se signala par une défense indomptable. Les habitants, ne pouvant plus résister, se brûlèrent eux-mêmes dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants. Caunus imita cet héroïque désespoir qui fait présager Léonidas aux Thermopyles. Harpagus, en récompense de ses services, reçut la satrapie lycienne dans les conditions d'une souveraineté héréditaire, vassale du roi de Perse.



Bas-relief d'un palais à Persépolis[1].

[1] Coste et Flandin. *Perse ancienne*, pl. 156.

Les récentes explorations y ont fait découvrir des monuments très importants de son fils Kaïas, aujourd'hui conservés au Musée Britannique.

§ 7. — DESTRUCTION DE LA MONARCHIE BABYLONIENNE.

Cyrus, marchant de conquêtes en conquêtes, aspirait à la domination de toute l'Asie. Pour réaliser ce rêve dans une proportion bien plus étendue qu'aucun monarque n'avait encore osé le concevoir, il ne lui restait plus qu'à détruire l'empire chaldéen de Babylone, fondé par Nabopolassar et Nabuchodonosor avec les débris de la vieille monarchie assyrienne, mais déjà tombé dans une complète décadence. Babylone prise et ses provinces passées, par sa chute même, aux mains du chef des Perses, il ne devait plus subsister, dans toute l'Asie alors connue, que l'Inde lointaine et les steppes où erraient les Scythes touraniens, au nord de la mer Caspienne, qui n'obéissaient pas aux ordres de Cyrus. Et sans doute il comptait bien un jour les soumettre à leur tour, une fois Babylone vaincue.

La conquête de l'Ariane terminée, il se tourna donc contre les Chaldéens et marcha droit sur leur capitale (539), pensant qu'il lui suffirait de s'en rendre maître pour devenir du même coup souverain de tout l'empire. Il avait hâte d'ailleurs de punir le roi Nabonid d'avoir fait un traité d'alliance avec Crésus, pour essayer de ruiner l'empire naissant des Perses. Il partit, à la tête de son armée, d'Ecbatane en Médie, où il faisait sa résidence habituelle, ayant abandonné la ville d'Ansan dans la Perse proprement dite, capitale qui ne lui parut pas en rapport avec la puissance et l'éclat de sa nouvelle royauté. Bientôt on arriva sur les bords du Gyndès, affluent du Tigre. Comme on essayait de le traverser, un de ses chevaux blancs qu'on appelait *sacrés* et que le commerce apportait à grands frais de Nysa dans le nord de l'Inde, entraîné par le courant, disparut. Cyrus, si l'on en croit Hérodote, irrité de l'insulte du fleuve, jura qu'il le rendrait si petit et si faible que, dans la suite, les femmes même pourraient le traverser sans se mouiller les genoux. Aussitôt il suspend l'expédition, partage son armée en deux corps, creuse de chaque côté du fleuve cent quatre vingts canaux et y détourne le Gyndès. A force de succès, la folie du pouvoir avait fini par saisir Cyrus, et sa puissante intelligence, tout comme plus

tard la faible tête de Xerxès, voulait châtier la nature quand elle ne lui obéissait pas comme les hommes. Cette entreprise occupa tout l'été. Au printemps suivant, Cyrus parut devant Babylone, battit une armée sortie de la place, franchit les murailles de l'immense camp retranché de Nabuchodonosor, que leur développement insensé d'exagération rendait impossibles à défendre d'une manière efficace, et commença le siège de la ville elle-même, où Bel-sar-ussur (le Balthasar de Daniel), fils du roi, avait pris le commandement de la résistance, tandis que son père Nabonid s'enfermait dans sa résidence royale de Tema.

Les Babyloniens, qui depuis longtemps se sentaient menacés, avaient fait de grands préparatifs de défense, rassemblé des vivres, creusé de nouveaux fossés et réparé leurs remparts; aussi le siège ne les effrayait pas. Nous avons déjà dit, dans le livre consacré à Babylone, comment Cyrus réussit à le mener à bonne fin et à surprendre la vieille cité chaldéenne endormie dans l'ivresse d'une fête orgiastique (en 538) ; toutes les provinces de l'empire se soumirent sans résistance au vainqueur, et furent incorporées à la monarchie perse. Ces faits assez obscurs et dans lesquels la légende s'est quelque peu glissée, ont été vivement éclairés par la découverte de deux inscriptions cunéiformes actuellement conservées au Musée Britannique, et dont nous avons déjà parlé[1].

Jusqu'à ces récentes découvertes, les inscriptions cunéiformes de Cyrus n'étaient qu'au nombre de trois, qui n'apportaient qu'un bien faible contingent à l'histoire de ce prince. L'une d'elles pourtant, trouvée à Senkéreh par Loftus, en 1850, se compose de ces quatre lignes qui sont la reproduction presque textuelle d'une formule des anciens rois de Babylone :

> Cyrus..... reconstructeur
> du E-Sagil et du E-Zida
> fils de Cambyse
> roi puissant, moi.

Écrite dans la langue des Babyloniens, c'est-à-dire des vaincus de Cyrus, rédigée dans la formule usitée antérieurement par les rois de Babylone eux-mêmes, cette inscription indiquait que Cyrus suivit les

[1] Voyez plus haut, t. IV, p. 433 et suiv.

mêmes usages que ces derniers dans la rédaction des textes officiels de sa chancellerie ; que, comme Nabuchodonosor, Nabonid et d'autres monarques chaldéens qui s'en vantent sur leurs monuments, Cyrus avait restauré les principaux temples ou palais de la Babylonie ; enfin, Cyrus, dans ce texte, donne à son père le titre de roi, fait important puisque les historiens grecs, Hérodote en particulier, prétendent que le père de Cyrus n'a pas régné.

A ces documents, il convient d'ajouter encore quelques contrats d'intérêt privé, datés du règne de Cyrus, dans lesquels ce prince est qualifié « roi de Babylone, » titre qu'ont d'ailleurs conservé tous les princes achéménides.

Les inscriptions nouvelles auxquelles nous avons fait allusion tout à l'heure, sont en caractères cunéiformes babyloniens et en langue assyrienne. Ni le perse des inscriptions de Persépolis et de Behistoun, c'est-à-dire la langue nationale des Achéménides, ni la langue des Mèdes, ni celle de Suse, qui toutes ont fait usage de l'écriture cunéiforme, n'ont pénétré à la suite de Cyrus, en Mésopotamie. Dans leur pays d'origine, les Achéménides se sont servi de trois langues pour la rédaction de leurs inscriptions monumentales, mais ce système ne fut pas étendu à toutes les parties de leur empire. En Mésopotamie, Cyrus et ses successeurs se sont servis exclusivement de la langue assyrienne, et c'est par des savants babyloniens de la chancellerie des anciens rois, que leurs écrits officiels étaient rédigés.

La première de ces inscriptions énumère chronologiquement les événements les plus importants des dix-sept années du règne de Nabonid et de la première année du règne de Cyrus comme roi de Babylone. Après le récit de la campagne des Perses contre Astyage, elle poursuit en racontant une courte et peu importante expédition du roi de Chaldée Nabonid, en Syrie, du côté de l'Amanus et du Liban, la retraite de ce prince indolent dans la ville de Téma, le mécontentement des dieux qui abandonnent Babylone, la présence de Bel-sar-ussur (Balthasar) fils du roi et de la mère du roi sur la frontière du pays d'Accad :

« Au mois de Nisan, le cinquième jour, la mère du roi qui était dans une forteresse et dans un camp sur l'Euphrate, au delà de Sippar, mourut. Le fils du roi et ses soldats la pleurèrent pendant trois jours, dans le mois de Sivan (troisième mois, mai-juin), au pays d'Accad ; ils pleurèrent sur la mère du roi. Dans le mois de Nisan, Cyrus, roi de Perse, rassembla son armée, et au-dessous de la ville d'Arbèles, il tra-

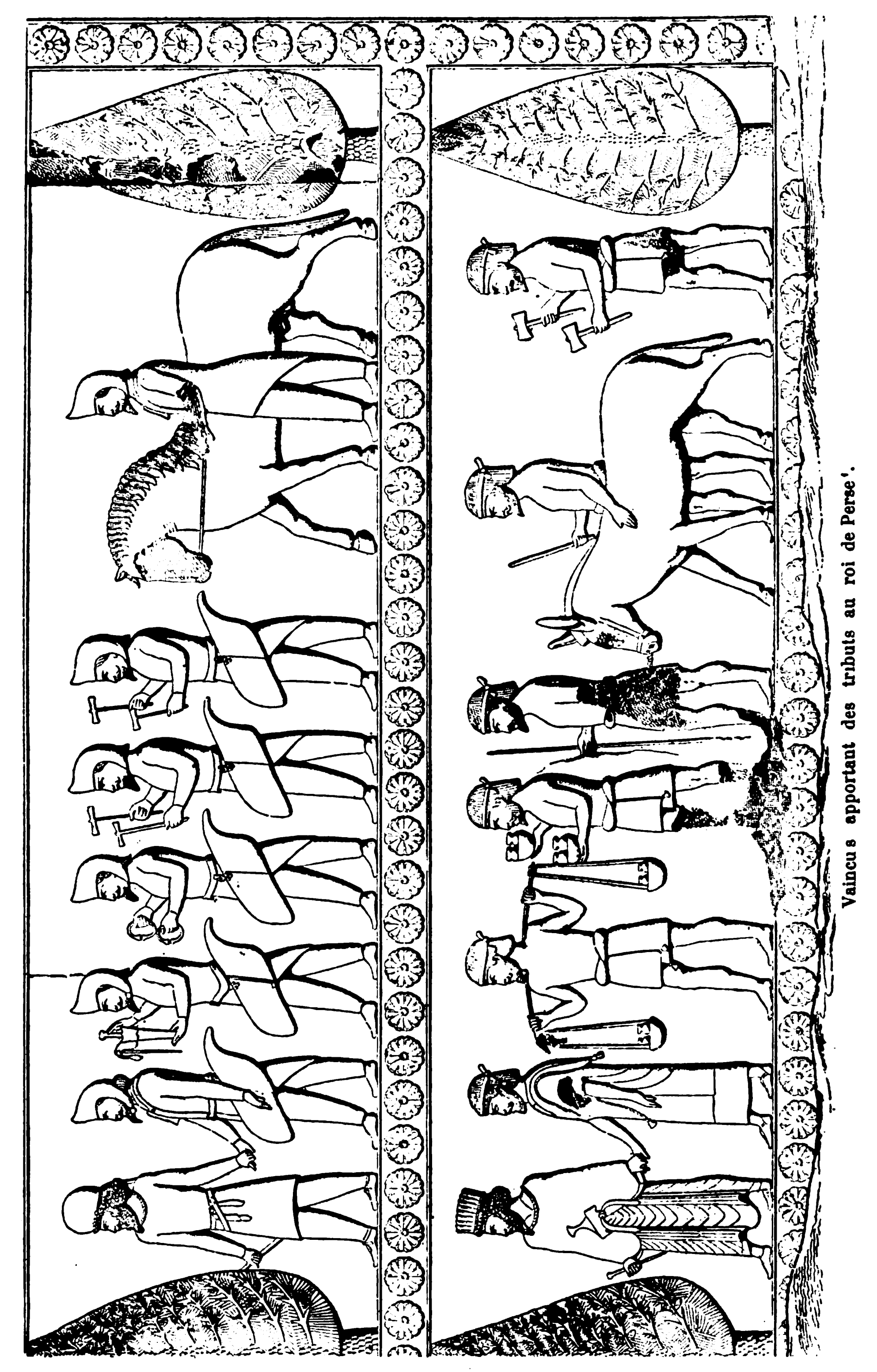
versa le Tigre. Dans la dixième année, le roi était à Téma; le fils du roi, les grands et les soldats étaient dans le pays d'Accad; le roi, jusqu'au mois de Nisan, ne vint pas à Babylone; le dieu Nabu n'y vint plus; Bel n'y vint plus désormais; on offrit un sacrifice expiatoire; des victimes furent immolées dans le E-Sagil et le E-Zida pour apaiser les dieux protecteurs de Babylone et de Borsippa... Au mois de Tammuz (quatrième mois, juin-juillet), Cyrus livra, à Routou, une bataille contre.... du fleuve de Nizallat, au milieu de l'armée du pays d'Accad.. Les hommes d'Akkad se révoltèrent; le quatorzième jour, les guerriers de Cyrus prirent Sippar sans coup férir; Nabonid s'enfuit. Le seizième jour, Gobryas (Gubaru) gouverneur du pays de Guti, avec l'armée de Cyrus, descendit sans combat vers Babylone. Ensuite, il prit dans Babylone, Nabonid qu'il y avait resserré. A la fin du mois de Tammuz, les hommes du pays de Guti fermèrent les portes du E-Sagil et des temples, pour qu'ils ne servissent pas de lieu de ralliement aux ennemis; on n'y laissa pas d'armes. Au mois de Ara'h-Samna (huitième mois, octobre-novembre), le troisième jour, Cyrus entra à Babylone; ... il établit la paix dans la ville: Cyrus promit la paix à Babylone, et il établit Gobryas gouverneur de la ville, et d'autres pour gouverner sous ses ordres. A partir du mois de Kislev jusqu'au mois de Adar, les dieux d'Accad que Nabonid avait emmenés à Babylone, furent rapportés dans leurs sanctuaires. »

La seconde inscription est comme la paraphrase de la précédente. Elle raconte que les dieux avaient abandonné Babylone à cause de l'impiété du roi. C'est Marduk lui-même, le prince de l'Olympe babylonien, qui suscite Cyrus pour délivrer le pays, et rétablir le culte des dieux avec l'ordre et la paix. « Le roi des dieux (Marduk) s'était profondément affligé de cette humiliation, et tous les dieux qui habitent les temples de Babylone avaient abandonné leurs sanctuaires; Marduk et les autres divinités ne vinrent plus aux processions de Kalanna; ils se retirèrent dans d'autres villes qui ne leur refusaient pas leurs hommages. Cependant, le peuple de Sumer et d'Accad, tout en deuil, le pria de revenir. Marduk accueillit leurs sollicitations et leur donna satisfaction en choisissant un roi pour gouverner le pays selon sa volonté divine. Il proclama Cyrus (Kurus) roi de la ville d'Ansan, comme roi du monde entier et il annonça ce titre à toutes les nations. Le pays de Guti et tous les peuples qu'il avait déjà soumis à ses pieds, Cyrus les gouvernait en droiture et en justice. Marduk, le grand seigneur,

le restaurateur de son peuple, vit avec joie les actions de son vicaire, la justice de ses mains et de son cœur. Il lui ordonna de marcher contre Babylone, sa propre ville, et il conduisit l'armée perse comme un ami et comme un bienfaiteur. Ses troupes dont la masse est comme les flots de l'Euphrate et les épées de ses soldats ne furent qu'un vain ornement : Marduk les conduisit sans combat et sans rencontrer de résistance jusqu'à Kalanna, puis il cerna et conquit sa propre cité. Nabonid, le roi qui l'avait méprisé, il le livra dans les mains de Cyrus. Les habitants de Babylone, en totalité, et ceux des pays de Sumer et d'Accad, les nobles et les prêtres qui s'étaient soulevés contre Nabonid et s'étaient refusés à lui baiser plus longtemps les pieds, tous se réjouirent de l'avènement de Cyrus et lui jurèrent fidélité, car le dieu qui ramène les morts à la vie et qui est secourable dans tout malheur et dans toute angoisse, lui avait accordé sa faveur.

« La totalité des rois qui demeurent dans des palais, de toutes les contrées, depuis la Mer Supérieure (Méditerranée) jusqu'à la Mer inférieure (golfe Persique) habitant... tous les rois de la Phénicie et du.... ont apporté leur riche tribut dans Kalanna (palais de Babylone) et ont embrassé mes pieds. Depuis... jusqu'aux villes d'Assur et d'Istar... Agadé, Isnunnak, Zamban, Me-Turnu, Duran, jusque vers le pays de Guti, au delà du Tigre dont les demeures avaient été depuis longtemps déplacées; les dieux qui demeuraient au milieu d'eux, je les ai réinstallés à leurs places et je leur ai élevé des demeures vastes et permanentes. J'ai aussi réuni tous leurs peuples et je les ai fait retourner dans leurs contrées. Et les dieux des pays de Sumer et d'Accad que Nabonid, en dépit du seigneur des dieux, avait fait entrer dans Kalanna, d'après la parole de Marduk, seigneur grand, en paix je les ai rétablis dans leurs sanctuaires, leur demeure agréable. Que tous les dieux que j'ai rétablis, interviennent journellement devant Bel et Nuba afin d'obtenir pour moi une longue vie; qu'ils augmentent ma prospérité et qu'ils disent à mon seigneur Marduk : A Cyrus, roi, ton serviteur, et à Cambyse, son fils, sois propice. »

D'après ces textes, ce fut dans la dix-septième année du règne de Nabonid que Cyrus pénétra en Chaldée, et livra bataille, à Routou, non loin de Babylone. Sur ces entrefaites, les habitants de Babylone se révoltèrent contre Nabonid qui s'était fait détester par son impiété, et le 14 du mois de Tammuz (juin-juillet) la ville de Sippar, la Sepharvaïm de la Bible, ouvrit ses portes au conquérant. Nabonid, fugitif, fut fait



Vaincus apportant des tributs au roi de Perse[1].

[1] Bas-relief de Persépolis. Coste et Flandin, *Perse ancienne*, pl. 190.

prisonnier, deux jours après, par un des lieutenants de Cyrus, Gubaru, dont le nom se retrouve dans Hérodote sous la forme Gobryas. Les armées que commandait le fils de Nabonid, Balthasar, et qui gardaient les forteresses du pays d'Accad, furent vaincues. Alors Cyrus se dirigea sur Babylone dont il s'empara, sans résistance, le 3 du mois de Ara'h-Samna (septembre-octobre) 538.

Les documents cunéiformes insistent sur ce fait, que la conquête de Cyrus fut pacifique, et que Babylone et la Chaldée furent soumises sans résistance. Tous les peuples de l'Asie occidentale paraissent, en effet, avoir accepté avec indifférence, sinon avec joie comme les Juifs, la domination aryenne. Cyrus pouvait donc dire que, de la Méditerranée au golfe Persique, il reçut les tributs et les hommages des rois qui vinrent se prosterner à ses pieds, à Babylone. Le monarque perse accomplit la mission que lui assigne le prophète Isaïe : il fut un messie, l'oint de Jéhovah, celui qu'aime Jéhovah ; lui-même, dans une des inscriptions citées plus haut, se proclame l'envoyé de Dieu. Xénophon raconte qu'avant son expédition, Cyrus traita avec les Assyriens, pour que les habitants des campagnes et particulièrement les agriculteurs n'eussent rien à souffrir des maux de la guerre, et il ajoute qu'il fut accueilli partout pacifiquement. Les documents cunéiformes cités plus haut nous informent que Cyrus renvoya dans leur patrie tous les peuples que les monarques babyloniens retenaient dans les fers : « J'assemblai ces peuples et je les fis retourner dans leurs contrées. » Ce texte est donc en parfait accord avec la Bible qui raconte qu'après la prise de Babylone, Cyrus faisant droit aux sollicitations que lui adressaient les Hébreux répandus dans ses États, publia un édit permettant le retour des exilés dans la Palestine et la reconstruction du Temple de Jérusalem, édit dont le texte nous a été conservé dans le livre d'Esdras : « Ainsi dit Cyrus, roi de Perse. Jéhovah, le dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et c'est lui qui m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem, qui est en Judée. Quiconque d'entre vous est de son peuple, que son dieu soit avec lui, qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse le temple de Jéhovah, dieu d'Israël ; c'est le dieu qui est à Jérusalem. Et tous ceux qui, faute de moyens, resteront en arrière dans les endroits où ils sont établis, les gens de l'endroit les aideront avec de l'argent, de l'or, du bétail et d'autres biens, outre le don volontaire pour le temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

Un Israélite du nom de Sasbasar fut nommé par le roi gouverneur de Jérusalem et du pays immédiatement environnant; car, malgré la destruction du Temple et tous les ravages de Nabuchodonosor, il était resté un noyau assez considérable de population dans l'antique capitale du royaume de Juda. Par l'ordre de Cyrus, le trésorier Mithradate remit à Sasbasar les vases d'or et d'argent du Temple, enlevés par Nabuchodonosor et conservés, depuis lors, comme trophées à Babylone. Le nouveau gouverneur partit avec une troupe d'exilés et aussitôt après son arrivée à Jérusalem, commença les fondations d'un nouveau temple.

Il importe de remarquer que ce rapatriement des Juifs ne fut point spécial à ce peuple qui ne fit que bénéficier d'une mesure générale, et s'il est un point sur lequel nous devons insister, c'est sur la politique religieuse de Cyrus, et son rôle comme restaurateur des temples des peuples vaincus. A l'opposé de Darius, le premier conquérant perse ne dit rien de la divinité suprême du mazdéisme, Ahura-Mazda. En revanche, il invoque Jéhovah avec les Juifs, et pour flatter les Chaldéens, il rend hommage aux dieux de Babylone. Il considère Marduk comme le chef des dieux, le dieu suprême; il invoque aussi les autres divinités babyloniennes et il se montre polythéiste à la façon des anciens rois chaldéens. Mais sa conduite à l'égard des dieux des autres nations est surtout différente de celle des monarques de Ninive ou de Babylone. Tandis que ceux-ci pillent les temples et emportent dans leur capitale les trésors et les idoles des peuples vaincus, Cyrus, au contraire, rend à ces peuples leurs divinités, et leur permet de restaurer leurs temples.

Roi perse adorant Ahura-Mazda[1].

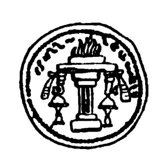
Loin donc de regarder ce prince comme un sectateur ardent du mazdéisme, qui n'aurait comblé les Juifs de ses faveurs que parce qu'il aurait remarqué certaines conformités de doctrine entre leur religion et la sienne, comme, par exemple, la croyance à un Dieu unique, il faut au contraire envisager le monarque perse comme un prince tolérant, qui a laissé les différentes nations groupées sous son sceptre, libres de retourner à leurs anciens cultes. Il faut se garder de prendre à la lettre les passages des prophètes juifs, dans lesquels se trouve prédite la chute des idoles de Babylone. Isaïe s'écrie : « Bel s'incline, Nebo

[1] Le roi est debout devant Ahura-Mazda placé sur le croissant lunaire ; au-dessus, le soleil; au dessous, un autel du Feu. Pierre gravée du cabinet des Médailles.

tombe; on charge leurs statues sur des bêtes de somme. Ces idoles que vous portiez vous-mêmes, deviennent le fardeau d'animaux fatigués. Elles s'inclinent, elles tombent ensemble ; elles ne peuvent soulager leurs porteurs ; elles vont elles-mêmes en captivité. » Le prophète n'a pas seulement en vue, ici, l'invasion de Cyrus ; il fait en même temps allusion à tous les désastres qui, plus tard, devaient fondre sur l'antique capitale de la Chaldée. Quant à Cyrus, sectateur sans doute du mazdéisme en Perse, il était adorateur de Marduk et de Nabu à Babylone ; il ne paraît avoir fait aucun effort pour propager la religion des Perses parmi les races sémitiques, et il ne fut point ce qu'on l'a souvent représenté, un grand destructeur d'idoles et de faux dieux [1].

§ 8. — LES ARYENS ET LES MASSAGÈTES. — MORT DE CYRUS.

Avant la conquête de Babylone, pendant qu'Harpagus domptait l'Asie Mineure, nous dit Hérodote, Cyrus subjuguait en personne la Bactriane et toutes les nations de l'Asie Supérieure. C'est à ces quelques mots que se réduisent les renseignements que l'histoire classique nous a légués sur une des parties les plus considérables des conquêtes du fondateur de la monarchie perse, la soumission des nations comprises entre la chaîne de l'Indou-Kousch au nord, les déserts de la Carmanie à l'ouest, la mer Érythrée au sud, et les monts Parsyens à l'est. Ces nations lointaines n'avaient jamais subi le joug des Mèdes ; à partir de Cyrus nous les voyons dépendre de l'empire des Perses. Ce fut leur réduction qui occupa le conquérant dans l'intervalle compris entre la guerre de Lydie et la guerre de Babylone.

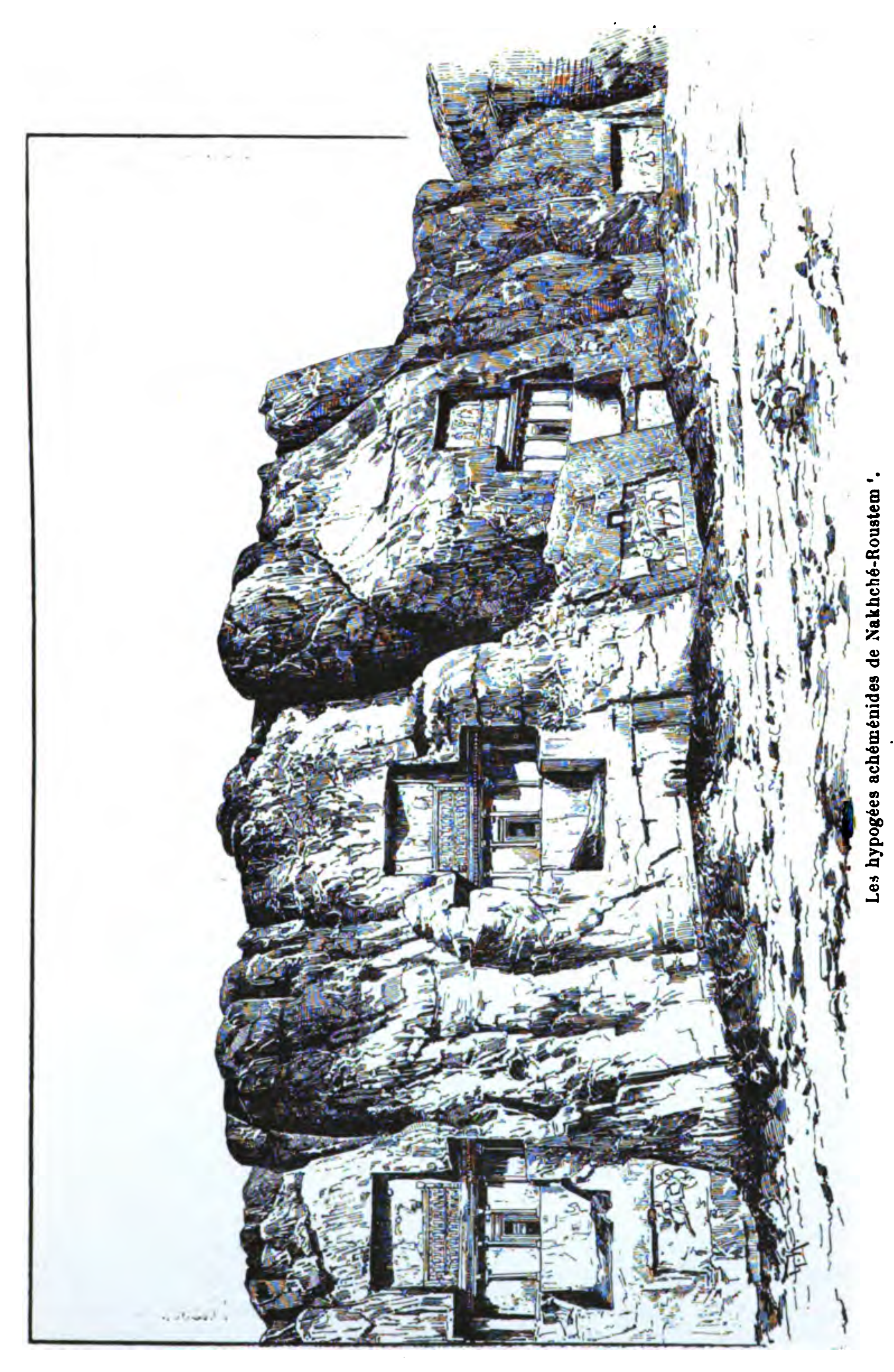


Pyrée [2].

Là, se trouvaient les riches provinces de l'Arie, de la Drangiane et de l'Arachosie, qui composent l'Afghanistan actuel. Elles étaient habitées par des tribus aryennes appartenant au même rameau que celles qui avaient fait la conquête de l'Inde. La réforme zoroastrienne n'avait pas été adoptée parmi elles; le brahmanisme, avec son mysticisme

[1] Voy. l'abbé Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes* (4e édit., 1885), t. IV, p. 581 et suiv.

[2] Pyrée sur une monnaie sassanide réduite de moitié.



Les hypogées achéménides de Nakhché-Roustem[1].

[1] *Tour du monde*, 1884, 1er semestre, p. 203.

panthéistique, et le régime des castes ne s'y étaient pas non plus constitués comme dans l'Inde. Ces nations suivaient donc encore, à peu de chose près, la religion antique des Vêdas.

La langue que l'on parlait dans cette région était un des idiomes vulgaires dérivés du vieux sanscrit védique, le *pâli,* destiné à devenir plus tard la langue sacrée d'une grande partie des pays boudhistes. On l'écrivait, dans toute cette vaste contrée, spécialement désignée sous le nom d'Ariane par les géographes classiques, avec un alphabet particulier, différent de ceux de l'Inde et d'origine sémitique. Les nations aryennes situées entre l'Hindou-Kousch et les monts Parsyens, qui séparent l'Ariane de la vallée de l'Indus, ne paraissent pas, à en juger par le peu de temps que réclama leur conquête, avoir opposé une bien sérieuse résistance à Cyrus.

Les peuples qui habitaient sur les pentes du Caucase indien, Sattagydes et Aparytes (en sanscrit *Parada*), furent aussi compris dans la conquête perse. Enfin cette conquête, dès le temps de Cyrus, s'étendit au delà de l'Hindou-Kousch, dans le Caboul actuel, sur toute la vallée du Cophès (*Koubha*) et le pays des Gandariens (*Gandhâra*), par lequel l'empire des Achéménides vint dès lors toucher à l'Indus dans son cours supérieur. Les principales villes de ces dernières provinces étaient Kapiçâ, plus tard appelée Alexandrie d'Arie, Kabura, ou Ortospana, aujourd'hui Caboul, Nagara, aujourd'hui Djelalabad, et Puruschapura, aujourd'hui Peschaver.

Au midi de l'Ariane, le long de la côte de la mer Érythrée, stérile et dépourvue de bons ports, les Aryas ne s'étaient pas étendus. Là se trouvait la Gédrosie, le Beloutchistan de nos jours, où Hérodote place ses Ethiopiens asiatiques, derniers débris des habitants primitifs de la race de Kousch, qui avaient jadis établi leur empire à Suse et dont un rameau s'était vu refoulé à l'est par l'invasion des tribus japhétiques. Ils étaient pauvres et menaient une vie toute barbare, comme encore aujourd'hui les habitants du même pays, qui semblent devoir être regardés comme leurs descendants. Malgré cette pauvreté, qui paraissait de nature à les mettre à l'abri, Cyrus les soumit à son sceptre.

Le conquérant perse ne changea rien, du reste, aux divisions et aux coutumes établies avant sa conquête chez les peuples de cette région; il se contenta d'imposer des tributs permanents, de laisser quelques garnisons dans les points stratégiques les plus importants et de lever

des contingents pour ses armées. L'empire qu'il fondait était en effet un empire exclusivement militaire.

C'est sur ces entrefaites que Cyrus attaqua Babylone. Après la prise de la capitale de la Chaldée en 538, le roi des Perses régna en paix pendant huit ans. En 529, soit passion insatiable de conquêtes, soit vieille haine des peuples de l'Iran contre ceux de Touran, soit désir de châtier les incursions de voisins incommodes, il entreprit une nouvelle guerre contre les Massagètes, dit Hérodote, contre les Derbices, dit Ctésias, mais c'était sans doute une tribu du même peuple. La nation des Massagètes, le Magog de la Bible, de race touranienne ou turque, habitait les steppes au nord de l'Iaxarte. Ce fut dans cette guerre que le conquérant perse trouva la mort. Hérodote nous en a conservé un récit qu'il avait recueilli au cours de son voyage en Médie.

Suivant lui, Cyrus profita, pour attaquer les Massagètes, de ce que le peuple se trouvait gouverné par une femme, dont il espérait avoir plus facilement raison. Il rassembla une nombreuse armée, établit des ponts sur l'Iaxarte et passa sur l'autre rive. La reine Thomyris lui envoya un héraut pour lui proposer une sorte de rencontre, en champ clos, des deux armées sur le terrain qu'il choisirait, sur l'une ou l'autre rive du fleuve. Il choisit la rive massagète ; mais au lieu de venir à un combat loyal, il prépara une embûche, sur le conseil de Crésus, qui l'accompagnait dans cette expédition. Elle consistait à laisser presque sans défense son camp, rempli de provisions de toute nature, de manière à ce que les Massagètes pussent y entrer facilement pour le piller, puis de tomber sur eux à l'improviste avec le gros de l'armée qu'on cacherait à cet effet.

« Cyrus, dit Hérodote, s'étant avancé à une journée de l'Iaxarte, laissa dans son camp ses plus mauvaises troupes et retourna vers le fleuve avec les meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer le camp avec le tiers de leurs forces et passèrent au fil de l'épée ceux qui le gardaient. Voyant ensuite toutes choses prêtes pour le repas, ils se mirent à table, et, après avoir mangé et bu avec excès, ils s'endormirent. Les Perses survinrent alors, en tuèrent un grand nombre et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels Spargapithès, « celui qui aide dans le combat, » (dans la langue des Touraniens de la Médie *sbarrak pikti*), leur général, fils de Thomyris.

« Cette reine envoya aussitôt un héraut à Cyrus : « Prince altéré de « sang, lui disait-elle, que ce succès n'enfle point ton orgueil ; tu ne le

« dois qu'au jus de la vigne, qu'à cette liqueur qui rend insensé. Tu as « remporté la victoire sur mon fils, non dans une bataille et par tes « propres forces, mais par l'appât de ce poison séducteur. Écoute et « suis un bon conseil. Rends-moi mon fils, et après avoir défait la plus « facile partie de mon armée, je veux bien encore que tu te retires « impunément de mes États. Sinon, j'en jure par le Soleil, le souverain « maître des Massagètes, oui, je t'assouvirai de sang, quelque altéré « que tu en sois. »

« Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Quant à Spargapithès, étant revenu de son ivresse, il pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes.



Tombeau présumé de Cyrus [1].

Il ne se vit pas plus tôt en liberté qu'il se tua. Thomyris rassembla alors toutes ses forces et livra bataille. Les deux armées étaient à quelque distance l'une de l'autre : on se lança d'abord une multitude de flèches ; les flèches épuisées, les soldats fondirent les uns sur les autres à coups de lance, et se mêlèrent l'épée à la main. On combattit longtemps de pied ferme avec un avantage égal et sans reculer. Enfin la victoire se déclara pour les Massagètes. La plus grande partie de l'armée des Perses périt en cet endroit. Cyrus lui-même fut tué. Il avait régné vingt-neuf ans accomplis ; c'était en 529. Thomyris, ayant fait chercher ce prince parmi

[1] *Tour du monde*, 1884, 1er semestre p. 193.

les morts, maltraita son cadavre et lui fit plonger la tête dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Quoique vivante et victorieuse, « tu m'as perdue en faisant périr mon fils ; mais je t'assouvirai de sang « comme je te l'ai promis. »

Cependant les Perses parvinrent à reconquérir le corps de Cyrus, qui fut somptueusement enseveli à Parsagade, à côté du palais royal. Les restes du mausolée qu'on lui attribue généralement subsistent encore sur l'emplacement de cette ville[1]. A une courte distance, on voit les ruines de son palais ; elles se composent principalement de cinq piliers monolithes, de très fortes dimensions, et d'un bas-relief sur lequel est sculptée la figure du roi presque divinisée, telle que les Perses se représentaient les âmes glorifiées dans l'autre vie, admises à siéger avec les Amschaspands et les Yazatas célestes ; elle est munie de quatre grandes ailes à l'assyrienne. Au-dessus de sa tête plane l'image d'Ahura-Mazda ou Ormuzd. Une courte inscription cunéiforme accompagne la figure royale ; elle est ainsi conçue : « Moi, je suis Cyrus le roi, Achéménide[2]. »

Ce prince que les légendes postérieures se complurent à dépeindre comme le type idéal du monarque juste, fort et clément, fut un grand conquérant ; il fonda l'empire perse, mais le temps lui manqua pour en organiser le gouvernement : ce sera l'œuvre de Darius.

[1] Le tombeau de la vallée du Polvar, dont nous donnons le dessin ci-contre, est appelé par es Persans modernes « Gabrè Madérè Soleiman », *tombeau de la mère de Salomon.* Cette appellation a fait croire à certains auteurs que le monument était le tombeau de Mandane, mère de Cyrus ou de Cassandane sa femme, plutôt que le tombeau de Cyrus lui-même. (Voyez Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. I, p. 49.)

[2] Voy. *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 418.



APPENDICES

1. CALENDRIER COMPARATIF.

L'année commence à l'équinoxe de printemps	NOMS assyriens	NOMS juifs	NOMS perses sous les Achéménides	NOMS chez les Perses modernes
1. Mars-avril	Nisanu	Nisan	Bagayadis	Farvardin
2. Avril-mai	Aïru	Iyar	Thuravahara	Ardibihischt
3. Mai-juin	Sivanu	Sivan	Thaigarcis	Khordad
4. Juin-juillet	Douzu	Tammuz	Adukanis	Tir
5. Juillet-août	Abu	Ab	Garmapada	Mourdad
6. Août-septembre	Ululu	Elul	?	Schahrevar
7. Septembre-octobre	Tasritu	Tisri	?	Mihr
8. Octobre-novembre	Arah-Samna	Marhesvan	?	Aban
9. Novembre-décembre	Kisilev	Kislev	Atriyadiya	Adar
10. Décembre-janvier	Tebetu	Tebeth	Anamaka	Dai
11. Janvier-février	Sebatu	Sebat	Parkazana	Bahman
12. Février-mars	Adaru	Adar	Viyahna	Çpandarmad

2. MESURES ASSYRIENNES DE LONGUEUR[1].

Ligne, 12e partie du pouce, 60e du sulum	0m,002
Sussu = 2 lignes, 60e partie de l'empan.	0 004
Quart de pouce = 3 lignes, 60e partie de la grande brique	0 006
Double sussu = 4 lignes, 60e partie de la coudée	0 009
Demi-doigt = 5 lignes, 12e partie du sulum.	0 011
Demi-pouce = 6 lignes, 10e partie du sulum, 60e du pas simple. . .	0 013
Doigt = 5 sussi, 12e partie de l'empan	0 022
Pouce = 6 sussi, 12e partie du pied, 60e de la canne	0 027
Double-doigt, 12e partie de la coudée.	0 045
Double-pouce, 10e partie de la coudée, 60e partie de la perche . . .	0 054
Petit-palme, tiers de l'empan, 6e de la coudée	0 090
Grand-palme, tiers du pied, 5e de la coudée	0 108
Sulum, moitié de l'empan, quart de la coudée	0 135

[1] D'après M. Aurès.

Empan = 10 pouces et = 12 doigts, moitié de la coudée	0^{m},270
Pied ou *petite brique* = 12 pouces, 5ᵉ partie de la canne.	0 324
Grande brique = 15 pouces, quart de la canne	0 405
Coudée = 24 doigts et = 20 pouces, 60ᵉ du plèthre	0 540
Demi-canne ou *pas simple*, quart de la perche.	0 810
Canne ou *pas double*, moitié de la perche	1 620
Perche = 6 coudées, = 10 pieds et = 12 empans	3 240
Deca-canne ou *demi-plèthre*, 12ᵉ partie du stade.	16 200
Plèthre = 100 pieds ou 60 coudées	32 400
U-gagar ou *demi-stade*, = 360 empans	97 200
Stade ou *ammat-gagar* = 600 pieds, = 360 coudées.	194 400
Deca-U-gagar ou *sar d'empans*, 6ᵉ de la parasange	972 000
Deca-stade ou *sar de coudées*, tiers de la parasange	1.944 000
Parasange ou *sar de pas*, = 30 stades	5.822 000

3. MESURES ASSYRIENNES DE SUPERFICIE [1].

NOMS	RAPPORTS de ces mesures entre elles							VALEURS en mesures françaises
Pied carré							1	0 mq. 105
Coudée carrée						1	$(10/6)^2$	0 mq. 292
Perche carrée					1	6^2	10^2	10 mq. 50
Mahar carré				1	6^2	36^2	60^2	3 ar. 78 mq.
Plèthre carré			1	$(10/6)^2$	10^2	60^2	100^2	10 ar. 50 mq.
Stade carré		1	6^2	10^2	60^2	360^2	600^2	3 h. 78 ar.
Perche-gagar carrée	1	6^2	36^2	60^2	360^2	2160^2	3600^2	136 h. 08 ar.

4. MESURES PONDÉRALES ASSYRIENNES [2].

NOMS DES MESURES	RAPPORTS de ces mesures entre elles								Leurs poids en grammes
Talent, mesure fondamentale (*biltu*)	»	»	»	»	»	»	»	1	30 k. 030
Mine double	»	»	»	»	»	»	1	30	1 010
Mine (*mana*)	»	»	»	»	»	1	2	60	0 505
Pierre ou *décadrachme*	»	»	»	»	1	6	12	360	84 gr. 166
Sicle ou *didrachme*	»	»	»	1	6	30	60	1800	16 833
Drachme (*darag-mana*)	»	»	1	2	30	60	120	3600	8 417
Obole (*aplus*)	»	1	6	12	60	360	720	21600	1 403
Grain (*barsu*)	1	30	180	360	1800	10800	21600	148000	0 024

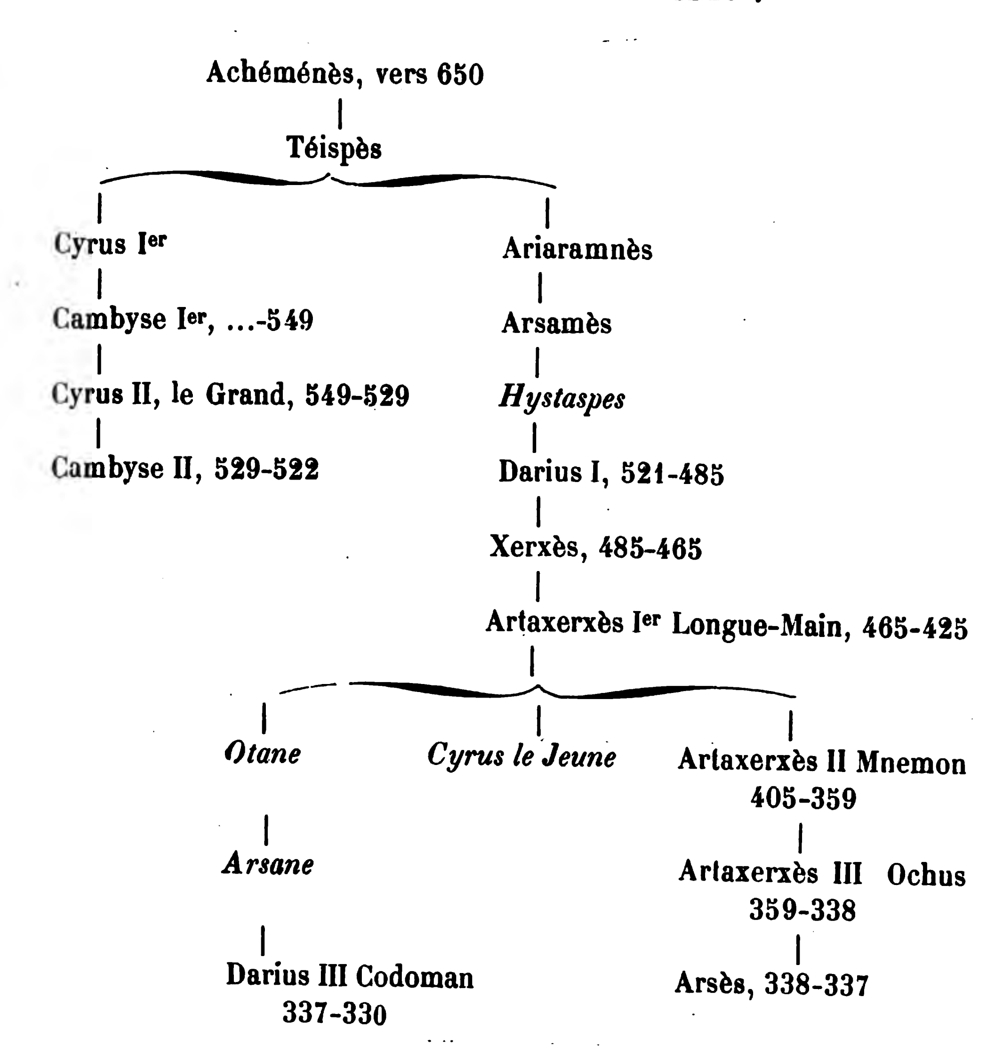
[1] D'après M. Aurès.
[2] Hid.

5. MESURES ASSYRIENNES DE CAPACITÉ [1].

NOMS	CONTENANCES EXPRIMÉES							
	en fonction						En litres	en centimètres cubes
	du Bath	du Log	de la Coudée	de l'Empan cube	du Palme cube	du Dactyle cube		
Sussu		1/60			1/80	4/5		9.1
Demi-Cos		1/12			1/16	4		45.6
Cos		1/6			1/8	8		91.1
Rébiite		1/4			3/16	12		136.7
Double Cos		1/3			1/4	16		182.3
Double Rébiite		1/2			3/8	24		273.4
Log	1/72	1	1/288	1/36	3/4	48	0 l. 546.75	546.8
Cab	1/18	4	1/72	1/9	3	192	2 l. 187	
Gomer ou Homer	1/10	7 1/5	1/40	1/5	5 2/5	576	3 l. 936.6	
Hin	1/6	12	1/24	1/3	9	1152	6 l. 561	
Sath ou Séah	1/3	24	1/12	2/3	18	1728	13 l. 122	
Sephel, Apet assyrien	1/2	36	1/8	1	27		19 l. 603	
Bath, Artabe assyrienne	1	72	1/4	2	54		39 l. 366	
Tama	2	144	1/2	4	108		78 l. 732	
Nébel	3	216	3/4	6	162		1 h. 18 l. 098	
Double Tama	4	288	1	8	216		1 h. 57 l. 464	
Léthech	5	360	1 1/4	10	270		1 h. 96 l. 830	
Cor ou Chomer	10	720	1 1/2	20	540		3 h. 93 l. 660	

[1] D'après M. Aurès.

6. DYNASTIE DES ACHÉMENIDES [1].



[1] Les princes dont les noms sont en italiques n'ont pas régné.

TABLES DU TOME CINQUIÈME

TABLE DES GRAVURES

DU TOME CINQUIÈME

LIVRE VII

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CINQUIÈME

LIVRE VI

CIVILISATION, RELIGION ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE ET DE LA CHALDÉE

CHAPITRE PREMIER. — ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE.

§ 1. — *La royauté.*

§ 2. — *La cour du roi et les collèges sacerdotaux.*

§ 3. — *Organisation administrative.*

§ 4. — *L'armée.*

§ 5. — *Le peuple.*

CHAPITRE II. — Les Lettres et les Sciences.

§ 1. — *L'écriture et le déchiffrement.*

§ 2. — *La littérature.*

§ 3. — *Astronomie et Astrologie.*

§ 4. — *Sciences exactes et système métrique.*

§ 5. — *La Magie.*

§ 6. — *La science des présages.*

CHAPITRE III. — La Religion

§ 1. — *Théogonie et cosmogonie.*

§ 2. — *Les douze grands dieux.*

§ 3. — *Les dieux inférieurs et les démons.*

§ 4. — *Le culte des morts et les doctrines sur l'autre vie.*

§ 5. — *Les temples et le culte.*

CHAPITRE IV. — Les Arts et les Monuments.

§ 1. — *L'architecture chaldéo-assyrienne.*

§ 2. — *La sculpture, la peinture, les arts décoratifs et industriels.*

LIVRE VII

CHAPITRE PREMIER. — Les Aryas primitifs.

§ 1. — *Divisions et lieu de séjour des ancêtres de la race aryenne.*

§ 2. — *Mœurs et degré de civilisation.*

§ 3. — *La famille et la société.*

§ 4. — *La religion.*

§ 5. — *Les Aryas après l'émigration des tribus occidentales.*

§ 6. — *Zoroastre.*

§ 7. — *La religion de Zoroastre.*

CHAPITRE II. — Les Mèdes et leur Empire.

§ 1. — *Le Zoroastrisme en Médie.*

§ 3. — *Arbace et Déjocès.*

§ 3. — *Les populations de l'Asie-Mineure.*

§ 4. — *Premières années de Crésus.*

§ 5. — *Cyrus et Crésus. — Ruine de l'empire de Lydie.*

APPENDICES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.


Princeton University Library
32101 064227703


This Book is Due

